

École doctorale Érasme

Laboratoire Expérice

**L'influence de la reconnaissance sur la puissance
d'agir : une approche biographique de personnes
en situation de vulnérabilité**

par Catherine Lehoux

Thèse de doctorat ès sciences de l'éducation

Présentée et soutenue publiquement le 22 décembre 2017

Devant un jury composé de :

- Christine Delory-Momberger, Professeure en sciences de l'éducation, Paris 13, Sorbonne Paris Cité,
- Martine Janner-Raimondi, Professeure en sciences de l'éducation, Paris 13, Sorbonne Paris Cité,
- Béatrice Mabilon-Bonfils, Professeure en sciences de l'éducation, Université de Cergy-Pontoise, rapporteure,
- Augustin Mutuale, Professeur en sciences de l'éducation, Institut Catholique de Paris, rapporteur,
- Massouma Sylla, docteure en sciences de l'éducation, ingénieure de recherche à l'Université de Cergy Pontoise, rapporteure.
- Jean-Jacques Schaller, MCF, HDR en sciences de l'éducation, Paris 13, Sorbonne Paris Cité, Directeur.



Ce document est distribué selon les termes de la licence **Creative Commons, attribution, partage dans les mêmes conditions, version 3.0, France** dont une copie est disponible à l'adresse suivante :

<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/fr/>

Cette licence garantit à l'acceptant le droit de copier, distribuer et communiquer ce matériel par tous moyens et sous tous formats, d'adapter, transformer et créer à partir de ce matériel, dans la mesure où l'acceptant respecte les droits moraux de l'auteur, réfère au matériel original et à son auteur, et distribue ce matériel et les travaux dérivés sous les termes de cette même licence.

Version préliminaire, revue et corrigée le 25 octobre 2017

La dernière version de ce document est disponible sur :

<http://catherine.lehoux.fr/these.pdf>

Table des matières de ce tome I

Introduction.....	7
1. La reconnaissance : une question en recherche biographique.....	8
2. La recherche biographique : toute une histoire.....	11
3. Apports à la question de la reconnaissance en recherche biographique.....	23
4. Remarque méthodologique.....	27
Chapitre I. La recherche biographique.....	29
1. Du mémorial au récit d'investigation professionnelle.....	29
2. Mon récit d'investigation professionnelle.....	31
3. Ma fonction de sujet accompagnant.....	51
4. Le groupe d'analyse de pratique biographique.....	59
5. De la complexité à l'implication.....	63
Chapitre II. L'influence de la reconnaissance sur la puissance d'agir.....	71
1. Le sens du mot pour l'essence de la compréhension.....	71
2. Pouvoir et capacités, une question de puissance d'agir ?.....	76
3. Le concept de reconnaissance : filiation et protagonistes.....	79
4. Identité, regard et reconnaissance.....	89
Chapitre III. Contexte des entretiens et méthodologie de recherche.....	93
1. La pratique du journal : un traceur biographique.....	93
2. Le choix des structures associatives.....	96
2.1 Le foyer l'Étincelle.....	97
2.2 Emmaüs Défi et le projet Convergence.....	106
3. Les vulnérabilités via la précarité et le handicap.....	109

4. À la rencontre de chacun.....	114
4.1 Les résidents du foyer Étincelle.....	116
4.2 Les salariés du dispositif Emmaüs Défi.....	125
Chapitre IV. Interprétation herméneutique et méthodologique des échanges...128	
1. Le choix d'une posture engagée.....	128
2. Outil d'interprétation des entretiens.....	137
3. Interprétation et observation croisée de l'ensemble des entretiens.....	199
Conclusion.....	248
Bibliographie.....	253
Sitographie.....	262
Liste des abréviations.....	265
Summary.....	269
Résumé.....	270

Table des matières du tome II

Annexe : retranscription des entretiens.....	4
1. Retranscription de l'entretien avec Mado.....	7
2. Retranscription de l'entretien avec Sylvie.....	32
3. Retranscription de l'entretien avec Angèle.....	49
4. Retranscription de l'entretien avec Patrick.....	72
5. Retranscription de l'entretien avec Christophe.....	95
6. Retranscription de l'entretien avec Mauricette.....	113
7. Retranscription de l'entretien avec Marilyn.....	129
8. Retranscription de l'entretien avec Jean-Claude.....	137
9. Retranscription de l'entretien avec Serge.....	148
10. Retranscription de l'entretien avec Pascal.....	168
11. Retranscription de l'entretien avec Patricia.....	194
12. Retranscription de l'entretien avec Christian.....	220
Liste des abréviations (uniquement celles apparaissant dans le tome II).....	234
Summary.....	236
Résumé.....	237

Introduction

Cette thèse, portant sur le lien entre reconnaissance et puissance d'agir des personnes en situation de vulnérabilité, se veut à destination de quiconque intéressé par le travail social, sa pratique, son enseignement, son administration, et son étude académique. Par ailleurs, cette recherche fut guidée par mon métier de travailleuse sociale, d'apprentie chercheuse et d'enseignante. Cette conjonction de métiers n'est pas un hasard : les universités sont des lieux d'enseignements jouant un rôle de plus en plus important dans la formation des intervenants sociaux. Notamment, il existe à cet effet des espaces de formation continue dans les universités; on retrouve aussi des étudiants issus du milieu du travail social dans des cursus traditionnels en sciences de l'éducation. Depuis les années 1980, ils sont d'ailleurs de plus en plus nombreux à reprendre un parcours d'études supérieures en s'inscrivant à des espaces de formation continu ou encore à des cursus traditionnels en sciences de l'éducation¹.

Quant aux écoles de travail social, elles forment les professionnels de demain, c'est un lieu stratégique pour transmettre une nouvelle façon d'appréhender ce métier. Cette thèse y contribue en rendant visible le sensible au moyen des « outils de la recherche biographique » qui se sont révélés être de précieux supports pour mener ce travail de réflexion. Il est essentiel que ceux qui transmettent puissent former les futurs intervenants sociaux à la lueur du sensible et puissent ainsi leur permettre d'opter pour des postures autre que « de faire à la place du patient que l'on souhaite aider (parfois, même sans consentement) ». Il ne s'agit pas ici de présenter une nouvelle approche qui serait à la mode mais il s'agit au contraire d'expliquer en quoi considérer autrui autrement (et non uniquement au travers de ses difficultés) peut donner des moyens à un individu de se saisir de son pouvoir d'action. Comment dissiper les a priori ? Notamment en prévenant tout schéma de pensée stigmatisant : il s'agit de mieux former, en amont, les protagonistes de nos institutions gouvernementales et sociales. Il s'agit de travailler à la source, aussi bien celle où l'on enseigne, que celle, plus politique, où les décisions prises ont un impact sur le quotidien, sur l'accès aux droits des personnes en situation de vulnérabilité.

Une telle problématique peut amener bien des réponses utopiques. Mais là où se retrouve de

1 Fablet, Dominique (2009). *Le travail social et la formation des travailleurs sociaux*.

*** Nota bene : pour faciliter la lecture du document, nous indiquons parfois en note de bas de page le titre de l'ouvrage ou de l'article concerné. Nous omettons volontairement dans ces bas de page l'éditeur, les mentions de première édition, de volume, d'indication géographique, etc. : celles-ci sont en effet détaillées dans la bibliographie située à la fin de cette thèse. Pour éviter trop de redites en bas de page, nous utiliserons aussi quand le texte s'y prête les indications entre crochets [AuteurUntel2009] pour renvoyer à l'item correspondant dans notre bibliographie. ***

l'utopisme, il y a des pistes de réflexion pour comprendre des systèmes de pensées qui détraquent notre société. Cela peut aider à pointer des injustices en les mettant en lumière et alors tenter de les réguler après les avoir transformées en questions de recherche. Notre thèse en donnera plusieurs exemples, certains ayant d'ailleurs trouvé depuis leurs résolutions institutionnelles, où nous avons eu notre rôle, notamment grâce à notre approche mélangeant regard de praticienne « du terrain » et notre regard critique « académique ». Plus généralement, une telle compréhension est une des armes qui permettent au sujet de se réapproprier « la cité ». Et puisque le mot injustice a ainsi été lâché, nous en venons maintenant à cette fausseté innocente petite injustice vécue quotidiennement par tant de personnes : le manque de reconnaissance.

1. La reconnaissance : une question en recherche biographique

La reconnaissance trouve ses origines dans les travaux de la philosophie allemande du début du XIXe siècle ; cette dernière a commencé à étudier la notion de reconnaissance, traitée en tant que concept par Hegel puis par certains de nos contemporains tels qu'Axel Honneth et Charles Taylor. La reconnaissance est un sujet qui traverse le vaste domaine des sciences humaines et sociales et plus précisément celui des sciences de l'éducation Mais que se trame-t-il, au juste, sous ce terme de reconnaissance ?

Les sciences humaines et sociales étudient les humains et leurs sociétés ; plusieurs branches et disciplines s'y rattachent et sont venues les étoffer : c'est le cas des sciences de l'éducation dont le premier département universitaire en France fut créé à l'université de Caen dans les années 1950 par Gaston Mialaret². Les sciences de l'éducation sont pluridisciplinaires : par essence même de ce qu'elles empruntent aux sciences humaines et sociales, elles permettent des approches interdisciplinaires et transdisciplinaires dans différents champs dont, par exemple, la recherche biographique.

Par ce travail de recherche, le cheminement se poursuit dans la continuité et le développement de la recherche biographique et donc par extension dans le champ des sciences de l'éducation. Ce concept de reconnaissance est transversal à l'ensemble du domaine de la recherche biographique et s'inscrit dans l'ensemble des rapports humains et des questions éthico-juridiques. D'après le dictionnaire des

2 Mialaret, Gaston (2008). *Les sciences de l'éducation*.

sciences humaines³, apporter une définition très précise, de ce que signifie le concept de reconnaissance, est un acte problématique. En effet, toujours d'après ce dictionnaire, définir la notion de reconnaissance représente trois difficultés majeures : la nature même des effets subjectifs de la reconnaissance, la définition de son champ d'extension et les enjeux de la reconnaissance. En prenant en compte ces trois difficultés, il est tout de même possible d'approcher une définition de ce concept au moyen d'un opérateur d'identification, qui atteste que le sujet est porteur de compétences qui lui sont propres, et d'un opérateur de distribution qui permet d'évaluer ces compétences ressenties. Ces deux opérateurs peuvent se formuler en termes d'estime de soi⁴.

Dans ce travail de recherche, le concept sera manié dans ce qui relève de la confiance que le sujet peut avoir en lui-même, mais aussi du regard qui lui est posé ou renvoyé sur ce qu'il reconnaît de ses actions ou sur ce qu'il ne reconnaît pas, que cette notion de reconnaissance soit encourageante ou stigmatisante dans le sens où être reconnu sous le jour d'un seul et unique trait identitaire ou statutaire relèverait du stigmate. Cette reconnaissance passe par l'orientation du regard des intervenants sociaux, par exemple, considérer un individu uniquement à partir de ses difficultés relèverait d'une absence de reconnaissance. La stigmatisation est un acte maltraitant vécu comme une violence par tout individu se ressentant comme porteur de stigmates visibles ou invisibles et l'on se référera ici à un des ouvrages d'Erving Goffman⁵. La reconnaissance est concept à l'heure où elle est pensée et questionnée dans un cadre théorique, elle devient notion voire approche lorsqu'elle conditionne l'ensemble de nos rapports humains. Dans ce conditionnement, il est aisé de comprendre que la reconnaissance devient alors un moyen de bienveillance ou de non-bienveillance consciente ou inconsciente. La reconnaissance est une preuve d'existence dans le regard d'autrui, dit autrement c'est le regard de l'autre qui nous permet d'exister⁶. En effet, quel parent n'a pas entendu de son enfant la demande impérative de le regarder quand il fait quelque chose dont il pense que nous serons fiers parce que justement lui-même l'est ?

La recherche biographique est une démarche qualitative et compréhensive, comme nous le constaterons dans l'interprétation des entretiens qui suivront. Elle est issue des sciences humaines et sociales et se reconnaît des liens de filiation avec « les histoires de vie » et « l'approche biographique », elle explore les configurations narratives permettant au sujet d'interpréter les expériences de son existence. Elle permet également d'observer notre existence en interaction avec les

3 Dortier, Jean-François (sous la direction de) (2004). *Le dictionnaire des sciences humaines*.

4 Ibid.

5 Goffman, Erving (1963). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*.

6 Moysse, Danielle (2002). *Question de regard*. pp. 64-75.

récits dont nous disposons dans notre environnement en fonction du sens que nous attribuons à notre expérience⁷.

Au sous-chapitre suivant, il sera question d'expliquer ce qu'est la recherche biographique et d'en expliquer la genèse afin de bien la cerner dans le contexte de ma recherche. Le point de jonction entre recherche biographique et reconnaissance se retrouve en ce que l'épistémologie de ce champ est fondée sur la reconnaissance de l'humain par l'humain tel que l'expliquait Wilhelm Dilthey (historien, psychologue, sociologue et philosophe allemand) dans l'ensemble de sa réflexion sur les sciences de l'esprit. En effet, d'après Gilbert Durand, Dilthey était convaincu de ce que « les sciences de l'homme exigent la saisie des états vécus (*Erlebnisse*, traduit littéralement par expériences) »⁸. Pour ce qui est « du niveau de la connaissance d'autrui et de soi [ce niveau serait tourné] vers une stratégie compréhensive pour les sciences de l'esprit ».

7 Delory-Momberger, Christine (2009). *Le biographique : quel espace de recherche dans les sciences humaines et sociales ?*

8 Durand, Gilbert (1996). *Science de l'homme et tradition : le nouvel esprit anthropologique*. p. 192.

2. La recherche biographique : toute une histoire

Qu'est-ce que la recherche biographique

Une définition issue d'un dictionnaire de sciences humaines ou des sciences de l'éducation ne suffit point pour comprendre l'impact et le développement de la recherche biographique. Ce développement s'est notamment opéré en France via l'impulsion des travaux de Christine Delory-Momberger et de la dynamique qu'elle insuffle dans l'ensemble de ses écrits et l'organisation de séminaires sur cette question. La recherche biographique, champ de recherche qualitative, possède une histoire de vie que nous pouvons découvrir au travers de diverses productions intellectuelles ; nous y reviendrons après l'avoir mieux cernée dans ce qui suit.

Elle s'efforce d'observer ce que nous « faisons » de nos expériences pour écrire nos existences, en interaction avec ce qui se dit dans notre environnement et suivant le sens que nous attribuons à ces expériences. Elle vise à mettre en évidence l'ensemble des activités par lesquelles l'être humain est capable d'élaborer son expérience, de se représenter l'inscription de son existence dans le temps et de se former par l'intermédiaire du récit et de la capacité qu'il a d'agir en nous transformant et en transformant nos représentations.

Nous avons notre propre construction de l'espace social dans lequel nous vivons et nous en avons donc nos propres représentations. Nous biographisons le monde dans lequel nous vivons en nous intégrant des situations extérieures dans notre propre espace pour les retravailler, les traduire et nous les approprier. C'est en cela que réside l'objet de la recherche biographique : nous explorons en effet

« les processus de construction des individus au sein de l'espace social, montrent comment les individus donnent une forme à leurs expériences, comment ils font signifier les situations et les événements de leur existence, comment ils agissent et se construisent dans leurs environnements historiques, sociaux, culturels, politiques. » [Delory-Momberger, 2009], p. 7.

Ce processus se réalise à travers les récits que les individus en font et ils sont variables selon le temps et l'espace de configuration. Nous recherchons comment l'individu se construit en tant qu'individu singulier. Christine Delory-Momberger situe cette recherche

« comme une approche qualitative spécifique au sein de l'anthropologie sociale. Quelle que soit l'attention portée par la sociologie contemporaine aux comportements et aux pratiques des individus, sa préoccupation première reste de décrire la réalité sociale [éprouvée, ressentie et relatée] dans ses régularités et ses constantes. » [Delory-Momberger, 2009], p. 7.

La recherche biographique tente de donner corps au subjectif, à ce qui est propre à chacun de nous. Cette dernière constitue un champ dans les sciences sociales, c'est un champ de recherche qui convoque plusieurs disciplines. Est-ce que rechercher c'est forcément trouver ? Non, ce serait plutôt se questionner et tenter de rendre un phénomène intelligible. Rechercher c'est être dans un questionnement qui n'apportera pas forcément des réponses, mais qui aide à avancer dans la compréhension d'un phénomène. La recherche constituerait une dynamique de relation au monde et à soi-même, il est constructif de savoir mettre ses objets de recherche à l'épreuve du monde.

Pour travailler le point de contact intrinsèque entre le personnel et le collectif, la recherche biographique offre des instruments, tels que la pratique du journal, le récit d'investigation professionnelle, etc. C'est la synthèse herméneutique⁹ entre les trois moments du singulier, de la particularité et de l'universalité selon la base dialectique hégélienne. Ces trois moments sont utilisés comme négatifs par Hegel. L'universalité renvoie à l'unité, la particularité renvoie à la partie et la particularité s'oppose à l'universalité. Pour expliquer ce conflit de moment, prenons par exemple nos propres envies et celles d'un groupe : nous n'avons pas les mêmes envies que le groupe. Pour ce qui est de la singularité nous pouvons dire que c'est la négation de la négation ou nous nous demandons qu'est-ce qui remet ensemble et arrive à faire unité. Cette synthèse herméneutique devient une nouvelle posture pour étudier le fait humain.

Lorsque l'on parle de recherche biographique, tout un vocable et des postures s'y rattachent. En effet dans ce champ, dont nous évoquerons la multiréférentialité au chapitre de la méthodologie de la recherche dont il est question, il est question de biographisation, d'*Erlebnis* (expérience vécue non analysée), d'*Erfahrung* (expérience dont les éléments sont susceptibles de mesure) et d'approche biographique. Pour ce qui concerne l'approche biographique, nous pouvons observer que parfois le terme méthode est utilisé¹⁰. Tout au long de ce travail de recherche, le terme d'approche sera utilisé

⁹ Nous employons ici le mot herméneutique dans le sens d'une « théorie, d'une science de l'interprétation des signes, de leur valeur symbolique ». <http://www.cnrtl.fr/definition/hermeneutique>

¹⁰ Méthode biographique : 21 800 occurrences sur Internet. Approche biographique : 26 400 occurrences sur Internet (le 20/12/2016).

parce que plus proche d'un état d'esprit que d'une méthode à laquelle nous pourrions dire qu'il est propédeutique. Le terme « approche » est donc plus ouvert, plus souple, plus adaptable face à la pluralité des situations rencontrées dans les différents champs des métiers de l'humain. Ce vocable en tant qu'approche ne vise ainsi pas de résultats ultra-précis, l'approche biographique ne saurait être une recette miracle. Il est également possible de donner une définition de l'approche biographique à l'aune de la biographisation qui se révèle être un apprentissage du monde social extérieur devant notre à partir de notre point de vue. Il s'agit donc, parallèlement, d'une socialisation et d'une construction de notre intime, c'est là que se jouent certaines capacités en lien avec la puissance d'agir et c'est pourquoi nous pourrions nommer ce processus tel une fabrique du sujet. La biographisation est aussi une écriture singulière dans un collectif, d'un événement que nous partageons, ce qui nous amène plus tard dans une culture commune. C'est une manière de faire entrer le monde extérieur dans son monde intérieur. Nous partons du singulier pour comprendre le monde. Nous sommes dans une dynamique identitaire : par la biographisation, il y a une appropriation du monde¹¹.

Ainsi, avec cette approche, il devient possible d'ouvrir un espace de parole qui tente d'accompagner autrui à reformuler en son intérieur ce dont il s'est imprégné à l'extérieur et inversement. Mettre ce processus de reformulation en miroir permet de comprendre que c'est bien là que celui de la reconnaissance prend essence puisque l'intérieur reconnaît l'extérieur et mutuellement.

Pour ce qui est des outils, qui seront développés tout au long de cette thèse, nous ferons mention de l'instrument journal sous toutes ses formes, du récit d'investigation professionnelle et des entretiens conversationnels où l'interviewé adopte une posture de co-chercheur. Il faut entendre, par ladite posture, que c'est l'individu interviewé qui donne un sens à ce qu'il raconte, il n'est en aucun cas dans une posture de passivité, il existe donc là un principe heuristique¹² d'accès à la connaissance.

Mais qu'est-ce que signifie que de se biographiser ?

« Le biographique pourrait ainsi être défini comme l'interface qui permet à l'individu, dans les conditions de son inscription sociohistorique, d'intégrer, de structurer, d'interpréter les situations et les événements de son vécu. L'activité de biographisation

11 D'après les propos de Christine Delory-Momberger au séminaire « Formation des adultes, biographisation des trajectoires », le 29 octobre 2010 au CNAM à Paris.

12 Heuristique (du grec *heuriskêin*, « trouver ») : terme de didactique qui signifie l'art d'inventer, de faire des découvertes (Litttré). C'est en sociologie, une discipline qui se propose de dégager les règles de la recherche scientifique (Larousse).

apparaît comme une herméneutique pratique, selon laquelle l'individu construit les formes et le sens de ses expériences au sein du monde historique et social. »¹³

Se biographiser, c'est ainsi donner forme à son expérience au moyen d'outils tels que l'écriture, le récit oral, l'art. Nous avons notre propre construction de l'espace social dans lequel nous vivons comme il a été précisé précédemment.

En allemand, il existe deux mots pour nommer l'expérience selon qu'elle soit vécue ou conscientisée. En effet, la vie peut être considérée tel un élément central et formateur qui provoque des expériences de type *Erlebnisse* (expériences vécues) transformées par une opération de biographisation en *Erfahrung* (expérience conscientisée et donc susceptible de mesure). Nos *Erlebnisse* se réalisent dans un monde de présomption, mais elles n'ont pas besoin de conscientisation, elles nous font vivre. L'*Erfahrung* apparaît quand quelque chose ne correspond plus à nos attentes, au monde attendu, aux allants de soi et au monde présumé. La biographisation apparaît dans une volonté d'unification de soi, mais cela n'arrive jamais. Cependant nous réalisons le mouvement qui vise cette obtention d'unité, nous avons besoin de cohérence et cela est euphorisant et heuristique¹⁴.

Quelques aspects historiques de la recherche biographique

Pour en donner un aperçu, elle sera appréhendée dans ses filiations dont une revête une importance toute particulière, il s'agit d'une des Écoles de Chicago (dans son courant incarné notamment par William Isaac Thomas). Nous verrons également que les histoires et récits de vie ont initié le champ de la recherche biographique.

L'école de Chicago, précédemment citée, est le premier courant sociologique qui a fait du récit de vie un objet de recherche et a placé l'individu au cœur de sa réflexion. Les jeunes étudiants de ce mouvement de pensée se sont formés sur la réflexion de Max Weber, père de la sociologie compréhensive, sociologie qui recherche également à croiser les recueils de données, les traces et les objets. En effet, Max Weber était pour une approche herméneutique dans la compréhension d'autrui et

13 Idem, pp. 5-6.

14 D'après les propos de Christine Delory-Momberger. Séminaire de recherche et de formation à la recherche biographique organisé par Christine Delory-Momberger et Christophe Niewiadomski de l'ASIHVIF, en collaboration avec l'école doctorale Érasme de Paris XIII, le laboratoire Expérice et la revue internationale de recherche biographique « le sujet dans la cité ».

de la société. Pour comprendre un phénomène social, il convient d'écouter ce que dit un individu de son environnement social puis de se retourner sur des écrits afin de restituer.

Il s'agit de se remettre dans le contexte de l'individu et de l'époque pour s'éclairer. Il est donc bien question ici de la démarche de Thomas et Znaniecki. Leurs travaux ont permis de comprendre une époque et une culture dans son contexte. Ce sont les précurseurs de l'utilisation des histoires de vie en sociologie.

La différence d'avec la sociologie française, celle de Durkheim entre autres, réside en ce que dans cette dernière l'individu paraît absent. Durkheim avec sa réflexion relative aux faits sociaux, ne fait que « classer », il érige des catégories sans tenir compte des particularités. Par contre, ces particularités sont prises en considération par la sociologie qui a pris essence au travers de l'école de Chicago via Thomas et Znaniecki : elles n'ignorent pas les psychologies individuelles, puisque s'intéressant notamment aux autobiographies produites, et là a été l'innovation.

Avec les documents personnels et le regroupement et le croisement des récits de vie et plus en particulier en retraçant l'histoire de Wladeck, ce *paysan polonais*, Thomas et Znaniecki voulaient comprendre ce qui se produisait quand un groupe d'individus se trouvait transplanté sur un territoire étranger, les États-Unis en l'occurrence. En 1923, dans son ouvrage dans *The unadjusted girl*, Thomas utilisera aussi l'approche biographique pour comprendre le phénomène de la prostitution. Puis, pendant l'entre-deux-guerres, la technique biographique a été utilisée aux États-Unis, pour décrire des états marginaux : drogue, délinquance et prostitution.

Znaniecki, alors rattaché à l'institut de sociologie de Poznań, eut l'idée de lancer des concours d'autobiographie : « le 20 décembre 1921, il faisait lancer par l'Institut de sociologie de Poznań un concours destiné à recueillir des *mémoires d'ouvriers* »¹⁵. Le succès d'une des biographies d'un ouvrier polonais amorcera l'intérêt pour l'approche biographique : l'institut d'économie sociale et l'institut de sociologie rurale à Varsovie, ainsi que l'école des sciences sociales à Cracovie lanceront alors à leur tour des concours d'autobiographie pour collecter ces morceaux de vie. Deux méthodes d'interprétation se dissocient l'une de l'autre ; en effet, Znaniecki opte pour l'interprétation *qualitative* alors que Krzywicki de l'institut d'économie sociale opte pour une utilisation *quantitative* de ces autobiographies, c'est-à-dire qu'il en tire des statistiques sans plonger dans la singularité de chaque récit, en se refusant toute approche qualitative.

15 Markiewicz-Lagneau, Janina (1976). L'autobiographie en Pologne ou de l'usage social d'une technique sociologique.

Ainsi, dès les années 30, Znaniecki et Thomas avaient pris le parti d'une discipline basée sur des recherches empiriques. Ils se sont installés dans une posture de l'action et de l'intervention sociale. Ils ont étudié « les phénomènes sociaux sous l'angle des interactions qui lient les acteurs au quotidien, et s'intéressent aux significations qu'ils engagent dans ces interactions »¹⁶.

À l'instar de George Mead, ils étaient donc convaincus que la conscience des individus se construisait et s'élaborait dans l'ensemble des interactions sociales. En effet, selon Christian Brassac qui a produit un article, au sujet de la réception de George Herbert Mead en psychologie sociale francophone, c'est

« à partir de la psychologie fonctionnaliste [que] Mead tient pour acquis qu'il faut étudier les opérations psychiques du point de vue de la fonction qu'elles remplissent dans la maîtrise active de l'environnement par l'organisme. Cela dit selon lui, cette « maîtrise active » s'actualise au sein de l'interaction sociale, se réalise au sein des relations que l'individu entretient avec l'autre et avec le monde. C'est à cette inscription sociale de la conduite, dont il dit et redit l'importance tout au long de ses travaux, qu'il se consacre en étudiant le fonctionnement psychique humain »¹⁷.

Herbert Blumer (1900-1987) attribue la paternité du courant interactionniste et symbolique à George Mead¹⁸ (qui fut par ailleurs le directeur de thèse de Blumer). La conception du monde social des acteurs, du moins, ce qu'ils s'en font, constitue l'objet de cette sociologie. Thomas et Znaniescki ont donc œuvré dans une logique d'interactionnisme symbolique puisqu'ils ont accordé une place théorique au sujet en tant qu'interprète du monde qui l'entoure¹⁹. Priorité est donnée au point de vue du sujet et c'est à partir de cela que nous pouvons les considérer dans une posture « anti-réaliste » ; en ne faisant pas le distinguo entre l'histoire vécue par le protagoniste et le récit qu'il en fait.

Lorsque nous sommes en position d'interlocuteur dans le recueil d'un récit, il est essentiel de croire notre énonciateur. Daniel Bertaux fait le distinguo entre l'histoire vécue par le protagoniste et le récit qu'il en ferait et d'ailleurs à ce sujet un débat contemporain oppose « réalistes » et « anti réalistes », Philippe Lejeune qui part à la conquête de la « vérité » et Daniel Bertaux se retrouvent dans le champ des «réalistes », et ce dernier affirme « que le récit de vie constitue une description

16 Morrissette, Joëlle & Guignon, Sylvie & Demazière, Didier (2011). Introduction à *De l'usage des perspectives interactionnistes en recherche*.

17 Brassac, Christian (2005). *La réception de George Herbert Mead en psychologie sociale francophone : réflexions sur un paradoxe*. p. 3.

18 Ibid., p. 3.

19 Guth, Suzie (2004). *Chicago 1920 aux origines de la sociologie qualitative*.

approchée de l'histoire réellement (subjectivement et objectivement) vécue »²⁰. Les « anti réalistes » sont quant à eux convaincus « que la relation entre récit et histoire est très incertaine, voire que le terme même d'histoire « réellement vécue » n'a aucun sens »²¹. C'est ce que Pierre Bourdieu développait dans son article sur l'illusion biographique et qui le faisait tendre vers cette posture « d'anti-réaliste » :

« cette inclination à se faire l'idéologue de sa propre vie en sélectionnant, en fonction d'une intention globale, certains événements significatifs et en établissant entre eux des connexions propres à leur donner cohérence, comme celles qu'implique leur institution en tant que causes ou, plus souvent, en tant que fins, trouve la complicité naturelle du biographe que tout, à commencer par ses dispositions de professionnel de l'interprétation »²².

Cependant, Pierre Bourdieu admettait que certains blancs devaient être remplis dans un récit afin d'en former quelque chose de cohérent. Nous pourrions donc nous dire que la vérité dépend du point de vue où l'on se place et donc

« Renoncer à revendiquer l'absolu ne signifie pas abandonner la recherche de la vérité, mais simplement admettre de nombreuses vérités où, avant, nous n'en avions que fort peu. »²³

Thomas et Znaniescki se sont appuyés sur la pratique des paysans polonais afin de comprendre par quels mécanismes ils construisaient leur monde social. Thomas a ensuite joué un rôle décisif dans la période de transition qui a vu progressivement se dissoudre les liens entre sociologie et travail social. Il est important de savoir que ce dernier est apparu dans le paysage de la sociologie immédiatement après la pratique d'une sociologie imprégnée de valeurs religieuses (la sociologie dite humaniste). La première école de Chicago voit donc apparaître une sociologie qualitative et humaine. Pour Thomas et Znaniecki, une analyse sociologique doit tenir compte des valeurs sociales et des attitudes des groupes considérés, en l'occurrence, des paysans polonais émigrés et immigrés.

Le travail de recherche mis en œuvre, dans l'ouvrage *le Paysan Polonais en Europe et en Amérique*, a permis de développer le concept d'attitude. Par ce concept, il faut entendre l'opposition d'une théorie de l'époque selon laquelle les différences mentales ou intellectuelles s'expliquaient par l'appartenance à la « race ». Thomas s'y est opposé en voulant démontrer que la seule variable était l'individu lui-même, celui qui agit en fonction de la situation qu'il perçoit. Ceci permet d'introduire ici même la notion d'histoire et de récit de vie, outils de la recherche biographique.

20 Bertaux Daniel, 1997, les récits de vie. p. 6.

21 Ibid., p. 6.

22 Bourdieu, Pierre (1986). L'illusion biographique. p. 69.

23 Hess, Rémi & Weigand. Gabriele & Zambrano, Armando (2008). *Théories de l'expérience*. p. 33.

Histoires de vie et récits de vie

Pour s'approprier pleinement les tenants et les aboutissants ainsi que les enjeux de la recherche biographique en lien avec le concept de reconnaissance et le pouvoir d'agir, il est indispensable de revenir sur quelques éléments où cette recherche prend sa source. Quelques définitions et points de vue offerts par quelques-uns de nos ascendants et quelques-uns de nos contemporains permettront ainsi d'aborder cette question de filiation, il est utile de préciser que ce n'est en aucun cas exhaustif.

L'histoire de vie comme processus de formation a été initiée en France par Gaston Pineau et utilisée depuis 1980, cependant n'oublions pas Henri Desroche qui est le pionnier des histoires de vie mises en œuvre dans des projets en formation il était sociologue et s'est dirigé vers l'éducation permanente. C'est en quelque sorte le père de l'autobiographie raisonnée.

« Le concept d'autobiographie raisonnée a été proposé et opérationnalisé par Desroche, fondateur de la formation menant au D.U.E.P.S. [Diplôme universitaire d'études des pratiques sociales]. En petit groupe, chaque individu explique quelle question de départ motive son désir de reprendre des études et de mener une recherche. Cette autobiographie consiste à essayer de repérer des liens entre parcours personnel, professionnel, associatif, militant... et futur objet de recherche. C'est un outil qui permet un premier travail sur l'implication du chercheur dans sa recherche »²⁴.

Son intérêt sur cette approche biographique est venu entre autres de la Lecture de Produire sa vie de Gaston Pineau. Henri Desroche cite deux sources qui l'ont mené aux histoires de vie : la source institutionnelle et la source interpersonnelle. Il est l'un des premiers à utiliser l'histoire de vie en recherche-action²⁵.

Le récit de vie selon Jean-Louis Le Grand est une « expression générique où une personne raconte sa vie ou une fraction de sa vie à un ou plusieurs interlocuteurs »²⁶. Mais quelle est donc la différence entre un récit de vie et une autobiographie ?

24 Mias, Christine (2005). *L'autobiographie raisonnée, outil des analyses de pratiques en formation in L'orientation scolaire et professionnelle*, 34/1/2005, 29-45.

25 Voir Histoire de vie en formation, émission 2. Genèse des histoires de vie, par Gaston Pineau sur le site <http://www.canal-u.tv/>

26 Le Grand, Jean-Louis & Pineau, G. & Jobert, Guy (1989). *Glossaire commenté. Les histoires de vie Tome II*.

« Contrairement à l'autobiographie, le récit de vie est un récit suscité par une demande extérieure et cette demande est adressée à quelqu'un qui la plupart du temps n'aurait jamais songé à écrire sa propre autobiographie »²⁷.

Alex Lainé, dans son ouvrage *faire de sa vie toute une histoire*, nous donne la définition suivante du récit de vie : « Narration des faits temporels qui constituent la vie d'un individu. Dans la plupart des cas, ce récit est oral et c'est le sujet dont la vie est relatée qui en est l'auteur »²⁸. Daniel Bertaux dans un article intitulé « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités » reprend la distinction que fait le sociologue Norman K. Denzin entre *life story* (récit de vie) et *life history* (histoire de vie), il semble donc pertinent de citer un extrait de cet article qui explique que

« par ce terme (*life story*), Denzin désigne l'histoire d'une vie telle que la personne qui l'a vécue la raconte; si de nombreux chercheurs français emploient le terme « histoire de vie » à cet effet, il semble qu'il soit préférable d'utiliser celui du récit de vie, qui est plus précis. Quant au terme de *life history*, Denzin propose de la réserver aux études de cas portant sur une personne donnée, et comprenant non seulement son récit de vie, mais aussi toute sorte d'autres documents : dossier médical, dossier judiciaire, témoignages de proches, etc. [...] il s'agit donc avec l'histoire de vie d'une « étude de cas clinique »²⁹. »

Francis Lesourd, au sujet du point de vue où l'on se situe, a tenu ce propos inspiré par Paul Ricoeur :

« Pour parler encore une fois par métaphore, à chaque âge de la vie, ou après chaque événement important l'endroit d'où on éclaire le buisson du passé change et ce ne sont plus les mêmes branches et les mêmes feuilles du buisson qui apparaissent »³⁰.

La conception du monde de l'homme est donc constituée de l'unité produite entre la réflexion, le sentiment et le désir, ce qui explique que chaque homme aura sa conception du monde, sa vérité.

27 Delory-Momberger, Christine (2003). *Biographie et éducation, figures de l'individu projet*. p. 212.

28 Lainé, Alex (1998). *Faire de sa vie une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*. p. 263.

29 Bertaux, Daniel (1980). *L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités*, in *Cahiers internationaux de sociologie*, Vol.LXIX, n° 2, pp. 198 et 225.

30 Lesourd, Francis (2008). *La temporalité : repères théoriques généraux*.

Ainsi, Christine Delory-Momberger donne une définition du récit en employant un terme de Paul Ricœur : « le récit se présente comme le langage du fait biographique primordial, comme le discours dans lequel nous écrivons notre vie, ou encore, pour reprendre la terminologie de Paul Ricœur, comme l'opérateur de la mise en intrigue selon laquelle nous faisons de notre vie une histoire »³¹.

L'histoire de vie peut s'exprimer au moyen d'une biographie, d'une autobiographie et du récit de vie, elle serait donc un champ à part entière. Alex Lainé nous en donne une définition et je reprendrai la plus courte issue du glossaire de la fin de son ouvrage, l'histoire de vie serait donc « Récit de vie + analyse des faits temporels relatés par le récit »³². Pour définir plus en détail les différences entre récit de vie et histoire de vie Alex Lainé s'appuie sur les trois mimésis selon Paul Ricœur. La mimésis est associée à l'intrigue et donc par extension à la « mise en intrigue ». Comme nous l'indique Christine Delory-Momberger, « La mimésis c'est l'activité mimétique, le processus actif d'imiter ou de représenter » [Thomasset1996], ce concept né de la réflexion d'Aristote n'indique pas que la mimésis soit une copie, en effet, en s'appuyant sur la définition qu'en donne Aristote dans la poétique :

« [il] définit le théâtre comme une "imitation" (mimesis) des "hommes en action", "au moyen d'une action", et non d'un récit, comme dans l'épopée, par exemple. Même si, définie ainsi, la notion semble vague, il en ressort quand même qu'elle pourrait utiliser aussi bien des signes linguistiques et textuels (le vers tragique) que ceux, non linguistiques, d'une représentation (décor, espace, acteurs...) »³³.

Cependant, Jacques Darrulat, alors maître de conférences à Paris 4 en philosophie de l'art, indique qu'Aristote ne voit pas l'activité mimétique comme une copie exacte des faits, il s'agirait plutôt d'une activité créatrice dont les faits sont réagencés par celui qui raconte ou écrit³⁴. Pour bien comprendre en quoi la mimésis permettrait de faire une distinction entre récits de vie et histoires de vie, il convient de donner un aperçu des trois mimésis que Paul Ricœur propose. Ainsi pour la mimésis I, il s'agit du temps vécu qui précède la narration, la mimésis II correspond à une introspection du passé et donc à une mise en intrigue, la mimésis III correspond à la période de reconstruction et entraîne donc une attitude réflexive sur le récit.

31 Delory-Momberger, Christine (2003). *Biographie et éducation, figures de l'individu projet*. p. 24.

32 Lainé, Alex (1998). *Faire de sa vie toute une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*. p. 262.

33 Au sujet du Mimesis : http://pedagogie2.ac-reunion.fr/lettres/tl/Soph_JM/IV_Mimesis.pdf

34 <http://www.jdarriulat.net/Introductionphiloesth/Antiquite/Aristote/AristoteMime.html>

Recherche biographique en territoire contemporain

La recherche biographique est essentiellement portée, en France, par l'association et la revue *Le Sujet dans la cité*, née en 2010, et par le CIRBÉ (Collège international de recherche biographique en éducation), créé en 2014. L'espace éditorial du *Sujet dans la cité* s'exprime en termes de publications pluridisciplinaires en lien avec l'espace biographique. En effet,

« *Le sujet dans la Cité* se donne pour objet d'explorer les processus d'institution mutuelle des individus et des sociétés, en interrogeant la manière dont les constructions individuelles prennent effet dans des environnements historiques, culturels, sociaux, économiques, politiques, et dont les espaces collectifs sont agis, signifiés, transformés par les acteurs individuels. À ce titre, la revue se revendique d'un courant de recherche bien représenté dans les pays anglo-saxons et allemands (Biography research, Biographieforschung) [...] »³⁵.

La recherche biographique a été initiée et développée en France par Christine Delory-Momberger. Cette dernière avait d'ailleurs soutenu une thèse en 1984 dont l'objet était le récit de vie d'une femme de 84 ans. Les jalons de ce champ se retrouvent au sein même des antécédents de recherche de Christine Delory-Momberger, mais également dans son investissement au sein de l'*Association internationale des histoires de vie en formation et de recherche biographique en éducation* (ASIHVIF) où des séminaires ont pris forme de façon collaborative. Par exemple, en 2009 et 2010 un séminaire totalisant quatre rencontres a été organisé par Christine Delory-Momberger, Christophe Niewiadomski de l'ASIHVIF et la revue internationale *Le sujet dans la cité* en collaboration avec le laboratoire du *Centre de recherche Interuniversitaire Expérience Ressources Culturelles Éducation* (Expérice) (Paris 13 Nord/Paris 8) et l'école doctorale Érasme. La thématique³⁶ de chacune de ces rencontres a été l'occasion d'échanges et de réflexions qui ont permis d'avancer plus loin dans le domaine. En octobre 2010, lors du bilan de ces quatre rencontres, d'autres jalons ont été posés dont ceux du colloque international sur la question de la recherche biographique organisé en 2011 à Lille. Ce colloque se voulait

« de mieux situer le champ et les objets de la recherche biographique au sein des sciences humaines et sociales et d'en identifier les enjeux et les perspectives »³⁷.

35 Extrait de l'argumentaire de présentation de 2010 rédigé par Christine Delory-Momberger, directrice de la revue.

36 Thématique des quatre rencontres : 1 - La recherche biographique dans les sciences humaines et sociales. 2 - La clinique narrative. 3 – Enjeux sociopolitiques du récit biographique. 4 – La recherche biographique en éducation.

Ce colloque a été important pour marquer le territoire en recherche biographique. Il constitue un véritable tournant dans la recherche biographique qui a alimenté, entre autres, la réflexion pour permettre la création du CIRBÉ (Collège international de recherche biographique en éducation) dont Christine Delory-Momberger assure la direction. Le CIRBÉ est un espace de travail et de réflexion où chercheurs, étudiants et professionnels peuvent échanger et se former « par la recherche à la recherche dans le domaine de la recherche biographique en éducation »³⁸.

Ce tournant dans le domaine de la recherche biographique amène inévitablement tout un vocabulaire qui lui est propre, c'est pourquoi nous abordons l'approche *définotionnelle* dans ce qui suit.

37 Site du colloque international : La recherche biographique, enjeux et perspectives.
<http://evenements.univ-lille3.fr/recherche-biographique/>

38 http://www.lesujetdanslacite.com/1/le_cirbe_835345.html

3. Apports à la question de la reconnaissance en recherche biographique

Il sera réalisé une approche *définotionnelle* de l'approche biographique, et plus précisément « d'insu définotionnel » selon Jean-Louis Le Grand, un de ses néologismes, utilisés pour « définition d'une notion »³⁹. Mon récit d'investigation professionnelle sera liminaire à ma recherche et il sera donné une définition non exhaustive de ce qu'est le récit d'investigation professionnelle (RIP). Cependant, une définition par essence est restrictive et c'est pourquoi je parlerai plutôt d'approche *définotionnelle*, pour chaque approche *définotionnelle*, je replacerai le terme dans ce qu'il représente en expliquant ce qu'il signifie, comment je l'appréhende et de quelle façon nous l'utilisons dans le domaine de la recherche biographique.

C'est dans la mise en intrigue de mon parcours professionnel et scolaire que le fil d'Ariane de ma question s'est déroulé au fur et à mesure de l'avancée de son écriture et de sa socialisation, j'y ai pointé des récurrences. Ce fil, une fois plus déroulé dans le temps, a révélé la question de l'influence de la reconnaissance sur la puissance d'agir. Mon récit faisait apparaître, en effet, un *topoi récurrent*⁴⁰ sur la thématique de la reconnaissance. J'ai donc cohabité, durant une trentaine d'années, avec ce qui deviendra ma question de recherche, je suis donc dans une posture d'implication. Cette implication étant consciente, elle n'a pas été « dangereuse » dans le déroulement de mes recherches ; je consacrerai d'ailleurs un des sous-chapitres aux questions de l'implication et de la complexité dans une recherche.

Dans le domaine de la recherche biographique, il est question d'*Erlebnis* (expérience vécue) qui constitue une expérience vécue et non analysée et d'*Erfahrung* (expérience biographisée) qui relève d'une expérience conscientisée et provoquée et dans ce cas précis nous pouvons mesurer cette dernière. Notre existence se déroule dans des espaces temporels et nous réalisons un travail perpétuel pour passer d'un⁴¹ *Erlebnis* à une *Erfahrung*. En rédigeant mon récit d'investigation professionnelle, j'ai conscientisé mon expérience professionnelle et je suis donc passée d'un *Erlebnis* à une *Erfahrung*.

39 Le Grand, Jean-Louis (2000). *Définir les histoires de vie*.

40 Le *topoi*, terme issu de la méthode des catégories de Heinz, adaptée par Christine Delory-Momberger, souvent utilisée pour analyser les contenus de conversations dans le domaine de la recherche biographique, est un thème revenant régulièrement dans le cours de l'entretien ou du récit.

41 Nous respectons le genre de ces deux mots en allemand : das *Erlebnis* (neutre) et die *Erfahrung* (féminin), ainsi que le pluriel allemand *Erlebnisse*. C'est le choix qui nous a semblé le plus raisonnable, tant qu'il n'y a pas consensus entre les différents auteurs francophones sur cette question.

Rédiger son récit d'investigation professionnelle permet de conscientiser son expérience et ainsi de la mettre en lumière voire de la confronter à nos choix d'aujourd'hui et de la mettre au « regard de ». J'ai ainsi pu observer des liens et tirer le fil rouge menant à aujourd'hui. Il m'a souvent été indiqué que j'avais un parcours atypique et ce mot me résonnait dans l'esprit comme quelque chose de négatif alors que non, il n'en est rien ! Un parcours atypique n'est pas obligatoirement négatif, c'est juste une différence par rapport à la « norme ». Et en quoi serait-il négatif de ne pas être dans la norme ? Est-ce qu'un parcours atypique est illogique ? Quand je regarde le mien, je me dis que finalement ce dernier est cohérent entre ce que j'étais et entre ce que je suis devenue aujourd'hui et également entre ce que je suis en train de devenir puisqu'il s'agit d'un processus constamment en mouvement que celui de la biographisation.

La pratique du journal, un des outils de l'approche biographique, m'a aidée tout comme le récit d'investigation professionnelle (lui-même instrument du journal), à entrer dans une dynamique de recherche. Le journal permet une organisation des idées et met en lumière le chemin parcouru. Cette pratique peut se révéler être une aide, un appui pour mettre en rédaction ses travaux de recherches et les sourcer. Observons que le journal n'est pas soit une autobiographie, soit un récit de vie ou une histoire de vie, il est un genre à part qui peut éventuellement emprunter à l'ensemble de ces types de mise en récit. Il s'agit d'une méthode d'appropriation de savoirs, imaginons le journal tel un cartable où seraient rangées nos idées. Les différents journaux que j'ai tenus, ces six dernières années, m'ont aidée à déterrer les fils rouges de mes recherches et de mes aspirations en concomitance avec le récit d'investigation professionnelle. Il en sera plus précisément question au chapitre traitant de la méthodologie.

Il s'agira également de détailler la conscience que j'ai de mon implication et pourquoi il n'est pas question de la mettre de côté, je m'appuierai pour cela sur le concept de la complexité selon Edgar Morin et sur comment Jean-Louis Le Grand en arrive à la réalisation de ce néologisme qu'est le mot *implexité*. J'expliquerai la question de la complexité d'Edgar Morin en lien avec le sensible en mentionnant, entre autres, un article de J.-J. Schaller : *Le partage du sensible dans un monde en incertitude*⁴².

Donner une explication claire et concise d'un terme passe par la spécification de ce que l'on entend par reconnaissance au sens le plus large puis par la restriction de cet item en lui donnant une approche définitionnelle liée au contexte de recherche. Cette approche sera mise en lien avec la puissance d'agir : cette puissance est sur les objets, la nature au sens le plus large et tout ce qui relève

42 Schaller, Jean-Jacques (2013). *Le partage du sensible dans un monde en incertitude*.

du vivant derrière la notion d'intentionnalité. Il existe un continuum, un sujet possède de la puissance d'agir tel un fleuve par exemple, tout cela s'inscrit dans une complexité qui fait que les choses se transforment. L'humain n'est pas le seul transformateur, nous sommes un des agents en sus des événements.

Pour ce qui est de la capabilité, il s'agit de la personne vue dans son environnement, dans son contexte, il est possible d'avoir une vision de sa capabilité selon le lieu où elle vit, où elle habite. Cela nous renvoie à la notion d'autosoutenabilité⁴³, il est question de développement autosoutenable plutôt que de développement durable ; un sujet est capable de « faire » s'il possède la ressource ou les ressources.

Pour ce qui est de la puissance d'agir : on ne peut pas « faire », il faut plutôt faire en sorte que cette puissance d'agir produise de la corruption. Nous pouvons prendre pour exemple la rencontre des aciers, si nous faisons se rencontrer des aciers le tout peut se corrompre, cela correspond avec les termes corrosif ou corrosion, c'est ce qui se passe quand on détermine les besoins pour quelqu'un d'autre, c'est un des risques de la vie. Nous pouvons prendre l'exemple du progrès technologique au travers de l'utilisation détournée du téléphone portable. La transformation n'est pas toujours bonne ou parfaite, il est toujours question du multiple ; c'est le revers de la médaille : il existe du bien et du mal en une même action, en un même élément. Nous pouvons citer, par exemple, la reconnaissance négative ou stigmatisante.

Je me poserai la question de savoir comment et au regard de quels éléments se positionnent ces questions de la reconnaissance et de quelle manière traiter cette question dans le cadre de la recherche biographique. Ma recherche comme tout travail de recherche ne fera pas l'économie de l'explication des choix réalisés en termes d'auteurs. Il sera donc question d'une mise en dialogue des différents concepts évoqués dans les ouvrages et les points de vue des auteurs, avec lequel je nourris ma réflexion au moyen de leurs divergences de point de vue et le cas échéant de leurs convergences.

Le contexte de l'ensemble des entretiens, menés sur quatre ans, ainsi que la méthodologie employée et l'approche analytique créée en m'appuyant sur les travaux de chercheurs affiliés à l'École de Chicago, la socianalyse qui trouve sa source dans le champ de l'analyse institutionnelle⁴⁴ et les catégories de Heinz seront étudiés et mis à la lueur de mes entretiens/conversations. Il s'agira également d'aborder les outils de l'approche biographique que j'utilise dans mon travail de recherche

43 Magnaghi, Alberto (2003). *Le projet local*.

44 L'analyse institutionnelle désigne une sociologie de l'intervention. Ce champ a été initié par Georges Lapassade et René Lourau dans les années 1970.

et que nous pouvons considérer en tant que lieux apprenants. Un lieu apprenant étant un espace physique ou mental permettant de développer différentes formes d'agir⁴⁵.

Pour ce qui est du choix des associations, l'association Emmaüs et le foyer Étincelle, j'argumenterai mon choix. Au sein de ces structures, il a été plus question de rencontres plutôt que d'entretiens, il s'agira aussi d'expliquer la mise en intrigue de chacun des sujets et les mécanismes qui se mettent en place au sein d'une « conversation ». Il s'agira également de se demander ce qui fait qu'on est du même monde de la même humanité. Il n'est pas question de réduire une personne à ses difficultés, ni de tomber dans le misérabilisme.

Pour ce qui est de ce que nous nommons « conversation », il faudra garder en tête qu'il s'agit d'une mobilisation de la notion de savoir de l'expérience : les entretiens sont une mise en récit des savoirs de cette dernière et cette graphie peut se donner à voir dans des formes différentes tels qu'un récit ou des gestes, des comportements, des attitudes, qui participent bel et bien à la biographisation de la personne.

Au sujet de la méthode que j'ai élaborée pour l'analyse des « conversations », en prenant en compte certaines catégories de Heinz et certaines catégories de Thomas de l'école de Chicago en 1920, je m'appuierai sur quelques éléments de la socianalyse. Je pointerai les éléments de reconnaissance repérés et repérables dans le contenu et le déroulement des « conversations ». Je m'appuierai donc sur les éléments pointés dans chacune de ces dernières, afin d'établir des connexions entre la puissance d'agir et les effets de la reconnaissance ou mépris. Il sera question de s'appuyer sur le contenu des « conversations » en soulignant l'ensemble des moments où un frein ou un levier sont repérables.

Il existe un mouvement dans la recherche biographique et nous en ignorons le geste spéculatif. Dans la méthodologie employée, je n'ai pas changé grand-chose, mais j'ai plutôt réalisé quelque chose de plus ouvert qui permettra à cette recherche d'être poursuivie. En effet, « il nous faut convoquer d'autres modes de compréhension du monde »⁴⁶ ? C'est ce que permet la recherche biographique. Cette thèse en est un nouvel exemple.

45 Schaller, Jean-Jacques (2007). *Un lieu apprenant : de l'habitus à l'historicité de l'action*.

46 Schaller, Jean-Jacques (2013). *Le partage du sensible dans un monde en incertitude*.

4. Remarque méthodologique

Utiliser, également, la première personne du singulier pour rendre compte de mon travail de recherche, hypothèses et déductions confondues, me semble comme une évidence. En effet, ayant utilisé la pratique du journal comme outil de recherche ainsi que des approches biographiques, j'ai pu ainsi rester en cohérence avec ces dernières. Parfois, la première personne du pluriel est utilisée pour m'exprimer sur des pensées et des faits relatifs à l'ensemble de ma communauté de référence.

Avant d'utiliser le « Je », je me suis demandée ce qui me reliait à mon objet d'étude, le Récit d'investigation professionnelle et la pratique du journal m'ont insufflé l'évidence de la réponse : l'implication consciente et non aliénante. Il existe le « je » présent lorsque je suis la seule actrice de mon parcours, ce qui est le cas pour le RIP. Il existe également le « je » narrateur qui s'associe à une instance autre, par exemple en tant que doctorante présentant son travail de thèse.

Le « nous » indique les moments où le « je » s'inscrit dans le collectif. Le « nous » est le résultat de la somme du « je » et du « ils » tel que nous l'explique Véronique Braun Dahlet dans son article traitant du mémorial dans les universités brésiliennes⁴⁷. Le « je » qui parle du moi est un « je » narré, un

« cumul de « je » successifs, détachés du « je » du présent de l'énonciation par ce passé qui arrive jusqu'au maintenant de l'écriture »⁴⁸.

« Je » est un ensemble et « moi » en est un autre, il s'agit d'une opération de biographisation qui fait correspondre un élément de « je » à un autre élément de « moi ». Lorsque le « je » diffère du « moi », il est narré et il coexiste avec le « je » narrant. Dans une opération mise en réflexivité, nous pouvons observer le passage d'un ancien « je » à un nouveau « je ». Par exemple, lorsque j'écris « Je me rends compte que... », ce « je » me permet de passer à un autre « je » puisque *je me suis rendu compte que...* Il s'agit bien d'un « je » réflexif. Dans le cadre de la production d'un récit d'investigation professionnelle, par exemple, « l'alternance des registres, descriptifs et argumentatifs, se régule en fonction de » l'espace distal et proximal. L'espace distal étant celui de l'épreuve et l'espace proximal celui où rien ne se produit d'inhabituel. Ces éléments sont repérables dans la trame d'un récit ou même dans un entretien centré sur la personne où l'énonciateur va inconsciemment parler plus en détail et plus amplement des éléments de son parcours qui se retrouvent dans un espace distal⁴⁹.

47 Braun Dahlet, Véronique (2013). *De la subjectivité comme chantier de soi. Le cas du mémorial*. pp. 109-124.

48 Ibid., p. 112.

En d'autres termes, dans l'ensemble de ce travail de recherche, l'alternance des différents registres narratifs, descriptifs et argumentatifs, se répartira en fonction des éléments abordés et des espaces distaux et proximaux liés à ma recherche.

49 Baudouin, Jean-Michel (2009). *L'autobiographie à l'épreuve du texte : la formation comme exotopie*, dans un ouvrage coordonné par Bachelart, D. & Pineau, G. *La biographie, la réflexivité et les temporalités*. p. 103.

Chapitre I. La recherche biographique

1. Du mémorial au récit d'investigation professionnelle

Il faut avertir le lecteur, de façon plus appuyée ici, que le récit d'investigation professionnelle revêt une importance toute particulière dans mon travail de recherche. Le contenu de mon travail se retrouve, essentiellement, dans les thématiques et problématiques posées, menées et mises en réflexion par le laboratoire Expérice dont je suis doctorante. Il s'agit de l'axe A, *le sujet dans la Cité : éducation, individuation, biographisation*. Il est donc question d'une mise au travail actée au moyen de l'approche biographique qui a permis de déboucher sur une problématique de recherche.

Bon nombre d'outils de la recherche biographique ont été utilisés et explicités au sein de cette recherche. Ainsi, le journal a été un réel support de travail, un lieu de ressource où la progression de mes idées et la création de liens entre chacune d'entre elles a pu se réaliser. L'approche utilisée pour les entretiens relevant de l'entretien conversationnel, il s'agissait donc également d'un outil lié à ce domaine. Mais le nerf de la guerre se retrouve dans l'utilisation que j'ai faite de mon récit d'investigation professionnelle. En effet, il s'agit d'un élément fondamental faisant parti d'un processus de biographisation qui m'a aidée à faire émerger mon objet de recherche. Cette approche, clé de voûte du processus de construction de mes prospectives, trouve sa place dans les domaines de la recherche biographique et de l'éducation tout au long de la vie (axe C du laboratoire Expérice) puisqu'il contribue également au processus de cette dernière. En effet, le récit d'investigation professionnelle permet de faire émerger des connaissances et d'en produire de façon informelle.

Par ailleurs, le laboratoire Expérice est en lien avec le Brésil dans le cadre d'une convention signée, entre autres, avec la Fondation Oswaldo Cruz-Brésil : des doctorants, des post-doctorants et des docteurs de l'université de São Paulo sont accueillis régulièrement au sein du laboratoire. Ces échanges permettent d'enrichir nos avancées en termes de recherche biographique et d'éducation tout au long de la vie. C'est ainsi que j'ai découvert le *mémorial*, qui est très proche du récit d'investigation professionnelle. Le mémorial existe au sein des universités brésiliennes depuis les années 1970,

« c'est une sorte d'autobiographie intellectuelle et professionnelle que présente tout candidat à un poste de maître de conférences ou visant une avancée de carrière [...]. Le mémorial relève du discours universitaire en tant que genre »⁵⁰.

C'est dans le cadre de la formation continue des enseignants que le mémorial de formation est apparu au Brésil. Cette démarche s'est d'ailleurs inspirée du mémorial académique demandé aux candidats au professorat.

« Depuis 1980, il fait partie des documents exigés dans les concours de recrutement et d'avancement de carrière des enseignants-chercheurs dans la plupart des universités publiques brésiliennes »⁵¹.

La fonction du mémorial a pour objet d'exprimer comment le « je » construit en acteur professionnel, « l'alternance et l'intrication des registres narratifs, descriptifs et argumentatifs se régulent en fonction du contenu abordé et de l'effet visé ». Le récit se régule également en fonction des espaces distaux et proximaux⁵² du sujet. L'utilisation du mémorial ou du récit d'investigation professionnelle permet donc de découvrir ce qui noue l'énonciateur écrivant à son objet de recherche et nous allons illustrer ceci dans ce qui suit.

50 Braun Dahlet, Véronique (2013). *De la subjectivité comme chantier de soi. Le cas du mémorial*. pp. 109-124.

51 Galvao, Izabel (2010). *Le récit d'investigation professionnelle : une perspective de recherche-formation dans l'intervention sociale*. Actes du congrès de l'Actualité de la recherche en éducation et en formation.

52 Selon Jean-Michel Baudouin, l'espace distal serait celui de l'épreuve et l'espace proximal serait celui où rien ne se produit d'inhabituel. Ces éléments sont repérables dans la trame d'un récit ou même d'un entretien non-directif où l'énonciateur va inconsciemment parler plus en détail et plus amplement des éléments de son parcours qui se retrouvent dans un espace distal. Cf Baudouin, Jean-Michel (2009). *L'autobiographie à l'épreuve du texte : la formation comme exotopie*, dans un ouvrage coordonné par Bachelart, D. & Pineau, G. *La biographie, la réflexivité et les temporalités*. p. 103.

2. Mon récit d'investigation professionnelle

Définition du récit d'investigation professionnelle

Il s'agit d'une démarche réflexive. Le récit s'apparente donc à une mise en mot orale ou écrite (amusément, « récit » une anagramme de « écrit »). Pour reprendre les termes de Paul Ricœur, c'est une mise en intrigue de soi ou des autres. Cette mise en intrigue consiste à regrouper des événements dans une suite dont le sens est globalisant, ce n'est pas dans chaque événement isolé que l'on doit rechercher ce sens, mais dans l'ensemble, dans sa dynamique, que l'on doit extraire ce sens. Cette mise en intrigue permet donc de relier de façon intelligible des événements et des personnages de façon simultanée. Il peut aussi s'agir simplement de relations de faits :

« [C'] est un récit autobiographique réflexif sur le parcours de formation professionnelle. Le but est de faire trace et de donner sens à l'expérience de formation, en articulant différents types et moments d'apprentissage [...] choisis en fonction de la résonance qu'ils ont dans ce processus de réflexivité sur un parcours singulier, à un moment donné de ce parcours. Ce travail d'articulation inclut également une réflexion sur les apports (cours théorique ou technique) et les opportunités (stage, rencontres professionnelles, démarche de recherche) proposés dans le cursus dans lequel sont engagés les stagiaires. Le récit d'investigation professionnelle doit ainsi permettre de faire le lien entre la dimension de réflexivité sur le parcours et les pratiques professionnelles, les propositions de la formation et la dimension de recherche universitaire ; s'agissant de ce dernier point, il permet plus précisément que l'objet sur lequel va porter la recherche universitaire (qu'il s'agisse d'un « mémoire », d'une « note de recherche » ou de la rédaction d'un « article » scientifique, en réalisation dans le cursus présent ou à venir) trouve son origine et son sens dans une biographisation professionnelle »⁵³.

Pour ce qui me concerne, il s'agit non seulement de me raconter au sein de mon expérience professionnelle, mais aussi de m'investiguer en donnant du *sens* au cheminement de cette dernière. Tout en me saisissant de ce cheminement pour le problématiser, j'en tirerai des éléments de réponse sur le pourquoi de mes faits professionnels : il s'agira donc de me demander comment et pourquoi, aujourd'hui, je suis un travailleur social, mais aussi pourquoi je me destine à produire un travail de

53 Galvao, Izabel (2010). *Le récit d'investigation professionnelle : une perspective de recherche-formation dans l'intervention sociale ?* In *Actes du congrès de l'Actualité de la recherche en éducation et en formation (AREF)*,

recherche en lien avec mon vécu professionnel. Il est donc bien question d'un processus de biographisation mis en lumière au regard d'une investigation dans le domaine de la recherche biographique.

Cette définition étant posée, je peux maintenant en venir au moment du récit du cheminement et des processus d'écritures qui se sont mis en place, me permettant de mettre sur papier mon récit d'investigation professionnelle.

Genèse de mon récit d'investigation professionnelle

En 2011, je rentre en thèse de sciences de l'éducation sous la direction de Jean-Jacques Schaller. Celui-ci me propose de donner des cours à distance via l'outil Internet auprès d'étudiants de Master 2 en politiques sociales, territoires et stratégies de direction. Ces étudiants vivent et travaillent en Guyane. Ils sont, pour la plupart, des directeurs de structures du domaine de l'intervention sociale.

Mon rôle était de faire en sorte qu'ils s'approprient la plateforme Internet mise à leur disposition, un outil idoine pour créer du lien malgré la distance. Les enseignants et les étudiants s'exprimaient sur cette plateforme et mettaient en ligne des articles et diverses informations liées à la formation. C'est ainsi que j'ai découvert le récit d'investigation professionnelle. J'ai consulté les documents en lien avec cette pratique mise en ligne par Jean-Claude Bourguignon et Izabel Galvado, qui enseignaient notamment dans ce master 2. Suite à des échanges avec les étudiants, j'ai réalisé que ce récit d'investigation professionnelle semblait un outil fort intéressant, nécessaire notamment dans le cadre de mon travail de thèse. Après en avoir discuté avec les protagonistes du récit d'investigation professionnelle et avec mon directeur de thèse, ils m'incitèrent à rédiger ce dernier, comme une étape nécessaire et fructueuse dans un cheminement d'étudiant-chercheur.

Dans un premier temps, j'ai envoyé mon récit régulièrement à Izabel Galvado et Jean-Claude Bourguignon. Izabel me faisait des retours et je réajustais en fonction de ses remarques qui mettaient le doigt sur des détails que je ne pouvais pas voir, n'ayant pas encore à mon humble avis, pris la distance nécessaire à l'élaboration de ce récit. J'écrivais de façon chronologique et cela ne me convenait pas : je n'arrivais plus à réfléchir puisque guidée par cette chronologie qui prenait la place d'une certaine réflexivité utile et nécessaire à la réalisation de cette investigation.

J'ai donc mis ce récit de côté pendant quelques mois, le temps pour moi de vivre ma première année de thèse dans la découverte, les perspectives, la rencontre avec les étudiants de Guyane, notamment lors du voyage que j'y ai effectué durant l'année universitaire 2011. J'ai aussi produit quelques communications et je suis intervenue à l'IRTS (Institut Régional de Travail Social) de Paris, pour une session de quatre heures auprès de futurs travailleurs sociaux venus écouter mon témoignage

dans le cadre de mon ouvrage [Lehoux2003]. Cette intervention était également en lien avec le décalage entre temporalités éducatives et délais institutionnels.

Le déclic investiguant

J'avais pris soin d'enregistrer mon intervention afin de la réécouter plus tard et d'en faire une autocritique avec un tiers, ce que je fais souvent après mes interventions. Il y a quelques jours, j'ai réécouté cette intervention et un déclic s'est produit. En me réécoutant, j'ai compris que lors de cette intervention j'étais en train de produire mon récit d'investigation professionnelle et que j'avais défini auprès de ce public de futurs travailleurs sociaux le pourquoi de mon investissement professionnel d'aujourd'hui. Autrement dit, depuis plusieurs mois, j'avais ce récit à portée de main ou plutôt devrais-je dire à portée d'oreille et je m'évertuais à reconstituer ma vie professionnelle au travers de mon curriculum vitae. Ce n'est pas exactement ce qui était demandé et j'ai ainsi compris que je n'avais pas compris ! Et aujourd'hui ai-je compris ? Cependant, l'urgence me semble être de répondre à ce que moi je me demande.

Au cœur de mon récit

Bien entendu qu'une chronologie est nécessaire pour structurer le récit, mais cela ne fait pas tout, il faut aussi mettre en lien mes diverses expériences et en trouver le fil d'Ariane qui me conduit ici aujourd'hui, en supposant qu'il en existe un. Je rassure mes éventuels lecteurs, in fine il y en a un et il est précisément en lien avec mon sujet de recherche. Étonnant, non ? Attendons, la fin de mon récit ou plutôt d'aller un peu plus loin dans mes lignes avant d'avancer que j'ai trouvé pourquoi j'exerce le métier de conseillère en économie sociale familiale aujourd'hui, car je pressens qu'il s'agit de toute autre chose. Chercher ne signifie pas trouver, chercher c'est aussi se poser des questions qui font avancer la réflexion. Si en me réécoutant, j'ai eu le sentiment d'avoir trouvé, il en sera peut-être autrement en écrivant ici même et cela serait probablement dû à la mise en abîme de la réflexivité et je m'en explique ci-après.

Dans mon contexte de production, il existe une première forme de réflexivité en me racontant, une seconde en me réécoutant, une troisième en écrivant ce que j'ai dit et une quatrième en relisant ce que j'ai écrit. Autrement dit, nous pouvons comprendre que rien n'est figé et qu'un récit d'investigation n'est pas gravé dans le marbre, il vit parce que nous vivons, mais il existe et change aussi au travers des diverses lectures qui en sont éventuellement faites.

Je ne peux pas faire l'économie de revenir, même brièvement, sur mon parcours scolaire. Les orientations professionnelles que j'ai dû prendre en découlent, le cœur de mon récit va donc se

découper en trois sous-parties telles que la scolarité, ma vie professionnelle et mes choix d'aujourd'hui.

La scolarité

Il y a eu des hauts et des bas avec un décrochage total, en classe de CE1, dû à un conflit de loyauté vis-à-vis de ma mère qui ne savait ni lire et écrire. Il y a eu un très haut en classe de quatrième, ce très haut était intrinsèquement lié à ma maladie. En effet, l'anorexie mentale pousse l'individu à aller au-delà de ses limites, que celles-ci soient d'ordre intellectuel ou physique. J'étais donc à cette époque, dans les années 1980, la première de ma classe et championne de cross de la section sportive de mon collège.

Après un an de soin pour cet épisode anorexique, j'ai connu des phases très moyennes où l'école me faisait peur. En effet, en troisième je passais devant la grille du collège sans pouvoir y entrer, c'était impensable, l'idée d'être assise dans une classe m'était insoutenable et je pèse mes mots.

C'est ainsi que j'ai dû choisir une orientation professionnelle. Affectionnant particulièrement les expériences en chimie et aimant le contact avec mes semblables, j'ai opté pour entrer aux cours Planchat, une école de préparatrices en pharmacie. Il s'agissait d'un CAP (Certificat d'aptitude professionnelle) assorti d'un BEP (Brevet d'études professionnelles) et d'une année en baccalauréat professionnel. Nous étions en 1987. Je détestais les mathématiques et il y en avait beaucoup, j'ai été déçue, je n'arrivais pas à m'accrocher et j'ai connu quelques années d'errance, mais en restant le plus souvent en activité professionnelle ou bénévole.

L'entrée dans la vie professionnelle : entre petits boulots et formation professionnelle

À 17 ans, via une annonce entendue à la radio, je deviens lectrice bénévole à l'institut pour jeunes aveugles de l'école des Invalides. Je faisais la lecture pour un jeune homme de mon âge, Alain T. Son annonce m'avait émue, je me souviens de quelques mots clés comme chance, désespoir de ne pas pouvoir lire, volonté d'échanger avec un voyant. J'admirais ce garçon qui poursuivait ses études, il était en classe de terminale. Je lui lisais les journaux et des revues de sciences chaque mercredi soir. Je ne comprenais pas grand-chose à ce que je lisais. Le volume de mon vocabulaire, à cette époque, n'équivalait pas une trentaine de pages du Robert ! Je me souviens de la honte que je ressentais. Lui ? Alain T. suivait des études, il réussissait avec la difficulté de ne pas voir. Moi, avec deux yeux en pleine santé, je faisais mon cancre. Il avait de la reconnaissance pour ma lecture, il aimait ma voix, il m'encourageait en me disant que j'avais le don d'y mettre le ton. J'ai dû cesser cette activité, qui me

plaisait beaucoup, suite à une agression en sortant du train que j'avais pris un mercredi soir en rentrant de l'institut. Cette expérience a duré dix mois.

De dix-huit ans à dix-neuf ans, j'ai vécu de petits boulots en passant par deux TUC (Travail d'utilité collective), le TUC était réservé à des jeunes de moins de vingt-cinq ans sans qualification et permettait de travailler quatre heures par jour, je percevais donc un petit salaire. J'ai effectué un TUC dans la bibliothèque d'un collège pendant six mois. Ma mission était de ranger, classer et lister l'ensemble des livres mis à disposition dans la petite bibliothèque du collège et cela en l'absence des élèves. J'aimais ce petit travail, le calme de la bibliothèque, l'odeur des livres usés par les doigts des écoliers. Mon deuxième TUC se déroulait à l'hôpital de Montmorency en tant que « fille de salle », c'était la dénomination de l'époque. Mon poste consistait à effectuer la toilette des malades, à désinfecter le sol des chambres et à servir les plateaux-repas. J'aimais discuter avec les malades, les écouter aussi, toutes ces histoires singulières me faisaient oublier la singularité de la mienne.

Dix-neuf ans sont arrivés, je vivais seule et sans beaucoup de ressources, cela était lié à une problématique familiale dont l'objet n'est pas à détailler ici, mais en tout cas c'est l'un des éléments qui m'a fait faire le choix d'entrer en restauration : il me fallait me *nourrir*, tiens c'est amusant ! La restauration était un monde où même sans diplôme nous pouvions espérer du travail. J'ai commencé des missions d'étagère via une entreprise d'intérim, une étagère est une femme qui confectionne les préparations froides pour le self des entreprises, elle assure aussi le service durant le déjeuner. De nos jours, ce métier se nomme hôtesse de table, ce qui est plus joli en termes de son et de représentation.

Au bout de quelques mois, je me suis prise d'intérêt pour le métier de cuisinier et un choc affectif dans ma vie personnelle, tel que le décès de ma grand-mère, me fit comprendre que je devais construire rapidement quelque chose dans ma vie, cela a été un déclic salvateur. J'ai pris conscience du néant dans lequel je baignais et survivais. J'ai donc donné une nouvelle orientation à ma vie.

En discutant avec quelques cuisiniers des selfs où je travaillais, j'ai entendu parler des centres AFPA (Association de formation professionnelle pour adultes). Le plus proche de chez moi était celui de Stains en Seine Saint-Denis. Je suis allée à une réunion d'information où le formateur de la session présentait le programme et les prérequis nécessaires pour intégrer cette formation intitulée « préqualifiant aux métiers de la restauration ». Après avoir échangé avec monsieur S. le responsable et formateur de cette session, j'apprends que si je veux effectuer un CAP de cuisine, je dois suivre cette formation de façon à me remettre à niveau. Les tests m'effrayaient, car ils comportaient des mathématiques.

J'ai donc passé les tests. Les fameuses mathématiques n'en étaient pas, il s'agissait de calculs et de conversions et de fractions, aucune algèbre, je me considérais comme « sauvée ». J'ai donc pu intégrer cette formation ouverte à des jeunes sans qualification, mais aussi à des adultes en situation de chômage longue durée et à des personnes désirant se réorienter. Suite à cette formation où je me sentais encouragée par des résultats acceptables aux contrôles de connaissances, les bonnes relations que j'entretenais avec le groupe de stagiaires et les encouragements du formateur, je me sentais pousser des ailes pour aller plus loin et m'accrocher à mon projet.

À l'issue de cette formation, j'ai obtenu un certificat de formation professionnelle. Ce premier papier attestant une réussite, si minime soit-elle, va m'emmenner vers des sphères inconnues que je n'aurais jamais pu imaginer... Forte de cette reconnaissance, j'ai pu obtenir plus de missions en intérim, mais toujours en tant qu'étagère. Ainsi, en 1989, j'occupais des postes successifs dans les cafétérias des universités Paris 8 et Paris 13. En 1992, une femme gérante d'une crêperie m'embauchait à mi-temps en service de salle. Je me disais que même si ce n'était pas un poste en cuisine, cela me permettait de garder un pied dans la restauration.

J'ai repris contact avec monsieur S., de l'AFPA (Association de formation professionnelle pour adulte) de Stains, qui m'annonçait que le recrutement pour la formation de niveau CAP était ouvert. Je me suis donc présentée aux tests psychotechniques et à l'entretien et c'est ainsi que j'arrivais au sein de cette formation de « cuisinier de collectivité » durant un peu plus de six mois. J'étais folle de joie : mon projet prenait forme, je m'y accrochais. Cette formation était homologuée au niveau V de la formation professionnelle par la DDTEFP (Direction départementale du travail et de la formation professionnelle) : elle était l'équivalent du CAP de l'éducation nationale. Durant cette formation, je travaillais les cours théoriques d'arrache-pied ; j'avais de bons résultats en contrôle continu, pour moi c'était une reconnaissance du travail et des efforts que je fournissais. Le week-end, je poursuivais mes missions d'intérim afin de pouvoir me nourrir. Malgré les conditions d'existence très difficiles pour moi à cette époque, je m'accrochais. La reconnaissance de ce monsieur S. m'aidait à supporter la faim, oui j'avais faim ! Faim de nourriture terrestre et faim d'apprendre. Si mon estomac souffrait, ma tête était satisfaite.

Fin 1992, j'ai obtenu mon CAP de cuisinier ainsi qu'un poste de cuisinier dans un couvent de dominicains. Hélas, au bout de trois semaines je fus remerciée, on m'a dit que le père supérieur exigeait une présence masculine et la mienne n'était donc pas désirée. J'ai toujours trouvé cela étrange...

J'ai donc erré de mission en mission, mais cette fois-ci en cuisine. C'est à ce moment de déception que j'ai choisi de passer mon BEP de restauration en candidat libre. Je travaillais d'arrache-pied le soir pour mes cours et la journée je tenais un poste de cuisinier à Paris dans le 1^{er} arrondissement. J'ai obtenu mon BEP de restauration option cuisine en juin 1994. En juillet 1994, je me marie, je reprends un poste dans un des restaurants de la gérante m'ayant employée comme serveuse en 1992. Cette fois-ci, elle me propose un poste de chef de cuisine dans son restaurant de Pantin, poste que je tiendrai deux années, jusqu'à la naissance de mon premier enfant. J'ai découvert la passion de retransmettre mon savoir lorsque je travaillais avec des apprentis dans ce restaurant de Pantin. Mes horaires n'étant pas compatibles avec une vie de famille, j'ai décidé de prendre un autre tournant. Monsieur S., avec qui je suis toujours restée en contact, m'avait parlé de ces formations de niveau IV (bac professionnel de technicien de production culinaire) en restauration, cette formation me permettrait d'enseigner ou de gérer un restaurant. Pendant ma première grossesse, je suis allée passer les tests d'admission et j'appris que j'étais reçue quelques semaines après. Je démarrais donc la formation après la naissance de mon premier enfant. Il n'y avait que des hommes dans ce groupe de stagiaires ; j'étais de surcroît la plus jeune, avec le moins d'expérience dans le métier. J'allais donc devoir travailler deux fois plus pour être reconnue comme légitime dans ce groupe de stagiaires qui avaient plus de dix années de métier derrière eux.

Cette période fut intense en travail scolaire et pratique professionnelle, mais ce fut aussi une souffrance que de me sentir rejetée par ces hommes que l'on pouvait nommer mes pairs, mais qui ne l'entendaient pas de cette oreille. Malgré mes bons résultats en gestion, ils ne me laissaient pas ma place et me raillaient en racontant que si j'avais les meilleures notes c'était essentiellement dû à mes « charmes féminins » dont j'aurais usité auprès des enseignants. J'ai eu maintes fois envie de laisser tomber, mais ma volonté de ne pas décevoir monsieur S. qui croyait en moi ainsi que le stage pratique effectué dans le cadre de cette formation a été décisive. En effet, j'ai pu effectuer ma pratique auprès d'un moniteur de cuisine qui enseignait à plusieurs groupes de jeunes en apprentissage dans un institut de formation de Gennevilliers. La dimension sociale de ce poste m'intéressait au plus haut point.

Suite à ce stage et après le passage de mon bac professionnel (formation de niveau IV homologuée en tant que telle par la DDTEFP), j'ai obtenu des vacances de monitrice cuisine pendant quelques semaines et j'ai pu ensuite signer un contrat à durée indéterminée dans ce même établissement. J'ai ainsi obtenu mon premier poste dans l'enseignement auprès des jeunes en grande difficulté, ce fut mes premiers pas dans le social, nous étions en 1996.

Cette première partie de ma vie, avant la signature de ce contrat à durée déterminée (CDD) en tant que monitrice de cuisine, a été marquée par la reconnaissance positive et négative. En effet, je parle d'une part de reconnaissance positive, car monsieur S., en pointant mes capacités et en me faisant confiance, a déclenché l'estime nécessaire à la poursuite des objectifs que je m'étais fixés. Ainsi, l'obtention du CAP, du BEP et du bac professionnel, même hors éducation nationale, est un marqueur de reconnaissance positive puisqu'un organisme d'État m'a reconnu des compétences non seulement pour exercer mon métier, mais a aussi reconnu mes bons résultats. En revanche, il y eut également une reconnaissance négative due au sentiment d'échec a priori et au fait de ne pas me sentir à ma place, car non reconnue par mes pairs. Effectivement, ma déception est grande suite à mon départ du couvent dominicain où l'on me « reconnaît » comme femme. Et c'est donc, à ce titre que l'on ne voulait plus de moi.

Ma reconnaissance en tant que jeune-femme, avec peu d'expérience, par les hommes suivant la même formation que moi, constitue ainsi un moment de reconnaissance négative. Oui j'étais jeune, oui je suis une femme, oui je n'avais pas leur expérience, mais qui pouvait m'enlever le droit d'appartenir à leur groupe ? Ce la faisait-il de moi une incompétente ?

De plain-pied dans ma vie professionnelle

Je suis restée monitrice de cuisine durant deux années dans ce centre de réinsertion pour jeunes. La direction n'a pas pu obtenir de financement pour l'ensemble de ses formations en restauration pour l'année 1998. Un arrangement m'était proposé, de telle sorte que je travaille comme cuisinier à mi-temps et comme moniteur de cuisine à temps partiel, ils voulaient procéder à une manipulation administrative qui m'échappe encore aujourd'hui : changer l'intitulé de mon poste en me nommant cuisinier et en oubliant mes fonctions pédagogiques. Je n'étais pas d'accord, j'ai donc été licenciée économique. Là encore, je pointe un lien évident avec la reconnaissance, je savais que j'étais cuisinier et que mes compétences étaient validées, reconnues par l'expérience et les diplômes, mais pour ce qui était de mes fonctions pédagogiques, il m'était très important de garder ce titre de monitrice en cuisine. Mon objectif était bien de travailler auprès des personnes qui étaient le plus en difficultés au moyen de mes connaissances techniques et pédagogiques et le seul moyen de m'asseoir dans la profession était de cumuler les années d'expérience. Si ce titre m'était désormais reconnu officieusement et pas officiellement alors mes projets me semblaient noyés par un manque de reconnaissance. Comment prouver, ensuite, à l'institution mon expérience dans le social et la pédagogie ?

Durant mon préavis légal de deux mois, je recherchais un autre poste de formateur/moniteur en cuisine. Une structure m'a répondu rapidement, le Relais Formation m'a donc convoquée à un entretien d'embauche en novembre 1997, j'ai aussi été convoquée pour un rôle de figurante dans le film *La cuisine américaine* (de Jean-Yves Pitoun), mais je devais commencer à tourner durant mon préavis et la direction qui me licenciait a refusé de me laisser partir avant la fin de ce dernier. Si j'avais tourné sur ce film, peut-être que ma vie aurait été différente ? En tout cas, je me félicitais d'avoir été retenue pour ce rôle après avoir passé les tests devant Guy Savoy, cela m'a donné de l'assurance qu'un grand chef me reconnaisse des compétences culinaires et techniques, cependant ce que je souhaitais le plus ardemment c'était d'enseigner auprès des personnes les plus vulnérables.

Un sacré tournant, des sacrés tournants

Je me suis donc présentée à cet entretien d'embauche au Relais Formation, une fin d'après-midi froide de novembre. Monsieur BK me reçoit, c'est le directeur de la structure qui fonctionne également avec le Relais Restaurant, restaurant d'insertion. Après m'avoir laissée me présenter durant une vingtaine de minutes, BK m'annonce qu'il ne me propose pas un poste de formateur en cuisine, mais un poste de responsable pédagogique. Je ne comprenais pas bien sa proposition puisque j'avais postulé pour un poste de formateur. Alors que je lui faisais part de mon étonnement, il m'indique qu'il ressent chez moi une certaine pugnacité et volonté et qu'il souhaite le vérifier en me prenant à l'essai trois mois, ça passera ou ça cassera comme le disait si justement B.K. Une peur panique, de décevoir ce monsieur, me prit à la gorge et aux tripes. Je crois que j'ai donné le maximum à tenir ce poste et pour deux raisons telles que la reconnaissance et la confiance qu'il m'accordait, mais aussi le plaisir que j'avais à faire mon travail, j'ai adoré travailler dans cette structure, ce furent les plus belles années professionnelles de ma vie, comme le lecteur peut le supposer : c'est passé, ça n'a pas cassé.

Ma mission consistait à recruter les équipes pédagogiques dans le cadre de formations préqualifiantes à destination de jeunes en situation d'échec scolaire, des personnes en situation de chômage longue durée ou de réorientation professionnelle dans les métiers de la restauration. Je devais établir les programmes de formations, les référentiels de formation avec l'AFPA qui validait les formations. J'organisais les examens, je me chargeais du social auprès des jeunes, j'établissais les demandes de rémunérations pour les stagiaires et je dispensais six heures de cours par semaine en technologie culinaire.

Après la naissance de mon deuxième enfant, en 1999, je dus faire le choix de changer de poste, pour avoir des horaires et une charge de travail compatible avec l'éducation de mes deux enfants. C'est ainsi que j'entrai comme assistante de formation au ministère de l'Emploi et de la

Solidarité grâce au soutien et aux recommandations d'une ancienne collègue de travail. C'est à ce poste que j'ai appris à écrire de façon plus réflexive et plus assurée, c'est là que ma plume s'est lâchée. Grâce à ce poste, j'ai pu découvrir l'autre versant du social, à savoir comment il était décidé d'attribuer telle ou telle autre subvention à telle ou telle autre structure pointée comme association ayant un lien avec l'économie solidaire. J'étais assistante de formation dans le service d'un des conseillers politiques de Guy Hascoet, secrétaire d'État à l'économie solidaire lorsque Lionel Jospin était Premier ministre. Le conseiller politique en question m'a formée à la rédaction d'argumentaires politiques afin de convaincre le contrôleur financier de financer tel ou tel autre projet. La confiance que ce conseiller avait mise en mes capacités d'écriture m'avait donné des ailes et je dévorais les projets, j'étudiais méticuleusement la convention dite de Jospin pour établir des ponts entre propositions des associations et orientations politiques du gouvernement de cette époque.

La fin de ce gouvernement arrivait à grands pas, la droite s'installait, nous étions en 2002. Le conseiller politique pour lequel je travaillais me proposait de devenir attachée parlementaire en suivant des cours à Lille, ma situation familiale et les angoisses légitimes de mes proches ne me permirent pas de donner suite à cette proposition. Le secrétariat d'État à l'économie solidaire me coopta dans une association de développement local qui dispensait de la formation aux élus et faisait partie du mouvement altermondialiste, c'est ainsi que pour trois ans je devins responsable administratif. Cette période a été un des moments professionnels les plus difficiles de ma vie.

Avant d'aller plus loin dans mon récit, je pointe une nouvelle fois la dimension de reconnaissance dans mon parcours. La confiance de BK qui me proposait un poste mieux rémunéré avec plus de responsabilités, la confiance du conseiller politique qui m'a appris à lâcher ma plume et me voyait en attachée parlementaire. Ces éléments ont renforcé la confiance que j'avais en moi et le regard fier de S. le formateur cuisine qui m'a appris mon métier initial m'a portée des années durant. Le regard de l'autre est si important pour rester debout et ne rien lâcher ou presque. Lorsque l'on a été reconnue, on se sent toujours redevable.

Travailler pour vivre et survivre en écrivant

Nous sommes en 2002, je m'ennuie fermement à mon poste de responsable administratif, termes pompeux qui rien qu'en les prononçant annoncent l'enfer de l'ennui. Je tenais la trésorerie de la structure, je préparais toutes les pièces comptables pour la visite annuelle du commissaire aux comptes. Je relançais les adhérents non à jour de leur cotisation. J'organisais la logistique des formations et séminaires destinés aux élus locaux et aux adhérents. La logistique consistait à rechercher les fournisseurs offrant les meilleurs rapports qualité-prix et à lancer des appels d'offres

chaque année pour étoffer ou rafraîchir une liste existante. Il s'agissait aussi de trouver les chambres d'hôtel, de réserver les billets d'avion ou de train et d'assurer l'interface avec diverses ambassades afin d'organiser les séjours d'élus maliens ou sénégalais par exemple. Je suivais également le compteur des congés pour chacun des salariés. Pour tout cela je travaillais avec une excellente secrétaire, mais mon ennui persistait.

Je faisais tout de même de mon mieux, je ne voulais pas faire honte au conseiller politique qui m'avait coopté dans cette structure et d'ailleurs lorsqu'une tâche me déplaît j'aime autant la faire correctement, cela permet de ménager l'image que l'on a de soi-même. Cela me fait penser que dans la question de la reconnaissance, qui se déroule tout au long de mon parcours, il faut reconnaître qu'une notion d'ego à préserver est en jeu en sus de la dette dont on se sent redevable vis-à-vis de la personne qui vous « reconnaît ».

Je me souviens d'une scène très précise qui m'a poignardé le cerveau. Alors que mes collègues de travail et moi-même avions organisé un séminaire avec des élus locaux maliens et que j'avais beaucoup investi de temps dans les démarches administratives et la logistique, le délégué général de l'époque s'est attaché à me féliciter de ma prestation pour l'organisation du buffet. Pourquoi un coup de poignard au cerveau ? Parce que ce n'est pas sur cette tâche, qui m'était aisée, que j'attendais de la reconnaissance. Ceci me fait souligner que l'on a besoin de reconnaissance au sujet de nos actes les moins faciles à mettre en œuvre (du moins de notre point de vue). La reconnaissance est souvent attendue sur ce que nous considérons comme inhabituel et ayant demandé un certain investissement, du moins c'était ma pensée au moment où j'ai vécu cela.

Le moment où je m'écrie et celui où je m'écris

Pendant cette période de « travail alimentaire », j'avais trouvé un système de survie. Les écoliers survivent parfois, en classe, en confectionnant des boulettes de papier et en écrivant sur les tables, moi je survivais en écrivant.

C'est à cette époque que je décidais de raconter mon histoire, mais sans intention de la publier. Je voulais mettre sur papier, mes questions, les réponses que je pensais avoir trouvées. Le besoin de savoir qui j'étais se faisait pressant et je pensais le découvrir en investiguant le passé en le rapprochant du présent. J'ai appris que nous ne savons jamais qui nous sommes exactement, nous en avons une idée vague, sans plus. J'ai écrit six mois durant, je ne pouvais plus m'arrêter. Catherine Dolto, avec qui j'ai été en contact dans le cadre de mes recherches, m'a incitée à publier, ce que j'ai fait. J'ai eu la chance de pouvoir convaincre l'éditeur Bouchène de me publier, il a fait un geste, habituellement il

n'éditait pas ce type de récit de vie. Je ne suis pas un écrivain et cet ouvrage constitue plus un témoignage qu'une œuvre retenue au panthéon de la littérature.

Autant on ne devient pas écrivain en un livre, autant on ne peut pas dire qu'un écrivain publie nécessairement. Ouvrons les yeux, il existe des écrivains insoupçonnés et insoupçonnables. J'étais donc bien occupée à mettre en mots mon histoire et quand elle a été publiée, j'ai décidé de créer des ateliers d'écriture à destination des jeunes adolescents et adultes du Relais Formation. J'ai travaillé avec un professeur de français. L'idée a été simple : faire sauter les verrous qui emprisonnaient la parole et la plume de ces jeunes. La consigne qui leur a été donnée : écrire ce qui leur plaisait en se fichant de la syntaxe et des fautes d'orthographe. Le professeur de français intervenait ensuite en composant son cours sur la base des beaux textes de slam et de poésie qui avaient pu être créés, il y avait de très belles choses, les enseignants de la formation et moi-même en étions émus. Ces ateliers étaient financés avec mes droits d'auteurs et j'ai dû les arrêter quand j'ai été à court d'argent et à court de temps.

Le manque de confiance

Lorsque j'ai publié cet ouvrage, une opportunité m'a été offerte dans le même temps et pourtant sans lien avec cette parution. Un porteur de projet que j'ai connu à l'occasion de mon passage au ministère me proposait un poste de directeur de formation dans une association de femmes en réinsertion via la restauration. J'ai accepté le poste pour échapper à mon profond ennui. J'avais peur : serais-je à la hauteur ? Je suis restée quelques mois à ce poste qui ne me convenait pas : le poste était en fait très administratif. Je devais monter des dossiers de demande de financements, réaliser un audit sur les difficultés de fonctionnement du service banquet... Rien à voir avec les relations humaines et la pédagogie, j'ai été déçue ; je ne me sentais pas à la hauteur et j'ai démissionné. Mon ancien employeur ne m'avait pas encore remplacée, j'ai été embauchée de nouveau. Peut-être avais-je été fragilisée par cette période d'ennui et que je m'y étais installée confortablement ? Ce qui expliquerait cette fuite et ce retour : rester dans ce que l'on connaît est si confortable, mais si peu épanouissant.

Après la sortie de mon livre et pendant cette errance professionnelle, une idée germait en moi. Ce que je voulais faire c'était accompagner autrui, lui communiquer des clés à mon simple niveau pour l'aider à avoir envie de devenir autonome. Lorsque j'étais monitrice de cuisine, c'est ce que j'appréciais, mais lorsque l'on enseigne, il est difficile d'accompagner pleinement et efficacement. Ce qu'il me fallait c'était un poste où l'accompagnement dans le domaine du social prédominait, un poste sans charges d'enseignement.

Vie professionnelle et études supérieures, mes choix d'aujourd'hui

Une ancienne collègue de travail qui était assistante sociale au centre de formation de Gennevilliers allait me donner cette chance. B. partait en retraite et la jeune-femme qui devait la remplacer s'est rétractée au dernier moment. Je ne possédais pas mon diplôme d'état d'assistante sociale, la direction m'a engagée en tant que conseillère en économie sociale et familiale en s'appuyant sur ma dizaine d'années d'expérience dans le social.

C'est un centre de santé qui propose des consultations de généralistes et de spécialistes l'après-midi. Les matinées sont réservées à la réalisation des bilans de santé financés par la sécurité sociale. Le centre a obtenu une convention qui le contraint à effectuer au moins 5500 bilans de santé par an ainsi que 500 autres réservés à des personnes en situation de vulnérabilité. Une grande partie de mon temps consiste à accueillir chaque année ces 500 personnes et à les aider dans leurs démarches administratives et médicales. Je suis de surcroît chargée de développer des partenariats avec des structures associatives œuvrant dans le domaine du social, pour informer ces personnes de l'existence des bilans, et de leur utilité. L'accompagnement que j'effectue auprès des personnes en situation de précarité se réalise notamment au travers de l'aide apportée pour remplir le questionnaire sociomédical nécessaire à la réalisation du bilan de santé. Je suis également chargée d'instruire les dossiers de demande de CMUC (couverture maladie universelle complémentaire), les demandes d'AAH (Allocation adultes handicapés) et les dossiers pour inaptitude au travail (avec la collaboration d'un médecin dédié aux bilans de santé). J'oriente également les assurés vers tel ou tel organisme à l'issue de la réalisation des bilans de santé, et aussi lorsqu'ils repassent au centre récupérer leurs résultats. Je suis aussi correspondante qualité et à ce titre je fais partie de l'équipe de « management qualité ». En effet, depuis 2008, le centre de santé est entré dans une démarche de certification ISO 9001 version 2008. Cet événement a provoqué le licenciement de trois aides-soignants, car nous étions tenus d'embaucher des infirmiers (qui ont donc un niveau d'étude supérieure) afin de respecter les préconisations de la démarche de certification. Lorsque ces aides-soignants ont été licenciés, je me suis demandé si cela n'allait pas être mon tour. Pourquoi ? Parce que je n'avais pas de diplôme de conseillère ESF. C'est à ce moment-là que je me suis documentée sur les possibilités offertes au niveau de la validation des acquis en tant que conseillère ESF; or j'ai appris que cela n'existait hélas pas pour ce métier. J'ai donc fait des recherches sur des formations en lien avec l'éducation et la santé et c'est ainsi que j'ai découvert qu'il était possible de suivre une dernière année de licence en sciences de l'éducation via l'institut d'enseignement à distance de Paris 8. En 2008, j'ai donc demandé une équivalence pour pouvoir suivre la formation à distance « Licence 3 en sciences de l'éducation ». J'ai aussi voulu suivre cette formation afin de théoriser ma pratique professionnelle et d'ainsi pouvoir

réfléchir sur cette dernière. Cela m'a permis de réinjecter mes découvertes et apprentissages au sein même de ma pratique lors des divers entretiens médico-sociaux que je mène.

Mon employeur a financé ma formation. Je n'avais jamais fait d'études universitaires, le programme proposé me plaisait, car il était question d'éducation tout au long de la vie et de biographisation de parcours. Une fois ma licence en poche, la sécurité sociale ne pouvait pas dire que je n'étais pas diplômée dans un domaine en lien avec l'éducation et le social. Par ailleurs, cette formation m'a beaucoup plu : c'est une année où j'ai appris beaucoup dans des sujets aussi variés que la psychologie, la socianalyse et les sciences de l'éducation.

Lors de cette licence, j'ai découvert la pratique des récits de vie, mais surtout le sens qu'ils peuvent donner à des recherches en sociologie et tout ce qu'elle peut apporter dans le domaine de l'éducation populaire voire de l'éducation tout court. Je me suis intéressée plus particulièrement aux vertus pédagogiques et thérapeutiques des récits de vie, c'est un outil intéressant pour les travailleurs sociaux et les éducateurs comme j'ai pu l'expérimenter via mon récit de vie sous forme de témoignage que j'ai exploité pour conduire des ateliers d'écriture auprès du public dit en situation de difficulté. À cette époque, je commençais à rédiger des chroniques (*Morceaux de survie*) en lien avec mes entretiens et ce que je découvrais au quotidien en accompagnant les personnes en situation de vulnérabilité.

Après cette licence, j'ai décidé de poursuivre par un « Master 1 sciences de l'éducation, intervention sociale ». Ma note de recherche de M1 portait sur la biographisation : *La méthode biographique sous trois angles de lectures : l'interlocuteur-énonciateur, l'interlocuteur et l'énonciateur*. Cet objet de recherche me semblait en cohérence avec mon parcours, étant données les raisons pour lesquelles j'avais écrit mon récit de vie. C'était une ébauche de recherche impliquée.

En relisant ma lettre de candidature rédigée pour entrer en Master 1, je me suis aperçue que je projetais déjà de rentrer en thèse, je me cite : « mon objectif est de présenter un travail de thèse sur le thème des récits de vie et deux années en Master me permettront de bien cerner mon sujet, de l'étayer et de me l'approprier pour tenter d'apporter quelque chose de nouveau ». Si le sujet a évolué, l'objectif est toujours le même.

Pendant que je produisais cette note de recherche, j'avais déjà donc décidé que je poursuivrai en Master 2. Mon mémoire de Master 2 était d'ailleurs dans la continuité de ma note de recherche : *L'approche biographique sous quatre angles de lectures : l'interlocuteur-énonciateur, l'interlocuteur, l'énonciateur et le lecteur*.

Pendant ce Master 2, j'ai appris ce que travailler seule signifiait, je ressentais comme un abandon de la part de mon directeur de mémoire, après qui je devais toujours courir pour espérer avoir un retour sur mon travail. Je savais que ce n'était pas du mépris, il manquait cruellement de temps et cumulait des activités. Pour rester en lien avec lui, je coordonnais les rencontres avec les autres étudiants, mais cela ne lui laissait pas plus de temps pour me faire des retours. J'ai donc socialisé mon travail en le donnant à lire à des collègues et à des étudiants. J'ai pu présenter mon mémoire en juin 2011. Mon directeur de mémoire ne m'avait pas donné l'impression de m'avoir lue, mais j'ai bien eu le sentiment de l'avoir contraint de me lire. Puisqu'il ne répondait jamais aux courriels, je me déplaçais à son bureau et je repartais avec des conseils de lecture. Vu la désertion des enseignants sur ce Master 2 cette année-là, je me disais qu'avoir ces conseils, c'était de l'or.

Je n'ai pas été découragée par ce manque d'encadrement : après tout, cela ne m'empêchait pas de chercher et de travailler. Quelques collègues étudiants en manque cruel de reconnaissance (tiens, encore elle) ont quitté le navire et j'en étais affectée, mais qu'à cela ne tienne, je décidai de continuer. Le diplôme a été ma reconnaissance, la reconnaissance de trois années acharnées de travail. Depuis la licence, j'ai passé des week-ends et soirées, et bien des heures de train, dans les livres, derrière mon ordinateur, dans les conférences. Depuis la fin de mon Master 2, j'ai décidé de travailler mieux et moins en m'organisant autrement, pour moins sacrifier ma vie pour mon travail universitaire et vice versa.

Mon entrée en thèse

Jean-Jacques Schaller a accepté de diriger ma thèse. Christine Delory-Momberger lui avait parlé de mes aspirations en termes de recherches et je l'avais eu comme enseignant en Master 1. Il se souvenait de mon travail sur le sujet de l'accompagnement, j'en ai été non pas flattée, mais reconnue. Mais se sentir reconnue ne flatte-t-il pas l'ego ?

J'ai dû faire un travail de deuil, Jean-Jacques n'était pas d'accord pour travailler uniquement sur la dimension des récits de vie, j'ai mis un petit moment à l'accepter, mais c'était un moyen de mieux diriger mon travail en cohérence avec mon activité professionnelle. Quand on travaille à temps plein et qui plus est dans le domaine du social en entrant en doctorat dans les sciences de l'éducation, il semble plus cohérent de se diriger vers une thèse plus en lien avec le monde professionnel. Je presentais ce lien entre mon activité universitaire et mes activités professionnelles, mais je n'arrivais pas à le cerner correctement. C'est en relisant mes journaux et en échangeant avec Jean-Jacques et ma direction (du centre de santé où j'étais salariée à temps plein) que j'ai convergé vers ce qui est devenu mon projet de thèse. Cependant, ce projet a ensuite naturellement évolué et le récit d'investigation professionnelle y a joué son rôle.

Lorsque mon projet de thèse a été validé, j'avais décidé de travailler sur la triade des intervenants sociaux, des bénéficiaires et de l'institution en me demandant si cette dernière était en crise et pourquoi ? Aujourd'hui, même si les grandes lignes de mon projet n'ont pas été effacées, je ressens que j'ai mieux cerné mon objet. Il est question pour moi d'utiliser le concept de reconnaissance comme cadre théorique en me demandant quelle est son influence dans les capacités d'agir des sujets en situation de vulnérabilité et en recherchant quels sont les éléments qui déclenchent ces capacités ou les paralysent. Je m'aperçois que travailler sur mon RIP a permis de poser des jalons pour ma recherche.

Un retour réflexif

Dans le domaine de la recherche biographique, il est question d'*Erlebnis* qui constitue une expérience vécue et non analysée et d'*Erfahrung* qui relève d'une expérience conscientisée et provoquée. Or, nous pouvons mesurer cette dernière : notre existence se déroule dans des espaces temporels et nous réalisons un travail perpétuel pour passer d'un *Erlebnis* (expérience vécue) à une *Erfahrung* (expérience biographisée). En rédigeant mon récit d'investigation professionnelle, je conscientise mon expérience professionnelle et je passe donc d'un *Erlebnis* à une *Erfahrung*. Je dirais donc que rédiger mon récit d'investigation professionnelle m'a permis de conscientiser mon

expérience et de la mettre en lumière voire de la confronter à mes choix d'aujourd'hui et de la mettre au regard de cette dernière. J'ai ainsi pu pointer des liens, j'ai ainsi pu repérer un fil rouge qui me mène à aujourd'hui.

Il m'a toujours été indiqué que j'avais un parcours atypique et ce mot me résonnait dans l'esprit comme quelque chose de négatif alors que non, il n'en est rien ! Quelque chose d'atypique n'est pas du négatif, c'est juste de la différence par rapport à la « norme ». Et en quoi serait-il négatif de ne pas être dans la norme ? Est-ce qu'un parcours atypique est illogique ? Quand je regarde le mien, je me dis que finalement mon parcours est cohérent entre ce que j'étais et entre ce que je suis devenue. La dimension sociale par l'envie de transmettre mon savoir était déjà présente. Transmettre mon savoir professionnel a été un prétexte pour approcher le domaine du social. Je constate que la scolarité, le rapport au savoir se situent dans un espace distal, c'est-à-dire dans un espace qui est celui de l'épreuve.

Mon souhait d'aider autrui est aussi lié au savoir, je peux comprendre cela lorsque je me souviens de mon expérience de lectrice à l'institut national des jeunes aveugles et à mes deux TUCS successifs (Bibliothèque d'un collège et hôpital public). Apporter du bonheur aux individus et aimer rendre service sont des éléments qui me sont importants et je le comprends au regard de mon expérience professionnelle en cuisine. Un cuisinier aime faire la cuisine pour faire plaisir aux gens, la satisfaction, liée à ce métier, je l'ai trouvée dans la créativité qu'il nécessite, mais aussi au bonheur, même fugace, que j'ai pu apporter aux personnes.

Tout au long de la réalisation de mon RIP, j'ai perçu des moments clés en lien avec les rencontres et la reconnaissance qui ont largement influencé mes capacités d'agir. La rencontre avec S. le professeur de cuisine a été tout aussi décisive que celle d'avec B. le directeur du Relais formation. Ces personnes m'ont insufflé la confiance nécessaire, celle qui naît de la reconnaissance. Cette confiance m'a permis de réussir à chaque étape professionnelle et à éloigner cette phobie du savoir que je reconnais au travers du refus que j'avais d'aller à l'école. La réussite, si petite soit-elle, donne envie de poursuivre et de tout mettre en œuvre pour réussir. Je peux ainsi déjà établir un lien avec la reconnaissance et le pouvoir d'agir : si je n'avais pas réussi cette première formation à l'AFPA, je n'aurais probablement jamais décidé de faire une thèse par la suite. Je ne fais pas une thèse histoire de faire une thèse, mais pour mener des recherches que j'ai dans un premier temps expérimentées dans ma vie et que je souhaite confronter à d'autres personnes en situation de vulnérabilité tout en m'appuyant sur un cadre théorique indispensable à toute recherche. Ce cadre théorique serait celui du concept de reconnaissance.

Pour ce qui est du métier que j'exerce à ce jour et depuis plus d'une dizaine d'années, en me souvenant de mon expérience de bénévole à l'institut des jeunes aveugles et celle de l'hôpital, je peux observer que mon souhait d'accompagner autrui était déjà là. Ce souhait jalonne tout mon parcours, il me semble donc évident de pouvoir dire que je n'ai pas choisi cette profession par hasard et c'est aujourd'hui que j'en ai pleinement conscience.

Un épilogue « certifié »

Aujourd'hui, en 2017, je ne travaille plus au sein de l'association Espoir CFDJ - Centre de santé Saint Vincent. L'ensemble de l'équipe et moi-même avons été licenciés pour des motifs économiques. Le centre de santé a dû fermer ses portes par manque de productivité. L'entreprise était conventionnée par la Caisse d'Assurance Maladie de Paris et devait, contractuellement pour les subventions accordées, réaliser 6000 bilans de santé par an dont 500 auprès des personnes les plus en situation de vulnérabilité. Afin d'expliquer le lien entre mon licenciement et une certaine marchandisation du travail social, je me dois de faire la genèse de la chute de l'entreprise et donc de la perte de notre emploi.

Depuis un peu plus de six ans, la CPAM (Caisse Primaire d'Assurance Maladie) et l'ensemble de ses CES (Centre d'Examens de Santé) sont entrés dans une démarche de certification visant à obtenir la norme ISO9001 version 2008 pour l'ensemble des centres d'examens de santé. Les objectifs de la CPAM (et par extension de l'ensemble des CES) sont fixés entre autres par une convention d'objectifs et de gestion. Cette convention a été signée par Éric Woerth (Ministre du Budget, des Comptes publics, de la Fonction publique et de la Réforme de l'État), Xavier Darcos (Ministre du Travail, des Relations sociales, de la Famille, de la Solidarité et de la Ville), Pierre Burban (Président du Conseil d'Administration de l'Acoss⁵⁴) et Pierre Ricordeau (Directeur de l'Acoss).

« La convention d'objectifs et de gestion (COG) conclue entre l'État et l'agence centrale des organismes de sécurité sociale (Acoss) fixe les objectifs du service public du recouvrement dont la mission est de garantir au quotidien les ressources de la sécurité sociale par une action de recouvrement, de contrôle et de gestion de la trésorerie du régime général. Cette convention engage résolument la branche dans une démarche de qualité de service rendu à l'utilisateur, de consolidation des performances du recouvrement et de renforcement de la lutte contre le travail dissimulé. Elle affirme également la nécessité

54 Agence centrale des organismes de sécurité sociale.

d'optimiser le fonctionnement en réseau de la branche et de poursuivre les efforts de productivité afin de renforcer son efficacité. »⁵⁵

Un des principaux objectifs, issus de cette convention, était d'accueillir, dans le cadre des examens de santé, au moins 50% d'assurés en situation de fragilité sociale. Pour respecter cet objectif, des moyens de « veille » ont dû être mis en place via des indicateurs à respecter. Dans le cadre qui visait à tenir cet objectif, les centres d'examen de santé étaient tenus de respecter un indicateur qui ne devait pas descendre en dessous de 50%, c'est-à-dire qu'il était question d'accueillir 50% ou plus d'assurés ayant un score ÉPICES égal ou supérieur à 30%⁵⁶. Il nous faut situer ces éléments dans le cadre de la certification et au vu d'une politique qualité dont les principaux axes avaient été déterminés par une lettre d'engagement du directeur du « multisite du réseau 1 » auquel appartenait le centre de santé pour lequel je travaillais. Toujours dans le cadre de cette convention, nous étions tenus à recevoir chaque année plus de 6000 personnes, dont au moins cinq cents personnes par an en situation de grandes vulnérabilités, sous peine de nous voir supprimer une subvention de 300 000 euros.

Ne pas atteindre cet objectif était considéré comme un élément de non-conformité par l'organisme de certification. Il avait donc été mis en place des stratégies qui visaient le respect de cet indicateur. Une de ces stratégies consistait, pour ce qui concernait le personnel d'accueil, d'orienter toute personne n'ayant pas complété la rubrique « *mode de vie* »⁵⁷ via vers le travailleur social qui s'est vu vite submergé d'entretiens chronophages. Les obligations liées à la certification se sont révélées être chronophages pour l'ensemble du centre. Les tâches administratives et les procédures à rédiger ont très vite augmenté sans que l'équipe ne s'accroisse.

Il a fallu s'approprier tout un vocabulaire en décalage avec notre mission principale d'accompagnement des personnes en situation de vulnérabilité. En effet, je devenais responsable de la qualité (certification ISO 9001 version 2008), certains de mes collègues devenaient pilotes de sous-processus (un processus par corps de métier de la santé comportant lui-même x processus...) ; les

55 Portail de la Sécurité Sociale : <http://www.securite-sociale.fr/chiffres/cog/acoss/cogacoss2010-13.htm>

56 Lehoux, Catherine (2017). *Score ÉPICES et injonction biographique*.

57 Il s'agit d'une de rubriques du questionnaire socio-médical que tout assuré social doit compléter avant de réaliser son examen de santé.

« patients » étaient désormais des « clients » et nous nous sommes retrouvés à devoir compléter pléthore de « fiches de procédures ISO 9001 version 2008 » !

Le temps qui aurait dû être dédié à faire la promotion des bilans de santé, via des actions de prévention dans des centres sociaux et foyers d'hébergement, a été dépensé à mettre en place la lourde phase des premières années du processus de certification. Durant trois années consécutives, nous n'avons pas pu atteindre nos objectifs et la quatrième année a été fatidique : la CPAM, acculée à faire des coupes budgétaires, a décidé de plus financer une action qui ne remplissait pas pleinement ses objectifs de quota. Ce financement représentait une part importante du budget de la structure, qui n'a pu trouver d'équilibre financier (location et entretiens des locaux, financement du personnel administratif et médical) et a ensuite été fermé.

Le travail social suit depuis plusieurs années une pente de plus en plus administrative. La question des indicateurs hérisse le poil des travailleurs sociaux : il leur est souvent demandé de faire parler ces indicateurs dont ils ne savent pas à qui ils « parlent » ni de quoi ils parlent réellement ! Les travailleurs sociaux se demandent parfois à quelles fins ces indicateurs sont utilisés, notre centre de santé, exemplaire dans la certification et les indicateurs afférents, l'a appris à ses dépens ! Précisons que chaque année nous avons obtenu cette certification qui reconnaissait la qualité de l'accueil, des soins, de la gestion, dispensée dans le centre de santé Saint Vincent. Étrange paradoxe...

Quelle est donc, aujourd'hui, la capacité des associations d'agir en réponse à cette forme de barbarie qu'est la marchandisation du travail social au travers de ces fameux indicateurs ? Qu'est-ce que cela signifie de parler d'action sociale, d'insertion et d'exclusion sans jamais poser un diagnostic sur l'évolution des politiques de l'emploi et de l'éducation nationale ? Si nous ne nous posons pas de questions sur ces grandes politiques sociales, véritablement fondatrices de la cohésion sociale, nous ne saurons pas trouver d'autres réponses que des palliatifs très partiels. S'intéresser à l'insertion et à l'exclusion en se désintéressant de l'emploi, c'est véritablement lâcher la proie pour l'ombre. Un débat collectif national sur la définition de nos pratiques de solidarité dépasserait rapidement la question du social et entrerait dans l'économie du social.

Au final, c'est après avoir longuement réfléchi et rédigé mon RIP que la question de l'influence de la reconnaissance sur le pouvoir d'agir s'est posée. Est-ce que la reconnaissance influe réellement sur les capacités d'action ou le pouvoir d'agir en situation de vulnérabilité ? Quels sont les mécanismes qui augmentent, diminuent ou annihilent ce pouvoir ?

3. Ma fonction de sujet accompagnant

Pour introduire ma recherche, je ne peux pas non plus faire l'économie d'une explication sur ma fonction de sujet accompagnant, cela permet de faire la transition entre le RIP exposé plus haut et les chapitres suivants. Il est essentiel d'expliquer d'où je parle, n'oublions pas que ce « d'où je parle » transparait tout au long de ma prospection.

Qu'est-ce qu'accompagner ?

Accompagner, verbe souvent utilisé à tort et à travers dans les demandes de subventions de quelques associations, dans les médias du social, dans le vocabulaire des intervenants sociaux et leur hiérarchie. Mais que signifie ce verbe ? Sa racine latine est : *ad-* « mouvement » *cum panis* « avec pain », c'est-à-dire « celui qui mange le pain avec ». Le Dictionnaire historique de la Langue française détaille plus avant l'évolution du mot :

« [accompagner, verbe transitif] est formé (1165) de *a-*, de l'ancien français *compain* (voir *compagnon*, *copain*) et d'un suffixe verbal. Le verbe signifie « prendre pour compagnon », puis « se joindre à quelqu'un » notamment pour faire un déplacement en commun [...]

Le dérivé *accompagnement* (nom masculin, XII^e siècle) est d'abord un terme de droit féodal : « contrat d'association », sens que connaît aussi le verbe (1239). Le sens « action d'accompagner » (1539) est archaïque à propos des personnes, mais reste vivant à propos de choses qui vont ensemble, avec une métonymie usuelle (un accompagnement de légumes) [...] »⁵⁸.

Quelle différence entre un accompagnateur et un accompagnant ? L'accompagnateur se situerait plus dans l'action en utilisant son corps pour se déplacer « avec » alors que l'accompagnant serait plus dans la proximité avec la personne accompagnée. Il me semble pertinent de mentionner ici une réflexion sur l'histoire des termes « accompagner, accompagnement » :

« La notion générale d'aide a été longtemps ancrée dans trois secteurs : santé-social, celui de la spiritualité, celui de l'apprentissage. Au 19^e siècle, dans les secteurs de la santé et du social la volonté était de soutenir, assister, tandis que le modèle de l'apprentissage était celui du maître, y compris dans le compagnonnage, et que la direction spirituelle éclairait le chemin dont le but était censé être connu. Puis les pratiques sociales se sont orientées

58 Le Robert (sous la direction d'Alain Rey). (2006). *Dictionnaire historique de la langue française*.

vers l'aide, le suivi dans le secteur de la santé et du social, avec l'influence de la psychanalyse, tandis que s'essayaient dans l'apprentissage des pratiques pédagogiques innovantes nécessitant une participation plus active des apprenants et où nous avons vu émerger des pédagogies Freinet, Montessori, Janus Korzack – avec parfois des tuteurs – tandis que la direction spirituelle faisait place en partie à des « pères ou guides spirituels ». Dans les années 1970, l'accompagnement de fait (mais le plus souvent jamais nommé ainsi) était l'apanage des bénévoles, des guides spirituels et des thérapeutes. Les sciences humaines sont évidemment en lien étroit avec l'évolution sociale et les courants issus des mouvements de libération des années 68 en occident, ont infléchi les pratiques sociales. Carl Rogers a ainsi influencé profondément par ses théories de la non-directivité (mal comprises d'ailleurs et confondues avec le laisser-faire passif) les pratiques d'aides à la personne ou aux groupes. La notion d'accompagnement apparaît comme telle, dans les années 1980 dans le domaine professionnel alors qu'elle agissait sous le couvert d'appellations évoquées plus haut. Un regard sur des plans de formation dans les organisations, antérieurs à cette période, ne laisse pas visible l'usage de ce terme. Elle coïncide par ailleurs avec la période où se développe la pratique des récits de vie en formation qui invite la personne à devenir auteur de son existence. Le concept se développe enfin, sur un fond de rupture du lien social, que ce soit dans l'intergénérationnel, la solidarité de voisinage, la désaffection syndicale, etc. »⁵⁹

De l'assistanat à l'accompagnement

« Accompagner, hier, signifiait prendre en charge toute personne démunie ou censée l'être selon des critères médicaux, sociaux et culturels »⁶⁰.

Pour expliquer aujourd'hui revenons sur hier et en particulier sur l'ancêtre du travail social et sur les ancêtres des travailleurs sociaux. Le travail social ne s'identifie en tant que tel que depuis le début vingtième siècle. Pour ce qui concerne l'origine du travail social, voici deux articles forts intéressants :

59 http://www.pedagopsy.eu/accompagnement_bonice_etymologie.htm

60 Issu de la trame de l'intervention de Marcel Nuss, Comment accompagner : la singularité de la demande, Congrès de la Fédération nationale pour l'Insertion des personnes Sourdes et des personnes Aveugles en France (FISAF), Poitiers, 27 novembre 2009.

- Un rapport de la section du travail du Conseil national des femmes françaises datant du 31 mars 1917, ce rapport traite des « ladies superintendantes »⁶¹ anglaises. Ces ladies œuvraient dans les usines auprès des femmes ouvrières, elles assuraient le « bien-être » à beaucoup de niveaux tels que le transport, les temps de pause, les conditions de repas. Ces « ladies superintendantes » étaient en quelque sorte des hybrides d'assistante sociale et de contremaître. L'ancêtre du travailleur social et par extension celui de l'assistante sociale peut se retrouver dans cette notion de « ladies superintendantes ». Il y a d'autres ascendances à cette fonction via les religieuses, les dames patronnesses.

- Un article de Cristina de Robertis, directrice de l'Institut de Formation de Travail Social à la Croix-Rouge française de Toulon, elle y parle de l'origine des résidences sociales, du mouvement des *Settlements* et des premières maisons sociales ouvertes en France. « Le premier *settlement* fut ouvert en 1884 par le pasteur Samuel Barnett dans un quartier très pauvre de Londres »⁶².

Settlement est un mot anglais qui se traduit littéralement par le mot règle ou solution. Ce sont des centres sociaux, par exemple parlons de Toynbee Hall qui « était un lieu d'habitation pour les étudiants d'Oxford qui souhaitaient partager la vie et leur savoir avec les populations marginalisées »⁶³. Nous y voyons poindre la naissance d'une certaine considération, ce qui nous amène sur le chemin de l'accompagnement. Accompagner devrait signifier « tirer vers le haut » l'accompagné dans le respect de sa dignité, de ses désirs tout en prenant en compte sa globalité. C'est une signification idéale que je donne là puisqu'il me semble que cette vision de l'accompagnement ne soit pas partagée et n'est pas appliquée par l'ensemble des accompagnants. Il ne faut pas nier les dérives possibles tant par les professionnels que les accompagnants informels.

61 Cécile Brunschvicg, présidente de la section du travail du C.N.F.F. (1917). « *Rapport de la section du travail du conseil national des femmes françaises : ce que sont les « ladies superintendantes » anglaises, comment nous pourrions adapter en France cet organisme de sauvegarde pour l'ouvrière et l'avenir de la race* ».

62 Extrait issu de la communication de Cristina De Robertis présentée le 17 juillet 2002 lors de la Conférence de l'Association Internationale des Écoles de Travail Social - Montpellier - France (15/18 juillet 2002).

63 http://fr.wikipedia.org/wiki/Centre_social

Hier, nous disions donc « prendre en charge », or quelle différence entre une prise en charge et un accompagnement ? Prendre en charge possède une connotation d'assistanat : « faire pour », « à la place de », « s'occuper de » et sans l'assentiment de l'accompagné, il est donc préférable d'utiliser le terme accompagner. Par contre une prise en charge adaptée à la globalité de la personne qui prend en compte la singularité du bénéficiaire se rapproche de ce que nous nommons « accompagnement ». Lorsque je prends en compte la singularité de tout bénéficiaire de minima sociaux, que j'accueille dans le cadre de bilans de santé avec suivi, lorsque je « fais » avec eux et pas à leur place, lorsque je les associe aux démarches nécessaires pour démêler telle ou telle autre situation alors je suis dans une posture d'accompagnement où le respect et la considération sont de mise et bien souvent l'accompagné me renvoie ces sentiments, la réciprocité ne peut apparaître que dans le respect de l'un et de l'autre, notre société évolue, nos rapports avec autrui aussi et

« Désormais, accompagner une personne implique, pour les deux parties prenantes de cet accompagnement, d'être adaptables, présents, attentionnés et écoutants. Car l'accompagnement d'une personne en situation de handicap s'inscrit et s'inscrit inéluctablement dans une demande d'humanité et d'humanisation réciproques »⁶⁴.

Le travailleur social que j'étais n'a jamais pu se contenter d'œuvrer dans un objectif de réparation, il m'était tout aussi indispensable d'informer, de prévenir, de donner des « armes » au bénéficiaire pour évoluer dans la jungle administrative et médicale. Et s'il est impossible de donner des armes que le bénéficiaire puisse utiliser, parce que ses capacités d'actions n'ont pas encore émergé, alors parfois le simple fait d'être là et d'écouter œuvre dans l'accompagnement de la personne, lui apporte un appui.

Ma fonction de sujet accompagnant

« Presque tout le monde est en capacité de faire le travail d'aidant alors que très peu de personnes sont en capacité d'être des aidants. » [Marcel Nuss, 2009]

N'importe qui est capable de rendre un service et peu d'individus sont capables de donner et c'est là que nous pouvons pointer la différence entre un don et un service. Un aidant est payé pour son travail, mais lorsqu'il y met une dimension humaine sortie de son être, quand il fait montre de qualités

64 Nuss, Marcel (2009) *Comment accompagner : la singularité de la demande*, Congrès de la Fédération nationale pour l'Insertion des personnes Sourdes et des personnes Aveugles en France (FISAF), Poitiers, 27 novembre 2009.

humaines, le bout du nez du don se pointe. La dette existerait donc pour le service, mais pas pour le don ? Quelle piètre valeur aurait le don si on attendait quelque chose en retour ! Mais nous pouvons appréhender que la notion de dette dans le don se dessine au travers du sentiment de redevabilité de celui qui reçoit. La culpabilité d'être redevable alimente sa dette. Et que dire lorsqu'autrui refuse qu'on lui rende ou qu'on lui donne, il s'agit là d'une des cordes sensibles d'une non-reconnaissance du sujet en sa capacité de donner.

J'ai bien compris que je ne pourrai pas sauver la planète et défendre contre toute épreuve « la veuve et l'orphelin », ce n'est pas pour autant que je me suis désespérée ou que j'ai baissé les bras, si j'avais attendu un résultat systématique quant à mon implication auprès des personnes les plus vulnérables, alors j'aurais été bien souvent frustrée. En effet, de Gaulejac écrivait que :

« Il y a peu d'actions plus valorisantes que de vouloir aider les autres et soulager la misère du monde. En contrepartie du dévouement, il est légitime d'attendre sinon des rétributions substantielles, du moins de la considération et de la reconnaissance. En particulier de ceux qui bénéficient de l'aide. Cette attente est de manifester un « soi grandiose », qui dans le sacrifice et le don aux autres, cherche à s'élever toujours plus haut »⁶⁵.

Avec les années et l'expérience, je ne m'attendais plus à un résultat direct de mes actions envers la personne que j'accompagne, je prodiguais des soins au moyen d'une écoute sensible. Avant de poursuivre plus en avant, puisque la question de l'écoute sensible apparaît ici, posons nous la question de savoir en quoi consiste exactement entendre et écouter. Selon René Barbier, « Écouter est de l'ordre de ce qu'on nomme l'« expérentiel » plus que de l'ordre de l'« expérimental » »⁶⁶. L'expérentiel constitue une expérience globale telle que l'éducation tout au long de la vie, on prend et reprend certains moments de sa vie. Cette expérience est personnelle puisqu'elle dépend de notre ressenti, de notre rapport avec le monde et de la vision que nous en avons. Dans l'écoute cette notion entre donc en jeu, être en empathie avec autrui est nécessaire dans le cadre d'une écoute sensible. Écouter suppose « de sortir de soi et de partir de l'autre, des ses pratiques, de ses discours, de ses produits en fin de compte de son propre univers symbolique et imaginaire. On comprendra que cette attitude nouvelle implique de faire le « vide » plutôt que d'avoir la « tête bien pleine »⁶⁷.

65 De Gaulejac, Vincent (1996). *Les sources de la honte*. p. 294.

66 Barbier, René (1997). *L'approche transversale, l'écoute sensible en sciences humaines*, Éditions Anthropos, p. 153.

67 Ibid., p, 152.

Pour apprendre, connaître, découvrir, un détachement de soi est nécessaire même si nous avons cette vigilance, notre habitus est aux aguets et notre façon d'écouter l'autre et de le percevoir se passe difficilement de ce que nous avons emmagasiner dans le registre de l'expérientiel. Cela ne signifie pas pour autant que lorsque, me concernant, je suis en situation d'écoute, je me représente le monde à partir de mes propres centres d'intérêt ; dans ce cas là je serai dans le registre de l'entendre et non de l'écouter. Lorsque l'on entend, c'est l'habitus qui entre ligne de compte. Lorsque René Barbier explique la notion d'existentialité interne cela se rapproche de la définition de Patrice Ville au sujet du cadre de référence interne du sujet interviewé.

Pour écouter pleinement autrui, il conviendrait de « Partir du sujet avec qui le chercheur travaille - Rester dans le présent et dans le contexte des phénomènes étudiés - S'efforcer de suivre la règle d'épochê - Tenter, avec le sujet et son accord, de dégager la structure la plus significative existentiellement parlant des phénomènes perçus. C'est la transversalité de l'*existentialité interne* du sujet »⁶⁸.

J'étais certes rétribuée pour assumer mon poste de conseillère en économie sociale et familiale, cependant, c'est en deniers plus symboliques que je me suis enrichie : en accompagnant autrui de façon formelle ou informelle dans le cadre de mes fonctions. La découverte d'autrui m'en apprend chaque jour davantage sur moi-même et sur le monde dans lequel j'évolue. Pour obtenir une certaine qualité dans le domaine de l'accompagnement, il faut savoir sortir du cadre, *être* plus que les tâches indiquées dans une fiche de poste. Il s'agit donc là de savoir concilier travail prescrit et travail vivant. Je ne suis pas sœur Teresa, j'ai toujours été une femme avant d'être une conseillère en économie sociale et familiale, je suis également un sujet doté d'une volonté puisque « le sujet c'est la volonté d'un individu d'être dans sa capacité d'action »⁶⁹.

Un individu se révèle en tant que sujet lorsqu'il manifeste son désir par des actes qui tendent à démontrer qu'il est dans une volonté d'agir, souvent il se glisse dans les interstices de l'institution pour devenir sujet pensant et sujet actif et quitter sa condition d'assujetti où pourrait l'enfermer sa condition d'instituant. L'instituant est ce qui met l'institution en tension, le nie et le remet en cause. Ce qui nous amène à parler d'analyse institutionnelle avant de poursuivre sur ce que j'entends sous le terme

68 Hingre, Virginie (1997). *Fiche de lecture sur « L'approche transversale, l'écoute sensible en sciences humaines. »*

69 Tourraine, Alain (2005). *Un nouveau paradigme pour comprendre le monde d'aujourd'hui.*

accompagnement. René Lourau et George Lapassade ont fondé une branche française de l'analyse institutionnelle. D'ailleurs, dans une interview accordée à George Gromer, George Lapassade dira

« René Lourau, mon ami et collègue avec qui nous avons fondé une branche de l'analyse institutionnelle française dans les années soixante [...] » [Lapassade 2000, p. 37]

Le mouvement dialectique de trois moments définit l'institution : il s'agit des moments d'universalité, de particularité et de singularité. Pour ce qui concerne cette triade, il est respectivement question du moment où le concept est vrai, du moment de négation du précédent moment et de la négation de la négation. Mais ce modèle n'a pas de cohérence pris tel quel sans autre lien. En effet, ce dernier fait jouer trois autres moments tels que l'institué qui englobe tout ce qui est établi, ce qui correspond au moment de l'universalité tel que la vie d'une organisation composée de l'instituant qui remet en cause l'institué. Cette remise en cause de l'institué correspond au moment de la particularité. Lorsque la contradiction entre l'institué et l'instituant est résolu, alors survient le moment de la singularité⁷⁰.

J'ai donc toujours espéré provoquer pour autrui, une rupture de l'instituant dans le cadre d'un accompagnement. J'ai souvent pratiqué l'*époché*, la suspension de tout jugement, lorsque je recevais les personnes en entretien médico-social, mais parfois mes expériences passées, mes douleurs passées remontaient à la surface lorsque j'écoutais les récits de vie des patients que j'orientais. Cette vague de souvenirs qui m'assaillait, je la sublimais en me l'appropriant comme expérience sur laquelle je m'appuyais pour comprendre autrui et être en empathie, il n'a jamais été question de pitié ! Je recherchais une certaine symétrie dans ma relation avec les patients bien que consciente du ressenti de l'asymétrie pour certaines personnes accueillies.

Accompagner, c'est aussi respecter autrui dans ses décisions et parfois nous serions tentés de dire que nous savons ce qui est bon pour autrui voire d'agir à sa place, de décider pour lui. Ce type de comportement peut être qualifié de paternaliste. J'étais moi-même dans cette optique lorsque j'ai commencé à emprunter le long chemin d'accompagnante. L'expérience de la vie ainsi que celle acquise au sein de mes désillusions, ma vie professionnelle et mes rencontres avec autrui sont des éléments ayant aidé à développer une certaine forme de sagesse. J'ai sublimé la honte que j'avais de mon passé [Lehoux2003] en un désir ardent de pouvoir venir en aide à autrui. Jaurès disait « On n'enseigne pas ce que l'on sait, on enseigne ce que l'on est », nous pouvons rapprocher cette assertion de l'action d'accompagnement. On accompagne selon ce que l'on sait, mais surtout avec ce que nous

70 Ce détail de définition s'appuie sur les propos de Patrice Ville, lors d'un séminaire de formation à Paris VIII le samedi 17 octobre 2009 à Saint-Denis.

sommes. Chaque individu doit tirer profit de ses erreurs. J'ai toujours été d'avis que ne pas être raciste est une lutte quotidienne parce que je crois que le « rejet » de ce que nous ne connaissons pas est alimenté par l'ignorance et la peur, c'est donc une lutte quotidienne que de lutter contre ses peurs et j'en viens donc à parler de la « honte ». Il y a des regards qui peuvent tuer, des sentiments qui assassinent, des sentiments qui empêchent l'accompagné de devenir autonome et de s'épanouir et donc de mettre ses capacités en action. Je pense à la honte, le mépris, la pitié, tous ces sentiments sont en lien avec l'absence de reconnaissance. Les personnes en situation de vulnérabilité sont très sensibles à ce type de sentiment que je qualifierais d'humain, mais de vulgaire et il faut donc lutter pour ne pas s'en imprégner.

« La honte suscite la pitié [...]. Cette pitié est vécue par le sujet honteux, comme insupportable [...] les regards chargés de mépris ou de pitié sont la pire des violences »⁷¹.

Cette honte qui empêche de raconter, d'expliquer et qui risque de placer la relation d'accompagnement comme figure asymétrique, je l'ai souvent rencontrée aux cours des entretiens sociomédicaux que je mène, cette honte fait souvent parasite dans l'accompagnement.

71 De Gaulejac, Vincent (1996). *Les sources de la honte*. p. 286.

4. Le groupe d'analyse de pratique biographique

Le contexte et la démarche intellectuelle

En 2010, j'ai assisté à l'ensemble du séminaire de recherche et de formation à la recherche biographique. Ce dernier s'est déroulé sur quatre rencontres au CNAM (centre national des arts et métiers). Précisons que ce séminaire était organisé par Christine Delory-Momberger et Christophe Niewiadomski de l'ASIHVIF⁷², en collaboration avec l'école doctorale Érasme⁷³ de Paris XIII, le laboratoire Expérice⁷⁴ et la revue internationale de recherche biographique « Le Sujet dans la Cité ». La dernière rencontre, en septembre 2010, est à l'origine de la création du Biogap. En effet, l'objectif de ces rencontres était de dégager des perspectives dans le champ de la recherche biographique. Nous étions quelques étudiantes à regretter que ce séminaire n'ait pas été aussi un temps d'échanges sur nos pratiques. En 2011, nous avons donc décidé de créer un groupe d'échange de pratique, qui a ensuite été baptisé Biogap (groupe d'analyse de pratique biographique) en 2015. Le bilan de ces séminaires a donc été un moment fondateur pour ce qui est de la création du groupe d'échanges de pratiques.

Les premières années, le Biogap était rattaché à l'ASIHVIF puis il s'est rapidement rapproché du Sujet dans La Cité, avec lequel il était plus en phase au niveau des contenus. Lors des premières rencontres, des thématiques ont naturellement émergé : la mise en œuvre de l'approche biographique dans les champs professionnels, la mise en pratique de sa formation aux histoires de vie, l'injonction biographique des publics en situation de précarité, la posture clinique de l'accompagnement et l'éthique.

Nous étions une quinzaine de membres lors de la phase de construction et aujourd'hui nous sommes un noyau « dur » de cinq professionnels qui œuvrent, dans leur métier respectif, au moyen des

72 Association International des Histoires de Vie en Formation.

73 « L'école doctorale Érasme rassemble 13 laboratoires ou centres de recherche organisés en deux pôles thématiques, dotés chacun d'une commission scientifique » <http://www.univ-paris13.fr/ecole-doctorale-erasme/>

74 Centre de Recherche Interuniversitaire Expérience Ressources Culturelles Éducation : <http://www.experice.fr/wakka.php?wiki=PageAccueil>

outils de l'approche biographique. Il est essentiel de rappeler que le Biogap fonctionne de façon collégiale et qu'il est autogéré.

Le Biogap est donc une expérience coopérative découlant de questionnements éthiques partagés en lien avec des pratiques d'accompagnement diversifiées inscrites dans le champ de la recherche biographique en éducation. Il s'agissait de se demander comment mettre en œuvre ou comment sont mises en œuvre les approches biographiques dans différents champs professionnels (éducation, santé, intervention sociale) ? Notre travail s'inscrit donc dans une histoire qui réunit des professionnels de la formation et de la recherche qui s'inscrit elle-même dans une perspective en lien avec celle de la recherche biographique.

Au fur et à mesure des discussions autour de nos pratiques, nous avons repéré que la question de l'éthique se présentait de façon récurrente. C'est à partir de là que nous nous sommes demandé quelles étaient les questions éthiques que pouvaient poser les pratiques d'accompagnement en formation et en recherche biographique.

Notre travail a pris une dynamique réflexive au fur et à mesure des rencontres ponctuées d'échanges de textes socialisés pour en retirer quelque chose de neuf ou du moins une vision autre que celle qui nous était propre. En effet, nous retrouvant confrontés à nos pratiques, cela nous a aidés à faire émerger des pistes renouvelées d'analyse, c'est ainsi que notre groupe est devenu un espace de débat constructif.

Objectifs et développement du Biogap

Afin de donner une direction à notre groupe d'échanges de pratiques, nous avons commencé par élaborer une note de cadrage en collectif.

Cette dernière avait pour objectif de donner une définition de notre/nos objet-s et d'ouvrir une réflexion sur les diverses façons de mettre en œuvre les approches biographiques dans différents champs professionnels. Le champ du social, sans exclusivité, a été pris pour exemple dans cette note afin de bien saisir le parallèle entre une injonction biographique et une écoute non directive et complexe. Ce parallèle semblait représenter deux grandes orientations propres à bon nombre de domaines professionnels. Notre entrée en matière a donc été assez ouverte, lors des premiers échanges du groupe, pour aborder les pratiques biographiques dans les champs professionnels et de recherche de chacun des membres au fil de leurs rencontres. Ce cadrage initial a permis de tous nous rassembler et de poser les bases d'un agir coopératif sur le long terme.

En 2014, le Biogap éprouve le besoin de faire un point sur les raisons qui ont amené chacun de ses membres à l'intégrer et comment l'ensemble des échanges et des rencontres ont pu alimenter chaque réflexion et chaque pratique des membres du groupe de recherche. Chacun a donc rédigé un texte et mis en récit sa participation au Biogap. Les textes, ainsi produits, ont été relus collectivement et sont venus alimenter les observations de l'ensemble du groupe. Ce type de document est une production intermédiaire et c'est précisément de cette production que la question de l'éthique s'est détachée. En effet, un élément récurrent était repérable dans chacune des productions : les questions de l'éthique personnelle et institutionnelle ainsi que les tensions qu'elles pouvaient générer lorsqu'elles ne se rejoignent pas. Rassurons-nous, elles se rejoignent rarement !

Au regard de ce qui a été précédemment cité, il est possible clamer que l'objectif global du Biogap est qu'il n'y en a pas. Nous avons tous des objectifs imposés par chacune des institutions pour lesquelles nous travaillons et nous ne reproduisons pas leur fonctionnement au sein du groupe de recherche. Il est davantage question de réflexivité et de praxéologie que d'objectifs et ce sont ces deux notions qui apportent des effets dans chacune de nos postures et de nos pratiques, effets qui transforment.

D'une production intermédiaire⁷⁵ à l'édition d'un ouvrage collectif⁷⁶

Lorsque le groupe s'est stabilisé, nous avons donc ressenti la nécessité de raconter chacun notre expérience et notre positionnement au sein du Biogap. Nous avons chacun produit un texte qui a été discuté et argumenté et donc socialisé en séance de travail commun. La rédaction de nos textes s'est poursuivie après chaque moment de socialisation de nos productions.

C'est ainsi que les points communs et les divergences de chacun des textes produits ont été mis en avant et socialisés à leur tour au sein du groupe. La question de l'éthique est devenue centrale dans nos échanges. Cette question se rapporte à celle que nous nous imposons à nous-mêmes et celle qui est imposée par l'institution : comment ne pas être en conflit et si c'est le cas comment faire pour « survivre » ? La question de l'éthique du sujet a donc pu être appréhendée ainsi que la question du regard sur l'autre. C'est donc dans ces circonstances que nous avons décidé de produire un texte dont

75 Leguay, L. & Berthelot, C. & Dizerbo, A. & Mbiatong, J. & Mélonio, C. & Lehoux, Catherine (2016). *Le Biogap, de l'analyse des pratiques à l'éthique de l'accompagnement biographique*.

76 Leguay, L & Berthelot, C. & Dizerbo, A. & Mbiatong, J. & Mélonio, C. & Lehoux, Catherine (2017). *Les tripes de l'éthique*.

le titre pressenti s'est retrouvé être « Les tripes de l'éthique ».

Certains textes se sont attachés à donner des axiomes et des définitions dans l'idée de partager nos références et nos conceptions de l'éthique. Il a ainsi été possible de mettre en exergue l'éthique professionnelle et l'éthique intimement ressentie, cette dernière correspondant à l'éthique de conviction dans l'ensemble des textes produits. Les positions contradictoires dans les institutions et en famille ont été mises au travail. En effet, dans nos institutions respectives nous sommes souvent dans l'obligation de poser des actes en contradiction de l'éthique qui nous est propre, c'est ce qui relève de l'injonction paradoxale. L'entrée en contradiction des logiques institutionnelles se retrouve souvent en contradiction avec l'éthique de conviction de l'ensemble des intervenants sociaux ce qui permet de faire le lien avec la marchandisation du social au sens de la réflexion de Michel Chauvière⁷⁷.

Cet espace de recherche et d'échanges de pratiques, sans contraintes institutionnelles, a été un appui tout au long de ma recherche. J'ai pu partager les questions liées à ma pratique. Les éléments de pensée, qui ont pris naissance au sein du Biogap, se sont révélés être tel un fil conducteur dans le cadre de nos pratiques respectives. Nos interrogations ont permis d'éviter une certaine autarcie sur le terrain. Certains membres avaient une vision éparpillée de la recherche biographique, nous avons découvert ensemble l'extraordinaire transversalité de ce champ. Procéder à des aller et retour entre pratique et théorie a guidé certains membres dans le changement d'orientation de leurs entretiens quotidiens sur leur lieu de pratique.

⁷⁷ Chauvière, Michel (2010). *Trop de gestion tue le social. Essai sur une discrète marchandisation*.

5. De la complexité à l'implication

Recherche biographique et multiréférentialité

« L'horizon de la recherche biographique s'est fortement élargi, entraînant un approfondissement de la pluralité des cadres théoriques de référence »⁷⁸.

Quel est donc l'espace de recherche qui pourrait « créditer » celui de la recherche biographique ? Quels champs traverse cette recherche ? La rencontre des disciplines est une réalité nécessaire,

« les compagnonnages disciplinaires nombreux et variés dont se réclame la recherche biographique en sciences humaines et sociales s'avèrent essentiels »⁷⁹.

La recherche biographique est traversée par de multiples champs, tels que l'anthropologie « qui sous-tend réflexions et pratiques, c'est le sujet (individuel ou collectif) en tant qu'il est producteur de sens et de savoir »⁸⁰, la psychologie et la psychosociologie qui fait « prévaloir les notions telles que l'écoute active, l'empathie et la confrontation productive »⁸¹, la sociologie, « Le champ de la philosophie au sens large, en tant qu'il pose la question du sens, est convoqué par tous les praticiens »⁸², la psychanalyse « dans ses modalités d'interventions [...] comme théorie du sujet du désir inconscient toujours supposé au lien social »⁸³, les sciences du langage qui recouvrent la dimension de l'énonciation qui « met l'accent sur le sujet qui (se) produit en s'énonçant »⁸⁴. Cette multiplicité d'inscription dans les champs des sciences humaines et sociales est tout à fait cohérente puisque dans le biographique il est question de l'humain. La transversalité des disciplines qui traversent la recherche biographique s'explique par l'objet de la recherche qui se révèle être humain.

78 Niewadomski, C. & Delory-Momberger, Christine (2013). *Territoires contemporains de la recherche biographique*. p. 12.

79 Ibid., p. 238.

80 Gallez, Danièle & de Villers, Guy (1996). *Les filiations théoriques des histoires de vie en formation*. p. 15.

81 Ibid., p. 15.

82 Idem, p. 16.

83 Idem, p. 15.

84 Idem, p. 16.

« Cette approche plurielle et transversale est liée à son objet même. La vie dont on retrace l'histoire ne se laisse pas découper en disciplines, mais les sollicite toutes en même temps »⁸⁵. Une seule discipline ne suffit pas à raconter un seul phénomène. Le récit doit être vu comme un fait anthropologique. L'approche biographique et donc « les histoires de vie, appellent une pluralité de regards, de postures de recherche, autrement dit une multiréférentialité »⁸⁶.

Recueillir le récit d'autrui nécessite de ne pas avoir de vision manichéenne et rétrécie. Dans ce que nous considérons étant dans le champ de la recherche biographique il convient donc d'utiliser une approche multiréférentielle telle que le conçoit Jacques Ardoino.

« Aucune réduction n'est alors légitime. Certes, l'intelligibilité des phénomènes vivants consiste, aussi, à reconstruire, à « formaliser » et à « modéliser », parfois à schématiser l'idée que l'on se fait de leur fonctionnement supposé, mais un tel travail d'analyse et de synthèse, la décomposition abstraite ou concrète, par exemple : la dissection de l'organisme vivant, aboutissent toujours à l'évaporation, à la disparition des propriétés et des caractères les plus spécifiques et les plus globaux de l'objet de telles investigations : la vie, l'existence, la conscience, notamment celles qui se sont établies, générées, construites dans un effet d'après-coup... »⁸⁷

La multiréférentialité peut donc s'appliquer à la compréhension, à l'interprétation et à l'exploration, nous pouvons comprendre qu'elle fonctionne par principe de ricochet puisque « dans la mesure, précisément, où leur objet est tout à la fois individuel et collectif, l'homme, n'est pas indifférent aux productions de savoir qui le concernent et y réagira, par conséquent, il interférera constamment avec les dispositifs d'analyse et d'investigation qui lui seront appliqués, en en perturbant le fonctionnement. »⁸⁸

Bien sûr, l'homme n'est pas un objet inerte, il n'est pas un concept, il n'est pas une règle ! Il est en interaction avec ce qui l'entoure. Nous ne pouvons pas pratiquer la disjonction sur un tel sujet qu'est l'homme : il doit être appréhendé dans sa globalité et non enfermé sur tel ou tel autre aspect de sa condition humaine. L'homme n'est pas réductible à une unité. Il n'est pas possible de se contenter de scinder l'objectif du subjectif, nous devons faire avec notre subjectivité qui est présente dans une

85 Idem, p. 16.

86 Le Grand, Jean-Louis (1996). *Les filiations théoriques des histoires de vie en formation*. p. 10.

87 Ardoino, Jacques (1990). *L'analyse multiréférentielle des situations sociales*. p. 2.

88 Ibid., p. 3.

recherche impliquée, il est donc question ici d'intersubjectivité. C'est ainsi que les propos d'Edgar Morin au sujet de la multiréférentialité permettent d'aborder la complexité du champ de la recherche biographique :

« l'histoire des sciences n'est pas seulement celle de la constitution et de la prolifération des disciplines, mais en même temps celle de ruptures des frontières disciplinaires, d'empiétements d'un problème d'une discipline sur une autre, de circulation de concepts, de formation de disciplines hybrides qui vont finir par s'autonomiser ; enfin c'est aussi l'histoire de la formation de complexes où différentes disciplines vont s'agréger en s'agglutiner. Autrement dit, si l'histoire officielle de la science est celle de la disciplinarité, une autre histoire liée et inséparable est celle des inter-trans-poly-disciplinarités. »⁸⁹

La complexité

Edgard Morin partant du postulat que la connaissance est au creux de la complexité et la nomme telle que « compréhension complexe », il convient donc de s'appuyer, en partie, sur sa réflexion que je mettrai en lien avec l'implication. Ce lien permettra d'aborder le concept d'implexité selon Jean-Louis Le Grand.

Puisque la recherche biographique vise à mettre en lumière, entre autres, toute activité par laquelle un sujet est capable d'élaborer son expérience, il est alors possible de comprendre que cet ensemble d'activité varie et s'appréhende d'autant de façons que d'êtres humains. Ces derniers sont emprunts de subjectivité et possèdent des ressources et habitus singuliers ce qui nous amène à comprendre que le phénomène de biographisation peut être qualifié de complexe.

La construction de l'Homme est compliquée et la complexité est quant à elle inhérente au monde. Afin de ne pas considérer ce mot « complexe » tel un « bouche-trou » qui viendrait mettre un plein là où nous ressentons un vide pour expliquer un phénomène, une situation, il est essentiel de s'approprier ce terme et de l'expliquer au moyen de la réflexion qu'en a faite Edgar Morin. En effet, le philosophe élabore une éthique de la compréhension qui englobe explication, compréhension objective et compréhension subjective. L'explication est le fait de corroborer des éléments objectifs, de les articuler ensemble : il s'agit d'éléments de contexte, de situations liées à des faits réels permettant d'éclairer des causes à un comportement. L'explication est liée à la compréhension objective.

Le mot complexe revient souvent dans nos conversations pour définir des situations ou un individu. Cette utilisation ne fait pas penser à un progrès dans la connaissance, mais plutôt à une

89 Morin, E. (1994). *Sur l'interdisciplinarité*..

régression. Pourtant, identifier, nommer et reconnaître ce terme permet bel et bien d'avancer dans la compréhension, il s'agit alors d'une « compréhension complexe ».

Mais qu'entendons-nous exactement par ce mot « complexe » dans notre quotidien et dans un sens global ? Avec ce mot, nous signifions que ce n'est pas simple, que nous ne pouvons pas décrire ou expliquer une situation, que cela échappe à notre conception habituelle. Il s'agit donc là d'un mot qui traduit notre confusion et notre impossibilité de percevoir clairement ce dont il s'agit. Si cette zone aveugle existe dans nos connaissances c'est que l'éducation nous a formaté à ne reconnaître que les choses simplifiées, des idées simples, voire distinctes. Ce formatage de la pensée fait oublier la liaison entre l'objet et son contexte.

Edgard Morin fournit une explication sur cette zone, qu'il nomme comme étant aveugle, en prenant exemple sur l'étude d'un objet. Lorsque nous regardons un objet, nous voyons son tout sans nous rendre compte qu'il est constitué de diverses parties. Inversement, nous sommes amenés à voir les parties de l'objet sans en appréhender le tout. Rapportons cette réflexion à la société et l'on peut ainsi comprendre que la partie est dans un tout et que ce tout se retrouve à l'intérieur de la partie. Le système a son unité et il est en même temps composé de diversités, cela s'applique au système humain⁹⁰. La réalité humaine se définit donc dans l'unité qui est comprise dans la diversité et inversement. La réflexion de Danielle Moyse, au sujet de ladite zone aveugle, rejoint celle d'Edgar Morin lorsqu'elle affirme que

« Nous ne voyons pas d'abord les choses ou les autres tels qu'ils sont, mais à partir de ce que nous sommes [ou de ce que] nous avons l'habitude d'être. [...] Nous ne voyons que ce que nous sommes préparés à voir et de la manière dont nous avons l'habitude de voir »⁹¹.

L'assertion de Michel Agier corrobore celle d'Edgar Morin et de Danielle Moyse. En effet, lorsqu'il s'exprime au sujet de l'individuation, qui prend la forme d'une identité, et de l'observation ethnographique, il affirme que

« le tout d'une culture et d'une société s'incarne s'incorpore dans une personne qui ne

90 Rédigé d'après la conférence : Le défi de la complexité - Edgar Morin, à l'USI (Unexpected Sources of Inspiration) en 2014 : <http://www.usievents.com/fr>

91 Moyse, Danielle (2002). *Question de regard*. pp. 64-75.

prend sens que pour l'ethnologue qu'en tant qu'elle est transparente à la totalité »⁹².

Cette complexité est donc un défi lancé à la pensée binaire. Il existe un principe dialogique entre disjonction et réduction puisqu'il existe une relation à la fois antagoniste et complémentaire de ces deux notions. Le principe de connaissance complexe nous amène à relier, ce qui ne nous a pas bien souvent été enseigné. Vouloir réduire un tout à ses éléments, et donc réduire un être humain à ses difficultés, est antagoniste à la pensée complexe et pourtant complémentaire à l'opération de disjonction. Par le principe de connaissance complexe, il est possible d'éviter le danger de réduire autrui à un trait simplifié et quand bien même s'agirait-il d'un trait uniquement bon. La réduction de l'être humain à une seule catégorie ne permet absolument pas de comprendre ce qu'est l'être humain et qui est autrui. Le monde est en nous comme nous sommes dans le monde, il s'agit bien là d'un des aspects de la complexité. Ce qui met ici en lumière une assertion de Jean-Jacques Schaller : « il nous faut convoquer d'autres modes de compréhension du monde »⁹³.

La pensée complexe nous permet d'affronter les incertitudes du monde et c'est en reconnaissant cette notion de complexité, convoquée en sciences humaines, que nous pouvons concevoir alors un certain degré d'implication du chercheur. Et qu'est-ce que donc la complexité dans une recherche ? La complexité amène la multiréférentialité au cœur de la recherche en sciences humaines. À ce sujet, René Barbier se réfère à Jacques Ardoino :

« Plus que jamais il connaît l'importance de la complexité et de la transversalité et de la fonction critique en éducation. Il se refuse à cantonner sa vision du monde dans la dichotomie du pur et de l'impur. Il explore, sans cesse, une perspective éducative qui s'ouvre sur le métissage »⁹⁴.

Il est essentiel de ne pas aborder l'homme et son environnement de façon manichéenne et fermée. L'être humain est fait de contradictions et de subjectivités. Pour le dire autrement, un sujet appréhendé dans sa complexité nécessite une analyse multiréférentielle. L'homme est par exemple un sujet à appréhender dans sa complexité et par extension sous l'angle de l'approche biographique puisque cette dernière se rapporte aux hommes. Un objet ne naît pas complexe ou évident, il le devient

92 Agier, Michel (2012). *Penser le sujet, observer la frontière. Le décentrement de l'anthropologie*. p. 55.

93 Schaller, Jean-Jacques (2013). *Le partage du sensible dans un monde en incertitude*. pp. 96-111.

94 http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php3?id_article=348

par notre regard, la complexité d'un objet dépend du regard que l'on pose sur lui. Cette notion est donc bien assortie avec celle de multiréférentialité.

Implexité et implication

C'est en reconnaissant cette notion de complexité, convoquée en sciences humaines, que nous pouvons concevoir un certain degré d'implication du chercheur. Dans le terme *implexité*, nous pouvons entendre ceux d'implication et de complexité. Lors de son intervention au congrès mondial de sociologie de Bielefeld. Jean-Louis Le Grand expliquait d'ailleurs que

« Dans une nouvelle épistémologie de la complexité, il apparaît de moins en moins évident de postuler à une neutralité et à une objectivité en sciences sociales. Tout chercheur est impliqué, qu'il en ait plus ou moins conscience, qu'il le veuille ou non et à différents niveaux : épistémologique, institutionnel, financier, idéologique, méthodologique, éthique. Ce que traduit le concept d'*implexité*, ou caractère complexe des implications. Suivant un point de vue actuellement largement partagé, il n'est pas de recherche en sciences sociales et humaines qui ne corresponde à un système de valeurs, à une vision du monde et il y a un lien complexe entre l'*éthos* du chercheur et sa production scientifique. La dimension idéologique traverse inéluctablement toute production et c'est probablement là où cette dimension apparaît comme absente qu'elle est la plus diffuse, omniprésente à défaut d'être présentée »⁹⁵.

Aussi, le paradigme de l'éducation tout au long de la vie concerne tous les individus y compris les chercheurs en sciences dures qu'en sciences humaines. Tout individu apprend tout au long de la vie et tout chercheur apprend tout au long de sa recherche. L'implication n'est pas à radier de la recherche, elle se doit d'être gérée pour ne pas encombrer. Il est difficile de s'inscrire dans une recherche en sciences de l'éducation sans la rapprocher de ce que nous sommes ou plutôt sans rapprocher ce que nous sommes vers notre recherche. Pour contextualiser sa pratique, il faudrait donc se faire le narrateur de sa vie. C'est ce que j'ai fait pour déterminer mon sujet de recherche ; en effet, je suis partie de moi-même en contextualisant ma pratique professionnelle (en lien avec l'éducation à la santé et le social) au moyen du récit d'investigation professionnelle. J'ai aussi pris appui sur la production de

95 Le Grand, Jean-Louis (2003). *Émancipation et connaissance, les histoires de vie en collectivité*. pp. 67-68.

mon récit de vie en 2003⁹⁶. Il est important de convoquer quelques auteurs et enseignants afin d'appuyer et de justifier mon propos. Ainsi Francis Lesourd, enseignant à Paris VIII, écrivait que « l'implication du chercheur n'est pas à séparer, mais à intégrer à la recherche – ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas prendre de la distance parfois avec son objet de recherche, car, sans distance, on a tendance à ne voir que ce qu'on s'attend à découvrir »⁹⁷.

La prise de distance se fait en convoquant plusieurs auteurs à la table des prémices d'une recherche, le chercheur ne doit donc pas se prendre comme unique point de référence. Il est possible d'analyser les similitudes entre soi-même et son objet d'étude :

« L'implication qui peut se déterminer par la compréhension et l'analyse de la similitude entre nous-mêmes et notre objet d'étude, nous permet de comprendre, non seulement les mouvements et changements externes, mais leurs causes et ce qu'ils signifient pour les personnes concernées. C'est ce qui fait dire à Dilthey que les sciences de l'esprit (sciences humaines) permettent une connaissance de la réalité que les sciences naturelles ne permettent pas. »⁹⁸

L'implication est *implicite* (un fait que la racine commune de ces deux substantifs suggère... implicitement), avec une connotation parfois passive, tandis que l'engagement est clairement actif, et c'est bien aussi sur quoi insiste Bertrand Crépeau :

« Il faut distinguer l'implication de l'engagement. »⁹⁹

Or, lorsque l'on prend le stylo pour poser son esprit, sa réflexion sur des feuilles ou que nous tapotons sur le clavier pour la déverser, nous sommes déjà impliqués. Ainsi, lorsque, dans le cadre de la présentation du « séminaire de recherche et de formation à la recherche biographique », Christine Delory-Momberger nous retransmet un bref historique de ses objets notionnels elle explique que « [nos] objets de recherche [...] sont comme bien souvent dans nos histoires de chercheurs des objets émotionnels »¹⁰⁰, ces propos sous-entendent parfaitement cette notion d'implication.

96 Lehoux, Catherine (2003). *Sans père, ni repère*.

97 Message du 10/11/2009 de Francis Lesourd sur le forum de l'institut d'enseignement à distance.

98 Jullien, Marc-Antoine (2006). *Essai sur l'emploi du temps*. (1^{ère} éd. 1808). p. XVIII.

99 Crépeau, Bertrand (2009). *Le journal de recherche, entretien avec Rémi Hess*, partie 2, p. 1.

100 http://www.asihvif.com/1/actes_documents_729968_0.html rencontre du 21/11/2009.

Dans ce travail de recherche, une posture se réclamant de la sociologie de l'expérience sociale est adoptée : on ne renonce pas au « lien entre [son] engagement et [son] terrain de recherche »¹⁰¹. Nous sommes tels l'étudiante de Park¹⁰² : avant toute enquête et recherche, nous veillons à réaliser une autobiographie et un récit d'investigation professionnelle. Park estimait que faire sa propre autobiographie était

« aussi un moyen de [...] prendre [de la] distance d'avec [son] propre cas, de s'entraîner à la démarche, peut-être aussi comme nous l'a fait pressentir Dilthey de [nous] faire chercher dans [notre] propre expérience de vie des clés de lecture pour l'expérience des autres »¹⁰³.

Le chercheur qui part de sa propre implication (pour définir et découvrir son objet de recherche) fait ainsi un déplacement de l'intime (qui serait un rapport avec soi-même) vers l'extime (qui serait de l'intime arrivé dans un espace social). L'intime bouge dans le temps, ce qui était intime hier peut ne plus l'être aujourd'hui.

L'intérité étant l'espace entre moi et l'autre, notre implication serait donc un conflit permanent dans le sens où notre héritage identitaire se confronte à celui que nous avons acquis, à mon MOI idéal et à l'altérité environnementale. Avoir conscience de son implication aide à ne pas se laisser tromper par cette dernière. On ne peut pas, et surtout en tant que chercheur, ne voir le monde que sous son angle de vue.

Observons que « tout sujet de recherche à une histoire et l'histoire de sa recherche on la trouve en partie en nous-mêmes »¹⁰⁴, d'où l'intérêt d'avoir produit mon récit d'investigation professionnelle.

101 Caillaux, Maryvonne (2010). *Comme des orpailleurs, de la misère à la pauvreté, les relations comme chemins de libération*. p. 67.

102 Robert E. Park (1864-1944) : successeur du fondateur du premier département de sociologie et d'anthropologie de l'université de Chicago. Théoricien des « enquêtes sociales ».

103 Brun, Patrick (2001). *Émancipation et connaissance, les histoires de vie en collectivité*. p. 72.

104 Propos d'Yvette Moulin dans le cadre de la présentation de ses travaux par visio-conférence en 2008.

Chapitre II. L'influence de la reconnaissance sur la puissance d'agir

1. Le sens du mot pour l'essence de la compréhension

Le mot reconnaissance, le concept de reconnaissance amènent vers des mots clés tels que le mépris, l'ignorance, l'indifférence. L'ignorance se place sur deux niveaux, celui qui indique que nous ne connaissons pas, l'autre qui indique que nous ne prêtons pas attention à...

Paul Ricœur a souvent donné la définition des mots qu'ils utilisaient dans ses ouvrages avant de développer sa pensée et avec le souci que chacun sache exactement de quoi nous parlons, ce qui permet aussi de donner différents éclairages sur le vocable utilisé. Il indique avec cette pratique qu'un dictionnaire à lui seul ne suffit pas à décrypter le monde qui nous entoure et c'est pourquoi il est nécessaire de s'arrêter quelques instants sur ce que nous entendons ici par la reconnaissance. En effet, le mot reconnaissance prononcé ainsi n'indique pas encore le contexte dans lequel il est utilisé dans mes recherches. Par exemple, lu comme cela, réfléchissons un instant à ce qui nous vient à l'esprit. Reconnaissance ? Reconnaissance de paternité ? Reconnaissance envers quelqu'un de généreux ou à qui nous devons beaucoup ? Aller en reconnaissance sur un territoire pour préparer un voyage ? Connaître à nouveau ? Identifier quelqu'un que l'on a déjà vu auparavant ? Avouer une erreur et donc reconnaître son erreur ? La liste est longue, aussi je propose de m'attacher à la définition du dictionnaire en situant le sens de ce mot, que je vais souvent utiliser, au niveau de mon hypothèse sur l'influence de la reconnaissance sur les capacités d'agir et le pouvoir d'agir du sujet.

Le dictionnaire historique de la langue française nous indique que le mot reconnaissance « a d'abord servi à désigner un signe de ralliement, cette valeur métonymique, « ce qui sert à reconnaître », donnant en marine l'expression signaux de reconnaissance (fin XVI^e siècle). Au sens actif, « action de reconnaître », il désigne (1573) l'exploration d'un lieu, d'une position (d'abord dans un contexte militaire), d'où, ce qui sert à reconnaître (1835), et ce qui se reconnaît (1875). En relation avec l'emploi pronominal réciproque du verbe, il désigne le fait de se reconnaître (1680) et, spécialement au théâtre, la péripétie

au cours de laquelle deux ou plusieurs personnes se reconnaissent (1667). Suivant un développement sémantique parallèle à celui de reconnaître, reconnaissance désigne aussi le sentiment de gratitude (V.1190), notamment dans la locution en reconnaissance de et dans des locutions déterminées, d'où familièrement reconnaissance du ventre « pour la personne qui a nourri » (XXe siècle). L'autre valeur de base « action d'admettre d'accepter une chose, est d'abord (fin XIIe siècle) religieuse et correspond à confession aveu » ; sens disparu. Le mot acquiert ensuite la valeur de « fait d'admettre après avoir nié ou douté », et, en droit, se dit pour « fait de reconnaître pour sien » (1606, reconnaissance d'écriture) et « action de reconnaître formellement » (1771), d'où reconnaissance de gouvernement (1835), reconnaissance de dette ». [LeRobert2006]

Le mot n'est apparu dans le dictionnaire des sciences de l'éducation que vers 2005, bien après qu'il soit mentionné dans celui des sciences humaines. Ce dernier nous indique que la définition de la reconnaissance est problématique. En effet, les conséquences de l'absence ou de la présence de reconnaissance sont subjectives parce que chaque individu y réagira selon sa singularité et les croyances qui lui sont propres.

Cependant, nous verrons dans les analyses de l'ensemble des entretiens que cette reconnaissance a tout de même des effets moteurs ou ne peut être niée dans le rôle qu'elle joue sur l'état émotionnel et le pouvoir d'agir du sujet. Pour ce qui est de la question de la définition, le dictionnaire des sciences humaines¹⁰⁵ nous indique que « Cette question [...] est d'autant plus difficile à trancher qu'il s'agit de savoir qui détient et au nom de quoi « l'autorité définitionnelle » pour faire prévaloir une définition sur une autre ».

Paul Ricœur nous rappelle que le mot reconnaissance en français « signifie deux choses, être reconnu pour qui on est, reconnu dans son identité, mais aussi éprouver de la gratitude »¹⁰⁶. Emmanuel Renault, quant à lui, définit la reconnaissance en mentionnant que

« dans certains cas, reconnaître signifie admettre que quelque chose a eu lieu, dans d'autres admettre la légitimité d'une revendication ou, inversement, concéder qu'une revendication n'est pas fondée (voire avouer un tort). Dans d'autres situations encore, le terme de reconnaissance renvoie à l'image positive ou négative qu'autrui, ou la société

105 Dortier, Jean-François (sous la direction de). (2004). *Le dictionnaire des sciences humaines*.

106 Ricœur, Paul (2003). *La lutte pour la reconnaissance et le don*. pp. 17-27.

elle-même peut renvoyer à des individus. Enfin, il peut se dire non pas seulement de la valeur de l'être ou des actes d'un individu, mais aussi de ces entités collectives que sont les cultures, les langues, les religions, les coutumes, les usages sociaux, etc. »¹⁰⁷

La signification la plus pertinente dans le cadre de mon hypothèse et de mes questionnements relève du sentiment d'être considéré pour soi-même et ses actions et donc par extension du fait qu'autrui admette ou non et donc reconnaisse ou ignore mes capacités, les considère ou pas, les prenne en compte ou pas. Il est intéressant de constater que Le Robert n'indique pas l'aspect de considération et que cela nous amène à faire une opération intellectuelle qui reste possible avec notre compréhension du monde et notre expérience. Le point problématique de la définition de ce concept de reconnaissance sera envisagé sous l'angle des travaux des auteurs choisis dans ce travail de recherche.

Nous ne pouvons donc pas parler de reconnaissance sans utiliser le mot considération qui est en lien avec l'estime et l'égard, mais aussi le regard. La reconnaissance est une preuve d'existence dans le regard d'autrui ou dit autrement c'est le regard d'autrui qui nous permet d'exister. En effet, quel parent n'a pas entendu de son enfant la demande impérative de le regarder quand il fait quelque chose dont il pense que nous serons fiers parce que justement il l'est lui-même ?

La reconnaissance d'autrui c'est admettre sa singularité et partir de là pour accompagner la personne sans la catégoriser dans une généralité... À ce sujet, je citerai Georges Perec : « Ne pas dire seulement 16 millions d'émigrants sont passés en trente ans [...], mais tenter de se représenter ce que furent ces 16 millions d'histoires individuelles »¹⁰⁸. Quant à Hannah Arendt, elle différencie l'individualité de l'altérité en expliquant que « l'individualité humaine n'est pas l'altérité [...]. L'altérité, il est vrai, est un aspect important de la pluralité, c'est à cause d'elle que toutes nos définitions sont des distinctions et que nous sommes incapables de dire ce qu'est une chose sans la distinguer d'autre chose »¹⁰⁹. L'altérité se partage avec tout ce qui existe et l'individualité avec tout ce qui vit.

La difficulté de définition pour ce qui est de la reconnaissance se retrouve dans un paradoxe, en effet,

« d'un côté le processus de reconnaissance, en tant qu'il implique une configuration de l'objet de la reconnaissance, nécessite une opération de catégorisation et comporte des

107 Renault, Emmanuel (2006). *La reconnaissance au cœur du social*.

108 Bober, Robert & Perec, Georges (1994). *Récits d'Ellis Island, histoires d'errance et d'espoir*.

109 Arendt, Hannah (1958). *Condition de l'homme moderne*. p. 198.

risques de réduction, de simplification des identités. En cela, il n'échappe pas à la logique de la connaissance et produit, en même temps qu'une identification positive, un « nouveau » défaut de connaissance, ou de nouveaux pans de méconnaissance. D'un autre côté, à l'inverse, on peut aussi soutenir que le processus de reconnaissance des individus nécessite une étape de reconnaissance des groupes »¹¹⁰.

Le contexte de l'utilisation de ce mot étant posé, nous pouvons aborder plus longuement le lien entre reconnaissance et regard. En effet, les travailleurs sociaux et les institutions ont une responsabilité vis-à-vis de ce regard qui peut tuer, vis-à-vis de ce regard négatif qu'ils peuvent parfois renvoyer à autrui. Ce sont eux qui en partie renvoient une certaine image sociale lorsque la personne en situation de vulnérabilité n'a plus de soutien affectif, car ayant des liens rompus avec la famille, voire détruits, alors l'image sociale est ce à quoi ils peuvent se raccrocher, mais si personne ne leur accorde un regard positif il leur devient alors difficile de ne pas s'enfoncer dans un processus de désinsertion. La famille est un groupe primaire et la désinsertion est une production sociale. Ce groupe primaire génère de la solidarité mécanique et cette solidarité tire sa force « d'un sentiment d'appartenance fort [...] »¹¹¹.

L'État se fait Providence pour que le peuple ne se révolte pas et assure une certaine cohésion sociale. L'intégration symbolique d'un individu est donc aussi une question de regard dans le sens où pour que celle-ci s'opère, des ingrédients tels que la reconnaissance sociale, l'intégration à des normes collectives et un projet social sont nécessaires. C'est dans le regard d'autrui que l'individu se reconnaît, lorsque cette reconnaissance fait défaut ce dernier se retrouve « socialement muet »¹¹².

« L'appartenance à un groupe stigmatisé pose des problèmes graves de valorisation personnelle à chacun des individus. D'où la difficulté pour ceux qui subissent une stigmatisation collective, de pouvoir revaloriser individuellement leur identité si celle du groupe ne l'est pas. »¹¹³

Le sentiment d'infériorité a des conséquences négatives sur le développement de la personnalité et donc sur la confiance que peut avoir en lui-même un individu. Notons, encore une fois,

110 Payet, Jean-Paul (2008). *La reconnaissance à l'épreuve. Explorations socio-anthropologiques*.

111 De Gaulejac, Vincent & Taboada Léonetti, Isabel (1994). *La lutte des places*. p. 92.

112 Ibid., p. 95.

113 Idem, p. 97.

que la stigmatisation est aussi une question de regard et pour poursuivre dans cette thématique du regard je pointe également cette assertion :

« Ainsi les pauvres n'entrent dans un processus d'exclusion qu'à partir du moment où le système normatif de la société les stigmatise comme étant incapable de satisfaire à la norme de l'excellence [...] »¹¹⁴.

Le système normatif de notre société façonne notre regard et c'est là qu'il y a tout un travail à réaliser pour permettre de faire un « pas de côté » et appréhender autrui autrement. L'exclusion, produit de l'absence de reconnaissance ou de la stigmatisation, elle est en rapport avec le regard d'autrui et le sentiment d'inutilité d'un individu, c'est ainsi que l'identité personnelle est remise en cause. « nous avons l'habitude d'être [...] nous ne voyons pas ce que nous sommes, préparés à voir, et de la manière dont nous avons l'habitude de voir »¹¹⁵. Guillaume Le Blanc, dans son article *Épreuve sociale de la reconnaissance*, signale également l'importance du regard en expliquant que puisque l'estime de soi comprend l'estime sociale qui en est une part essentielle alors « l'homme de la reconnaissance ne peut alors être l'homme intérieur qu'il cherche à être que pour autant qu'il est un homme extérieur, confirmé par les autres »¹¹⁶.

114 Idem, p. 98.

115 Moyse, Danielle (2002). *Question de regard*. pp. 64-75.

116 Le Blanc, Guillaume (2008). *L'épreuve sociale de la reconnaissance*. p. 137.

2. Pouvoir et capacités, une question de puissance d'agir ?

Quelle différence entre pouvoir et capacité, entre capacité d'action et pouvoir d'agir ? Dans le contexte du sujet de droit, la loi indique la capacité de jouissance et la capacité d'exercice ainsi que le pouvoir d'agir au nom d'autrui pour ceux qui seraient en incapacité d'exercer leurs droits. Le pouvoir d'agir implique donc d'avoir au préalable des capacités, ainsi il permet de mettre en œuvre ces dernières.

Dans le langage courant, le terme capacité indique une aptitude à réaliser quelque chose. La capacité relève d'une certaine passivité puisque nous pouvons avoir mille et une capacités et ne « pouvoir » jamais les déployer pour des raisons diverses et variées, c'est ce que j'expliquerai au chapitre qui traite de l'analyse de l'ensemble de mes conversations. C'est donc le pouvoir d'agir qui met en lumière les capacités du sujet, dans le cas où le sujet est en capacité de s'en saisir. Non pas que l'incapacité lui soit inhérente, mais nous dirions plutôt que sa situation environnementale serait une des causes voire la cause de cette incapacité à s'en saisir. Il faut entendre ici, par situation environnementale, tout ce qui met ou ne met pas le sujet en relation avec autrui et donc dans mon hypothèse de travail observons que la présence, le manque ou l'absence de reconnaissance font partie de ladite situation.

Le pouvoir d'agir est un pouvoir qui se développe, c'est à cela que concourent, par exemple, des collectifs comme celui du « Collectif Pouvoir d'Agir », ce dernier est composé de « militants et professionnels regroupés [...] impliqués dans le développement du pouvoir d'agir des citoyens, notamment précarisés, très souvent exclus de l'espace public et de l'action politique »¹¹⁷. D'après cette présentation de quelques lignes, nous pouvons comprendre que l'exclusion n'est pas étrangère à l'impossibilité d'une prise de pouvoir d'agir, cette exclusion annihile toute puissance.

Mais agir qu'est-ce au juste ? Paul Ricœur en a donné une définition étagée lors de la conférence donnée à Rouen le 7 février 2003¹¹⁸ : « De l'homme capable à l'homme responsable ». Ainsi agir c'est faire des choses de telle façon que nous produisons des changements dans la réalité. C'est dans cette catégorie de l'expérience humaine que le mot pouvoir est le plus fort. Ce qu'un sujet peut faire ou ne peut pas faire relève du domaine du pouvoir. Le rapport du sujet à son corps, ses

117 Site du Collectif Pouvoir d'Agir : <http://www.pouvoirdagir.fr/>

118 Enregistrement de la conférence « De l'homme capable à l'homme responsable » via fondsRicœur : <https://www.youtube.com/watch?v=SVhGAKIab4w>

sensations sont des pouvoirs. Un homme peut agir sur le monde avec son corps. Ces pouvoirs de bases sont à la base même des apprentissages.

Toujours selon la réflexion de Ricœur, il existe d'une part, ce que nous savons faire et d'autre part, ce que nous pouvons faire, suivant la langue employée. Mais est-ce que nous pouvons toujours faire ce que nous savons et savons-nous ce que nous pouvons faire ? Ce qui soulève la question de la puissance d'agir.

Considérons que celui qui agit est l'agent et en ce cas le rapport à l'action de ce dernier serait opéré par une capacité, une aptitude à faire telle ou telle autre chose. La capacité c'est donc le rapport de l'agent à l'action. Dans *Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt, politologue, philosophe et journaliste allemande (1906-1975), nous indique que le verbe « agir », au sens le plus général du terme, signifie prendre une initiative, entreprendre (comme l'indique le grec *archein* (commencer) [...]), mettre en mouvement »¹¹⁹. Pour la philosophe, le fait que l'homme soit capable d'action « signifie que de sa part, on peut s'attendre à inattendu, qu'il est en mesure d'accomplir ce qui est infiniment improbable »¹²⁰.

La parole est inévitablement liée à l'action et « l'action muette ne serait plus action parce qu'il n'y aurait plus d'acteur et, l'acteur le faiseur d'actes, n'est possible que s'il est en même temps diseur de paroles »¹²¹. L'action, d'après la réflexion d'Hannah Arendt, serait une des activités humaines qui aurait le plus besoin de paroles. Agir, c'est révéler activement son identité personnelle. Effectivement, nous pouvons retrouver le sens de cette assertion dans la création qui est justement une prise de risque : le sujet expose son identité personnelle dans sa création artistique exposée au grand jour.

D'après Bernard Vallerie et Yvan Le Bossé¹²², pour que ce pouvoir d'agir puisse émerger, il conviendrait d'élargir le champ des possibilités de l'individu. Ce dernier se voit freiné, voire immobilisé : parce qu'il ne voit pas l'univers des possible, il se pense être dans une impasse. Se saisir de son pouvoir d'agir mène à une possibilité de changement, celui qui est souhaité.

Les pensées négatives, la fixation sur le passé et l'anticipation des angoisses à venir sont aussi des freins à la puissance d'agir. Un individu ne peut pas développer une puissance dans l'action s'il se voit parasité par le passé et l'avenir. D'ailleurs, Bernard Vallerie et Yvan Le Bossé indiquent cette

119 Arendt, Hannah (1973). *Condition de l'homme moderne*. p. 199.

120 Ibid., p. 200.

121 Idem, p. 201.

122 Vallerie, Bernard & Le Bossé, Yvan (2006). *Le développement du pouvoir d'agir (empowerment) des personnes et des collectivités : de son expérimentation à son enseignement*. pp. 87-100.

notion de perception de contexte qui nous amène à nous poser la question suivante : « quel est le souci ici et maintenant ? »¹²³.

Dans le travail d'habilitation à diriger des recherches de Chantal Jaquet, une question métaphorique a fait écho avec l'ensemble des situations que vivent les personnes que j'ai rencontrées : « Qu'est-ce qu'un espoir sans pouvoir et sans devoir ? »¹²⁴. Si un individu espère, c'est qu'il pense pouvoir et s'il pense pouvoir ne passerait-il donc pas ainsi plus facilement à l'action ? Les personnes rencontrées, dans le cadre de cette recherche, sont pour la plupart dans une posture d'espérance mais hélas, comme nous allons le découvrir, ce n'est pas pour autant qu'elles puissent toutes se saisir de ce précieux pouvoir d'agir.

123 Idem.

124 Site du Cerphi, habilitation à diriger des recherches de Chantal Jaquet : <http://cerphi.ens-lyon.fr/spip.php?article51>

3. Le concept de reconnaissance : filiation et protagonistes

Le concept de reconnaissance s'est réactivé vers la fin du XX^e siècle via la notion d'empowerment, au regard de mouvements sociaux particuliers liés aux différents chocs pétroliers. Il retrouve sa filiation dans le courant de l'idéalisme allemand via Johan Gotlieb Fichte (1762-1864), philosophe allemand. Cet idéalisme concerne une période postérieure aux lumières et réunit plusieurs obédiences philosophiques qui se sont développées en Allemagne. Ce courant, entre autres, se destine à prôner que le dessein de l'homme réside dans sa liberté. George Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831), philosophe allemand également, poursuivra cette réflexion dans le cadre de sa phénoménologie de l'esprit (cf. quatrième chapitre de son ouvrage phénoménologie de l'esprit : la vérité de la certitude de soi-même) où il illustrera le concept de la reconnaissance au moyen de la métaphore du maître et de l'esclave. Bien que ce concept se retrouve en filigrane dans les travaux de Machiavel, Rousseau et Spinoza, il s'est véritablement construit sous l'éclairage d'Hegel et a été utilisé pour systématiser les relations éthico-juridiques. En effet, Hegel étaye le concept au moyen de trois figures de la reconnaissance, illustrée par les trois assertions qui suivent :

- 1- Je suis mieux que toi, tu le reconnais et je te tue. C'est donc une mise en échec de la reconnaissance.
- 2 - Dans une relation de type maître à serviteur : Je suis le plus fort et pour ne pas que je te tue tu te soumetts.
- 3 – La figure éthique et politique : Pour que deux individus se reconnaissent, il est nécessaire qu'il existe une troisième sphère qui est l'aspect éthique et politique. Être reconnu par autrui me transforme et me fait grandir.

Pour en revenir à la fameuse métaphore du maître et de l'esclave, sachons que Hegel l'envisage dans le cadre d'un questionnement sur ce que doivent être les relations de reconnaissance pour réussir. Il déduit que les rapports de reconnaissance doivent être symétriques en prenant appui sur l'exemple de rapport asymétrique entre le maître et l'esclave, ce qui permet d'expliquer dans quel cas ce type de relation peut échouer.

Le maître faisant travailler l'esclave n'a un rapport qu'aux choses tandis que l'esclave se charge pour le maître de travailler les choses. Le maître a donc une autonomie idéale en faisant travailler l'esclave, cependant, il n'est pas reconnu puisqu'il n'est pas visible. En effet, il existe une visibilité lorsque l'on travaille les choses et le maître n'a donc personne qui le reconnaît dans ce qu'il est, mis à part l'esclave qui se soumet. La reconnaissance est quelque chose qui se réalise entre individus. Pour Hegel, elle relève de la pratique, l'idée de reconnaissance c'est traiter l'autre comme

égal à soi-même. La reconnaissance est quelque chose qui ne peut se réaliser que dans le cadre d'une praxis¹²⁵. Elle est un désir pour un individu d'être reconnu par l'autre. La métaphore du maître et de l'esclave est une expérience idéale¹²⁶ permettant d'expliquer pourquoi la reconnaissance exige une symétrie. Le maître n'est pas reconnu dans ce qu'il est parce que justement il ne reconnaît pas son esclave. L'autonomie que gagne le maître ne peut pas être stabilisée et sa position est le résultat d'une lutte dont il est sorti vainqueur. Ce n'est pas pour autant une position stable et donc il ne peut pas y avoir de reconnaissance. Dans son rapport au monde, le maître a besoin de l'esclave, sa relation aux choses est médiatisée par le travail effectué par l'esclave. Il a donc besoin de l'esclave pour exister tandis que ce dernier, possède quant à lui, un rapport immédiat aux choses en travaillant lui-même sur les choses et c'est ainsi qu'il obtient une conscience de lui-même, il apprend ce qu'il sait faire. L'esclave est alors dans une situation où il pourrait être reconnu, mais il est impossible qu'il le soit de son maître puisqu'ils sont dans une relation asymétrique. Pour que cet esclave soit reconnu, il lui faudrait des pairs. Pour Hegel la reconnaissance est une reconnaissance réciproque qui implique la reconnaissance de ce que nous faisons.

Cependant, elle n'est jamais acquise et c'est sur cette thématique que Paul Ricœur (1913-2005), philosophe français, interviendra en ajoutant une pierre des plus importantes à cet édifice conceptuel. Il définit les contours du concept de reconnaissance en se guidant à partir de trois idées telles que, « l'identification (reconnaître quelque chose ou quelqu'un que l'on reconnaît), l'acceptation (reconnaître la vérité, reconnaître une autorité), la gratitude (être reconnaissant) »¹²⁷. Il partira du postulat que la reconnaissance est une lutte et en mènera une réflexion qui l'amènera à produire quelques conférences qui seront éditées, en 2004, sous l'intitulé *Parcours de la reconnaissance*¹²⁸. Ricœur place donc la reconnaissance sous l'éclairage d'une lutte permanente d'où émane des inégalités. Lorsque l'inégalité se produit dans le cadre de prise de chemins divergents, de ceux de la communauté, par un sujet, la lutte apparaît. Il s'agit de l'individuation. Hegel en fait d'ailleurs mention, dans la *Phénoménologie de l'esprit*¹²⁹ ; en prenant l'exemple d'Antigone qui soudainement refuse de suivre les règles de la cité. Son attitude et ses choix produisent une inégalité et donc une lutte pour la reconnaissance. Dans le meilleur des cas, il ressort de cette lutte que l'individu obtient de la

125 Entendons ici la praxis dans sa dimension philosophique telle une activité morale de transformation de l'individu qui agit.

126 Expérience relative aux idées.

127 Ricœur, Paul (2004). *Parcours de la reconnaissance*. p. 30.

128 Ibid.

129 Hegel, G.-F. (1807). *Erster Theil, die Phänomenologie des Geistes*.

reconnaissance. Dans le pire des cas, le sujet peut vivre l'expérience du mépris ou de la frustration, le propos de Ricœur à ce sujet est d'ailleurs éclairant :

« Si nous restons seulement dans l'horizon de la lutte pour la reconnaissance, nous créerons une demande insatiable, une sorte de revendication malheureuse, une revendication sans fin. »¹³⁰

Ricœur s'est également interrogé sur la possibilité d'avoir l'expérience d'être reconnu dans un échange tel que le don. L'idée de la lutte est violente alors que celle du don ne l'est pas. La mise en couple de l'idée de mépris et de l'idée de reconnaissance est ce qui l'amène à réactualiser son idée de la lutte pour la reconnaissance.

Les êtres humains n'ont pas peur que le ciel leur tombe sur la tête, ils sont effrayés à l'idée d'être dévorés par autrui.

« Les hommes ne sont conduits que par la peur de la mort violente de la main d'un autre. Les passions qui règnent sur cette peur sont la compétition, la défiance et la gloire »¹³¹.

C'est à partir de là que Ricœur souhaite tourner autour de l'idée de défiance. « Puisque la reconnaissance [celle dont il parle relate du don] est la réplique à cette défiance pour sortir l'état de nature ainsi présenté par Hobbes »¹³². L'état de Nature est une notion de philosophie politique qui nomme ainsi la situation de l'humanité avant l'émergence de toute société.

Alors que nos besoins vitaux nous indiquent la faim et la soif en nous envoyant des signaux physiques, comment découvrons-nous notre propre désir de reconnaissance ? « Par des expériences négatives de mépris »¹³³ nommées *Missachtung*, terme de langue allemande issu du verbe *Missachten* qui signifie mépriser. Ceci se justifie par le fait que l'homme se découvre au travers d'expériences et surtout au travers de celles qui lui sont défavorables. On découvre le besoin de quelque chose quand il n'est pas là... La notion de conflit destructeur de reconnaissance (la reconnaissance conflictuelle) remet en cause le rôle « quasi fondateur attribué à la notion de conflit et de lutte »¹³⁴.

130 Ricœur, Paul (2003). *La lutte pour la reconnaissance et le don*. pp. 17-27.

131 Ibid.

132 Idem.

133 Idem.

134 Idem.

« Nous ne pouvons nous comprendre comme porteur de droit que si nous avons en même temps connaissance des obligations normatives auxquelles nous sommes tenus à l'égard d'autrui. Nous ne sommes que nous-mêmes qu'à condition d'entretenir avec autrui des rapports de construction mutuelle comme dans la prime enfance la capacité d'être seul pour sortir des menaces d'abandon »¹³⁵.

Source de méconnaissance et déni de reconnaissance s'expliquent par la contradiction « qui existe entre une attribution égale de droit [...] et l'inégalité de la distribution de biens »¹³⁶. De cette contradiction naît le mépris, effet le sujet est reconnu juridiquement, mais pas socialement, il existe donc une faille.

Ricœur a donc fait une réinterprétation contemporaine des textes d'Hegel qui l'amène à se demander si « l'être reconnu de la lutte pour la reconnaissance [ne serait] pas l'enjeu d'une demande indéfinie faisant figure de « mauvais infini » »¹³⁷. Il passe de l'idée de lutte à l'idée de don dans sa réflexion sur le concept de reconnaissance.

Mais est-ce que le don reste un phénomène archaïque ? Ricœur se le demande à l'aune de la signification que donne Mauss d'une société archaïque¹³⁸ qui pour ce dernier est une société qui n'est pas rentrée dans le mouvement général de la civilisation. Quels équivalents modernes pouvons-nous retrouver dans ce que Marcel Mauss nomme « économie du don » ?

« Le don appelle le contre-don, et le grand problème de Marcel Mauss n'est pas du tout « pourquoi faut-il donner ? », mais « pourquoi faut-il rendre ? » »¹³⁹.

Selon Ricœur, « Donner en retour, c'est faire revenir la force contenue dans le don à son donateur »¹⁴⁰. Il s'agit du caractère substitutif du gage qui se retrouverait dans le don et qui ne serait alors autre que le substitut d'une reconnaissance tacite. Dans le retour du don, il y a un peu de nous-mêmes, c'est une gestuelle de la reconnaissance mutuelle et tacite. C'est ce que Ricœur nomme la reconnaissance non violente. Il la déduit de cet entrelacement entre la lutte et le don :

135 Idem.

136 Idem.

137 Idem.

138 Mauss, Marcel (1923/1924). *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*.

139 Ricœur, Paul (2003). *La lutte pour la reconnaissance et le don*. pp. 17-27.

140 Ibid.

« Si nous n'avions jamais eu l'expérience d'être reconnus, de reconnaître dans la gratitude de l'échange cérémoniel¹⁴¹, nous serions des violents dans la lutte pour la reconnaissance »¹⁴².

Ricœur nous permet ainsi de nous attarder sur la vision de Marcel Mauss dans le contexte de la reconnaissance et sur l'état de dépendance généré par l'acte de donner et de recevoir.

Lorsque nous donnons, nous nous attendons à ce qu'autrui donne en retour, cela marque un acte de reconnaissance portant sur ce que nous avons donné. Lorsque nous recevons, nous ressentons comme une obligation de rendre, il s'agit du contre-don à fournir. L'obligation de rendre est implicite et c'est humiliant de se voir refuser ce contre-don, cela nuit au sentiment de reconnaissance. Ces dons et contre-dons permettent de renouveler le lien social en permanence.

La notion de dette dans le don se dessine au travers du sentiment de redevabilité de celui qui reçoit. La culpabilité d'être redevable alimenterait la dette, ce passage illustre d'ailleurs la culpabilité dont il est question :

« Je me perds également dans cette relation [...] asymétrique [...] C'est peut-être l'idée du fardeau de ma dette envers lui, qui gonfle davantage chaque jour, qui annonce ma propre perte. Je sens son poids. Il m'écrase. Benigno me donne beaucoup plus que je ne pourrai jamais rendre ou donner. « En ce sens le don m'endette et m'oblige »¹⁴³ »¹⁴⁴.

Il peut aussi y avoir un sentiment de redevabilité de celui qui donne parce qu'il se sent redevable envers la fragilité, en effet,

« l'instauration d'un processus de soin implique alors une reconnaissance nécessaire d'une dette envers la fragilité, qu'elle soit d'ordre vital ou d'ordre social et la notion de répondre à cette fragilité »¹⁴⁵.

141 Il s'agit d'un don rituel.

142 Ricœur, Paul (2003). *La lutte pour la reconnaissance et le don*. pp. 17-27.

143 Godelier, Maurice (1996). *L'énigme du don*. p. 79. Cité dans : Forest, M.-I., « Essai sur le don et la dette dans la relation d'accompagnement », p. 10. Elle-même citée dans le cours de Jean-Jacques Schaller, 2009, Séquence 3, « Intermède ».

144 Idem.

145 Schaller, Jean-Jacques (2009). Séquence 4 : « Accompagner l'autre : entre une logique du respect et une logique de la sollicitude », p. 4.

Ricœur s'est appuyé sur le travail d'Axel Honneth lorsqu'il a mené sa réflexion dans *Parcours de la reconnaissance*. Cependant, il existe de petites divergences, datant d'avant cet ouvrage, dans la façon d'appréhender le concept. En effet, Ricœur postule à l'idée que c'est en maintenant l'équilibre entre les expériences de reconnaissances satisfaisantes et la nécessité des conflits que l'on peut adoucir la lutte de la reconnaissance et éviter ainsi qu'elle devienne incessante tel un « mauvais infini ». Honneth, quant à lui, s'est « justement efforcé de comprendre la lutte sociale à partir « d'un état de reconnaissance accomplie et intacte » »¹⁴⁶. Selon Honneth, Ricœur s'expliquerait cette pacification, cet adoucissement de la lutte « à partir d'une conduite de don, de reconnaissance unilatérale et pleinement désintéressée »¹⁴⁷.

Dans la continuité de Hegel, philosophe, sociologue et héritier de la chaire d'Habermas, venant compléter l'idée de lutte pour la reconnaissance selon Ricœur, Axel Honneth éclairera la métaphore d'Hegel avec sa typologie des formes du mépris. Il pointe trois types de mépris où pour chacun il fait correspondre un type de relation de reconnaissance réciproque et situe ce mépris dans trois sphères, telles que l'amour, la solidarité et le droit, nous éclairons cette typologie à la lecture de l'ouvrage de Louis Carré, chargé de recherches au FRS-FNRS (fonds de la recherche scientifique, anciennement nommé fonds national de la recherche scientifique), associé au Centre de théorie politique de l'Université libre de Bruxelles¹⁴⁸ :

- Le mépris qui porte atteinte à l'intégrité physique de la personne, par exemple lorsque le sujet subit des humiliations physiques telles que le viol et la torture. La relation de reconnaissance qui s'y rattache est de l'ordre de l'attachement émotionnel qui permet la confiance en soi, c'est la sphère de l'amour. Il est question de reconnaissance amoureuse en tant qu'individu pour construire son identité affective, nous avons besoin du support d'autrui.

- Le mépris qui porte atteinte aux droits lorsqu'il y a négation des droits et exclusion sociale. La relation de reconnaissance qui s'y rattache est d'ordre juridique. Il s'agit de la sphère du droit. Nous reconnaissons là une personne étant responsable de ses actes et donc dotée d'une capacité juridique. Cette notion repose sur l'égalité des personnes au sein d'une communauté juridique.

146 Foessel, Michael (2008). « La philosophie de la reconnaissance : une critique sociale. Entretien avec Axel Honneth ». In *la Revue Esprit*. Traduit de l'allemand par Genel, K. P. 93.

147 Ibid., p. 94.

148 Carré, Louis (2013). *Axel Honneth : Le droit de la reconnaissance*.

- Le mépris en lien avec le dénigrement des modes de vie individuels et collectifs sous forme de « dévalorisation sociale des formes de réalisation de soi ». La relation de reconnaissance en lien est celle qui permet d'acquiescer de l'estime de soi, c'est la sphère de la solidarité, une certaine reconnaissance socioculturelle. Les personnes sont reconnues dans les activités où dans leurs contributions à une communauté sociale donnée. Cette forme de reconnaissance passe, de nos jours, essentiellement par le travail. Ainsi, les individus contribuent au fonctionnement de la société et demandent en retour à être reconnus pour leur contribution.

Il existe donc trois types de mépris en lien avec trois types de relations de reconnaissance, ces trois couples se situent chacun dans une sphère qui lui est propre.

Les trois types de relations de reconnaissance, dans le cadre de la réflexion d'Axel Honneth, seraient donc trois formes normatives du vivre ensemble.

Lors d'un débat¹⁴⁹ que Nancy Fraser, philosophe américaine, eut avec Axel Honneth, au début des années 2000, nous pouvons comprendre la divergence de point de vue de ces deux philosophes. En effet, Nancy Fraser reproche à Honneth de ce que son modèle de la reconnaissance soit purement un modèle psychologique. C'est effectivement une objection de sa part et elle pose la question de savoir comment à partir de ces identités insaisissables il serait possible de définir quelque chose comme une politique. Honneth conteste en expliquant que l'objet de sa théorie ne concerne pas prioritairement les identités, mais plutôt la dignité de chaque individu. Cette dignité relève justement de ce que nous pouvons nommer « commune humanité » et l'on se retrouve donc aux antipodes de l'identité. En effet, Honneth amorce bien là un tournant relatif aux questions de l'identité. Au moyen de sa théorie, il indique qu'en partant de la dignité et non de l'identité nous pouvons malgré tout montrer que cette dignité se décline de différentes façons telles que les trois relations de reconnaissance dans la sphère de l'affectif, du droit et du socioculturel. Observons une seconde différence dans les réflexions de Nancy Fraser et Axel Honneth¹⁵⁰, lorsque cette dernière distingue les injustices culturelles et les injustices économiques en indiquant que lorsqu'elles sont résolues par la justice sociale, il est recherché un rééquilibrage de la situation par des actions qui tendent à valoriser une certaine diversité pour pallier l'injustice culturelle. Pour ce qui est de l'injustice économique, la justice sociale intervient

149 Huttunen, Rauno (2007). *Critical adult Education and the political-philosophical debate between Nancy Fraser and Axel Honneth*. pp. 423–433.

150 Le Blanc, Guillaume (2008). *L'épreuve sociale de la reconnaissance*. p. 127-143.

sous forme de redistribution tentant ainsi de pallier les inégalités économiques. Honneth, quant à lui, classe ces deux types d'injustices dans le concept de reconnaissance.

Dans la continuité de la réflexion de l'ensemble de ces philosophes, Yvette Moulin, docteur en sciences de l'éducation et coanimatrice de l'université populaire de Paris VIII à Saint Denis, est partie de sa pratique d'assistante sociale et de son expérience associative dans un réseau d'échanges et de savoir pour aborder sa recherche portant sur le processus de reconnaissance en éducation. Elle a étudié le concept de reconnaissance dans le cadre de l'éducation tout au long de la vie. Elle a en somme effectué une praxis dans son milieu professionnel d'origine, en transformant sa pratique après l'avoir théorisée et a mené ses travaux de recherche sur le terrain des assistantes familiales en approchant le concept de la reconnaissance dans le cadre de la psychodynamique du travail avec trois sphères, telles que :

- la reconnaissance par la hiérarchie,
- la reconnaissance par les pairs,
- la reconnaissance pour le service rendu.

Tout comme dans la théorie d'Axel Honneth, s'il manque une des trois reconnaissances alors nous pouvons parler de mépris. L'homme veut donc être aimé de tous, être reconnu par tous et il valorisera systématiquement celui qui le reconnaîtra le plus.

La reconnaissance est un moteur pour ce qui est de la motivation et c'est ainsi qu'elle agit sur les capacités d'action du sujet.

Son questionnement porte sur les enjeux de la reconnaissance sur la profession d'assistante familiale. En effet, une loi de 2005 a prévu que les assistantes familiales se forment et soient diplômées. Elles obtiennent donc la reconnaissance par le droit, c'est un premier pas. Pour s'imprégner du terrain, Yvette Moulin s'est inspirée des récits de vie de quelques assistantes familiales. Les récits de vie sont une des pratiques les plus pertinentes pour la connaissance d'autrui et sa reconnaissance dans ce qu'il vit. Cette phrase nous indique la terrible souffrance des assistantes familiales dans leur non-reconnaissance : « nous sommes la serpillière des travailleurs sociaux ».

L'approche d'Yvette Moulin, via le versant psychanalytique, consiste à admettre qu'il existe une dimension inconsciente dans la reconnaissance. Freud, en parlant du moi et du surmoi, parle de reconnaissance. Entre l'idéal du moi et du surmoi, il peut exister des problèmes de reconnaissance, problématique que nous pouvons mettre en lien avec le concept des identités de Guy Bajoit au sous-

chapitre suivant. En effet, la reconnaissance a des effets sur la construction identitaire et la socialisation, c'est ce que nous irons, entre autres, explorer dans le chapitre consacré aux interprétations de l'ensemble des entretiens effectués.

Toujours selon la réflexion menée par Yvette Moulin qui aborde le cas du transfert, l'autre est reconnu pour ce qu'il n'est pas. Karl Yung part du principe que chaque individu possède une part de singulier et de collectif en lui. La mémoire collective est transmise à l'individu singulier. Selon Yvette Moulin, avec Winicott, on commence à penser la construction de l'individu par rapport à l'environnement qui agit sur l'individu., il s'agit là de la reconnaissance intersubjective.

C'est Emmanuel Renault, philosophe, maître de conférences à l'ENS-LSH¹⁵¹, qui élargira les perspectives d'Axel Honneth en s'appuyant sur sa théorie de la reconnaissance. Il observe le lien entre la question de la justice sociale et celle du respect. Il en déduit, entre autres, qu'exiger du respect lorsque l'on estime être lésé par l'institution, la société... est une demande de justice sociale.

C'est à partir de ce qui a trait à la demande de respect, au sentiment de mépris qui peut léser l'estime que l'on a de soi ou pour autrui, qu'il établit le lien avec un programme de recherche en sociologie au moyen des questions suivantes amenées par cette réflexion sur la théorie de la reconnaissance :

« Quelles sont les attentes normatives associées aux différentes institutions et les réactions des individus à leur insatisfaction ? Les conditions d'émergence d'un sentiment d'injustice ? Les différentes répercussions pratiques d'un tel sentiment ?) et en psychologie sociale (quelles sont les conséquences sur l'identité personnelle des relations intersubjectives dévalorisantes ou disqualifiantes ? Quels sont les modes du rapport à soi qui résultent de l'absence de support social ?) qui est ouvert par la théorie de la reconnaissance »¹⁵².

Sa réflexion met en lien lésions de l'identité et déni de reconnaissance. Il analyse les situations d'exclusion, de précarité et de souffrance à l'aune de deux types de reconnaissances, dites insatisfaisantes :

- la perte de reconnaissance stable et valorisante,
- la reconnaissance dévalorisante ou stigmatisante.

151 École Normale Supérieure de Lyon – Lettres et Sciences Humaines.

152 Article de la rubrique « Lutttes pour la reconnaissance ». Mensuel N° 172 - Juin 2006. La lutte pour la reconnaissance. pp. 1-6.

En effet, il n'y a pas que l'absence de reconnaissance qui fait vivre l'expérience du mépris, il existe également la reconnaissance dépréciative qui porte atteinte à l'image que l'on a de soi et qui décourage l'individu.

Emmanuel Renault intègre également le rôle du regard dans la question de la reconnaissance. En effet, « la valeur que chacun s'attribue dépend du regard d'autrui »¹⁵³. Nous pouvons constater que chez l'ensemble de nos protagonistes de la réflexion sur la théorie de la reconnaissance, le regard d'autrui est un point commun. Sans le regard d'autrui, qu'il soit positif ou négatif, il n'y a pas de possibilité d'évaluer la reconnaissance ou la méconnaissance. C'est dans le regard d'autrui que nous existons, ou du moins, que nous sentons que nous existons. « Le savoir que j'ai de ma propre valeur dépend d'autrui »¹⁵⁴.

Puisque la réflexion d'Emmanuel Renault met en lien lésions de l'identité et déni de reconnaissance, comme nous l'avons expliqué quelques lignes auparavant, nous abordons donc dans la section suivante le concept « trilogique » des identités de Guy Bajoit.

153 Ibid.

154 Idem.

4. Identité, regard et reconnaissance

La trilogie de Guy Bajoit, dans le cadre de la construction de l'identité personnelle, nous amène à admettre qu'être soi-même semble utopique. Notons au passage que la notion d'être soi-même est très occidentale, dans les pays sinisés, par exemple, où Confucius a laissé des traces, c'est le collectif qui prime. Cependant, il existe bien une construction de l'identité qui nous est propre.

Toujours selon Guy Bajoit, l'individu passe sa vie à tenter de concilier trois identités telles que l'identité personnelle, l'identité désirée et l'identité assignée. La tension entre ces trois dernières dépendrait de la situation qui oriente le type de tension et les failles ressenties dans une des trois identités.

« Ce travail identitaire amène à s'engager dans des logiques d'actions avec/sur les autres, qui expliquent leurs conduites sociales. »¹⁵⁵ Entendons que ces logiques d'actions concernent autant les accompagnés que les accompagnants. Les logiques d'accompagnement peuvent donc dépendre de la tension de ces trois identités ainsi que la mise en œuvre des capacités d'action des individus et donc le développement du pouvoir d'agir et l'augmentation de la puissance d'agir.

Le travail de construction personnelle de son identité consiste à réconcilier les trois identités (engagée, désirée et assignée). Voyons cela comme une mise au travail du sujet.

L'identité personnelle se compose de trois identités en lien avec la reconnaissance :

- l'identité engagée, se faire reconnaître par les autres pour ce que l'on croit être ;
- l'identité désirée, se reconnaître soi-même pour ce que l'on est ;
- l'identité assignée, celle dans laquelle un individu reconnaît autrui.

L'imbrication de ces identités composant l'identité personnelle dépendent également des situations en effet, Guy Bajoit indique que « [...] Ce travail identitaire [amène] à s'engager dans des logiques d'actions avec/sur les autres, qui expliquent leurs conduites sociales »¹⁵⁶. Le comportement de chaque individu dépendrait donc de l'équilibre de chacune de ces identités et expliquerait les décisions qu'ils

155 Bajoit, Guy (1999). *Notes sur la construction de l'identité personnelle*. In *Revue de sociologie*, pp. 69-84.

156 Ibid., p. 69.

prennent dans des situations lambda. Cela est intéressant à rapprocher des capacités d'actions des personnes en situation de vulnérabilité.

L'équilibre de ces identités influencerait donc aussi sur la façon d'accompagner autrui en tant qu'intervenant social. Cet équilibre des identités concerne chaque être humain.

Mais en quoi consiste le travail de construction de notre identité personnelle ?

L'individu s'attache de façon consciente ou inconsciente à réconcilier les trois pôles identitaires (engagée, désirée, assignée). C'est un véritable travail de biographisation, c'est une mise au travail incessante du sujet. Les trois dimensions de ce travail identitaire sont articulées et inséparables. La solution pour résoudre une tension identitaire entre deux des trois pôles serait d'agir sur le troisième. Que se passe-t-il si les trois pôles sont en tension alors, vers quoi se retourner pour faire front ? La tension identitaire a un effet sur les capacités d'actions du sujet et d'ailleurs Bajoit pointe ce phénomène en tant que tension existentielle. Il existe aussi une tension lorsque l'on ne peut pas être ce que l'on est ou ce que l'on croit être ; en effet dans l'ouvrage de Maryvonne Caillaux¹⁵⁷, nous pouvons prendre l'exemple de ce mari qui ne s'autorise pas à être reconnu pour ce qu'il est, mais pour ce que sa femme croit qu'il est, elle lui assigne une identité qui n'est pas la sienne. Cet époux tente de s'y conformer, mais la situation n'est pas du tout confortable, et la tension que cela génère mènera à la rupture.

Au regard de cette typologie des identités, Bajoit pointe trois types de tension existentielle :

- La négation du sujet, il est dénié et non reconnu par les autres pour ce qu'il est.
- La division du sujet qui dans ce cas de figure a du mal à se reconnaître lui-même pour ce qu'il est.
- Le sujet anémique qui ne peut pas concilier ses désirs avec ce qu'il croit qu'autrui attend de lui.

Cette construction de l'identité personnelle est donc bien en lien avec la reconnaissance. Un tableau synthétique reprend ici chacun des trois types d'identité pointée par Bajoit ainsi que la tension existentielle qui s'y attache et la cause de chacune de ces tensions.

157 Caillaux, Maryvonne (2010). *Comme des orpailleurs, de la misère à la pauvreté, les relations comme chemins de libération.*

La construction de l'identité personnelle en lien avec la reconnaissance (selon la note de Guy Bajoit).

Identité	Tension existentielle	Cause de la tension	Possibilités pour apaiser la tension
Engagée (se faire reconnaître par les autres pour ce que l'on croit être)	Négation du sujet	Dénié, non reconnu par les autres ou pour ce qu'il croit être.	Accepter de renoncer à soi-même en partie et ainsi éviter le déni de reconnaissance
Désirée (se reconnaître soi-même pour ce que l'on est, ce que le sujet pense devoir faire pour s'accomplir)	Division du sujet	Le sujet a du mal à se reconnaître lui-même pour ce qu'il est.	Accepter d'être un peu plus désapprouvé par autrui.
Assignée (celle dans laquelle un individu reconnaît autrui, ce que le sujet pense devoir faire pour être reconnu par autrui)	Sujet anonique, tension entre affirmation et renoncement de soi	Le sujet ne peut concilier ses désirs avec ce qu'il croit qu'autrui attend de lui	Moins d'idéalisme et plus de négociation.

Les quatre motivations de William Thomas

Rappelons que William Isaac Thomas et Florian Znaniecki sont les auteurs d'un ouvrage précurseur dans le domaine de l'approche biographique. En effet, ils ont collaboré à la construction de l'ouvrage, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique*. Ils ont mené leurs recherches au travers de données empiriques telles que des correspondances et des autobiographies. Dans tout ce travail, mené au moyen de l'approche biographique, Thomas en a tiré certaines observations qui seront développées au chapitre qui traite de la méthodologie employée pour l'interprétation des conversations. Seules, celles en lien avec la reconnaissance sont mentionnées ici même, il s'agit des quatre motivations décelées et observées par Thomas. Ces quatre types de motivations peuvent sembler restrictives au vu de la pluralité des témoignages et des biographies, cependant elles permettent une analyse globale en partant de chaque particularité et ce quelque soit l'individu.

Il s'agit du besoin de sécurité (savoir de quoi sera fait l'avenir, prévoir...), de la recherche de nouvelles aventures (au niveau amical, amoureux...), du désir de réponse (besoin d'amour, d'affection, amour physique, romantique, amour de soi-même...) et du désir de reconnaissance (celle donnée par autrui, la société...), « le désir de reconnaissance a plus à voir avec le pouvoir que le besoin de réponse. Tous les moyens permettent d'atteindre ce but, qu'il s'agisse de la maladie ou de la cruauté, de la sainteté ou du martyre »¹⁵⁸.

Ces différentes notions et concepts en lien avec la reconnaissance ayant été abordés, il est temps d'en venir à la méthodologie de recherche empruntée tout au long de cette thèse. Nous verrons que la pratique du journal y tient une place prépondérante.

158 Guth, Suzie (2004). Chicago 1920 aux origines de la sociologie qualitative. p. 123.

Chapitre III. Contexte des entretiens et méthodologie de recherche

1. La pratique du journal : un traceur biographique

Depuis 2008, je suis entrée dans la pratique du journal qui me permet d'avoir un lieu qui développe mes idées et les organise, le Récit d'investigation professionnelle est également un instrument « journal ». Jean-Jacques Schaller, lors d'une rencontre, en 2012, avec des étudiants guyanais, leur expliquait que cet outil n'était pas de l'esthétisme, mais quelque chose qui permet de laisser des traces. C'est une forme de réflexivité, un lieu où aucune contrainte n'est ressentie, c'est un outil propre à chacun, un lieu d'expression libre. Nous pouvons considérer le journal comme un tiers lieu, un espace hétérotopique au sens de Michel Foucault¹⁵⁹ et aussi un espace de braconnage selon Michel de Certeau¹⁶⁰. Tout comme les récits ou les histoires de vie, le journal intègre le champ de l'approche biographique. Il se pose comme une des techniques de soi qui s'institue dans une démarche heuristique c'est à dire une démarche ouverte à la découverte et non fermée à l'intuition.

La pratique du journal, via les travaux de René Barbier sur le journal de recherche et ceux de Rémi Hess, a accompagné l'ensemble de cette recherche. Le champ de la recherche biographique initié et développé par Christine Delory-Momberger permet de relier le concept de la pratique du journal à la mise en intrigue de soi-même hors d'un récit autobiographique. Cette pratique diariste est un principe heuristique d'accès à la connaissance, elle permet de suivre l'évolution de sa pensée et d'organiser ses idées, ce qui est indiscutablement essentiel dans le cadre d'une recherche.

Le nom commun « journal » nous fait inévitablement glisser vers le mot « écrire ». Le stylo qui glisse sur la feuille où les doigts qui courent sur un clavier d'ordinateur sont un prolongement naturel de la pensée. Il s'agit d'une intersection entre le sens et la matière. L'écriture est un acte de représentation de soi au monde. Les lettres, juxtaposition de signes qui n'ont aucun sens en eux-mêmes sont un voyage du passage du signe au sens. Écrire « c'est le voyage intellectuel, le plus gigantesque de notre vie »¹⁶¹.

159 Foucault, Michel (1967) *Dits et écrits 1984. Des espaces autres* (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967). *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984

160 De Certeau, Michel (1990). *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*.

161 Propos de Daniel Pennac dans le documentaire *Le stylo Bic soixantenaire*, en rediffusion sur la chaîne ARTE le 22/02/2017.

Le journal ne date pas d'aujourd'hui et il a eu toute sa place au sein des structures familiales, mais aussi dans la littérature. Ainsi, il est possible de citer les livres de raison du quinzième siècle. Ces journaux, nommés livres de raison, étaient tenus par des gentilshommes, des marchands et des religieux ; ils ne concernent que très rarement la couche populaire comme nous l'indique le tableau¹⁶² consulté sur Internet et qui rassemble l'intitulé des livres de raison conservés dans des fonds publics, il y en a 1245¹⁶³, du quinzième au vingtième siècle.

Le journal intime ou journal de confessions a également toute sa place dans le champ de la recherche biographique. Le journal intime mis en relation avec les progrès technologiques connaît une explosion massive. En 2009, nous pouvions observer 482 000 occurrences sur Google avec la phrase « créer son journal intime ». En 2016, nous en observions 530 000 et en 2017 560 000 occurrences. Ce type de journal est une forme d'écriture pour soi qui n'est pas destiné, normalement, à être socialisé. Le journal intime n'est pas toujours cité en tant que tel, il n'est pas toujours un lieu de papier précis, il peut se disperser dans divers documents, il ne constitue pas toujours une unité, nous pourrions donc parler parfois de pages intimes. Dans certains de ces journaux, nous pouvons concevoir aussi clairement que dans un journal de recherche, comment les idées prennent forme et s'organisent et comment le rédacteur biographise son expérience. Deux journaux font référence en la matière :

- Le journal de Henri-Frédéric Amiel (1821-1881) tenu de 1839 à 1881, journal qui comportait 17 000 pages. Il atteignit la postérité grâce à ce document retrouvé après sa mort.

« Les courts extraits qui furent publiés, en deux volumes, provoquèrent une grande sensation à cause de la clarté de sa pensée, de la sincérité de son introspection, de l'exactitude des détails, de sa vision découragée de l'existence et de sa tendance à la critique de soi »¹⁶⁴.

Il ne se contentait pas de laisser des vides dans son journal, même s'il n'avait rien à dire et se contredisait lui-même en écrivant « *aujourd'hui rien à écrire* », cela signifie donc que même les ellipses, les manques, les absences peuvent s'écrire au sein d'un journal. Et d'ailleurs combien de « *aujourd'hui rien à écrire* » en 17 000 pages ?

- Marc-Antoine Jullien, avec son ouvrage *Essai sur l'Emploi du Temps* en 1808, propose quant à lui, une méthode d'introspection de soi-même via l'outil journal. Cette introspection se découpe par moment. Cette pratique permet d'avoir la libre disposition de ses idées grâce au système diaristique de l'introspection. Sa méthode fournirait « des ressources contre l'ennui, contre le malheur, contre la

162 <http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/chan/AP-pdf/Livres-de-raison.pdf>

163 Ibid.

164 http://fr.wikipedia.org/wiki/Henri-Frédéric_Amiel

solitude contre la société, contre la perversité des hommes, contre l'inertie et la paresse »¹⁶⁵. Écrire aide aussi à comprendre notre environnement, à se remettre en question et donc à chercher.

Le journal est donc un traceur biographique, puisqu'il inscrit nos actions en son sein via notre réflexivité sur des événements que nous avons vécus physiquement ou intellectuellement. C'est un outil exploratoire tel le récit d'investigation professionnelle dont il est question au chapitre I afin de notifier clairement mon implication.

Nous pouvons considérer le journal comme un lieu apprenant, d'après les travaux de Jean-Jacques Schaller sur la question. En effet, le journal peut être considéré « comme un espace physique ou mental »¹⁶⁶ permettant de développer différentes formes d'agir. Et parce que le journal permet d'organiser ses idées et d'en constater le fil conducteur qui se déroule, il développe bien un pouvoir d'agir.

165 Jullien, Marc-Antoine (2006). *Essai sur l'emploi du temps*, p. 8.

166 Schaller, Jean-Jacques (2007). *Un lieu apprenant : de l'habitus à l'historicité de l'action*

2. Le choix des structures associatives

J'ai choisi deux terrains pour faire le pendant des difficultés liées au handicap physique à celles liées au handicap social. Ainsi, j'ai pu avoir le matériau nécessaire pour démontrer la similitude des mécanismes de la reconnaissance et des capacités d'action liées aux situations des personnes et en situation de vulnérabilité. La question de l'importance du regard se posait également dans les mêmes conditions pour les sujets des deux terrains choisis.

Je n'ai pas choisi mon lieu de travail comme terrain, bien que parallèlement je m'en sois nourrie pendant une dizaine d'années, ce qui m'a permis de développer mes connaissances en termes de situations de vulnérabilité et d'aller à la rencontre des sujets que l'institution nomme « usagers ». Pour ma part, je les nommerai « sujets », terme bien plus vivant et non connoté « usés » ou « usagés ». J'évite également volontairement le terme de « bénéficiaire » qu'utilisent également certaines institutions. En effet, prenons l'exemple de la caisse d'allocation familiale qui verse les prestations aux personnes les plus en difficultés, comment peut-on nommer une personne, qui survit avec un revenu minimum, un bénéficiaire ? C'est humiliant.

Le degré d'implication du sentiment de reconnaissance connaît un pouvoir similaire sur les capacités d'agir du sujet, et par extension de sa puissance d'agir, qu'il soit en situation de handicap moteur ou en situation de fracture sociale. C'est à partir de cette intuition que j'ai décidé de me rendre sur les deux terrains que sont la structure l'Étincelle et l'association Emmaüs défi.

Il s'agissait d'aller à la rencontre d'autrui et non pas de prendre ce que je cherchais pour ensuite « m'enfuir ». J'ai donc eu des échanges entre pairs humains qui vivaient chacun des situations différentes liées au handicap physique, mental ou social. Ils m'ont prêté leur parole et je leur ai rendu en retour sous diverses formes comme nous le verrons dans le détail de mes investigations aux chapitres suivants.

Dans un premier temps, je présenterai chaque structure puis dans un second temps, pour chacune d'entre elles, je ferai un point sur la commande et ses conditions de réalisation puis j'expliquerai comment le projet a mué et convergé vers ma question de recherche. Enfin, je présenterai tour à tour les protagonistes de ma recherche.

2.1 Le foyer l'Étincelle

De 2012 à 2013, un groupe de travail composé de quatre étudiantes de Paris XIII et du CNAM (centre national des arts et métiers) et de la nouvelle direction de la structure, s'est constitué afin de répondre à une commande faite par la directrice du foyer l'Étincelle. Il s'agit d'un foyer d'hébergement pour personnes handicapées, situé en bordure immédiate de Creil à Verneuil-en-Halatte, mais il est communément appelé le foyer Étincelle de Creil. C'est également un « Ésat » (Établissement et Service d'Aide par le Travail), ce que l'on appelait les « CAT » (Centre d'Aide par le Travail), jusqu'à la loi du 11 février 2005¹⁶⁷ ; les « Ésat » ont reçu la mission renforcée d'avoir des activités aidant leurs travailleurs handicapés.

Ce foyer est géré par une « association loi de 1901 »¹⁶⁸ ; il existe depuis une cinquantaine d'années et accueille des personnes en situation de handicap de type IMC (incapacité motrice et cérébrale) ainsi que d'autres types de handicaps nécessitant une prise en charge quotidienne adaptée. Elle a été créée par mademoiselle Borin et financée par son père Philibert Borin, un notable de la région, mademoiselle Borin est atteinte de handicap. Cette structure n'hébergeait initialement que des jeunes femmes puis l'établissement est devenu mixte en 1990. Le nom de la rue où est situé le foyer d'hébergement porte le nom du grand-père de mademoiselle Borin. Elle loge toujours dans la structure, elle vit donc sur place dans un logement de fonction ; elle a 85 ans et a dirigé le foyer durant dix ans. Une direction qui avait comme objectif de faire plus d'économies a succédé à mademoiselle Borin, en adoptant une gestion pyramidale, à l'ancienne. Depuis 2012, Johane Allouch assure la direction de la structure, avec une approche tentant d'associer davantage les membres du foyer à diverses décisions administratives. C'est elle qui est à l'origine de la demande d'intervention de quelques universitaires pour apporter un regard extérieur sur sa structure.

La résidence n'est pas isolée, ce qui est important pour l'intégration des résidents, car ils peuvent ainsi plus aisément garder un lien avec la société. De nos jours, les mentalités sont plus ouvertes qu'à l'époque de la première maison pour handicapés mentaux qu'avait ouverte Lino Ventura qui a dû se

167 Loi n° 2005-102 du 11 février 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées :

<https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT00000809647>

168 Une « association loi de 1901 » est une association à but non lucratif. Le système a été mis en place par le Président du Conseil (le Premier Ministre d'alors), à qui l'ont doit également la légalisation des syndicats : Pierre Waldeck-Rousseau (1846-1904).

battre pour que sa première maison d'accueil puisse être implantée près d'habitation : les riverains hurlaient au scandale¹⁶⁹ !

Un projet d'extension du foyer Étincelle, remontant à une quinzaine d'années, a eu du mal à voir le jour. En effet, il fut abandonné au bout de huit ans puis reprit en l'état et il a fallu attendre cinq ans supplémentaires pour que le projet démarre et que les travaux commencent. Le 11 mai 2011, quinze jours avant l'inauguration, un incendie se déclarait. La nouvelle construction comportait 14 studios avec des locaux collectifs, tout a pris feu. L'origine de cet incendie était liée à un problème de soudure de la part d'un des plombiers. Cet incendie a créé un véritable traumatisme pour l'ensemble des résidents, mais a été révélateur dans la non-prise en compte de la parole de ces derniers. Effectivement, la nouvelle direction a pu diagnostiquer que l'ensemble des résidents n'avaient pas été consultés et impliqués dans le projet de construction des 14 studios.

La commande de la structure du foyer l'Étincelle

La situation des hébergés n'était pas compatible avec le respect de l'intimité. En effet, certains usagers se retrouvaient à quatre par chambre, or, il faut savoir que, pour certains, des soins sont nécessaires. Certains sont placés en institution depuis leur plus tendre enfance et ne se sont jamais quittés, c'est un élément à prendre en compte en les rassurant de leurs angoisses de séparation sans nier ces dernières. Les espaces privés représentaient soixante-quinze pour cent de la surface globale alors qu'ils auraient dû n'en représenter que vingt-cinq pour cent, ce qui signifie que le foyer Étincelle a accueilli au-delà de ses capacités d'hébergement. Pour pallier les difficultés sur du court terme, les chambres de quatre (pour certaines) ont été aménagées pour réaliser deux chambres individuelles, les espaces privés deviennent donc assez exigus.

Dans le cadre de la reconstruction, un comité de pilotage avait été constitué. Il était composé de quatre administrateurs, dont deux usagers, de l'architecte programmiste et de son assistant à la maîtrise d'ouvrage dont la tâche consistait à accompagner la structure Étincelle dans son projet de construction. L'architecte et son assistant à la maîtrise d'ouvrage avaient une lettre de mission. L'association, en 2012, en était à la première phase du montage de projet qui consistait à déterminer un cahier des charges ; lors de cette première phase et avant la rédaction de ce cahier des charges, il était important

169 C'est vers 1990 que l'ouverture d'une première maison pour jeunes trisomiques et handicapés mentaux a été réalisée sur les hauteurs de Sèvres. Lino Ventura et son épouse Odette en étaient à l'origine.

de recueillir le point de vue des usagers afin de ne pas reproduire le schéma de « décider à la place de ». Des entretiens ont été menés auprès des personnels de la structure représentant les différents services. Le résultat a été transmis aux administrateurs le 9 février 2012 et, à cette occasion, Johane Allouch a observé que la parole des usagers n'avait pas été recueillie. En effet, le personnel a parlé pour le compte et au nom des usagers, qui avaient certes participé à une réunion collective, mais dont aucune trace écrite n'existe.

Le quatorze juin 2012 était la date limite pour clôturer cette première phase. Le comité de pilotage se réunissait chaque lundi soir, l'architecte établissait des thèmes de travail par séance, celui en lien avec la parole des usagers (le thème de la chambre) a été reporté en dernier lieu et c'est là que les étudiantes du CNAM et moi-même sommes intervenues.

La commande était claire, il s'agissait de recueillir les souhaits des résidents au sujet de l'extension de l'hébergement. L'objectif étant de leur donner leur place légitime au sein de ce projet qui ne devait pas se faire sans eux, mais avec eux. Nous avons programmé une date de rencontre avec l'ensemble des résidents. Cette rencontre a eu lieu en soirée dans la salle à manger du foyer. Nous leur avons exposé le projet qui a été reçu avec enthousiasme et étonnement. Enthousiasme de pouvoir apporter une pierre à l'édifice de la réflexion et étonnement qu'on leur demande leur avis.

Le premier contact a donc été globalement satisfaisant ; tant du point de vue des résidents que de celui du groupe de travail. Être allées à leur rencontre et avoir visité les lieux nous ont aidées à contextualiser notre approche et à décider du type d'entretiens que nous allions mener. Les résidents ont voulu choisir l'étudiante avec qui s'entretenir, nous n'y avons mis aucune opposition, c'est un élément auquel nous n'avions pas songé auparavant. Les choix se sont faits naturellement en croisant les disponibilités de chacun.

Nous avons préparé nos entretiens ensemble, nous devions réfléchir au sujet des outils à utiliser pour recueillir la parole des résidents. Nous nous sommes inspirés de deux articles afin de décider quel type d'entretien à utiliser :

- *Directivité et non-directivité* et *Habitation, identité et relation sociale*¹⁷⁰ de Michel Lobrot.

170 Lobrot, Michel (2002). *Directivité et non-directivité*. pp. 5-37.

- *L'expérience résidentielle d'usagers de services en déficience intellectuelle*¹⁷¹ de Robert, Morin et Dorvil : il s'agit d'une enquête menée auprès d'usagers de services en déficience intellectuelle, au Québec, traitant entre autres de la relation au chez-soi.

Michel Lobrot propose quant à lui de ne pas focaliser sur le fait d'être ou non directif ; en effet,

« Il n'y a pas à se demander avec inquiétude : suis-je ou non directif ? On l'est nécessairement si on entre réellement en relation avec l'autre, s'il se passe quelque chose avec lui, si on entre tous les deux en symbiose »¹⁷².

Nous avons donc décidé de mener des entretiens centrés sur la personne, car la forme non directive pure et dure ne semblait pas adaptée aux résidents victimes de handicaps ayant des répercussions sur les capacités d'expression et le cognitif. Il ne s'agissait pas de recenser les besoins des personnes, mais d'approcher leur demande. Avoir une demande, c'est se positionner en tant qu'acteur et pour certains cela n'allait pas de soi. Les résidents semblaient éprouver le besoin de se saisir de cet espace de parole offert via les entretiens pour se livrer, se raconter, nous avons du penser à recentrer la parole sur le sujet lorsque cela était nécessaire. Cependant, lorsqu'il n'était pas possible d'aborder le sujet, nous avons pris ce que la personne pouvait donner et cela nous a permis une contextualisation. Ce que nous avons pu obtenir était déjà un pas de fait pour approcher leur demande.

Nous les avons interrogés sur le quotidien à partir de leur quotidien afin de tenter de les questionner sur leur imaginaire. Nous sommes partis de la perception du lieu où nous nous retrouvions afin de dérouler le fil. Partir de la perception du lieu permettait de leur poser des questions sur la décoration, les photos accrochées au mur, les tableaux...

Un guide d'entretien a été mis en place, il a évolué durant l'échange, les questions n'ont pas été posées dans l'ordre, certaines n'ont pas eu l'occasion d'être posées, d'autres ont été amenées de façon impromptue. Même si nous partions du principe de mener un entretien centré sur la personne, il s'agissait également d'un échange durant lequel des imprévus ont été inévitables, un échange ne se programme pas comme une machine à laver. Nous avons donc déterminé une trame sur laquelle nous appuyer, mais elle ne devait pas raidir et fausser l'échange. Certains sujets, tels que la sexualité, ont

171 Robert, Dominique, Morin, Paul, & Dorvil, Henri (2002). *Habitation, identité et relation sociale. L'expérience résidentielle d'usagers de services en déficience intellectuelle*. pp. 1-19.

172 Lobrot, Michel (2002). *Directivité et non-directivité*. pp. 5-37.

été abordés spontanément durant l'échange. Je reviendrai sur ce sujet au chapitre concernant l'interprétation de mes données.

Pour la première commande, un guide d'entretien a été élaboré en commun avec le groupe de recherche et la direction.

La perception du lieu	La dimension biographique	La vie sociale	L'intimité	L'appel à l'imaginaire
Où sommes-nous ici ?	Comment êtes-vous arrivé ici, pourquoi ?	Est-ce que vous avez des visites ?	Que pensez-vous du fait que l'on frappe et entre aussitôt dans votre chambre ?	Qu'est-ce qui est le plus important dans la vie pour vous ?
Depuis combien de temps vivez-vous ici ?	Quelle est la différence entre avant et maintenant pour vous ?	Travaillez-vous ?	Où lavez-vous votre petit linge ?	Où imagineriez-vous terminer votre vie ?
C'est où chez vous ?		Avez-vous mis votre nom sur votre porte ?		
Avez-vous choisi tel ou tel autre objet dans la décoration ?				

Ce guide d'entretien a été construit en ayant en tête d'interroger le sujet dans son histoire et non pas en tant que pris en charge. Nous avons ainsi réalisé une trentaine d'entretiens en 2012 puis une vingtaine en 2013. Nous avons été présentes sur une douzaine après-midi chaque année. Chacun des étudiants chercheurs a retranscrit ses propres entretiens (une trentaine à nous tous) qui ont été socialisés¹⁷³ lors de nos rencontres régulières hors de l'institution l'Étincelle.

Nous avons exploré le rapport à soi et au chez-soi, ainsi que les pratiques culturelles. C'est au regard de ces catégories et de la singularité des résidents que nous avons contribué à la prise en compte de leur parole dans le cadre de l'extension et de la rénovation du foyer.

173 Il faut entendre par ce terme que nos entretiens ont été discutés en réunion de travail où nous avons pu échanger sur nos expériences liées aux entretiens effectués sur la structure Étincelle.

Une restitution du travail engagé en 2012 a été effectuée auprès des résidents sous forme d'un Cédérom dont l'emballage a été personnalisé pour chaque interviewé, nous avons ainsi symboliquement rendu la parole qu'ils nous avaient donnée. Une restitution publique a également été réalisée le jour de la célébration du quarantième anniversaire de la structure l'Étincelle. Lors de ce moment festif, chargé en émotion, chaque membre de notre groupe de travail a cité quelques phrases issues des entretiens : nous avons sélectionné les phrases les plus fortes symboliquement, en lien avec les attentes et les demandes des résidents. Le lien a été également fait avec les politiques européennes et la loi 2002¹⁷⁴. Des financeurs étant présents à cette célébration, nous avons saisi cette occasion avec l'ensemble des résidents pour faire entendre leur volonté et leurs choix en matière d'espaces privés et d'habitat. Des choses se sont jouées en dehors des entretiens, dans les espaces de vie collectifs que nous avons partagés avec les résidents : quelques bribes de récit de vie en prenant un café ou en jouant à un jeu de société, des conversations légères, souriantes et informelles, ont été tout aussi instructives que le contenu des entretiens.

Pour ce qui est de la convergence entre la commande et ma question de recherche, retenons que la série des entretiens réalisés en 2012 avait pour origine une commande de la nouvelle direction de la structure du foyer l'Étincelle. Il s'est avéré que ces entretiens contenaient de nombreux éléments en lien avec mes propres recherches sur la reconnaissance et la puissance d'agir du sujet. Pour la seconde année, nous avons poursuivi nos entretiens avec les résidents avec notre propre grille d'entretien en phase avec nos recherches respectives.

Les entretiens de 2013 ont été donc été réalisés sur le même principe, mais pas avec le même guide d'entretien et de façon plus sereine puisque je connaissais l'ensemble des résidents, le personnel et les locaux. L'ambiance perçue entre les entretiens a été éclairante ainsi que les premiers entretiens de réalisés et je me suis donc appuyée sur ces derniers éléments pour construire mon guide. En dehors de l'entretien formel, une relation autre se forme, on entre en immersion dans leur quotidien en allant boire un café avec eux, fumer une cigarette ou jouer à un jeu de société. En dehors de l'entretien, les échanges sont beaucoup plus spontanés et les discours se font plus fluides, plus libérés.

174 « La loi 2002-2 du 2 janvier 2002 définit et structure l'action sociale et médico-sociale destinée à promouvoir, dans un cadre interministériel, l'autonomie et la protection des personnes, la cohésion sociale, l'exercice de la citoyenneté, à prévenir les exclusions et à en corriger les effets » : <https://tinyurl.com/yaaojuxz>

J'ai donc construit cette trame en fonction de ce qui se rapprochait de la thématique de la reconnaissance et donc du domaine du sensible ; cela a toutefois juste constitué une base puisque je préférais l'échange, une conversation naturelle.

Estime de soi, on se croit capable de ou pas capable de	Se projeter dans l'avenir via l'imaginaire	Reconnaissance ou méconnaissance dans le regard d'autrui	Reconnaissance dans le droit et le pouvoir de vote	Entrer dans le cadre de référence de la personne interviewée
La dernière fois qu'on vous a fait un compliment, c'était à quelle occasion ?	Quel est votre rêve ou quels sont vos rêves ?	Que pensez-vous du regard des gens sur votre handicap ?	Allez-vous voter ?	Si vous aviez à formuler une critique sur le monde extérieur, ce serait laquelle ?
Comment aimeriez-vous que l'on prenne soin de vous ?				
Qu'aimeriez-vous faire et que vous ne pouvez pas faire ?				

2.2 Emmaüs Défi et le projet Convergence

Emmaüs Défi, association loi de 1901 créée en 2007 à Paris par Charles Édouard Vincent¹⁷⁵, s'inscrit dans le mouvement initié par l'abbé Pierre en 1949 : il porte les mêmes valeurs et les mêmes volontés, à savoir « En tant que personne, chaque individu a le droit à la dignité ». Cette dignité passe également par le droit de travailler et c'est ainsi que les associations Emmaüs France et Emmaüs Île-de-France ont œuvré pour donner naissance à Emmaüs Défi dont l'activité repose sur un chantier d'insertion. Des emplois ont été créés dans le domaine du tri, de la collecte, de la vente, de la livraison et de la logistique. À ce jour, 130 personnes sont salariées en insertion à Emmaüs Défi.

Les questions de la « grande exclusion » ne peuvent pas être réglées avec la seule dimension du travail, la réinsertion nécessite l'intervention de nombreux acteurs (de la santé, du social, de l'administratif, du travail, du logement) et bien des freins sont à lever avant (et après !) une reprise d'emploi. C'est cette *convergence* d'acteurs que vise le projet « Convergence » lancé notamment par Emmaüs en 2012, initiative soutenue par la Mairie de Paris et officialisée par la signature le 18 février 2015 du « grand pacte parisien contre l'exclusion ». Ce dispositif, qui donne une place centrale à l'Homme, permet de relier plusieurs structures œuvrant dans les domaines nécessaires au levage desdits freins, des structures telles que des organismes de formations, des centres de santé, des associations œuvrant dans la gestion du locatif, des travailleurs sociaux d'autres structures.

L'un des enjeux de « Convergence » est de pouvoir parler de structure à structure. Il ne s'agit pas que d'une convention de principe signée entre partenaires. Il s'agit également d'un accompagnement concerté. Un des objectifs est de faire coïncider la durée du parcours avec la fin de l'agrément¹⁷⁶ qui est d'une moyenne de 12 mois. Lorsqu'il faut six mois de plus, il y a nécessité, parfois, de faire un bilan social.

Pour ce qui est de la réinsertion par le « travail à l'heure », le principe est de réhabituer le futur salarié à respecter des horaires et à se replonger au fur et à mesure dans une activité professionnelle. Ainsi, il est possible de commencer par travailler une heure par semaine puis, au fur et à mesure, de tendre vers une semaine de trente-cinq heures. Il s'agit du même principe appliqué aux patients en malnutrition : ils sont réalimentés progressivement.

175 Ancien professeur de HEC (école des hautes études commerciales).

176 L'agrément est le contrat avec l'État qui permet d'embaucher un salarié en insertion pour la durée de cet agrément. Par exemple, un agrément de 12 mois signifie que l'on fera signer un contrat de 12 mois au salarié en insertion.

Emmaüs : une demande et non une commande

Emmaüs était un partenaire du centre de santé pour lequel je travaillais, c'est à ce titre que j'ai pu entrer en contact avec eux. En effet, le centre de santé réalisait des bilans de santé personnalisés avec un suivi social et médical auprès des personnes en contrat de travail via le programme « Convergence » précédemment cité. J'ai mis approximativement quatre ans avant de pouvoir effectuer des « interviews », auprès du public d'Emmaüs, dans le cadre de ma recherche. En effet, j'avais déjà prospecté l'ensemble des structures parisiennes rattachées à Emmaüs afin de faire un choix sur le public que je souhaitais mettre en lumière en faisant le pendant avec des personnes en situation de handicap. Une fois le public et le terrain choisis, j'ai dû attendre une autorisation de la direction d'Emmaüs Défi pour commencer à me présenter sur le terrain en tant que chercheur. Je souhaitais aussi terminer l'ensemble des bilans de santé auprès d'Emmaüs, de façon à ce que mes interventions de professionnelle et de chercheuse soient bien démarquées l'une de l'autre.

Ma demande auprès de la direction a été présentée en tant que nécessité d'investiguer leur terrain pour mettre en lien les difficultés de leur public avec le manque de reconnaissance, et ainsi l'influence de la reconnaissance sur la puissance d'agir.

Je connaissais l'ensemble de l'équipe Emmaüs Défi et quelques-uns des salariés en insertion : en effet, une partie de mon travail consistait à aller expliquer dans diverses structures sociales parisiennes (gérant des publics en situation de précarité) ce qu'était un bilan de santé. Puis ces bilans étaient gérés notamment par le centre de santé Saint Vincent sous l'égide de la Caisse Primaire d'Assurance Maladie (CPAM) de Paris.

Les travailleurs sociaux d'Emmaüs Défi ont proposé à l'ensemble des salariés en insertion de me rencontrer. Tous les salariés que j'ai pu interviewer étaient donc volontaires. J'ai ainsi rencontré trois salariés en insertion ainsi que trois travailleurs sociaux. Pour ce qui est des types d'entretiens, j'ai choisi la même ligne de conduite qu'avec les résidents du foyer Étincelle, à la différence que je n'ai pas construit de guide d'entretien. En effet, chaque entretien a débuté par une question de lancement posée en fonction du terrain et de la rencontre. J'ai à chaque fois rebondi sur les réponses de mes interlocuteurs pour mener l'entretien.

La même question de lancement a donc été posée aux interviewés. Le vocable utilisé n'est pas le même pour chacun, car il faut prendre en compte le « feeling » avec chacun d'entre eux et s'adapter à chaque personnalité. Cependant le fond de la question reste le même et je reprends ci-après la façon dont j'ai amené ma question de lancement pour chacune des rencontres.

Interlocuteur	Question de lancement
Marilyn	Je voudrais savoir comment vous êtes arrivée jusqu'ici, à être amenée à travailler à Emmaüs Défi. Quels ont été les chemins que vous avez pris ? J'aimerais que vous me parliez un peu de votre arrivée ici en fait.
Jean-Claude	J'aimerais que vous me parliez de ce qui vous a amené à travailler pour Emmaüs Défi, comment vous êtes arrivé ici et que vous m'expliquiez un peu votre parcours au sein d'Emmaüs Défi. Combien de temps vous y êtes resté, qu'est-ce que vous avez trouvé de bien, de moins bien, comment vous avez vécu les choses. C'est un entretien assez libre. Donc, je vais vous laisser la parole.
Serge	J'aimerais savoir comment vous êtes arrivé à Emmaüs Défi, qu'est-ce que vous y faites ? C'est un entretien assez libre en fait, donc je vais vous laisser parler.

J'ai donc exploré deux terrains différents, mais paradoxalement ressemblants du fait de la notion de difficultés liées au handicap qu'il soit physique, mental ou social. La façon de mener les entretiens a été différente pour chacun des terrains, étant donné qu'il a fallu s'adapter aux difficultés d'élocutions et au débit de la parole des personnes atteintes d'incapacité motrice et cérébrale. Ce furent des rencontres singulières, des moments d'échanges avec chacune des personnes rencontrées où le sensible a pris une vaste place.

3. Les vulnérabilités via la précarité et le handicap

Avant de présenter l'ensemble et ensuite chacune des personnes rencontrées, il est utile d'expliquer ici ce que l'on entend par situation précarité et handicap. Il n'est pas question de réduire les personnes rencontrées à leurs difficultés et c'est pourquoi je parle de situation de précarité, de handicap ou de vulnérabilités. Un sujet vit une situation, il n'est pas la situation.

Le terme « précarité » provient du latin *precarius*, c'est-à-dire qui s'obtient par la prière. La précarité est l'état de ce qui est précaire, et n'offre donc aucune garantie de durée, il s'agit d'une incertitude, sans base assurée et révocable¹⁷⁷. Hélas ! Il semble que l'état de précarité, quant à lui, perdure. Dans le domaine économique et social, la précarité est l'absence des conditions et des sécurités permettant à un individu d'assumer pleinement ses responsabilités et de bénéficier de ses droits fondamentaux. En France, l'article 2 de l'arrêté de 1992 du Ministère des Affaires sociales et de l'Intégration (en 1992) a défini des catégories de personnes en situation de précarité : chômeurs, bénéficiaires du RMI, titulaires d'un contrat emploi solidarité, personnes sans domicile fixe, jeunes âgés de 16 à 25 ans exclus du milieu scolaire et engagés dans un processus d'insertion professionnelle.

Quant aux diverses institutions et structures médicales, elles définissent la précarité au moyen du calcul du score ÉPICES (Évaluation de la précarité et des inégalités de santé pour les centres d'examens de santé). En effet, puisque l'article 2 de l'arrêté de 1992 ne tenait compte que de la reconnaissance des droits, ce qui est trop restrictif pour englober l'ensemble du champ de la précarité, un groupe de travail a été créé en 1998 (composé des centres techniques et d'appui à la formation des centres d'examens de santé -CETAF- et des centres d'examen de santé -CES-). Il a abouti au score ÉPICES, qui comporte 11 questions déterminant le « taux de précarité » et classant les victimes de la précarité par catégorie. Ces 11 questions sont désormais intégrées dans un questionnaire général de santé utilisé par l'ensemble des centres médicaux pratiquant des examens de santé sous l'égide de la Caisse Primaire d'assurance maladie ainsi que les structures hospitalières.

Pour ce qui est du terme de vulnérabilité, il provient du latin sous la forme *vulnerabilis* et *vulnerare* signifiant blesser. Une personne vulnérable est un individu qui a de plus fortes probabilités d'être blessé, mise à mal. Des situations de fractures sociales et familiales rendent vulnérables telles qu'un divorce, une maladie, un handicap, la perte d'un emploi, le cumul de plusieurs difficultés. À ce sujet, le père Joseph Wresinski (ATD (Agir Tous pour la Dignité) Quart Monde) déclarait :

177 Le Robert (sous la direction d'Alain Rey) (2006). *Dictionnaire historique de la langue française*.

« La précarité est l'absence d'une ou plusieurs des sécurités, notamment celle de l'emploi, permettant aux personnes et familles d'assumer leurs obligations professionnelles, familiales et sociales, et de jouir de leurs droits fondamentaux. L'insécurité qui en résulte peut être plus ou moins étendue et avoir des conséquences plus ou moins graves et définitives. Elle conduit à la grande pauvreté quand elle affecte plusieurs domaines de l'existence, qu'elle devient persistante, qu'elle compromet les chances de réassumer des responsabilités et de reconquérir ses droits par soi-même, dans un avenir prévisible. » [Joseph Wresinski, 1987]

Cette définition a été communiquée dans le rapport Wresinski du Conseil économique et social en 1987. Elle fut reprise par les Nations Unies¹⁷⁸.

Nous ne pouvons pas aborder la fragilité et la vulnérabilité sans parler du handicap. Ce terme provient d'une expression anglaise : *hand in cap* (main sur la casquette) :

« Le mot en anglais, a désigné (XVII^e siècle) un jeu où l'on se disputait des objets personnels dont le prix était proposé par un arbitre, la mise étant déposée dans une coiffure (cap) et, par la suite, sous la forme contractée handicap, une compétition entre deux chevaux (1754), puis des courses de chevaux (1780), le glissement de sens s'expliquant par l'idée de jugement comparatif de la valeur (des objets, puis des chevaux). Handicap est introduit en français, comme d'autres termes d'hippisme, avec l'idée d'égaliser les chances des concurrents en imposant aux meilleurs de porter un poids plus grand ou de parcourir une distance plus longue. Par extension le terme s'applique (1854) à d'autres sports puis par métonymie (1888, en cyclisme) se dit de tout désavantage imposé dans une épreuve à un concurrent de qualité supérieure. De là vient (1913) le sens figuré d' « entrave, gêne », « infériorité » et par extension (1964), celui d' « infériorité momentanée » en parlant d'une collectivité par rapport à une autre. Handicap a produit très tôt des dérivés en français : handicaper V.tr (1855 ; 1854 au participe passé ; (d'après l'anglais to handicap) s'applique d'abord aux sports puis signifie au figuré (1888) « mettre quelqu'un en état d'infériorité »¹⁷⁹.

Le terme handicap est ainsi notamment employé pour le jeu de go : on donne des pierres de handicap au joueur qui a le niveau le plus faible afin de lui donner de l'avance dans la constitution de son territoire. Le territoire se conquiert en plaçant stratégiquement ses pions blancs ou noirs sur le

178 Teulade, René (1987). *Le rapport Wresinski*. Revue Quart Monde, n°123, *Un point d'appui : le revenu garanti*.

179 Le Robert (sous la direction d'Alain Rey) (2006). *Dictionnaire historique de la langue française*.

goban (le plateau de ce jeu)¹⁸⁰.

180 Site de jeu de Go en ligne : <http://www.gokgs.com/applet.jsp>

La notion de « handicap » peut aussi s'appliquer dans le cadre de situations sociales et de précarité. C'est dans ce cadre que je vais développer ce travail de réflexion, après avoir exposé le principe du trampoline de Larcher.

Pour imaginer les processus qui mènent le sujet vers la vulnérabilité, la parabole du trampoline¹⁸¹, due à Pierre Larcher, aide à comprendre à quoi fait allusion le père Joseph Wresinski lorsqu'il mentionne l'absence de plusieurs sécurités. En effet, pour qu'un bond soit de bonne qualité sur un trampoline, il est nécessaire que chaque élastique tienne parfaitement. Si des élastiques viennent à se casser, alors l'individu rebondira beaucoup moins bien, voire pas du tout. Imaginons que chaque élastique représente un domaine de la vie relevant de la sphère privée ou sociale. Imaginons aussi que chacun d'entre eux représente un des éléments tels que le transport et le logement, l'emploi, la santé physique ou mentale, les revenus, les relations sociales et familiales. Chacun des élastiques représente donc une sécurité, un élastique qui saute est une sécurité en moins qui influe sur les autres sécurités qui se fragilisent et peuvent sauter à tout moment. Il existe des situations, telles le handicap de naissance, où un élastique est absent avant même de craquer. Lorsqu'un sujet est atteint de handicap ou de maladie, la fragilité ne concerne pas uniquement celui ou celle qui en est victime ; en effet, dans les familles les plus démunies, c'est l'ensemble de la famille qui est mis en fragilité, qui devient vulnérable.

181 Larcher, Pierre (2002). *La parabole du trampoline*. Revue Quart Monde, n°184. La santé pour tous : pour quand ?

Le trampoline de Larcher

Illustration 1: Le trampoline : chaque sangle relie une personne à ses points d'ancrage. Pierre Larcher en a fait une métaphore en science humaine, chaque lien brisé peut amener la perte de stabilité de la personne.

4. À la rencontre de chacun

Il s'agit plutôt de rencontres que d'entretiens protocolaires dans le sens où les entretiens se sont déroulés dans des interactions de niveau horizontal. Ces rencontres contiennent des entretiens conversationnels ; il faut garder en tête qu'il s'agit d'une mobilisation de la notion des savoirs de l'expérience : les entretiens sont une mise en récit des savoirs de cette dernière et cette graphie peut se donner à voir dans des formes différentes tels qu'un récit, des gestes, des comportements ou des attitudes qui participent bel et bien à la biographisation de la personne.

Une synthèse de chaque entretien en guise de portrait dit « portraiturage » est insérée ici même afin de présenter de façon claire et concise chacune des personnes rencontrées dans le cadre de cette recherche. Chacun des résidents d'Étincelle et des salariés en insertion d'Emmaüs Défi ont choisi de conserver leur prénom dans le cadre de cette recherche. En effet, le choix de l'anonymat leur avait été soumis. Les citer par leur prénom c'est aussi un peu poursuivre notre collaboration ici même et les reconnaître pleinement dans leur contribution.

Dans les portraiturages qui suivent et pour ce qui concerne les interprétations des échanges, je précise que je n'ai pas pour prétention de restituer les fondements de la pensée des personnes que j'ai rencontrées. J'essaie de protéger l'ensemble de ces personnes de toute violence symbolique de l'interprétation.

Cette notion de « violence symbolique de l'interprétation »¹⁸² amène à examiner si elle se situe au seul niveau de l'interprétation que le chercheur ou l'interlocuteur font des propos qu'ils recueillent.

J'ai retiré de ces rencontres deux niveaux qui me semblent prépondérants :

- celui de l'interprétation même des propos, du récit, de l'histoire de vie,
- celui qui indique que le chercheur « prend » de la substance chez autrui pour alimenter son travail de recherche sans jamais lui donner de retour et sans aucune réciprocité.

En effet,

« dans les histoires de vie, Henri Desroche par exemple, n'a cessé de dénoncer les formes de rapt où un chercheur « débarque » et trouve grâce auprès d'une personne qui se prête au jeu de l'histoire de vie [...]. Une fois le flot des paroles tari, le magnétophone coupé,

182 Le Grand, Jean-Louis (2000). *Éthique, étiquettes et réciprocité dans les histoires de vie*, pp. 223-246 in Feldman et Kohn, *L'éthique dans la pratique des sciences humaines : Dilemmes*.

le chercheur remercie la personne qui lui a fourni un si précieux matériau et celle-ci n'en entend jamais plus parler. Tandis que le second en tire une plus-value importante »¹⁸³.

Je me suis retrouvée face à un dilemme après avoir retranscrit et analysé plusieurs entretiens. J'ai hésité à communiquer les retranscriptions à l'ensemble de mes interviewés ainsi que les analyses que j'en ai tirées. Deux raisons m'ont fait hésiter.

Primo, nous ne parlons pas comme nous écrivons et lorsque je retranscris des entretiens tout y est mentionné (hésitations, bredouillages, répétitions, fautes de langage). J'indique aussi les postures qu'adoptent mes énonciateurs et les expressions perceptibles sur leur visage. Cela peut donc se révéler être un choc pour les énonciateurs et porter atteinte à la perception qu'ils ont de leur Moi idéal. Un sentiment de honte peut apparaître. En lisant mes retranscriptions, les interviewés s'observent du dehors et quoi de plus violent que de s'observer de l'extérieur, en tout cas dans un premier temps. Pour faire l'analogie de mon assertion, je dirais que cela est comparable à se retrouver face à son miroir et trouver son reflet déplaisant, entendre sa propre voix ou bien encore se regarder sur une photo et ne pas en être satisfait.

Secundo, même si mon analyse s'appuie sur des bases praxéologiques et d'une grille qui me guide elle est forcément imprégnée de ma propre vision du monde. Ce que je déduis de mes entretiens peut être perçu comme blessant si la lecture n'en est pas préparée voire accompagnée. L'énonciateur peut ne pas partager l'analyse que je fais de la situation, il peut même avoir le sentiment d'avoir été dépossédé de quelque chose.

J'ai pourtant décidé de socialiser « notre » travail auprès de l'ensemble de mes interviewés et j'ai pu ainsi me retrouver dans une posture de réciprocité, mais peut-être est-ce une illusion propre à satisfaire ma conscience ? Cependant, en accomplissant cet acte de partage j'ai eu le sentiment véritable d'appliquer la loi des échanges selon Marc-Antoine Jullien¹⁸⁴. Il est entendu par « *loi des échanges* » que celui qui donne sa parole se voit reconnu dans ce qu'il fait et celui qui la recueille complète son instruction, il voit ainsi son capital de connaissances augmentées. L'émergence du sujet peut se faire via le récit de soi qui développe une certaine confiance en soi.

183 Ibid.

184 Jullien, Marc-Antoine (2006). *Essai sur l'emploi du temps*.

4.1 Les résidents du foyer Étincelle

Christian

J'ai rencontré Christian au mois de mai 2013 au sein de la structure Étincelle. L'entretien s'est déroulé dans sa chambre. Il est âgé de 58 ans. Il possède un CAP de cuisine (Certificat d'aptitude en cuisine). Il a travaillé durant vingt-cinq années en cuisine. Il semble très cultivé et possède une soif de savoir qu'il étanche par autodidaxie.

Christian pratique le tir à l'arc deux fois par semaine et se promène régulièrement dans le parc afin d'essayer de photographier le pic vert qui y a établi son lieu de vie. Il se documente sur Internet lorsqu'il n'a pas d'activité sportive ou des rendez-vous extérieurs. Il a été victime d'un accident de moto, de deux infarctus et de deux AVC (Accident Vasculaire Cérébral), il y a dix ans. Il se déplace en fauteuil roulant et a des problèmes respiratoires qui nécessitent un besoin d'oxygène la nuit.

Il vit au foyer Étincelle depuis dix ans. Avant l'accident, il a vécu en famille et a été cuisinier durant vingt-cinq ans. Il a été marié une fois, puis divorcé et a vécu en concubinage, il a eu une fille de son premier lit qui aujourd'hui est âgée d'une trentaine d'années. Ayant des problèmes relationnels avec sa fille, il ne la voit plus. Il n'a aucune visite de l'extérieur. Son ex-compagne l'aurait dépouillé de ses biens. Il déplore l'absence de possibilités d'avoir des relations sexuelles et suit l'actualité sur la polémique de l'assistance sexuelle. Pour ce qui est du savoir, il sent que plus il avance dans la connaissance, plus il est malheureux

Christian rêve de balades en forêt et de voyages au Népal, au Japon et en Australie. Il est en invalidité depuis trois mois, mais son travail au sein de l'Ésat (Établissement et service d'aide par le travail) ne le satisfaisait pas, pour lui ce n'était pas un « vrai travail » du fait de la répétitivité de la tâche et de l'impossibilité de s'épanouir. Il n'est ni sous tutelle ni sous curatelle.

L'entretien a été écourté du fait de ses difficultés respiratoires, en effet, parler est très fatigant lorsque l'on manque de souffle. Il est ressorti épuisé de cet entretien et moi aussi puisque ma respiration s'est calquée sur la sienne durant l'entretien...

Christophe

J'ai rencontré Christophe au mois de mai 2013 au foyer Étincelle. L'entretien s'est déroulé dans sa chambre. Il est âgé de 33 ans. Il semble distant et parle avec beaucoup de retenue. Christophe a suivi un parcours semi-professionnel dans le domaine de l'électricité. Il pratique le tir aux armes chaque mercredi. Il aime faire des recherches sur ordinateur sur tous les sujets.

Christophe est atteint du spina-bifida : il s'agit d'un développement incomplet de la colonne vertébrale durant la gestation ayant pour conséquence des difficultés d'ordre moteur. Il se déplace en fauteuil électrique. Il a travaillé trois ans à l'Ésat (Établissement et service d'aide par le travail) à Saint Médard. Le travail consistait à coller des étiquettes sur des vêtements et à les disposer sur des cintres.

Il vit au foyer Étincelle depuis 1998. Les huit premières années de sa vie, Christophe était en foyer de jour et rentrait donc chez ses parents chaque soir puis il a fréquenté un internat durant un an et demi. Il est ensuite retourné vivre chez son père durant un an et demi et a fréquenté un foyer de jour pendant quelques années. Il a donc vécu en famille par intermittence, cette intermittence était liée du fait de la mésentente avec la nouvelle compagne de son père. Il est resté en relation avec son frère et sa grand-mère ainsi que sa tante qui lui rendent visite régulièrement. Il a de mauvaises relations avec la famille de son père.

Christophe a fait l'expérience de la drogue et de l'alcool et a mal vécu ses séjours en internat. Il souhaite faire un voyage en Italie parce qu'il y a de la famille et également vivre dans le sud ou le Massif central. Il a une bonne amie qui vit au foyer depuis quatre ans et qu'il connaît depuis dix années du fait qu'elle a effectué un stage d'aide médico-psychologique avant que son invalidité n'évolue. Il est célibataire et n'envisage pas de se mettre en couple avec cette jeune-femme. Il n'est ni sous tutelle ni sous curatelle.

Mado

J'ai rencontré Mado au foyer Étincelle en avril 2012. Elle est âgée de 70 ans. Elle est drôle et possède un sacré sens de l'humour, elle respire la joie de vivre. C'est une femme dynamique. Notre entretien s'est déroulé dans la salle à manger. Elle est férue d'informatique, outil qu'elle utilise quotidiennement. Elle a des activités associatives au sein de l'AFP (Association des Paralysés de France). Elle pratique la sarbacane. Elle s'occupe de l'organisation des vacances pour elle-même et ses amies de chambre qu'elle connaît depuis la petite enfance, puisque placée au sein du même couvent à Paris. Mado n'a jamais travaillé du fait de son invalidité, elle ne peut pas évaluer son niveau scolaire, mais elle sait lire et écrire.

Elle est atteinte d'une myopathie, maladie évolutive, elle circule en fauteuil à moteur et l'usage de ses mains est restreint. Elle ne marche plus et un de ses bras est complètement paralysé. Mado vit au foyer Étincelle depuis quarante ans et auparavant, elle était placée dans un couvent d'où sa tante paternelle l'a retirée pour cause de maltraitances. C'est ainsi que ses amies l'ont d'ailleurs suivie avec l'aide de sa tante.

Elle n'a jamais vécu avec sa famille, mais sa tante a eu un rôle très important dans son évolution affective et intellectuelle. Elle rêvait de vivre en appartement lorsqu'elle le pouvait encore, maintenant qu'elle ne peut plus du tout bouger du fait de l'évolution de la maladie, elle en fait le deuil de ce souhait de vie. Mado n'est ni sous tutelle ni sous curatelle.

Mauricette

J'ai rencontré Mauricette en mars 2012 au foyer Étincelle. Notre entretien s'est déroulé dans la salle barathym, la salle pause café. Elle est âgée de 68 ans. Elle est très timide et dégage beaucoup de tristesse et d'émotion, elle regarde le bout de ses chaussures. Je devais la rencontrer il y a une quinzaine de jours, mais elle ne le souhaitait plus, elle a depuis changé d'avis en voyant que ses collègues de foyer faisaient de bons retours de ces entretiens.

Mauricette est passionnée de Botcha (pétanque en salle), elle en pratique la semaine. Elle pratique également le tir à l'arc, la musculation et la boxe qu'elle affectionne tout particulièrement. Elle est atteinte d'une IMC (Incapacité cérébrale motrice) depuis la naissance. Elle se déplace en fauteuil électrique. Elle n'a pas été scolarisée, mais a appris à lire et à écrire à l'hôpital avec des religieuses. Elle n'a jamais eu d'activité salariée.

Mauricette a vécu quelques mois dans sa famille puis a été placée à l'hôpital. Elle a ensuite fait des séjours dans des familles d'accueil en alternance avec des séjours à l'hôpital et juste avant d'arriver au foyer Étincelle, a vécu dans un couvent à Neuilly-sur-Seine durant quatorze ans, elle a également vécu quelque temps dans une maison de retraite. La maltraitance est un motif récurrent de son histoire, elle en a été victime au sein de sa famille, dans les hôpitaux, chez les religieuses et dans les familles d'accueil. Elle n'a plus de liens familiaux et n'a pas de visites, elle estime que ses amis sont ici à Étincelle. Elle est en froid avec sa sœur pour une question d'héritage. Mauricette a fait des recherches sur sa famille et a été très déçue de ce qu'elle a appris, elle regrette d'avoir cherché.

Elle aurait souhaité devenir médecin anesthésiste ou assistante sociale et possède un discours intéressant sur la jeunesse en situation de difficulté. À travers son discours, j'ai pu ressentir toute la passion et la compréhension qu'elle aurait pu mettre au service de ce métier et dans ses relations avec la jeunesse en situation de délinquance. Mauricette est sous curatelle.

Pascal

J'ai rencontré Pascal en mars 2012 au sein de la structure Étincelle. Notre entretien s'est déroulé dans sa chambre. Pascal est âgé de 40 ans. Il a l'air d'un petit garçon malicieux avec ses petits sourires en coin, il dégage de la joie de vivre et de l'insouciance. Il pratique l'aviron pour lequel il a obtenu pas mal de récompenses (médailles et coupes). C'est un sportif, il va à la piscine et pratique du tir à l'arc. Pascal est atteint d'une IMC (Incapacité motrice et cérébrale) de naissance. Il se déplace en fauteuil et connaît des difficultés de mémorisation assez importantes.

Avant d'arriver à Étincelle, il vivait à bordeaux chez son père et venait en semaine au foyer, mais pour des questions de trajet Pascal a décidé avec sa famille qu'il resterait à temps plein au foyer. Dater son arrivée à Étincelle même approximativement a été impossible, il ne s'en souvient plus. Il a pu reconstituer son vécu en institution et en famille au moyen des photos accrochées dans sa chambre, ces photos ont servi de support à notre entretien. Il a des visites de son frère et de sa belle sœur, mais trop rares à son goût et il communique régulièrement au téléphone avec eux.

Pascal ne sait ni lire ni écrire et n'a jamais travaillé du fait de son invalidité. Il aime écouter diverses tendances musicales et possède une collection importante de cédéroms. Pascal est traumatisé par l'incendie du foyer et mentionne qu'il y en a eu plusieurs, lorsqu'il en parle, je lis la frayeur dans ses yeux. Son rêve serait de pouvoir mémoriser « comme tout le monde ». Il est sous curatelle.

Patricia

J'ai rencontré Patricia au sein de la structure Étincelle en mars 2012. Nous avons réalisé notre entretien dans sa chambre. Patricia est âgée de 42 ans et ressemble à une toute jeune-fille. Elle est enjouée et avenante. Elle ne pratique pas d'activités sportives actuellement, elle faisait du cheval, mais sa blessure à la cheville l'oblige à rester au repos un long moment.

Patricia est atteinte d'une IMC (Incapacité motrice et cérébrale) de naissance, elle peut se déplacer au moyen de son fauteuil électrique, mais également au moyen d'une canne. Elle vit au foyer Étincelle depuis vingt ans, mais avant de s'y établir complètement, elle a effectué des allers et des retours chez ses parents. Elle n'a plus de lien avec sa famille pour des raisons de maltraitements de la part de son père, décédé depuis plusieurs années.

Elle a perdu un petit ami il y a quelque temps et en a « retrouvé » un qui vient lui rendre visite régulièrement et accompagné de ses parents. Parfois, Patricia va passer les week-ends chez eux. Elle a été scolarisée jusque l'âge de dix-huit ans et sait lire et écrire. Elle travaille à l'Ésat (Établissement et service d'aide par le travail) de Creil, elle y assemble des balais. Les maltraitements de son père sont souvent cités durant l'entretien ; elle répète souvent qu'elle est capable d'être autonome comme si elle devait toujours le démontrer pour que nous n'en doutions pas. Elle rêve de pouvoir remonter à cheval.

Sylvie

J'ai rencontré Sylvie au sein de la structure Étincelle au mois d'avril 2013, notre entretien s'est déroulé dans sa chambre. Sylvie est âgée de 47 ans, elle parle en chuchotant parfois avec l'air de quelqu'un qui a peur qu'on l'entende. Sylvie n'a pas d'activité extérieure, elle aime passer du temps sur Internet pour s'instruire et découvrir. Elle est atteinte d'une IMC (Incapacité motrice et cérébrale) depuis la naissance et se déplace en fauteuil électrique. Elle indique que son IMC est une intelligence mal comprise : elle a retenu cette réflexion lors d'un entretien avec un psychiatre il y a quelques années et depuis elle la fait sienne.

Sylvie a toujours vécu en institution et vit au foyer Étincelle depuis vingt-six ans. Auparavant, elle a effectué des longs séjours en internat et en institution, à Garches, Reims et Berck avec l'impression d'être ballottée comme un paquet encombrant. Sa mère est partie alors qu'elle était très jeune. Elle n'a plus de contact avec son père depuis de nombreuses années : ils sont fâchés. Elle ne peut pas déterminer son niveau scolaire, mais elle sait qu'elle a été scolarisée et sait lire et écrire. Sylvie ne travaille pas, elle est en invalidité.

L'espace distal (celui de l'épreuve) de Sylvie est en rapport avec la culture. Elle est effrayée d'être prise pour une personne qui est sans culture et qui aurait des troubles cognitifs : ces éléments sont récurrents tout au long de l'entretien. Elle ressent de la pitié pour le personnel qui manque de culture. Elle aimerait obtenir le permis de moto pour conduire une cylindrée et elle souhaiterait vivre au milieu des animaux. Sylvie n'est ni sous tutelle ni sous curatelle.

Patrick

J'ai rencontré Patrick au mois d'avril 2012 au sein de la structure Étincelle. Notre entretien s'est déroulé dans la salle à manger. Patrick est âgé de 50 ans. Notre entretien nous a demandé des efforts à tous deux étant donné les troubles de l'élocution de Patrick. J'ai dû reformuler souvent et, de son côté, Patrick a fait souvent fait l'effort de se répéter. Patrick a l'air triste et maussade et mon intérêt pour sa personne, au sein de notre échange, semble lui apporter de la joie.

Il pratique le tir à la carabine, il joue au tennis et fait du foot en fauteuil. Suite à un accident de la route, il y a plus de vingt ans, durant ses heures de travail, Patrick est devenu tétraplégique. Il vit au foyer Étincelle depuis vingt ans. Avant son arrivée au foyer, il a été hospitalisé six mois puis a vécu un an dans une structure dédiée aux accidentés de la route. Avant l'accident, il vivait avec sa compagne qui depuis s'est mariée et a eu des enfants. Il a de rares visites de sa sœur et de son beau-frère.

Il a obtenu le certificat de formation générale à l'issue de sa scolarité et a été embauché chez Darty comme chauffeur livreur. Après l'accident, il a effectué une formation au sein de l'Ésat (Établissement de services d'aide à la personne) de Creil. Suite à cette formation, il a été déclaré inapte à tenir un emploi pour cause de lenteur.

Le motif récurrent de notre entretien s'est fixé sur son souhait de trouver une compagne et de remarcher comme avant, il parle d'ailleurs d'une possibilité de se faire opérer pour retrouver sa mobilité. Son rêve est de trouver une compagne, d'avoir des enfants et de quitter son état de tétraplégie. Patrick est sous la tutelle de sa sœur.

Angèle

J'ai rencontré Angèle au mois de mars 2012 sur la structure Étincelle. Notre entretien s'est déroulé dans la salle à manger. Angèle est âgée de 74 ans. Elle ressemble à un jeune enfant, dans ses mimiques et sa façon de se tenir et de s'exprimer. Lorsqu'on l'entend, une envie de la protéger nous surprend. Elle dégage une force dans sa fragilité apparente. Angèle pratique la botcha (pétanque en salle), la marche, elle aime sortir et parler aux gens qu'elle rencontre, elle va régulièrement à l'association des paralysés de France pour y faire des activités à raison d'une fois par semaine.

Angèle n'est pas en situation de handicap à proprement parler. Elle serait plutôt victime de désertion affective, désertion qui a influé sur son développement cognitif. Depuis l'âge de 14 ans, elle vit en institution. Elle a vécu dans un couvent à Paris dans le quinzième, le même que son amie Mado. Elle est arrivée au foyer Étincelle dans les années 1970. Elle a été abandonnée par sa mère à l'âge d'un mois et a été recueillie par sa grand-mère paternelle qui l'a élevée avec son père jusqu'à l'âge de 14 ans. Elle a un frère qui est décédé il y a quelques années et une sœur avec qui elle n'a plus aucun contact. Angèle n'a pas de visites de la famille, mais une amie commune à Mado qui vient les voir de temps en temps.

Ayant souvent été malade dans sa petite enfance, elle n'a pas pu avoir de scolarité suivie et régulière et déchiffre plus qu'elle ne lit. Elle a travaillé en Ésat (Établissement de service d'aide à la personne) à Creil dans la confection de boîtes et de classeurs, Angèle est à la retraite depuis quinze ans. Les maltraitances subies au couvent reviennent souvent durant l'entretien, c'est un motif récurrent. Ces maltraitances se situent dans l'espace distal d'Angèle ainsi que la grande reconnaissance qu'elle voue à son amie Mado. Elle souhaiterait savoir gérer son argent et avoir le droit de sortir seule beaucoup plus souvent.

4.2 Les salariés du dispositif Emmaüs Défi

Maryline

J'ai rencontré Maryline sur son lieu de travail à Emmaüs Défi, notre entretien s'est déroulé dans un des bureaux des conseillers d'insertion à l'étage du magasin. Maryline est âgée de 60 ans. Elle parle très doucement avec les larmes aux yeux tout au long de l'entretien.

Suite au décès de son amie et co-locatrice, il y a un peu plus de trois ans, Maryline s'est retrouvée à la rue et a vécu quelque temps dans un foyer de femmes. Elle est salariée chez Emmaüs Défi au rayon textile depuis trois ans. Elle avait été adressée par une assistante sociale qui a pu établir le lien avec la structure. À ce jour, Maryline est locataire d'un appartement à Paris dans le treizième arrondissement. Elle a un CAP (Certificat d'Aptitude Professionnelle) de comptabilité et a exercé le métier de comptable durant 25 ans, elle a été licenciée économique. Avant d'obtenir un contrat d'insertion au sein d'Emmaüs, elle a pris quelques cours d'informatique pour se perfectionner et s'occuper.

Pour ce qui est de l'environnement familial, Maryline a des liens forts avec sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer, elle en a pris soin durant dix ans avant qu'elle ne soit orientée sur une structure adaptée à la maladie. Le décès de son amie est un élément récurrent dans l'entretien, elle n'en a pas fait le deuil. Elle ne se projette pas dans l'avenir. L'entretien a dû être interrompu, car Maryline était en larmes en évoquant le souvenir de son amie.

Jean-Claude

J'ai rencontré Jean-Claude sur son lieu de travail à Emmaüs Défi, notre entretien s'est déroulé dans un des bureaux des conseillers d'insertion à l'étage du magasin. Jean-Claude est âgé de soixante ans. C'est un homme joyeux et bavard. Il s'exprime volontiers sur son passé. Il travaille actuellement au rayon électroménager du magasin Emmaüs et participe à la vente.

Il a été conducteur de tramway dans la région de Bordeaux et a été licencié pour motif économique. Il a rendu son appartement avant de ne plus pouvoir payer le loyer et a décidé de se rendre à Paris pour retrouver du travail. Il a vécu dans la rue et survivait de mendicité. C'est lors d'une maraude qu'il est entré en contact avec des travailleurs sociaux d'Emmaüs. Il a signé un contrat d'insertion en janvier 2013 et son contrat prend fin dans quelques jours. Jean-Claude a recommencé à travailler au fur et à mesure. Il a démarré par un contrat de quatre heures par semaine pour en arriver à un contrat de vingt-six heures hebdomadaires. Il a profité du temps de ce contrat pour se former aux métiers du gardiennage parallèlement à son emploi chez Emmaüs et a obtenu un poste de gardien dans une cité HLM de Paris. Il prendra ce poste dans quelques semaines. Il s'agit d'un emploi en contrat à durée indéterminée et il bénéficiera d'un logement de fonction.

Il est ravi de la tournure que prend son avenir professionnel et en parle avec emphase. Durant l'entretien, on peut observer qu'il ressent une certaine satisfaction à être interviewé par les médias lors de reportages sur la précarité.

Serge

J'ai rencontré Serge sur son lieu de travail à Emmaüs Défi, notre entretien s'est déroulé dans un des bureaux des conseillers d'insertion à l'étage du magasin. Serge est âgé de 61 ans. C'est un homme très jovial et très bavard qui aime raconter des situations avec moult détails. Il est en contrat d'insertion au sein d'Emmaüs, il se charge des livraisons de meubles et de la vente en magasin.

Il a travaillé vingt-cinq ans dans la marine pour l'entreprise Shell puis il a exercé en tant qu'ambulancier. Par la suite, il est devenu déménageur via plusieurs contrats à durée déterminée. Son dernier contrat, en tant que déménageur, n'a pas été renouvelé du fait de son âge. Il a tenté de retrouver un emploi dans le secteur du déménagement, mais sans succès. Serge a été condamné à trois ans de prison pour coups et blessures sur un agent de police, il a effectué sa peine de prison en rentrant d'une mission de la marine, missions qu'il ne reprendra plus. À sa sortie de prison, Serge s'est retrouvé à la rue, il a erré de foyer en foyer en se débattant de son addiction avec l'alcool durant plus de six ans, il est toujours en traitement actuellement.

Il a trois enfants avec lesquels il n'a plus de contact. Son fils, né d'un premier mariage, est entré dans la délinquance, une de ses filles vit au Canada et une autre n'a plus jamais donné signe de vie. Serge a été marié deux fois. Il parle souvent de sa profession de déménageur qui semble lui tenir à cœur, c'est un élément récurrent durant notre échange. Il est demandeur de reconnaissance au sujet de ses capacités à apporter aide et protection à autrui. Serge a pour objectif de terminer sa vie professionnelle au sein d'Emmaüs et d'y revenir durant la retraite en tant que bénévole. Il vit désormais en appartement.

Chapitre IV. Interprétation herméneutique et méthodologique des échanges

1. Le choix d'une posture engagée

Dans le domaine des histoires de vie, trois modes d'approches sont pointés par Gaston Pineau et Jean-Louis Le Grand. Plus précisément, ils indiquent trois modèles d'exploration des histoires de vie¹⁸⁵ :

- *Le modèle biographique ou d'investissement de la vie par un autre.* Ce modèle comporte un énonciateur et un interlocuteur. C'est donc dans ce modèle que nous nous retrouvons lorsque je recueille la parole de chacune des personnes « interviewées ». Je recueille leurs propos, j'échange avec elles et parfois je reformule pour être au plus près de ce qu'ils souhaitent me dire, me transmettre.

- *Le modèle autobiographique ou d'auto investissement.* L'énonciateur est aussi l'interlocuteur. Il travaille sur l'énoncé et l'interprétation.

- *Le modèle dialogique, de co-investissement.* Nous sortons des rapports disciplinaires et anti-disciplinaires, un dialogue s'engage, il y a deux énonciateurs et deux analystes. Ce modèle a émergé avec l'utilisation des histoires de vie en formation. Dans le cadre des entretiens conversationnels de cette recherche, il est aussi question de ce modèle puisque mes interlocuteurs et moi-même sommes entrés dans un dialogue qui a apporté des éléments de savoirs à l'un comme à l'autre.

Mes entretiens conversationnels empruntent donc à deux des trois modèles d'exploration repérés par Pineau et Le Grand. Chaque modèle se rattache à une situation sociolinguistique. La situation sociolinguistique exprime l'échange, la parole donnée à l'autre, le recueil de cette dernière¹⁸⁶. Il coexiste donc un locuteur et un interlocuteur, le locuteur énonce des faits relatifs à sa vie. Il est donc producteur d'un énoncé. L'interlocuteur fait un travail d'interprétation et d'analyse sur l'énoncé.

Chaque entretien conversationnel a été retranscrit mot à mot en indiquant les hésitations, les silences et les lapsus. Un silence contient des informations émotionnelles et renseigne sur les espaces

185 Pineau, G. & Le Grand, Jean-Louis (1993). *Les histoires de vie*. pp. 101 et 102.

186 Ibid., p. 96.

distaux de l'interlocuteur qui se met en récit. Il existe des silences vides, ceux où rien de probant n'est interprétable, et des silences pleins, ceux où le sujet réfléchit ou bien exprime quelque chose qui reste à découvrir¹⁸⁷. Le silence, dans son absolu, a une signification. Une assertion prise dans un documentaire, sur la vie de personnes âgées en maison de retraite, explique ce qu'il peut y avoir en termes de sens dans un silence : « Donnez-moi un peu de votre silence et je vous en donne un peu du mien [...] il faut du temps pour donner son silence à l'autre »¹⁸⁸.

Pour Alain Corbin, c'est dans l'écriture de soi que nous pouvons retrouver le silence. Nous pouvons également y trouver des notations sur les méfaits ou les bienfaits de ce silence et pour tout ce qui concerne les émotions, car le silence est une émotion, ce n'est pas une absence de bruit¹⁸⁹. Effectivement, le silence n'est pas toujours une panne de langage. « On croit qu'il représente l'absence de bruit comme l'obscurité résulte de l'absence de lumière, c'est une erreur »¹⁹⁰. Autrement dit, le silence nous fait entendre autrement. Toujours selon Alain Corbin, lors de son intervention dans l'émission *Les Chemins de la Philosophie*, le silence aurait une texture selon les individus, selon le lieu et selon le temps et ce dernier aurait besoin de se révéler par un petit bruit. En l'occurrence et dans le cadre de ma recherche, le petit bruit réside via les échanges que j'ai pu avoir avec certains résidents d'Étincelle et certains salariés d'Emmaüs Défi. C'est grâce à ces échanges que j'ai eu l'occasion d'entendre chacun des silences.

Il est indispensable de faire la différence entre les moments de réflexion de l'interviewé et ses moments de gêne où il ne trouve plus rien à dire sur la question, sous peine de fausser la donne. Fausser la donne se résumerait à cesser l'échange trop tôt ou bien à appuyer sur la gêne du locuteur. J'ai donc dû utiliser un mélange d'empathie et d'intuition pour apprendre à rebondir sur des silences, mais aussi sur des échanges qui ne nous faisaient pas progresser dans la conversation. Ainsi, j'ai rebondi sur leurs propres mots de vocabulaires. Par exemple, lorsque les résidents du foyer Étincelle utilisent le terme de « mono » pour nommer les auxiliaires de vie, je qualifie également ces auxiliaires de « mono ». Lorsque Serge, salarié d'Emmaüs, me dit :

187 Ville, Patrice & Gilon, Christiane (2007). « *Entretiens non-directifs et analyse de contenu dialectique* », p. 4. Publié sur le site :

http://www.socianalyse.net/accueil/Textes_socianalyse_files/Entretien%26analyse.rtf

188 Propos tenus par Yann Coridian, chorégraphe et professeur de danse, dans un documentaire de Valeria Bruni Tedeschi (2016) : *Une jeune fille de quatre vingt dix ans*.

189 D'après les propos d'Alain Corbin Professeur émérite de l'université Paris I Panthéon-Sorbonne dans *Les Chemins de la philosophie*. Émission diffusée le 01/03/2017.
<https://www.youtube.com/watch?v=VwJs5k3CkD0>

190 Fromentin, E. (1984). *Un été dans le Sahara*. Œuvres complètes Gallimard, 1984, p. 54.

– Je lui ai dit « Mais tu sais c'est pas grave c'est une hystérique la nénette, elle a essayé de me barber là ça marche pas ! ».

Je lui réponds : « – Mais si vous avez l'impression qu'elle essaie de vous barber, comme vous dites, c'est parce que vous venez d'Emmaüs ou alors... ».

Idem dans l'échange avec Maryline, salariée d'Emmaüs également, ou j'ai repris dans un premier temps le mot « appart » pour son logement actuel à la place de « foyer », et me suis retrouvée prise de court pour formuler là elle vivait auparavant :

« – Oui, ils ont tout refait, heureusement d'ailleurs, mais oh quand j'ai vu l'appart. Et puis bon maintenant que tout est propre euh... Ça va.

– Et avant l'appart, vous avez donc vécu dans... un... un foyer ? ».

Rebondir sur les termes de chacun me permet de poursuivre l'échange, mais aussi d'entrer en empathie avec eux. J'ai pu observer ce phénomène durant mes vingt années d'expérience dans le domaine du travail social ; à l'occasion des cinq cents entretiens annuels que je devais réaliser chaque année. Aucune prise de notes n'a été effectuée durant chaque rencontre, un simple téléphone portable a permis l'enregistrement de ces mises en récit. Chacun des résidents et salariés interviewés était averti que j'enregistrais notre échange et le téléphone était rangé dans ma poche dès le début de l'entretien, afin de l'ôter de notre vue et d'obtenir des conversations plus naturelles sans davantage nous préoccuper de l'enregistrement. Notons qu'en enregistrant, les hésitations, les ambivalences sont repérées alors qu'une prise de note les aurait effacées.

Interprétation des entretiens conversationnels

J'ai choisi d'utiliser une approche socioanalytique en rapport avec le champ de l'analyse institutionnelle, que j'évoque au chapitre I section 4, en concomitance avec deux des catégories de Heinz et en m'inspirant de l'approche de Thomas et Znaniescki ainsi que de la trilogie des identités de Guy Bajoit. Je vais donc développer ici le détail de ce que j'emprunte aux approches citées précédemment.

La socialanalyse

J'ai découvert la socialanalyse en 2009 dans le cadre d'une commande d'un bailleur de la Ville de Paris faite à un enseignant de Paris VIII et socialanalyste, Patrice Ville et sa collaboratrice Martine Bodineau.

L'analyse de l'institution consistant à résoudre une crise ; la socianalyse se pose comme un des outils pour ce faire. Elle permet de réfléchir de quelle façon il est possible de faire émerger une parole qui n'apparaît pas dans le quotidien institutionnel. Le socianalyste cherche à comprendre comment chaque individu dans une même situation apparente se rapporte cette dernière. La socianalyse c'est « croiser des analyses individuelles des personnes et les socialiser, mais en les croisant et en s'arrangeant pour que chacun écoute l'analyse de l'autre »¹⁹¹.

Dans le cadre d'une interprétation au moyen de la socianalyse, il convient de suivre les sept étapes suivantes à suivre dans l'ordre :

- L'établissement des catégories de lecture. Pour ce faire, j'ai construit un tableau où j'ai listé mes catégories de lectures nommées thématiques. J'en ai retenu dix-huit :

- la thématique « vocabulaire »,
- la thématique « singularité »,
- la thématique « relationnel »,
- la thématique « habitudes au sein de l'institution »,
- la thématique « relation au travail »,
- la thématique « famille et amis »,
- la thématique « marques de rejet et de non-reconnaissance »,
- la thématique « place des activités manuelles ou sportives »,
- la thématique « indications maltraitance ou absence de bienveillance, mépris (factuel ou ressenti) »,
- la thématique « circonstances de l'arrivée dans la structure et perceptions du lieu de vie » pour les résidents d'Étincelle, perception du « lieu de travail » pour les salariés d'Emmaüs,
- la thématique des « éléments qui indiquent le degré d'autonomie ou qui la freinent »,
- la thématique « perspectives, désirs et projets »,
- la thématique « développement de savoirs indigènes » (Cf. Michel de Certeau),
- la thématique « perception du degré d'intégration de la situation ou du lieu »,
- la thématique « perception du regard d'autrui »,
- la thématique « espace distal » ou « Topoi récurrent »¹⁹²,
- la thématique « vie affective et sexuelle »,
- la thématique « trampoline de Larcher ».

Chaque thématique est argumentée par des extraits d'entretiens menés à Étincelle et Emmaüs qui sont eux-mêmes argumentés par des observations.

191 Conférence sur la socianalyse écoutée sur Internet le 7/10/2010 : <http://193.54.168.65/docs/>

192 La notion d'espace distal a été discutée en note de bas de page, page 29.

- Le surlignage du texte. Il faut être vigilants à ne pas rater les lapsus et les contradictions qui ont leur importance lorsque nous arrivons à l'étape du portraiturage. Ce surlignage constitue une autre tentative pour entrer dans le cadre de référence de l'interviewé sans perdre de tête ce que nous recherchons.
- La synthèse du discours. Elle permet de reconstituer le système de pensée de l'interviewé, on recherche la logique du cheminement de sa pensée et toujours dans l'époché, cependant notons que rechercher cette logique nous conduit à interpréter et le faire c'est passer dans un cadre externe et donc sortir du cadre de référence de l'interviewé.
- Le portraiturage¹⁹³.
- La caricature.
- La mise en relation des différents entretiens.
- Passer au global à partir des singularités.

Dans l'approche mise en œuvre, pour l'interprétation de mes entretiens, j'ai établi mes catégories de lecture une fois après avoir relu l'ensemble des retranscriptions et en surlignant ces dernières au fur et à mesure. J'ai repéré ces catégories en rapprochant les éléments que je recherche en fonction du discours des interviewés et des liens convergents et divergents entre eux. J'ai effectué un deuxième type de surlignage pour repérer les lapsus et les contradictions.

Ces étapes de surlignage, suivies de la synthèse des entretiens, m'ont aidée à en fixer la lecture, je n'ai pas portraituré les protagonistes de mes interviews étant donné que le contenu de mes synthèses d'entretien détiennent déjà les informations de portraiturage (Lieu d'interview, âge, éléments propres à chacune des situations). L'étape de la caricature a pour fonction de préserver l'anonymat et d'avoir un effet mémoire et d'extrapolation, « [...]rien n'est plus fidèle qu'une caricature »¹⁹⁴. L'ensemble des résidents du foyer Étincelle que j'ai rencontrés ainsi que les salariés d'Emmaüs Défi m'ont autorisée à les citer, ce qui me permet de ne pas investir de temps dans la phase des caricatures.

193 Portraiturage : néologisme de Patrice Ville qui indique la façon de présenter chaque interviewé avec des données objectives et subjectives.

194 Séminaire sur les techniques de l'entretien non directif, présenté par Patrice Ville, du 17 au 19/10/2009 à Paris 8.

Les catégories de Walter R. Heinz

Ces catégories sont souvent utilisées afin d'interpréter des récits, des interviews dans le cadre de la recherche biographique. Ce sont des catégories d'interprétation adaptées par Christine Delory-Momberger d'après Walter R. Heinz¹⁹⁵. Quatre thématiques, à partir desquelles l'interprétation du récit ou la parole d'autrui se réalisent, sont définies :

1) *Les formes du discours*. Il s'agit de repérer les divers modes d'organisation discursive : est-ce du narratif, du descriptif, de l'explicatif ou de l'évaluatif ? Ensuite, il s'agira de repérer les relations qui s'établissent entre ces modes d'organisation discursive en repérant quels pronoms utilise l'interviewé pour prendre en compte la dimension émotionnelle.

2) *Le schéma d'action*. Quelle est l'attitude des énonciateurs dans leur rapport aux événements et dans la façon dont ils agissent et réagissent ?

Les différents schémas d'action :

- un agir stratégique : planification et négociation.
- un agir progressif : attitude d'exploration des situations et de construction progressive.
- un agir avec prise de risque.
- un agir attentiste : l'énonciateur est en position de voir venir et s'en remet aux circonstances.

3) *Le topos ou motif récurrent*. Il s'agit de ce qui thématise et organise le récit, ce sont les clés d'interprétation du vécu.

4) *La gestion biographique des topos en fonction de la réalité socioindividuelle*. Cette gestion met en confrontation les topos, le sujet négocie en fonction de la réalité, il s'agit de s'intéresser à la façon dont la personne s'accommode et gère la réalité. Comment le sujet ajuste-t-il ses actions en fonction de cette dernière ?

De ces catégorisations, j'ai fait le choix d'en utiliser un tel que le topoï ou motif récurrent. Les catégories 1 et 2 m'ont semblé difficiles à utiliser pour ce qui concerne les échanges avec les personnes atteintes de troubles de la cognition à des degrés différents. J'ai compris qu'il ne serait pas possible d'utiliser ces catégories telles quelles lorsque je me suis aperçue des difficultés liées à la temporalité chez certaines personnes. Ainsi, Pascal s'exprime au présent alors que le passé serait requis. Lorsqu'il parle de sa mère, dont je sais qu'elle est à la retraite, il dit « ma maman, elle travaille ici [...] ma maman elle travaille, elle est infirmière ». Lorsqu'il évoque l'incendie de la résidence qui a eu lieu il y a plusieurs mois, il me précise « parce que j'ai eu peur la semaine dernière [...] Ouais, tu sais les travaux, la flamme est partie ».

195 Heinz, Walter R. (2000). *Selbstsozialisation im Lebenslauf. Umriss einer Theorie biographischen Handelns*.

Le propos de Mauricette indique également un souci de temporalité lorsqu'elle dit : « Moi, avant, non ! Quand j'étais handicapée, j'aurais voulu être soit médecin anesthésiste ou soit assistante sociale pour les délinquants ! ». Patricia, quant à elle se repère dans le temps au moyen du moment du passage des individus au sein de la structure et pour indiquer l'époque de puis laquelle elle n'a plus de contact avec sa mère, elle nous indique que « Ça fait un moment qu'elle m'écrit plus, même au moment de Maryline elle m'écrivait plus déjà ! ».

Le motif récurrent correspond également aux espaces distaux et proximaux selon Jean-Michel Baudouin, mais ici il ne s'agit pas de redondance mais de complémentarité. Dans le cadre des interviews je considère que mon panel d'interviewés se retrouve dans une situation d'énonciation et il conviendrait, avant d'entrer plus en avant dans le contenu des entretiens, d'apporter des précisions en lien avec le concept d'exotopie, l'espace distal et proximal sont la négativité interne de chacun¹⁹⁶. L'exotopie est un déplacement intérieur et il n'est donc pas question dans ce cas là d'un déplacement géographique, mais plutôt de transformation. Ce concept aide à comprendre comment un déplacement peut-être une occasion de formation lors d'épreuves et lorsque nous négocions des tournants de vie. Ce qui est exotopique se situe « en dehors des espaces habituels »¹⁹⁷. Certains éléments d'une énonciation peuvent se retrouver dans un espace distal (espace inhabituel, événement qui a constitué une épreuve) et d'autres dans un espace proximal (espace habituel, événement non pointé comme épreuve). L'exotopie se situe dans le passé et se développe dans un espace distal, cet espace distal pointé dans le récit indique que le sujet énonciateur prend conscience de...

196 Baudouin, Jean-Michel (2009). *L'autobiographie à l'épreuve du texte : la formation comme exotopie*, dans un ouvrage coordonné par Bachelart, D. & Pineau, G. *La biographie, la réflexivité et les temporalités*. p. 103.

197 Ibid. p. 105.

Les types de personnalités sociales de William Isaac Thomas¹⁹⁸

Reprenons ici les quatre motivations repérées par William Isaac Thomas lors de l'analyse de l'ensemble des biographies recueillies pour son travail de recherche auprès des paysans polonais¹⁹⁹ :

- le besoin de sécurité (savoir de quoi sera fait l'avenir, prévoir...),
- la recherche de nouvelles aventures (au niveau amical, amoureux),
- le désir de réponse (besoin d'amour, d'affection, amour physique, romantique, amour de soi-même...),
- le désir de reconnaissance (celle donnée par autrui, la société...).

Au moyen de ces quatre types de motivation, il étudie des conduites, des comportements, chacune d'entre elles combine chacune un aspect dominant par rapport aux autres. Il évoque également trois types de personnalités sociales : le philistin (conformiste soumis à la tradition sociale), le bohème (caractère instable) et le créatif (réfléchi et ouvert au changement), « néanmoins, il faut reconnaître qu'à partir d'un même point de départ, on peut arriver à des résultats tout à fait différents »²⁰⁰. D'où la dangerosité et la médiocrité de stigmatiser autrui et d'utiliser la pyramide de Maslow²⁰¹ en sociologie et dans les métiers de l'humain : ceci risquerait d'aboutir à une grille de lecture postulant un déterminisme sans appel pour le sujet.

J'ai donc élaboré, implicitement, des catégories de lecture transversales à ma grille d'interprétation au vu des entretiens effectués que j'ai mis en lien avec deux des six types culturels d'immigrants : le pionnier et le colon. Les types culturels idéalistes, opportunistes, cafone²⁰² et intellectuels n'ont pas été pris en compte car hors sujet pour ce qui concerne les personnes avec qui j'ai eu des entretiens conversationnels. En effet, l'idéalisme et l'opportunisme ne relèvent pas des pistes recherchées et le cafone est l'imbécile, le sous-adapté, son objectif est d'amasser beaucoup d'argent et de repartir dans son pays²⁰³. C'est une figure d'inadaptation pour la sociologie de l'époque.

198 Guth, Suzie (2004). *Chicago 1920 aux origines de la sociologie qualitative*.

199 Thomas, William-Isaac & Znaniecki, Florian (1919). *Le paysan polonais en Europe et en Amérique, Récit de vie d'un migrant*.

200 Guth, Suzie (2004). *Chicago 1920 aux origines de la sociologie qualitative*. p. 104.

201 Abraham Maslow (1908- 1970) est un psychologue américain qui s'est attelé à une réflexion sur la hiérarchie des besoins. Il en a présenté une vision sous forme pyramidale, depuis baptisée pyramide de Maslow.

202 Suzie Guth tire ce mot de l'italien *cafone*, qui signifie plouc, rustre, mufle.

203 Guth, Suzie (2004). *Chicago 1920 aux origines de la sociologie qualitative*. p. 106.

Pour ce qui concerne l'intellectuel européen, « il court après une terre promise », il souffre « d'une dilatation de l'ego, sa vision négative du Nouveau Monde le conduirait à surévaluer sa propre personne »²⁰⁴.

Dans l'exemple des colons et des pionniers, nous retrouvons une parfaite illustration de ce qu'il faut se détacher du passé, se détacher aussi de ce que l'on connaît pour avancer. Avancer nécessite une réelle rupture. En effet, « le colon maintient son allégeance à la mère patrie » et le pionnier, quant à lui ne prête pas allégeance, « ils sont installés, ils ne parlent plus de leur ville natale »²⁰⁵. Substituons les termes de mère patrie et de ville natale aux termes d'origine sociale et familiale et il devient possible d'intégrer ces deux types culturels dans une lecture contemporaine à visée interprétative et compréhensive. Dans le cadre de mes entretiens, je peux donc parler de ceux qui ont intégré la situation, l'acceptent et s'y adaptent (les pionniers de la situation) et ceux qui la refusent et tendent vers un retour an arrière (les colons).

La trilogie des identités selon Guy Bajoit

Enfin, selon la trilogie des identités développée par Guy Bajoit, les éléments perçus lors de chaque rencontre et en lien avec l'identité engagée, assignée et désirée seront relevés via les thématiques repérées au moyen de l'approche socianalytique et dans la perspective d'évaluer ce que produit l'absence ou la présence de cette reconnaissance sur le pouvoir d'agir.

Remarque méthodologique

Établir une grille d'analyse est une guidance dans l'étude de contenu d'un entretien et en aucun cas il ne saurait être question que toutes les cases en soient noircies. En effet, rappelons que chaque individu est singulier, que chacun a son histoire et que donc ses motivations divergent ainsi que le contenu de chaque entretien. Ne perdons pas de vue que l'interprétation d'entretiens, de récits de vie, d'histoires de vie peut se révéler être une « violence symbolique » et que si déductions il y a, elles sont à faire avec mesure et ne doivent pas enfermer le sujet.

Il est tout aussi utile d'apporter de nouveau une précision sur une éventuelle injonction des besoins du sujet. En effet, gardons en tête que certains outils issus de la psychologie enferment le sujet et laissent grande ouverte la porte menant aux stigmatisations en tout genre. La théorie des quatre motivations ne se lit pas et ne saurait s'utiliser comme cette pyramide de Maslow qui a fait polémique dans le domaine des sciences humaines pour les raisons citées plus haut.

204 Ibid., p. 109.

205 Idem, p. 106.

2. Outil d'interprétation des entretiens

Nous retrouvons ici l'interprétation de l'ensemble des entretiens conversationnels au moyen des thématiques et approches citées précédemment.

Entretien	Réf.	Thématiques et extraits d'entretiens concernés	Observations
		Thématique « vocabulaire »	
Angèle	A1	« Oui ! Et puis des fois, ben on fait des jeux avec les monos !	Infantilisation ? Sentiment d'être comme en colonie de vacances ?
	A2	« et puis les monos donc ils ont parlé ».	
	A3	« là jeudi on va y aller avec une personne, enfin une mono ».	
Patrick	PAT1	« L'infirmière d'ici ? – Les monos aussi ! – Comment ? – Le mono aussi ! »	Idem.
Mado	M1	« Et puis ben ici ils appelaient pas ça une salle à manger ils appelaient ça un restaurant alors je me disais waouh. C'est drôle de voir un restaurant hein ? Ça fait des termes qui sortent, qui étaient autrement que chez les sœurs hein ».	Le vocabulaire utilisé à son importance dans la perception de son environnement comme nous l'indique Mado dans cet extrait.

	M2	« Oui ! Chez les sœurs c'était quoi pour dire euh... – Ben le réfectoire. – Oui, le réfectoire, le dortoir peut-être aussi ? »	Des mots qui rappellent les colonies de vacances. Mais nous avons chacun nos horizons de mots ²⁰⁶ .
	M3	« quand j'suis arrivée ici, on avait 15 jours euh deux monos qu'étaient attitrées ». « Ici, moi quand j'suis rentrée ça parlait toujours de monitrice alors...[...] Maintenant, on dirait plus tôt, euh, auxiliaire de vie. [...] Et ils ont pris l'habitude de dire mono alors c'est vrai qu'on a l'habitude de dire mono ».	Difficultés pour trouver le terme... On hésite souvent, situation de handicap, handicap, invalide, infirme ? D'autant plus qu'il y a le souci de rester politiquement correcte et de ne pas blesser autrui, de rester bienveillant jusqu'au vocabulaire qui désigne autrui.
	M4	« Donc les moins, les moins euh...les moins invalides... ».	
Mauricette	MA1	« C'est de me retrouver avec mes copines, mes copains et des monos que j'aime bien ! ».	
Christian	C1	« Ah ici, on m'appelait Cricri la crème, je piquais la crème des monos » <i>[Il rit beaucoup en parlant de cela.]</i>	Le terme mono est utilisé comme chez d'autres résidents.
Sylvie	S1	« J'ai répondu comme ça, des fois les... monos... Là, j'arrive à les mettre... là... Pas K.O. mais leur mettre euh... »	Le terme mono est utilisé comme chez d'autres résidents.
Christophe	CH1	« y'avait plusieurs places, mais pas du foyer quoi et puis genre invalide, car j'aime pas utiliser de termes du genre usager et handicapés. – Invalide ça vous va mieux ? – Oui, je préfère. [...] Parce que pour moi quelque part on est tous handicapés quoi ? On est pas... forcément... on a tous des handicaps quelque part quoi. »	On peut, observer ici l'importance du vocabulaire qui désigne.

206 Weigand, Gabriele (2007). *La passion pédagogique*.

		Thématique « singularité », se reconnaît ou est reconnu ou reconnaît.	
Patrick	PAT2	« C'est grâce à Dieu que je suis là, c'est grâce à Dieu que je suis pas mort, je suis là ! »	Reconnaissance envers Dieu, il a donc envie de poursuivre sa vie maintenant bien que son discours s'attache beaucoup aux éléments de sa vie d'avant.
Mado	M5	« Alors, vous avez quel âge Mado ? – Alors, j'ai 70 ans [...] Et pour quelqu'un qui devait pas vivre ! [...] Et comme je m'appelle Fortin alors j'te dis pas ».	Cela lui fait ressentir une certaine particularité.
	M6	« Quand je suis arrivée j'étais que la 35 ^e résidente. »	Se reconnaît et est reconnu comme une des plus anciennes résidentes.
	M7	« c'est moi qui organise les vacances. »	Se reconnaît et est reconnue comme celle qui organise les vacances de ses amies et compagnes de chambre.
	M8	« Ben, je cherche sur Internet le lieu qui me plaît. Alors des fois je me suis fait un peu avoir parce que ils disent que c'est accessible aux personnes handicapées, c'est pas toujours vrai ».	La plupart des individus connaissent le mot de handicap, sa définition, mais n'ont aucune conscience de ce que cela peut représenter en termes d'accessibilité, d'où les lois produites ces dernières décennies (mais pas toujours appliquées, car retardées dans leur obligation d'application ²⁰⁷).
Pascal	P1	Dans le cadre des visites de sa sœur : « Et qui fait le café ? – C'est moi-même ! »	Le ton de fierté dont il use au moment où il dit « moi-même » et le <i>même</i> qui renforce le <i>moi</i> ainsi que le grand sourire de Pascal au moment précis où il énonce ces mots indiquent qu'il se reconnaît comme « étant capable de », il tire une satisfaction de cette capacité qu'il se reconnaît.

Patricia	PA1	<p>« J'ai vu, sur votre porte, qu'il y avait des petits chevaux d'ailleurs ? – C'est moi qu'a choisi ! <i>[Elle rit.]</i> – C'est vous qui avez décidé de mettre ça sur la porte ? – C'est moi qu'a demandé ! [...] Parce que j'aime bien les chevaux ! J'aime pas qu'on fait mal aux chevaux devant moi ! – Donc quand on voit un cheval sur la porte on sait que c'est Patricia ! <i>[Elle rit.]</i> – Parce que chaque personne sur leur porte on a un dessin ! »</p>	Ces chevaux représentent une des marques de son identité, reconnaissance de sa singularité par la représentation de ce qu'elle aime.
Mauricette	MA2	<p>« sur votre porte vous avez mis votre nom quelque chose votre porte qui montre que c'est votre chambre ? – C'est marqué Momo et y'a un dauphin ! – Momo et un dauphin ? Pourquoi [...] un dauphin ? – Parce que j'aime bien les dauphins ! »</p>	Personnalisation, respect d'un des aspects de sa singularité dans la possibilité de s'identifier à ce qu'elle aime.
Christian	C2	<p>« Ah ici, on m'appelait Cricri la crème, je piquais la crème des monos » <i>[Il rit beaucoup en parlant de cela.]</i> – Vous aimez la nature ? – Oui, je suis gauchiste écolo ».</p>	Un surnom comme marqueur de singularité. Un parti revendiqué comme une identité. Comme un sentiment de fierté, il est reconnu et se reconnaît comme autonome
	C3	<p>« J'étais en fauteuil et je me suis mis à la Voile. En vacances y'avait un lac et le mec il me laissait le bateau tout seul ».</p>	
Sylvie	S2	<p>« Est-ce que vous avez un surnom ? – Oui, Marie-Rolande. [...] c'est que pour les gens avec qui vraiment je suis proche.</p>	Un surnom voire un diminutif est le début d'une marque de reconnaissance, c'est quelque chose qui nous différencie.
	S3	<p>« Quel est votre handicap ? – IMC, infirme moteur cérébral. Intelligence mal comprise ».</p>	Elle fait ainsi de sa situation de handicap une singularité en s'appuyant sur de l'humour

	S4	<p>« C'est ça, c'est ça. On m'a toujours appris à partager. Allah disait qu'il faut partager, alors c'est Dieu. Les Arabes, les musulmans, ils disent Allah, d'autres vont dire Dieu, d'autres vont dire d'autres noms. Allah a dit qu'il faut partager. Je sais que moi je partage.</p> <p>– Et les autres vous le reconnaissent ça ? Ils vous le disent ?</p> <p>– Non, pas forcément ».</p>	Voici une illustration du décalage entre la façon dont on se voit et la façon dont on est perçu.
Christophe	CH2	<p>En parlant de son surnom :</p> <p>« C'est Cricri.</p> <p>– C'est Cricri dans la famille ?</p> <p>– Oui.</p> <p>– Vous préférerez qu'on vous appelle comment ?</p> <p>– Moi, ça n'a pas d'importance ».</p>	Est-ce que le type de marque de reconnaissance qui nous atteint est en lien avec le niveau de culture ? En tout cas pour lui nom ou surnom n'ont aucune importance.
	CH3	<p>« Vous ne vous trouvez que des défauts ?</p> <p>– Oui, surtout un, un gros défaut. Un caractère à la con.</p> <p>– Vous pouvez m'en dire plus sur votre caractère à la con ? Votre entourage aussi vous le dit ?</p> <p>– Oui, ils me disent « arrête de gueuler pour un oui et pour un non ».</p>	Christophe parle de ce caractère avec beaucoup de fierté dans le ton, comme s'il en faisait un étendard, un signe de reconnaissance, quelque chose qui lui permet de s'affirmer dans une singularité ?
Serge	SE1	<p>« Il me dit « Ouais, ça va pas passer ». Je dis « Si, si ». Alors Abdallah dit... alors, ils ont pas l'habitude de monter les escaliers en marche arrière alors je dis que j'y vais, j'ai pris la sangle, j'ai commencé à monter puis on a tout monté impeccable ».</p>	Serge se reconnaît comme celui qui sait, il l'indiquera tout au long de l'échange comme vont l'indiquer les extraits placés dans cette thématique, mais aussi dans la thématique des éléments récurrents de l'échange que nous avons eu.
	SE2	<p>« et je suis arrivé avec trois tonnes de trucs et normalement on a droit à 700 kg [il sourit.] ».</p>	Il est heureux de se faire remarquer à ne pas respecter certaines choses, il semble ainsi marquer sa spécificité et se construire une identité : celle de celui qui enfreint les règles.

SE3	Et puis alors une fois, j'ai expliqué à un gars qu'une machine à laver il faut la prendre comme ça <i>[il mime le geste]</i> .	Serge se positionne, se reconnaît comme celui qui sait et qui transmet.
SE4	« Qu'est-ce que vous faites ? ». Ben je lui dis, « Ben, je vais la descendre », « Mais pas tout seul ? », je dis « Si, si », je lui dis « Bah regardez ». J'ai pris la sangle et je l'ai descendue comme ça sur le dos, j'ai descendu cinq étages. Elle a dit au gars « Faut rien dire ». On arrive et la première chose qu'il dit c'est « Oui, il a pris la machine à laver tout seul sur le dos ». Qu'est-ce que je me suis fait engueuler <i>[il rigole]</i> .	Serge semble fier d'avoir dépassé le cadre, il semble que c'est ainsi qu'il s'affirme, qu'il affiche sa singularité.
SE5	« Alors des fois y'en a qui me voyait prendre des trucs, pan Pan Pan... Ils me voient rigoler, des gars et des copines ils me voient et ils se disent, mais il est complètement barjo ! ».	Dépasser un cadre donné est assez plaisant pour Serge.
SE6	« Alors je leur fais voir comment faut faire, y'en a d'autres on leur explique comment faut faire et ils font tout à l'envers ».	Se reconnaît et souhaite être reconnu comme celui qui sait en pointant l'insuffisance d'autrui.
SE7	« madame Leconte elle s'occupait bien de nous et... y'avait... ouais comment elles s'appellent ? Béatrice ! La cousine à monsieur Bastaro, le rugbyman [dit cela sur un ton très fier], puis un jour, on discutait avec Béatrice, on fumait et puis v'là le rugbyman qu'arrive, puis il la regarde et lui dit « C'est lui qui t'emmerde ? ». Elle dit « Non, lui et son pote là, ce sont mes deux gardes du corps, si on me touche ils bougent » ».	La célébrité est-elle contagieuse ? Il indique par là qu'il assure la sécurité de quelqu'un qu'il estime important de par ses liens familiaux avec une célébrité sportive.
SE8	« Les stagiaires ils venaient avec nous. Said, eh ben elle dit on allait avec le vieux là, alors je regarde Martine, parce que le vieux c'est moi hein, alors j'lui dis « t'as une bonne assurance vie » elle me dit « pourquoi? », parce que moi quand je conduis c'est le fou [...] ».	Dans cette situation, Serge est fier d'être reconnu comme celui qui protège. Il en fait un étendard de son « grain de folie ».

Jean-Claude	JC1	« j'ai réussi mon stage avec excellent partout ».	Se reconnaît comme ayant réussi et est reconnu comme ayant réussi avec cette mention « excellent ». La marque de reconnaissance réside en l'expression de l'égalité qui se perçoit dans le fait que chacun fait sa part de vente (salariés, bénévoles, accompagnants).
	JC2	« Y'a les bénévoles et est-ce que les accompagnants aussi participent ? Oui, chacun a sa semaine de vente ».	
	JC3	« Ici, on dit bonjour les gars, même si on se connaît pas et ça se passe bien, disons que y'a un accueil qui donne envie qu'on reste ».	Même sans se connaître, il est possible de se reconnaître en tant qu'êtres humains montés à bord du même bateau. En l'occurrence, le bateau est Emmaüs Défi.
	JC4	« Bon, ben comme ils étaient plus jeunes, moi j'étais le plus vieux, ils me disaient que bon tu vas pas porter les trucs plus lourds, voilà. Y'a une entraide entre gens qui sont dans la merde, voilà » <i>[Il rit.]</i>	Illustration d'une reconnaissance entre pairs.
	JC5	« à chaque fois que y'a un reportage on m'appelle parce que je parle facilement, le dernier c'était France 2, ils m'ont emmené d'ici où je dormais dehors et de dehors là où je faisais mon stage de gardien ».	Jean-Claude est reconnu dans une compétence qui lui est propre, cela marque sa singularité.
		En parlant de son stage une nouvelle fois :	
	JC6	« J'étais avec Stéphanie, le gardien qui m'a formé, et la directrice des ressources humaines, alors on a demandé au gardien de me mettre des notes quoi. C'était marqué excellent partout » <i>[Il sourit.]</i>	Jean-Claude se sent reconnu et cela semble le motiver, on observera que depuis son entrée dans le dispositif il ne cesse d'aller de l'avant.
	JC7	« Voilà, parce que je ne voulais pas retourner au foyer à côté parce que j'étais ouvrier encore et il me tarde de quitter là-bas ».	Accéder au métier de gardien d'immeuble est une véritable promotion sociale pour Jean-Claude.
JC8	« Oui, ce contrat va changer en fin de mois, car là je suis aux 35h et normalement je vais passer à 40h et avec le logement je peux vous dire que le salaire va changer aussi ».	La reconnaissance passe aussi à travers un meilleur salaire.	

Maryline	MAR1	« ... Euh... Y'a beaucoup de travail. C'est fatigant, mais bon contente de venir travailler le matin, je me lève pas pour rien quoi ».	Maryline a un sentiment d'utilité et donc lorsque l'on se sent utile ou plutôt se sentir utile c'est comme se sentir reconnu.
	MAR2	« je pense que l'ambiance est un peu plus humaine ici on va dire. Puisque bon, chacun a traversé une mauvaise passe et euh... ça rapproche un petit peu. Mais par contre on ne pose pas de questions sur ce qui s'est passé, euh... Voilà ».	Telle une reconnaissance entre pairs.
	MAR3	« Bon, ça me fait suer de venir, enfin... Comme tout le monde, je suppose, d'aller... enfin pas je suppose, comme tout le monde. Enfin, moi je suis contente de me lever en me disant « tiens je vais travailler aujourd'hui ».	Le travail semble être une chose essentielle pour Maryline dans ce que l'on veut paraître aux yeux des autres et envers soi-même.

		Thématique « relationnel »	
Patrick	PAT3	<p>« Et ici, vous en avez des contacts humains ?</p> <ul style="list-style-type: none"> – Non ! – Non ? – Avec les autres résidents ? – <i>[Inaudible]</i>... veux pas ! – Vous n'en voulez pas ? – Ils sont fiancés, mariés ! – Fiancés et mariés ? – Oui ! – Mais ça, c'est autre chose, c'est du contact humain, mais à part rechercher une fiancée, euh. quand vous dites contact humain, c'est discuté avec les gens, c'est ça ? – Oui ! – Parler avec les gens ! Et ici, vous parlez avec les résidents ? – Pas beaucoup ! – Pourquoi ? – Ils m'évitent ! – Ils vous évitent ? – Je pense à l'ancien temps ! – Ah ! Vous pensez à l'ancien temps quand vous marchiez et travailliez à Paris ? – Oui » 	<p>Patrick se sent mis de côté et précédemment il semble se l'expliquer en partant du principe que si les résidents ne discutent pas avec lui c'est parce qu'ils sont mariés ou fiancés, en couple.</p> <p>Dans l'ensemble de l'entretien, les difficultés à se détacher du passé sont perceptibles comme l'indique l'ensemble des extraits relevés dans la plupart des thématiques.</p>
Angèle	A4	<p>« Et vous n'avez pas le droit au faux sucre ?</p> <ul style="list-style-type: none"> – Non, non j'ai pas le droit alors j'essaie de... mais comme Mado elle m'a dit au moins toi tu fais des efforts ! » 	<p>Se sent reconnue aux yeux de Mado, une amie de longue date qui partage sa chambre. Mado est un personnage central dans la vie d'Angèle.</p>
	A5	<p>« Oui, donc, le matin, Mado elle se lève entre 9h-9h30 et puis moi ben comme je me repose »</p>	<p>Mado intervient dans tous les niveaux de la vie d'Angèle ou Angèle lui donne une importance à chacun des moments de sa vie.</p>

- A6** « et puis après bon, ben, je mets mes bas de contention et puis je déjeune avec elle »
- A7** « j'ai un fauteuil pour me reposer et puis j'allume la télé alors Mado elle est sur son ordinateur et puis moi je regarde la télé avec la petite là »
- A8** « j'étais chez les sœurs avec Mado, je l'ai connue j'avais 14 ans ! ».
- A9** « Alors tout de suite quand Mado... je suis arrivée, elle m'a reçue puis j'ai toujours mangé avec elle puis je suis toujours avec elle dans la chambre ».
- A10** « Comme ça Mado, elle pourra mettre son ordinateur comme elle mettait avant à la place du lit qu'est là ! ».
- A11** « Et est-ce que jusque l'âge de 14 ans, vous avez pu aller à l'école ?
– Euh. J'ai été jusqu'à... parce que j'ai... avant quand j'ai connu Mado, j'avais 14 ans j'étais chez les bonnes sœurs ! ».
- A12** « elle m'insultait au téléphone tout ça et comme j'avais prévenu la direction elle faisait attention... ça coupe que... et comme Mado elle me connaissait déjà, alors... une fois elle lui a dit « écoute laisse ta sœur tranquille ».
- A13** « Parce que, elle disait Mado... elle me faisait rire et puis c'était vrai... ça... parce que une fois Mado elle me dit oh c'est pas beau, c'est pas repassé... ».
- A14** « Et donc chez les sœurs, vous êtes restée combien d'années ?
– Oh ! Je suis restée... Mado elle est venue ici au mois d'octobre, ben je me rappelle plus de la date... ».
- A15** « [chez] les sœurs, je travaillais, je travaillais, je... travaillais... on avait un grand couloir plus grand que ça alors c'est moi qui lavait par terre, qui essuie les poussières tout ça, je n'arrêtais pas et puis un jour la tante à Mado qui était religieuse, maintenant qui est décédée, a dit « attends je vais pas te laisser Angèle toute seule, je vais te la ramener ici ».
- A16** « Alors des fois, Mado, y'a Mado elle m'a acheté... un téléphone et le moniteur il m'a fait par exemple Mado, il m'a fait Mado portable ou Mado le fixe ! ».
- A17** « Puis Mado elle me dit « oh, t'étais longue ».
- « si je sors... par exemple, en bas de Creil ou faire des courses à [inaudible] je

L'avis de Mado est important pour Angèle.

Même sa date d'arrivée, qu'elle s'en souviene ou non, est liée à Mado.

Indique également les liens qu'elle peut avoir avec Mado, il s'agit aussi d'un des éléments qui explique cette relation particulière entre Mado et Angèle.

Mado s'inquiétant à chaque fois qu'Angèle tardait de revenir de l'extérieur, elle lui a acheté un téléphone portable. Cela ressemble à un acte

Mado	<p>A18</p> <p>A19</p> <p>A20</p> <p>M9</p> <p>M10</p>	<p>dis Mado je monte dans le car parce qu'elle s'inquiète tout le temps ».</p> <p>En parlant de Mado : « elle s'occupe de nos vacances ».</p> <p>« Le matin, on déjeune dans notre chambre nous ! ».</p> <p>– Vous, la chambre telle qu'elle est, elle vous plaît ?</p> <p>– Oui, on est bien toutes les trois ! »</p> <p>Dans le cadre de la question d'un changement de chambre ; « Et nous on avait peur qu'on nous sépare donc ça a été dur quoi de faire comprendre qu'on voulait pas se séparer parce qu'on a toujours vécu ensemble, en fait c'est comme si on était une famille ».</p> <p>En parlant du retrait du nom « la bande à Bonnot » qu'elle et ses amies avaient mis sur la porte de leur chambre : « Non, non c'est nous, on l'a enlevé parce que j'étais découragée que la copine reparte.</p> <p>– Ouais, celle qui est rentrée chez elle ?</p> <p>– Ouais [...] »</p>	<p>« maternel ». Acte qui peut être interprété comme bienveillant mais aussi comme possessif.</p> <p>Le « nos » indique qu'elle forme un « clan » avec les autres femmes de sa chambre qu'elle connaît depuis l'enfance.</p> <p>Je parlais de la décoration et du mobilier et Angèle parle de la relation, on peut comprendre que rester toutes les trois ensemble est d'une importance capitale pour elle.</p> <p>Dans les propos de Mado comme ceux d'Angèle, on observe combien il est crucial qu'elles ne soient pas séparées. Rester ensemble semble être un catalyseur d'énergie pour elles.</p> <p>Là, où l'on peut observer qu'être éloignée de quelqu'un de proche ou privée d'un lien important, agit sur la motivation.</p>
Patricia	PA2	<p>Relations avec collègues de travail :</p> <p>« <i>[Inaudible]</i> à part cet après-midi...y'en a qui m'ont embêtée alors j'ai pleuré un petit peu, mais après j'ai réglé mon problème toute seule !</p> <p>– Ça arrive tout les jours que l'on vous fasse pleurer ?</p> <p>– En ce moment, oui ! Et ça m'embête !</p> <p>– Hum ?</p> <p>– Parce que ça me fait souffrir à l'intérieur, ça me fait mal ! C'est pas bien ?</p> <p><i>[Silence.]</i> Moi j'essaie de m'en sortir et...c'est pas logique non ?</p> <p>– Vous en avez parlé aux monos de ça ? Au mono de l'atelier ?</p> <p>– Ouais ! »</p>	<p>Patricia souffre du regard de ses collègues d'atelier, elle n'arrive pas à passer outre. Il existe des tensions relationnelles.</p>

	PA3	<p>« Ils m'ont mal parlé ! – Ils vous ont mal parlé ? – Y'en a un oui ! Ben, il s'est excusé le midi, mais c'était trop tard ! »</p>	
Christian	C4	<p>« J'aimerais savoir quelles sont vos relations avec les résidents ici ? – Moi ça va très bien. Je pense, oui ».</p>	
	C5	<p>« Est-ce que vous avez des relations avec le monde extérieur ? – Je suis trop protégé et du coup j'ai peur de l'extérieur, j'ai peur de l'extérieur. Dehors c'est pas possible. Je ne suis pas tranquille ».</p>	
Sylvie	S5	<p>« Quand ils veulent... me... Quand ils veulent me heurter et bien moi je passe encore plus au-dessus moi. – Alors, ils vous heurtent comment ? –... Quand... Je suis dans mon travail de fourmi machin et ils viennent m'ennuyer. Hein ? J'ai horreur qu'ils mettent un coup de pied dans la fourmilière. – C'est quoi votre travail de fourmi ? – Ben, c'est quand je fais mes trucs et machins et voilà. Faut faire ci, faut faire ça, faut être comme ci, faut être comme ça ».</p>	Sylvie évoque ici sa vision des relations avec le personnel.
Christophe	CH4	<p>« Qu'est-ce que vous pouvez me dire, depuis que vous êtes à Étincelle, sur les relations que vous avez avec les résidents ? – Un peu plus ouvertes. – Un peu plus ouvert qu'au début c'est ça ? – Oui, c'est ça, mais le courant ne passe pas avec tous les résidents non plus. [...] Y'en a certains que je peux pas blairer ».</p> <p>« Y'a pas un membre du personnel avec lequel vous êtes le plus proche ? – Ah, si, si, si si. [<i>Silence de 30 secondes</i>]. Avec d'autres membres du personnel on ne peut pas discuter quoi, ils veulent toujours avoir raison ».</p>	

Serge	SE9	« Puis je me suis fait des amis, des copines et tout ça et on rigole bien ».	Serge se sent bien intégré et estime vivre de bonnes relations avec ses collègues.
--------------	------------	--	--

		Thématique « habitudes au sein de l'institution »	
Patrick	PAT4	« Vous prenez tous vos repas ici ? – À cette table ! – À cette table là-bas ? – Oui ».	Importance du lieu, habitudes rassurantes ou place que l'on s'assigne soi-même.
Angèle	A21 A22	« Et là, vous mangez à cette table tous les jours ? – Mado elle mange là, moi je mange là et ma petite copine qui parle pas elle mange là et après y'a Joëlle ». « J'ai toujours mangé avec elle puis je suis toujours avec elle dans la chambre ».	Angèle s'attribue une place fixe, tel un repère rassurant, une habitude « moi je mange là » ou avec...
Mado	M11	« Mais moi depuis que je suis ici j'ai pu garder cet emplacement-là. Que y'en a des fois ils aiment bien être le matin à une table, le soir à une autre table, moi j'aime pas tellement le changement j'aime bien rester où je suis ».	La place, on veut la garder, un repère comme chez d'autres résidents

		Thématique « relation au travail »	
Patrick	PAT5	<p>« Avant je travaillais là en stage, en stage au CAT. <i>[Il me montre l'extérieur.]</i> – D'accord, et vous ne travaillez plus au CAT ? – Non ! – Pourquoi ? – Parce que je n'allais pas assez vite ! »</p> <p>« Je voudrais, je voudrais...travailler ! ».</p>	Sentiment de n'être pas assez bien pour tenir un emploi, entaille dans le sentiment d'estime de soi-même telle une entrave pour accéder au sentiment de reconnaissance. Cet extrait d'entretien rejoint également la thématique de ce tableau qui pointe le sentiment de rejet.
Angèle	A23	<p>« Et ça vous plaisait de travailler ? – Euh, oui, un peu, mais enfin fallait bien hein ? »</p>	Son propos indique que le travail est par obligation ou nécessité, elle semble répondre positivement pour faire plaisir ? Pour s'en convaincre ?
Patricia	PA4 PA5 PA6	<p>« Et comment ça se passe une journée au travail ? Qu'est-ce que vous faites comme travail ? – Je fais tout, mais pour l'instant je fais des balais, je monte des balais, je mets des balais dans des... <i>[inaudible]</i>. – Ça vous plaît votre travail ? – Je sais faire beaucoup de choses que maintenant, avant je ne faisais pas ! » « Je sais faire tout maintenant ». <i>[Elle le dit sur un ton enthousiaste]</i>.</p> <p>« Et c'est vous qui avez demandé à travailler ? – Ah oui ! »</p>	<p>Elle ne répond pas à la question correspondante, mais précise à nouveau qu'elle sait faire. Cela indique que c'est crucial pour elle que l'on lui reconnaisse ces capacités de faire.</p> <p>Le « ah » devant ce « oui » indique un certain enthousiasme.</p>
Christian	C6	<p>« Et vous travailliez où avant ? – <i>[parle de façon hésitante]</i> Euh, au CAT de <i>[inaudible]</i> au CAT. – Donc vous aviez le statut de travailleur handicapé ?</p>	

		<p>– Hum. <i>[Je le perçois très mal à l’aise, il baisse le regard.]</i></p> <p>– Mais pas invalide et maintenant vous êtes en invalidité ? Parce que votre maladie a évolué ?</p> <p>– Parce que j’en ai marre ! <i>[Il le dit sur le ton de la colère.]</i> [...] Parce que je veux un travail normal ! [...] Parce que j’ai passé un CAP et me retrouver à faire des boulots à la con, là ! ».</p>	<p>Donc, on peut comprendre la gêne perçue précédemment, il se sent stigmatisé, pas reconnu. Pour lui, ce n’est pas un vrai travail.</p>
Christophe	CH5	<p>« ça va faire un mois que je suis en invalidité.</p> <p>– Un mois que vous êtes en invalidité et avant ça ?</p> <p>– J’ai travaillé pendanttrois ans à l’Ésat²⁰⁸ Saint Médard.</p> <p>– Qu’est-ce que vous y faisiez ?</p> <p>– Je mettais des... <i>[il réfléchit]</i> des étiquettes sur des vêtements pour l’usine Stokomanie, je mettais des cintres sur des vêtements.... Euh... Qu’est-ce que je fais encore ? Ouais, c’est à peu près tout.</p> <p>– Et vous aimeriez encore travailler si vous pouviez ?</p> <p>– Non, non, ça me dégoûte. <i>[Il fait un bruit.]</i> On se crève le cul pour toucher une misère, ouais c’est même pas la peine. En étant invalide, vaut mieux rester à rien faire et gagner pus sa vie parce que avec L’AAH, l’allocation adulte handicapé, on touche plus que si on travaillait. Parce que avec l’AAH... plus... Enfin... Parce que quand on travaille on nous coupe une partie... de... Quand on travaille on nous coupe une petite partie de l’AAH qui soi-disant est complémentaire avec le salaire du CAT²⁰⁹, mais on perd quand même pas mal hein.</p> <p>– Hum ?</p> <p>– Donc vaut mieux rester ici à rien faire et être mieux payé ».</p>	<p>Tâche peu épanouissante et salaire faible, le travail n’est pas reconnu comme si le travail d’une personne handicapé avait moins de valeur ? Le peu d’intérêt pour ces tâches est mentionné par d’autres résidents.</p>

208 Établissements et Services d’Aide par le Travail (Ésat).

209 Centre d’aide par le travail, désormais ce sont des Établissements et Services d’Aide par le Travail (Ésat).

		Thématique « famille et amis »	
Patrick	PAT6	<p>« Vous avez de la visite ici ? <i>[Inaudible]</i> – Comment ? – Rarement ! – Rarement ! Ma famille elle ne vient pas parce que je ne marche pas ! – Votre famille ne vient pas parce que vous ne marchez pas ? Vous pensez que votre famille ne vient pas parce que vous ne marchez pas ? – On me l’a dit ! – Ah, on vous l’a dit ! C’est qui qui vous a dit ça ? Ben, c’est ma sœur et <i>[Inaudible]</i> »</p>	La famille ne s’investit donc pas dans l’accompagnement et le soutien de Patrick tel qu’il le souhaiterait, mais ils ont choisi le décor de sa chambre pour lui !
	PAT7	<p>« Vos amis d’avant, vous avez des nouvelles ? Vos amis d’avant l’accident ? – Ils sont mariés et avec des enfants ! – Ils sont mariés... – Avec une maison des enfants ! – Avec une maison des enfants ! – Femme et... – Femme et enfants ? »</p>	Comme mis en marge parce que sa vie a pris une autre direction.
Angèle	A24	<p>« Et votre maman, est-ce que vous avez eu des nouvelles après qu’elle vous est abandonnée ? – Non, une fois ma sœur m’a appelé pour me dire « tu sais ta maman elle vieillit, enfin, tu pourrais. » Puis elle voulait que je paye la maison ».</p>	Reconnue en tant que « fille... de... » dans un moment de besoin de sa participation financière (sa mère l’a abandonnée).
	A25	<p>« Oui, voilà et puis comme ma maman après elle est décédée, elle est décédée dans une maison de retraite, elle voulait que j’aie à l’enterrement ! Alors moi je dis que ce n’est pas la peine, moi je ne l’ai pas connue, j’y vais pas ! »</p>	Elle est reconnue en tant que fille par un tiers, comme précédemment, une fois sa mère morte.

Mado	<p>M12</p> <p>M13</p> <p>M14</p>	<p>Le lien avec sa tante : « C'est ma... la sœur à mon père qu'est religieuse qui m'a déposée et j'en suis pas sortie quoi, sauf qu'elle faisait en sorte que je fasse beaucoup de choses pour pas rester dans l'établissement, pour sortir ».</p> <p>« ma tante elle voulait jamais que... je... elle voulait que je connaisse des tas de trucs la sœur à mon père. Elle m'envoyait en colonie de vacances ».</p> <p>« Y'a que là quand je vais en Normandie, en vacances depuis deux, trois ans. Je vais là-bas parce que comme ça j'ai l'occasion de voir mes frères ».</p>	<p>Cette ouverture sur le monde grâce à sa tante lui a permis de mettre en action ses capacités d'action, n'étant pas restée en autarcie et s'étant donc construite au travers d'autres relations que celles du couvent.</p> <p>Mado a gardé un contact avec sa famille et réciproquement.</p>
Pascal	<p>P2</p> <p>P3</p>	<p>« Vous avez des visites ici ? – Ça dépend, des fois oui, des fois non ! – Qui c'est qui vient vous voir ? – C'est ma sœur ! [...] et mon beau-frère ».</p> <p>En parlant de sa mère : « Ah, elle vient vous voir de temps en temps ? – Non, pas souvent ! – Mais pas souvent ça veut dire qu'elle vient parfois alors ? – Ben deux fois par semaine ! – Deux fois par semaine ? »</p>	<p>Le souci de mémorisation de Pascal semble avoir une influence sur la perception du temps entre différents moments.</p>
Patricia	<p>PA7</p> <p>PA8</p>	<p>« Et alors votre famille... – Je ne les vois pas ! <i>[Elle a un air triste.]</i> – Ils ne viennent jamais ? – Je les vois plus ! Ma mère elle n'est même pas venue me voir ! – Depuis longtemps ? – Oui ! Et j'aimerais bien ! »</p> <p>En parlant de sa mère : « Ça fait un moment qu'elle m'écrit plus, même au moment de Maryline elle</p>	<p>Patricia a se repère dans le temps avec le passage des individus dans la structure. Ce passage se fait marqueur du temps.</p> <p>Lorsqu'elle dit « moi j'arrive à lui téléphoner », cela sous-entend donc que ça demande un effort et qu'on pourrait la pointer comme en incapacité de</p>

		m'écrivait plus déjà ! Tu sais moi j'arrive à lui téléphoner, mais ça s'arrête là, elle m'appelle pas, c'est rare ! »	le faire.
Mauricette	MA3	« C'est là...vous avez de la visite ? – Non ! – Non ? Jamais ? Personne ? Pas de famille ? Pas d'amis ? – Mes amis sont ici ! »	Pas de famille et de relations amicales extérieures au foyer d'hébergement. Tout au long de l'échange, j'ai ressenti une grande colère en Mauricette à l'évocation de sa famille.
	MA4	« Donc vous n'avez jamais vécu avec vos parents ? – Non ! »	
	MA5	« Alors, donc quand vous étiez petite vous, vous pouviez aller voir votre tante, mais vous ne voyez pas vos parents ? [Silence.] Ils ne voulaient pas vous voir vos parents ? – C'est moi qui voulais pas les voir, j'en avais marre de leur tête ! [...] – Hum ! Votre père vous l'avez déjà vu ? – Le sôûlard, bien sûr ! »	
Christian	C7	En parlant de sa deuxième compagne : « Oui, après l'accident. Après elle est partie. Après c'est fini, j'ai tout perdu. J'avais tout, j'avais une maison et tout et puis après elle est partie. – Et est-ce que vous avez de la famille qui vient vous voir ici ? – Non, non, non. J'ai ma fille, ça fait dix ans que je la vois plus. – Ça fait dix ans que vous ne la voyez plus ? – Et, euh, 140 messages que je laisse, tout ça et elle répond pas ».	Christian n'a plus de contact avec sa famille, il n'a pas de visites.
	C8	« Elle a quel âge votre fille ? – Elle a trente ans. – Vous êtes grand-père ? – Oui ».	

Sylvie	S6	« Ben, j'ai des amis, des amis qui sont d'un niveau plus classique, qui... sont... Qui sont professeurs qui travaillent... à... comment on appelle ça ? L'académie ».	Sylvie est la seule qui donne la profession de ses amis
	S7	« Moi j'ai des neveux et nièces que vous pouvez voir en photo là. – Vous les voyez régulièrement ? – Pas trop, je suis loin, moi je suis originaire de Reims ».	J'apprends la composition de sa famille vers la fin de l'entretien, pour les autres échanges, la thématique famille a été abordée plus tôt.
	S8	« Mon frère il le sait, il sait ce que j'aime beaucoup. – Il vient vous voir souvent ? – Non, non. Au téléphone ».	
Christophe	CH6	Au sujet des visites : « J'en ai, à part ma famille c'est tout ce que j'ai, sinon je ne sors pas beaucoup du foyer. – Donc les relations extérieures c'est uniquement avec la famille ? – Oui. – Vous y allez en week-end, comment ça se passe ? – J'essaie d'y aller au moins une fois par mois ou deux fois par mois. [...] – Vous avez des visites ici ? – Oui, deux à trois par semaine. – Ça vous convient ? – Oui, j'ai ma grand-mère qui vient, y'a une de mes tantes, c'est tout ».	Christophe a donc des contacts réguliers avec sa famille et des visites familiales, mais pas d'amis extérieurs.
Maryline	MAR4	« Vous-même vous avez des enfants ? – Non, donc voilà » <i>[Elle a les larmes aux yeux.]</i>	Des choses très fortes peuvent s'exprimer dans des larmes contenues, des silences...
Serge	SE10	« Ça c'est... Claire, une ancienne copine à moi, la mère d'une de mes filles ».	Élément donné grâce au tatouage, ce qui me

	<p>SE11</p>	<p>« Vous avez eu combien d'enfants ? – Trois. – Trois enfants ? Vous les voyez ? – Ah non, j'ai mon fils qu'a mal tourné et le gendarme ils ont vu ce... Ma fille elle est au Canada et l'autre pendant un moment elle était à Enghien, Vanessa, puis du jour au lendemain [<i>Fait un bruit pour imiter la fuite</i>] plus de nouvelles. Alors j'ai appelé Isabelle Barbaut et j'lui dis « Ouais, t'as vu Vanessa ? », « Non, non ». Alors mon ex-femme quand je demandais des nouvelles de mon fils me dit « t'as qu'à te débrouiller » parce que... Par exemple, j'ai eu mon fils au téléphone, on a discuté, il m'a envoyé chier « bagarreur, alcoolique, repris de justice », la totale quoi. – En parlant de vous ? – Ouais. Parce que c'est mon ex-femme qui lui a parlé de ça. Puis un jour, j'ai dit à ma fille « Dis, tu sais pianoter à l'ordinateur toi ? », elle dit « oui », j'lui dis « essaie de me retrouver Eddy, alors elle me dit « qui c'est celui-là ? », alors j'lui dis « ben c'est ton demi-frère » et puis [<i>Fait le bruit du clavier avec sa bouche</i>] elle a pianoté puis ils sont rentrés en contact ensemble ».</p> <p>« Elle demandait quelque chose Hélène et boum boum, elle avait tout ». Puis un jour elle m'a dit « ouais je demande le divorce », oh... j'ai dit « quoi ? Tu demandes le divorce ? » Moi, j'avais mon sac marin, je l'ai attrapé dans mes bras [<i>Il mime des bisous</i>], « oh, merci je vais reprendre ma liberté ».</p>	<p>permet de lui demander s'il a d'autres enfants.</p>
	<p>SE12</p>	<p>En parlant de ce qui se passait durant son mariage : « Non, non, parce que madame avec ses collègues, elles sont en train de picoler, elles étaient femmes de service, donc moi je récupère mon fils » et elle me dit « où elle est ? », « ben elle rentre, elle est... moi je la déshabille, je la mets sous la douche, je l'essuie, je la fous dans le lit ».</p>	
	<p>SE13</p>		

		Thématique « marques de rejet et de non-reconnaissance »	
Patrick	PAT8	« Avant je travaillais là en stage, en stage au CAT [<i>Il me montre l'extérieur</i>]. – D'accord, et vous ne travaillez plus au CAT ? – Non ! – Pourquoi ? – Parce que j'allais pas assez vite ! »	Il a été « évincé » de la possibilité de travailler parce qu'il était trop lent. Le souhait qu'il exprime et qui est indiqué dans la thématique des désirs et des projets : « je voudrais travailler », nous montre que cette situation se révèle être une frustration. Comment ne pas se sentir rejeté quand on se voit retiré d'un atelier où l'on appréciait de travailler ? Patrick éprouverait un sentiment de rejet comme pour l'accès à l'emploi, il est non reconnu pour le travail, mais aussi non reconnu dans le domaine de l'amour. Il s'agit donc de rupture qui peut alimenter le sentiment d'être rejeté. Nous pouvons observer que cette rupture rejoint également le trampoline de Larcher (l'élastique vie familiale, vie affective a été coupé net). Sentiment de rejet par rapport à sa situation de handicap. Comme en dehors de sa famille.
	PAT9	« Je voudrais, je voudrais...travailler ! ».	
	PAT10	« y'a pas une fille qui veut de moi ! – Y'a pas une fille qui veut de vous ? – Non ! »	
	PAT11	« Pendant 4 ans ? Vous étiez avec quelqu'un pendant 4 ans ? – Elle m'a quitté après... [<i>inaudible</i>]. – Elle vous a quitté après l'accident ? – Parce que...à parler ! – Parce que vous n'arriviez plus à parler ? – Oui ! – Et vous la revoyez ? – Elle est mariée ! »	
	PAT12	« Ma famille elle ne vient pas parce que je ne marche pas ! – Votre famille ne vient pas parce que vous ne marchez pas ? Vous pensez que votre famille ne vient pas parce que vous ne marchez pas ? – On me l'a dit ! – Ah, on vous l'a dit ! C'est qui qui vous a dit ça ? Ben, c'est ma sœur et [<i>Inaudible</i>] »	
PAT13	« Et vous allez en vacances dans votre famille ? – Non ! »		

Angèle	A26	« il était un petit peu... il avait pas beaucoup de mémoire comme moi, mais maintenant ça commence à venir là la mémoire. Alors donc, elle était sympa avec ma sœur et puis c'est-à-dire ma sœur elle était « norm. » ma sœur elle a été la première après c'est mon frère la deuxième puis moi c'est moi que j'ai fermé la porte comme on dit[...] »	Rejet, marquage d'une différence. Angèle prononce à peine le mot « normal », elle coupe le mot.
Mado	M15	En parlant d'une de ses amies qui a quitté l'établissement : « elle est repartie chez elle parce qu'en plus on le disait fallait être autonome parce que c'est vrai qu'ici on a un peu l'habitude de dire faut être autonome. Des fois, moralement les gens, ça leur fait mal d'entendre ça parce que autonome quand t'es handicapé c'est pas toujours facile. C'est facile à dire, mais pas facile à faire. Alors des fois ils se rendent pas compte, ça blesse la personne ».	L'injonction à l'autonomie est vécue comme un manque de reconnaissance dans ce que l'on est capable ou pas de faire. Dans cette situation, celui qui fait l'injonction détermine les besoins d'autrui sans souvent avoir conscience des aspects de non-bientraitance de la démarche.
Patricia	PA9	« Vous pouvez m'en dire un peu plus sur ce qui n'allait pas avec vos parents ? – Parce qu'ils acceptaient pas mon handicap et moi j'avais une IMC ²¹⁰ [...] ».	Le rejet des parents, la difficulté à accepter le handicap d'un enfant, rend ce handicap plus difficile à vivre. En effet, comment ne pas se sentir deux fois lésé ? Une fois correspondant au rejet des parents, la deuxième fois correspondant au moment où l'on perçoit que l'on est différent.
Serge	SE10	Dans le cadre du non-renouvellement de ses contrats en intérim : « Bon, ben on m'a dit que j'étais vieux, qu'on avait plus besoin de moi [...] »	Son âge est pris en considération et ce qu'il a donné durant des années semble peu important.

		Thématique « place des activités manuelles ou sportives »	
Patrick	PAT14	<p>« Tir à la carabine à l'extérieur ! – Tir à la carabine à l'extérieur ? – Foot fauteuil ! – Foot fauteuil ! – Tennis ! – Tennis ? – Du ping-pong ! »</p> <p>« y'a piscine et bowling ! »</p>	Beaucoup d'activités sportives sont proposées aux personnes en situation de handicap et Patrick semble s'appropriier la plupart d'entre elles. Peut-être que le sport est la source la plus aisée en termes de reconnaissance.
Angèle	A27	<p>« Et vous, qu'est-ce que vous faites, est-ce que vous avez des activités, euh, sportives, euh, loisirs ? – Oui, là, euh, y'a comment qu'elle s'appelle, Zabou la monitrice, enfin elle est de sport et ben moi je... fais... on va bientôt y aller quand il va faire beau là... je fais, vous savez on appelle ça la boucha, mais c'est comme de la pétanque ! »</p>	Le sport et les activités sont souvent présentés comme des moyens de donner ou de recevoir de la reconnaissance.
Mado	M16	<p>« et sinon je fais des jeux aussi sur...sur l'ordinateur, sur Internet »</p> <p>« Ben ce matin j'ai fait de la Sarbacane de 10h à 11h, à midi moins le quart ».</p>	Cet outil permet une certaine indépendance pour s'occuper et gérer les vacances par exemple. Il a toute sa place dans ce qui peut impulser le pouvoir d'agir.
Pascal	P4	<p>« Et les coupes ? – Les coupes, ça, c'est l'aviron ! »</p>	Le sport prend une place importante chez certains résidents, notamment chez Pascal qui a été souvent récompensé (médailles, coupes). Le sport semble être un outil de reconnaissance, mais nous pouvons nous interroger sur le fait que ces récompenses soient parfois démagogiques lorsqu'elles sont systématiques.

	<p>P5</p> <p>« C'est une chaque année ? – Oui, chaque année ! – 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7... – 8, avec les médailles ! – Y'a les médailles, d'accord ! – Et c'est toute les années que vous gagnez quelque chose ? » – Ouais ! »</p> <p>P6</p> <p>Après avoir remarqué la quantité impressionnante de CD dans sa chambre : « Vous aimez la musique ? – Oui, c'est beau ouais ! »</p> <p>P7</p> <p>« Vous faites quoi chez Isabelle ? – Des bracelets, tu sais des bracelets... [<i>Il me montre son poignet.</i>] – Brésiliens ? – Oui ! – C'est elle qui fait la peinture sur soie ? – Oui, c'est elle ! [<i>Il sourit.</i>] – Et vous y allez tous les jours ? – Ah oui tous les jours ! »</p> <p>Récapitulatif de ses activités sportives ou manuelles :</p>		<p>S'agit-il d'une reconnaissance par excès ? Comme on le fait parfois avec les enfants afin de les encourager ?</p> <p>Pascal est passionné de tout genre de musique, la passion semble être un moteur pour aborder le quotidien ou s'évader. La passion permet de se décentrer de soi-même. Une pensée de Pascal vient corroborer cette hypothèse, en effet, « rien n'est plus insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir »²¹¹.</p> <p>Le « Ah oui tous les jours », indique que ces activités lui plaisent beaucoup. La plupart des activités est l'occasion de dispenser de la reconnaissance à la personne qui est repérée et dite comme « étant capable de » avec le résultat de la production artistique dans un temps proche de l'acte de création.</p>
211	Pascal, Blaise (1670).	<i>Pensées et opuscules.</i> p. 31.	

Patricia	PA10	<p>« Du sport ? – Non ! <i>[Elle éclate de rire.]</i> Ben justement je vais demander. L'éducateur nous a posé une question, j'ai demandé à faire du cheval ! – Hum ? Et alors ? – Maintenant, on attend ! »</p>	<p>Patricia est de celles qui dédient très peu de temps aux activités proposées par Étincelle ; cela peut s'expliquer par le fait qu'elle ait un travail, une vie affective et sexuelle, ainsi qu'un lieu où passer ses week-ends.</p>
Mauricette	MA6	<p>« du tir aux armes, de la boccia ! [...] Du tir, euh, de la sarbacane... – Ouais ! – De la muscu et de la boxe ! »</p> <p>« Le lundi je suis au tissage, le mardi matin je vais à la boxe, le mercredi je vais au tir, le jeudi c'est la sarbacane et le vendredi pour moi ça s'arrête au vendredi ! »</p>	<p>Le sport comme palliatif : un domaine où on peut apporter et recevoir de la reconnaissance. Nous l'observons chez l'ensemble des résidents pratiquant une activité sportive. Cette observation est argumentée via les extraits des entretiens/échanges en lien avec leurs activités.</p>
Christian	C9	<p>« Vous avez des activités à l'extérieur ? – Oui, tir à l'arc ».</p>	<p>Christian fait cette activité deux fois par semaine, c'est le seul moment où il sort de la structure.</p>
	C10	<p>« Vos journées vous les occupez comment ? – L'informatique, mon ordinateur ».</p>	
Christophe	CH7	<p>« j'ai, je fais un peu de sport. – Oui ? – Du... principalement du tir aux armes ».</p>	<p>Une fois de plus, on peut voir que l'informatique est une donnée importante ou du moins très présente dans la vie des résidents. C'est une ouverture sur l'extérieur.</p>
	CH8	<p>« je regarde la télé, je suis sur l'ordinateur, je fais un peu de sport le mercredi. – Qu'est-ce que vous faites sur l'ordinateur ? – Des jeux et je me documente un petit peu aussi, un peu partout ».</p>	

		Thématique « indications maltraitance ou absence de bienveillance, mépris (factuel ou ressenti) »	
Patrick	<p>PAT15</p> <p>« Donc, votre chambre, c'est vous qui l'avez décorée ? Non, ma famille ! »</p> <p>PAT16 PAT17 PAT18 PAT19 PAT20</p> <p>« Ils veulent m'opérer à Paris ! » « Ils s'en foutent ! » « Ils veulent pas ! » « Ils veulent pas que ça [...] Rate, rate ». « Oui, oui ! Mais ils veulent pas ! »</p> <p>PAT21</p> <p>« Mais pourquoi ? Pourquoi ils veulent pas ? Parce que ! »</p>	<p>« Donc, votre chambre, c'est vous qui l'avez décorée ? Non, ma famille ! »</p> <p>« Ils veulent m'opérer à Paris ! » « Ils s'en foutent ! » « Ils veulent pas ! » « Ils veulent pas que ça [...] Rate, rate ». « Oui, oui ! Mais ils veulent pas ! »</p> <p>« Mais pourquoi ? Pourquoi ils veulent pas ? Parce que ! »</p>	<p>On a choisi à sa place, faire les choses qui le concernent sans le consulter marque un signe de non-reconnaissance.</p> <p>Avec l'utilisation du pronom « ils », Patrick indique qu'il ne sait pas qui prend les décisions pour lui en fait, cela note le trouble et l'incompréhension. Ne pas savoir qui est sous ce « ils » enlève du pouvoir d'agir, ne pouvant pas identifier ce « ils » à qui serait-il en mesure de s'adresser pour faire respecter ses demandes et répondre à ses questions ?</p> <p>Encore une fois, on peut observer que Patrick avance à l'aveugle, il lui manque des réponses, mais il semble qu'il ne sache pas à qui poser les questions</p>
Mado	<p>M17</p> <p>« puis on nous enfermait à clé alors que l'on pouvait pas bouger ».</p> <p>M18</p> <p>« puis ils passaient dans les chambres et puis ils ouvraient les portes et puis voilà et c'étaient des...y'avait pas de personnels, c'étaient des handicapés qui s'occupaient des handicapés ».</p> <p>M19</p> <p>« C'était comme ça là-bas, c'était les handicapés qui s'occupaient des autres handicapés ».</p>	<p>« puis on nous enfermait à clé alors que l'on pouvait pas bouger ».</p> <p>« puis ils passaient dans les chambres et puis ils ouvraient les portes et puis voilà et c'étaient des...y'avait pas de personnels, c'étaient des handicapés qui s'occupaient des handicapés ».</p> <p>« C'était comme ça là-bas, c'était les handicapés qui s'occupaient des autres handicapés ».</p>	<p>La reconnaissance d'une partie de ce qui fait leur humanité est niée.</p> <p>Intimité non respectée. Les personnes sont laissées entre elles et corvéables à merci, sensation de ghettoïsation.</p> <p>Cela, malgré le contexte, indique qu'elle a pu développer un sens des responsabilités avec le souhait d'apporter de la protection à autrui (cf. Relation avec Angèle).</p>

	M20	« Alors des fois qu'ont euh 15 ans [<i>elle réfléchit</i>] et puis ils s'occupent de nous qu'ont 70 ans, alors ça fait bizarre, ça...[...] c'est gênant je trouve. [...] C'est ça qui m'a coûté le plus ici, si vous voulez ; de se faire laver par un garçon ».	Intimité non respectée. L'institution privilégie l'acte du soin coûte que coûte, il faut que cela soit fait et peu importe par qui ou presque et peu importe la perception de celui qui reçoit le soin ou l'aide.
	M21	Au sujet des vacances : « oui, je suis pas satisfaite » et de là il me répond : « Si vous êtes pas contents, vous partez »	Mépris de la demande d'origine de Mado et mépris dans la réponse qui lui est faite.
	M22	Au sujet du linge mal redistribué : « Et ça m'est déjà arrivé de voir un pull à moi sur quelqu'un ».	Cela est gênant et intrusif de voir autrui porter son propre linge et met à mal la confiance faite à la lingerie de l'établissement et donc à son personnel.
	M23	« Ils préfèrent parler entre eux que de parler avec nous, ça... fait... C'est pas aussi familial qu'avant. [...] Y'a les personnes handicapées d'un côté et le personnel de l'autre ! ».	Sentiment d'être méprisée.
Patricia	PA11	« Et quand vous étiez chez vos parents, vous me disiez que vous alliez de foyer en foyer ? – Oui, parce que je m'entendais pas avec parents ! Si, tu sais tous les 15 jours je partais, mais avec mon papa je m'entendais pas ! Y'avait qu'avec ma mère ! Une fois il m'a tapé, derrière ma mère il me tapait, il voulait même pas que je le dise à ma mère ! – Hum ! – T'imagines ? Ça se fait pas, c'est pas moi qu'a demandé d'être comme ça, franchement ! – Personne n'est responsable ! Si, un peu, un peu eux ! ».	Patricia trouve une explication à l'attitude de son père en affirmant que c'est parce qu'elle est née avec un handicap qu'il la frappe. Elle ressent la maltraitance sur deux niveaux, d'après son propos : - Ses parents sont « un peu » responsables de son handicap.
	PA12	« pour que mon papa m'en veuille y'a bien une raison quelque part qu'il m'en veuille parce que maintenant il y est plus, y'a bien une raison quelque part, c'est pas moi qui l'ai demandé ! ».	- Son père a été maltraitant.

	PA13	<p>En parlant de la sépulture de son père :</p> <p>« moi j'avais demandé à Maryline pour aller sur la tombe, elle a jamais voulu !</p> <p>– Qui ?</p> <p>– Maryline !</p> <p>– Maryline n'a pas voulu, vous savez pourquoi ?</p> <p>– Non, elle a jamais su me dire pourquoi ! »</p>	<p>Ne pas donner d'explication à des décisions et les prendre sans consulter la personne relève de l'absence de bienveillance. Maintenir autrui dans l'ignorance de sa propre situation ou pour des faits qui relèvent de sa propre vie, c'est s'approprier un certain pouvoir sur lui et donc c'est lui enlever du pouvoir d'agir sur sa propre vie.</p>
Mauricette	<p>MA7</p> <p>« Et avant le foyer l'Étincelle, vous viviez où ?</p> <p>– Chez des gens qui me maltraitaient !</p> <p>– Et vous êtes restés longtemps avec eux ?</p> <p>– Oui !</p> <p>– Depuis toute petite ?</p> <p>– Hum ! <i>[Grand silence]</i> ».</p> <p>MA8</p> <p>« Et donc ces gens pas très sympas là chez qui vous êtes restée pendant huit ans, qui c'est qui a pu vous sortir de là, c'est vous toute seule ? Vous avez pu en parler à quelqu'un ?</p> <p>– C'est une autre famille qui m'a pris, mais elle était aussi méchante !</p> <p>– Ah oui ? Quand vous dites méchants, maltraitants, ils vous parlaient mal, ils vous criaient dessus ?</p> <p>– Oui ! »</p> <p>MA9</p> <p>« J'avais même une tante qui me disait « mon chien avant toi après » !</p> <p>MA10</p> <p>En parlant de ses parents : « Quand j'ai été opérée, ils gueulaient parce que je ne marchais pas encore ! ».</p>	<p>Lorsque Mauricette évoque les maltraitances subies, elle parle bas et se tord les mains.</p> <p>Propos dit sur le ton de la révolte et de la colère, elle est comme clouée au pilori du passé.</p>	
Christian	C11	<p>« En France, en France on nous met avec les handicapés mentaux. Y'a que ça à faire, accident vasculaire PAF ».</p>	<p>Christian a le sentiment de ne pas avoir été pris en charge selon la spécificité de sa situation. Cela peut être vécu comme du mépris.</p>

C12	<p>« Parce que je veux un travail normal ! – Oui. – Parce que j’ai passé un CAP²¹² et me retrouver à faire des boulots à la con, là ! – Pour vous c’est pas un travail normal ? – C’est pas, c’est... pas... un travail » <i>[Il s’étouffe.]</i></p>	<p>Christian se sent méprisé, voire nié dans ses capacités professionnelles. Il ne se sent pas reconnu en tant que diplômé d’un CAP.</p>
C13	<p>« Plus on apprend de choses, plus on est seul. On arrive pas à en parler, avec qui ? – Vous, vous savez et les autres pas ? – J’ai fait des maths, j’ai fait de la chimie, tout ça ; je suis au courant de tout maintenant. – Vous avez fait tout ça en autodidacte ? – Non, à l’école j’ai appris de la physique et de la chimie, genre des notions ».</p>	<p>Le « je suis au courant de tout maintenant » pourrait être perçu comme un manque d’humilité et donc une faille dans le sentiment d’être comblé en termes de reconnaissance.</p> <p>Lorsqu’il parle de notions, Christian se retrouve en contradiction avec « je suis au courant de tout maintenant ». Nous pouvons comprendre cette phrase d’une autre façon, Christian estimait peut-être qu’avant il ne savait rien et c’est donc parce qu’il subsiste un doute dans ses intentions que plus haut le conditionnel est utilisé.</p>
C14	<p>« Donc, pour vous, vos qualités sont de l’ordre de la connaissance, mais en même temps ça vous rend malheureux ? – Je suis seul oui, partager avec qui, partager avec qui ? ».</p>	<p>La réponse de Christian indique qu’il ne reconnaîtrait pas les autres résidents comme étant capables de le comprendre voire de s’intéresser à ce qu’il pourrait leur « apprendre ».</p>
C15	<p>« Comment vous aimeriez que l’on prenne soin de vous ? – En m’écoutant, ils font semblant de me comprendre. Je fais une phrase et ils comprennent pas ce que je dis. – Pourquoi ils ne comprennent pas ? – Je pense que je parle mal. – Et qu’est-ce que vous ressentez quand la personne répond à côté ? – Ça fait mal, ça fait mal <i>[Il y a de la souffrance sur son visage]</i> ».</p>	<p>Ne se sent pas entendu et compris et donc reconnu dans sa parole</p> <p>Incohérent avec le manque d’humilité que je ressentais, il se dévalorise</p>

	<p>C16</p> <p>« C'est quoi la différence, en fait, entre Méricourt et ici ? – Oh, c'est, c'est, c'est pas comparable. Quand vous êtes avec des mongols... »</p> <p>C17</p> <p>« Moi j'ai demandé, je voulais réviser des moteurs, des trucs comme ça et on pourrait le faire. – Réviser des moteurs, là vous travailliez à l'Ésat ? – Oui. – Et ils n'ont pas voulu ? – Non, trop dur et faut connaître la mécanique. – Et vous sauriez le faire ? – Oui ».</p>		<p>Christian semble se sentir méprisé de ne pas avoir été hébergé dans un établissement adapté à sa situation et utilise un vocabulaire méprisant. Reste à savoir s'il sait que le terme « mongol » peut être péjoratif.</p> <p>Christian a donc des compétences et des désirs non reconnus, car non formalisés.</p>
Sylvie	<p>S9</p> <p>« Je me souviens à Garches j'ai vu mon dossier, j'étais à Verneuil qui est une annexe de Garches. J'ai su quelques années après en 1988, on était en vacances c'était un médecin qui me l'a dit quand j'étais là. À un moment donné il a parlé, je l'ai entendu.... Euh... Lui il a relevé ça parce que j'ai discuté avec lui. C'était un indien des Indes quoi pas un indien d'Amérique avec des petites plumes. Et donc il avait mis sur le dossier, c'était marqué débile légère. Et nous comme on peut pas lire nos dossiers, c'est ça qui est dommage. On a pas accès à nos dossiers médicaux et c'est là qu'ils peuvent marquer n'importe quoi et moi j'ai su ça grâce à Jean.</p> <p>Ben moi je le savais pas, j'étais bien contente de le savoir quoi. – De savoir que vous étiez débile légère ? – Ben que... c'était... Qui était écrit ça dans mon dossier et que Jean a relevé que c'était absolument faux quoi ».</p> <p>S10</p> <p>« Comment j'aimerais qu'on s'occupe de moi ? Bah, j'aimerais qu'on me donne de l'attention, qu'on nous prenne pas pour des cons ou des gogoles. – Qu'on vous donne de l'attention, hmmm. À quel moment vous avez</p>		<p>Ne pas savoir est terrible, ça fausse la donne. Comme si on considérait les individus comme inaptes à comprendre ce qui leur arrive ?</p> <p>On récupère un certain pouvoir sur sa personne lorsque l'on a accès à ce qui nous concerne et que l'on découvre enfin !</p> <p>Reconnaissance ressentie comme abusive et malhonnête, voire infantilisante.</p>

	<p>S11</p>	<p>l'impression qu'on vous prend pour un con ou une gogole ? – Par exemple, on me dit, « Oui, t'es bien habillée, c'est bien » et moi je pense que non, je sais bien que non et on me dit si, si, si. Je sens bien qu'on nous prend pour des tarés parfois ».</p> <p>« Quand madame A. pose des questions, ils répondent à notre place. Qu'ils arrêtent de répondre à notre place quoi. – Ils répondent à votre place ? – Oui, oui. [...] Ah, j'aime pas, ils répondent à notre place. – Ah, c'est au niveau de la parole. – Même des fois, ils pensent à notre place. – Ils pensent à votre place ? – Oui. Des fois ils me disent « tu peux faire ça, tu peux faire ça », moi j'y arrive pas, si je dis que j'y arrive pas c'est que j'y arrive pas, je le sais ».</p>	<p>Sylvie se ressent comme niée dans ses capacités à dire les choses elle-même. Elle se ressent dans une situation où on lui vole sa parole.</p>
<p>Christophe</p>	<p>CH9</p>	<p>« Et vous comment vous aimeriez qu'on s'occupe de vous, qu'on prenne soin de vous, qu'est-ce qui pourrait plus vous plaire et vous faciliter la vie ? – Qu'on soit plus entouré, quoi. – Plus entouré ? – Oui, enfin plus entouré que certains, que certaines, certains qui sont trop entourés justement. – Y'a d'autres... Donc, pour vous c'est inégal ? Y'a des résidents qui sont trop entourés ? – Hum, hum. – Et est-ce que vous savez pourquoi eux ils sont trop entourés ? Est-ce qu'ils ont un handicap particulier ? – Oui, oui... Il y a des myopathies. Pour moi ce n'est pas une excuse quoi. – Et qu'est-ce que vous appelez être entouré, donnez-moi un exemple que je comprenne bien. – Euh. – C'est plus de monde pour les soins ? – Ouais. Y'a pas que pour les soins, pour l'ordinateur. Quand tu demandes,</p>	<p>Christophe ressent une inégalité, une et donc un sentiment d'injustice tel du mépris et c'est en lien avec la reconnaissance. En effet, dans la théorie d'Axel Honneth, s'il manque une des trois reconnaissances (Amour, droit, solidarité) alors nous pouvons parler de mépris²¹⁴.</p>

		<p>quand y'a un problème avec, les personnes, la personne vient tout de suite quoi.</p> <p>– Ah, oui ?</p> <p>– Bon, moi j'avoue que je demande, on vient pas tout de suite, tout de suite, je peux attendre des semaines et des semaines ».</p>	
	CH10	<p>« Y'a d'autres choses comme ça où vous attendez plus longtemps que d'autres,</p> <p>– Non, non, y'a que ça que je trouve pas trop juste quoi ».</p>	Il pose le terme d'injustice plus clairement ici en indiquant qu'il ne trouve pas ça trop juste.
	CH11	<p>« Donc quand vous parlez d'être plus entouré c'est en lien qu'avec l'ordinateur ou y'a d'autres exemples ?</p> <p>– Euh, ben quand je vois le week-end par exemple, on va dire le week-end, le personnel soignant, pas les infirmières ni les... Les AMP²¹³, les soignants, ils ont jusqu'à 4h/4h30, la semaine ils sont là, ils restent dans leur local sauf quand y'a des réunions bien sûr. Le reste du temps, ils restent jusque 4h/4h30 dans leur local quoi ».</p>	Cela rejoint le sentiment de Mado : il existe une volonté d'avoir plus de proximité avec le personnel de la structure.
	CH12	<p>« Y'en a certains qui se mêlent beaucoup de la vie privée des résidents.</p> <p>– C'est déjà arrivé qu'on se mêle de la vôtre ?</p> <p>– On a essayé.</p> <p>– Vous pouvez me donner un exemple concret.</p> <p>– Ben oui, tiens récemment, y'a un mois et demi deux mois j'ai acheté un téléphone grâce à... Mais ça faut pas dire [<i>il baisse le... ton</i>]... Grâce à un moniteur d'ici et il me fait « surtout tu dis pas que c'est grâce à moi que tu as eu sinon je vais avoir des problèmes » et je lui dis « T'inquiètes pas moi je suis motus et bouche cousue » et il n'y a pas longtemps, une de ses collègues elle a essayé de savoir. J'ai dit que « non c'est avec mon frère que je l'ai eu ».</p> <p>– D'accord. Elle a essayé de savoir qui vous avait fait avoir le téléphone ?</p> <p>– Oui ».</p>	<p>Christophe a le sentiment que l'on fait de l'ingérence dans sa vie privée.</p> <p>Serait-il dans la perspective que je transmette quelque chose à l'équipe ?</p>

213 Aide médico-psychologiques.

214 Foessel, Michael (2008). « La philosophie de la reconnaissance : une critique sociale. Entretien avec Axel Honneth ». In *la Revue Esprit*. Traduit de l'allemand par Genel, K.

	CH13	<p>En indiquant la vue qu'il a de sa chambre sur le cimetière :</p> <p>« Je vois que vous avez une vue pas très réjouissante. – Ouais, non ! Voir tous les jours son père là... euh... Je regarde plus, moi, à force. Mon père est enterré là. – Ah, il est enterré là ? – Oui, mon père et mon grand-père ».</p>	Il vit donc avec son histoire sous les yeux.
Jean-Claude	JC9	<p>« c'est pas évident quand on arrive quoi, on est dans la rue, on est un peu laissé pour compte même au niveau administratif et tout, faut avoir une adresse postale, c'est que j'ai tout quitté et j'aurais pas eu une adresse postale grâce à la maraude d'Emmaüs, moi je serais encore en train de stagner quoi. Ils veulent aider les pauvres, mais ils veulent plus faire d'adresse postale et ça j'en ai parlé dans des émissions parce que bah c'est aberrant quoi ».</p>	Avoir une adresse postale est le BABA pour pouvoir accéder au pouvoir d'agir ! Sans adresse rien ou presque n'est possible, son adresse postale c'est être comme invisible aux yeux de l'administration, la personne en situation de précarité ne peut pas prétendre à ses droits sans adresse postale (Prestations de la Caisse d'Allocations Familiales, Couverture Maladie Universelle...).

		Thématique « circonstances de l'arrivée dans la structure et perceptions du lieu de vie » pour les résidents d'Étincelle, perception du « lieu de travail » pour les salariés d'Emmaüs.	
Patrick	PAT22	<p>« Et avant d'être ici, vous étiez où ? – J'étais à... à Saint Gobin ! – Vous étiez à Saint Gobin ? – Oui ! – Au centre d'accidentés ? – Des... <i>[inaudible]</i> ».</p>	Patrick est passé du statut d'accidenté à celui de personne en situation de handicap.
	PAT23	<p>« Et alors, la journée ici, pour vous, ça se passe comment ? – Très long ! – C'est très long ? – C'est moins quand je suis en activité ! – C'est moins long quand on travaille ! – Oui ! – Et qu'est-ce que vous faites de vos journées ici ? – Je les passe au lit ! [...] Quand j'ai rien à faire ! »</p>	Nous pouvons ressentir son manque de distraction ou son besoin d'être toujours en activité. Entendons par distraction, s'éloigner de soi-même, oublier que nous sommes voués à disparaître. Pour argumenter cette observation, nous convoquerons Blaise Pascal.
	PAT24	<p>« Et qui a décidé que vous veniez ici ? Ma sœur ! Votre sœur ! Pour la paralysie ! Donc, en fait vous avez été chez votre père et après chez votre père c'était ici que vous vous êtes retrouvé ! Et est-ce que vous, vous étiez d'accord pour venir ici ? Je pensais que c'était pour me déparalyser ! Vous étiez bien chez votre père ? »</p>	Quand on n'a pas toutes les informations, on est empêché de décider et donc d'agir.

Angèle	A28	<p>« Ouais et comment vous vous avez fait pour venir ici puisqu'ici c'est réservé à des personnes handicapées, y'a pas eu trop de mal à... – Et ben parce que j'avais plus personne ! – Parce que vous étiez seule. ? – J'étais seule ! »</p>	<p>Là où on peut observer et comprendre que la solitude familiale renforce un handicap ou créer un handicap. Avoir le choix est une certaine forme de pouvoir d'agir et Angèle en n'ayant aucun lien autre que ceux du couvent, se retrouve limité dans ses choix de vie.</p>
Mado	M24 M25 M26 M27 M28	<p>« Moi quand je suis arrivée ici j'ai trouvé l'paradis ».</p> <p>« Ben tant qu'on est bien ça va hein. Parce que en plus les jeunes qui viennent ils sont habitués chez eux y'avait les lavabos des trucs comme ça, nous en a tellement vu, on en a tellement bavé comme on dit (parle en souriant) que ici par rapport à ce qu'on a vécu, en vérité c'est pas mal ».</p> <p>« Alors c'est vrai que ben, c'est vrai qu'il y a pire. Moi j'ai connu pire ».</p> <p>« Mais malgré tout c'est toujours difficile d'avoir quelque chose parce que avant y'avait pas de salle de repos pour le personnel. On les voyait davantage. Que maintenant, ils sont beaucoup plus retirés » !</p> <p>Toujours en lien avec le personnel avec la situation d'avant :</p> <p>« Et que avant, nous... Je me rappelle quand je suis arrivée ici, ils venaient dans notre chambre, on écoutait de la musique [...]. Je trouvais que c'était plus familier. Maintenant, ça fait plutôt plus pensionnat. [...] maintenant on fait plus tout ça. [...] c'est pas le même personnel. Avant c'était plus familier ».</p> <p>« c'est dommage parce que c'est pas aussi familier que quand j'suis arrivée, pour moi c'était familier. Et même des fois, même ils nous emmenaient même chez eux hein ? Ou on allait boire un coup en bas de Creil ».</p>	<p>La perception du lieu de vie actuelle est en fonction du passé.</p> <p>Le vécu influe sur les perceptions du présent et le seuil de tolérance par rapport aux situations du quotidien, le seuil d'acceptation dépend de ce qui a été vécu avant.</p> <p>Mado, pendant notre échange, revient souvent sur l'avant dans l'institution, il y a des regrets et des angoisses face au changement de direction et au changement de l'organisation</p> <p>Ne se sent plus dans une relation d'égal à égal.</p>

	M29	« Qu'avant, ça se faisait pas, on mangeait ensemble, comme ça on pouvait échanger et manger en même temps. C'est pour ça on les voyait davantage que maintenant. Maintenant on les voit que pour s'occuper de nous ».	Mado demande autre chose que du soin, par exemple une relation un peu plus personnalisée, selon elle les relations avec l'équipe sont devenues fonctionnelles
	M30		
Pascal	P10	–« Qui c'est qui a décidé... de... de vous faire habiter ici ? – C'est moi ! <i>[Il répond en semblant surpris de ma question.]</i> – C'est vous ? – Ah, c'est moi ! »	Le fait que la famille lui ait laissé un libre arbitre au départ en le laissant vérifier par lui-même que Bordeaux – Creil est une très grande distance (en lui laissant la possibilité de rentrer chaque week-end) a aidé à ce qu'il prenne une décision sans se sentir contraint. De ce fait il est acteur du choix de son lieu de vie.
	P11	« C'est la famille qui vous a fait venir ici au début ? – Ouais, au début ouais ! – Ah ! D'accord au début c'est la famille et après vous, vous avez choisi de rester ? – Ouais ! »	
Patricia	PA14	Au sujet de son arrivée dans la structure : « Et qui a décidé de vous mettre ici, c'est vous qui avez demandé ? – C'est moi qui a demandé parce que je peux plus vivre ce que j'ai vécu ».	Ce sont les actes de maltraitances que Patricia a subis qui l'ont amenée à vivre à Étincelle.
	PA15	« Et là ici, vous êtes bien ? – Moi oui, pour moi je suis chez moi ! – Vous êtes chez vous ? – Pour moi oui ! »	Patricia a donc bien intégré la situation.
	PA16	Cependant, son propos est contredit quelques secondes plus tard, lorsqu'elle explique pourquoi elle souhaiterait intégrer un appartement : « Parce qu'il y en a qui m'embête ici et moi ça me gêne ! <i>[Elle parle bas.]</i> [...] Pour moi je suis pas chez moi, je suis chez moi sans être chez moi ! »	Sentiment de malaise par rapport aux autres, même si Patricia dit plus haut qu'elle se sent chez elle.

Mauricette	MA11	<p>« Moi je suis. je suis restée à l'Étincelle puis après je suis revenue...je suis repartie et je suis revenue !</p> <p>– Vous êtes reparti où ?</p> <p>– <i>[Silence.]</i> Dans une famille d'accueil ! »</p> <p>« Et avant d'être dans des familles, vous étiez où ?</p> <p>– Dans une maison de retraite !</p> <p>– Une maison de retraite ? Donc vous étiez qu'avec des personnes âgées, vous étiez la seule jeune de...</p> <p>– On était trois ! »</p> <p>« Et encore avant la maison de retraite vous étiez où ?</p> <p>– J'étais à Neuilly !</p> <p>– À Neuilly ? Et à Neuilly c'était quoi ?</p> <p>– Les bonnes sœurs ! »</p>	<p>Mauricette fait démarrer sa vie en démarrant cette partie du « récit » par sa présence à Étincelle. En effet, notons la question posée initialement et les premiers mots de sa réponse : « Et ça fait longtemps que vous êtes ici à Étincelle ?</p> <p>– Moi je suis restée à l'Étincelle [...]».</p> <p>En recoupant les récits de Mado, Angèle et Mauricette, on s'aperçoit qu'il y a une quarantaine d'années, les personnes en situation de handicap étaient encore placées dans des endroits non adaptés.</p> <p>Les religieuses sont les ancêtres des infirmières²¹⁵ et des travailleurs sociaux et donc à l'époque les personnes en situation de handicap y étaient placées, même si la spécificité de chaque situation de handicap n'était pas prise en compte.</p>
Christian	C18 C19	<p>« Et qui a décidé de vous loger ici, c'est vous ?</p> <p>– J'étais à Méricourt, après à Argenteuil et après ici parce que la directrice d'Argenteuil elle connaissait la directrice d'ici ».</p> <p>« Je suis bien. Je suis mieux ici que j'étais avant à Méricourt.</p> <p>– Oui ?</p> <p>À Méricourt c'est pour les handicapés mentaux ».</p>	<p>Auparavant : lieu pas adapté à la spécificité de sa situation.</p>

Sylvie	S12	<p>« Vous avez toujours vécu dans des résidences ? – Oui, dans des institutions. – Vous en avez donc fait plusieurs avant de venir à Étincelle ? – Oh, oui. [Dit sur un ton qui annonce qu'il y en a eu beaucoup.] – Vous pouvez me raconter un peu ça ? – Oui, j'étais à l'école. J'étais à Garches, avant j'étais à Reims et avant j'étais à Berck, voilà. – D'accord. Depuis que vous êtes toute petite ? – Oui, ah ben oui ! [Dit sur le ton de l'évidence.] Dans le temps, on se faisait pas chier si vous aviez du mal, on vous met là et hop y'a quelqu'un qui s'occupait de vous ».</p>	<p>À l'époque pas dispositif adapté, ce qui rejoint l'ensemble des propos de Mado, Angèle et Christian à ce sujet.</p>
Christophe	<p>CH14</p> <p>CH14 bis</p>	<p>« Euh, ben quand j'ai été jeune, pendanthuit ans j'ai été à la Mornay puis je suis restéhuit ans, mais je rentrais tous les soirs chez moi. – Et après la Morlay vous aviez été où ? – À l'IEM de... [Inaudible] à côté de Berck. – Oui et là ? – Très mal vécu. – Vous pouvez m'en dire un peu plus ? – Oh... [Il souffle] Non je préfère pas. – C'est douloureux ? – Oui, c'est douloureux ».</p> <p>En parlant de sa belle mère : « Mon père était chauffeur routier donc la semaine il ne voyait pas ce qui se passait, donc avec moi elle était devenue infernale quoi, du jour au lendemain ».</p>	<p>Christophe a vécu en famille auparavant.</p> <p>Cet événement se retrouve dans un espace distal et pourtant il n'est pas récurrent dans son récit, cela indique que la personne ne se focalise pas toujours sur ce qui lui est distale et en ce cas la récurrence non observée plane comme une ombre dans le non-dit et se camoufle parfois dans les silences observés durant un entretien, un échange.</p>
Serge	<p>SE11</p> <p>SE12</p>	<p>« Bah, moi quand je suis arrivé ici, parce qu'à une époque j'étais... Je travaillais en intérim et je faisais du déménagement, puis la société où j'allais chez GTD ou d'autres trouvait que je commençais à devenir vieux ».</p> <p>« Comment vous vous sentez ici ? – Ah, bien ! À une époque [il fait un bruit avec sa bouche] j'étais pas bien, pas</p>	<p>Un être humain sans rien à réaliser se retrouve face à lui-même ; il est sans distraction dans le</p>

		<p>bien.</p> <p>– Quand vous n’étiez pas là ?</p> <p>– Oui, quand j’étais au foyer comme j’avais rien à faire [...] ».</p>	<p>sens où l’entend Blaise Pascal : s’éloigner de soi-même, oublier que nous sommes voués à disparaître.</p>
Jean-Claude	JC10	<p>« avec l’équipe Emmaüs Défi j’ai travaillé ici, avec... euh... j’ai travaillé avec Emmaüs Défi avec la maraude d’Emmaüs, avec un éduc on est allé faire des livraisons et tout ça, j’ai commencé par quatre heures par semaine, après huit heures, après douze heures, après... j’ai... jusqu’à trente-deux heures par mois ».</p>	
Maryline	MAR5	<p>« Et bien, mon arrivée a eu lieu y’a trois ans et il y a... <i>[elle réfléchit]</i>... quatre ans maintenant et j’étais avec une amie. Nous étions amies, c’est tout. Elle est décédée et je me suis retrouvée à la rue. Donc après j’étais dans un foyer et on m’a trouvé, une assistante sociale m’a trouvé un travail ici ».</p>	

		Thématique des « éléments qui indiquent le degré d'autonomie ou qui la freine »	
Patrick	PAT25	<p>« Me laver le matin, mais il me faut de l'aide pour le dos et la tête !</p> <ul style="list-style-type: none"> – Pour le dos ? Il faut de l'aide pour le dos ? – C'est tout ! – Et la tête, il faut de l'aide pour laver la tête ? – Oui, c'est tout ! » 	
Angèle		<p>Au sujet du courrier :</p> <p>A29 « Puis quand on est pas là, bon ben, par exemple si c'est des factures comme le transport, comme nos banques qu'on reçoit de la caisse d'épargne, le moniteur qui est là ou la monitrice, elle nous aide à l'ouvrir et puis il nous fait les chèques, tout ça... »</p> <p>A30 « quand c'est des factures moi j'y comprends rien ! »</p> <p>A31 « Oh, oui pour ça comme je connais pas assez l'argent moi, alors c'est mon moniteur qui m'apprend » !</p> <p>A32 « Ah, oui c'est moi qui signe les chèques ! ».</p> <p>A33 « Et vous ça vous plairait de savoir compter l'argent ?</p> <ul style="list-style-type: none"> – Ben, oui hein ! Y'a une monitrice qui devait m'apprendre, mais... c'est un jeu de ses filles qu'elle apprend ! – Hum ? – Alors, un jour elle voulait puis je sais pas elle l'a pas amené... alors... on verra bien si un jour elle l'amène ! 	<p>Angèle ne sait pas lire et écrire, ce qui est un frein dans certains actes de la vie quotidienne et donc un « moins » dans son pouvoir d'action.</p> <p>Angèle ne sachant pas lire, un moniteur l'accompagne dans la compréhension de ses factures.</p> <p>Le « moi » indique une certaine fierté de détenir cette capacité.</p> <p>Là où l'on peut observer que « pouvoir » dépend aussi parfois d'autrui et que si autrui n'accompagne pas alors la personne se retrouve dans une difficulté d'agir. Le moniteur lui permet de comprendre ce qu'elle signe. L'individu s'en</p>

	<p>A34</p> <p>A35</p>	<p>– Elle a peut-être oublié ? – Peut-être ! – Faut peut-être que vous le lui rappeliez ! – Ben oui je lui ai rappelé ! »</p> <p>« Oui, je sais faire la cuisine un peu parce qu'on avait appris quand on était chez les bonnes sœurs quoi ! [...] Mado, elle savait la faire parce qu'avant elle pouvait ! »</p> <p>« Et c'est vous qui pensez que vous n'êtes pas assez dégourdie ? – Ouais ! Enfin, moi Mado je sais que quand je l'ai connue, elle m'a dégourdie, mais je suis pas assez, euh, <i>étonomme</i> quoi qu'on me dit – Pas assez autonome ? – Oui ! »</p>	<p>retrouve diminué dans son pouvoir d'agir.</p> <p>La relation avec Mado ou Mado est abordée également dans ce qu'Angèle peut faire ou ne pas faire.</p>
<p>Mado</p>	<p>M31</p> <p>M32</p> <p>M33</p> <p>M34</p>	<p>En parlant du lève personne ; « Oui, oui parce que c'est moi qui l'est loué celui-là. – D'accord, c'est... c'est vous qui payez. – Sinon, quand y'en a que deux au centre, c'est occupé parce que y'en a qui sont sur les toilettes et qui sont accrochés après ».</p> <p>« à cette époque-là, j'étais handicapée, mais pas à ce point-là ».</p> <p>« Voilà, votre petit linge par exemple, vous le lavez vous-même ? – Oui, sinon il se retrouve dans une chambre d'une autre qui sait pas lire et puis nous on cherche après notre linge et si la personne elle peut pas fouiller elle-même ».</p> <p>Quand une comparaison est faite : « C'est mixte, mais c'est des gens qui sont à moitié handicapés. – Y'a des deux, y'a des personnes handicapées... ? – Plus ou moins, plus ou moins quoi. Peut-être qu'ils sont un peu diminués mentalement... »</p>	<p>Mado trouve des solutions pour augmenter son autonomie ou la conserver, ce qui lui permet de rester actrice de sa vie quotidienne sans être tributaire d'autrui pour certains actes de son existence.</p> <p>Ce qui permet de signaler qu'il existe des handicaps de nature différente et une gradation dans les incapacités qu'ils produisent.</p> <p>Illustration d'un des freins existants pour ce qui concerne la puissance d'agir du sujet.</p> <p>Cf plus haut : Observation sur la gradation dans les incapacités produites par certains handicaps.</p>

		<p>– Oui ? – Mais y’en a qui sont handicapés moins handicapés quoi ».</p>	
Pascal	P12	<p>En lui demandant de nommer les personnes qui se retrouvent sur une photographie accrochée dans sa chambre : « – Je ne me rappelle plus ! ».</p>	<p>Les troubles de la mémoire de Pascal l’empêchent dans le récit qu’il souhaiterait me faire de sa vie, on peut l’observer tout au long de l’échange. Il dit ne plus se souvenir des derniers morceaux de musique écoutés, de qui se retrouvent sur ses photos, de quand date son arrivée dans la structure et depuis quand il pratique l’aviron.</p> <p>Pascal a gardé en mémoire certains éléments de notre dernière rencontre.</p> <p>Pascal dit « je n’arrive pas à » et non « je ne sais pas ». Dans ce ‘je n’arrive pas à » nous pouvons entendre ‘je ne peux pas » alors que dans un « je ne sais pas » on entendrait plutôt cela comme une ignorance passagère que l’on « peut » combler.</p>
	P13	<p>« L’autre sœur comment elle s’appelle ? – Je me rappelle plus ! »</p>	
	P14	<p>« Vous avez quel âge Pascal ? – Ah, ah [il sourit]. – Ah, vous voulez pas me dire ? [<i>Je ris</i>]. – [<i>Silence.</i>] Je me rappelle plus ! »</p>	
	P15	<p>« Tu te rappelles la dernière fois quand je te parlais de la machine ? – Oui, oui, oui ! ».</p> <p>« J’arrive pas à lire ! - Vous n’arrivez pas à lire ? - Moi, j’arrive pas à lire parce que je retiens pas la mémoire ! - C’est la mémoire ? - Ouais ! [<i>Il semble souffrir quand il me parle</i>] ».</p>	
Patricia	PA17	<p>« je prends ma douche toute seule maintenant je me débrouille tout...pour tout ! J’essaie de me débrouiller hein ? [<i>Inaudible</i>] elle le sait pas, madame A, je fais</p>	<p>Tout au long de l’échange, Patricia insiste sur le fait qu’elle se débrouille seule, elle a besoin qu’on</p>

	<p>PA18</p> <p>PA19</p> <p>PA20</p> <p>PA21</p> <p>PA22</p>	<p>presque tout toute seule ! Je vais à Cora avec les parents à Cédric, je me débrouille hein ! <i>[Elle rit.]</i> ».</p> <p>« ben, je te l'ai dit que je peux pas écrire. »</p> <p>En parlant de son lit qu'elle fait seule :</p> <p>« Je prends mon temps à le faire parce que je me débrouille hein ? Je leur demande trois fois rien, sauf quand y'a un changement de draps, des fois pour qu'ils les mettent, mais sinon je fais tout toute seule ! ».</p> <p>« Ben ça dépend quand je tombe. Je tombe bien, je me ramasse toute seule ou sinon j'appelle. Y'a que ça qui m'embête ! ».</p> <p>« ils m'ont opérée, mais ça a pas marché comme je voulais, mais je me débrouille quand même hein ? Ça m'empêche pas ! »</p> <p>Lorsqu'elle parle de chez son petit ami :</p> <p>« Même chez lui y'a un étage à monter, je le monte hein ? ».</p> <p>« Et ici, faut pas que je prenne les escaliers parce que je suis tombée !</p> <p>– Ah, oui ? Si vous tombez, vous pouvez vous faire très mal !</p> <p>– Cédric, lui, il marche ?</p> <p>– Oui ! Mais moi ça m'empêche pas de marcher hein ! Faut que je fasse attention et c'est tout ! ».</p>	<p>le reconnaisse et insiste sur cette autonomie qu'elle a, elle semble angoissée à l'idée qu'elle pourrait être considérée comme incapable de...</p> <p>Ce qui est récurrent chez Patricia : se débrouiller seule, savoir faire et qu'on reconnaisse qu'elle sait faire.</p> <p>Encore un indice sur l'importance accordée au regard que l'on a sur ses capacités.</p>
<p>Mauricette</p>	<p>MA12</p> <p>MA13</p>	<p>« Je ne peux pas faire des choses !</p> <p>– Parce que vous ne pouvez pas tout faire, qu'est-ce que vous aimeriez faire vous ?</p> <p>– Me débrouiller entièrement tout seul ! »</p> <p>« – Et qu'est-ce que vous pouvez faire seule en ce moment ?</p> <p>– Me doucher, du tir aux armes, de la boccia ! »</p> <p>« Et qu'est-ce que vous ne pouvez pas faire toute seule qui ennui ?</p> <p>– Pour m'aider à me mettre au lit ! [...] Je prends ma douche tout seul, mais</p>	<p>Mauricette indique qu'elle souffre d'un manque d'autonomie.</p>

	MA14	après faut m'aider pour m'habiller ! ».	
Christian	C20	« Avec l'appareil, ça vous aide à dormir ? – Ça m'aide à dormir. J'ai un médicament anticoagulant ».	
Sylvie	S13	« Y'a des choses que vous aimeriez oublier ? – Oui, mais je veux... pas... J'ai énormément de mémoire. – Vous n'avez jamais marché ? – Si, avec Stéphanie je me mets debout, mais je suis assez raide au niveau musculaire. – Et qui est Stéphanie ? – C'est l'ergo, c'est Marcelle. Je peux rester debout, je peux rester debout ».	Elle prend un ton comme si elle voulait se et me convaincre
Christophe	CH16	« J'ai arrêté la marche à l'âge de 16 ans, jusque l'âge de 16 ans j'ai marché avec des appareils, des cannes et des corsets. [...] – Je vois un fauteuil là, vous l'utilisez de temps en temps ? – Oui, quatre heures par jour ».	Christophe utilise le verbe « arrêter » et non la négation « ne plus pouvoir ». Il y a eu un avant et un après de la situation de handicap, il a su ce qu'était marcher.

		Thématique « perspectives, désirs et projets »	
Patrick	PAT26	« Je voudrais, je voudrais...travailler ! »	
	PAT27	« Je veux me faire opérer ! »	
	PAT28	« Mais je veux tant marcher ! »	
	PAT29	« Qu'est-ce que vous aimeriez faire et que vous ne pouvez pas faire ? À part marcher bien sûr, je comprends ça, vous me l'avez dit ! – Travailler ! – Travailler ? Le travail c'est important pour vous, pourquoi ? – J'ai travaillé... <i>[inaudible]</i> . – J'ai travaillé dix ans ! »	
	PAT30	« Vous avez autre chose que vous aimeriez faire que vous ne pouvez pas faire ? – Trouver une fiancée ! »	
	PAT31	« Mais j'ai hâte de trouver une fille ! – Vous avez hâte de trouver une fille ! – J'ai hâte ! »	
	PAT32	« Ah d'accord, connaître du monde ! Vous pensez qu'avec un appartement c'est plus facile de connaître du monde ? – Oui ! – Pourquoi ? – Tu es chez toi ! Ici c'est pas chez moi c'est une chambre ! »	Ne se sent pas chez lui, pour lui c'est une chambre. Il avait une vie à l'extérieur avant, cela rend difficile une appropriation de la situation.
Angèle	A36	« Comment vous voyez votre avenir ? – Ben je reste ici parce que je peux pas... aller... on peut pas... aller... je peux	Elle s'identifie en tant que déficitaire de quelque chose. Elle se croit incapable de...

	<p>pas aller dans... une... un appartement ! – Pourquoi ? – Parce que je saurais pas... assez... je suis pas assez dégourdie quoi ! ».</p> <p>A37 « comment vous aimeriez finir votre vie ou plutôt continuer votre vie, c'est plus positif ? – Oh, je sais... pas... pas grand-chose quoi parce que je suis pas... ».</p> <p>A38 « Mon petit bonheur ? Moi c'est de sortir ! – Qu'est-ce qui vous plaît dans le fait de sortir ? – Ben, c'est pour voir des gens du dehors »</p> <p>A39 « Vous avez d'autres choses à me dire sur la façon dont vous voyez votre avenir, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? – Ben, je vous dis sortir ! [...] si on m'empêche de sortir alors là je suis malheureuse ! »</p>	<p>Dans cet extrait, on comprend qu'Angèle ne s'autorise pas, elle se considère comme inapte... à... Elle se dévalorise.</p> <p>Fort besoin de contacts avec autrui, l'action de sortir pour voir du monde est répétée tout au long de l'échange.</p>
Mado	<p>M35 « Ben de toute façon je resterai ici parce que je veux pas aller ailleurs. – Quand vous dites ici, c'est dans le centre ? – Dans le centre ! »</p> <p>M36 « Qu'est-ce qui vous fait le plus plaisir ? – D'aller en vacances, de connaître des gens pour discuter ».</p>	<p>Du point de Mado, les perspectives sont restreintes. Elle a vécu une grande partie sa vie dans la structure.</p> <p>Le sujet des vacances a une place importante dans la vie de Mado, c'est là qu'elle indique et utilise et développe son pouvoir d'agir.</p>
Pascal	<p>P17 « Et si vous deviez choisir là où vous voulez vivre, où... vous... vous... voudriez... oh là là [<i>rires</i>], vous voudriez vivre où ? Si vous aviez le choix là, tout de suite, maintenant. – Ah dehors là, moi y'a plus de place, au foyer après y'a plus personne ! – Y'a plus de place au foyer ? – Non, si y'a quelqu'un qui prend ma place et le problème il est là on peut pas partir ! ».</p>	<p>Dans l'indication de son angoisse, il est possible de percevoir des freins qui l'empêcheraient d'agir. L'incertitude pourrait donc amoindrir voire démolir le pouvoir d'agir de la personne.</p>

	<p>P18</p> <p>« Mais est-ce qu'il y a une chose vraiment très importante pour vous ? – Pour moi ? Mais... – Oui, la plus importante ! [Silence]. Vous avez le droit de me dire que c'est secret hein ? – Non, non. [Silence]. Pour moi c'est la musique, ça m'intéresse ! »</p> <p>P19</p> <p>Toujours pour ce qui concerne ce qui important pour lui : « La mémoire, ma musique... ».</p>		
Patricia	PA23	« Apprendre la cuisine, ça, c'est un rêve ! »	
Mauricette	MA15	<p>« Et pourquoi assistante sociale pour les délinquants ? – Parce qu'on les comprend pas ! Parce que des fois ce que les gens voient c'est qu'il est délinquant et il peut pas changer, parce que les gens ont pas assez de patience pour les écouter ou... [Silence] parce que les gens sont bêtes, parce qu'il a fait une connerie, alors cette connerie reste. Il sera toujours le même, tout le temps des conneries, mais non. Si on n'arrive à lui faire dire pourquoi il fait la connerie... »</p>	<p>Mauricette aurait voulu devenir assistante sociale.</p> <p>Elle perçoit bien la stigmatisation d'autrui et les dangers d'enfermer quelqu'un dans une seule identité.</p>
Christian	C21	<p>« Je rêve de marcher en forêt. – Marcher en forêt, oui ? – Puis je comprends pas, je peux pas bouger de mon fauteuil. Je rêve de pouvoir marcher en forêt [<i>sanglots dans la voix</i>]. Je pourrai jamais. – Qu'est-ce que vous voudriez réaliser comme rêve à part marcher dans la forêt ? – Ce serait l'Australie, le Népal et le Japon. – Et pourquoi ces pays ? – Le Japon pour leur façon de vivre et le Népal pour le bouddhisme et l'Australie c'est grand ».</p>	

	C22	« Vous avez déjà fait des voyages à l'étranger ? – Non, mais cette année le projet c'était d'aller à New York, mais la langue ».	
Sylvie	S14	« Et votre rêve à vous, c'est quoi votre rêve ? – Mon rêve à moi ? – Ouais, est-ce que vous avez un rêve que vous aimeriez réaliser ? – Bah, c'est ce que je vous dis, c'est avoir des animaux et passer un permis de moto et avoir une grosse cylindrée. – Hmm ».	
Jean-Claude	JC11	Au sujet de l'emploi qu'il va occuper : « C'est un travail aussi hein, parce que ça demande beaucoup de travail d'administratif. Des tâches le matin, c'est du nettoyage et l'après-midi de 15h à 18h, mais après ça dépend du service y'a 15h, 19h. De 15h à 17h c'est que de l'administratif. Donc l'encaissement des loyers le premier jour du mois et c'est bien y'a une prime sur le loyer encaissé, par mois ».	Il n'a pas encore commencé, mais on sent qu'il se projette déjà et avec enthousiasme. C'est un projet qu'il a mené à terme, il se concrétise.

		Thématique « développement de savoirs indigènes » (Cf. Michel de Certeau)	
Angèle	A40	« si tu veux tu mets une bouillotte, tu fais chauffer une bouillotte et puis tu mets la bouillotte sur ton linge puis en effet ça repasse. Et puis un jour chez les bonnes sœurs, ils voulaient pas qu'on repasse le linge alors on pliait le linge, par exemple nos petites culottes ou petites chemises, on les mettait en dessous de nous et puis on s'assied dessus ! »	On apprend en fonction des circonstances, apprentissages « <i>braconniers</i> » ²¹⁶ .
Mado	M37	« c'est pour ça alors maintenant je sais donc je ne me fais pas avoir. Et sinon quand on dit adapté faut regarder si vraiment si c'est bien parce que c'est pas toujours vrai ».	Elle a appris à organiser des vacances par la force des choses et des difficultés rencontrées et surtout du fait de la volonté de partir et la volonté développe de la puissance d'agir si l'on prend en compte le savoir-faire qu'a développé Mado en termes d'organisation de vacances.

216 De Certeau, Michel (1990). *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*.

		Thématique « perception du degré d'intégration de la situation ou du lieu »	
Mado	M38	« Là, y'a le lit parce que y'a eu pendant un moment quelqu'un qu'est venu parce que elle était arrivée, euh, d'urgence quoi parce qu'elle était pas bien chez elle. On l'avait mis chez nous, après quand y'en a une qu'est partie, elle a voulu descendre en bas donc ça nous a fait, ça nous ferait un peu de place ».	Chez nous : Une marque qui indique qu'elle se sent chez elle, une marque de son intégration de la situation.
	M39	« Avant, chez les sœurs, je me disais j'peux pas être plus mal [Silence]. Maintenant ce serait pas pareil. Mais, ben moi j'aimerais, euh, plus cool ».	Nous pouvons repérer une évolution des désirs.
	M40	« Y'a sûrement pire... que... C'est vrai, mais c'est pas mal quand même et ce serait mieux si c'était familial, un peu plus... ».	Nostalgie d'un certain avant.

		Thématique « perception du regard d'autrui »	
Mado	M41	« C'est plus fort que moi de sentir qu'on me regarde alors. Ça vous trouble ! Ça me fait faire des bêtises, en plus j'ai peur quand on lance sur la cible parce que le dard il tombe par terre, ça fait qu'on me regarde encore plus ».	Dans cet extrait, on peut comprendre que le regard de l'autre peut être paralysant, même s'il n'est pas malintentionné. Dans cette situation, Mado se sentant regardée perd ses moyens d'action.
Patricia	PA24	En parlant du décès de son petit ami : « Ça fait un bon moment ! Après moi quand je l'ai su, j'en ai trouvé un autre au CAT ²¹⁷ ! Hum, hum ! Avant qu'il soit parti je lui ai dit que j'en avais un autre je lui ai expliqué, c'est normal, t'aurais fait comme moi ? »'.	Patricia recherche une validation dans mon opinion, mon regard, elle veut que sa façon de faire soit « reconnue » aux yeux d'autrui comme honnête.
	PA25	« Et moi des fois ça m'embête parce que des fois y'en a qui me pose des questions qui me chagrinent ! – Sur votre handicap ? – Y'en a qui se foutent de mon handicap ! »	Patricia n'a pas pu encore prendre de la distance avec le regard des autres, contrairement à Mado ou Angèle, par exemple.
	PA26	En parlant de ses collègues de travail : « Moi je sais comment je suis née, s'ils veulent savoir ils ont qu'à me demander au lieu d'aller voir les autres, non ? [...] Il suffit de me le demander, je le dis gentiment, voilà ! Mais ça me chagrine et c'est pas d'aujourd'hui ! Y'a longtemps ! »	Ce type de regard interrogateur contribue à ce que Patricia se sente niée dans les capacités qu'elle aurait à répondre directement aux personnes s'interrogeant sur la nature de son handicap.
Sylvie	S15	« Les gens quand ils me regardent. – Oui ? – Rien, je me... dis... Disons que quand je discute avec eux, les gens sont assez étonnés que... qu'en tant qu'handicapé je puisse avoir de la culture. – Ça les surprend ?	Le regard d'autrui porte parfois des a priori dans l'absolu et aussi liés au handicap physique.

		<p>– Oui, de pas mal de choses ouais. Je leur dis « Vous savez c'est pas parce que je suis en fauteuil... que... Mon cerveau il fonctionne très bien, le cerveau fonctionne très bien ».</p>	
Christophe	CH17	<p>« qu'est-ce que vous pensez du regard des gens sur votre invalidité ? – Ben maintenant je m'y suis fait quoi. – Qu'est-ce qui était dur pour vous, – Ben, tout le temps être regardé de travers, maintenant ça me fait plus rien. – Quand je vais dans les magasins et qu'on commence à me regarder de travers, je dis « Vous aussi vous êtes handicapé, y'a pas que moi » puis la personne se retourne et continue son chemin ».</p>	Regard probablement curieux, surpris, mais regard qui stigmatise autrui.
Serge	SE13	<p>« Est-ce que vous pouvez me parler du regard des gens sur vous, quand vous viviez dehors ? – Bah, les gens des fois, ils nous... ils nous voient, c'est ça... vous les regardez, ils tournent la tête comme si euh... on est comme des chiens quoi ».</p>	C'est justement parce qu'il s'agit d'êtres humains qu'autrui détourne son regard pour ne pas se retrouver face à ses peurs. La peur, par exemple, de se retrouver dans la situation de celui assis sur le trottoir en situation de survie.
	SE14	<p>« Une fois j'étais dans le métro, je faisais des déménagements, mon patron il savait que j'étais à la rue et moi ce que je faisais, moi le soir je savais où aller prendre des douches et puis un jour on était dans le métro comme ça avec mon sac et y'a une bonne femme elle me regarde et elle dit « Vous puez ! ». Je fais ça [il renifle] et j'dis « Ah ouais c'est vrai, j'fais du déménagement je tape pas à la machine à écrire moi ». Et puis, je suis pas comme d'autres personnes, sur le visage ils sont propres et derrière c'est crado. Ben oui j'suis déménageur. Et puis comme la boîte était fermée, j'ai pas pu prendre mon camion et j'lui dis « J'ai pas pu aller prendre ma douche », j'lui dis « Moi, je me change tous les jours madame et vous ? » Pauvre pouf ! Pareil des fois... quand des fois j'allais chez une de mes sœurs, pareil aller hop. Elle était chiante, elle dit « Ouais, donne-moi on va laver tes affaires » j'lui dis « Ouais, tiens ça, ça et ça à laver » ».</p>	Stigmatisé de par son apparence. Sa sœur porterait-elle sur Serge un regard stigmatisant parce qu'elle savait qu'il était sans domicile fixe ?

		Thématique « espace distal » ou « Topoï récurrent »²¹⁸	
Patrick	<p>PAT33</p> <p>PAT34</p> <p>PAT35</p> <p>PAT36</p> <p>PAT37</p> <p>PAT38</p> <p>PAT39</p>	<p>« Je veux me faire opérer ! »</p> <p>« Me faire opérer, oui ! »</p> <p>« Je veux me faire opérer ! – Vous faire opérer ? Alors... – Marcher à Paris ! »</p> <p>« Mais je veux tant marcher ! »</p> <p>« Mais j'ai hâte de trouver une fille ! Vous avez hâte de trouver une fille ! J'ai hâte ! »</p> <p>En parlant de ses amis d'avant qui se sont mariés :</p> <p>« Moi c'est dur ! – Vous c'est dur ! – Et j'ai hâte de ça ! – Quand vous dites hâte de ça, c'est avoir hâte d'avoir une femme, des enfants ? – Oui ! »</p>	<p>Récurrent et dans son espace distal, ça lui tient à cœur, cela reviendra tout au long de l'entretien ainsi que son souhait de trouver une femme.</p> <p>Récurrence de nouveau observable et dans le mot hâte nous pouvons entendre une attente, il est donc dans une posture d'attente.</p>
Angèle			<p>L'ensemble des extraits classés dans la thématique du relationnel, indique que la relation qu'elle a avec Mado est importante et qu'elle n'imagine pas en être séparée, c'est récurrent tout au long de l'échange.</p>

Mado			L'organisation des vacances et l'angoisse d'être séparée de ses amies traversent l'ensemble des autres thématiques.
Pascal	P20	« Parce que j'ai eu peur la semaine dernière ! [...] tu sais les travaux... <i>[Inaudible]</i> la flamme qu'est partie ! [...] Y'avait longtemps... tout le monde, tout le monde de l'autre côté... <i>[inaudible]</i> faut attendre un peu ! [...] On a mangé dehors, on a mangé dedans parce que ça sentait le cramé ! [...] Moi, moi je dis ouvre la porte parce que j'ai pas envie de cramer, j'ai ouvert la fenêtre ! [...] On a failli cramer quand même hein ? »	Alors que nous allions nous quitter, l'échange a été relancé par Pascal sur le sujet de l'incendie. Il a été plus bavard sur cet incident et semblait revivre l'incendie dans ses mimiques et le ton angoissé employé.
Patricia	PA27 PA28 PA29	« Tu vois, je fais tout toute seule ». « sinon je fais beaucoup de choses que je ne faisais pas avant ! C'est déjà pas mal hein ? ». « À 10h ? Ah, demain je serai pas prête ! Je me prépare toute seule moi, donc ça va faire un peu juste ! – Hum ! – Bah ! Au moins c'est bien, je me débrouille toute seule ! [Silence]. C'est pas comme si je ne me débrouillais pas ! – Vous faites beaucoup de choses, apparemment, toute seule ? – Bah, oui hein ! » « Même moi je me débrouille hein ! ». « Oui ! Oui, je me débrouille, t'inquiète pas pour moi ! » « Je me débrouille ! Heureusement pour moi que je suis capable ».	Tout au long de l'échange, Patricia insiste sur le fait qu'elle sait faire qu'elle se débrouille seule. Elle utilise le verbe « débrouiller » 13 fois et elle dira « je sais » 11 fois.
Mauricette	MA16	« Et je vous ai trouvée bien triste la dernière fois que je suis venue. Pourquoi étiez-vous triste c'était en lien avec quoi ? – Quand je repense à plein de choses !	Le passé en lien avec la maltraitance parasite Mauricette qui en parle tout au long de notre échange comme nous pouvons le constater avec

	<p>MA17</p> <p>– Hmm. Vous en parlez des fois avec les monos ou avec les copains copines ? – Avec ma référente » « Mais vous qu'est-ce que vous connaissez de votre histoire ? – Que du mal ! »</p> <p>MA18</p> <p>« Et votre sœur elle n'a jamais cherché à vous retrouver ? <i>[Silence.]</i> – Vaut mieux parce que si je la vois là je lui casse la tête ! » <i>[Elle le dit avec agressivité, elle incarne véritablement son propos.]</i></p> <p>MA19</p> <p>« Vous vous en souvenez de la première fois où vous êtes allée à l'hôpital ? – Non ! – Mais par contre vous vous souvenez de la tête de votre père et des embêtements que vous faisiez vos parents ? »</p> <p>MA20</p> <p>En parlant de sa tante : « Ben elle est morte ! Y'avait de l'orage, elle s'est foutue sous un arbre, elle a attrapé la foudre, bien fait pour sa gueule ! »</p> <p>MA21</p> <p>Lorsque je demande si elle a encore des choses à dire : « Ah ! Non je ne veux plus rien ajouter ! [...] » – Si vous avez envie de parler d'autres choses vous n'hésitez pas ! – J'ai pas envie de parler ! Merci ! »</p>		<p>les extraits d'entretiens placés dans chaque thématique.</p> <p>Le ton, la façon dont Mauricette avance son propos, laisse à penser que sentiments de rejet et maltraitements sont très présents en elle, ces épisodes de sa vie se retrouvent bien dans un espace distal.</p> <p>On se souvient plus de ce qui se retrouve dans un espace distal. [Baudouin2009]</p> <p>Colère et souffrance indiquent que la relation à sa tante se retrouve dans un espace distal.</p> <p>Cet échange a dû être douloureux, pénible pour Mauricette, on peut le comprendre lorsque l'on voit la récurrence des mauvais moments liés à la maltraitance</p>
Sylvie	S16	<p>« J'aime bien m'intéresser. Quand on me parle d'un sujet, j'aime... bien... voilà... savoir de quoi on parle quoi. Être instruite, cultivée. En étant instruite, cultivée on peut pas nous faire croire que hein... »</p> <p>Ils ont des... enfants... Les trois-quarts sont incultes <i>[elle dit cela sur un ton grave qui accentue le côté dramatique de la chose]</i>. Ils sont incultes, ils ne sont pas cultivés, ils ne savent... pas... Ils ne s'intéressent à rien <i>[elle insiste sur le mot « rien »]</i>. Moi je me dis qu'il y a un malaise quelque part quoi. Et ils ont</p>	<p>Les éléments liés à sa culture, à ses connaissances et à ses capacités intellectuelles reviennent tout au long de l'échange.</p>

	S17	des enfants ! Mais qu'est-ce qu'ils vont apprendre les gosses plus tard ? » « Je crois qu'on doit avoir accès à la culture, à l'instruction. Faut savoir comprendre et puis j'ai le droit de me tromper aussi [<i>baisse le son de sa voix</i>] »	
Serge	SE15	« On met le camion en marche arrière, on ouvre les portes, je suis obligé de redescendre comme ça [<i>il mime une araignée avec ses mains</i>] comme une araignée parce que si je recule, je freine, les meubles ils vont tomber alors c'est bien bloqué. Il me dit « Tout ça ? » Je lui dis « Oui, comme j'ai l'habitude à faire des déménagements ». On met comme ça les cartons ici, quand y'a des placards [...] ».	Serge se positionne comme celui qui sait, c'est une récurrence dans l'échange entretien comme il est possible de le constater dans la thématique de la singularité au sein de ce tableau. Position de celui qui sait et de celui qui trouve la solution. Celui qui sait.
	SE16	« Moi je me mets en marche arrière comme ça [<i>il mime avec ses mains</i>] pour le truc, toc, et... et on y va ! Et les autres sont restés... [<i>il mime l'étonnement</i>] et j'dis, « Bah attends, j'ai fait du déménagement, je sais comment faut faire » ».	
	SE17	« Ils disent « Vous, vous n'y arrivez pas » alors j leur dis « Vous, vous avez essayé de le bouger ? », il dit bah non alors ce que j'ai fait, j'ai plié un petit peu comme ça [<i>il mime avec ses mains</i>], toc ! Et puis après, on l'a redressé comme ça [<i>il mime avec ses mains</i>] et comme ça il s'est ouvert ».	
	SE18	« Alors les gens ils regardaient le lange et ils disent « comment vous savez faire ça », alors j leur dis « ben c'est ma femme qui m'a appris hein ». Elles disent « si mon bonhomme pouvait faire la même chose » [<i>Nous rions.</i>] Bon ! »	
Maryline	MAR6	« Donc, donc, bah voilà quoi et puis je crois qu'on va arrêter d'en parler » [<i>Les larmes lui montent aux yeux et sa voix s'étrangle.</i>]	Cet événement reste très douloureux. Nous pouvons observer que, même si cette disparition est dans un espace distal, l'élément n'est pas récurrent.

		Thématique « vie affective et sexuelle »	
Patrick	PAT40	« y'a pas une fille qui veut de moi ! – Y'a pas une fille qui veut de vous ? – Non ! »	Il existe des difficultés de reconnaissance d'une vie sexuelle et affective pour les personnes en situation de handicap, ce point a été abordé par d'autres résidents.
	PAT41	« Vous avez autre chose que vous aimeriez faire que vous ne pouvez pas faire ? Trouver une fiancée ! Trouver une fiancée ? Oui, oui ! Mais ils veulent pas ! »	
	PAT42	« Mais j'ai hâte de trouver une fille ! Vous avez hâte de trouver une fille ! J'ai hâte ! »	
Patricia	PA30	« Des fois, j'ai mon copain qui vient et moi des fois je vais chez lui ! »	Elle aborde sa relation avec enthousiasme.
Christian	C23	« Tu sais quand t'as été... marié... Ils tournent en rond, ils disent pas le problème. – Comment, excusez-moi, qui tourne en rond ? – Ici, Sexualité et handicap. – Sexualité et handicap ? – Ils tournent en rond, ils parlent pas du problème ».	La sexualité serait donc ignorée pour ceux n'étant pas en couple (ceux en couple possèdent des studios au sein de l'établissement).
	C24	« Et quand je suis allé sur Internet, Internet ils tournent en rond. – Alors récemment le gouvernement a refusé que le métier d'assistant sexuel soit officiel et reconnu, car c'est assimilé à de la prostitution, à la marchandisation des corps. – Oui, oui, mais ça n'a rien à voir. – Vous n'avez pas d'amie ici ?	Là où l'on peut observer une fois de plus que l'outil Internet tient une place importante dans la vie de certains résidents

		<ul style="list-style-type: none"> – Il faut être reconnaissant avec des gens comme ça. – C'est qui des gens comme ça ? – Les assistantes sexuelles. – Ouais. J'ai l'impression que ça va trop vite pour certains. Ici, est-ce que vous parlez de sexualité ? – Non, c'est tabou ». 	Il s'agit là de reconnaissance de la reconnaissance et de la considération qu'ils apportent aux personnes en situation de handicap.
Christophe	CH18	« J'ai une amie, mais on n'envisage pas de se mettre ensemble là encore. Pour moi c'est comme ma petite sœur quoi. Une belle petite brune ! »	

		Thématique « trampoline de Larcher »	
Serge	SE19	« Bon, ben on m'a dit que j'étais vieux, qu'on avait plus besoin de moi, je me suis retrouvé dans un foyer à la Poterne des Peupliers ».	Les élastiques du trampoline, selon la parabole de Pierre Larcher ²¹⁹ , lâchent les uns après les autres : la perte de l'emploi, les soucis liés au domicile.
Jean-Claude	JC11	« Bah voilà, moi je suis arrivé à Emmaüs défi parce que j'étais à la rue et je pratiquais la mendicité parce que je ne percevais rien, suite à une perte d'emploi que... J'ai travaillé sur Bordeaux avant, sur le tram, j'ai perdu mon emploi ».	L'élastique travail est endommagé !
	JC12	« Le lieu c'est pas que vous restiez là toute votre vie quoi, de venir là que ce soit un tremplin, pour aller vers un emploi plus enrichissant même, ici c'est très enrichissant parce qu'on apprend des choses ici, on se refait la santé. Les premiers pas ici c'est la santé, c'est le logement. C'est important quoi ». « faut que je tombe pas encore sans logement. Et là je vais aller à des réunions, alors je ne pourrai pas respecter les horaires du soir ».	Réparation des élastiques du trampoline. Sans va avec tomber, quand on est sans quelque chose on tombe ! On tombe du trampoline, il y a un élastique qui saute.
Maryline	MAR7	« Et bien, mon arrivée a eu lieu y'a trois ans et il y a... [elle réfléchit]... quatre ans maintenant et j'étais avec une amie. Nous étions amies, c'est tout. Elle est décédée et je me suis retrouvée à la rue. Donc après j'étais dans un foyer et on m'a trouvé, une assistante sociale m'a trouvé un travail ici ».	Pour Maryline l'élastique « famille » du trampoline a été endommagé.
Patrick	PAT44	« Pendant 4 ans ? Vous étiez avec quelqu'un pendant 4 ans ? – Elle m'a quitté après... [inaudible]. – Elle vous a quitté après l'accident ? – Parce que... à parler ! – Parce que vous n'arriviez plus à parler ? – Oui !	Rupture de l'élastique « social et familial ».

219 Pierre Larcher (2002). *La parabole du trampoline*. Revue Quart Monde, n°184. La santé pour tous : pour quand ?

		<ul style="list-style-type: none">– Et vous la revoyez ?– Elle est mariée ! »	
--	--	--	--

Au regard de l'ensemble des thématiques étudiées et propos prélevés pour les argumenter, nous pouvons maintenant en venir aux résidents et salariés qui relèvent du type culturel colon et ceux qui relèvent du type culturel pionnier selon deux des six types repérés par William Thomas et Florian Znaniecki. Ainsi, Mado et Angèle s'étant bien intégrées et accommodées à la situation, nous pouvons les affilier au type culturel des pionniers. Il en sera de même pour Sylvie, Christophe, Patricia, Jean-Claude et Serge. Pour ce qui concerne Patrick, Christian et Maryline, nous les affilions au type colon, en effet, la situation antérieure n'est pas digérée et leur esprit semble toujours prisonnier de ce passé qu'ils aimeraient retrouver pour le changer, ils ne sont pas intégrés à leur situation actuelle et à l'espace qu'ils occupent, ce qui se traduit par un manque d'énergie pour agir.

3. Interprétation et observation croisée de l'ensemble des entretiens

Le vocabulaire

Nous avons pu observer une infantilisation de la part de l'institution et des résidents au travers du vocabulaire utilisé pour désigner les auxiliaires de vie. En effet, le terme « mono »²²⁰ est utilisé par sept des résidents de la structure Étincelle avec qui j'ai échangé.

Cette infantilisation au travers du terme « mono » relève de deux niveaux, le niveau du personnel qui se laisse désigner ainsi sans remettre en question ce mot et le niveau des résidents qui utilisent ce mot sans le mettre en question, on nomme ainsi les auxiliaires parce qu'ils s'occupent de nous et que ce mot vient de loin, de si loin qu'on ne saurait nommé le personnel autrement. Cependant, nous avons chacun notre « horizon de mots ». Gabriele Weigand explique que le vocabulaire traduit littéralement (du français à l'allemand ou inversement) ne suffit pas pour comprendre ce qui se cache derrière et comment se vit le mot²²¹. C'est ce qu'elle nomme « l'horizon de mots », en d'autres termes je dirais que parler la même langue ou parler la langue d'un autre pays que le sien, ne suffit pas à comprendre certains mots et certaines expressions. Les résidents du foyer Étincelle possèdent donc un horizon de mot qui leur est propre tout comme le personnel de la structure et d'ailleurs Blaise Pascal a bien résumé cette notion d'horizon en écrivant que « Tous ceux qui disent les mêmes choses ne les possèdent pas de la même sorte »²²².

Nous pouvons également observer que le vocabulaire utilisé joue un rôle dans la perception que nous avons d'un lieu et d'événements. Ainsi, les propos de Mado viennent appuyer ces observations lorsqu'elle fait part de sa perception du foyer Étincelle à son arrivée : « Et puis ben ici ils appelaient pas ça une salle à manger ils appelaient ça un restaurant alors je me disais waouh. C'est drôle de voir un restaurant hein ? Ça fait des termes qui sortent, qui étaient autrement que chez les sœurs hein »²²³.

Dans l'ensemble du tableau interprétatif, nous pouvons observer que se reconnaître en tant que... et être reconnu en tant que... prend une grande place dans le discours de chacun. C'est une recherche permanente d'un équilibre entre identité assignée et identité que l'on revendique, celle qui est désirée en fait, parce que l'on s'y reconnaît ou que l'on souhaite s'y reconnaître. Lorsque l'identité assignée

220 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : A1-A2-A3, PAT1, M2-M3-M4, MA1, C1, S1, CH1.

221 Hess, R. & Weigand, Gabriele (1994). *La relation pédagogique*.

222 Pascal, Blaise (1660). *L'art de persuader*. p. 142.

223 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : M1.

n'est absolument pas reconnue par l'individu qui s'en voit pourvu alors il existe une lutte, une tension. Il s'agit d'un « travail identitaire [qui] amène à s'engager dans des logiques d'actions avec/sur les autres, qui expliquent leurs conduites sociales »²²⁴. Toujours selon Guy Bajoit, l'identité engagée entre également dans le jeu de ces tensions, il s'agit du désir de se faire reconnaître par les autres pour ce que l'on croit être.

Ainsi, lorsque Mado se désigne en tant que trente-cinquième résidente et en tant que celle qui organise les vacances²²⁵, elle se reconnaît et entend être reconnue comme une des plus anciennes résidentes et comme celle qui organise les vacances. Elle se retrouve dans chacune des identités puisqu'elle se reconnaît comme cela, entend que nous la reconnaissons ainsi et que donc autrui la reconnaisse en tant que telle. Lorsqu'il s'agit de l'imbrication de ces trois identités, Guy Bajoit nous indique qu'il s'agit là des composants de ce qui constitue l'identité personnelle.

La singularité éprouvée et portée à la connaissance d'autrui

Se sentir en tant qu'être singulier, c'est se sentir exister parce que non noyé dans une masse d'individus, ce sentiment de singularité revêt une importance particulière pour l'ensemble des personnes avec qui j'ai échangé, qu'elles soient résidentes du foyer Étincelle ou salariées de la structure Emmaüs Défi. Il est possible de le repérer au travers de leur discours relatif à ce qu'ils considèrent comme des spécificités de leur identité désirée qu'ils amènent dans la sphère de celle dite engagée. Par exemple, Mado éprouve sa singularité en reliant son âge, sa pathologie et son nom de famille²²⁶. En effet, elle a 70 ans et n'était pas destinée, selon son entourage proche et médical, à vivre longtemps, elle s'est amusée en nous précisant que son nom de famille se révélait être Fortin.

Voir sa singularité ou être reconnue en tant que soi avec ses spécificités, passe également par des signes de distinctions personnalisés tels que les chevaux apposés sur la porte de la chambre de Patricia et les dauphins sur celle Mauricette²²⁷. Cette personnalisation se révèle en tant que marque de la reconnaissance de sa spécificité (identité engagée et désirée) puisqu'elle reconnaît ce que l'individu apprécie et lui laisse la possibilité d'être reconnu au travers de ce qu'il aime (identité assignée puisqu'autrui est reconnu comme aimant ou étant représenté par tel ou tel autre animal).

Le sentiment d'être considéré autrement qu'autrui passe aussi par le surnom pour certains résidents d'Étincelle. Christian est reconnu comme celui qui est gourmand et qui aime la crème en étant désigné

224 Bajoit, Guy (1999). *Notes sur la construction de l'identité personnelle*. pp. 69-84.

225 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : M6 et M7.

226 Ibid., M5.

227 Idem, PA1 et MA2.

en tant que « Cricri la crème » ; Sylvie qui se nomme Marie-Rollande pour l'ergothérapeute marque ainsi sa spécificité à ses yeux²²⁸.

Dans le cadre de cette spécificité, propre à chacun d'entre eux, et donc de chacune des singularités relevées dans le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés », nous pouvons parler du sentiment de fierté qu'ils éprouvent dans certaines des situations vécues.

Le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales nous éclaire sur ce que l'on entend ici même par fierté au sens laudatif. Il s'agit donc de

« Souci de sa dignité, respect de soi-même. Fierté de l'âme, du caractère. Synon. amour-propre, dignité, noblesse [...] [de] Satisfaction d'amour-propre fondée [ou bien encore de] mettre son point d'honneur à (faire quelque chose), s'enorgueillir de (faire quelque chose) »²²⁹. Ainsi lorsque Pascal²³⁰, dans le cadre des visites de sa sœur, indique qu'il fait lui-même le café avec un sourire qui en dit long, il est possible d'entendre qu'il en est fier parce que c'est une capacité que personne ne peut lui contester. Cela peut paraître anodin pour toute personne lambda, mais pour Pascal c'est important parce que faire le café est un acte qu'il peut faire seul et c'est une action qui vise à apporter du plaisir à celui ou celle qui lui rend visite. Il tire une satisfaction de cette capacité qu'il se reconnaît. Lorsque Christian raconte ses vacances, celles où il a pu pratiquer le bateau à voile, c'est également avec fierté qu'il fait part de ce que l'organisateur lui a laissé mené le bateau tout seul bien qu'il soit en fauteuil roulant²³¹. Il est reconnu et se reconnaît, la confiance que lui donne l'organisateur ne semble donc pas étrangère à cette prise d'autonomie.

Serge, quant à lui, éprouve ce sentiment de fierté au travers d'entorses, même petites, à diverses règles. Il semble fier de dépasser le cadre donné, et c'est ainsi qu'il paraît s'affirmer et qu'il affiche sa singularité durant tout l'entretien. Nous pouvons observer cette fierté lorsqu'il s'enorgueillit de transporter une charge de plus de 700kg alors qu'il était spécifié de ne pas dépasser ce poids²³². Il se révèle enthousiaste à l'idée d'avoir porté seul une machine à laver alors que cela lui était spécifié comme interdit²³³. Il reconnaît conduire comme un fou et semble faire son étendard, sa spécificité de ce « grain de folie »²³⁴.

228 Idem, C2 et S2.

229 <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/fierté>

230 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés ».

231 Ibid., C3.

232 Idem, SE2.

233 Idem, SE3.

234 Idem, SE8.

Jean-Claude, salarié à Emmaüs Défi tout comme Serge, est fier sur le registre de la réussite lorsqu'il parle des bonnes appréciations obtenues suite à son stage de gardien. Il est reconnu comme celui qui a bien fait et l'on peut observer qu'au travers de son parcours, au sein d'Emmaüs, il développe un pouvoir d'agir lié à cette reconnaissance de ses efforts et de ses compétences²³⁵. Comment et pourquoi ce développement de pouvoir ? Parce qu'il est concerné par ce qu'il met en place. En effet si apprendre est plus aisé et n'a de sens que si l'individu se sent concerné, il en est de même pour ce qui concerne l'envie d'aller de l'avant et du pouvoir que l'on se donne pour atteindre les objectifs que l'on se fixe ou pour se dépêtrer d'une mauvaise situation. En effet, observons

« l'extraordinaire capacité d'apprentissage des personnes engagées dans une association comme dans une lutte politique. Nous pouvons citer le cas des militants des mouvements ouvriers qui ont appris à lire ou à écrire dans des journaux parce qu'ils voulaient changer le monde et la vie »²³⁶. On apprend bien mieux et on développe des capacités lorsque l'on se sent concerné. Carl Rogers est aussi de cet avis, ainsi il écrit que « je parle de l'apprentissage, c'est-à-dire de cette curiosité insatiable qui pousse l'adolescent à assimiler tout ce qu'il peut voir, entendre ou lire au sujet des moteurs à essence pour pouvoir améliorer le rendement et la vitesse de la voiture qu'il a bricolée [...] »²³⁷.

Jean-Claude est également fier de ce que la structure fasse appel à lui pour témoigner de son salariat d'insertion dans les médias. Il se sent reconnu comme apte à représenter la structure et ses collègues²³⁸, durant l'entretien, il est possible de constater la confiance et l'aisance de Jean-Claude dans l'échange.

Être reconnu, se reconnaître et se sentir reconnu passe également par la reconnaissance des pairs telle qu'Yvette Moulin l'a étudiée en approchant le concept de la reconnaissance dans le cadre de la psychodynamique du travail au moyen des trois sphères de reconnaissance : par la hiérarchie, par les pairs et pour un service rendu²³⁹. Dans certains des échanges, il y a également la reconnaissance entre pairs qui a été pointée. Dans cette situation, on se reconnaît comme étant capables de se comprendre parce que des difficultés et des étapes de vies similaires ont été vécues. C'est le cas lorsque les salariés d'Emmaüs Défi sans même se connaître, se disent bonjour²⁴⁰. Jean-Claude exprime cette

235 Idem, JC1 et JC6.

236 Ferrand-Bechmann, Dan (2008). *Se former en s'engageant dans la vie associative*. In : Colin & Le Grand (2008). *L'éducation tout au long de la vie*, p. 42.

237 Rogers, Carl Ransom (1999). *Liberté pour apprendre*. p. 1.

238 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : JC5.

239 Propos d'Yvette Moulin dans le cadre de la présentation de ses travaux par visio-conférence en 2008.

240 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : JC3.

reconnaissance entre pairs en indiquant qu'« Y'a une entraide entre gens qui sont dans la merde »²⁴¹. Maryline, quant à elle, l'exprime en pensant que la solidarité des salariés Emmaüs est la résultante des difficultés qu'ils ont chacun traversées²⁴².

Le travail perçu comme norme et moyen de reconnaissance

Le travail est aussi un moyen de se faire reconnaître, une façon d'avoir le sentiment d'avoir sa place dans la société. Les auteurs de *La lutte des places*²⁴³, estime que ce dernier est devenu la norme de l'intégration et que l'exclusion s'est ainsi révélée dans toute sa splendeur. Durkheim considère la division du travail social comme un lien social. Avant l'industrialisation, les handicapés, les vieux, l'idiot du village avaient leur place, mais avec cette industrialisation le travail est devenu la norme de l'intégration²⁴⁴. Le travail se révèle donc être un élément qui compte dans le sentiment d'estime de soi-même et dans le regard de l'autre qui reconnaît ou ne reconnaît pas. C'est ce qu'exprime Maryline en expliquant qu'elle est heureuse de se lever le matin parce qu'elle ne se lève pas pour « rien »²⁴⁵. La perception de cette reconnaissance, désirée ou obtenue par le travail, est également perceptible dans le propos de Jean-Claude au sujet de son passage du statut d'ouvrier au statut de gardien d'immeuble qui bénéficie d'un meilleur salaire et de responsabilités²⁴⁶.

Dans certaines conditions, le travail (bien que la personne soit salariée) peut devenir la cause d'un sentiment d'humiliation et porter atteinte à la reconnaissance qu'un individu espère et désire. Ce qui nous amène à traiter de la thématique du mépris.

Le mépris

Comment définir le mépris ? Nous pouvons déjà mentionner la définition qu'en donne le dictionnaire et replacer ce mot en rappelant son lien avec le concept de reconnaissance.

Le mot mépris est attesté en 1349 sous la forme « *mespris* » en tant que « sentiment par lequel on juge une personne ou une chose indigne d'estime, d'égards »²⁴⁷. Ainsi le mépris peut désigner un « sentiment par lequel on considère quelque chose ou quelqu'un comme indigne d'estime ou d'intérêt »²⁴⁸. Ce mépris désigne également une « attitude de réprobation morale par laquelle on

241 Ibid., JC4.

242 Idem, MAR2.

243 De Gaulejac, Vincent. & Taboada Léonetti, Isabel (1994). *La lutte des places*.

244 Durkheim, Émile (1897). *De la division du travail social*.

245 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : MAR1.

246 Ibid., JC8.

247 Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales : <http://www.cnrtl.fr/etymologie/mépris>

248 Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales : <http://www.cnrtl.fr/definition/mépris>

considère que quelque chose ou quelqu'un ne vaut pas la peine qu'on lui porte attention ou intérêt [ou bien encore] une attitude par laquelle on considère que quelque chose d'important ou ayant du prix ne vaut pas qu'on lui porte attention ou intérêt »²⁴⁹. C'est donc au travers de son propre désir de reconnaissance que l'individu peut éprouver ce sentiment de mépris. Il découvre ce désir au travers d'expériences de mépris²⁵⁰. Rappelons que Axel Honneth a établi un lien entre mépris et reconnaissance en pointant trois types de mépris qu'il fait correspondre pour chacun à un type de relation de reconnaissance réciproque. Il situe ce mépris dans trois sphères, telles que l'amour, la solidarité et le droit²⁵¹. La thématique du travail se situerait donc dans la sphère du droit.

Christian se sent méprisé dans le cadre de l'activité professionnelle. En effet, le travail proposé au sein de l'Ésat est vécu comme une humiliation par Christian qui détient un CAP de cuisinier et se sent nié dans ce qu'il est au niveau des compétences professionnelles. Le travail effectué au sein de l'Ésat n'est pas ressenti comme étant véritablement du travail « normal »²⁵². Christophe qui a également travaillé au sein de l'Ésat, ressent une forme de mépris, à la différence qu'il ne la place pas au niveau de la tâche confiée, mais au niveau du faible salaire proposé. Patrick aurait, quant à lui, bien voulu travailler au sein de l'Ésat malgré les tâches vécues comme peu épanouissantes par d'autres. Il s'est senti comme rejeté lorsque son stage, du fait de son rythme lent, fut interrompu sans espoir d'une remise en activité pour Patrick²⁵³. Serge, salarié d'Emmaüs Défi, s'est vu interrompre ses contrats, au sein d'une agence d'intérim pour qui il travaillait depuis de nombreuses années, pour la raison de son avancée dans l'âge²⁵⁴. C'est une forme de rejet et de discrimination. Serge, d'après l'entreprise d'intérim, n'avait rien à se reprocher dans la façon dont il faisait son travail.

Tout au long de ces échanges, il a pu être observé que le mépris se retrouve dans d'autres champs que celui du travail. Il peut y avoir des situations de mépris non ressenties comme telles par les protagonistes de la situation. Par exemple, citons Patrick qui nous mentionne que c'est sa famille qui a choisi la décoration de sa chambre²⁵⁵ et gardons-en tête que cette même famille ne vient que très rarement rendre visite à Patrick voire plus du tout. Décider à la place d'autrui est une forme de mépris

249 Ibid.

250 Ricœur, Paul (2003). *La lutte pour la reconnaissance et le don*. pp. 17-27.

251 Foessel, Michael (2008). *La philosophie de la reconnaissance : une critique sociale. Entretien avec Axel Honneth*

252 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : C12.

253 Ibid., PAT8, PAT9, PAT26.

254 Idem, SE10.

255 Idem, PAT15.

puisque l'on ignore son avis en ne lui demandant pas. En ne lui demandant pas son avis, est-ce à dire que l'on partirait du principe qu'il n'en a pas ? La famille choisit donc le décor de son espace de vie au mépris de son avis ou de celui qu'il pourrait avoir.

Ne pas répondre aux interrogations de Patrick, ne pas lui donner des informations précises sur des décisions le concernant, ne pas lui expliquer qui décide et pourquoi relève aussi du mépris²⁵⁶ puisque dans cette situation son avis est ignoré. Patricia connaît également une absence de réponses à ses besoins de savoir²⁵⁷, par exemple, elle n'a aucune idée de la raison qui motive le personnel de l'établissement à ne pas lui permettre de se recueillir sur la tombe de son père. Maintenir autrui dans l'ignorance de sa propre situation ou pour des faits qui relèvent de sa propre vie, c'est s'approprier un certain pouvoir, même inconscient, sur lui et c'est lui enlever de la puissance d'agir sur sa propre vie que de ne pas savoir. Sylvie a vécu la même chose en n'ayant pas eu la possibilité, depuis des années, d'avoir accès au diagnostic du médecin psychiatre qui l'avait étiquetée en tant que « débile légère » sans lui expliquer de quoi il en retournait²⁵⁸. Ce mépris est également ressenti lorsque Christophe et Sylvie s'exaspèrent de comprendre des ingérences dans leur vie privée : « Y'en a certains qui se mêlent beaucoup de la vie privée des résidents »²⁵⁹ et entendent des membres du personnel qui s'expriment voire pensent à leur place : « Qu'ils arrêtent de répondre à notre place quoi [...] Même des fois, ils pensent à notre place »²⁶⁰. Mado, quant à elle, pointe le problème de l'injonction à l'autonomie qui parfois se traduit par penser et ressentir à la place d'autrui. Elle cite en exemple une ancienne résidente et amie qui a quitté l'établissement, car lasse de ces injonctions à répétition²⁶¹. Dans cette situation, celui qui fait l'injonction détermine les besoins d'autrui et comme nous l'indique Maëla Paul, cela peut-être un frein dans le pouvoir d'agir de la personne. En effet, en parlant de sa réflexion sur l'accompagnement Maëla Paul nous explique que

« s'il s'agit « d'aller où il va », c'est que, fondamentalement, la personne ne peut être accompagnée que vers elle-même : vers le lieu de sa propre puissance où toute efficience de sa vie découle, puisque c'est de cette intégrité réamorçée que la suite (choix, décisions, actions) est initiée et que s'élabore ce tissu relationnel dans lequel elle prend place et sens »²⁶².

256 Idem, PAT16–21.

257 Idem, PA13.

258 Idem, S9.

259 Idem, CH12.

260 Idem, S11.

261 Idem, M15.

262 Paul, Maëla (2009). *L'accompagnement dans la formation*. p. 91-108.

Mépriser c'est aussi ignorer puisque ne pas prendre en compte, ne pas considérer autrui ne consiste pas uniquement à faire à sa place sans lui demander son avis, mais consiste également à complètement ignorer ce qu'il peut penser de la situation. La synonymie et l'antonymie du mot mépris appuient cette part d'ignorance qu'il sous-entend. Ainsi dans les synonymes, classés comme étant les plus pertinents du mot mépris, nous retrouvons les termes de dédain, de mésestime, de refus et d'inconsidération²⁶³ ; pour ce qui concerne les antonymes, nous pouvons retrouver les termes d'admiration, d'attention, de considération, d'estime, de respect, de soin et d'égard²⁶⁴. Nous pouvons observer que les antonymes du terme mépris désignent la plupart des aspects du concept de la reconnaissance. Cependant, ce serait ne pas tenir compte de la complexité de ce concept, évoquée au début de ce travail de recherche et de réflexion, que d'affirmer que le mépris serait exactement le contraire du concept de la reconnaissance. Si tant est qu'un seul terme puisse à lui seul être le contraire absolu d'un concept.

Parfois le mépris porte également sur la condition même de notre humanité et l'ignorance de notre besoin d'intimité. En effet, comment se percevoir tel un être humain lorsque l'institution vous enferme à clé alors que vous ne pouvez pas vous mouvoir ? Lorsque le personnel, aussi religieux soit-il, fait irruption dans le dortoir sans crier gare ? Il s'agit là de l'expérience de Mado qui nous raconte le fonctionnement du couvent où elle a été placée lorsqu'elle était enfant :

« puis on nous enfermait à clé alors que l'on ne pouvait pas bouger ».

« puis ils passaient dans les chambres et puis ils ouvraient les portes et puis voilà et c'étaient des... y'avait pas de personnels, c'étaient des handicapés qui s'occupaient des handicapés »²⁶⁵.

Nous pouvons entendre, au travers de son récit au sujet de l'organisation de la toilette, que l'intimité non respectée est vécue telle une violence. En effet, rappelons-nous que Mado et d'autres résidentes ont dû se résigner à devoir se laisser laver par des adolescents de 16 ans en stage de découverte²⁶⁶. Le mépris peut se glisser jusque dans la mauvaise redistribution du linge confié à la laverie. Cette mauvaise redistribution, même si elle ne part pas d'une volonté de mépriser les résidents, a pour conséquence de voir son linge porté par autrui. Mais un des moments où elle indique le plus fortement qu'elle se sent méprisée, concerne la nouvelle organisation du personnel aussi entraîne moins de familiarités entre personnel et résidents. Mado pense que désormais dans l'institution il y a les personnes en situation de handicap d'un côté et le personnel de l'autre qui les laisse à l'écart. Elle

263 Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales : <http://www.cnrtl.fr/synonymie/mépris>

264 Ibid.

265 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : M17 et M18.

266 Ibid., M19.

indique que le personnel préfère « parler entre eux que de parler avec nous, ça fait... C'est pas aussi familier qu'avant. [...] Y'a les personnes handicapées d'un côté et le personnel de l'autre ! ». ²⁶⁷

Ce « c'est pas aussi familier qu'avant » nous laisse penser que les équipes se sont professionnalisées et que de ce fait des distances ont été prises avec les résidents sans forcément vouloir les mépriser. Christian rejoint le propos de Mado en exprimant sa déception quant au personnel soignant qui ne sortirait de son local que pour les réunions ou les soins ²⁶⁸. Le sentiment de mépris relève donc également de la façon dont l'individu interprète les événements.

Ne pas avoir le sentiment d'avoir été pris en charge dans une structure adaptée à sa difficulté est également source de ce sentiment de mépris. C'est ce que Christian nous indique en expliquant que « en France on nous met avec les handicapés mentaux. Y'a que ça à faire, accident vasculaire PAF » ²⁶⁹. Lorsque je lui demande quelle est la différence entre son hébergement d'avant et celui de maintenant, Christian utilise un vocabulaire méprisant s'il a conscience de la connotation péjorative du terme « mongol ». Citons-le ici : « Oh, c'est, c'est, c'est pas comparable. Quand vous êtes avec des mongols... » ²⁷⁰.

Dans l'ensemble des échanges, nous avons pu remarquer que se sentir méprisé c'est aussi se sentir rejeté et donc lésé dans son sentiment de reconnaissance. Ce sentiment de rejet a été entendu comme ayant été vécu dans de multiples domaines. Ainsi, pour ce qui concerne Patrick, le sentiment de rejet se repère dans la thématique du travail, comme indiqué précédemment, mais aussi dans le domaine affectif et familial. Il se perçoit comme un homme dont aucune femme ne voudrait en exprimant avec un ton de souffrance dans la voix « y'a pas une fille qui veut de moi ! » ²⁷¹. Sachons que Patrick s'est vu quitté par sa fiancée après l'accident pour des raisons liées à sa nouvelle situation de handicap : « Elle m'a quitté après [...] parce que je n'arrivais pas à parler » ²⁷². Le spectre du rejet plane également dans ses relations familiales, lorsqu'il s'exprime sur le peu de visites voire l'absence de visites qu'il reçoit. Il s'explique ce vide par le fait qu'il ne peut plus marcher : « Ma famille elle ne vient pas parce que je ne marche pas ! » ²⁷³, il existe donc ici un sentiment de rejet face à sa situation de handicap.

267 Idem, M23.

268 Idem, CH11.

269 Idem, C11.

270 Idem, C16.

271 Idem, PAT10.

272 Idem, PAT11.

273 Idem, PAT12.

Pour ce qui concerne Angèle, le sentiment de rejet est relatif à l'attitude de sa mère qui était plus sympathique avec sa sœur parce qu'elle était « norm... »... Angèle n'a pas osé dire normal, mais c'est ce qu'elle souhaitait initialement indiquer²⁷⁴. Patricia, quant à elle, s'est sentie rejetée de sa famille au moment où elle vivait avec eux et qu'elle ressentait des tensions dans la cellule familiale. Lorsqu'elle s'explique sur ce qui n'allait pas au sein de sa famille, elle indique que « ils acceptaient pas mon handicap et moi j'avais une IMC²⁷⁵ »²⁷⁶.

La maltraitance et l'absence de bientraitance, le mépris factuel ou ressenti.

La thématique du mépris, classée avec celle de la maltraitance ou de l'absence de bientraitance via le tableau des « thématiques et extraits d'entretiens concernés », nous amène à nous arrêter quelques instants sur ces situations que certaines personnes des deux structures ont pu connaître. La bientraitance n'est pas le contraire de la maltraitance. En effet, « la bientraitance réelle n'est pas n'est pas systématiquement le contraire de la maltraitance apparente, mais il arrive qu'un processus hautement bientraitant commence par un acte apparemment contraire »²⁷⁷. Toujours d'après Patricia Chalon, la maltraitance est caractérisée, quant à elle, par un comportement volontairement malfaisant. Pour comprendre ce qui se cache derrière ce concept de bientraitance et pourquoi il se conscientise, nous donnerons ici la définition mise en place par l'Agence nationale de l'évaluation et de la qualité des établissements et services sociaux et médico-sociaux (ASNEM).

« La bientraitance est une culture inspirant les actions individuelles et les relations collectives au sein d'un établissement ou d'un service. Elle vise à promouvoir le bien-être de l'utilisateur en gardant à l'esprit le risque de maltraitance. Elle ne se réduit ni à l'absence de maltraitance ni à la prévention de la maltraitance. La bientraitance se caractérise par une recherche permanente d'individualisation et de personnalisation de la prestation. Elle ne peut se construire au sein d'une structure donnée qu'au terme d'échanges continus entre tous les acteurs »²⁷⁸.

Toujours selon l'ASNEM, « La bientraitance est une démarche collective pour identifier l'accompagnement le meilleur possible pour l'utilisateur, dans le respect de ses choix et dans

274 Idem, A26.

275 Incapacité motrice et cérébrale.

276 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : PA9.

277 Chalon, Patricia (2007). *La bientraitance. Voir en l'autre ce qu'il a de meilleur*. p. 13.

278 Site de l'ANESM : http://www.anesm.sante.gouv.fr/spip.php?page=article&id_article=128

l'adaptation la plus juste à ses besoins »²⁷⁹. Cette agence nationale propose des outils et des réflexions dans le cadre de la prévention et du traitement de la maltraitance ainsi que de la promotion de la bientraitance.

Cette démarche collective connaît un cadre légal tel que la loi 2002 rénovant l'action sociale et médico-sociale, la loi 2005 sur l'égalité des droits et des chances ainsi que la loi 2007 sur la réforme de la protection de l'enfance.

Si cette thématique de maltraitance ou absence de bientraitance a été repérée dans l'ensemble des échanges, ce n'est pas pour en dégager un récit misérabiliste qui n'aurait rien de constructif, mais pour indiquer les mécanismes qui peuvent annihiler ou renforcer le pouvoir d'agir des personnes.

Nous avons pu observer que la maltraitance ou absence de bientraitance ont des impacts différents suivant la personne concernée. En effet, ces impacts diffèrent suivant l'environnement, la situation familiale, les ressources dont un individu dispose pour rebondir et qui lui permettent soit d'en tirer une force, soit de devenir plus vulnérable. C'est ce que nous pouvons comprendre au regard des récits de Patricia et Mauricette qui ont été maltraitées physiquement. Nous pouvons aussi observer que le mépris peut se révéler factuel et ne pas être ressenti par la personne, mais perçu par un observateur extérieur. Précisons que l'ensemble des personnes qui a participé à ces échanges, ne s'est pas posé la question telle quelle « Suis-je méprisé ? Suis-je maltraité ? Suis-je bien traité ? ». C'est dans l'interprétation herméneutique de ces échanges retranscrits que des extraits de phrases portant en elles le factuel du mépris, de la maltraitance ou de l'absence de bientraitance, ont pu ainsi être désignées. Rappelons que le mépris est un coup de canif dans le principe de la reconnaissance tel que nous l'explique Axel Honneth dans l'ensemble de ses travaux sur le sujet²⁸⁰.

Lorsque Patrick nous indique que c'est sa famille qui a décoré sa chambre, nous pouvons observer qu'ils ont choisi à sa place. Il est donc question de mépris pour son opinion, même si ce n'est pas volontaire et qu'au final sa famille voudrait lui épargner un tracass supplémentaire. Enfin, lorsqu'il sous-entend, en utilisant les pronoms personnels « on » et « ils » qu'il ne sait pas qui prend les décisions auxquelles il devrait être associé, c'est une amputation de son pouvoir d'agir dont il est question puisque l'on peut s'interroger sur les moyens qu'il aurait alors à sa disposition pour exprimer son refus. Comment refuser quelque chose dont on ne sait pas qui l'a décidé et pourquoi ? Se voir

279 Ibid.

280 Foessel, Michael (2008). *La philosophie de la reconnaissance : une critique sociale. Entretien avec Axel Honneth*

limiter un accès à la compréhension de ce qui nous concerne n'est-ce pas de l'absence de bienveillance ? Reportons ici l'extrait le plus flagrant :

- « Ils veulent m'opérer à Paris ! »
- « Ils s'en foutent ! »
- « Ils veulent pas ! »
- « Ils veulent pas que ça [...] Rate, rate ».
- « Oui, oui ! Mais ils veulent pas ! »²⁸¹.

Mado a connu la maltraitance psychologique au travers des attitudes des religieuses de la pension où elle était placée ainsi que de celles de l'institution de l'époque. Son humanité a été niée lorsqu'elle a été enfermée à clé dans son dortoir. Elle était corvéable à merci ainsi que ceux qui étaient les plus valides de l'établissement²⁸². Comme si elle devait payer le prix de son handicap.

« puis on nous enfermait à clé alors que l'on ne pouvait pas bouger »²⁸³.

Lorsque l'intimité n'est pas prise en compte, il peut aussi être question de mépris et de maltraitance sans intention de le dispenser. En effet, lorsque l'on confie à des mineurs, en stage de formation, le soin de procéder à la toilette des femmes en situation de handicap, nous pouvons comprendre que cela peut être vécu comme une intrusion générant de la honte. Mado exprime d'ailleurs ce sentiment lorsqu'elle indique que :

« Alors des fois qu'ont euh 15 ans [*elle réfléchit*] et puis ils s'occupent de nous qu'ont 70 ans, alors ça fait bizarre, ça...[...] c'est gênant je trouve. [...] C'est ça qui m'a coûté le plus ici, si vous voulez ; de se faire laver par un garçon »²⁸⁴.

Mado ressent du mépris depuis la nouvelle organisation de la structure qui fait prendre des distances à l'équipe et scinde les espaces physiques et temporels entre personnels accompagnants et résidents de la structure Étincelle.

Patricia a vécu de la maltraitance physique via les coups de son père : « Une fois il m'a tapé, derrière ma mère il me tapait, il voulait même pas que je le dise à ma mère ! »²⁸⁵. Tout comme Patrick, elle

281 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : PAT16 à PAT20.

282 Ibid., M18.

283 Idem, M17.

284 Idem, M20.

285 Idem, PA11.

n'obtient pas de réponses à certaines de ces questions, notamment lorsqu'il est question de comprendre pourquoi un des membres du personnel accompagnant refuse de la mener sur la tombe de son père²⁸⁶.

Mauricette a vécu la maltraitance psychologique et physique pendant une longue période de sa vie. Elle en parle avec difficulté et avec les larmes aux yeux, nous pouvons comprendre que Mauricette n'a pas encore pu prendre ses distances avec cette période de sa vie. Tout au long de l'échange, nous pouvons percevoir son chagrin et sa colère au travers de mots durs qu'elle emploie, par exemple le verbe gueuler et le mot gueule. Le mot méchant est cité ainsi que le mot maltraitance²⁸⁷. Cette phrase est celle qui marque le plus le mépris dont elle a été victime : « j'avais même une tante qui me disait « mon chien avant toi après » »²⁸⁸.

Lorsque les personnes en situation de handicap ont le sentiment de ne pas être entendues dans leurs besoins propres (en phase avec leur handicap), un sentiment de mépris peut alors s'instaurer. C'est par exemple le cas de Christian qui nous indique que « En France, en France on nous met avec les handicapés mentaux. Y'a que ça à faire, accident vasculaire PAF »²⁸⁹. Il se sent méprisé également pour ce qui est de l'activité professionnelle proposée. Cette activité au sein d'un Ésat ne lui convient pas, il ne s'agit pas d'un travail « normal »²⁹⁰ pour ce qui le concerne. Une fois de plus, il sent que l'offre n'est pas adaptée à sa demande et à ses besoins. Il possède des compétences et des désirs non reconnus puisqu'il se ressent comme étant cantonné à effectuer un travail en Ésat²⁹¹.

Christian ne se sent pas entendu et compris dans sa parole et aimerait que l'on prenne soin de lui en prenant le temps de l'écouter. En effet, ayant des difficultés respiratoires importantes, Christian est obligé de reprendre son souffle très régulièrement et cela nuit à la fluidité de sa parole. Il est donc nécessaire de prendre du temps pour bien comprendre ce qu'il dit. Ne pas prendre ce temps relèverait d'un manque de considération pour sa personne²⁹².

286 Idem, PA13.

287 Idem, MA7 et MA8.

288 Idem, MA9.

289 Idem, C11.

290 Idem, C12.

291 Idem, C17.

292 Idem, C14.

Sylvie, tout comme Patrick et Patricia, s'est retrouvée dans une situation où elle n'avait pas accès à des informations la concernant. Seraient-ils donc considérés comme inaptes à comprendre ? Et si c'est le cas ne serait-ce pas un manque de reconnaissance ? Telles des aptitudes non reconnues et un mépris qui en découle ? Même si l'intention première n'est pas de cet acabit, force est de constater, au travers de l'ensemble des échanges, que cela est ressenti comme tel. Parfois, lorsque ce n'est pas ressenti, le symptôme de ce mépris prend la forme d'une impossibilité d'agir (exemple de la situation de Patrick face à son désir d'être opéré). Pour ce qui concerne Sylvie, elle a appris quelques années après avoir rencontré un certain médecin et via un nouveau médecin qu'elle était pointée comme atteinte de débilité légère, il était même beaucoup plus trivial dans son écrit... En effet, il avait écrit « débile légère » sur le dossier de Sylvie. À ce sujet, Sylvie indiquera durant l'échange que « Et nous comme on peut pas lire nos dossiers, c'est ça qui est dommage. On n'a pas accès à nos dossiers médicaux et c'est là qu'ils peuvent marquer n'importe quoi et moi j'ai su ça grâce à Jean. Ben moi je savais pas et j'étais bien contente de le savoir »²⁹³. Ne pas savoir est un frein dans la perception de ce que l'on est et un frein dans la perception de la nature du regard d'autrui, c'est comme avancer avec un bandeau sur les yeux, on se cogne dans les murs, on est en quelque sorte comme empêché d'agir, comme dépossédé de puissance d'agir, puisqu'il nous manque des clés pour ouvrir des portes. Sylvie mentionne également qu'elle aimerait que l'on cesse de la considérer comme une « gogole »²⁹⁴ selon ses propres termes. En effet, elle ressent parfois comme une reconnaissance abusive, malhonnête, voire infantilisante, lorsqu'on lui fait remarquer qu'elle est bien habillée alors qu'elle sait et qu'elle considère que non.

Deux des résidents ont fait part de leur agacement à ce que l'on réponde à leur place. En effet, Christophe et Sylvie se sont sentis comme niés dans leurs capacités à exprimer eux-mêmes ce qui les concerne et « même des fois ils pensent à notre place »²⁹⁵ et aussi il « y'en a certains qui se mêlent beaucoup de la vie privée des résidents »²⁹⁶.

Il y a certains détails qui sont négligés et qui relèvent de la non-bientraitance, comme installer un résident dans la chambre où la vue donne sur le cimetière où sa famille est inhumée. C'est le cas de Christophe qui de sa fenêtre à une vue sur le cimetière où se trouvent les sépultures de son père et de son grand-père²⁹⁷.

293 Idem, S9.

294 Idem, S10.

295 Idem, S11.

296 Idem, CH11.

297 Idem, CH13.

Le mépris peut aussi se glisser dans les procédés des administrations et plus en particulier dans les difficultés que l'on fait aux personnes ayant besoin d'une adresse de domiciliation pour se reconstruire et avoir accès à leur droit. Cela a été le cas de Jean-Claude, salarié en insertion à Emmaüs Défi, qui s'est vu empêché de déployer son pouvoir d'agir faute d'adresse où recevoir son courrier. En effet, « c'est pas évident quand on arrive quoi, on est dans la rue, on est un peu laissé pour compte, même au niveau administratif et tout, faut avoir une adresse postale, c'est que j'ai tout quitté et j'aurais pas eu une adresse postale grâce à la maraude d'Emmaüs, moi je serais encore en train de stagner quoi. Ils veulent aider les pauvres, mais ils veulent plus faire d'adresse postale et ça j'en ai parlé dans des émissions parce que bah c'est aberrant quoi »²⁹⁸.

Le relationnel

Pour introduire cette thématique, j'ai fait le choix d'un des ouvrages de Maryvonne Caillaux, *Comme des orpailleurs, de la misère à la pauvreté, les relations comme chemins de libération*²⁹⁹.

Maryvonne Caillaux est partie de sa propre implication pour biographiser autrui au sein de cet ouvrage. Elle a fait un long chemin pour devenir ce qu'elle est et ce qu'elle représente aujourd'hui et cela sonne comme une évidence qu'il faille faire une longue route « pour oser devenir ce que nous sommes »³⁰⁰.

C'est en 1982 que Maryvonne et sa famille s'installent à Herblay dans une petite cité HLM auprès des plus pauvres. Ce fut un choix en tant que volontaire d'ATD (Agir Tous pour la Dignité) Quart Monde³⁰¹. Maryvonne et son époux ont fait de l'observation participante, ils sont devenus « chercheurs aux relations humaines »³⁰². Ils iront aussi vivre également à Caen et aux États-Unis.

L'essentiel de l'ouvrage, *Comme des orpailleurs, de la misère à la pauvreté, les relations comme chemins de libération*, porte sur la relation, sa construction et ses conditions qui en feraient quelque

298 Idem, JC9.

299 Caillaux, Maryvonne (2010). *Comme des orpailleurs, de la misère à la pauvreté, les relations comme chemins de libération*.

300 Ibid., p. 25.

301 En 1957, Joseph Wresinski crée une association avec les familles du camp, « Aide à Toute Détresse », qui deviendra plus tard le Mouvement international ATD Quart Monde. Il fait appel à des amis dans la société, pour garantir l'existence de l'Association menacée à ses débuts. C'est ainsi que le rejoindront Geneviève de Gaulle Anthonioz et d'autres personnalités. Site ATD Quart Monde :

<http://www.atd-quartmonde.org/qui-sommes-nous/notre-histoire/date-cles-de-notre-histoire/>

302 Idem, (58), p. 36.

chose de libérateur. Son expérience auprès des plus démunis lui apprend que rien ne saurait être prédictible. Regardons autrui autrement, sans a priori, sans regard prophétique négatif. Ouvrons les yeux ! Le regard d'autrui est celui qui peut libérer, mais aussi détruire. Nous ne regardons pas qu'avec les yeux, nous regardons aussi avec ce que nous dégageons et nous dégageons souvent les effluves de nos pensées. « Une personne ou un groupe peuvent subir un dommage si la société qui l'entoure leur renvoie une image limitée, méprisante, ou avilissante »³⁰³. « C'est le Tu qui lui est adressé qui rend possible le « Je »³⁰⁴. Si le « tu » est méprisant, maltraitant ou dépourvu de bienveillance alors il affaiblit le « Je » et peut même aller jusqu'à le tuer.

Nous ne percevons le monde que par les expériences que nous en faisons. Se mettre à l'épreuve du monde c'est se libérer d'une configuration de soi, cela rejoint les propos de Maryvonne Caillaux lorsqu'elle nous explique que la relation interpersonnelle est une relation qui ouvre à l'altérité et que la relation intercollective est celle qui ouvre sur le monde. Ces deux pôles de relation doivent être en interactivité pour générer du sens et permettre d'accéder à la libération.

Dans le processus de libération de la personne, la relation a toute son importance. Relation à deux acceptions, relation au sens d'échanges et de *reliance* et relation au sens de raconter et relater. « On relie en relatant, tout comme on relate on reliant »³⁰⁵. Le mot relation connaît deux sens qui se renforcent, tels que lier et relater. La relation avec autrui nous construit, un individu se forme à partir de sa vie. G. Pineau utilise une métaphore via le conte *le Petit Poucet*³⁰⁶ ; en effet, tel le Petit Poucet, un individu qui peut revenir sur ses traces, sur celles de sa vie, ne se perd pas³⁰⁷.

Maryvonne nous aide à comprendre en quoi les champs de l'intériorité, de l'autre autre et de l'autre proche se traversent. « Les champs de la relation se recoupent et se chevauchent. Ils s'influencent et se transforment, les uns les autres »³⁰⁸.

Le processus de reconstruction mène l'individu vers la libération. Une relation ne peut être reconstructive ou élément déclencheur d'un processus de libération que si elle nous permet de rester

303 Ricœur, Paul (2004a). *Entrevue sur « Parcours de la reconnaissance »*, dans l'émission d'Alain Finkielkraut « Répliques », sur la station de radio France culture.

304 Caillaux, Maryvonne (2010). *Comme des orpailleurs, de la misère à la pauvreté, les relations comme chemins de libération*. p. 76.

305 Ibid., p. 75.

306 *Le Petit Poucet* est un conte transformé et retranscrit par Charles Perrault en 1697.

307 Propos de Gaston Pineau lors de la présentation de l'ouvrage de Maryvonne Caillaux, le 28 octobre 2010 à la librairie l'Harmattan à Paris.

308 Ibid., p. 68.

nous-mêmes. C'est ce que nous pouvons observer au travers du morceau d'histoire de Marcel relaté dans l'ouvrage. En effet, Marcel a connu un premier mariage où l'occasion ne lui était pas laissée de rester lui-même. Il vivait dans la prison de son mensonge en n'osant pas avouer d'où il venait et quelle était sa profession. Il voulait paraître qu'il croyait que sa femme voulait qu'il soit. Marcel vivait un phénomène de tension et de conflit. Ce phénomène de tension et de conflit s'est levé lorsqu'il a rencontré sa seconde épouse qui a également connu la misère. C'est au sein de cette relation qu'il s'est senti libre de tout dire, la peur d'être jugé pour ce qu'il était avait alors disparu. Il s'est donc réapproprié ainsi un certain pouvoir d'agir menant à la puissance d'agir.

C'est en racontant ce processus de libération que Maryvonne met en parallèle les sphères d'Honneth et les champs de la relation dans le cadre de la reconnaissance, comme des agents de construction.

Rappelons que pour Honneth il existe les trois formes normatives du vivre ensemble (Amour, solidarité et droit), il s'agit des trois sphères qui constituent son apport au concept de reconnaissance. Maryvonne y rajoute la sphère de l'intériorité en tant que champ d'intériorité au même titre que l'intime, l'autre autre et l'autre-proche. Ces champs qui se traversent contribuent à la reconstruction de la personne³⁰⁹.

La question de la relation, qu'elle soit interpersonnelle ou collective, a donc été repérée dans l'ensemble des échanges, qu'elle soit constructive ou non et qu'elle soit libératrice ou pas. Ainsi, Patrick se sentant exclu, mis de côté par l'ensemble des résidents, ne va pas vers autrui et préfère ne pas entrer dans des relations interpersonnelles ou collectives. Il s'isole et explique ne pas vouloir avoir de relation avec les autres résidents. Il les perçoit comme étant des gens avec qui il ne peut pas échanger du fait qu'ils seraient mariés et que lui non.

« Et ici, vous parlez avec les résidents ?

– Pas beaucoup !

– Pourquoi ?

– Ils m'évitent ! »³¹⁰.

Les difficultés liées à son passé, le deuil de sa vie d'avant l'accident n'étant pas fait, il est comme retenu par une main invisible qui l'empêcherait d'aller vers autrui et de se confronter à l'altérité. En évoquant les raisons de son isolement, il explique que :

« Ils m'évitent !

309 Idem, p. 69.

310 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : PAT3.

– Ils vous évitent ?

– Je pense à l'ancien temps ! »³¹¹.

Angèle, quant à elle, vit une relation interpersonnelle avec Mado et une autre résidente qui vit dans la même chambre. La relation avec Mado submerge Angèle. En effet, au travers des propos d'Angèle, nous pouvons comprendre que son existence dépend fortement de cette relation. Lorsqu'elle parle de son régime lié au diabète elle indique que « mais comme Mado elle m'a dit au moins toi tu fais des efforts ! »³¹². Lorsqu'il est question de relater sa journée qui commence, Mado est mentionnée à nouveau : « Oui, donc, le matin, Mado elle se lève entre 9h-9h30 et puis moi ben comme je me repose »³¹³. À chacun des moments de sa vie quotidienne, elle rapporte également ceux de Mado³¹⁴. On pourrait croire que pour Angèle rien ne se dit et rien ne se fait sans Mado, ou presque... En effet, nous pourrions croire que cette relation interpersonnelle prenant beaucoup de place dans la vie d'Angèle empêcherait toute ouverture vers l'altérité et donc toute construction de relations intercollectives qui lui permettraient d'avoir une ouverture sur le monde. Pourtant, Angèle s'offre bien la possibilité d'une ouverture sur le monde, même si cette dernière est encore liée à Mado. En effet, Angèle se rend régulièrement aux activités et réunions de l'Association des Paralysés de France et sort dans Creil pour faire des courses. Elle connaît des habitants de Creil avec qui elle échange depuis des années lorsqu'elle les rencontre sur le chemin des courses ou dans le bus qui l'amène au centre-ville de Creil. Cependant, craignant que Mado s'inquiète, lorsqu'elle est partie plus longtemps que prévu, elle ne manque pas de la contacter, via le téléphone portable que Mado lui a offert, avant de monter dans le car qui la dépose à Étincelle. « si je sors... par exemple, en bas de Creil ou faire des courses à *[inaudible]* je dis Mado je monte dans le car parce qu'elle s'inquiète tout le temps »³¹⁵.

Angèle vit donc au travers du regard de Mado, elle y retrouve la ressource nécessaire pour vivre. Mais qu'advient-il si Mado venait à disparaître avant Angèle ? Comment se transformeraient ses relations intercollectives ? Angèle est-elle dans un processus de libération ou d'enfermement avec ce type de relation ?

En tout cas, force est de constater que cette relation influe l'orientation de ses réponses. En effet, lorsque je lui demande si sa chambre lui plaît telle qu'elle est, Angèle me répond : « Oui, on est bien

311 Ibid., PAT3.

312 Idem, A4.

313 Idem, A5.

314 Idem, A6 à A20.

315 Idem, A18.

toutes les trois »³¹⁶, ce qui souligne l'importance de cette relation avec Mado et son autre amie. Cette relation qui permet à Angèle de se sentir exister au travers du regard de Mado la sécurise.

En écoutant Angèle sur les événements qui l'ont conduite à intégrer la structure Étincelle, nous pouvons comprendre pourquoi une relation particulière s'est installée entre Angèle, Mado et la troisième compagne de chambre nommée Danny :

« [chez] les sœurs, je travaillais, je travaillais, je travaillais. On avait un grand couloir plus grand que ça alors c'est moi qui lavait par terre, qui essuie les poussières tout ça, je n'arrêtais pas et puis un jour la tante à Mado qui était religieuse, maintenant qui est décédée, a dit « attends je vais pas te laisser Angèle toute seule, je vais te la ramener ici »³¹⁷.

Dans les propos d'Angèle comme dans ceux de Mado, nous pouvons comprendre que rester ensemble toutes les trois revêt une importance cruciale. Lorsque Mado s'exprime sur la hantise de se voir changées de chambre, elle explique : « Et nous on avait peur qu'on nous sépare donc ça a été dur quoi de faire comprendre qu'on voulait pas se séparer parce qu'on a toujours vécu ensemble, en fait c'est comme si on était une famille ».

Nous sommes donc bien dans une relation interpersonnelle dont la particularité réside dans les épreuves communes endurées qui depuis leur rencontre leur ont permis de ne pas être démolies suite aux maltraitances ou à l'absence de bientraitance au sein du couvent qui les hébergeait. Être ensemble, rester ensemble est une source d'énergie qui alimenterait ce pouvoir d'agir. En effet, lorsque Mado évoque la raison qui l'a motivée à ôter la pancarte humoristique de la porte de sa chambre, elle est amenée à faire part de son découragement :

« Non, non c'est nous, on l'a enlevé parce que j'étais découragée que la copine reparte.

– Ouais, celle qui est rentrée chez elle ?

– Ouais [...] »³¹⁸.

Nous pourrions croire que Mado reste cloisonnée dans cette relation interpersonnelle avec ses deux amies et compagnes de galère du temps jadis, mais il n'en est rien. Mado entre dans des relations intercollectives lorsqu'elle organise les vacances pour la chambrée, lorsqu'elle participe aux réunions et aux projets de l'Association des Paralysés de France. Cependant, pour Angèle et Mado, l'accès à ce

316 Idem, A20.

317 Idem, A15

318 Idem, M10

que Maryvonne Caillaux nomme « libération » n'est pas total puisque l'angoisse d'être séparées les unes des autres vient faire parasite au moindre changement.

Quant à Patricia, c'est sur son lieu de travail en Ésat, qu'elle connaît des difficultés d'ordre relationnel. Elle souffre du regard de ses collègues par rapport à son handicap et explique qu'elle est régulièrement ennuyée par ces derniers. Elle parle de souffrance : « Parce que ça me fait souffrir à l'intérieur, ça me fait mal ! »³¹⁹.

Christian parle de difficultés à aller à l'extérieur de la structure. Il dit bien s'entendre avec la majorité des résidents, mais n'entre dans aucune relation interpersonnelle avec eux, il est solitaire et s'accommode de sa solitude au moyen de son ordinateur. Il fait souvent des recherches sur Internet, il est autodidacte. Cette peur de l'extérieur est manifestement un frein à la libération puisqu'il est aliéné à cette angoisse qui ne lui permet pas de faire ce qu'il voudrait. En effet, Christian nous confie : « Je suis trop protégé et du coup j'ai peur de l'extérieur, j'ai peur de l'extérieur. Dehors c'est pas possible. Je ne suis pas tranquille »³²⁰.

Sylvie, s'indigne de ne pouvoir rester elle-même et de s'entendre dire comment elle doit faire les choses et comment elle doit être : « Ben, c'est quand je fais mes trucs et machins et voilà. Faut faire ci, faut faire ça, faut être comme ci, faut être comme ça »³²¹. S'il existe dans la vie de Sylvie une ou des relations interpersonnelles qui l'ouvriraient à l'altérité alors elle n'en fait pas mention durant notre échange. Sylvie, comme beaucoup de résidents, s'accommode de sa solitude et de son besoin de découvertes au moyen de son ordinateur.

Quant à Christophe, solitaire également, pense que ses relations avec les résidents se sont améliorées, mais il précise « y'en a certains que je peux pas blairer »³²². Pour ce qui concerne ses relations avec le personnel, il exprime qu'il existe des difficultés avec certains qui « veulent toujours avoir raison »³²³.

319 Idem, PA2.

320 Idem, C5.

321 Idem, S5.

322 Idem, CH4.

323 Idem, CH4.

Pour Serge, salarié d'Emmaüs Défi, le lieu de travail est riche en relation. Il dit s'y être fait des amis et des copines et ne relève pas ou ne ressent pas de difficultés particulières.

La famille et les amis

La question du relationnel avec autrui nous amène à évoquer les relations amicales et familiales de l'ensemble des personnes avec qui j'ai échangé. Nous avons pu observer au travers de l'ensemble des thématiques que la famille peut détruire, aider à se construire ou à se reconstruire. La famille peut être un lieu ressources, un appui permettant de gagner en puissance d'agir ou de cultiver ses capacités d'actions. Illustrons donc ces propos au moyen des situations et récits des résidents d'Étincelle et des salariés d'Emmaüs Défi.

Patrick n'a pas de visite de sa famille et ne part jamais en vacances avec eux. Il est donc dans une situation où il est comme ignoré des siens. Il s'explique ces absences de visites par le fait qu'il ne marche plus. Patrick en se trouvant des explications s'aide sûrement à surmonter cette absence. Il n'a plus de relations amicales depuis son accident et il n'a pas reconstruit de nouveau cercle amical. Il se ressent comme mis en marge du fait que sa vie ait pris une autre direction³²⁴.

Angèle a été abandonnée par sa mère alors qu'elle était très jeune. Elle n'a pas de famille qui vient lui rendre visite. Alors que durant des années Angèle a été complètement ignorée de sa sœur et de sa mère, elle a été « reconnue » en tant que fille à deux moments particuliers : lorsqu'il était nécessaire de se partager les frais engagés par la mise en maison de retraite de leur maman et lorsque cette dernière est décédée³²⁵. En effet, la sœur d'Angèle souhaitait qu'elle soit présente aux obsèques. Angèle a trouvé la force de dire non. Pour ce qui est de son cercle amical, Mado et Danny ainsi qu'une ancienne résidente en font partie et nous pouvons même aller jusqu'à parler de reconstitution familiale au regard de ce qui a été observé dans les précédentes thématiques.

Mado, qui semble la plus encline à organiser la vie extérieure et à mettre en place les éléments dont elle a besoin pour un quotidien plus acceptable, a été accompagnée de sa tante tout au long de son enfance et adolescence. La bienveillance de sa tante lui a ouvert des portes que d'autres résidents, non accompagnés de leur famille, n'ont pas pu ouvrir. Ainsi, Mado a pu partir en colonie de vacances et réaliser de multiples activités. En parlant de l'intervention de sa tante lorsqu'elle était placée chez les religieuses, elle précise qu'« elle faisait en sorte que je fasse beaucoup de choses pour pas rester dans l'établissement, pour sortir »³²⁶. Mado est restée en contact avec ses frères qu'elle voit régulièrement à

324 Idem, PAT6 et PAT7.

325 Idem, A24 et A25.

326 Idem, M12.

l'occasion de ses vacances qu'elle organise. Nous pouvons nous interroger sur le rôle qu'a tenu la relation avec sa tante par rapport à son pouvoir d'agir. Sa tante semble l'avoir accompagnée dans le sens entendu par Maëla Paul. En effet, Mado a pu développer cette intériorité nécessaire grâce à la reconnaissance de sa tante qui l'a regardée comme un être capable de réalisation. Son identité s'est construite accompagnée du regard bienveillant de sa tante et a pu accéder à une altérité constitutive d'elle-même³²⁷.

« Le sujet-acteur réflexif est défini par un mode de subjectivité, le dotant d'une intériorité qui ne s'édifie que par un retour sur lui-même. L'être ensemble devrait résulter de ce retour à soi transitant par l'autre. Le gain attendu de cette conception est que tout sujet se constitue au principe de son être et de ses actions par un acte de conscience. Ce qui en résulte, c'est une problématisation de l'homme à partir de cette intériorité »³²⁸.

Toujours selon Maëla Paul, il résulte de cette intériorité une problématisation du sujet. Pour asseoir son propos elle prend appui sur la réflexion d'Olivier, L. qui postule sur une intériorité qui développe une puissance d'action du sujet sur lui-même se basant sur la connaissance qu'il a de lui-même et sur la possibilité qu'il perçoit alors de se gouverner lui-même³²⁹.

Pour ce qui concerne Pascal, son souci de mémorisation n'a pas permis de connaître de façon certaine la fréquence des visites, mais le lien existe avec sa mère et sa sœur. Quant à Patricia qui a été victime de maltraitance de la part de son père, elle connaît un lien distendu avec sa mère. Elle aimerait pourtant que sa mère vienne la voir. Patricia semble trouver un équilibre auprès de la famille de son nouveau compagnon. Elle va régulièrement chez eux, cela pallie peut-être l'absence de relation avec sa mère, ce lien distendu semble la faire souffrir, du moins c'est ce que nous pouvons entendre lorsqu'elle dit que « Ça fait un moment qu'elle m'écrit plus, même au moment de Maryline elle m'écrivait plus déjà ! Tu sais moi j'arrive à lui téléphoner, mais ça s'arrête là, elle m'appelle pas, c'est rare ! »³³⁰.

Mauricette qui a été maltraitée et très peu en relation avec sa propre famille, ne reçoit aucune visite familiale ou amicale. Lorsqu'elle était enfant, elle n'a plus souhaité voir ses parents. Tout au long de notre échange, j'ai pu ressentir une colère dans les mots de Mauricette à l'évocation de sa famille.

327 Paul, Maëla (2009). *L'accompagnement dans la formation*.

328 Ibid., p. 102.

329 Maëla Paul emprunte ici à : Olivier, Lawrence (2008). *Détruire : la logique de l'existence*.

330 PA8.

Ainsi en parlant de son père « Le souïlard, bien sûr ! »³³¹ et en parlant de sa tante décédée sous la foudre : « Ben elle est morte ! Y'avait de l'orage, elle s'est foutue sous un arbre, elle a attrapé la foudre, bienfait pour sa gueule ! »³³².

Christian est également en rupture familiale. Après son accident, sa compagne est partie en emportant les biens communs et sa fille ne lui répond pas au téléphone, il ne la voit plus depuis dix ans. Il n'a aucune visite de l'extérieur.

Sylvie n'abordera l'existence de sa famille que vers la fin de notre échange. Elle ne voit pas sa famille et se l'explique par la distance qui les sépare, elle étant à Creil et eux étant à Reims. Cependant, elle a souvent son frère au téléphone et le son de sa voix, lors de l'évocation de ce frère, laisse supposer qu'un lien solide les unit.

Christophe voit sa famille régulièrement, il se rend en week-end chez son père une à deux fois par mois et reçoit de la visite de sa famille deux à trois fois par semaine. Il existe une mésentente avec la compagne de son père, mais il ne s'est pas attardé dessus bien que l'on puisse ressentir au travers de ses mots qu'un certain malaise existe. « Mon père était chauffeur routier donc la semaine il ne voyait pas ce qui se passait, donc avec moi elle était devenue infernale quoi, du jour au lendemain »³³³.

Maryline n'a pas d'enfant et cela semble être une douleur ; « Vous-même vous avez des enfants ? – Non, donc voilà » [*Elle a les larmes aux yeux.*]³³⁴ Elle vivait avec son amie et s'est occupée de sa mère en fin de vie.

Maryline parle de relation amicale avec les clients de la boutique Emmaüs, mais ne les fréquente pas ailleurs³³⁵.

Jean-Claude n'évoque pas sa famille, tout notre échange a porté sur le côté professionnel de sa vie. Quant à Serge, c'est à l'occasion de mes questions sur l'origine de ses tatouages (Biographie du corps en somme) que j'ai pu découvrir son environnement familial. Serge a été marié, il a trois enfants et les relations familiales sont quelque peu distendues. Lorsque je lui demande qui représente son tatouage, il me répond : « Ça, c'est... Claire, une ancienne copine à moi, la mère d'une de mes filles »³³⁶. Le fait

331 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » : MA5.

332 Ibid., MA20.

333 Idem, CH14 bis.

334 Idem, MAR4.

335 Idem, MAR4 bis.

336 Idem, SE1.

qu'il me dise qu'il s'agit de la mère d'une de ses filles me permet d'apprendre qu'il a d'autres enfants et une ex-femme avec laquelle il a connu quelques difficultés :

« Trois enfants ? Vous les voyez ?

– Ah non, j'ai mon fils qu'a mal tourné et le gendarme ils ont vu ce... Ma fille elle est au Canada et l'autre pendant un moment elle était à Enghien, Vanessa, puis du jour au lendemain [Fait un bruit pour imiter la fuite] plus de nouvelles. Alors j'ai appelé Isabelle Barbaut et j'lui dis « Ouais, t'as vu Vanessa ? », « Non, non ». Alors mon ex-femme quand je demandais des nouvelles de mon fils me dit « t'as qu'à te débrouiller » parce... que... Par exemple, j'ai eu mon fils au téléphone, on a discuté, il m'a envoyé chier « bagarreur, alcoolique, repris de justice », la totale quoi.

– En parlant de vous ?

– Ouais. Parce que c'est mon ex-femme qui lui a parlé de ça. Puis un jour, j'ai dit à ma fille « Dis, tu sais pianoter à l'ordinateur toi ? », elle dit « oui », j'lui dis « essaie de me retrouver Eddy, alors elle me dit « qui c'est celui-là ? », alors j'lui dis « ben c'est ton demi-frère » et puis [Fait le bruit du clavier avec sa bouche] elle a pianoté puis ils sont rentrés en contact ensemble »³³⁷.

Pour ce qui concerne les relations amicales, Serge dit s'être fait des amis sur son lieu de travail, il n'a pas transmis d'éléments sur ce type de relation hors de son lieu de travail.

La place des activités sportives ou manuelles

Avoir une activité sportive ou manuelle c'est aussi s'exposer au regard de l'autre. C'est aussi entrer dans le champ de la créativité, de la production de quelque chose de singulier puisque provenant d'actes issus de notre corps et d'autres issus de notre imagination pour les activités autres que le sport. Le sport prend une place importante dans la vie des résidents d'Étincelle.

Selon les propos d'Yves Foucault en 2009, alors directeur de la Fédération française du Sport Adapté (FFAS), le Conseil Européen de Nice a adopté cette déclaration en l'an 2000 :

« Le sport est une activité humaine qui repose sur des valeurs sociales, éducatives et culturelles essentielles. Il est un facteur d'insertion, de participation à la vie sociale, de tolérance, d'acceptation des différences et de respect des règles... L'activité sportive doit être accessible à toutes et à tous, dans le respect des aspirations et des capacités de chacun et dans la diversité des pratiques compétitives ou de loisirs, organisées ou individuelles. La pratique des activités physiques et sportives est, pour les

337 Idem, SE2.

personnes handicapées physiques ou mentales, un moyen privilégié d'épanouissement individuel, de rééducation, d'intégration sociale et de solidarité et à ce titre doit être encouragée »³³⁸.

Effectivement, le sport est un moyen privilégié pour qu'une personne en situation de handicap physique ou mental, voire social, puisse mobiliser, utiliser et développer ses capacités d'action. Elle peut également au sein de ces activités s'y épanouir comme tout à chacun.

L'article de Roy Compte³³⁹, docteur en sociologie, va nous éclairer sur la question. Le sport, pour ce qui concerne les personnes en situation de handicap, est devenu une pratique sociale. L'institutionnalisation des activités sportives, dans le cadre du handicap, a démarré en 1964 via la création de la Fédération des sports pour les handicapés physiques qui sera suivie en 1971 de la création de la Fédération française du sport adapté. Cette institutionnalisation a donc été telle une marque de reconnaissance d'égalité jusque dans le sport, mais cette égalité reste utopique. En effet, en termes d'exploit sportif, « la performance réalisée va contre l'objectif recherché d'indifférenciation (valide/handicapé), car elle est reçue, analysée, médiatisée au travers du filtre du handicap »³⁴⁰. La personne est perçue comme sujet luttant contre le handicap via le sport et non comme sujet réalisant une performance.

Dans ce que rapporte l'ensemble des résidents Étincelle avec qui j'ai échangé, nous pouvons observer que le sport a une place de choix dans leur emploi du temps.

Patrick pratique du tir à la carabine, du foot fauteuil, du tennis, du bowling et va à la piscine³⁴¹. Il s'est approprié la plupart des activités sportives et connaît ainsi des semaines bien remplies en faisant des activités qu'il semble apprécier au regard du ton enthousiaste qu'il prend lorsqu'il en parle.

Angèle pratique de la botcha (sorte de pétanque)³⁴², elle fait moins de sport, mais elle a des activités associatives à l'extérieur à l'instar de Mado qui se rend régulièrement à une antenne de l'Association des Paralysés de France.

Mado, pratique le tir à la sarbacane et occupe le temps avec des jeux et des recherches de lieux de vacances. Cette recherche de lieux représente une quantité de temps non négligeable. Pascal pratique l'aviron, le nombre impressionnant de récompenses laisse à penser qu'il s'entraîne beaucoup pour les

338 Déclaration du directeur de la FFSA :

http://www.esen.education.fr/fileadmin/user_upload/Modules/Formations/ressources/08NDGS0008/t1_foucault_y.pdf

339 Compte, Roy (2010). *Sport et handicap dans notre société : un défi à l'épreuve du social*.

340 cf. le tableau des « Thématiques et extraits d'entretiens concernés » .

341 Ibid., PAT14.

342 Idem, A27.

compétitions. Il explique d'ailleurs qu'il gagne une coupe ou une médaille chaque année³⁴³. Il pratique également du tir à l'arc et de la natation³⁴⁴. Il réalise au quotidien des activités artistiques et manuelles³⁴⁵ dont il expose les résultats dans sa chambre tels des trophées, indicateurs de sa créativité. Patricia est l'une des rares résidentes d'Étincelle à ne pas pratiquer de sport. Cependant, la raison n'est pas le manque d'intérêt pour les disciplines sportives, en effet, elle a fait une chute de cheval il y a quelque temps et elle ne demande qu'à reprendre cette activité³⁴⁶. Elle attend une réponse à sa demande. Elle n'a pas d'activité, elle travaille à l'Ésat la semaine et le week-end elle se rend chez les parents de son ami avec ce dernier.

Mauricette a souri à des moments précis durant notre échange, ces moments sont ceux où il était question de sport³⁴⁷.

Christian, quant à lui, pratique le tir à l'arc et occupe ses journées à naviguer sur Internet³⁴⁸. Christophe, lourdement empêché de se mouvoir, pratique tout de même le tir aux armes une fois par semaine et occupe le reste de son temps à s'informer et à se documenter sur Internet³⁴⁹.

Circonstances et perception à l'intégration de la structure

Au travers de cette thématique, il a été possible de relever des observations en lien le pouvoir d'agir et de décision des personnes. Il a été aussi possible de percevoir ce qui peut alourdir une situation de handicap et de comprendre qu'il y a quelques décennies les personnes dans ce type de situation étaient hébergées dans des structures inadaptées ne tenant absolument pas compte des singularités propres à chaque nature de handicap et à chaque personne. Nous avons pu aussi faire plus ample connaissance avec les résidents d'Étincelle et les salariés d'Emmaüs Défi.

Pour Patrick, les journées sont longues au sein de la structure Étincelle et pourtant ses semaines sont bien remplies entre le sport et les séances de kiné. Il ne supporte pas l'inactivité et c'est ainsi que nous pouvons observer que ce besoin d'être toujours en activité lui permet de s'éloigner de lui-même. Il a besoin de se distraire de lui-même au sens où Blaise Pascal le sous-entend. Il entend par distraction, s'éloigner de soi-même, oublier que nous sommes voués à disparaître, «rien n'est plus insupportable à

343 Idem, p. 4-5.

344 Idem, p. 8.

345 Idem, p. 7.

346 PA10

347 MA6

348 C9

349 CH7 et CH8

l'homme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir »³⁵⁰.

Patrick pensait qu'il venait à Étincelle pour se faire « déparalyser »³⁵¹. Il a répondu cela lorsqu'il lui a été demandé s'il avait choisi de venir ici ou pas. Il n'aurait donc pas eu toutes les informations pour dire oui ou non à cette décision familiale qui lui a fait intégrer la structure en le laissant développer une fausse croyance fautive d'explication.

C'est en nous intéressant aux circonstances de son arrivée dans la structure que nous pouvons apprendre d'Angèle sa grande solitude. Cette grande solitude est son principal handicap de base, les circonstances familiales l'ont amenée à se retrouver considérée comme incapable de se prendre en charge seule. En n'ayant eu aucun autre choix que de se voir remise aux religieuses lorsqu'elle était enfant, ses choix de vie se sont retrouvés limités du fait de l'amputation de son pouvoir d'agir, amputation liée au décès et à l'abandon de ses proches³⁵². Sans pouvoir d'agir, il semble difficile de développer alors la puissance d'agir.

Lorsque l'on écoute le témoignage de Mado, nous comprenons que la perception du lieu de vie actuel est en lien avec ce qui a pu se vivre et se produire avant. Par exemple, Mado dit « Moi quand je suis arrivée ici j'ai trouvé le paradis »³⁵³. Quand on a connu le pire en termes de lieu de vie, il est possible de relativiser et d'être heureux de sa nouvelle situation d'hébergement. C'est le cas de Mado et Patricia : « nous en a tellement vu, on en a tellement bavé comme on dit (parle en souriant) que ici par rapport à c'qu'on a vécu, en vérité c'est pas mal »³⁵⁴. Patricia se dit se sentir chez elle, elle a demandé à venir vivre à Étincelle. En effet, elle nous fait part de son choix de vie en expliquant « C'est moi qui a demandé parce que je peux plus vivre ce que j'ai vécu »³⁵⁵. Christian est aussi plus satisfait de sa situation à Étincelle que de celle vécue dans son lieu de vie précédent, il nous indique que « à Méricourt c'est pour les handicapés mentaux »³⁵⁶. Quant à Christophe, il ne dit pas explicitement

350 Pascal, Blaise (1670). *Pensées et opuscules*. p. 31.

351 PAT24.

352 A28

353 M24

354 M25

355 PA14

356 C19

comment il ressent sa présence au sein d'Étincelle, mais les propos tenus, qui sont d'ailleurs tus, au sujet de son ancien lieu de vie laissent entendre que la situation d'aujourd'hui lui est moins désagréable. Il ne souhaite pas évoquer cet épisode de vie en expliquant que cela est trop douloureux³⁵⁷.

Lorsque l'on a connu une vie en famille ou une vie sans handicap, il devient beaucoup plus complexe d'accepter et d'intégrer la nouvelle situation, c'est le cas de Patrick dont la situation est mentionnée plus haut.

Éléments indiquant le degré d'autonomie

Nous ne pouvions pas nous intéresser au pouvoir d'agir et à ses conditions de développement sans nous arrêter sur ce qui pouvait freiner l'autonomie des personnes s'étant prêtées à ces entretiens conversationnels. En pointant cette thématique, nous avons pu retrouver des éléments éloquentes sur la façon dont les résidents d'Étincelle vivent et pensent leur situation de handicap.

Patrick qui est hémiplégique, insiste sur le « C'est tout » en l'indiquant deux fois pour expliquer qu'il n'a besoin d'aide que pour se laver le dos et la tête. Il signifie ainsi par ce « c'est tout » qu'il est plus autonome qu'on serait tenté de le croire. Dans ce « c'est tout » on entendrait presque : « mais qu'est-ce que vous croyez, je me débrouille seul ».

C'est en nous intéressant au degré d'autonomie d'Angèle que nous avons pu observer qu'elle n'était pas dans une situation de handicap nette et définie précisément. Sa difficulté n'est pas visible aussi directement que si elle devait se déplacer en fauteuil roulant ou avec des troubles de l'élocution. Angèle dira d'elle-même qu'elle n'est pas assez dégourdie³⁵⁸. Elle ne sait pas bien compter et elle souhaiterait apprendre, une des « monos » lui avait proposé de lui rapporter un jeu pour apprendre à compter et à manipuler l'argent, mais elle semblerait avoir oublié cette proposition. Observons que dans cet oubli nous constatons que « pouvoir » peut dépendre d'autrui et que si cet autrui ne donne pas suite à l'aide qu'il propose alors il peut empêcher l'accompagné de se retrouver en capacité d'agir et bloque ainsi le développement du pouvoir d'action de l'individu et ainsi toute montée en puissance de l'agir. Ne sachant pas lire et écrire et ayant des difficultés à compter, Angèle est accompagnée dans la

357 CH14

358 A35

lecture et la compréhension de ses factures. Elle ressent une grande fierté à signer les chèques elle-même, cette fierté s'entend lorsqu'elle s'exclame : « Ah, oui c'est moi qui signe les chèques »³⁵⁹.

Patricia, qui se déplace en fauteuil ou avec des béquilles, sera soucieuse, durant tout l'entretien, de démontrer son autonomie. Cela semble essentiel pour elle au point qu'elle précise : « elle le sait pas, madame A., je fais presque tout toute seule ! »³⁶⁰. Précise-t-elle cela parce qu'elle pense que madame A. a pu dresser le portrait d'une jeune-femme pas autonome ? La mise en avant de son autonomie est récurrente tout au long de l'entretien. Elle a besoin que l'on reconnaisse cette autonomie et de par son insistance à le faire observer nous sommes amenés à penser qu'elle angoisse à l'idée que l'on puisse la croire incapable de...

Sylvie, quant à elle, insistera sur le fait qu'elle peut rester debout en utilisant un ton persuasif « Je peux rester debout ! Je peux rester debout ! »³⁶¹.

Mauricette se déplaçant uniquement en fauteuil se considère comme peu autonome et aimerait se débrouiller seule³⁶². Elle ne s'attardera pas plus que cela au sujet de son autonomie tout comme Christian qui abordera uniquement l'appareil respiratoire³⁶³ qu'il utilise la nuit et la prise de son anticoagulant.

Christophe ne marche plus depuis quelques années et doit rester allongé la plupart du temps, il ne s'est pas arrêté plus que cela sur la question de son autonomie. Cependant, il est possible d'observer qu'il a une vision positive sur ce qu'il ne peut plus faire. En effet, il dit « J'ai arrêté la marche à l'âge de 16 ans [...] », il n'utilise pas la négation, mais le verbe « arrêter » comme s'il avait décidé de cesser de marcher, comme s'il avait un pouvoir sur son « incapacité ».

Pour ce qui concerne Mado, immobilisée en fauteuil, nous découvrons la force de son pouvoir et de sa puissance d'agir au travers de la question de l'autonomie. En effet, Mado sachant exactement de quoi elle a besoin pour avoir un quotidien supportable et ayant le sens pratique, elle a loué un lève personne³⁶⁴ pour ne pas avoir à subir l'attente interminable à laquelle les résidents sont soumis du fait

359 A32

360 PA17

361 S13

362 MA12

363 C20

364 M31

du manque de matériel. Plus elle fait de démarches, plus elle agit et donc plus elle renforce son pouvoir d'agir qui développe sa puissance d'agir puisqu'elle l'utilise dans des domaines très variés qui vont de la location du lève personne à l'organisation des vacances.

Pascal connaît des troubles de la mémoire qui l'empêchent de raconter, comme il le voudrait, les événements de sa vie. Nous pouvons comprendre que c'est une souffrance lorsqu'à l'évocation des difficultés qu'il rencontre il incarne physiquement ce qu'il exprime oralement³⁶⁵. Ces troubles de la mémoire l'ont empêché d'apprendre à lire et à écrire, ces éléments handicapants sont un frein dans sa réalisation pleine. Observons qu'il dit « j'arrive pas à lire »³⁶⁶ et non « je ne sais pas lire », nous indiquant ainsi qu'il ne peut pas.

Perspectives, désirs et projets

En traitant cette thématique, la question de la mise en lien entre reconnaissance et désir s'est révélée. En effet, la reconnaissance serait-elle un élément qui entretiendrait le désir ? Et le désir ne serait-il pas tel le carburant du pouvoir d'agir, celui qui animerait le désir de vivre ? Un individu qui peut ressentir du désir, désir qui amène des projets pour atteindre justement l'objet de ce dernier, serait alors vivant et dans les dispositions nécessaires pour développer cette puissance d'agir qui lui permettrait d'avancer et de ne pas subir sa vie, mais en choisir ce qui la compose. Hélas, les propos de Christian³⁶⁷ nous ont indiqué que le désir seul ne suffit pas, dans certaines situations, à pouvoir se mettre en action. Pour argumenter sur ce qui vient d'être supposé, appuyons-nous sur ce qui est ressorti de cette thématique au moyen des entretiens réalisés avec les résidents d'Étincelle et les salariés en insertion d'Emmaüs Défi.

Ainsi, Patrick a pour souhait de travailler et de trouver une compagne. Il avait une vie à l'extérieur avant et n'était pas en situation de handicap. Durant tout le temps de l'entretien, Patrick s'est montré nostalgique de la situation d'avant dont il n'arrive pas à se défaire³⁶⁸. Il vit dans le souvenir de sa vie d'avant et dans l'espoir de la retrouver.

365 P16

366 P16.

367 C21

368 PAT26-31

Angèle se considère comme déficitaire en termes de capacités et elle indique « je suis pas assez dégourdie quoi ! »³⁶⁹. Ses perspectives, désirs et projets se retrouvent autour de sa volonté de sortir pour aller vers les autres :

« Vous avez d'autres choses à me dire sur la façon dont vous voyez votre avenir, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Ben, je vous dis sortir ! [...] si on m'empêche de sortir alors là je suis malheureuse ! »³⁷⁰

Tout au long de notre échange, cette envie de sortir sera abordée, c'est un thème récurrent dans le récit d'Angèle.

Mado, quant à elle, répond à la question des perspectives, désirs et projets en indiquant qu'elle souhaite rester ici et ne pas aller vivre ailleurs que dans le centre³⁷¹. Elle s'investit beaucoup dans la préparation des vacances de ses amies et c'est ainsi qu'elle développe son pouvoir d'agir, dans les actions nécessaires à la réalisation des projets de vacances. L'action développe de la force, l'inaction l'annihile et Mado ne cesse d'être active dans l'organisation du quotidien et de projets à plus long terme tel que les vacances.

Pascal exprime de l'angoisse à l'idée de ne pas retrouver sa place à Étincelle si jamais il partait vivre ailleurs et que cette tentative échouait. Cette peur l'empêche donc d'agir et de se projeter ailleurs que dans la situation actuelle. Il précise au sujet d'un éventuel départ :

« Ah dehors là, moi y'a plus de place, au foyer après y'a plus personne !

– Y'a plus de place au foyer ?

– Non, si y'a quelqu'un qui prend ma place et le problème il est là on peut pas partir ! »³⁷².

Pour ce qui concerne les choses qu'il affectionne particulièrement, Pascal nous parlera à plusieurs reprises de son goût pour la musique³⁷³.

Mauricette évoque ce qu'elle aurait aimé faire, mais n'évoque pas ce qu'elle aimerait faire. Elle nous parle du métier d'assistante sociale qu'elle aurait aimé pratiquer et en l'écoutant argumenter ce choix nous pouvons aisément comprendre que Mauricette perçoit la stigmatisation du regard d'autrui et le danger que représente le fait d'enfermer autrui dans une seule identité. Elle reproche aux gens de

369 A36

370 A39

371 M35

372 P17

373 P19

regarder le jeune délinquant uniquement au travers de ses actes de délinquances et de ne pas comprendre que ce jeune puisse changer et évoluer³⁷⁴.

Christian rêve de marcher en forêt, c'est un de ses plus chers désirs. Il se retrouve confronté à son impossibilité de marcher à nouveau et bien qu'il en ait le désir il se retrouve dans une situation où il n'a pas de pouvoir d'agir pour changer ce fait :

« Je rêve de marcher en forêt.

– Marcher en forêt, oui ?

– Puis je comprends pas, je peux pas bouger de mon fauteuil. Je rêve de pouvoir marcher en forêt [*sanglots dans la voix*]. Je pourrai jamais »³⁷⁵.

Par contre, il pourrait récupérer un certain pouvoir en acceptant la situation telle qu'elle est et ne pas la subir en trouvant des palliatifs. Cette disposition de l'esprit ne pourrait émerger que s'il se détache de cette impossibilité. Il projetait un voyage à New York et n'a pas mis en place son projet, car sa croyance d'impossibilité de voyage pour cause de non-maîtrise de la langue des autochtones l'a « cloué » sur place. Ces dispositions mentales l'ont donc empêché d'agir. Nous pourrions ici-même reprendre la fameuse citation de Marc Twain qui illustre ce que nous nommons les dispositions mentales Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait ».

Jean-Claude, salarié en insertion à Emmaüs Défi, se retrouve dans une configuration où il peut réaliser son désir d'accéder à un autre statut social via son emploi de gardien³⁷⁶. Il est dans des dispositions mentales qui le lui permettent, en effet il est dans une dynamique de succès qui déclenche cet état d'esprit propice à pouvoir agir. Une réussite semble en provoquer une autre et ainsi de suite et d'ailleurs cela nous amène à nous poser la question de savoir ce qui se serait produit pour Jean-Claude dans le cas où il se serait retrouvé dans une dynamique d'échec à certains moments de son parcours de réinsertion.

Le développement de savoirs indigènes³⁷⁷

Certains des résidents du foyer Étincelle ont appris en fonction des circonstances de leur vie, comme tout à chacun, mais les concernant c'est au travers des difficultés rencontrées qu'un type de savoir « *braconnier* », selon l'expression consacrée de Michel de Certeau, s'est développé. Ainsi, Angèle et Mado souhaitant repasser leur linge et se voyant refuser cette possibilité par les religieuses de l'institut

374 MA15

375 C21

376 C11

377 De Certeau, Michel (1990). *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*.

où elles vivaient plus jeunes ont été amenées à faire preuve de ruse. Elles ont donc découvert qu'il suffisait de déposer une bouillotte chaude sur leur linge pour le défroisser et de s'asseoir sur leur petit linge pour qu'il ait l'air bien repassé³⁷⁸.

Mado, qui se voyait organiser ses vacances par sa tante et ayant eu ainsi l'occasion d'avoir ce désir de partir et de découvrir d'autres horizons, a continué à partir malgré le décès de sa tante. En effet, elle a appris par la force des choses, mais aussi parce qu'elle en avait le désir, à organiser ses vacances et celles des autres résidents souhaitant partir. Cette volonté de partir, cette nécessité ressentie a développé les capacités d'actions nécessaires pour que Mado développe ce savoir « *braconnier* » en termes d'organisation de vacances. Elle a développé un savoir-faire manifeste en marge de toute entité officielle.

Observons également que l'utilisation d'Internet, par les résidents qui s'y sont donné l'accès, permet de développer des savoirs en autodidacte et en dehors de toute injonction et qu'il est donc là aussi question de « *braconnage* ». « *Braconner* », c'est aussi faire preuve de créativité dans le développement de stratégies pensées pour contourner ou affronter une difficulté³⁷⁹.

Avant d'aborder la situation des salariés en insertion d'Emmaüs Défi face au développement de savoir indigènes, il semble cohérent de s'arrêter sur la stratégie principale des sujets échappant à l'exclusion qui relève de l'hétérotopie, en effet ils se créent d'autres espaces, d'autres façons de procéder et se glissent dans les interstices de la société pour avancer et vivre, mais parfois survivre. Pour avoir le sentiment d'exister et de ne pas subir, nous nous créons de l'espace vital que la société ne nous donne pas. L'hétérotopie, telle que la définit Foucault³⁸⁰, est un tiers lieu, un glissement dans un espace laissé libre ou que l'on crée soi-même. Foucault entend par cette notion que'

« Il y a également, et ceci probablement dans toute culture, dans toute civilisation, des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui ont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de

378 A40

379 Lehoux, Catherine (2015). *La créativité dans le travail social aujourd'hui*. Co-organisation du colloque de l'IFEN (Institut de Formation d'Éducateurs de Normandie) au Havre.

380 Foucault, M. Dits et écrits 1984. Des espaces autres (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49.

la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables. Ces lieux, parce qu'ils sont absolument autres que tous les emplacements qu'ils reflètent et dont ils parlent, je les appellerai, par opposition aux utopies, les hétérotopies ; et je crois qu'entre les utopies et ces emplacements absolument autres, ces hétérotopies, il y aurait sans doute une sorte d'expérience mixte, mitoyenne, qui serait le miroir. Le miroir, après tout, c'est une utopie, puisque c'est un lieu sans lieu »³⁸¹.

Les salariés d'Emmaüs Défi ont appris à retrouver le rythme du travail et ses conventions sociales dans un tiers lieu représenté par ce dispositif de reprise du travail à l'heure. Ils ont découvert leur nouveau métier « *sur le tas* » et c'est en s'appropriant le travail prescrit qu'ils ont pu actionner la dynamique du travail vivant. D'après Patrick Coupechoux, journaliste et réalisateur, dans le travail deux aspects cohabitent, le travail prescrit et le travail vivant. Le travail prescrit qui réside en des protocoles, des méthodes et des procédures. Il s'agit du socle de ce que demande une entreprise à son salarié, mais si le salarié ne fait que cela ça ne marche pas ! Il faut aussi tenir compte de la dimension du travail vivant qui réside dans les interventions du salarié pour pouvoir régler les problèmes posés, c'est la dimension créative du travail³⁸². Cette créativité est d'ailleurs motrice dans la mise en action des capacités du salarié et concoure donc au développement du pouvoir d'agir et à sa mise en action comme l'indique la situation de Jean-Claude s'appêtant à prendre un poste de gardien d'immeuble³⁸³. Pouvoir entrer dans une dynamique de travail vivant permet alors de s'ouvrir à l'acquisition de savoirs « *indigènes* », ne serait-ce que dans la recherche de stratégies pour s'approprier son nouveau poste de travail.

La perception du regard d'autrui

La question du regard est complexe puisque nous ne voyons pas tous la même chose en regardant la même personne, le même objet ou bien encore le même paysage. Le regard, élément o combien important dans le domaine de la reconnaissance, puisqu'il la dispense ou pas. Le regard n'émane pas que d'une paire d'yeux, il peut être représenté sous la forme de ce que nous pensons, de la façon dont nous pensons. Nous regardons avec nos convictions, nos expériences et avec ce que nous connaissons de la vie. La reconnaissance d'autrui passe par le regard, qu'il soit organique ou spirituel. « Regarder

381 Ibid., p. 49.

382 D'après les propos tenus par Patrick Coupechoux, journaliste et réalisateur, lors de la journée de lancement de la revue internationale du Sujet dans la Cité. Samedi 26 mars 2010 à Paris.

383 JC11.

vraiment serait donc, d'abord, cesser de succomber à l'illusion d'une saisie du « tout » par le regard. Faute de quoi, voir ne peut que signifier : porter atteinte à ce qui est vu »³⁸⁴.

Le regard de l'autre a un certain pouvoir suivant la vulnérabilité ou la force qui habite celui qui est regardé. En effet, le regard peut détruire ou peut construire, reconstruire et porter un individu. Il existe des regards prophétiques (non organiques), le propos de Paul Ricœur nous aide à comprendre ce dont il est question ici, par exemple « une personne ou un groupe peuvent subir un dommage si la société qui l'entoure leur renvoie une image limitée, méprisante, ou avilissante »³⁸⁵.

C'est le regard d'autrui, de la société emprunt d'a priori et de références normées, quant à des situations inhabituelles, qui transmet un sentiment d'humiliation à ceux qui pour vivre trouvent d'autres moyens que ceux incarnés par ces références normées.

Même si le regard d'autrui ne se veut pas malintentionné, il peut se révéler paralysant et annihiler ainsi un certain pouvoir d'agir. Par exemple, Mado, dans une situation de compétition dans le domaine sportif, perd ses moyens lorsque les participants la regardent :

« C'est plus fort que moi de sentir qu'on me regarde alors.

– Ça vous trouble !

– Ça me fait faire des bêtises, en plus j'ai peur quand on lance sur la cible parce que le dard il tombe par terre, ça fait qu'on me regarde encore plus »³⁸⁶.

Patricia recherche la validation de ses choix par l'opinion de son interlocuteur, c'était le cas dans le cadre de l'entretien. Elle a perdu son petit ami et avant son décès elle a engagé une relation avec son petit ami actuel, elle a peur du regard d'autrui et s'en protège en voulant faire reconnaître comme légitime et honnête sa façon de faire : « Avant qu'il soit parti je lui ai dit que j'en avais un autre je lui ai expliqué, c'est normal, t'aurais fait comme moi ? »³⁸⁷. Elle souffre du regard de ses collègues de l'atelier, elle sent peser sur elle un regard interrogateur. Ses collègues se posant des questions sur la nature de son handicap ne s'adressent pas à elle directement et elle se sent alors niée dans ses capacités

384 Moyse, Danielle (2002). *Question de regard*. p. 71.

385 Ricœur, Paul (2004a). *Entrevue sur « Parcours de la reconnaissance »*, dans l'émission d'Alain Finkielkraut « Répliques », sur la station de radio France culture.

386 M41.

387 PA24.

propres à y répondre. Paradoxalement, elle indique que parfois des questions lui sont posées sur son handicap et que ça lui cause de la peine. Elle précise que « Y'en a qui se foutent de mon handicap »³⁸⁸. Christophe, il y a quelques années, avait le sentiment d'être regardé de travers à cause de son handicap, cela le touchait. Il précise qu'aujourd'hui ce regard ne l'atteint plus et il a d'ailleurs trouvé la répartie qui casse ces regards probablement curieux :

« Quand je vais dans les magasins et qu'on commence à me regarder de travers, je dis « Vous aussi vous êtes handicapé, y'a pas que moi » puis la personne se retourne et continue son chemin »³⁸⁹. Là encore, nous pouvons supposer que le regard n'est pas malintentionné, mais interrogateur, cependant ce dernier se révèle stigmatisant pour celui qui le reçoit.

Pour ce qui concerne Serge, salarié en insertion au sein d'Emmaüs Défi, la gêne provient du regard des gens qui ne regardent pas. Ne pas regarder peut aussi faire du mal, il s'agit là d'indifférence ou d'évitement voire de peur, en effet Serge précise en parlant des passants de la rue (lorsqu'il était sans domicile) :

« Bah, les gens des fois, ils nous... ils nous voient, c'est ça... vous les regardez, ils tournent la tête comme si euh... on est comme des chiens quoi »³⁹⁰.

Il se sent stigmatisé par son apparence lorsqu'une femme croisée dans le métro lui fait remarquer qu'il sent mauvais et lorsque sa sœur souhaite lui laver ses vêtements parce qu'elle suppose qu'il ne les lave jamais³⁹¹.

Espace distal ou *Topoi* récurrent

Nous expliquions donc précédemment que, selon les travaux de Jean-Michel Baudouin, l'espace distal serait celui de l'épreuve et que l'espace proximal serait celui où rien ne se produit d'inhabituel. Ces éléments sont repérables dans la trame d'un récit ou même dans un entretien centré sur la personne où l'énonciateur va inconsciemment parler plus en détail et plus amplement des éléments de son parcours qui se retrouvent dans un espace distal³⁹². Pour ce qui est du *topoi*, terme issu de la méthode des

388 PA25.

389 CH17.

390 SE14.

391 SE14.

392 Baudouin, Jean-Michel (2009). *L'autobiographie à l'épreuve du texte : la formation comme exotopie*, dans un ouvrage coordonné par Bachelart, D. & Pineau, G. *La biographie, la réflexivité et les temporalités*. p. 103.

catégories de Heinz³⁹³, adaptée par Christine Delory-Momberger, souvent utilisée pour analyser les contenus de conversations dans le domaine de la recherche biographique, il s'agit d'un thème revenant régulièrement dans le cours de l'entretien ou du récit.

Nous avons pu observer que nous pouvons, pour certaines personnes, infirmer les propos de Jean-Michel Baudouin et par contre appliquer sans aucune exception un des items des catégories de Heinz : le *topoi* ou motif récurrent, adapté par Christine Delory-Momberger.

En effet, concernant la réflexion de Jean-Michel Baudouin, cela ne se vérifie pas constamment. Parfois, l'espace de l'épreuve est si intense que la personne en situation de vulnérabilité ne préfère pas en parler, cet espace distal peut donc se deviner et se ressentir, telle une présence absente, sans qu'il revienne régulièrement dans la trame de son récit. En effet, dans quelques-uns des échanges, l'espace distal ne s'est pas manifesté avec des mots dans le récit, mais plutôt avec des émotions et des mimiques faciales. C'est le cas de Christophe qui a vécu quelque chose dans l'espace de l'épreuve et qui ne préfère pas en parler :

« Et après la Morlay vous aviez été où ?

– À l'IEM³⁹⁴ de... [*Inaudible*] À côté de Berck.

– Oui et là ?

– Très mal vécu.

– Vous pouvez m'en dire un peu plus ?

– Oh... [*Il souffle.*] Non je préfère pas.

– C'est douloureux ?

– Oui, c'est douloureux »³⁹⁵.

Cela indique que la personne ne se focalise pas toujours sur ce qui lui est distal et en ce cas la récurrence non observée plane comme une ombre dans le non-dit et se camoufle parfois dans les silences échangés durant un entretien, un échange.

393 Heinz, Walter (2000). *Selbstsozialisation im Lebenslauf. Umriss einer Theorie biographischen*.

394 Un institut d'éducation motrice (IEM) est un établissement médico-social qui propose des prises en charge pour les enfants et adolescents sujets à une déficience motrice.

395 CH14.

Pour ce qui concerne Maryline, salariée en insertion au sien d'Emmaüs Défi, l'espace de l'épreuve se situe dans le deuil à faire de son amie, elle ne l'a pourtant pas évoquée tout au long de l'échange et d'ailleurs lorsque je tenterai de lui faire aborder le sujet elle aura ces mots :

« Donc, donc, bah voilà quoi et puis je crois qu'on va arrêter d'en parler »³⁹⁶ [*Les larmes lui montent aux yeux et sa voix s'étrangle.*] Lorsqu'elle explique que les salariés d'Emmaüs se sentent rapprochés entre eux du fait de leurs mauvaises passes, elle indique que pourtant ils n'en parlent pas entre eux, c'est une reconnaissance qui se pratique dans le silence qui porte leurs blessures de parcours. Ainsi, elle expliquera que « l'ambiance est un peu plus humaine ici on va dire. Puisque bon, chacun a traversé une mauvaise passe et euh... ça rapproche un petit peu. Mais par contre, on ne pose pas de questions sur ce qui s'est passé, euh... Voilà »³⁹⁷.

Dans d'autres échanges, il est possible de voir se confirmer le propos de Jean-Michel Baudouin en sus de l'indication des *topoi* et motifs récurrents ou simplement ces derniers sans espaces de l'épreuve, en tout cas pas de façon explicite.

Patrick reformulera à plusieurs reprises et tout au long de l'échange, la volonté de trouver une compagne et de se faire opérer³⁹⁸. Patrick est vraisemblablement dans une posture d'attente qui se perçoit à son paroxysme lorsqu'il utilise le mot « hâte » pour indiquer avec quel état d'esprit il attend une compagne :

« Mais j'ai hâte de trouver une fille [...] »³⁹⁹.

Les émotions perceptibles, lors du temps de l'échange avec Mauricette, ont indiqué que la relation à sa tante se retrouvait dans un espace distal. La maltraitance est le *topoi* et motif récurrent de son récit. Lorsqu'elle parle de ses parents, des familles chez qui elle a été placée, de sa relation avec sa tante, il a été question de maltraitance. La maltraitance est le sujet principal de l'échange. Des mots durs indiquent où se situent ses espaces de l'épreuve ; en effet, en parlant de sa tante morte sous la foudre, elle dira « bien fait pour sa gueule »⁴⁰⁰. Le temps d'échange a été difficile pour Mauricette qui se tordait les mains, regardait le sol en parlant tout bas, elle finira par clôturer l'entretien sur ces derniers mots : « j'ai pas envie de parler, merci ! »⁴⁰¹.

396 MAR6.

397 cf. entretien de Maryline en annexe.

398 PAT33 à 39.

399 PAT37.

400 MA20.

401 MA21.

Pour Sylvie, les questions de culture et l'importance qu'on la reconnaisse comme quelqu'un de cultivé organisent la trame de l'échange. Elle dit aimer être instruite et cultivée pour ne pas être victime d'une certaine forme de naïveté et reproche au personnel de l'établissement Étincelle d'être inculte. Elle met en avant, dans son discours, le statut social de ses amis ! « Ben, j'ai des amis, des amis qui sont d'un niveau plus classique, qui sont... Qui sont professeurs qui travaillent à... Comment on appelle ça ? L'académie »⁴⁰². Ce sera d'ailleurs la seule qui donnera la profession de ses amis, mais peut-être que les amis des autres personnes ne travaillent pas, il existe des explications à ce non-dit, mais la précision de Sylvie corrobore l'ensemble de l'échange.

Quant à Serge, salarié en insertion au sein d'Emmaüs Défi, il ne semble pas y avoir d'espace de l'épreuve de façon formelle, mais il existe bien un *topoi* et motif récurrent dans la façon dont il se positionne et se met en scène tout au long du récit. Il s'indique comme celui qui sait et celui qui trouve la solution et celui qui enfreint les règles⁴⁰³. Dans la thématique qui traite de la singularité, où il est question de se reconnaître ou d'être reconnu ou de reconnaître, huit extraits sont pointés comme le mettant dans ces situations de celui qui sait, qui trouve des solutions et enfreint certaines des règles imposées, que cela soit au niveau individuel ou professionnel⁴⁰⁴.

Pour Angèle et Mado si l'espace de l'épreuve se situe clairement dans l'expérience de vie faite chez les religieuses, nous pouvons observer que chez Angèle le *topoi* ou motif récurrent réside en sa relation avec Mado et l'espace de l'épreuve dans celui de l'idée d'être séparée de ses compagnes de chambre. En effet, l'ensemble des extraits classés dans la thématique du relationnel indique que la relation avec Mado revient sans cesse dans l'échange⁴⁰⁵. Alors que je lui demande des précisions sur la décoration de sa chambre elle me parle de Mado et de son autre compagne de chambre :

« Le matin, on déjeune dans notre chambre nous ! ».

– Vous, la chambre telle qu'elle est, elle vous plaît ?

– Oui, on est bien toutes les trois ! »⁴⁰⁶.

Mado connaît le même espace d'épreuve qu'Angèle, son expérience de vie chez les religieuses et surtout son angoisse d'être séparée de ses compagnes de chambre traverse toutes les autres

402 S6.

403 SE15 à SE18.

404 SE1 à SE8.

405 A4 à A20.

406 A20.

thématiques repérées dans l'ensemble de l'échange. Un motif récurrent est perceptible au sujet de l'organisation des vacances qui est une activité plaisante et pour laquelle elle investit beaucoup de sa personne et de son temps.

Pascal a relancé l'échange alors que nous allions nous quitter et c'est à ce moment précis que son espace distal a pu être pointé. En effet, Pascal a relancé la conversation au moyen du sujet de l'incendie et s'est révélé beaucoup plus bavard que durant le début de l'échange. Il expliquait la façon dont il avait vécu l'incendie et incarnait ce qu'il disait au travers de ses mimiques et de l'angoisse perceptible dans sa voix : « Parce que j'ai eu peur la semaine dernière ! [...] tu sais les travaux... [inaudible] la flamme qu'est partie ! [...] Y'avait longtemps... tout le monde, tout le monde de l'autre côté... [Inaudible]. Faut attendre un peu ! [...] On a mangé dehors, on a mangé dedans parce que ça sentait le cramé ! [...] Moi, moi je dis ouvre la porte parce que j'ai pas envie de cramer, j'ai ouvert la fenêtre ! [...] On a failli cramer quand même hein ? »⁴⁰⁷. Le motif récurrent, tel que nous pouvons l'observer dans l'ensemble des thématiques relevées, est relatif au dysfonctionnement de sa mémoire. Patricia reviendra sur ses capacités, sur son autonomie tout au long de la conversation. Elle utilise le verbe pronominal « se débrouiller » treize fois et elle dira « je sais » onze fois. Par exemple, ce type d'assertion revient sous différentes formes tout au long de notre échange : « Je me débrouille ! Heureusement pour moi que je suis capable »⁴⁰⁸. La question de ses capacités se retrouve dans un espace de l'épreuve et se fait motif récurrent : épreuve parce que l'on peut observer qu'il serait douloureux pour elle de ne pas être reconnue « comme étant capable de... » et motif récurrent puisqu'il balise l'ensemble de l'échange. Patricia est en forte demande de reconnaissance de son autonomie.

Vie affective et sexuelle

La sexualité des personnes en situation de handicap est un sujet tabou qui commence tout juste, ces dix dernières années, à être mis au regard de notre société.

« Catherine Agthe Diserens, [...] sexo-pédagogue et présidente de l'association Sexualité et handicaps pluriels, qui promeut le droit des personnes handicapées à une vie sexuelle et affective, est à l'origine de la première formation d'assistant(e) sexuel(le) en Suisse romande en 2008 »⁴⁰⁹.

407 P20.

408 PA29.

409 Schaller, Jean-Jacques (2010). « Sexualité et handicap : les assistant(e)s sexuel(le)s pour une humanité de la rencontre », *Le sujet dans la cité* 2010/1 (n° 1), p. 130-143.

Pour la France, la fonction d'accompagnant(e) ou d'assistant(e) sexuel(le) serait assimilée à de la prostitution⁴¹⁰. En effet, en 2013 le débat sur l'accompagnement sexuel⁴¹¹ a été relancé par le Conseil Général de l'Essonne, le sénateur Michel Berson s'y opposera fermement en comparant cette forme d'accompagnement à de la prostitution, il écrira d'ailleurs que

« Juridiquement, échanger un acte sexuel contre une rémunération, ce n'est ni plus ni moins que de la prostitution. Qu'importe alors que la prestation sexuelle soit rétribuée par la personne elle-même ou par un organisme, fut-il un service public. Toute exception, en la matière, contribuerait à légitimer le proxénétisme »⁴¹².

L'assistance sexuelle est un virage culturel et sociétal que la France n'est pas prête à aborder. Fin 2013, l'Assemblée Nationale votait une loi qui pénalisait l'achat d'actes sexuels. Si cette pénalisation a été mise de côté, la loi n'a pas pour autant autorisé ce métier d'accompagnant sexuel sur son territoire, se prévalant de l'utilisation non marchande du corps de l'être humain. « La loi pénale en vigueur en matière de prostitution ne prévoit aucune dérogation particulière concernant l'accompagnement sexuel des personnes handicapées »⁴¹³.

Marcel Nuss, président et fondateur de l'APPAS (Association pour la Promotion de l'Accompagnement Sexuel) est à l'origine de la première formation d'accompagnants sexuels en France (2015)⁴¹⁴. Il était sensibilisé et concerné à cette problématique en tant que personne en situation de handicap, mais aussi en tant que « penseur » sur les grandes questions contemporaines liées aux situations de handicap. Marcel Nuss est écrivain et conférencier.

Force est de constater que malgré les pétitions, les formations, les approches réalisées pour sensibiliser la société à cette inaccessibilité à la sexualité pour certaines personnes en situation de handicap, notamment en France, les personnes concernées par ce manque, cette absence, restent sur le « carreau ». Ainsi, Christian, résident du foyer Étincelle, circulant en fauteuil roulant et connaissant de fortes difficultés respiratoires, a tenu ces propos éloquentes :

410 Ibid.

411 cf. Article dans le Parisien du 22/03/2013 : Service public d'aide sexuelle : bronca au PS.

412 Blog de Michel Berson : <http://berson91.typepad.fr/berson/2013/03/assistance-sexuelle-cest-non-.html>

413 Site de *Faire Face* : <http://www.faire-face.fr/2015/03/13/accompagnement-sexuel-que-dit-le-droit/>

414 Site de l'APPAS : <https://www.appas-asso.fr/>

« Tu sais quand t'as été... marié... Ils tournent en rond, ils disent pas le problème... [...] Ici, Sexualité et handicap [...] Ils tournent en rond, ils parlent pas du problème »⁴¹⁵. Il pointera les assistants sexuels comme étant des personnes en qui nous devons de la reconnaissance⁴¹⁶.

Les difficultés de reconnaissance au droit à une vie affective et sexuelle se retrouvent également dans le discours de Patrick qui affirme qu'aucune fille ne veut de lui. Il émet le souhait de trouver une fiancée à plusieurs reprises tout au long de la conversation et finira par dire « qu'ils ne veulent pas »⁴¹⁷ en parlant de l'institution où il vit.

Patricia, quant à elle, semble avoir une vie affective et sexuelle épanouie, elle aborde la thématique de sa relation avec enthousiasme : « Des fois, j'ai mon copain qui vient et moi des fois je vais chez lui ! »⁴¹⁸.

Pour ce qui est de la vie affective de Christophe, elle se positionne plus dans une perspective de fraternité : « J'ai une amie, mais on envisage pas de se mettre ensemble là encore. Pour moi c'est comme ma petite sœur quoi. Une belle petite brune ! »⁴¹⁹.

415 C23.

416 C24.

417 PAT41.

418 PA30.

419 CH18.

Le trampoline de Larcher

La parabole du trampoline de Pierre Larcher (voir page Error: Reference source not found) a été retenue comme thématique dans l'interprétation de l'ensemble des entretiens afin de mieux saisir, si tant est que l'on puisse le comprendre complètement, ce qui a mené la personne vers une situation de vulnérabilité.

Pour ce qui concerne les personnes en situation de handicap congénital, il est pertinent de se demander si nous pouvons considérer qu'il existe dès le départ de leur vie une absence de sécurité au sujet de la santé. En effet, nous pouvons considérer que cette sécurité n'ayant jamais existé, elle ne peut que s'amplifier ou régresser, mais non prise en compte comme un élastique du trampoline qui aurait lâché. Pour rappel, pour qu'un bond soit de bonne qualité sur un trampoline, il est nécessaire que chaque élastique tienne parfaitement. Si des élastiques viennent à se casser, alors l'individu rebondira beaucoup moins bien, voire pas du tout. Par métaphore, si la personne a toujours possédé un trampoline à quatre élastiques au lieu de cinq⁴²⁰, elle est habituée à faire des bonds sur son trampoline à quatre élastiques, mais est-ce à dire que la situation ne serait pas toute aussi fragile ? Est-ce que la rupture d'autres élastiques serait plus dommageable aux personnes en situation de handicap congénital ? Il faut mettre dans la balance de la réflexion que les résidents d'Étincelle sont de fait déjà entourés par l'institution.

Cependant, force est de constater que handicap de départ ou pas, la majorité des personnes ayant contribué à cette recherche, ont eu d'autres élastiques cassés qu'ils ont du réparer ou qu'ils s'appêtent à réparer. J'ai décidé de développer ici les exemples les plus flagrants.

Serge, salarié en insertion au sein d'Emmaüs Défi, a subi la rupture de plusieurs élastiques⁴²¹ les uns après les autres. Le trampoline de Serge s'est vu déposséder de l'élastique emploi puis de celui du logement et du revenu. Il a donc été fragilisé, les possibilités de rebondir sont devenues moindres jusqu'à ce qu'il puisse intégrer Emmaüs.

L'élastique de l'emploi a été endommagé pour Jean-Claude⁴²², également salarié en insertion sur le même lieu. Sa perte d'emploi l'a mené à la rue dans une situation où il a dû mendier pour survivre. Les élastiques emploi, logement et revenus ont donc « sauté », on comprendra qu'un trampoline à deux élastiques est peu pratique pour rebondir, tout comme dans la situation de Serge. Sans compter que les situations familiales respectives de l'un et de l'autre ne sont pas sereines ou absentes. Il est donc facilement imaginable de se représenter une toile de trampoline flottant au sol

420 Les cinq élastiques du trampoline : les relations sociales et familiales, la santé physique ou mentale, l'emploi, le logement et le transport, les revenus.

421 S19.

422 JC11.

sans élastiques et dans ce cas il est impossible d'y rebondir. C'est là que nous pouvons comprendre que le dispositif de travail à l'heure mis en place par Emmaüs Défi, permet de restaurer les élastiques de base et de rebondir parfois plus haut comme le démontre Jean-Claude en accédant au poste de gardien d'immeuble.

Patrick⁴²³, en situation de handicap non congénital, ayant eu un grave accident de la route qui l'a conduit à devenir hémiparétique, a connu de ce fait une rupture totale. Entendons par rupture totale que l'ensemble des élastiques a été endommagé. Sa future épouse l'a quitté, il n'a jamais pu reprendre son travail, il a dû quitter son appartement, son intégrité physique a été atteinte. La question qui se pose dans sa situation est de savoir comment il va pouvoir rebondir. Comment assurer cette réparation lorsque la personne ne fait pas encore le deuil de la situation d'avant comme nous avons pu l'observer dans la thématique de l'espace distal et du *topōi* ou motif récurrent.

Déductions des interprétations

Chez la plupart des résidents d'Étincelle et des salariés en insertion d'Emmaüs Défi, j'ai pu percevoir de l'enthousiasme à la perspective de pouvoir se raconter et d'être en position d'expliquer ce dont j'étais ignorante. Par exemple, lorsque Jean-Claude parle de ce qu'il connaît, il me transmet des choses, il est reconnu comme étant un individu qui apporte quelque chose à autrui, il m'apprend le fonctionnement d'Emmaüs Défi. Lorsque je demande à Maryline, salariée en insertion, de m'expliquer quel est le principe de fonctionnement de leur système de ticket, elle apparaît surprise et enthousiaste à l'idée de pouvoir m'expliquer quelque chose : « après les clients vont à la caisse, ils nous laissent évidemment ce qu'ils ont acheté et on fait un échange de bon et de ce qu'ils ont acheté une fois que c'est payé. C'est clair ? »⁴²⁴. [*Ton enthousiaste.*]

Jean Claude ne s'est pas laissé impressionné par ce qui lui manquait et a mis en avant ce qu'il avait, cela a développé ou a permis au pouvoir d'agir d'émerger : « ils disaient qu'il fallait connaître l'informatique, un peu. J'y suis allé, dans leur entreprise. Je ne savais même pas encore que j'allais être pris dans leur... dans leur entreprise »⁴²⁵. Quand un individu se sent concerné et entendu, il incarne souvent ce qu'il dit, se sentir entendu et donc reconnu dans sa parole est un moteur pour avoir ce fameux pouvoir d'agir et en accroître la puissance. Par exemple, Serge tient des propos incarnés lorsqu'il explique « Alors là c'est peint, là c'est pas peint [*Il semble revivre la scène*]. Ils ont mis une

423 PAT44.

424 cf. entretien de Maryline en annexe.

425 cf. entretien de Jean-Claude en annexe.

espèce de lino parce que le parquet en bois il était foutu, y'a des tâches et y'a un comment... un dressing, le plâtre et la peinture qui se cassent la figure, alors j'ai une ponceuse et je retape tout ça, ça m'occupe »⁴²⁶.

Comme expliqué dans notre chapitre V, la loi des échanges selon Marc-Antoine Jullien⁴²⁷ a guidé l'ensemble de nos entretiens conversationnels. Il est entendu par « *loi des échanges* » que celui qui donne sa parole se voit reconnu dans ce qu'il fait et celui qui la recueille complète son instruction, il voit ainsi son capital de connaissances augmentées. L'émergence du sujet peut se faire via le récit de soi réceptionné par un interlocuteur attentif et soucieux d'apprendre de lui, ce qui développe une certaine confiance en soi et d'après les exemples cités plus haut apporte un sentiment de reconnaissance pour nourrir un certain pouvoir d'agir. Ainsi, lorsque je demande à Mado de m'expliquer ce que sont les Jeannettes et que je lui confie ce que j'en sais, nous appliquons « *la loi des échanges* » :

« C'est quoi des jeannettes ?

– Eh ben, c'est avant d'être guide.

– Avant d'être guide, on est jeannette alors ?

– Voilà !

– Qu'on soit un homme ou une femme, on... est... on est une jeannette ?

– Les hommes je sais pas, mais nous les femmes... peut-être »⁴²⁸.

Dans ces exemples, nous pouvons observer que la puissance d'agir serait un moteur qui peut fonctionner avec l'apport de reconnaissance. Toutefois, laisser un espace et une possibilité d'expression, apporter de la reconnaissance à une personne lambda ne signifie pas qu'il puisse s'en saisir. Pour qu'un individu puisse se saisir de ce qui lui est proposé ainsi que de son pouvoir d'agir permettant d'en développer de la puissance, il faut avant tout créer des conditions pour qu'il s'en approprie les mécanismes déclencheurs.

Nous avons pu observer, au travers de la situation de Pascal, que pouvoir choisir pour ne pas subir permet de justement se saisir d'un pouvoir d'agir, ne serait-ce que dans la décision que l'on prend soi-même parce que l'on a eu la possibilité de faire un choix :

« Qui c'est qui a décidé de... de vous faire habiter ici ?

– C'est moi ! [Il répond en semblant surpris de ma question].

– C'est vous ?

426 cf. Entretien Serge en annexe.

427 Jullien, Marc-Antoine (2006). *Essai sur l'emploi du temps*.

428 cf. Entretien Mado en annexe.

– Ah, c'est moi ! »⁴²⁹.

Effectivement, « on ne devient acteur de sa propre vie que si l'on cesse de subir passivement les choses [...] »⁴³⁰.

Nous avons pu observer, en croisant l'ensemble des échanges, que le vocabulaire occupe une place de choix dans la façon dont un individu perçoit autrui ou une situation voire un lieu. Un même mot peut être ressenti de mille façons selon l'histoire, la sensibilité et les dispositions de chacun d'entre nous, il y a effectivement « des différences entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent »⁴³¹. Le vocabulaire peut encourager, décourager, détruire, reconstruire, apporter de la reconnaissance en admettant la singularité de chaque individu via un surnom, une expression propre à chacun. Il détruit ou abîme lorsqu'il désigne un individu en le stigmatisant comme dans la situation de Sylvie qui a pu lire qu'elle était considérée par un psychiatre comme « une débile mentale ».

Pour ce qui est du sujet de la singularité, chacun veut voir la sienne reconnue et veut pourtant être perçu comme tout le monde, bien étrange paradoxe de l'être humain que nous pouvons éclairer sous le propos de Blaise Pascal indiquant que « Vingt mille hommes ne font pas une armée, quoi qu'aucun d'entre eux ne soit une armée [...] mille maisons font une ville, quoi qu'aucune ne soit ville [...] »⁴³². Cette assertion de Blaise Pascal se retrouve donc en lien avec la réflexion qu'a menée Edgar Morin au sujet de la complexité. Dans l'ensemble des échanges, nous avons pu observer combien la prise en compte de cette singularité peut apporter le sentiment de se sentir dans un environnement rassurant via un signe sur sa porte de chambre qui indique que l'on est chez soi, via des tâches confiées aux salariés en insertion selon leurs compétences et appétences.

La question de la singularité, comme nous le décrit Guy Bajoit⁴³³, s'éprouverait donc dans le sentiment d'être reconnu par les autres pour ce que l'on croit être, mais aussi dans celui de se reconnaître soi-même pour ce que l'on est et enfin reconnaître autrui ou être reconnu de lui au travers d'une identité assignée. Un équilibre entre ces trois éléments n'est jamais atteint parfaitement, toujours selon Guy Bajoit, mais le travail psychique de chaque individu, en termes de gestion d'identités, consisterait à conserver un équilibre au plus juste entre le sentiment d'être reconnu, de se reconnaître et de reconnaître. L'individu passe sa vie à tenter de concilier ces trois identités et comme nous l'avons

429 cf. Entretien Pascal en annexe.

430 Rosanvallon, Pierre (2014). *Le parlement des invisibles*. p. 23.

431 Pascal, Blaise (1660). *L'art de persuader*. p. 122.

432 id.

433 Bajoit, Guy (1999). *Notes sur la construction de l'identité personnelle*. In *Revue de sociologie*.

fait observer au chapitre 2, cela consiste en un travail incessant de biographisation. Certains, comme Sylvie par exemple, tentent de trouver cet équilibre en utilisant l'humour pour faire de sa situation de handicap une spécificité positive lorsque Incapacité Motrice Cérébrale se transforme en Intelligence Mal Comprise.

Chaque être étant singulier, nous pouvons observer que chacune des personnes rencontrées a un mode spécifique pour exprimer cette singularité, mais aussi des points communs. Ces points communs résident dans leurs divergences en termes de décoration et d'appropriation des lieux, mais aussi dans leurs convergences pour ce qui concerne l'attribution d'un signe, d'un symbole censé représenter leur espace de vie : songeons aux dauphins ou aux chevaux sur certaines portes de chambres.

L'ensemble des échanges laisse apparaître un autre élément récurrent : le fait de travailler est essentiel dans la perception que l'individu peut avoir de lui-même. Deux « tendances » émergent. La première accorde une importance cruciale au travail en lui-même, peu importe la tâche, pouvoir dire « je travaille » leur est bienfaisant et leur apporte une forme de considération d'eux-mêmes dans le sens où ils se ressentent comme salarié reconnu et apte. L'autre « tendance » relevée chez ceux qui ont connu un handicap évolutif et ont pu avoir une vie professionnelle, comme Christian par exemple, qui considère que le travail proposé en Ésat est dévalorisant et qu'il ne s'agit pas de travail. En sus de ces deux « tendances », il existe des situations, telle celle de Patrick, où travailler, et peu importe où, est essentiel pour rétablir une image plus en cohérence avec la façon dont lui se reconnaît et ne plus se sentir méprisé.

Nous avons donc observé que c'est au travers de son propre désir de reconnaissance que l'individu peut éprouver le mépris. Ce désir de reconnaissance fait surface au travers d'expériences de mépris⁴³⁴. Pour ce qui est des expériences de mépris pointées dans l'ensemble des échanges, nous avons observé qu'il traversait l'ensemble des thématiques. Pour certains l'expérience s'éprouve ou s'est éprouvée au travers du travail proposé ou de son absence, de la non-prise en compte de leurs demandes, du non-respect de leur pudeur dans le cadre de la toilette, dans des choix faits à leur place, dans des problématiques familiales ayant écarté tout lien avec la famille.

En nous intéressant à ce qui fait barrage au développement du pouvoir d'agir ou à ce qu'il annihile, nous pouvons exprimer ce qui permet à la puissance d'agir de se mettre en action. Ainsi, nous avons pu pointer des éléments dans l'ensemble des échanges qui indiquent comment et pourquoi on ne peut pas agir et donc comment et pourquoi il est possible d'agir. Ainsi, nous avons constaté, via la demande de

434 Ricœur, Paul (2003). *La lutte pour la reconnaissance et le don*. pp. 17-27.

jeu d'Angèle, que « pouvoir » peut dépendre d'autrui et que si cet autrui ne donne pas suite à l'aide qu'il a proposée dans un premier temps, alors il peut, par son attitude, freiner la capacité d'agir et ainsi bloquer le développement du pouvoir d'action de l'individu et de sa puissance d'agir. Le pouvoir d'agir peut se développer dans une suite de petites réussites qui se succèdent, l'exemple de la situation de Jean-Claude et Mado nous le démontre. Ainsi, le succès créditerait de l'énergie au pouvoir d'agir et l'échec en débiliterait. Cette notion de crédit et de débit nous amène à revenir sur le trampoline de Larcher. Imageons le pouvoir d'agir au travers de la visualisation de ce trampoline et considérons crédit et débit en tant qu'élastiques de ce dernier. Les élastiques dits « crédits » seraient ce qui renforce le trampoline et les élastiques dits « débits » seraient ceux qui se fragilisent et lâchent. Poursuivons la métaphore en indiquant le bond que l'on peut effectuer sur un trampoline représente l'agir et que la toile du trampoline représente le pouvoir.

Constituant du trampoline	Constituant du pouvoir d'agir qui permet de développer la puissance d'agir
Toile de trampoline	Le pouvoir
Élastiques solides	Crédit d'énergie
Élastiques en souffrance	Débit d'énergie
Le bond effectué sur le trampoline	L'agir / l'action

Nous avons pu constater que certains des salariés d'Emmaüs Défi et certains des résidents d'Étincelle ont été empêchés de bondir et de rebondir par une toile de trampoline de moins bonne qualité puisque ce dernier comportait des élastiques fragiles ou des élastiques qui ont cédé. Avec cette métaphore comparée à une autre, il est possible de bien cerner pourquoi bondir est difficile, voire impossible pour certains. Par analogie, nous pouvons donc comprendre comment il est possible pour toute personne lambda, et en l'occurrence pour l'ensemble des personnes rencontrées, de récupérer de l'énergie pour bondir et rebondir. Mais il faut le vouloir et il faut le pouvoir. Si les élastiques sont bien en lien avec la solidité du trampoline qui assure de faire des bonds de qualité, cela ne saurait être suffisant pour « pouvoir ».

En effet, selon le lieu commun « vouloir, c'est pouvoir », mais vouloir n'est-il pas désirer ? Désirer, c'est vouloir pourvoir, pour voir ? Toutefois, ne perdons pas de vue que pouvoir n'est pas toujours vouloir et que vouloir, dans certaines situations de handicap, n'assure pas ce pouvoir, cette capacité à réaliser ses désirs. Sur le portail lexical du CNRTL (Centre de ressources textuelles et lexicales), nous pouvons lire au sujet du verbe vouloir qu'il s'agit « d'avoir la ferme intention de, le souhait, le désir », pour ce qui concerne le verbe désirer, ce même CNRTL indique que c'est « aspirer

instinctivement à quelque chose de non défini dont le manque est senti comme une imperfection de l'être » ou bien « aspirer consciemment à quelque chose dont la possession ou la réalisation comble un besoin de l'âme, du corps ou de l'esprit ». Nous pouvons donc faire l'assertion, en fonction de ces deux définitions, que vouloir c'est désirer, mais que désirer n'est pas forcément vouloir. Ce qui précéderait la volonté serait de l'ordre du désir puisque pour avoir une volonté consciente il faut que le désir actionne cette dernière qui lorsqu'elle l'est donne ce si précieux pouvoir d'agir. Et pour allumer ce désir, quoi de plus cohérent qu'une étincelle de reconnaissance ?

L'« individu agissant est poussé par des désirs et des motivations qu'il cherche à satisfaire »⁴³⁵, cette assertion de Guth provient de l'étude qu'elle a réalisée sur les catégories, répertoriées par Thomas et Znaniecki, relatives aux quatre motivations qu'ils exposent dans leur analyse de données biographique (cf. Les travaux sur le matériel biographique des paysans polonais). Si l'individu cherche à satisfaire ses désirs, il doit donc agir. Afin de rapprocher cette catégorisation des motivations pointées par Thomas et Znaniecki, rappelons-les ici même. Ces motivations relèvent donc du besoin de sécurité (savoir de quoi sera fait l'avenir, prévoir), de la recherche de nouvelles aventures (au niveau amical, amoureux), du désir de réponse (besoin d'amour, d'affection, amour physique, romantique, amour de soi-même, ...) et du désir de reconnaissance (celle donnée par autrui, la société, ...) ⁴³⁶.

Le besoin de sécurité voire la volonté de sécurité, puisqu'il n'est pas question de déterminer les besoins d'autrui, émane au travers des angoisses de certains résidents d'Étincelle. Par exemple, Pascal qui a peur de tenter de partir de l'établissement de peur qu'il n'y ait plus de place s'il souhaite revenir. Les angoisses de Mado et Angèle relatives à une éventuelle séparation les empêchent également de se projeter et en tant qu'être humain, les angoisses parasitent les plus forts des désirs. Pour ce qui relève de la recherche de nouvelles aventures et du désir de réponse, Patricia et Patrick semblent les plus en phase avec cette motivation. Ce qui permet de le souligner réside dans la place que prend un compagnon dans la vie de Patricia et de la récurrence du propos à ce sujet dans l'échange avec Patrick (cf. Thématique « Désirs, perspectives et projets »). Quant au désir de reconnaissance, nous l'avons pointé et fixé dans le tableau des thématiques repérées en les argumentant des propos des personnes concernées.

435 Guth, Suzie (2004). Chicago 1920 aux origines de la sociologie qualitative. p. 99.

436 Ibid. p. 123.

Conclusion

Ce travail de recherche étudie, au travers d'exemples concrets, à quel point la reconnaissance influe sur la capacité des gens, leur pouvoir d'agir et donc sur le degré de la puissance d'agir. Il se base notamment sur une expérience professionnelle dans le domaine du social⁴³⁷, et met ainsi en œuvre des « savoirs indigènes », tels que nous les avons présentés au chapitre I. Nous analysons entre autres le processus des personnes en situation de difficulté, dans la mise en œuvre de leurs capacités à « braconner », tel que le définit Michel de Certeau lorsqu'il pointe des pratiques en tant que « ruses anonymes des arts de faire »⁴³⁸. Cette avancée dans la compréhension des mécanismes en action permet à l'individu de se saisir d'un certain pouvoir d'agir permettant de développer de la puissance et donne la possibilité d'une mise en œuvre de dispositifs qui se révèlent être la perspective de cette recherche. Elle est basée sur une logique de sollicitude et d'empathie. Cette compréhension a convoqué des interactions de niveau horizontal. Ainsi, c'est ce qui a été développé tout au long de ce travail de recherche.

Des outils du domaine de la recherche biographique ont donc été utilisés pour mener cette recherche. En effet, la rédaction des journaux de recherche, celle du récit d'investigation professionnelle (RIP) et le choix de ma posture dans le cadre des entretiens conversationnels en sont bien des indicateurs. C'est en pointant les *topoi* ou motifs récurrents de mon RIP que la question de la reconnaissance s'est retrouvée mise en exergue. Cette dernière a fait émerger celle du pouvoir d'agir de la personne en situation de vulnérabilité et de l'influence qu'aurait la reconnaissance sur l'exercice de ce pouvoir.

Ce RIP a donc été l'élément déclencheur de la question de recherche ayant été explorée sur trois terrains. Pourquoi trois terrains ? Effectivement, deux ont été parcourus pour échanger avec des personnes en situation de vulnérabilité, et ce n'est que sur ces deux terrains que j'ai eu des entretiens conversationnels.

L'un était une structure pour personnes en situation de handicap et l'autre accueillait des salariés en insertion via le dispositif de travail à l'heure, dispositif mis en place par l'association Emmaüs Défi dans le cadre du projet « Convergence » dont nous avons détaillé le contenu au chapitre IV. Le choix de ces terrains s'est fait en fonction de celui de croiser les difficultés et les motivations des personnes

437 Lehoux. Catherine (2014). *La reconnaissance auprès des usagers*.

438 De Certeau, Michel (1990). *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*.

en situation de handicap physique et cognitif avec celles des personnes en situation de handicap social. Le point commun étant la vulnérabilité et l'étude des freins ou impulsions à leur pouvoir d'agir permettant de développer de la puissance sous l'angle du concept de reconnaissance.

Le troisième terrain n'est pas explicitement présenté comme tel au sein de la rédaction de cette recherche parce qu'il est transversal, il s'agit du centre de santé Saint Vincent où j'étais en poste de 2006 à 2015. Nous pouvons le considérer comme un lieu ressource d'où j'ai tiré un savoir dans la pratique de mon métier de travailleur social et avec lequel j'ai pu nourrir ma thèse en complément des auteurs traitant des questions de reconnaissance, d'identité et de pouvoir d'agir.

Nous avons pu aussi observer que j'ai mis ma fonction de sujet accompagnant au regard de cette recherche et que la question de l'implication a été levée de façon à ce qu'elle n'encombre pas ma démarche de prospection. En effet, la prise de conscience de l'implication dans un travail de recherche permet de désamorcer tout danger qui pourrait en découler.

Ce travail de recherche a été argumenté à partir des réflexions d'auteurs, de sociologues et de philosophes, mais il est également mis au regard de ma pratique professionnelle au moyen de laquelle j'ai développé des savoirs en braconnant au sens de de Certeau. C'est un travail qui se revendique d'avoir utilisé des sources non seulement multiréférentielles, mais aussi une approche multiréférentielle telle que le conçoit Jacques Ardoino⁴³⁹. Le Biogap en tant qu'expérience coopérative découlant de questionnements éthiques partagés en lien avec des pratiques d'accompagnement diversifiées elles-mêmes inscrites dans le champ de la recherche biographique en éducation a été un point d'appui pour gérer la complexité de cette recherche impliquée et complexe (notion d'implexité selon Jean-Louis Le Grand au chapitre I). En effet, apporter ma contribution à ce groupe de recherche et entrer dans une dynamique de production collective a permis de gérer et bien vivre cette complexité, voire de l'organiser, plutôt que de la subir. Ce qui est relativement confortable, intellectuellement parlant, pour un chercheur.

Nous avons vu que la reconnaissance est une question de recherche biographique en ce qu'elle nécessite d'explorer l'intériorité et la subjectivité de l'individu au moyen de la parole, du récit pour la faire apparaître dans son besoin, son manque ou son absence. Le concept de reconnaissance se révèle être transversal à l'ensemble du domaine de la recherche biographique. Il est même pertinent de dire que les approches utilisées par la recherche biographique sont elles-mêmes source de reconnaissances, nous avons pu l'observer dans le cadre des entretiens conversationnels.

439 Ardoino, Jacques (1986). *Analyse multiréférentielle*.

L'être humain est vivant et possède une singularité propre ce qui en fait un sujet d'étude assez complexe. C'est donc dans toute sa complexité qu'il a été écouté, entendu au travers de ces quatorze personnes qui ont accepté de se livrer à l'exercice d'un entretien conversationnel. Entretien qui est souvent mentionné en tant qu'échange parce que réalisé avec une approche de type horizontale et donc non hiérarchisée entre le chercheur et l'interviewé.

Une véritable rencontre s'est installée sur plusieurs mois et des échanges se sont mis en place, durant deux ans j'ai eu régulièrement des nouvelles des personnes rencontrées, par mail, par téléphone et pour certains en visite sur le centre de santé Saint Vincent. Je me suis refusée à prendre leur parole et à m'enfuir ensuite. C'est d'ailleurs dans cet état d'esprit que, l'équipe d'étudiantes de la première année de présence sur la structure Étincelle, la direction et moi-même, avons tenu à leur donner un enregistrement de notre échange sur Cédérom. Nous avons personnalisé l'objet en tenant compte de leur spécificité au travers de ce qu'ils aimaient. Pour ce qui est de la structure Emmaüs Défi, les entretiens leur ont été communiqués sous forme de retranscription et remis en main propre autour d'un moment de convivialité, un café pris avec chacun d'entre eux.

Au-delà d'une posture de co-chercheur, c'est la « *loi des échanges* » qui a guidé nos rencontres. En effet, comme nous l'avons fait observer au chapitre V, « *la loi des échanges* » a guidé chaque entretien.

L'interprétation des entretiens s'est donc révélée être herméneutique dans un premier temps puis s'est cadrée avec des outils de la recherche biographique. Outils aménagés en fonction des problématiques des personnes en situation de vulnérabilité que j'ai rencontrées. Nous (les personnes rencontrées et moi-même) avons composé avec les difficultés qui se présentaient durant l'entretien. Difficultés liées aux difficultés d'élocution et de mémoire pour certains et difficultés liées aux émotions liées à l'évocation de souvenirs douloureux pour d'autres.

Parfois les observations sont tournées en questionnement afin de ne pas se diriger dans de l'affirmatif lorsqu'elles ne sont pas fondées sur des observations scientifiques ou vérifiables dans toutes les situations.

Puisqu'il s'est agi d'une recherche qui a convoqué le sensible, il m'a fallu « convoquer d'autres modes de compréhension du monde »⁴⁴⁰, le sensible au sens de Rancière, ce qui n'est pas accessible au discours par exemple et ce à quoi j'ai voulu donner de la visibilité. Pour donner une

440 Schaller, Jean-Jacques (2013). *Le partage du sensible dans un monde en incertitude*. pp. 96-111.

visibilité à ce sensible et qu'il puisse être expliqué au dehors des intériorités respectives des protagonistes de cette recherche, il a donc été nécessaire de convoquer d'autres modes de compréhension. C'est donc en recherchant ces autres modes que la complexité, selon Edgar Morin, et la multiréférentialité, selon Jacques Ardoino, se sont croisées et ont offert la possibilité d'expliquer le sensible au travers de l'ensemble des entretiens réalisés via une interprétation herméneutique, socialyste, empruntant aux catégories de Heinz, à la trilogie des identités de Guy Bajecit et à une des écoles de Chicago via Thomas et Znaniecki.

Lorsque Blaise Pascal se demande s'il existe quelque chose « qui convainc la raison plus que le discours »⁴⁴¹ alors au moyen de cette recherche je suis tentée de répondre que oui le sensible par exemple. Ce sensible que la recherche biographique explore et met en lumière au moyen de ses approches et de ses outils. Le journal qu'il soit d'observation ou de recherche, les entretiens basés sur « *la loi des échanges* », l'approche biographique, le récit de vie, l'histoire de vie, toutes ces approches et outils concourent à rendre visible le sensible parce qu'elles font ressortir le monde intérieur de l'individu via la parole. Nous avons pu observer que dans les années dix-neuf cent quatre-vingt, les histoires de vie sont entrées en force dans le domaine de la formation parce que ce procédé en lien avec le sensible justement, provoquait une intolérance, une méfiance du monde universitaire. Et pour cause, « c'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement et de là vient qu'il est toujours disposé à nier tout ce qui lui est incompréhensible »⁴⁴².

Au gré des entretiens, nous avons pu observer toute l'importance du vocabulaire dans la question de la reconnaissance, en ce qu'il permet de désigner avec toute une palette de sentiments et d'a priori selon le terme choisi. Nous avons pu remarquer que les résidents d'Étincelle ayant accès à une vie affective et ou ayant développé des relations amicales, une activité salariée ou bénévole et donc recevant un certain niveau de reconnaissance (sphère de l'amour et sphère du travail) étaient ceux qui avaient le plus de puissance d'action. Cette puissance d'action, cette volonté d'agir, s'est retrouvée dans leur façon d'aborder leur quotidien et de pallier les difficultés de la vie qui se présentent au fur et à mesure. Nous avons pu extraire, de l'ensemble des échanges, les éléments qui empêchent un individu de monter en puissance d'agir via la métaphore du trampoline de Larcher.

Il a été également observé que les personnes n'ayant pas d'informations claires sur leur situation vivent comme dans un brouillard et ne peuvent pas s'approprier leur vie pleinement, ils se retrouvent empêchés d'agir.

441 Pascal, Blaise (2001). *L'art de persuader*. p. 118.

442 Ibid., p. 130.

Nous avons également repéré que pour être amenées à désirer de la reconnaissance, les personnes ont du expérimenter le mépris. Cependant, pour celles ayant toujours fait uniquement l'expérience du mépris, la libido de la reconnaissance est en veille ou du moins le désir de reconnaissance ne s'est pas manifesté durant les échanges.

Enfin, le manque de reconnaissance s'est glissé jusque dans la perception des relations entre résidents d'Étincelle et personnel. En effet, la profession d'auxiliaire de vie s'est « professionnalisée » ces dernières années et ce que les résidents perçoivent comme un éloignement de l'équipe, une mise à distance, est une posture professionnelle pour cette dernière. Ce décalage génère un sentiment de non-reconnaissance, de non prise en considération comme il a été observé chez certains résidents vivant sur la structure depuis plus de quinze ans.

Il a été aussi remarqué, via les types culturels de colon et de pionnier⁴⁴³, selon Thomas et Znaniescki que la posture de la personne par rapport au deuil de sa situation d'avant est un élément qui diminue voire annihile tout pouvoir et toute puissance d'agir.

Les perspectives qui se dégagent de ce travail de recherche résident en la mise en place de dispositifs de formation où la personne en situation de vulnérabilité aurait sa place du côté des formateurs. Elles peuvent aussi nous conduire à la création de formations spécifiques pour les enseignants et les divers intervenants sociaux. Ces perspectives sont d'ailleurs déjà en construction pour être mises en œuvre dans le cadre de la création d'une structure associative. Cette structure accompagne et forme des personnes en situation ou non de vulnérabilité (nous ne souhaitons pas stigmatiser) dans l'accompagnement d'autrui pour ce qui relève du travail d'écriture, que cela soit de la mise en récit via des nouvelles, des autobiographies et toute autre production biographique. Mes recherches ont déjà permis à la Caisse primaire d'assurance maladie de changer de regard sur les personnes en situation de précarité qui effectuait des bilans de santé. En effet, un résumé argumenté de mon travail a permis de négocier une reformulation d'indicateurs stigmatisants liés au score ÉPICES (cf. le chapitre I).

Nous avons simplement entrouvert une porte ; la poursuite de cette recherche aidera à explorer avec un nouveau regard ce qui se trame au sein de notre société, inévitablement amenée à concevoir des stratégies de développement durable pour les relations entre humains.

443 Thomas, William-Isaac & Znaniecki, Florian (1919). *Le paysan polonais en Europe et en Amérique, récit de vie d'un migrant*.

Bibliographie

Agier, Michel (2012). *Penser le sujet, observer la frontière Le décentrement de l'anthropologie*. L'Homme. 2012/3 n°203-204, p. 55.

Ardoino, Jacques (1990). *L'analyse multiréférentielle des situations sociales*. Psychologie clinique n°3.

Arendt, Hannah (1958). *Condition de l'homme moderne*. Calman-Lévy (réédition de 1973).

Bajoit, Guy (1999). *Notes sur la construction de l'identité personnelle*, in *Recherches sociologiques*. Volume XXX, année 2.

Barbier, René (1997). *L'approche transversale, l'écoute sensible en sciences humaines*, Éditions Anthropos.

Baudouin, Jean-Michel (2009). *L'autobiographie à l'épreuve du texte : la formation comme exotopie dans un ouvrage coordonné par Dominique Bachelart & Gaston Pineau*. 2009. *La biographie, la réflexivité et les temporalités*.

Bertaux, Daniel (1997). *Les récits de vie*. Éditions Nathan Université.

Bourdieu, Pierre (1986). *L'illusion biographique*. Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 62-63, juin 1986.

Brassac, Christian (2005). *La réception de George Herbert Mead en psychologie sociale francophone : réflexions sur un paradoxe*. Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale, n 66.

Braun Dahlet, Véronique (2013). *De la subjectivité comme chantier de soi. Le cas du mémorial*. In *Territoires contemporains de la recherche biographique* (sous la direction de Christophe Niewiadomski et Christine Delory-Momberger). Éditions Téraèdre.

Bober, Robert & Perec, Georges (1994). *Récits d'Ellis Island, histoires d'errance et d'espoir*. Éditions P.O.L.

Brun, Patrick (2001). *Émancipation et connaissance, les histoires de vie en collectivité*. Éditions L'Harmattan.

Brunschvicg, Cécile (1917). (Présidente de la section du travail du Conseil national des femmes françaises). *Rapport de la section du travail du conseil national des femmes françaises : ce que sont les « ladies superintendantes » anglaises, comment nous pourrions adapter en France cet organisme de sauvegarde pour l'ouvrière et l'avenir de la race*.

Carré, Louis (2013). *Axel Honneth : le droit de la reconnaissance*. Éditions Michalon.

Caillaux, Maryvonne (2010). *Comme des orpailleurs, de la misère à la pauvreté, les relations comme chemins de libération*. Éditions L'Harmattan, collection Histoire de vie et formation.

Chalon, Patricia (2007). *La bientraitance. Voir en l'autre ce qu'il a de meilleur*. Éditions Marabout.

Chauvière, Michel (2010). *Trop de gestion tue le social. Essai sur une discrète chalandisation*, La Découverte, collection Alternatives sociales.

Compte, Roy (2010). *Sport et handicap dans notre société : un défi à l'épreuve du social*. Revue Empan, n°79.

Corbin, Alain (2017) In *Les Chemins de la philosophie*. Émission de France Culture, du 01.03.2017. <https://www.youtube.com/watch?v=VwJs5k3CkD0>

Rogers, Carl Ransom (1999). *Liberté pour apprendre*. Dunod. (1ère éd.: 1972)

Crépeau, Bertrand (2009). *Le journal de recherche, entretien avec Rémi Hess*. Sur le blog des analyseurs : <http://lesanalyseurs.over-blog.org/article-le-journal-de-recherche-entretien-avec-remi-hess-3-48652541.html>

Delory-Momberger, Christine (2003). *Biographie et éducation, figures de l'individu projet*. Éditions Économica, collection Anthropos.

Delory-Momberger, Christine (2009). *Le biographique : quel espace de recherche dans les sciences humaines et sociales ?* Séminaire de recherche et de formation à la recherche biographique. Intervention introductive lors la rencontre du 21 novembre 2009, intitulée *La recherche biographique dans les sciences humaines et sociales*.

Dortier, Jean-François (sous la direction de). (2004). *Le dictionnaire des sciences humaines*. Éditions sciences humaines

Durand, Gilbert (1996). *Science de l'Homme et tradition : le nouvel esprit anthropologique*. Albin Michel. 1ère édition : 1979. Berg International.

Durkheim, Émile (1897). *De la division du travail social*. Presses Universitaires de France, 8e édition, 1967, 416 pages. Collection : Bibliothèque de philosophie contemporaine.

Fablet, Dominique (2009). Le travail social et la formation des travailleurs sociaux. In Vergnioux, A. (Éd.), *40 ans des sciences de l'éducation : L'âge de la maturité ? Questions vives*. Presses universitaires de Caen. pp. 71-82.

Foessel, Michael (2008). *La philosophie de la reconnaissance : une critique sociale. Entretien avec Axel Honneth*. In *la Revue Esprit*. Juillet 2008. Traduit de l'allemand par Genel, K. p. 88-95.

Foucault, Michel (1967) *Dits et écrits 1984. Des espaces autres* (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967). *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984

Fromentin, Eugène (1984). *Un été dans le Sahara*. Œuvres complètes Gallimard, 1984.

Ferrand-Bechmann, Dan (2008). *Se former en s'engageant dans la vie associative* In Colin, Lucette & Jean-Louis Le Grand (sous leur direction) : *L'éducation tout au long de la vie*, Éditions Economica.

Heinz, Walter R. (2000) *Selbstsozialisation im Lebenslauf. Umriss einer Theorie biographischen Handelns* (Autosocialisation dans le cours de la vie. Esquisse d'une théorie de l'agir biographique), in Hoerning, E. M. (dir.) *Biographische Sozialisation*, Stuttgart, Lucius & Lucius, pp. 165-184.

Gallez, Danièle & Villers, Guy de (1996) *Les filiations théoriques des histoires de vie en formation*. In *Pratiques de formation (Analyses)* n° 31, Éditions Formation permanente, Université de Paris VIII.

Galvao, Izabel (2010). *Le récit d'investigation professionnelle : une perspective de recherche-formation dans l'intervention sociale*. Actes du congrès de l'Actualité de la recherche en éducation et en formation (AREF), Université de Genève, septembre 2010.

Goffman, Erving (1963). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, traduit de l'anglais par Alain Kihm, coll. Le Sens commun, Éditions de Minuit, 1975.

De Gaulejac, Vincent & Taboada Léonetti, Isabel (1994). *La lutte des places*. Éditions Desclée de Brouwer.

De Gaulejac, Vincent (1996). *Les sources de la honte*. Éditions Desclée de Brouwer.

Godelier, Maurice (1996). *L'énigme du don*. Éditions Fayard.

Guth, Suzie (2004). *Chicago 1920 aux origines de la sociologie qualitative*. Éditions Téraèdre.

Hegel, Georg Friedrich (1807). *Erster Theil, die Phänomenologie des Geistes*.

Hess, Rémi & Weigand, Gabriele (1994). *La relation pédagogique*. Éditions Armand Colin.

Hess, Rémi & Weigand, Gabriele & Zambrano, Armando (2008). *Théories de l'expérience* (Texte du séminaire).

Hingre, Virginie (1997). *Fiche de lecture sur « L'approche transversale, l'écoute sensible en sciences humaines. »* <http://www.avmh4.com/document/virginie-hingre-barbier-approche-transversale.pdf>

Huttunen, Rauno (2007). *Critical adult education and the political-philosophical debate between Nancy Fraser and Axel Honneth*. Educational Theory. Volume 57. pp. 423–433.

Jullien, Marc-Antoine (2006). *Essai sur l'emploi du temps*, 1ère éd. 1808. Éditions Économica.

Lapassade, Georges (2000). *Précis de l'inachèvement (Entretiens de Gérard Gromer)*. Éditions Séguier.

Lainé, Alex (1998). *Faire de sa vie une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*. Éditions Desclée de Brouwer.

Larcher, Pierre (2002). *La parabole du trampoline*. In *Revue Quart Monde*, n°184, La santé pour tous : pour quand ?

Le Blanc, Guillaume (2008). *L'épreuve sociale de la reconnaissance* in la *Revue Esprit*. Juillet 2008.

Leguay, Laurence & Berthelot, Christelle & Dizerbo, Anne & Mbiatong, Jérôme & Mélonio, Claude & Lehoux, Catherine (2016). Le Biogap, de l'analyse des pratiques à l'éthique de l'accompagnement biographique. Actes du Colloque Éthique de l'Accompagnement et Agir Coopératif – Université de Tours – 26-28 Mai 2016. En cours de publication.

Leguay, Laurence & Berthelot, Christelle & Dizerbo, Anne & Mbiatong, Jérôme & Mélonio, Claude & Lehoux, Catherine (2017). Les tripes de l'éthique. Le Sujet dans la Cité. En cours de publication.

Le Grand, Jean-Louis & Pineau, Gaston & Jobert, Guy (1989). *Glossaire commenté. Les histoires de vie*. Tome II, Éditions L'Harmattan.

Le Grand, Jean-Louis (2000). *Définir les histoires de vie*. Article p. 41-52 dans la *Revue internationale de Psychosociologie* n°14 Vol.6, Printemps 2000.

Le Grand, Jean-Louis (2000). *Éthique, étiquettes et réciprocité dans les histoires de vie*, dans J. Feldman et R.C Kohn (Éd.), *L'éthique dans la pratique des sciences humaines : Dilemmes*. L'Harmattan, collection « Ouverture philosophique » février 2000.

Le Grand, Jean-Louis (1996). *Les filiations théoriques des histoires de vie en formation*. In *Pratiques de formation (Analyses)* n° 31, Éditions Formation permanente, Université de Paris VIII.

Le Grand, Jean-Louis (2003). in Brun, Patrick. *Émancipation et connaissance, les histoires de vie en collectivité*. Éditions L'Harmattan.

Lehoux, Catherine (2003). *Sans père, ni repères*. Éditions Bouchène.

Lehoux, Catherine (2017). *Score ÉPICES et injonction biographique*. Revue du Sujet dans la Cité, à paraître.

Lehoux, Catherine (2015). *La créativité dans le travail social aujourd'hui*. Colloque de l'IFEN (Institut de Formation d'Éducateurs de Normandie) au Havre.

Lehoux, Catherine (2014). *La reconnaissance auprès des usagers*. La lettre d'Espoir n° 5.

Lehoux, Catherine (2013). *Établir des ponts entre bienveillance et reconnaissance*. Communication présentée au colloque des doctorants d'Érasme, Villetaneuse.

Lehoux, Catherine (2013). *Flux et reconnaissance dans un contexte d'approche biographique*. Communication présentée au colloque pluridisciplinaire des doctorants du PRES Sorbonne-Paris-Cité. <http://rhuthmos.eu/spip.php?article1016>

Lehoux, Catherine (2012). *Récits d'enfance, douces romances ?* In *Chemins de formation, au fil du temps*. N° 17, « Récits pour enfants, récits d'enfants, récits d'enfance ». Éditions Desclée de Brouwer.

Lehoux, Catherine (2012). *L'éthique dans l'approche biographique au travers d'une pratique du travail social*. Communication présentée à la journée d'études de l'école doctorale Érasme, Villetaneuse.

Lehoux, Catherine (2012). *Score ÉPICES et injonction biographique*. Communication au colloque « Anthropologie, innovations techniques et dynamiques sociales dans le domaine de la santé ». Brest. <http://amades.hypotheses.org/3271>

Lehoux, Catherine (2011). *Définition du verbe et points de vue des sujets*. Communication au colloque. *La recherche biographique aujourd'hui : enjeux et perspectives*. Lille.

Le Robert (sous la direction d'Alain Rey) (2006). *Dictionnaire historique de la langue française*. Éditions Le Robert (1ère édition : 1992).

Lesourd, Francis (2008). *Cours de Master 1 sur la temporalité : Repères théoriques généraux*.

Lobrot, Michel (2002). *Directivité et non-directivité*. Dossiers pédagogiques, n°13.

Paul, Maëla (2009). *L'accompagnement dans la formation*. Recherche et formation, n°62.

Magnaghi, Alberto (2003). *Le projet local*. Éditions Mardaga.

Markiewicz-Lagneau, Janina (1976). *L'autobiographie en Pologne ou de l'usage social d'une technique sociologique*. In : *Revue française de sociologie*.

Mauss, Marcel (1923/1924). *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*. *Revue de l'année sociologique*.

Mialaret, Gaston (2008). *Les sciences de l'éducation*. Collection « Que sais-je ? », n°1645, Presses Universitaires de France (1ère éd. 1976).

Mias, Christine (2005). *L'autobiographie raisonnée, outil des analyses de pratiques en formation in L'orientation scolaire et professionnelle*, n°65.

Morin, Edgar (1994). *Sur l'interdisciplinarité*. in *Bulletin du Centre International de Recherches et Études transdisciplinaires (CIRET) n° 2*.

Morrisette, Joëlle & Guignon, Sylvie & Demazière, Didier (2011). Introduction. *De l'usage des perspectives interactionnistes en recherche. Recherches Qualitatives*, Association pour la Recherche Qualitative

Moyse, Danielle (2002). *Question de regard*. Laennec. Tome 50.

Niewadomski, Christophe & Delory-Momberger, Christine (2013). *Territoires contemporains de la recherche biographique*. Éditions Téraèdre. 240p.

Nuss, Marcel (2009). *Comment accompagner : la singularité de la demande*, Congrès de la Fédération nationale pour l'Insertion des personnes Sourdes et des personnes Aveugles en France (FISAF), Poitiers, 27 novembre 2009.

Olivier, Lawrence (2008). *Détruire : la logique de l'existence*. Éditions Liber.

Payet, Jean-Paul (2008). *La reconnaissance à l'épreuve*. Explorations socio-anthropologiques. Septentrion, presses Universitaires.

Pascal, Blaise (1660). *L'art de persuader*. Réédition aux Éditions Payot, en 2001.

Pascal, Blaise (1670). *Pensées et opuscules*. Réédition chez Digibook, en 2008.

Pineau, Gaston & Le Grand, Jean-Louis (1993). Les histoires de vie. Collection « Que sais-je ? », n° 2760, Presses Universitaires de France.

Renault, Emmanuel (2006). *La reconnaissance au cœur du social*. In *La Lutte pour la reconnaissance*, Sciences Humaines. Mensuel n°172 – Juin 2006.

Ricœur, Paul (2003). *La lutte pour la reconnaissance et le don*. II A 747, In *Hermenéutica y responsabilidad*. Homenaje a Paul Ricœur. Actas VII Encuentros internacionales de filosofía en el camino de Santiago, 2003.

Ricœur, Paul (2004). *Parcours de la reconnaissance*. Éditions Stock.

Ricœur, Paul (2004a). *Entrevue sur « Parcours de la reconnaissance »*, dans l'émission d'Alain Finkielkraut « Répliques », sur la station de radio France culture.

Robert, Dominique, Morin, Paul, & Dorvil, Henri (2002). *Habitation, identité et relation sociale. L'expérience résidentielle d'usagers de services en déficience intellectuelle*. Handicap : Revue de sciences humaines et sociales. n°96

Rosanvallon, Pierre (2014). *Le parlement des invisibles*. Éditions Le Seuil.

Schaller, Jean-Jacques (2009). Séquence 4, article aux étudiants : *Accompagner l'autre : entre une logique du respect et une logique de la sollicitude*.

Schaller, Jean-Jacques (2013). *Le partage du sensible dans un monde en incertitude. Le Sujet dans la Cité*- N° 4.

Schaller, Jean-Jacques (2007). *Un lieu apprenant : de l'habitus à l'historicité de l'action. L'orientation scolaire et professionnelle*. 36/1. <https://osp.revues.org/1317>

Schaller, Jean-Jacques (2010). *Sexualité et handicap : les assistant(e)s sexuel(le)s pour une humanité de la rencontre. Le sujet dans la cité* 2010/1 (n° 1)

Thomas, William-Isaac & Znaniecki, Florian (1998). *Le paysan polonais en Europe et en Amérique, récit de vie d'un migrant*. 1ère édition : 1919. Nathan Université.

De Robertis, Christina (2002). *Conférence de l'Association Internationale des Écoles de Travail Social*. (Montpellier, 15-18 juillet 2002).

Teulade, René (1987). *Le rapport Wresinski*. Revue Quart Monde, n°123, *Un point d'appui : le revenu garanti*.

Tourraine, Alain (2005). *Un nouveau paradigme pour comprendre le monde d'aujourd'hui*. Éditions Fayard.

Thomasset, Alain (1996). *Paul Ricœur une poétique de la morale*. Éditions Peeters.

Ville, Patrice & Gilon, Christiane (2007). *Entretiens non-directifs et analyse de contenu dialectique*. Accès en ligne :

http://www.socianalyse.net/accueil/Textes_socianalyse_files/Entretien%26analyse.rtf

Vallerie, Bernard & Le Bossé, Yvan (2006). *Le développement du pouvoir d'agir (empowerment) des personnes et des collectivités : de son expérimentation à son enseignement*. In Les sciences de l'éducation – Pour l'Ère nouvelle, vol 39, n°3, pp. 87-100.

Weigand, Gabriele (1997). *La passion pédagogique*. Éditions Économica.

Wresinski, Joseph (1987). *Grande pauvreté et précarité économique et sociale*. Rapport présenté au nom du Conseil économique. Journal officiel de la République française, 28 février 1987.

<http://www.joseph-wresinski.org/wp-content/uploads/sites/2/2016/07/Rapport-WRESINSKI.pdf>

Sitographie

Nota bene : tout lien hypertexte pose la question de sa longévité, de sa pérennité, et de la nature figée ou dynamique de son contenu. Ainsi, je précise que tous les liens Internet donnés dans cette thèse ont été re-consultés par moi-même au 6/09/2017, et correspondaient alors toujours aux contenus auxquels je me référais dans les divers passages de ma thèse mentionnant ces liens

Histoire de vie en formation sur canal-u.tv, « Genèse des histoires de vie » par Gaston Pineau :

<https://tinyurl.com/yd4jh2ox>

Site du colloque international « La recherche biographique, enjeux et perspectives » :

<http://evenements.univ-lille3.fr/recherche-biographique/>

Autour du concept d'agentivité : <https://rives.revues.org/4108>

Autour du terme accompagner : <http://fr.wiktionary.org/wiki/accompagner>

Centre de Recherche Interuniversitaire Expérience Ressources Culturelles Éducation :

<http://www.experice.fr/wakka.php?wiki=PageAccueil>

Pédagogie autour de l'accompagnement :

http://www.pedagopsy.eu/accompagnement_bonichel_etymologie.htm

Définition d'un centre social : http://fr.wikipedia.org/wiki/Centre_social

Site de l'école doctorale Érasme : <http://www.univ-paris13.fr/ecole-doctorale-erasme/>

Le journal de recherche : http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php3?id_article=348

Rencontre ASIHVIF du 21/11/2009 : http://www.asihvif.com/1/actes_documents_729968_0.html

Site des archives nationales :

<http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/chan/AP-pdf/Livres-de-raison.pdf>

Henri-Frédéric Amiel : http://fr.wikipedia.org/wiki/Henri-Frédéric_Amiel

Site de jeu de Go en ligne : <http://www.gokgs.com/applet.jsp>

Au sujet du Mimesis : http://pedagogie2.ac-reunion.fr/lettres/tl/Soph_JM/IV_Mimesis.pdf

Site de l'association du Sujet dans la cité : http://www.lesujetdanslacite.com/1/le_cirbe_835345.html

Site du Cairn Info. Schaller, Jean-Jacques (2013). *Le partage dans un monde en incertitude* :
<https://www.cairn.info/revue-le-sujet-dans-la-cite-2013-2-page-96.htm>

Site du Collectif Pouvoir d'Agir : <http://www.pouvoirdagir.fr/>

Enregistrement de la conférence « De l'Homme capable à l'homme responsable », via
FondsRicoeur.fr : <https://www.youtube.com/watch?v=SVhGAKIab4w>

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales :

<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/fierté>

Site de l'ANESM : http://www.anesm.sante.gouv.fr/spip.php?page=article&id_article=128

Site du colloque international : La recherche biographique, enjeux et perspectives.

<http://evenements.univ-lille3.fr/recherche-biographique/>

Portail de la sécurité sociale :

<http://www.securite-sociale.fr/chiffres/cog/acoss/cogacoss2010-13.htm>

Site de jeu de go en ligne : <http://www.gokgs.com/applet.jsp>

Conférence sur la socianalyse: <http://www.socianalyse.net/accueil/Ville.html>

Site consacré à la profession d'infirmière diplômée d'État :

<https://www.infirmiers.com/profession-infirmiere/presentation/historique-de-la-profession.html>

Déclaration du directeur de la FFSA (Fédération Française du Sport Adapté) :

http://www.esen.education.fr/fileadmin/user_upload/Modules/Formations/ressources/08NDGS0008/t1_foucault_y.pdf

Blog de Michel Berson :

<http://berson91.typepad.fr/berson/2013/03/assistance-sexuelle-cest-non-.html>

Site de Faire Face : <http://www.faire-face.fr/2015/03/13/accompagnement-sexuel-que-dit-le-droit/>

Site de l'APPAS : <https://www.appas-asso.fr/>

Réseau Gesat :

<https://www.reseau-gesat.com/Travail-handicap/Le-Gesat/Observatoire/Informations-legislatives/La-Loi-2002-2-du-2-janvier-2002-renovant-l-action-sociale-et-medico-sociale-i324.html>

Conférence : Le défi de la complexité - Edgar Morin, à l'USI (Unexpected Sources of Inspiration) en 2014 : <http://www.usievents.com/fr>

Loi n° 2005-102 du 11 février 2005 pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées :

<https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000809647>

Liste des abréviations

(J'omets certaines abréviations n'apparaissant qu'une fois, et alors expliquée en note de bas page.)

AAH : allocation adultes handicapés

AFPA : association de formation professionnelle pour adulte

APPAS: association pour la promotion de l'accompagnement sexuel

ASIHVIF : association international des histoires de vie en formation

BEP : brevet d'études professionnelles

Biogap : groupe d'analyse de pratique biographique

CAP : certificat d'aptitude professionnelle

CAT : centre d'aide par le travail

CES : centre d'examens de santé

CETAF : CEntre Technique d'Appui et de Formation (des centres d'examens de santé)

CFDJ : centres familiaux de jeunes

CNRTL : centre national de ressources textuelles et lexicales

COG : convention d'objectifs et de gestion

CPAM : caisse primaire d'assurance maladie

DDTEFP : direction départementale du travail et de la formation professionnelle

ÉSAT : établissement et service d'aide par le travail

conseillère ESF : conseillère en économie sociale et familiale

FFSA : fédération française du sport adapté

FRS-FNRS : fonds de la recherche scientifique - fonds national de la recherche scientifique

IEM : institut d'éducation motrice

RIP : récit d'investigation professionnelle

TUC : travail d'utilité collective

Table des matières de ce tome I

Introduction.....	7
1. La reconnaissance : une question en recherche biographique.....	8
2. La recherche biographique : toute une histoire.....	11
3. Apports à la question de la reconnaissance en recherche biographique.....	23
4. Remarque méthodologique.....	27
Chapitre I. La recherche biographique.....	29
1. Du mémorial au récit d'investigation professionnelle.....	29
2. Mon récit d'investigation professionnelle.....	31
3. Ma fonction de sujet accompagnant.....	51
4. Le groupe d'analyse de pratique biographique.....	59
5. De la complexité à l'implication.....	63
Chapitre II. L'influence de la reconnaissance sur la puissance d'agir.....	71
1. Le sens du mot pour l'essence de la compréhension.....	71
2. Pouvoir et capacités, une question de puissance d'agir ?.....	76
3. Le concept de reconnaissance : filiation et protagonistes.....	79
4. Identité, regard et reconnaissance.....	89
Chapitre III. Contexte des entretiens et méthodologie de recherche.....	93
1. La pratique du journal : un traceur biographique.....	93
2. Le choix des structures associatives.....	96
2.1 Le foyer l'Étincelle.....	97
2.2 Emmaüs Défi et le projet Convergence.....	106
3. Les vulnérabilités via la précarité et le handicap.....	109

4. À la rencontre de chacun.....	114
4.1 Les résidents du foyer Étincelle.....	116
4.2 Les salariés du dispositif Emmaüs Défi.....	125
Chapitre IV. Interprétation herméneutique et méthodologique des échanges...128	
1. Le choix d'une posture engagée.....	128
2. Outil d'interprétation des entretiens.....	137
3. Interprétation et observation croisée de l'ensemble des entretiens.....	198
Conclusion.....	247
Bibliographie.....	252
Sitographie.....	261
Liste des abréviations.....	264
Summary.....	268
Résumé.....	269

Table des matières du tome II

Annexe : retranscription des entretiens.....	4
1. Retranscription de l'entretien avec Mado.....	7
2. Retranscription de l'entretien avec Sylvie.....	32
3. Retranscription de l'entretien avec Angèle.....	49
4. Retranscription de l'entretien avec Patrick.....	72
5. Retranscription de l'entretien avec Christophe.....	95
6. Retranscription de l'entretien avec Mauricette.....	113
7. Retranscription de l'entretien avec Marilyn.....	129
8. Retranscription de l'entretien avec Jean-Claude.....	137
9. Retranscription de l'entretien avec Serge.....	148
10. Retranscription de l'entretien avec Pascal.....	168
11. Retranscription de l'entretien avec Patricia.....	194
12. Retranscription de l'entretien avec Christian.....	220
Liste des abréviations (uniquement celles apparaissant dans le tome II).....	234
Summary.....	236
Résumé.....	237

Summary

The author thus proceeded to twelve conversational exchanges with people in situation of disability and precariousness. These exchanges are transcribed into annexe in the second volume of this thesis, while the first volume provides their analysis via biographical research tools (socioanalysis stemming from institutional analysis, analysis via Walter R. Heinz's categories: an analysis framework adapted by Christine Delory-Momberger). We also show how a « Third Place » (a group of exchanges of practices) was used in order to « unfold the complexity », within Edgar Morin's definition, of the biographical approach and the issue of the researcher implication.

This PhD thesis studies the mechanisms which play a role in the development of the empowerment of people in a vulnerability situation. To this end, we base our approach on previous works in sociology, philosophy, linguistics, and also on our professional experience in the socio-educative area (our experience is here summarized and analysed via a professional investigation narrative account) which allowed us to collect testimonies of social workers and their patients.

The intrications between empowerment and social recognition are here embodied, in this research, by all the people of whom we analyse the interviews. On this occasion, we revisit in particular some thoughts by Blaise Pascal, Hegel, Hannah Arendt, and the works of Paul Ricœur, Axel Honneth, and Emmanuel Renault. This theoretical approach is accompanied by two concrete interactions with the CPAM (the main French Health System institution) and a foster care for people with disabilities: we illustrate how, via the junction of our university considerations and our sensitivity of worker in the social area, we have been able to bring these two institutions to adapt their approach, their perspective.

Keywords: Learning sciences, handicap, vulnerability, biographical research, life story, empowerment, recognition, social stigma, complexity in humanities, institutional analysis.

Résumé

Cette thèse étudie les mécanismes qui entrent en action dans le développement du pouvoir d'agir des individus en situation de vulnérabilité. À cette fin, nous nous appuyons d'une part sur des travaux en sociologie, philosophie, linguistique, et d'autre part sur notre expérience professionnelle dans le domaine du socio-éducatif (expérience retransmise et analysée ici via un récit d'investigation professionnelle), qui nous a permis de recueillir le témoignage de praticiens et de patients.

L'auteure a ainsi procédé à douze échanges conversationnels avec des personnes en situation de handicap et de précarité. Ces entretiens sont retranscrits en annexe dans le tome II de cette thèse, tandis que le tome I procède à leur analyse avec les outils de la recherche biographique (socioanalyse issue de l'analyse institutionnelle, étude via les catégories de Walter R. Heinz : des grilles d'analyses adaptées par Christine Delory-Momberger). Nous montrons aussi comment un tiers-lieu, un groupe d'échanges de pratiques, a été utilisé pour « déplier la complexité », au sens d'Edgar Morin, de l'approche biographique et de la question de l'implication du chercheur.

Les intrications entre pouvoir d'agir et reconnaissance se retrouvent incarnées, au sein de cette recherche, par l'ensemble des personnes dont nous analysons les entretiens. À cette occasion, nous revisitons notamment les réflexions de Blaise Pascal, Hegel, Hannah Arendt, et les travaux de Paul Ricoeur, d'Axel Honneth et d'Emmanuel Renault. Cette démarche théorique s'est doublée de deux interactions concrètes avec la caisse primaire d'assurance maladie et avec un foyer d'accueil de personnes handicapées : nous illustrons comment, via la jonction de nos considérations universitaires et de notre sensibilité de praticienne dans le social, nous avons pu amener ces deux institutions à modifier leur approche, leur regard.

Mots clés : sciences de l'éducation, handicap, vulnérabilité, recherche biographique, récit de vie, pouvoir d'agir, reconnaissance, stigmatisation, complexité en sciences humaines, analyse institutionnelle.

École doctorale Érasme

Laboratoire Expérice

**L'influence de la reconnaissance sur la puissance
d'agir : une approche biographique de personnes
en situation de vulnérabilité
[Tome II : retranscription des entretiens]**

par Catherine Lehoux

Thèse de doctorat ès sciences de l'éducation

Présentée et soutenue publiquement le 22 décembre 2017

Devant un jury composé de :

- Christine Delory-Momberger, Professeure en sciences de l'éducation, Paris 13, Sorbonne Paris Cité,
- Martine Janner-Raimondi, Professeure en sciences de l'éducation, Paris 13, Sorbonne Paris Cité,
- Béatrice Mabilon-Bonfils, Professeure en sciences de l'éducation, Université de Cergy-Pontoise, rapporteure,
- Augustin Mutuale, Professeur en sciences de l'éducation, Institut Catholique de Paris, rapporteur,
- Massouma Sylla, docteure en sciences de l'éducation, ingénieure de recherche à l'Université de Cergy Pontoise, rapporteure.
- Jean-Jacques Schaller, MCF, HDR en sciences de l'éducation, Paris 13, Sorbonne Paris Cité, Directeur.

L'influence de la reconnaissance sur la puissance d'agir : une approche biographique de personnes en situation de vulnérabilité

par Catherine Lehoux



Ce document est distribué selon les termes de la licence **Creative Commons, attribution, partage dans les mêmes conditions, version 3.0, France** dont une copie est disponible à l'adresse suivante :

<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/fr/>

Cette licence garantit à l'acceptant le droit de copier, distribuer et communiquer ce matériel par tous moyens et sous tous formats, d'adapter, transformer et créer à partir de ce matériel, dans la mesure où l'acceptant respecte les droits moraux de l'auteur, réfère au matériel original et à son auteur, et distribue ce matériel et les travaux dérivés sous les termes de cette même licence.

Version préliminaire, revue et corrigée le 25 octobre 2017

La dernière version de ce document est disponible sur :

<http://catherine.lehoux.fr/these2.pdf>

Table des matières du tome II

Annexe : retranscription des entretiens.....	4
1. Retranscription de l'entretien avec Mado.....	7
2. Retranscription de l'entretien avec Sylvie.....	32
3. Retranscription de l'entretien avec Angèle.....	49
4. Retranscription de l'entretien avec Patrick.....	72
5. Retranscription de l'entretien avec Christophe.....	95
6. Retranscription de l'entretien avec Mauricette.....	113
7. Retranscription de l'entretien avec Marilyn.....	129
8. Retranscription de l'entretien avec Jean-Claude.....	137
9. Retranscription de l'entretien avec Serge.....	148
10. Retranscription de l'entretien avec Pascal.....	168
11. Retranscription de l'entretien avec Patricia.....	194
12. Retranscription de l'entretien avec Christian.....	220
Liste des abréviations (uniquement celles apparaissant dans ce tome II).....	234
Summary.....	236
Résumé.....	237

Annexe : retranscription des entretiens

Dans cette annexe, nous retrouvons l'ensemble des entretiens que j'ai retranscrits mot à mot. Les didascalies (silences, gestes, rires, les passages inaudibles, etc.) apparaissent entre crochets et en italique pour une meilleure lisibilité des dialogues. De plus, mes propos sont ici retranscrits en bleu (qui apparaît donc en gris si ce document est imprimé en noir et blanc) : ceci permet au lecteur d'identifier rapidement l'interlocuteur, sans le fatiguer avec un rappel des prénoms à chaque réplique.

Comme je l'ai indiqué dans le tome I de cette thèse, l'anonymat a été proposé à chacun des interviewés. En effet, il serait naturel que certains d'entre eux puissent craindre d'exposer ainsi « publiquement » leur vie à leur famille, au personnel soignant, et aussi à tout lecteur qui aurait sur leur propos un regard qui pourrait être (ou être perçu comme) négatif, disqualifiant. Toutefois, tous les interviewés ont toutefois préféré laisser apparaître leur prénom. Alors que je pensais initialement utiliser juste des initiales, ou des pseudonymes, ils m'ont convaincue, de par leur réponse unanime et non concertée, de respecter leur préférence. Au final, il est de surcroît plaisant qu'ils ne se sentent pas mis au banc de cette recherche à laquelle ils ont contribué en me confiant leur parole.

Il est à ce titre important de préciser qu'Emmaüs protège ses salariés et usagers de toute exposition misérabiliste et de toute exploitation liée à leur vulnérabilité. J'ai dû négocier durant trois années une autorisation pour rencontrer les salariés en insertion dans le cadre de cette recherche, ce qui explique que les entretiens aient été réalisés tardivement. Il n'y en a que trois du fait du licenciement économique en 2015 des salariés du centre de santé Saint Vincent, centre grâce auquel j'avais pu travailler avec les équipes et les salariés en insertion d'Emmaüs Défi. J'ai obtenu un accord de la direction du fait de mes participations régulières au projet partenarial regroupant structures de soins et structures Emmaüs, en lien avec le plan étatif pluriannuel de lutte contre l'exclusion¹ et notamment le projet « Convergence »

¹ Aussi appelé « Plan pluriannuel contre la pauvreté et pour l'inclusion sociale » : <https://www.cnle.gouv.fr/plan-pluriannuel-contre-la.html>

d'Emmaüs Défi, présenté au chapitre IV section 2.2 du tome I de cette thèse. Pour ce qui concerne le foyer Étincelle, la direction m'ayant elle-même passé commande de ces entretiens, j'ai pu intégrer la structure sans difficulté.

Nous allons donc retrouver ci-après les échanges que j'ai eus avec :

- Mado, 70 ans, atteinte d'hémiplégie,
- Sylvie, 47 ans, atteinte d'une IMC,
- Angèle, 74 ans, qui n'est pas en situation de handicap identifiée,
- Patrick, 50 ans, en situation de handicap suite à un accident de la route,
- Christophe, 33 ans, atteint de spina-bifida (pathologie congénitale de la colonne vertébrale),
- Mauricette, 68 ans, atteinte d'une IMC (incapacité motrice et cérébrale),
- Maryline, 60 ans, salariée en insertion au sein d'Emmaüs Défi,
- Jean-Claude, 60 ans, salarié en insertion au sein d'Emmaüs Défi,
- Serge, 58 ans, salarié en insertion au sein d'Emmaüs Défi,
- Pascal, 40 ans, atteint d'une IMC (incapacité motrice et cérébrale),
- Patricia, 42 ans, atteinte d'une IMC (incapacité motrice et cérébrale),
- Christian, 58 ans, victime de plusieurs attaques cérébrales et d'un accident de moto.

Ces entretiens montreront que chacun est évidemment bien plus qu'une personne résumable à un âge ou à une pathologie ; ces données permettront toutefois au lecteur d'avoir une certaine approximation de l'impression que j'ai initialement pu avoir en échangeant avec eux. Chaque entretien a été enregistré dans un cédérom, qui fut ensuite offert à chaque interviewé, avec un emballage personnalisé. Nous avons ainsi symboliquement « rendu la parole » qu'ils nous avaient donnée.

Le foyer Étincelle a accueilli nos travaux avec intérêt: une journée spéciale à été organisée à l'occasion du quarantième anniversaire de la structure l'Étincelle, et lors de ce

moment festif, cependant aussi chargé en émotions, chaque membre de notre groupe de travail a cité devant ce vaste public quelques phrases issues des entretiens. Nous avons sélectionné les phrases les plus fortes symboliquement, en gardant un focus sur les demandes des résidents. Nous avons fait résonner ces phrases en lien avec les politiques européennes et la loi 2002². Des financeurs étant présents à cette célébration, nous avons saisi cette occasion avec l'ensemble des résidents pour faire entendre leurs attentes en matière d'espaces privés et d'habitat.

Cette thèse a ainsi, petite goutte d'eau dans un océan de petites actions pour améliorer la vie de nos concitoyens, contribué à faire entendre une parole, changer des regards. Elle incitera peut-être certains lecteurs du monde médico-social, ou des décideurs administratifs, à conserver un esprit critique sur nombres de schémas erronés. Les échanges qui vont suivre illustrent bien que, malgré les efforts indéniables de nombreuses institutions, un (res)sentiment profond de manque d'écoute persiste, alors qu'il y a manifestement immensément de bon sens dans nombre de dialogues ci-après. Il reste donc fondamental d'écouter davantage ces paroles, ces mots, ces maux, ces dire, et, parfois, ces rires.

2 « La loi 2002-2 du 2 janvier 2002 définit et structure l'action sociale et médico-sociale destinée à promouvoir, dans un cadre interministériel, l'autonomie et la protection des personnes, la cohésion sociale, l'exercice de la citoyenneté, à prévenir les exclusions et à en corriger les effets » : <https://tinyurl.com/yaaojuxz>

1. Retranscription de l'entretien avec Mado

(Réalisé en salle à manger du foyer Étincelle, à Creil, le 30 avril 2012.)

« Voilà Mado, Mado merci déjà de me donner un peu de votre temps.

- 5 – Oui de rien.
- Alors, vous avez quel âge Mado ?
- Alors, j'ai 70 ans, je les ai eus au 2 novembre.
- D'accord, c'était votre anniversaire y'a pas longtemps. Alors...
- Et pour quelqu'un qui devait pas vivre !
- 10 – Ah bon pourquoi ça ?
- Parce que j'ai une maladie évolutive, myopathie et quand j'étais petite, j'étais fragile quoi et j'avais été au bord de la mer parce qu'ils pensaient que cela allait me faire du bien et en fait apparemment d'après ma tante qu'était religieuse, parce que j'ai pas connu mes parents, elle m'avait dit que mes parents avaient reçu un télégramme comme quoi j'étais perdue. Puis je
- 15 suis toujours là !
- Eh oui, au bout de 70 ans...
- Et comme je m'appelle Fortin alors j'te dis pas ! *[elle parle en souriant]*
- Un nom prédestiné *[rires de toutes les deux]* Donc ici, on est... on est dans la salle à manger...
- 20 – Oui !
- Collective ?
- Oui, c'est ça !
- Vous pouvez m'en dire un peu plus sur ce lieu ? Qu'est-ce qui se passe ou qu'est-ce qu'on y fait ?
- 25 – Ben on est normalement on... on... on est placé, j'sais pas à une table et puis des fois si on est pas satisfaites on demande à la direction, elle voit si ça peut être fait, l'emplacement où on veut et puis... et puis voilà et puis en principe ça se fait quoi. Mais moi depuis que je suis ici j'ai pu garder cet emplacement-là. Que y'en a des fois ils aiment bien être le matin à une table, le soir à une autre table, moi j'aime pas tellement le changement j'aime bien rester où je
- 30 suis *[elle dit cette dernière phrase en souriant]*.

– Et là où vous êtes assise, c'est là où vous mangez habituellement ?

– Voilà, oui, tout à fait.

– D'accord !

– Alors là y'a mes... mes deux copines de chambre qui sont là [*elle m'indique les places*] et
35 puis j'ai Joëlle, j'vous explique, elle mange avec moi aussi.

– Joëlle ? Qui est Joëlle ?

– C'est une petite blonde.

– D'accord, qui est résidente ici ?

– Oui, oui une minus, une petite [*rires de toutes les deux*], elle est pas trop... trop grande. Et
40 puis voilà, Alors donc ben, ben, dans la salle à manger avant c'était des tables en... en marbre,
ça fait 40 ans que je suis ici, le... le 16 octobre de cette année.

– Ah oui.

– Ben 40 ans.

– Vous êtes arrivée donc en 72 ?

45 – Oui! Je suis arrivée en octobre 72 et le foyer a ouvert en février 72.

– Ah oui vous étiez là dans... dans les tous débuts.

– Voilà et c'était bien quand je suis arrivée j'étais que la 35^e résidente.

– Et quand vous êtes arrivée vous... vous étiez...

– Et puis après plus ça a été... ça a fait plus de 60.

50 – Voilà, pratiquement le double.

– Oui.

– Et vous étiez dans une chambre de quatre dès le départ ?

– Oui, non ça a été parce que moi j'ai été chez des sœurs à Paris dans le 15^e, Porte de
Versailles, c'était les sœurs espagnoles et on avait une salle de... commune pour tout... pour
55 tout quoi. Juste à côté on avait une salle, une toute petite salle à manger, mais on était toujours
ensemble quoi et on était mélangés et... et les intelligents et les moins intelligents.

– Hmmm.

– Alors des fois c'était euh... c'était lourd et puis en plus c'était des sœurs espagnoles, elles
étaient pas très bonnes, alors donc ben j'en ai eu marre et j'ai su en faisant les colonies qu'il y
60 avait un centre qui allait s'ouvrir dans l'Oise, alors j'ai une amie que je connaissais qui me
disait si tu veux je t'aiderai à faire les papiers. Heureusement parce que on avait l'assistante

65 sociale du foyer qui... des sœurs quoi qui faisait rien du tout et donc elle m'a aidée puis ça s'est produit. Moi quand je suis arrivée ici j'ai trouvé l'paradis [*rires de toutes les deux*] parce que on avait le droit de faire c'qu'on voulait quoi, on lui disait... moi, à cette époque-là, j'avais pas de fauteuil électrique donc on me demandait où je voulais aller quelque part, et moi je savais pas parce que je savais pas où aller parce que j'avais pas l'habitude. J'disais j'sais pas alors y'avait la bibliothèque, y'avait les salons, y'avait beaucoup de choses qu'on pouvait faire et donc on avait du choix et ça faisait tout drôle.

– Et vous vous y êtes faite depuis ?

70 – Ah oui ! Et après bon avec les demandes des résidents qui augmentaient, c'était pas... [*enregistrement inaudible*]

– Mais vous étiez en chambre de quatre dès le départ ?

– Tout le temps, ouais.

– Et toujours avec les mêmes collègues ?

75 – Non, non, mes copines étaient dans une chambre différente parce que... moi j'suis arrivée donc en 72 et elles sont arrivées en 73 toutes les deux, une au mois d'août pendant les vacances et l'autre en novembre.

– Et elles aussi venaient du couvent dans le 15^e ?

– Voilà, elles avaient fait tout pour partir de chez les sœurs parce que...

80 – Ça existe encore ?

– Ça existe encore, mais quand on est parties, moi avant de partir j'avais expliqué un peu avant ce qui se passait chez les sœurs.

– Hum hum.

85 – Puis j'avais une sœur qui... la sœur à mon père ma tante qui est religieuse, qui m'avait entendue un jour au téléphone et justement j'avais un problème avec les sœurs et eux ils savaient qu'elle était au bout du fil et quand elle a vu ça donc elle s'est rendu compte que c'était pas c'qu'elle pensait et donc après ben j'suis venue ici, on est venu voir si ça allait, elle est allée rencontrer la directrice qui était handicapée, mademoiselle Borin et... donc elle avait vu que c'était bien et je suis venue ici. Et puis ben ici ils n'appelaient pas ça une salle à manger ils appelaient ça un restaurant alors je me disais waouh. C'est drôle de voir un

90 restaurant hein ? Ça fait des termes qui sortent, qui étaient autrement que chez les sœurs hein.

– Oui ! Chez les sœurs c'était quoi pour dire euh...

- Ben le réfectoire.
- Oui, le réfectoire, le dortoir peut-être aussi ?
- 95 – Le dortoir, oui, oui. Parce qu'on était dans un dortoir de 19 lits, quand je suis arrivée ici y'en avait que 4 [rires de toutes les deux]. Ça fait beaucoup ici pour les gens qui étaient chez eux...
- Oui !
- Mais nous on sort de de...des centres comme ça, ça fait tout drôle parce que dans le temps
- 100 c'était 19 lits, 20 lits euh...c'était des grandes euh...puis on nous enfermait à clé alors que l'on pouvait pas bouger.
- On vous enfermait à clé ?
- Le soir on nous enfermait à clé on pouvait même pas bouger on n'était que des handicapés.
- Et s'il arrivait quelque chose à l'une d'entre vous ?
- 105 – Oh là là, ben...[silence]
- Parce que j'imagine qu'à l'époque y'avait pas d'interphone et tout ça ?
- Non, non y'avait rien, non, non. Alors le matin, ils venaient les bonnes sœurs et puis ils passaient dans les chambres et puis ils ouvraient les portes et puis voilà et c'étaient des... y'avait pas de personnels, c'étaient des handicapés qui s'occupaient des handicapés.
- 110 – Donc les moins, les moins euh...les moins invalides...
- Les moins handicapés s'occupaient des autres. Comme moi, à cette époque-là, j'étais handicapée, mais pas à ce point-là, je pouvais me servir un peu de, de mes mains donc je faisais, je m'occupais d'une handicapée à droite, d'une handicapée à gauche. [Silence de quelques secondes.] Et ma copine qu'était dans ma chambre, qui marche, et ben elle
- 115 s'occupait aussi des handicapés non marchants. C'était comme ça là-bas, c'était les handicapés qui s'occupaient des autres handicapés.
- Donc, quand vous êtes arrivée ici ça a été vraiment...
- Ben ici c'était tout un changement oui.
- Hum, hum.
- 120 – Ben au début ça me semblait un peu dur parce que on avait l'habitude d'avoir toujours la même personne [silence], au point de vue pudeur quoi.
- Oui !
- Et des fois ici c'qu'est dur...y'a des stagiaires.

- Des stagiaires qui vous lavent ?
- 125 – Qui sont jeunes et beaucoup plus jeunes que nous.
- Ouais ?
- Alors des fois qu’ont euh 15 ans [*elle réfléchit*] et puis ils s’occupent de nous qu’ont 70 ans, alors ça fait bizarre, ça...
- C’est jeune 15 ans.
- 130 – Ça fait jeune hein.
- Et ça, ça vous gêne.
- Surtout quand c’est fille, mais aussi ça peut être un garçon, c’est gênant je trouve.
- Hum.
- C’est ça qui m’a coûté le plus ici, si vous voulez ; de se faire laver par un garçon.
- 135 – Oui.
- Et moi j’avais pas l’habitude.
- Et là c’est toujours le cas ? Ça arrive que ce soit des stagiaires qui fassent votre toilette ?
- Oui.
- Silence de quelques secondes.
- 140 – Donc ça, vous aimeriez que ça change ?
- Ben ça, c’est pas tellement plaisant quoi.
- Vous préféreriez une aide-soignante ?
- Oui.
- Toujours la même ?
- 145 – Toujours la même, j’crois qu’ils aiment pas parce qu’ils aiment bien le changement maintenant.
- Hum.
- Avant, quand j’suis arrivée ici, on avait 15 jours euh deux monos qu’étaient attirées et puis le mois d’après c’était, l’autre quinzaine c’était un autre groupe.
- 150 – Alors, j’ai toujours entendu le mot mono ici. Moi, mono ça me fait penser à mes colonies de vacances quand j’étais gamine.
- Oui, monitrice, mais...
- Donc ce sont des monitrices alors ?
- Ici, moi quand j’suis rentrée, ça parlait toujours de monitrice alors... [*Court silence.*]

- 155 – Et ça fait quoi une monitrice alors ici ?
– Ben, elles s’occupent, elles s’occupent de nous.
– Même de la toilette ?
– Oui ! Oui !
– D’accord. !
- 160 – Oui, la toilette, euh, manger euh, aller aux toilettes euh, sortir.
– D’accord ! Et donc là dans votre euh...
– Maintenant, on dirait plus tôt, euh, auxiliaire de vie.
– Auxiliaire de vie, ouais.
– Maintenant ça se dirait plutôt ça.
- 165 – Oui, je pense aussi, oui.
– Et ils ont pris l’habitude de dire mono alors c’est vrai qu’on a l’habitude de dire mono.
– Oui !
– Mais maintenant ce serait plutôt des jeunes... [*enregistrement inaudible*], ce serait plutôt ça des auxiliaires de vie parce quand on va en vacances on emploie du personnel et c’est une
- 170 auxiliaire de vie.
– Hmm.
– Car moi je vais en vacances avec ma copine... [*enregistrement inaudible*] et c’est moi qui organise les vacances.
– C’est vous ? Alors, racontez-moi, qu’est-ce que, comment vous faites pour les vacances ?
- 175 – Ben, je cherche sur Internet le lieu qui me plaît. Alors des fois je me suis fait un peu avoir parce qu’ils disent que c’est accessible aux personnes handicapées, c’est pas toujours vrai.
– Oui !
– Alors une fois, j’ai été dans un gîte qu’était soi-disant, euh, accessible et j’avais demandé en téléphonant si le lieu était pas loin de la ville. Elle me dit « oh non non, y’a c’qui faut ».
- 180 C’était dans le centre de la France et quand on est arrivées on s’est trouvées un peu bêtes parce qu’en fait, on nous avait dit que c’était accessible au fauteuil. J’arrive, y’avait déjà une petite marche.
– Aïe !
– Après on faisait...y’avait quelqu’un qu’était moins handicapé que moi qui faisait la cuisine,
- 185 qu’avait des difficultés, mais qui arrivait à faire la cuisine.

– Oui ?

– Et, on pouvait pas entrer dans la cuisine [*elle rit*], on a dû enlever la porte.

– Oh là là [*je ris*].

– Et les chambres elles étaient trop petites, on avait du mal à tourner avec le fauteuil.

190 – Ouais.

– Et du coup on avait dit à deux, mais à deux c'était terriblement dur. Y'avait ma copine qui est toujours allongée là dans son fauteuil, elle arrivait à bouger avec la personne valide, mais sinon euh. Ha...on s'est bagarré avec le, le monsieur du gîte, là, qu'était en même temps... Il était, il faisait [*elle recherche*], il était responsable de sa ville quoi.

195 – Ouais ! Maire ? Il était maire ?

– Euh, comment qu'on dit ça ? J'trouve plus le mot, euh quand on va trouver des vacances, là, c'est euh quand on va chercher des brochures.

– Ah, le, l'agence de tourisme ?

– Oui, voilà, c'était un peu agence de tourisme, alors j'avais dû lui dire :

200 « oui, je suis pas satisfaite » et de là il me répond : « Si vous êtes pas contents vous partez ».

« Non, mais vous croyez pas que j'vais, que j'vais m'en aller après avoir payé mes vacances, sûrement pas, il n'en est pas question ! C'est vous qui devez arranger le lieu, mais c'est pas moi qui vais m'en aller ».

205 J'lai embêté pour qu'il me fasse des travaux à la porte pour pouvoir entrer facilement parce qu'en plus, c'était de la terre et c'était des cailloux et tout ça puis dans l'entrée de la maison et après euh...y'avait les inspecteurs qui passaient pour le lieu, j'fais exprès :

- « ben y'a pas de téléphone dans la maison, ben c'est dangereux parce que nous on est handicapées, on a même un téléphone, si y'a l'feu comment on fait ? »,

210 J'l'ai fait exprès de dire ça.

- « Oui, oui, vous avez le téléphone, il est là le téléphone » [*elle imite le responsable du gîte*].

On n'a jamais eu le téléphone des vacances !

– Et vous êtes restées combien de temps ?

215 – Quinze jours ! Heureusement on avait un téléphone portable, j'l'avais pas dit hein [*elle parle en souriant avec un air malicieux*] et puis la tierce personne elle était pas loin et comme

ma copine elle marche, elle pouvait traverser la rue pour aller chercher si y'avait un problème, mais alors c'était... cette fois-là on s'est fait avoir en beauté et une autre fois c'était en Bretagne un gîte aussi. Les gîtes, euh, des fois ils disent que c'est adapté, mais là c'est *[souponir*
220 *pour indiquer l'énormité de la chose]* faut faire vraiment gaffe, y'a que si c'est marqué...
[elle réfléchit] y'a un logo qui indique vraiment, c'est pour ça alors maintenant je sais donc je ne me fais pas avoir. Et sinon quand on dit adapté faut regarder si vraiment si c'est bien parce que c'est pas toujours vrai. J'avais été encore une fois, j'dis y'a des chambres, y'a tant de chambres ? Ils me disent oui. « Bon alors vous êtes sûr qu'il y a des chambres, on est trois
225 personnes : y'a trois chambres ? - Oui, oui y'a trois chambres ! - D'accord ! On peut fermer les portes chacune ? - Oui, oui on peut fermer les portes chacune. » On arrive là-bas, encore aussi y'avait une marche, pour y entrer y'avait une énorme descente, moi en fauteuil électrique ça allait, mais pour les personnes qui se roulaient avec leurs bras c'était pas facile et donc ben dans la maison et ben c'était pas des chambres, en fait c'était un genre de boxe et si
230 on voulait... et en plus avec des lits superposés et si on voulait fermer la porte on pouvait pas fermer l'armoire de la chambre.

– Super !

– Pratique hein ? Et moi donc j'ai pris un lit électrique et donc je l'ai mis dans la salle à manger, il a fallu qu'on couche dans la salle à manger parce qu'on ne pouvait pas y aller.
235 *[Elle parle en riant]*

– Et là dans la chambre où vous êtes actuellement est-ce que vous avez assez de place pour circuler ?

– Ben quand on était à quatre *[silence de quelques secondes]* pas trop. Là, y'a le lit parce que y'a eu pendant un moment quelqu'un qu'est venu parce qu'elle était arrivée, euh, d'urgence
240 quoi parce qu'elle était pas bien chez elle. On l'avait mis chez nous, après quand y'en a une qu'est partie, elle a voulu descendre en bas donc ça nous a fait, ça nous ferait un peu de place
[elle insiste sur « un peu »], mais y'a toujours le lit qu'est resté.

– La personne est redescendue en bas mais le lit est resté ?

– Le lit est resté alors c'est sûr qu'on est serrées.

245 – Mais qu'est-ce que... comment vous vous sentez vous dans cette chambre ?

– Bah, ce serait bien si on avait un lit en moins quoi, on aurait plus de place parce que ma copine qui marche bah ça va parce qu'elle marche, mais enfin on est quand même entassées si

on peut dire... Parce que moi j'ai mon ordinateur, j'suis obligée de le mettre au milieu de la rangée quand on s'occupe de nous ou quand elle veut fouiller ben moi quand je suis à
250 l'ordinateur j'la gêne un peu.

– Et à part le lit qu'est-ce que vous pensez qu'il faudrait changer d'autre dans votre chambre ?

– [silence de quelques secondes] Ben tant qu'on est bien ça va hein. Parce qu'en plus, les jeunes qui viennent ils sont habitués chez eux y'avait les lavabos des trucs comme ça, nous en a tellement vu, on en a tellement bavé comme on dit [elle parle en souriant] qu'ici par rapport
255 à c'qu'on a vécu, en vérité c'est pas mal.

– Par rapport à c'que vous avez vécu au couvent ?

– Ouais, parce que nous on avait des... on avait une chambre donc on avait juste une petite table de nuit. On a quand même des meubles.

– Alors, justement les meubles, ce sont vos meubles à vous ?

260 – Oui !

– C'est vous qui les avez achetés quand vous êtes arrivées ici ? Parce qu'au couvent vous n'aviez pas de meubles,

– Quand on est arrivées ici, y'avait des armoires, chacun avait la même armoire et une table de nuit.

265 – Oui ?

– Et après, à force, on a voulu se moderniser parce que c'était des simples armoires, on a voulu se meubler un petit peu et donc on avait le droit en demandant la permission, mais sinon les lavabos quand on était chez les sœurs, nous on avait 19 lits, on avait juste une petite table de nuit c'est tout et comment je veux dire... Y'avait les lavabos c'était dans une autre
270 grande pièce, mais alignés comme chez les militaires.

– Comme chez les militaires ?

– Et puis les toilettes étaient aussi... ben y'avait deux toilettes je crois qu'il y avait.

– Oui, effectivement ça... ça vous change ici.

– Alors c'est vrai que ben, c'est vrai qu'il y a pire. Moi j'ai connu pire.

275 – Pour vous l'en... l'endroit idéal où vivre ce serait quoi pour vous ?

– Moi, l'idéal, ça aurait été de vivre en appartement, j'ai toujours voulu ça, j'ai jamais pu réaliser mon rêve quand j'étais jeune parce que maintenant j'peux plus bouger alors... j'serais plutôt embêtée puis toute seule si on avait quelque chose ou quelqu'un [enregistrement

inaudible], mais enfin. Sinon moi j'aurais toujours voulu vécu... vivre avec mes copines dans
280 un appartement parce que quand on va en vacances c'est déjà arrivé que... bon ben
maintenant le copain il est décédé, on allait en vacances en Bretagne...

– Quand vous dites le copain, c'est quel copain ?

– C'était un ami quoi qui était ici résidant.

– Ah résidant d'ici ?

285 – Voilà ! Mais on était bien avec lui, on était... on s'entendait bien et on partait tous ensemble,
les copines et puis lui. Et donc on se mettait d'accord, qu'est-ce qu'on prend où c'est qu'on
va. « T'as envie d'aller où ? » Bon ben et puis après on cherchait. Alors un s'occupait des lits
électriques, l'autre s'occupait des lève-personnes après y'en avait un qui s'occupait des
vacances, du lieu de vacances et l'autre s'occupait des animations pour aller sortir dans...

290 – Parce qu'il fallait louer des lits électriques pour mettre sur les lieux de vacances ?

– Ouais !

– Mais ça coûte très cher non, le coût de revient enfin euh la dépense ?

– Et ben non parce que c'est pris par la sécurité sociale.

– D'accord la sécu finance les lits électriques et les lève-personnes ?

295 – On les fait venir juste là-bas et ils repartent le jour même.

– D'accord.

– Alors faut commander le lève-personne et le lit.

– Hum.

– Et l'année dernière du coup, comme le copain il est décédé entre-temps, c'était lui qui
300 s'était occupé du lève-personne, moi je m'étais occupé des chambres. J'avais téléphoné pour
annuler à son nom à lui, mais le pharmacien il a pas compris. J'avais dit « vous annulez à son
nom, mais moi je vous amènerai mes papiers, vous les gardez en commande et ce sera au nom
de [XXX]. » Il a rien compris, quand je suis arrivé là-bas j'avais oublié de demander s'ils
avaient bien... et du coup on est arrivés là-bas on n'avait pas de lève-personne pour se
305 coucher c'était pratique.

– Et là, ici le lève-personne il est où, il est dans votre chambre systématiquement ?

– Oui, oui parce que c'est moi qui l'ai loué celui-là.

– D'accord, c'est... c'est vous qui payez.

– Sinon, quand y'en a que deux au centre, c'est occupé parce que y'en a qui sont sur les
310 toilettes et qui sont accrochés après. Ils restent accrochés après le lève-personne et après...
que moi on me met sur le lit, euh, je vais aux toilettes, on me remet sur mon fauteuil et je reste
pas pendue après le lève-personne. Alors le temps que y'en a s'ils restent un quart d'heure une
demi-heure, si on a envie de faire pipi.

– Ah, c'est un peu gênant.

315 – Donc, un jour je me suis dit, parce qu'à chaque fois ça m'arrivait, alors je disais, euh, je
loue un lève-personne comme ça je serai pas pénalisée s'ils sont pendus et après je l'ai tout le
temps.

– Mais les gens restent pendus un quart d'heure comme ça c'est quand ils vont aux toilettes,
c'est ça ?

320 – Oui !

– Oui, donc effectivement. Apparemment ils ne peuvent pas se tenir. Oui, d'accord, donc ça
monopolise le lève-personne.

– Oui, quand y'a une urgence quoi.

– Oui ! Votre chambre actuellement pour la décoration...quand je suis venue la dernière fois,
325 j'ai vu qu'elle était bien mignonnette, bien décorée.

– Oui !

– Qui c'est qui a choisi la déco ?

– Ben là c'est...c'est en fait la copine qui parle pas qu'a voulu que ce soit vert.

– Oui ?

330 – Et donc on nous a montré des papiers, la directrice et oh ouais c'est pas mal et alors en fait
moi j'avais...vraiment, heureusement qu'elle a décidé de la couleur parce que j'avais
vraiment du mal à le définir. Si c'est en grand on se demande ce que ça va donner.

– Hmm.

– Et pour moi j'avais peur que ce soit trop vif, mais non c'est ça qui me plaît.

335 – Et les...et les rideaux, tout ça ?

– Les rideaux, c'est le foyer qu'a choisi comme ça et c'est pas mal.

– Ça à l'air d'aller avec le papier en tout cas.

– Ouais, ouais, ouais. Avec la lingère et la directrice qui a choisi.

– Alors justement au sujet du linge, j'imagine que c'est pas vous qui lavez votre linge ?

- 340 – Ben, disons que y'a du linge qu'est fragile qu'on lave.
– Voilà, votre petit linge par exemple, vous le lavez vous-même ?
– Oui, sinon il se retrouve dans une chambre d'une autre qui sait pas lire et puis nous on cherche après notre linge et si la personne elle peut pas fouiller elle-même, si la monitrice s'occupe de elle et qu'elle va pas...vers l'armoire et ben on retrouve plus nos affaires des fois.
- 345 Par contre, en principe le linge courant, il va en bas, mais les pulls, par exemple, c'est nous qui les lavons. Si vous saviez...ils reviennent en brassière.
– D'accord, et les culottes, les soutiens-gorge, tout ça c'est vous qui les lavez ? Ça vous gênerait de donner vos petites culottes et vos soutiens-gorge à laver à la lingère ?
– Euh, non c'est pas tellement ça c'est que on a toujours peur que ce soit dans d'autres
- 350 chambres parce que ça arrive qu'ils mélangent le linge.
– Oui !
– Soit en le distribuant, soit dans les paquets à la lingerie.
– Hmm.
– Et ça m'est déjà arrivé de voir un pull à moi sur quelqu'un.
- 355 – D'accord [*je ris*], c'est un peu gênant.
– Et puis quand vous dites, « Dis donc c'est mon pull ! – Ah, non c'est la lingère qui me l'a donné ».
– Et alors, comment ça se passe pour vous une journée type ici ? Qu'est-ce que vous faites du matin au soir ?
- 360 – Ben, le matin je fais ma toilette dès que je suis debout et je déjeune et après déjeuner si j'ai rien de spécial je fais mon ordinateur, j'écris, euh, soit à la sécurité sociale, à la mairie, soit à des amis et sinon je fais des jeux aussi sur...sur l'ordinateur, sur Internet.
– Hum ?
– Et puis je vais sur Facebook et y'a des gens qui font des jeux.
- 365 – Oui ?
– Et je cherche mes lieux de vacances.
– Et l'après-midi ?
– Ben, l'après-midi s'il fait beau comme aujourd'hui, je vais dehors. Là, on a été de 1h30 jusque 15h, ouais. Et après j'ai été...ben ce matin j'ai fait de la sarbacane de 10h à 11h, à midi
- 370 moins le quart.

- C’était dans, dans le jardin, là, la sarbacane ?
- Non, la sarbacane c’est là-bas où y’a les tableaux, les bancs, les tableaux avec les signes.
- Ah, là ?
- Ouais, ouais.
- 375 – D’accord.
- On a fait ça parce qu’on s’entraîne, on fait des répétitions.
- Hum ?
- Et là, normalement on devrait en avoir une au courant du mois de mai, juin et puis après y’a le, le, le, la compétition nationale quoi.
- 380 – Vous allez y participer ?
- Oui, ben, j’arrête en quart de finale, mais pas plus loin
- C’est déjà épatant en quart de final.
- C’est pas facile de voir les gens qui sont plus forts que nous, de sentir qu’on vous regarde
- Oui, le regard.
- 385 – C’est stressant.
- Parce que c’est une compétition avec des gens valides, des gens qui marchent pas, c’est mixte ?
- C’est mixte, mais c’est des gens qui sont à moitié handicapés.
- Y’a des deux, y’a des personnes handicapées... ?
- 390 – Plus ou moins, plus ou moins quoi. Peut-être qu’ils sont un peu diminués mentalement...
- Oui ?
- Mais y’en a qui sont handicapés moins handicapés quoi.
- Quand vous dites que ça vous gêne quand on vous regarde, c’est le regard des autres par rapport à la compétition ou par rapport à votre handicap ?
- 395 – Non, par rapport à la compétition.
- Ben, c’est ça, ça vous stresse.
- L’autre fois, j’avais une jeune à côté de moi, elle faisait que des dix, du coup ça me perturbait et je faisais [*enregistrement inaudible*]...et je disais à notre professeur de sport « Non, j’arrête, je veux plus ! »
- 400 Et elle me disait :
- « Non, fais-le pour moi !

– Non, non, je peux plus je vais perdre. »

– Il faut peut-être essayer d'aller au-delà non ?

– Pourtant je veux essayer de gagner, hein.

405 – Hum ?

– C'est plus fort que moi de sentir qu'on me regarde alors.

– Ça vous trouble !

– Ça me fait faire des bêtises, en plus j'ai peur quand on lance sur la cible parce que le dard il tombe par terre, ça fait qu'on me regarde encore plus [*rires de toutes les deux*].

410 – Et, est-ce que y'a des choses que vous aimeriez faire, mais que vous ne pouvez pas faire ?
Qu'est-ce que vous aimeriez faire vous et que vous ne pouvez pas faire actuellement ?

– Ben... [*long silence*] ce que... je crois que y'a pas grand-chose que je pourrais faire. J'essaye de sortir quand je peux en prenant le transport du Conseil Général ou alors avec le foyer je demande qu'ils me déposent à Cora et puis de venir me rechercher à telle heure, je fais des courses parce que quand je me débrouille avec la copine comme ça, ça embête pas les

415 – Vous faites vos courses toute seule alors ?

– Hum.

– À Cora ?

420 – Ouais. Et sinon ben on va des fois au sport chez... au Cesap c'est un autre centre.

– C'est loin d'ici ?

– Non, c'est vers Liancourt par là. Alors, ça nous fait changer un petit peu de place quoi. On voit des gens.

– Vous voyez du paysage, d'autres gens [*je souris*].

425 – Ouais.

– Et dans cette chambre de quatre, donc, vous étiez quatre dès le départ ici ?

– Non, j'ai une copine qu'est partie que j'aimais bien...

– Quand vous dites partie ?

– Elle est repartie chez elle.

430 – Elle est repartie chez elle ?

– Ben, elle était ici parce qu'elle était handicapée et qu'elle travaillait au CAT³.

– Hum ?

– Mais après quand elle a vu qu'elle arrivait à 60 ans, elle a voulu partir chez elle parce qu'elle pouvait plus travailler, elle se sentait plus capable de travailler.

435 – Hum. Et... et vous au départ, donc quand vous êtes arrivée ici, vous n'étiez pas tout de suite dans la chambre de quatre avec vos trois autres amies ?

– Pas la première année.

– La première année non ? Elles sont arrivées après ?

– Hum.

440 – Donc la première année vous étiez logée comment ?

– Avec des gens...qui sont arrivés quand même.

– Dans une chambre de quatre aussi ?

– Moi je m'inquiétais un peu parce que j'étais moins habituée qu'à 19.

– Hum ?

445 – 19 c'est pas 4.

– C'est sur c'est pas la même chose.

– C'est moins lourd quoi.

– C'est la même chambre depuis le départ ?

450 – Oui et puis justement avec les travaux, on avait un peu peur parce qu'ils avaient dans l'idée de descendre tous ceux qui pouvaient pas travailler au premier étage.

– Oui ?

– Et nous on avait peur qu'on nous sépare donc ça a été dur quoi de faire comprendre qu'on voulait pas se séparer parce qu'on a toujours vécu ensemble, en fait c'est comme si on était une famille.

455 – Oui !

– Parce que on a toujours vécu ensemble, on a fait nos vacances ensemble, on a été en pèlerinage à Lourdes ensemble, on a tout fait ensemble.

– Vous avez partagé beaucoup de moments, de bons moments ?

– Ouais, ouais !

3 Centre d'aide par le travail, désormais ce sont des Établissements et Services d'Aide par le Travail (Ésat).

- 460 – Des mauvais moments aussi j'imagine ?
– Ouais, bien sûr. Alors c'est vrai que nous séparer, on voyait pas ça faisable quoi.
– Et est-ce que ça vous fait toujours peur là d'être séparées ?
– Oui !
– Vous avez toujours cette angoisse ?
- 465 – Ouais, ouais !
– Est-ce que vous pensez que c'est possible qu'on vous sépare ?
– Ben j'espère que non, quand y'avait l'autre directrice, ils avaient tout fait pour qu'on reste ensemble, maintenant qu'elle est partie... Alors je sais pas là, j'espère que non.
– Ben si vous, vous avez la volonté de rester ensemble, je pense qu'un compromis est...
- 470 – Parce que on s'entend bien et puis on s'entraide les unes et les autres quoi.
– Ben oui, ça peut se comprendre ça. Vous faites beaucoup de choses ensemble.
– C'est vrai que j'ai connu celle qui parle pas, moi j'avais sept ans.
– Oui, alors justement, avant le couvent dans le 15e vous étiez où ?
– Dans les hôpitaux.
- 475 – Dans les hôpitaux, donc là vous ne connaissiez pas...
– J'étais à l'hôpital Necker pour enfant malade, pour chercher mon handicap et tout.
– Oui !
– Après j'ai été j'sais plus, au bord de la mer, mais je sais pas où parce que j'étais jeune et après on m'a mis chez les sœurs à l'âge de 7 ans jusqu'à 29 ans, 30 ans.
- 480 – Chez les sœurs ?
– Ouais !
– Avec la petite... la dame qui ne parle pas ?
– Voilà !
– Dany, je crois, c'est Dany ?
- 485 – Voilà !
– Et vous avez déjà vécu avec votre tante ?
– Non !
– Jamais ? C'est à la naissance que vous avez fait les hôpitaux ?
– Oui, oui, j'ai jamais été en famille, du moins je m'en rappelle pas.
- 490 – Vous ne vous rappelez pas du tout de moments en famille même le week-end ?

– Non ! Ils m'ont amenée, je me rappelle j'avais 7 ans. C'est ma... la sœur à mon père qu'est religieuse qui m'a déposée et j'en suis pas sortie quoi, sauf qu'elle faisait en sorte que je fasse beaucoup de choses pour pas rester dans l'établissement, pour sortir. Par exemple, elle me faisait aller avec des guides, des jeannettes, des trucs comme ça.

495 – Des jeannettes ?

– Oui !

– C'est quoi des jeannettes ?

– Et ben c'est avant d'être guide.

– Avant d'être guide, on est jeannette alors ?

500 – Voilà !

– Qu'on soit un homme ou une femme, on est... on est une jeannette ?

– Les hommes je sais pas, mais nous les femmes... peut-être.

– Un jeannot peut-être ? [*Je ris.*]

505 – Et nous les filles on était des petites jeannettes, alors on avait un petit chemisier vert avec une chemise bleu marine et une cravate verte.

– Comme les scouts quoi ?

– Oui c'est un peu ça.

– C'était chez les scouts ou pas ?

– Alors on faisait des... des camps.

510 – Des camps ?

– Oui !

– Et c'est des scouts ou pas, ça s'appelle les scouts c'est ça ?

– Oui !

– Et donc y'a les... les grades, jeannette, guide ?

515 – Oui, oui, c'est ça.

– Ah d'accord !

– Maintenant les garçons, je crois que ça devait être des louveteaux⁴.

4 Effectivement, il s'agit de termes de scoutisme : les jeannettes constituaient la première branche des Guides de France ; l'équivalent chez les garçons était le grade de louveteau. Ce guidisme catholique fut fondé par Albertine Duhamel (1871-1937) ; sa version pour jeune fille est essentiellement due à Marie Diémer (1877-1938) qui créa la « méthode Jeannette », basée sur les

- Oui, j’ai entendu ce... louveteau ouais.
- Parce que ma tante elle voulait jamais que je... elle voulait que je connaisse des tas de trucs
520 la sœur à mon père. Elle m’envoyait en colonie de vacances.
- Et, et alors, c’est la sœur de votre père et votre père vous n’avez jamais eu de nouvelles ?
- Je l’ai vu une ou deux fois, mais pour moi c’était un étranger.
- Il vous... il vous... et... Vous me dites si je suis trop indiscrete, n’hésitez pas, je...
- Non !
- 525 – Et, euh... votre père euh... vous a... vous a laissée euh... vos parents, vos deux parents, le
père et la mère vous ont laissée chez la tante...
- [enregistrement inaudible] et ma tante qu’était religieuse, la sœur à mon père qu’a pas
voulu me laisser avec ma mère et mon père, mais je pense que c’était parce qu’ils étaient un
peu, euh, difficiles à vivre et ils avaient pas d’argent et donc ils buvaient tous les deux et je
530 pense que c’est pour ça que ma tante a voulu nous retirer d’eux et nous placer je crois.
- Vous étiez deux ?
- Mon frère et moi.
- Et votre sœur aînée ?
- Et ma sœur aînée, ben elle élevait les enfants, elle élevait ses frères et sœurs. C’est pour ça
535 elle s’est mariée à 17 ans parce que, euh, elle avait tout les enfants, les frères et sœurs à
s’occuper et y’a des frères qu’étaient plus durs, alors ils étaient placés en collège.
- Vous êtes combien en tout ?
- On était 14.
- Quatorze enfants ! Et sur les 14 enfants, est-ce que les 14 sont toujours, euh, vivants ?
- 540 – Non, y’en a... y’en a qui sont décédés, y’en a 4 je crois qui sont décédés sur les 11 que je
vois pas.
- Vous vous voyez pas du tout entre vous ?
- Y’a que là quand je vais en Normandie, en vacances depuis 2, 3 ans, je vais là-bas parce que
comme ça j’ai l’occasion de voir mes frères.
- 545 – Et alors, est-ce que vous...
- Et là ils viennent me voir au centre.
- Voilà, ah vous avez des visites alors ?

valeurs du scoutisme et la symbolique de la forêt. https://fr.scoutwiki.org/Marie_Diémer

- Oui !
- Ils viennent vous voir souvent ?
- 550 – Ben ils viennent me voir deux fois pendant la quinzaine.
- Deux fois par quinzaine ?
- Ben, pendant les 15 jours parce que je vais en vacances que 15 jours.
- Ah, vous allez là-bas en vacances en Normandie, mais...
- Pendant 15 jours.
- 555 – D'accord.
- Et ils viennent deux fois.
- Et ici ils viennent pas ?
- Non !
- Alors, est-ce que vous avez des visites ici ?
- 560 – Non!
- Aucune visite ici ?
- Non !
- Vous recevez du courrier ?
- Non, non je vais parler dans la rue avec les voisins.
- 565 – Oui, ben oui ça fait partie de la vie sociale. Et le courrier vous en recevez ?
- Ben quand... là je fais partie de l'Association des Paralysés de France alors j'étais... comment... je faisais partie du conseil départemental donc j'avais des réunions alors *[enregistrement inaudible]* et donc je sortais pour euh, pour euh...
- Pour aller à vos réunions ? Vous avez une boîte aux lettres ici ?
- 570 – Oui !
- Oui ? Et euh comment... comment ça se passe pour l'organisation du courrier ?
- Ben, normalement y'avait une résidente qui passait le courrier, mais en ce moment elle est pas bien alors c'est les... les... le personnel qui distribue.
- Dans vos boîtes ?
- 575 – Oui!
- D'accord ! Et, euh, sur la porte de votre chambre est-ce que vous avez votre nom, quelque chose qui montre que c'est chez vous ?
- Non, non c'est... c'est un numéro. C'est le 17.

– Et vous aimeriez, vous, mettre quelque chose sur votre porte ?

580 – Ouais, mais on n'avait pas le droit alors...

– Pourquoi ?

– Maintenant, je sais pas si on aura le droit parce que ça a changé, mais on n'avait pas le droit de mettre rien.

– J'ai vu des chambres où y'a le nom !

585 – Oui, parce que c'est des chambres individuelles, mais pas dans les chambres à 4. Avant, moi j'avais mis quand même, malgré que c'était défendu, moi j'avais mis... parce que on s'entendait bien avec l'autre copine qu'est partie... On avait mis... euh... ah... Comment on avait mis déjà ? Je m'en rappelle même plus.

– Les 4 drôles de dames ? *[Je ris.]*

590 – La bande à Bonneau !

– La bande à Bonneau ? *[Nous rions.]*

– On s'était amusées avec ça.

– Et alors, on vous l'a fait enlever ou c'est vous qui... ?

– Non, non c'est nous, on l'a enlevé parce que j'étais découragée que la copine reparte.

595 – Ouais, celle qui est rentrée chez elle ?

– Ouais, c'est... Je m'attendais pas à ce qu'elle parte, et puis bon... elle s'entendait plus avec la direction qui a fini son temps là et puis donc, euh, parce qu'elle était assez sévère, euh, du coup elle a plus voulu rester ici, elle est repartie chez elle parce qu'en plus on le disait fallait être autonome parce que c'est vrai qu'ici on a un peu l'habitude de dire faut être autonome.

600 Des fois, moralement les gens, ça leur fait mal d'entendre ça parce que « autonome » quand t'es handicapé c'est pas toujours facile. C'est facile à dire, mais pas facile à faire. Alors des fois ils se rendent pas compte, ça blesse la personne.

– Le fait qu'on lui dise qu'il faut être autonome ?

– Ouais ! Alors cette fille-là, elle disait... : « Qu'ils sont bêtes ! J'aimerais bien les voir
605 handicapés comme nous ! »

– Et alors, vous avez de ses nouvelles ?

– Oui, elle me téléphone pour ainsi dire tous les jours.

– Ah, oui ! Vous avez gardé de bons contacts.

– Oui, puis en vacances, elle nous fait plaisir, elle vient avec nous, puis... 2 semaines.

- 610 – Et elle peut venir vous voir ici ?
– Non, parce que y'a pas de chambre de libre.
– Ah, et elle est loin, elle ?
– Elle est dans la Somme !
– Ah, oui effectivement !
- 615 – Donc si elle vient faut qu'elle puisse dormir. Alors, oui y'a pas de chambres de visites, si y'en avait une vous pensez qu'elle viendrait !
– Ouais, ouais !
– Et puis donc, c'est pour ça le nouveau projet, comme on a dit en réunion, là qu'on fait partie de la commission... de demander une chambre... Demander une chambre pour les gens qui
620 voulaient de la visite.
– Ouais !
– Je sais pas si ce sera accepté. Mais moi j'ai déjà été voir des gens dans le centre, y'a toujours des chambres pour les familles qui sont là... C'est vrai que ça manque.
– Il va y avoir une extension, une reconstruction, donc peut-être que... Si vous faites partie de
625 la commission et que vous avez avancé cette idée...
– Les gens sont tellement plus forts que moi en parole que j'ai pas pu rien faire...
– Vous n'avez pas pu dire ce que vous souhaitiez ?
– Non, non ! Je l'ai dit à la directrice, je lui ai dit... Tu vois j'aime pas les réunions en groupe comme ça, parce que ceux qui ont le verbe haut ben ils coupent tous les autres.
- 630 – Bah là c'est l'occasion, exprimez-vous ! qu'est-ce que vous souhaiteriez vous ? Comment vous verriez la vie ici ?
– *[long silence]* Ben, déjà qu'il y ait une chambre de libre pour quand, euh, on veut avoir quelqu'un qui vient... Parce que même moi j'ai des amis qui seraient bien venus, mais qui peuvent pas venir parce qu'ils conduisent pas et faire un aller et retour par exemple de Paris,
635 faire un aller et retour c'est... c'est pas tellement souhaitable parce qu'ils sont fatigués et on n'a pas beaucoup de temps avec eux. Il faudrait donc qu'il y ait une chambre qui puisse, euh, accueillir... Oui, qu'on puisse avoir du monde qui vienne...
– Oui ?
– Ben, ils restent un ou deux jours avec nous et puis... *[Silence.]*
- 640 – D'accord, et donc euh...

– Et puis ben, ben c'est vrai qu'avant... Ils disent toujours qu'avant c'était moins... Ils étaient... Les handicapés étaient moins lourds, mais je vois que y'en a beaucoup qui sont décédés, y'a pas mal de personnes, euh, lourds... Mais malgré tout c'est toujours difficile d'avoir quelque chose parce qu'avant y'avait pas de salle de repos pour le personnel. On les voyait d'avantage. Que maintenant, ils sont beaucoup plus retirés.

– Oui, dans leur salle ?

– Et qu'avant, nous... Je me rappelle quand je suis arrivée ici, ils venaient dans notre chambre, on écoutait de la musique, on regardait des livres et ils nous aidaient à faire des commandes, y'avait des... Je trouvais que c'était plus familial. Maintenant, ça fait plutôt plus pensionnat. Puis le soir, quand on avait fini de manger on allait faire un tour dehors. Autour des voisins de... Comme ça... On se baladait, même en chemise de nuit quand je suis arrivée, on mettait une robe de chambre et puis on sortait dans la rue

– Et là vous le faites plus ?

– Non, maintenant on fait plus tout ça.

655 – Pourquoi ?

– Ben parce que, c'est pas le même personnel. Avant c'était plus familial.

– C'est à dire, c'était le personnel qui vous sortait le soir ?

– Oui !

– D'accord ! Vous, toute seule avec votre fauteuil, vous ne pouvez pas ?

660 – Ils préfèrent parler entre eux que de parler avec nous, ça fait... C'est pas aussi familial qu'avant.

– Là, vous sentez qu'il y a vraiment une différence ?

– Y'a les personnes handicapées d'un côté et le personnel de l'autre !

– D'accord !

665 – Alors c'est pour ça, c'est dommage parce que c'est pas aussi familial que quand j'suis arrivée, pour moi c'était familial. Et même des fois, même ils nous emmenaient même chez eux hein ? ou on allait boire un coup en bas de Creil.

– Hum, hum... Vous avez vu du personnel passer vous alors depuis 40 ans ?

– Ouais ! *[Silence]*

670 – Et vous, comment vous imaginez votre vie ? *[silence]* Plus tard, dans... quelques...

– Alors je me dis que maintenant j'ai 70 ans.

- Oui, mais il reste quand même quelques années ? qu'est-ce que vous allez en faire de ces années, comment vous les voyez ces années qui restent ?
- Ben de toute façon je resterai ici parce que je veux pas aller ailleurs.
- 675 – Quand vous dites ici, c'est dans le centre ?
- Dans le centre !
- D'accord !
- Bah oui parce que on va pas se refaire à nos âges [*enregistrement inaudible*]... On va pas s'habituer à autre chose et tout ça. Avant, chez les sœurs, je me disais j'peux pas être plus mal
- 680 [*silence*]. Maintenant ce serait pas pareil. Mais, ben moi j'aimerais, euh, plus cool.
- C'est quoi plus cool pour vous ?
- Bah, moins réglementaire parce qu'ils disent... Je sais pas si c'est vrai ou si c'est des « On dit » parce que des fois, euh, faut se méfier aussi, mais ils disent que soi-disant au lieu de nous appeler comme avant Mado tout ça, soit disant que la direction veut nous appeler Marie-
- 685 Madeleine ou j'sais pas quoi, d'après eux... Ça fait un peu bizarre, je sais pas si c'est vrai.
- Vous préférez qu'on vous appelle comment vous ?
- Ban, moi ça me dérange pas qu'on m'appelle Mado, hein, ça me dérange pas, euh parce que mon nom Marie-Madeleine il est grand.
- Il est long ?
- 690 – Et on m'a jamais appelée Marie-Madeleine, hein, depuis que je suis née.
- Bonjour Mado! [*Je lui souris.*] Et alors Mado, c'est quoi votre petit bonheur dans la vie ? Qu'est-ce qui vous fait le plus plaisir ?
- D'aller en vacances, de connaître des gens pour discuter.
- J'ai cru comprendre que les vacances, ouais, c'était super important [*je souris largement*].
- 695 – Oui, parce qu'on voit autre chose. Par exemple, là où je vais maintenant, la quatrième année, ça fait moitié ville et moitié à la mer. On a juste à traverser la rue et on est à la mer.
- Ah, oui !
- Et à la fois on va à la ville.
- C'est de quel coin, là, dont vous parlez ?
- 700 – C'est dans la Manche. [*Nom de la ville inaudible*] C'est à côté de Cherbourg, par là.
- D'accord ! Et c'est toutes les années que vous allez là ?
- Là, ça fait la quatrième année.

- C'est euh...
- Sinon, j'ai fait la Bretagne, le Morbihan et j'ai fait les Côtes d'Armor, j'ai fait Montélimar,
705 j'ai voyagé, j'ai fait la Rochelle.
- Vous êtes un globe-trotter ?
- Ah oui, j'ai fait pas mal de... de... J'ai presque fait le tour de la France.
- Vos deux frères, donc, vous les voyez quand vous allez en Normandie ?
- Oui, voilà.
- 710 – Et vous y allez toutes les années en Normandie ?
- Bah là ça fera la quatrième année là.
- Vous y allez en plus des vacances ?
- Non, pendant les vacances !
- Pendant les vacances. Donc, quand vous allez à Cherbourg, c'est ça... Vous... près de
715 Cherbourg, c'est là que vous voyez vos frères ?
- Oui !
- D'accord !
- [Silence] y'a sûrement pire que... C'est vrai, mais c'est pas mal quand même et ce serait mieux si c'était familial, un peu plus...
- 720 – Vous aimeriez retrouver l'ambiance de... d'avant ?
- Oui, et puis avant le personnel il mangeait avec nous. Maintenant c'est pas ça...
- Vous mangez entre résidents ? Et ils mangent ensemble et pas à la même heure, c'est ça ?
- Oui ! [silence]
- Et ils mangent ensemble et pas à la même heure, c'est ça, ils mangent dans une autre...?
- 725 – Si ! Non, eux ils mangent pas à la même heure, ils mangent avant nous.
- Ici dans le réfectoire ?
- Oui !
- D'accord !
- Qu'avant, ça se faisait pas, on mangeait ensemble, comme ça on pouvait échanger et
730 manger en même temps. C'est pour ça on les voyait davantage que maintenant. Maintenant on les voit que pour s'occuper de nous.
- Oui ? Oui, ils ont changé de lieu de repos, enfin de salle de repos. [silence] Et bien Mado, en tout cas je vous remercie pour m'avoir donné de votre temps, c'est très sympa, j'ai appris

- 735 beaucoup de choses et c'est vrai que le mot autonomie, vous avez dit quelque chose de très important, nous on... les personnes valides comme moi, on s'aperçoit pas du tout du... de... qu'on peut blesser quelqu'un en lui disant qu'on voudrait le voir autonome.
- Oui, ça fait mal. Ben oui à ma copine ça lui a fait mal, c'est pour ça que ça l'a démoralisée, ça l'avait démoralisée. C'est vrai que quand on a un handicap on peut pas être autonome.
- On ne peut pas être totalement autonome, mais je pense que quand les gens disent ça ils ont pas forcément une mauvaise idée derrière la tête. Autonome, moi je verrais... enfin c'est mon point de vue à moi, je dirais plutôt autonome en fonction des moyens qu'on a.
- 740 – Mais parce que cette fille-là normalement elle faisait pas son lit et cette fois là on lui avait dit de faire son lit en grand.
- Est-ce qu'elle pouvait le faire ?
- 745 – Elle avait qu'un bras.
- Elle avait qu'un bras ?
- Alors elle disait qu'elle pouvait pas porter le matelas pour border.
- C'est lourd un matelas, ouais ! *[silence]* Je vais couper ou vous voulez encore dire des choses ?
- 750 – Non, ça va.
- Comme vous voulez Mado, j'ai tout mon temps !
- *[Nous rions.]* »

2. Retranscription de l'entretien avec Sylvie

(Réalisé dans sa chambre, au foyer Étincelle, à Creil, le 12 avril 2012.)

- 755 « Sylvie, je suis venue vous voir pour faire un entretien comme vous avez eu avec mon autre
collègue...
– Sophie !
– Sophie, voilà. Et j'ai quelques petites questions assez ouvertes...
– Oui, oui.
– Donc, vous répondez selon ce que vous...
760 – Oui, oui.
– Selon ce que vous avez envie de répondre, je n'attends pas de réponse toute faite.
– Non.
– C'est votre parole qui m'intéresse. C'est vous Sylvie, ce que vous avez à dire qui
m'intéresse.
765 – Oui.
– Bon, déjà, ça va peut-être vous surprendre comme question, mais je la pose à tout le monde.
Est-ce que vous avez un surnom ?
– Oui, Marie-Rolande.
– Marie-Rolande ?
770 – [Elle rit].
– C'est étonnant, d'habitude un surnom c'est pas long que le nom, non ? Marie-Rolande...
– Oui !
– Et pourquoi Marie-Rolande ?
– Hmm... .
775 – Vous savez d'où ça vient ? Vous savez pourquoi ?
– Non, c'est une personne comme ça, parce que y'a une ergo ici, ça va on discute bien quand
on est tous les deux, elle s'appelle Stéphanie et comme j'ai une nièce qui s'appelle Stéphanie,
c'est largement suffisant, j'ai dit je vais t'appeler Marcelle, le prénom de ma grand-mère, le
prénom... de... de... la... Marcelle c'est le prénom de ma grand-mère alors pour Stéphanie

- 780 c'était quoi ? C'était sa... *[elle réfléchit un instant]*... C'était son arrière-grand-mère, moi j'ai dit à Stéphanie je vais t'appeler Marcelle puis elle me dit toi je vais t'appeler Marie-Rolande. Avant elle m'avait appelé Josiane, mais y'avait déjà une Josiane et donc elle m'a appelé Rolande et j'ai dit voilà c'est très bien.
- Et donc c'est elle l'ergothérapeute qui vous appelle Marie-Rolande.
- 785 – Oui.
- Et y'a des résidents qui vous appelle Marie-Rolande ?
- Non.
- Alors y'a qu'elle ?
- Ah oui y'a qu'elle ! Elle et ma nièce.
- 790 – D'accord, alors sinon tout le monde vous appelle Sylvie ?
- Oui !
- Vous préférez vous être appelée Marie-Rolande ou Sylvie ?
- *[Quelques secondes de réflexion]* Oh, je préfère que l'on m'appelle Sylvie.
- Oui.
- 795 – Marie-Rolande, c'est que pour les gens avec qui vraiment je suis proche.
- D'accord, vous avez quel âge Sylvie ?
- 40 euh... Je viens d'avoir 47 ans.
- Et ça fait combien de temps que vous êtes à Étincelle ?
- 26 ans !
- 800 – 26 ans ? Vous avez toujours vécu dans des résidences ?
- Oui, dans des institutions.
- Vous en avez donc fait plusieurs avant de venir à Étincelle ?
- Oh, oui. *[Dit sur un ton qui annonce qu'il y en a eu beaucoup]*.
- Vous pouvez me raconter un peu ça ?
- 805 – Oui, j'étais à l'école. J'étais à Garches, avant j'étais à Reims et avant j'étais à Berck, voilà !
- D'accord. Depuis que vous êtes toute petite ?
- Oui, ah ben oui ! *[Sur le ton de l'évidence]*. Dans le temps, on se faisait pas chier si vous aviez du mal, on vous met là et hop y'a quelqu'un qui s'occupait de vous. Remarque, en même temps je regrette pas comme ça je me suis forgé mon propre caractère, je me laisse pas
- 810 faire quoi.

- Vous avez vos parents ?
- Ma maman est partie et le père on ne se parle plus depuis des années
- Et donc, ce sont vos parents qui vous ont placée pour la première fois ?
- Je suppose, oui !
- 815 – Et c'est un handicap de naissance ?
- Oui, c'est un handicap de naissance.
- Quel est votre handicap ?
- IMC, infirme moteur cérébral. Intelligence mal comprise.
- Ou intelligence mal comprise ?
- 820 – Oui.
- Alors qui appelle ça intelligence mal comprise, c'est vous ?
- Euh... *[Elle réfléchit]*.
- Vous avez entendu ça quelque part ?
- Non, une fois c'est une de mes thérapeutes quand je discutais avec... ma... La psychiatre...
- 825 – Oui ?
- Avant Mme A., c'était madame B avant.
- Oui ?
- Alors, on discutait puis elle dit voilà IMC... euh... Infirmité moteur cérébral et elle dit : intelligence mal comprise.
- 830 – Je trouve ça plutôt pas mal intelligence mal comprise.
- Oui, oui.
- Parce qu'il y a quelque chose de très positif là-dedans ?
- Oui, oui.
- Mais oui, mais oui.
- 835 – C'est très bien oui. IMC : intelligence mal comprise, c'est ça qu'il faudrait marquer. *[je m'apprête à parler, Sylvie reprend la parole]* Je me souviens, à Garches, j'ai vu mon dossier, j'étais à Verneuil qui est une annexe de Garches. J'ai su quelques années après en 1988, on était en vacances, c'était un médecin qui me l'a dit quand j'étais là. À un moment donné, il a parlé, je l'ai entendu... euh... Lui il a relevé ça parce que j'ai discuté avec lui. C'était un
- 840 indien des Indes quoi pas un indien d'Amérique avec des petites plumes. Et donc il avait mis sur le dossier, c'était marqué débile légère.

– Ah oui.

– Et donc moi j'étais là.

– Et comment pardon ?

845 – Manque de bol moi j'étais là et je lui dis je sais très bien, j'ai entendu, je sais qu'on parle de moi. Et il me dit qu'on se verra plus tard, donc plus tard on en a parlé avec Jean... Puis j'ai vu Jean et il a marqué : « j'ai vu une culture, une culture géographique, cinématographique et... euh... et littéraire assez poussée » [*Elle insiste sur les deux derniers mots*].

– Qui a écrit ça ?

850 – Jean, le médecin.

– Le médecin ?

– Oui, oui. En fin, il avait vu qu'il y avait marqué que j'étais débile légère.

– Et qui a écrit que vous étiez débile légère ?

855 – C'était certainement à Garches, bah oui. Et nous, comme on peut pas lire nos dossiers, c'est ça qui est dommage. On n'a pas accès à nos dossiers médicaux et c'est là qu'ils peuvent marquer n'importe quoi et moi j'ai su ça grâce à Jean.

– Vous pouvez pas avoir accès à vos dossiers en psychiatrie ou à tout ce qui vous concerne au niveau médical ?

– Oui.

860 – Vous ne pouvez pas le lire ?

– Non, on n'a pas accès à nos dossiers, donc tout ce qui est en psychiatrie, tout ce qui est en médical quoi. Alors que ma psychiatre Mme B. me dit non il faut... pas... Parce que je suis allée plusieurs fois à Clermont à l'hôpital départemental.

– Je connais pas hein.

865 – C'est pour les dépressions quoi parce que j'étais très dépressive.

– Oui ?

– Mme B m'a dit « vous faites de la dépression, vous êtes pas... mentalement... Vous avez votre tête mentalement, vous n'êtes pas abrutié quoi ».

870 – Sylvie, le jour où vous avez entendu que vous étiez débile légère qu'est-ce que ça vous a fait ?

– Qu'est-ce que ça m'a fait ? Bah, moi je suis restée là... C'est Jean qui l'a dit, il l'a redit.

– Mais qu'est-ce que ça vous a fait, qu'est-ce que vous avez ressenti ?

– Qu'est-ce que j'ai ressenti ? Ben... je... qu'est-ce que j'ai ressenti ? Ben moi je le savais pas, j'étais bien contente de le savoir quoi.

875 – De savoir que vous étiez débile légère ?

– Ben que... c'était... Qui était écrit ça dans mon dossier et que Jean a relevé que c'était absolument faux quoi.

– Vous étiez contente de... voir... De savoir que c'était absolument faux ?

– Oui.

880 – Mais qu'est-ce que ça vous a fait quand vous avez entendu débile légère ? Vous l'avez cru que vous l'étiez « débile légère » ?

– Bah, c'est le médecin qui a rempli le dossier, tout ça. Ben c'était ça quoi.

– Et pour vous, pour vous, est-ce que vous vous pensiez que vous étiez débile légère ?

– Euh... J'avais quand même, j'avais quand même une bonne culture alors les médecins qui
885 écrivent ça [*elle insiste sur le ça*] c'est quand même... euh... Heureusement c'est Jean, c'est Jean qui m'a sauvé la mise quoi.

– Vous, vous ne vous sentiez pas débile légère en tout cas ?

– Non, mais moi je veux dire... oui... Non, on n'a pas à marquer des choses comme ça qui sont... Après ça vous poursuit dans les dossiers toute votre vie après. Ça vous poursuit dans
890 les dossiers pendant toute votre vie.

– Quand vous croisez des gens dans la rue, j'aimerais savoir ce que vous pensez du regard des gens sur votre handicap ?

–... Euh... Les gens quand ils me regardent.

– Oui.

895 – Rien, je me... dis... Disons que quand je discute avec eux, les gens sont assez étonnés... que... qu'en tant qu'handicapée je puisse avoir de la culture.

– Ça les surprend ?

– Oui, de pas mal de choses ouais. Je leur dis « Vous savez c'est pas parce que je suis en fauteuil... que... Mon cerveau il fonctionne très bien, le cerveau fonctionne très bien ».

900 – Intelligence mal comprise !

– Oui, le cerveau fonctionne très bien. Je m'intéresse aux gens, à leur culture.

– Vous êtes curieuse ?

– J'aime bien m'intéresser. Quand on me parle d'un sujet, j'aime... bien... voilà... savoir de quoi on parle quoi. Être instruite, cultivée. En étant instruite, cultivée on peut pas nous faire
905 croire que... hein... Par exemple quand on veut quelque chose en plus et quand on nous dit y'a pas d'argent, y'a pas d'argent, bah quand on nous le dit, nous on le croit.

– Vous vouliez avoir quoi en plus ?

– À force de nous le dire on n'y croit quoi que y'a pas d'argent, y'a pas d'argent, je veux dire ça... ça va.

910 – D'accord, c'est la discussion que vous avez eu avec la femme de ménage.

– Voilà. Comme ça on est bien endormis et comme ça y'a pas autre chose quoi. Mais moi on me le fait pas.

– Qui vous dit qu'il n'y a pas d'argent ?

– Ben, ici ils disent qu'il n'y a pas d'argent pour embaucher.

915 – Ah, pour embaucher. D'accord.

– Y'a pas assez d'argent. Faut arrêter quoi, ouais bien sûr. Moi je veux dire ce qu'a fait Jérôme Cahuzac, moi je ne le blâme pas cet homme-là. Il a avoué ce qu'il a fait, il a avoué ce qu'il a fait, ce qui est très courageux parce que y'en a certainement plein qui ne le ferait pas qui le dirait pas. Et puis je dis, il a détourné un million, 900 000 euros d'un compte à un autre.

920 Je dis, l'argent, les billets ça se remplace. Ça aurait été plus grave, c'est impardonnable, ça aurait été plus grave s'il avait tué un million de personnes. Oui, là ça aurait été plus inquiétant parce qu'une vie ça se remplace pas que des billets on peut en avoir autant qu'on veut, y'a plus d'argent. C'est ma façon de voir les choses, je ne sais pas si j'ai raison ou pas, si j'ai tort ou pas tort. Là n'est pas la question, c'est être réaliste quoi, c'est être réaliste quoi. Il a pas
925 tué, il a pas massacré des enfants, c'est pas un tortionnaire.

– Je vois que vous vous intéressez à l'actualité.

– Oui, oui. Je veux dire que c'est pas un malade mental comme ce mec au pouvoir qui veut faire exposer sa bombe... [enregistrement inaudible]... Japon... C'est pas un dictateur, voilà.

930 – Justement, comme on parle d'êtres humains, j'aimerais savoir quelles sont vos relations avec les résidents ici ?

– Certains ça va, ça va bien et y'en a d'autres non. Non, mais c'est ça le problème, c'est qu'on est plus capable d'analyser des choses, c'est de l'indifférence pour la politique. Moi je dis que

Cahuzac c'est rien, il n'a fait que détourner de l'argent. L'argent ça se remplace. Moi ce que j'ai entendu dire, il est chez des amis, il peut plus voir sa famille et ses enfants...

935 – Je vois que cette situation vous touche beaucoup.

– C'est pas forcément de me toucher beaucoup, je veux dire ça prend des proportions, ça ne devrait pas.

– Vous trouvez ça injuste ?

– Oui, parce que moi je veux dire avec Mérad qui a tué les gosses là... Quand on voit un reportage, moi j'ai vu là sur les jeunes, là, quand y'a eu un carnage y'a trois mois aux États-
940 Unis là. Ils ont tué des gosses, les mecs ils disent qu'ils vont faire ça, là, à l'école, qu'ils vont faire un carnage, qu'ils vont tuer les gosses. Ils mettent ça sur Internet avec... Avec des armes. Moi je dis qu'il faut plus s'inquiéter de ça que de savoir si l'autre il a détourné 900 000 ou 1 million d'euros parce que les gens qui font ça c'est des vies, c'est des vies qu'ils vont mettre
945 en jeu quoi.

– Alors, ces sujets-là d'actualité dont vous me parlez, est-ce que vous avez l'occasion d'en parler avec les résidents ?

– [Elle fait un signe négatif de la tête].

– Non ? Avec le personnel peut-être ?

950 – Non, même pas, parce que ça les intéresse pas tout ça.

– Ça les intéresse pas ?

– Non.

– Et donc, avec qui vous pouvez échanger comme ça ?

– Ça dépend, avec madame A. par exemple. Madame A. elle était d'accord avec moi.

955 – Hmm.

– Elle dit « oui c'est vrai ». Je lui dis la vie humaine vaut plus d'un million quand même ? Elle m'a dit « oui, je suis tout à fait d'accord avec vous ». Elle me dit que la vie humaine c'est plus important qu'1 million détourné quoi. [Silence de quelques secondes].

– Je pourrais en savoir un peu plus avec vos relations avec le personnel ici, comment ça se
960 passe ?

– Oui, quand ils me « ioup » je...

– C'est quoi quand ils me « ioup » je... ? Ça veut dire quoi ça ?

– Bah, je veux dire quand ils... me... Quand ils veulent... me... Quand ils veulent me heurter et bien moi je passe encore plus au-dessus moi.

965 – Alors, ils vous heurtent comment ?

–... Quand... Je suis dans mon travail de fourmi machin et ils viennent m'ennuyer. Hein ? J'ai horreur qu'ils mettent un coup de pied dans la fourmilière.

– C'est quoi votre travail de fourmi ?

– Ben, c'est quand je fais mes trucs et machins et voilà. Faut faire ci, faut faire ça, faut être
970 comme ci, faut être comme ça. La dernière fois, je ne sais plus ce que j'ai fait, je me suis trompée, qu'est-ce que j'ai fait ? *[Elle réfléchit]*... Et puis qu'est-ce que j'ai dit ? Euh... qu'est-ce que j'ai dit ? J'ai dit... euh... Mes profs m'ont appris des choses comme ça. Est-ce qu'ils avaient raison ou est-ce que c'étaient des têtes de cons ou des abrutis ? Eux, ils ont voulu me dire que c'était comme ça. J'ai répondu comme ça, des fois les... monos... Là,
975 j'arrive à les mettre... là... Pas K.O., mais leur mettre euh...

– Allez y hein.

– Leur... mettre... Je sais pas moi... Un arrêt.

– Un arrêt ?

– Oui.

980 – Une limite.

– Oui. Parce que moi je trouve ça fou. Ils ont des... enfants... Les trois-quarts sont incultes *[elle dit cela sur un ton grave qui accentue le côté dramatique de la chose]*. Ils sont incultes, ils ne sont pas cultivés, ils ne savent pas... Ils ne s'intéressent à rien *[elle insiste sur le mot « rien »]*. Moi je me dis qu'il y a un malaise quelque part, quoi ! Et ils ont des enfants ! Mais
985 qu'est-ce qu'ils vont apprendre les gosses plus tard ?

– Justement, en parlant de relations avec le personnel et tout ça et les résidents, est-ce qu'il vous est arrivé quand vous croisez du personnel et des résidents ou à l'extérieur... de dire bonjour et que l'on ne vous réponde pas ?

–... Euh... Oui, ça m'est déjà arrivé.

990 – Et dans ces cas-là ?

– Ah, ben tiens, y'a pas longtemps, MC, elle me dit « ben je te dirai pas bonjour parce que... Ça te plairait pas que je te dise pas bonjour ? » Alors, je dis, je dis... euh... Je dis « si ça me plairait » parce que... Laisse tomber c'est pas la peine de continuer parce que ce que je

- voulais dire c'est que c'est aussi ma liberté, enfin je veux dire... euh... Les gens sont pas
995 obligés de dire bonjour, les gens sont pas obligés de dire merci. Chacun est libre de dire ce
qu'il veut. Je veux dire c'est pas euh... ça me gêne pas quoi. Ça me gêne pas. Je veux dire,
c'est, c'est la liberté quoi. Je veux dire on est libre, voilà. On est libre de faire les choses quoi,
y'en a qui vont pas dire bonjour, ben quoi ? Y'a dix mille et une façon de dire bonjour à
quelqu'un.
- 1000 – Exactement. Et qu'est-ce que ça vous fait quand quelqu'un vous ignore et ne vous dit pas
bonjour, ni en vous parlant, ni avec un sourire...
– Et même pas en vous regardant.
– Et même pas en vous regardant, ça vous fait quoi ?
– Ben, je vous dis que la personne, elle est libre de ses expressions. Tout geste qu'il soit est
1005 créateur. Je pense que ça doit... être... oui... Je pense que ça doit être ça je pense. Oui, on
peut voir les choses de cet ordre-là.
– Oui, on peut... Apparemment vous les voyez de façon positive. Alors, la dernière fois que
l'on vous a fait un compliment c'était à quelle occasion ?
– Je m'étais maquillée je crois, on m'avait bien coiffée, on m'a dit que j'étais belle. Ils avaient
1010 pas l'habitude de me voir comme ça, mais je suis pas, je ne suis pas très compliments. J'aime
pas qu'on me fasse des compliments.
– Pourquoi ?
– *[Enregistrement inaudible : Sylvie va vaquer au bout de la pièce.]*
– Sylvie, si vous vous éloignez, je ne vous entends pas.
- 1015 – C'est une perte de temps les compliments.
– Et pourquoi c'est une perte de temps pour vous ?
– Parce que c'est une perte de temps quoi. Moi je vois quelqu'un de bien habillé, je vais lui
dire, mais... *[Elle soupire.]* C'est vrai que c'est une perte de temps moi je veux dire.
– Ça vous fait plaisir un compliment ?
- 1020 – Je ne sais pas. Pas forcément, pas forcément ça dépend.
– Ça dépend de quoi ?
– Ça dépend. Non pas forcément quoi. Pas forcément, moi je dis que dans la vie on fait que
des essais. Pour tout, c'est des essais. La vie, c'est que des essais ; c'est un examen de
conscience, c'est comme si on préparait un bac⁵ quoi. C'est tous les jours qu'il... faut... Voilà.

5 Baccalauréat.

1025 – Comme si on préparait un bac, un examen ?

– Oui, je veux dire un examen de conscience ; la vie, c'est ça. Ce que je veux dire : c'est que c'est des examens tous les jours quoi, c'est des devoirs tous les jours quoi. C'est un devoir tous les jours.

– Qu'est-ce que vous pouvez me dire...

1030 – Comme on, c'est comme l'autre jour, y'a je sais plus comment il s'appelle qui me dit « S, s'il te plaît, est-ce que ça te dérangerait pas de fermer ma porte ? » Je dis « Non, pas du tout, je ferme la porte, pas de problèmes ». J'ai fermé la porte, je suis partie. J'allais pas lui dire que « ah ben non va te faire voir ! », faire la sourde et puis voilà. C'est un examen ça.

– Une épreuve ? C'est ça ?

1035 – Oui, c'est un examen. On me demande et voilà, on a le droit d'accepter ou de refuser.

– Selon vous c'est quoi vos droits à vous et vos devoirs ?

– Ben ? Il me dit s'il te plaît et je lui ai fermé la porte.

– Pour vous c'est un devoir ?

1040 – Ben, c'est... C'est... Oui, on n'a pas que des droits je veux dire. Aujourd'hui, on a des devoirs pour aider les autres quoi. Le jour où je serai à sa place, je serai bien contente qu'on me le fasse. Des fois, il faut remettre, renverser la situation. Bah oui, faut renverser la situation. Il faut réfléchir, c'est pas évident, je vous le dis, l'examen de conscience. Oui, quand je vous dis que la vie c'est un examen, c'est tous les jours quoi.

– Et vos droits, c'est quoi, à vous ? Vos droits ?

1045 – Vos droits ?

– Vos droits à vous, Sylvie.

1050 – Moi ? Je crois qu'on doit avoir accès à la culture, à l'instruction. Faut savoir comprendre et puis, j'ai le droit de me tromper aussi [*baisse le son de sa voix*], j'ai le droit de faire des erreurs. Je trouve que c'est très bien de se tromper et de faire des erreurs parce que le fait de faire des erreurs et de se tromper, ça apprend énormément. On peut se tromper tous les jours et en même temps qu'on se trompe, on peut faire des efforts aussi, améliorer les choses. Le fait de se tromper, de faire des erreurs, c'est améliorer les choses. Je pense que ça peut être...
[Long silence de 35 secondes].

1055 – Est-ce... que... On a parlé des droits, des devoirs, des compliments, quelles sont selon vous vos qualités ?

– Mes qualités ?

– Oui.

– Bah... [Silence de 30 secondes].

1060 – Peut-être que vous si vous ne savez pas, il y des gens qui vous ont dit « tu as telle ou telle qualité ».

– Moi, euh... j'ai énormément de mémoire et moi je dis que ma mémoire c'est une malédiction.

– Ah ? Pourquoi ?

1065 – Parce que [elle est gênée], j'ai beaucoup de mémoire pour beaucoup de choses... [silence de 20 secondes]... Et c'est une malédiction.

– Y'a des choses que vous aimeriez oublier ?

– Oui, mais je veux... pas... J'ai énormément de mémoire.

– Ça vous gêne d'avoir autant de mémoire ?

– Ah oui !

1070 – Vous pouvez m'en dire un peu plus sur le pourquoi ça vous gêne ?

– Parce que je veux dire, j'enregistre tout comme ça, ben voilà.

– Ça vous encombre ?

– J'enregistre tout, oui, puis je me souviens, mais ce qu'on a discuté y'a dix minutes/un quart d'heure, là, je m'en souviens pas là.

1075 – Oui ? C'est normal on est dans la discussion.

– Oui. Là, je m'en souviens pas.

– Vous vous en souviendrez tout à l'heure sûrement.

– Je m'en rappellerai encore même dans cinq ans, dans dix ans, mais là je m'en souviens pas.

1080 J'ai toujours voulu savoir d'où me venait a mémoire parce que y'a un comédien, Pierre-Louis Lejaune⁶, il a énormément de mémoire et un jour y'avait un reportage sur la mémoire et je me suis « tiens, je vais regarder pour voir ». Comment on peut avoir une mémoire comme ça ? J'ai regardé le reportage et j'ai pas trouvé de réponse parce que même mon petit neveu il a énormément de mémoire, il a une... mémoire... Et je vois pas. C'est peut-être un don que j'ai eu et c'est une malédiction aussi.

6 Il s'agit probablement d'Olivier Lejeune, comédien et humoriste français né en 1951, qui a souvent discuté ses capacités de mémorisation, notamment dans l'ouvrage *Mémoire d'éléphant*, par Olivier Lejeune et Isabelle Louis. Hachette pratique, 2009.

- 1085 – Donc, vous voyez cela comme une qualité, mais en même temps comme quelque chose qui vous gêne un peu ?
- Oui. On me dit que c'est une qualité et en même temps on me dit que moi je parle beaucoup.
- Alors, ça pour vous c'est, c'est un défaut ?
- 1090 – Je ne sais pas si c'est un défaut parce que, je pense pas parce que... Pour avoir beaucoup de mémoire, je pense qu'il faut... savoir... Il faut beaucoup se taire aussi parce que vous ne pourrez pas retenir les choses.
- Et comme autres qualités ?
- Ce que je me trouve moi comme qualités ?
- 1095 – Vous, ce que vous avez comme qualité ou que les autres pointent comme des qualités.
- Mes qualités ? Oh ben... je... qu'est-ce que j'ai comme qualités ? Ben, j'en sais rien moi. Oh elle monte le ton, elle vient de trouver une idée] je partage ! Pour moi c'est important. Je partage, c'est lié à mes origines, je sais que je partage.
- Quelles sont vos origines Sylvie ?
- 1100 – L'Afrique du Nord, l'Algérie.
- L'Algérie ?
- Origines... Arabe, comme les français pas des intégristes... *[enregistrement inaudible]*. C'est ça, c'est ça. On m'a toujours appris à partager. Allah disait qu'il faut partager, alors c'est Dieu. Les arabes, les musulmans, ils disent Allah, d'autres vont dire Dieu, d'autres vont dire
- 1105 d'autres noms. Allah a dit qu'il faut partager. Je sais que moi je partage.
- Et les autres vous le reconnaissent ça ? Ils vous le disent ?
- Non, pas forcément.
- Personne ne vous a fait ce compliment ?
- Non, personne. Non, pas forcément.
- 1110 – Mais vous en tous cas, vous savez que vous le faites, que vous partagez ?
- Oui, je pense que c'est important quoi.
- Hmm.
- Moi j'aime pas, j'aime pas, si je mange quelque chose, ne pas partager.
- Est-ce que c'est facile de rester en relation avec les personnes en dehors de la résidence ?
- 1115 Est-ce que vous avez des relations avec des personnes en dehors de la résidence ?

- Oh, oui, j'ai des amis à l'extérieur.
- Oui, oui ? Alors parlez moi un peu de ça.
- Ben, j'ai des amis, des amis qui sont d'un niveau plus classique, qui... sont... Qui sont professeurs qui travaillent... à... Comment on appelle ça ? L'académie.
- 1120 – L'inspection académique ?
- Non, professeurs.
- Professeurs ?
- Oui.
- Donc, vous êtes souvent en relation avec l'extérieur ?
- 1125 – Oui.
- Avec vos amis, mais vous avez aussi peut-être des activités ?
- Pas trop. Mais il faut fréquenter des gens de tout âge, par exemple les enfants vous empêchent de... Ils obligent à découvrir d'autres choses que nous on ne sait pas.
- Vous êtes en contact avec des enfants à l'extérieur ?
- 1130 – Moi j'ai des neveux et nièces que vous pouvez voir en photo, là.
- Vous les voyez régulièrement ?
- Pas trop, je suis loin, moi je suis originaire de Reims. Les enfants, ils peuvent vous apprendre des couleurs, les paysages. Ils ont une façon de voir les choses que nous on n'a pas.
- Un autre regard sur la vie.
- 1135 – Oh oui. Un jour je me rappelle, oh j'ai bien rigolé. Un jour je suis en fauteuil dans le magasin et un petit garçon me regarde et me dit « Madame, il est où ton mari ? ». Alors je lui... dis... Je savais pas quoi du tout lui répondre alors je lui dis que j'ai pas de mari. Alors il me dit « Ben trouve-toi un comme ça il va t'aider ».
- Oui ! Eh oui, les enfants, c'est spontané.
- 1140 – Oui. Des fois, ils aiment bien pousser le fauteuil dans le supermarché. Alors moi je dis « vas-y, mais fait attention ». Je me souviens qu'un jour une petite fille est tombée sur moi, la mère elle a pris la gamine comme ça et elle criait. Je dis à la gamine « Ça va, tu t'es pas fait mal ? », la mère elle a repris la gamine, comme ça !
- Et vous pensez que la mère a pris la gamine comme ça, brusquement, pourquoi ?
- 1145 – Ben ? Elle était peut-être gênée que la gamine soit tombée sur moi.
- Et la maman vous a dit quelque chose à ce moment-là ?

– Non.

– Non ? Rien du tout ?

1150 – Non, rien du tout. Alors, c'est vrai que les enfants c'est tout le temps intéressant : un enfant de 8 ans, un enfant de 4 ans, une personne de 20 ans, une personne de 15 ans, une personne de 30 ans, une personne de 40 ans, c'est intéressant.

– Qu'est-ce que vous aimeriez faire et que vous ne pouvez pas faire ?

– J'aurais bien voulu faire de la moto. Ah! Avoir une moto, une grosse cylindrée et pas mal de terrain.

1155 – Y'a d'autres choses comme ça que vous aimeriez faire ?

– Oh, oui les animaux !

– Oui, et il y a peut-être d'autres choses que vous aimeriez faire et que vous ne pouvez pas faire du fait de votre handicap ? Est-ce que vous vous sentez empêchée de faire certaines choses ?

1160 – Empêchée?

– Oui, par exemple là vous m'avez parlé de la moto, mais pour les animaux qu'est-ce qui vous empêche d'être en contact avec eux ?

– Oh, je l'ai été quand j'étais avec Clermont avec... euh... en fait elle s'appelait Perrine, on partait voir les animaux, mais je ne peux pas marcher.

1165 – Vous n'avez jamais marché ?

– Si, avec Stéphanie je me mets debout, mais je suis assez raide au niveau musculaire.

– Et qui est Stéphanie ?

– C'est l'ergo, c'est Marcelle. Je peux rester debout, je peux rester debout.

– Et votre rêve à vous, c'est quoi votre rêve ?

1170 – Mon rêve à moi ?

– Ouais, est-ce que vous avez un rêve que vous aimeriez réaliser ?

– Bah, c'est ce que je vous dis, c'est avoir des animaux et passer un permis de moto et avoir une grosse cylindrée.

– Hmm.

1175 – Mon frère il le sait, il sait ce que j'aime beaucoup.

– Oui ?

– Il me dit « qu'est-ce que tu préfères entre l'alcool, la moto et les animaux, qu'est-ce que tu mets devant ? », je lui dis « Oh, là tu m'en poses une colle ». Il me faut la moto pour aller voir les animaux alors je mettrai la moto devant et les animaux ensuite.

1180 – Vous aimez l'alcool ?

– Oh, non, il plaisante.

– Oui, il vous chambre ?

– Oui, il me chambre. Il me dit « tu dois être encore à moitié ivre ». Oui, ben toujours il me dit ça.

1185 – Mais pourquoi il vous dit ça ?

– Comme ça.

– Comme ça pour vous taquiner ?

– Oui.

– Il vient vous voir souvent ?

1190 – Non, non. Au téléphone.

– Souvent au téléphone ?

– Oui ;

– Et vous allez le voir de temps en temps ?

– Il vient me chercher et tout.

1195 – Alors, comment aimeriez-vous que l'on prenne soin de vous ?

– [Silence de 40 secondes]

– Il y a peut-être des choses que vous ne faites pas toute seule ?

– Oui. Comment j'aimerais qu'on s'occupe de moi ? Bah, j'aimerais qu'on me donne de l'attention, qu'on nous prenne pas pour des cons ou des gogoles.

1200 – Qu'on vous donne de l'attention, hmmm. À quel moment vous avez l'impression qu'on vous prend pour un con ou une gogole ?

– Par exemple, on me dit « Oui, t'es bien habillée, c'est bien » et moi je pense que non, je sais bien que non et on me dit « si, si, si ». Je sens bien qu'on nous prend pour des tarés parfois.

– Et donc, vous aimeriez qu'on vous prenne autrement que de cette façon.

1205 – Oui, oui. Quand madame A. pose des questions, ils répondent à notre place. qu'ils arrêtent de répondre à notre place quoi.

– Ils répondent à votre place ?

- Oui, oui.
- Et ça, vous en avez parlé aux monos pour leur dire qu'on aimerait bien...
- 1210 – La dernière fois, je leur dis « Ah, ça y est, Dieu a parlé, oh Dieu a parlé » et je dis « Écoutez, il vaut mieux que ça soit Dieu que ce soit Satan ». Il paraît que s'il y a distance avec Dieu, il y a distance avec le diable aussi.
- Et ils le prennent comment ?
- Ils disent rien. J'avais une psychologue qui me disait « c'est très théâtral la façon dont vous
- 1215 exprimez les choses ».
- Et ça vous fait quoi d'entendre ça ?
- Je sais pas [*marmonne*].
- Tout à l'heure, vous parliez du fait que ça vous gênait qu'on fasse les choses à votre place.
- Oui, c'est vrai.
- 1220 – Alors, je voudrais savoir par rapport au vote. Est-ce que vous allez vous-même voter ?
- Oh oui bien sûr.
- C'est vous qui votez ?
- Bien sûr, je fais mon devoir, mon devoir d'électeur. Mme S. fait son devoir d'électeur.
- Donc, là, personne ne fait à votre place, c'est vous qui choisissez ?
- 1225 – Nous, on a la force pour pousser le fauteuil et aller au bout de la route pour aller voter. Même si j'ai du mal je prends le 302 pour aller voter et qui me ramène après.
- Si vous aviez à formuler une critique sur le monde extérieur, critique positive ou négative ou les deux ?
- Sur le monde extérieur ?
- 1230 – Oui.
- Ben, je pense qu'on s'apercevra qu'on est tous des humains quand y'aura des extra-terrestres sur terre.
- Euh ça voudrait dire une troisième catégorie ? Ah, non, excusez-moi. Je reformule pour être certaine d'avoir bien compris. Donc vous dites que le monde extérieur...
- 1235 – Doucement, doucement parce que là y'a du monde [*elle baisse le son de sa voix*].
- Pardon. Donc le monde extérieur va prendre conscience que nous sommes tous des êtres humains handicapés ou pas handicapés, noir ou jaune ou autre chose...
- Oui, quand y'aura des extra-terrestres.

– C'est intéressant ce que vous dites.

1240 – Oui, oui, ben oui [*sur le ton de l'évidence*]. Vous savez qui a dit ça ? C'est Steevy de « Secret story ». Vous savez, il passait dans une autre émission.

– Dans « On n'est pas couché » ?

– Non, non. Je crois que c'est « Changement de direction »⁷. Et alors Steevie il a dit ça, j'ai pris et j'ai repris, j'ai enregistré. Steevy, il entendait parler de racisme à propos des noirs, des

1245 jaunes, de la couleur de la peau. Alors, il a dit « ben faut arrêter, on va s'apercevoir qu'on des êtres humains quand il y'aura des extra-terrestres sur terre ». C'est ce qu'il a dit.

– Et je voudrais revenir sur... qu'est-ce que le personnel fait à votre place que vous...

– Ah, j'aime pas, ils répondent à notre place.

– Ah, c'est au niveau de la parole.

1250 – Même des fois, ils pensent à notre place.

– Ils pensent à votre place ?

– Oui. Des fois ils me disent « tu peux faire ça, tu peux faire ça », moi j'y arrive pas, si je dis que j'y arrive pas c'est que j'y arrive pas, je le sais.

– Ah et là, vous avez l'impression qu'ils pensent à votre place.

1255 – Oui, eh, eh.

– Bah, Sylvie c'est très gentil d'avoir accepté cet entretien avec moi. Je vais vous l'enregistrer sur un CD. Je vous apporterai le CD, de toute façon je reviendrai de temps en temps à Étincelle, j'étais absente depuis 8 mois, mais là je reviendrai régulièrement.

– Oui, c'est bien de pouvoir discuter. »

7 « Changement de direction » était une émission de radio animée par Laurent Ruquier sur France Inter.

3. Retranscription de l'entretien avec Angèle

1260 (Réalisé en salle à manger du foyer Étincelle, à Creil, le 30 mars 2012.)

« Alors, Angèle, tout d'abord merci d'accepter de me recevoir.

– Oui, oui !

– Et encore mille excuses pour mon retard !

– Oh, mais c'est pas grave hein, faut pas euh...

1265 – Alors quel âge avez-vous Angèle ?

– J'ai 74 ans !

– Alors ici on est dans la salle à manger où vous prenez tous vos repas ?

– Oui ! Et puis des fois, ben on fait des jeux avec les monos !

– Quels genres de jeux ?

1270 – Ben, par exemple le scrabble, euh, comment vous appelez ça, le jeu de bois qu'on a fait à Pâques !

– Oui ?

– Alors, il fallait gagner et puis si on avait comme une, ils avaient fait la forme d'une cocotte avec un papier... et puis il fallait compter, euh, c'est que où elles étaient et puis alors après si

1275 on avait gagné, on avait droit à un œuf !

– Ah, vous en avez gagné beaucoup ?

– Ah, j'en ai gagné un parce qu'en principe, j'ai pas le droit au chocolat !

– Ah !

1280 – Comme j'ai du diabète alors faut pas que je mange de trop, là j'ai fait ma prise de sang hier, non jeudi puis là j'attends le résultat ! Parce que mon docteur, il me suit tous les mois, là j'en ai une le 12 avril et puis après je vais en avoir une au mois de mai !

– Et ça s'améliore ?

– Ben, oui, la dernière fois qu'on me l'a fait, euh, ça a été, c'était stable !

– Vous êtes récompensée de vos efforts alors !

1285 – Ah bah oui !

– Vous êtes gourmande ?

– Hum... avant j'étais gourmande, mais maintenant j'y suis moins quoi !

– Hmm...

– Surtout le sucre, encore les légumes ça va, mais je suis tous les jours au yaourt le dessert.

1290 J'ai un yaourt tous les matins, le soir et puis des fois j'ai des fruits, ça dépend ce que j'aime ou alors des fois, on me donne des petits-suisseurs sans sucre que j'ai demandés parce que les yaourts, je commence à en avoir marre !

– Ouais ? *[Je ris]*.

– Et puis j'ai des comprimés exprès pour le sucre, je les prends !

1295 – Hmm ?

– Je les mets dans mon yaourt parce que c'est dur à avaler !

– Ah, c'est ce qu'on appelle je crois de l'aspartame, ah non c'est des comprimés contre le diabète, c'est ça ?

– Voilà !

1300 – Je pensais que c'était les comprimés d'aspartame, vous savez : le faux sucre ?

– Non, non, non c'est des comprimés exprès pour le sucre !

– Et vous n'avez pas le droit au faux sucre ?

– Non, non j'ai pas le droit alors j'essaie de... mais comme Mado, elle m'a dit au moins toi tu fais des efforts !

1305 – *[Je ris]*.

– C'est vrai hein, des fois j'en ai marre, mais faut bien que je le fasse !

– Et là, vous mangez à cette table tous les jours ?

– Mado, elle mange là, moi je mange là et ma petite copine qui parle pas elle mange là et après y'a Joëlle, je ne sais pas si vous l'avez déjà vue ?

1310 – Alors qui est Joëlle ?

– Joëlle K., celle qui va faire des dialyses presque tous les deux jours !

– Je ne sais pas si je l'ai déjà vue Joëlle !

– Ah bah non c'est pas vous⁸ alors !

– Et elle mange avec vous alors ?

1315 – Oui, elle mange avec nous, on est quatre !

8 Trente pensionnaires du foyer ont été interviewés, j'étais accompagnée dans cette tâche par cinq étudiantes de master 1.

– Et le matin aussi ?

– Le matin, on déjeune dans notre chambre nous !

– Bah, racontez-moi justement puisque l'on parle du petit déjeuner, c'est le début de la journée.

1320 – Oui, donc, le matin, Mado elle se lève entre 9h-9h30 et puis moi ben comme je me repose le matin comme maintenant je suis en retraite, alors donc, je me repose et puis après bon, ben, je mets mes bas de contention et puis je déjeune avec elle et puis voilà !

– Et qu'est-ce que vous faites la matinée ?

1325 – Bah, la matinée, euh, je fais ma petite vaisselle après, euh, quand j'ai du linge à plier, je le plie ou alors je tricote un petit peu, ça dépend ou alors là je... comme ces jours-ci, là j'ai sorti, euh, ce qu'ils ont, ils ont changé les cars, les nouveaux cars alors comme j'avais du mal à les... j'avais tellement l'habitude avec les autres, alors j'ai téléphoné à une dame qui était déjà là en... avec les serveuses et puis comme elle a perdu sa maman, elle reste avec ses deux filles et puis moi j'avais téléphoné alors elle m'a emmenée jusqu'au marché !

1330 – D'accord, vous parlez des nouveaux cars qui descendent à Creil là ?

– Oui, voilà !

– Oui, je me suis perdue aussi en arrivant !

– Oui, on se perd !

– Ça fait pas longtemps qu'ils ont changé les cars ?

1335 – Non, non ça fait pas longtemps ! Je sais pas, ça fait au moins, je sais pas, un mois quoi...

– J'espère que je vais pas me perdre en rentrant !

– Ah ben j'espère !

– [*Je ris*] Et donc après le repas du midi vous vous occupez comment ?

1340 – Bah le repas du midi, je vais, j'ai un fauteuil pour me reposer et puis j'allume la télé alors Mado elle est sur son ordinateur et puis moi je regarde la télé avec la petite là qui parle pas : avec Dany ! Alors des fois, elle est pas contente parce qu'elle veut des... comment dire, elle veut regarder ses dessins animés !

– Dany ?

– Oui !

1345 – Elle aime bien les dessins animés ?

– Oh, elle aime bien ça ! Le matin des fois on écoute des feuillets, en ce moment on peut pas les écouter parce qu'avec les élections qu'il va y avoir, alors elle nous répond : « pas beau, pas beau, pas beau ». Alors après je lui mets ses dessins, on... parce qu'on a un premier... alors on n'a pas le premier, mais on a le deuxième !

1350 – Le deuxième quoi ?

– Feuilleton !

– Le deuxième feuilleton ?

– Ouais !

– C'est quoi comme feuilleton ?

1355 – C'est, euh, *Belle la vie* !

– *Plus belle la vie* ?

– Oui !

– Ah et vous qu'est-ce que vous aimez regarder à part *Plus belle la vie* ?

– Oh, pas grand-chose quoi ! Parce que ça a été des... ils se tuent... enfin ils font plein de

1360 choses, ils sont morts et puis après on les voit dans le paradis qui reviennent ?

– C'est dans quoi ça ?

– C'est sur la deuxième !

– La deuxième chaîne ? Ça passe l'après-midi ?

– Non, ça passe le matin ! Ouais, le matin et puis après y'en a un autre c'est *Gloire et beauté* !

1365 – Ah, oui, *Amour, gloire et beauté* !

– Voilà !

– Ça fait très longtemps que ça existe ?

– Oh, ben oui ça fait longtemps !

– On voit vieillir les personnages alors ?

1370 – Oui, oui, bah oui !

– Vous disiez que vous étiez à la retraite, donc ça veut dire que vous avez travaillé ?

– Oui, j'ai travaillé là en face !

– C'était quoi en face ?

– C'était un atelier !

1375 – Qu'est-ce que vous faisiez dans cet atelier ?

– Bah, on faisait des... on faisait des boîtes avec une... ça faisait comme une baguette alors fallait faire des coins et puis donc après bah on faisait des nylènes, on faisait des attaches, on faisait... on collait, on faisait des classeurs et puis après on a travaillé avec... vous savez les cravates des messieurs !

1380 – Hum, hum !

– Vous dites des « nylènes », c'est quoi des nylènes ?

– Des nylènes, c'est pour mettre l'électricité !

– Pour cacher les câbles ?

– Oui ! On mettait des goupilles dedans et puis après ben on les fermait sûrement, alors on en

1385 faisait je sais plus combien !

– Et ça vous plaisait de travailler ?

– Euh, oui, un peu, mais enfin fallait bien hein ? Parce que je suis arrivée ici j'avais... parce qu'avant j'étais chez les sœurs avec Mado, je l'ai connue j'avais 14 ans !

– Oui ?

1390 – Alors, donc j'ai euh, mes grands-parents parce que ma maman m'a abandonnée j'étais petite, j'avais à peine un an, c'est ma grand-mère qui a repris le relèbe et puis c'est elle qui m'a... qui m'a élevée jusqu'au bout et puis donc, euh, après ben mon grand-père il était malade donc il est décédé, après j'ai eu ma grand-mère elle était malade, elle a eu un cancer dans la bouche et puis y'avait plus que mon papa alors c'est lui qui m'a placée chez les

1395 sœurs !

– Vous aviez quel âge ?

– J'avais 14 ans quand j'ai connu Mado chez les sœurs, alors depuis ce temps-là je suis avec elle !

– D'accord !

1400 – Puis je suis arrivée ici le 29 novembre 1973 !

– En 1973 ?

– Alors tout de suite quand Mado... je suis arrivée, elle m'a reçue puis j'ai toujours mangé avec elle puis je suis toujours avec elle dans la chambre et puis là on va nous retirer parce qu'on avait 3 lits dans notre chambre et puis comme la petite Annick, je en sais pas si vous

1405 l'avez déjà vue ?

– Non, jamais !

- Non, ben c'est pas vous alors ! Alors donc elle, elle est redescendue au premier et puis ce lit-là était toujours resté là et puis les monos donc ils ont parlé, euh, c'que moi j'avais dit à la nouvelle dir... à la directrice qu'était là, Maryline qu'elle s'appelait et on avait dit : vous en
- 1410 faites pas on va vous retirer le lit tout ça et ben ces jours-ci on va nous retirer comme ça on sera à trois dans notre chambre
- D'accord, là vous avez quatre lits ?
- Oui !
- Bientôt vous en aurez trois, que votre lit à vous, donc ça fera plus d'espace !
- 1415 – Comme ça Mado, elle pourra mettre son ordinateur comme elle mettait avant à la place du lit qu'est là !
- Vous, la chambre telle qu'elle est, elle vous plaît ?
- Oui, on est bien toutes les trois !
- Qu'est-ce que vous verriez de plus ou de moins dans la chambre ?
- 1420 – Ben, je sais pas, il paraît qu'il y avait... qu'on va avoir des douches, un petit truc de toilette quoi !
- Parce que là dans la chambre, vous n'avez pas de cabinet de toilette ?
- Non, on a juste que les trois lavabos ! Y'a celui de Mado, le mien et puis celui de Dany, quoi !
- 1425 – Donc, pour les toilettes vous allez dans le couloir ?
- Oui et puis pour les douches, on va dans le couloir aussi !
- Et vous : qu'est-ce que vous, Angèle, vous aimeriez avoir dans votre chambre ?
- Ben, si on a une douche comme ça j'irai plus dans les couloirs parce que des fois quand je me lève la nuit, ça fait froid dans le couloir !
- 1430 – Ouais !
- Comme ça si on met une petite... un petit toilette et ben je serai comme ça, je serai plus qu'à me lever et puis aller quoi !
- Donc, c'est à partir de 14 ans que vous avez quitté la famille en fait ?
- Ouais, ouais !
- 1435 – Et est-ce que jusque l'âge de 14 ans, vous avez pu aller à l'école ?
- Euh... j'ai été jusqu'à... parce que j'ai... avant quand j'ai connu Mado, j'avais 14 ans j'étais chez les bonnes sœurs !

– Hum ?

1440 – Mais avant, j'ai pas pu aller beaucoup à l'école parce que j'étais toujours malade et quand j'étais, euh, chez ma grand-mère, j'ai eu un furoncle là au genou, je pouvais plus avancer, alors donc c'est ma grand-mère qui m'a soignée parce que, dans le temps, y'avait pas de docteur comme ça. Et puis, comme je pouvais pas aller à l'école, la maîtresse elle me portait mes devoirs chez nous. C'était mon papa, en ce temps-là mon papa était encore là, c'est lui qui m'aidait avec ma sœur, mais maintenant ma sœur on s'est fâchées parce que donc j'ai plus
1445 de famille ; heureusement que j'ai Mado et puis des amis ! Et donc quand mon papa il est décédé, elle voulait se marier alors moi j'ai dit non, mon papa il est pas encore enterré, tu vas pas te marier, tu te marieras quand ça fera au moins 8 jours ou je sais pas moi et ben elle a jamais voulu alors donc on s'est attra... on s'est engueulées en parlant français et puis depuis ce temps-là eh ben...

1450 – *Parce que le mariage...*

– J'ai plus rien !

– *Le mariage était prévu avant que le papa décède ?*

– Voilà !

– *D'accord !*

1455 – Et puis comme mon papa il était à l'hôpital, il est mort d'une cirrhose du foie alors donc comme mon papa il était à l'hôpital, on allait le voir tout ça, oui ma sœur aussi, et puis après on nous a annoncé qu'il était décédé eh ben...

– *Comment il a attrapé cette cirrhose ?*

1460 – Ben je sais pas, c'est une maladie, je ne sais pas, pourtant il ne buvait pas... Je ne sais pas pourquoi.

– *Et votre maman, est-ce que vous avez eu des nouvelles après qu'elle vous ait abandonnée ?*

1465 – Non, une fois ma sœur m'a appelé pour me dire « Tu sais, ta maman elle vieillit, enfin, tu pourrais... » Puis elle voulait que je paye la maison, mais moi je ne pouvais pas payer la maison, je n'avais pas de sous. Ma sœur elle m'écrivait tout le temps, elle me téléphonait, elle m'insultait au téléphone tout ça et comme j'avais prévenu la direction, elle faisait attention...
ça coupe que... et comme Mado elle me connaissait déjà, alors... une fois elle lui a dit « écoute laisse ta sœur tranquille, elle ne t'a rien fait, elle est bien ici » et puis tout ça... et puis c'est comme ça et ben on se parle plus.

– Parce qu'elle, elle a gardé des contacts avec votre maman ?

1470 – Oui, voilà et puis comme ma maman après elle est décédée, elle est décédée dans une maison de retraite, elle voulait que j'aille à l'enterrement. Alors moi je dis que ce n'est pas la peine, moi je ne l'ai pas connue, j'y vais pas !

– Donc votre sœur, elle elle a été élevée par sa maman ?

– Oui, voilà !

1475 – Et est-ce que vous savez... ? Vous me dites si je vais trop loin, si je suis trop indiscrète, vous n'hésitez pas !

– Oui, oui !

– Euh... est-ce que vous savez pourquoi votre maman, euh, vous... vous a abandonnée ?

1480 – Ben, parce que c'est à dire, elle a élevé ma sœur Nicole, après mon frère, puis mon frère était pas... un peu... si vous voulez il [*silence*]... il était un petit peu... il avait pas beaucoup de mémoire comme moi, mais maintenant ça commence à venir là la mémoire. Alors donc, elle était sympa avec ma sœur et puis c'est-à-dire ma sœur elle était norm... ma sœur elle a été la première, après c'est mon frère le deuxième, puis moi, c'est moi que j'ai fermé la porte comme on dit et puis je sais pas... Elle s'entendait plus avec mon papa, tout ça alors elle nous
1485 a... elle m'a abandonnée j'avais à peine un mois !

– Elle vous a laissée chez votre grand-mère ?

– Oui, voilà ! Et puis après bon ben, elle est retournée dans son pays et puis parce que moi je suis... j'étais née en Alsace !

– Hmm, hmm ?

1490 – Et donc après, d'Alsace, euh, on a... on a été à Blanc-Mesnil, on appelait ça. Alors donc je vivais chez ma grand-mère là et puis après bon ma mère, je ne sais pas elle est partie et puis c'est là qu'elle... que j'ai plus de contact avec elle !

– Quand vous dites qu'elle est rentrée dans son pays c'est... ?

1495 – Oui, elle est rentrée dans son pays, c'est un drôle de nom. Oui, c'est dans son pays, je ne sais pas, c'est un drôle de pays, à Pinou ou je en sais pas où !

– C'est en France ou vous parlez d'un autre pays ?

– Non, c'est pas en France c'est dans un autre pays !

– Pinou vous dites ?

– Oui, alors je ne sais pas ! Et puis donc quand c'est comme ça ben bon mon papa il me dit
1500 ben bon je vais t'élever jusqu'au bout parce qu'après ma grand-mère, donc, elle est décédée,
mon grand-père est décédé, après y'a eu mon frère qu'est décédé et y'avait que ma sœur qui
est restée !

– Nicole donc ?

– Ouais, ouais, et puis donc on s'est disputées et puis tout ça, elle m'a envoyé des lettres puis
1505 des lettres et puis...

– Elle est plus vieille que vous Nicole ?

– Oui, oui ! Elle était plus vieille que moi elle !

– Elle est toujours en vie ?

– Oui, elle est toujours en vie mais j'espère qu'elle est toute en vie puisque j'ai plus de
1510 nouvelles !

– Est-ce que vous avez des visites ici ?

– Des visites ?

– Des visites d'amis euh...

– Oh, ben oui ! y'a Mado, elle nous a fait... mais maintenant elle peut plus venir la pauvre
1515 dame parce qu'elle a la maladie du cœur, elle a comme un... comment vous appelez ça ? Un
*expecteur*⁹, c'est comme une petite plaque que l'on a mis à son cœur !

– C'est une petite pile ?

– Oui, voilà une petite pile ! Alors, donc quand... parce que c'est avec cette dame-là... on l'a
déjà rencontrée en vacances avec elle et puis depuis ce temps-là et ben elle nous téléphone,
1520 elle nous... elle nous envoie du chocolat, elle nous envoie des gâteaux, elle nous envoie des
habits !

– Hmm, hmm ?

– Puis avant elle vient un peu nous voir, mais maintenant elle peut plus puis elle nous
téléphone de temps en temps, voilà !

1525 – C'est la seule visite que vous aviez ?

– Oui, oui !

– Donc, là actuellement, vous n'avez pas de visite ?

9 Elle voulait parler d'un pacemaker.

– Ben non non, là actuellement non on n'a pas... alors des fois ben... puis je sors beaucoup, je vais faire les courses, je vais... puis l'après-midi je me repose, euh, je tricote, ça dépend
1530 que... comme je suis quoi. Et après ben le, le lun..., le mardi et le jeudi je vais laver le linge en bas et puis je le remonte et après ben le lendemain je le plie !

– D'accord, vous lavez vous-même votre linge alors ?

– Oui !

– Vous ne le laissez à personne ?

1535 – Non ! Mais maintenant j'en mets un peu beaucoup comme les pulls... Là, ce pull-là, je le mets en bas ; mes pantalons, je les mets en bas, ça dépend s'ils sont trop neufs, je les lave, mais autrement eh ben les autres... Comme les gros pulls, les gros pulls d'hiver c'est... Avant je pouvais les laver, mais maintenant, je peux plus à cause de mes doigts alors, donc je mets en bas.

1540 – D'accord !

– Et ça revient le vendredi !

– Parce que vous... vous avez le droit d'utiliser... vous pouvez utiliser seule la machine en bas ?

– Oui, oui !

1545 – D'accord !

– Et puis maintenant, on a de la lessive parce qu'avant on l'achetait la lessive, mais maintenant on nous laisse avec notre directrice Madame Allouch elle a fait dire à la lingerie qu'il fallait nous laisser de la lessive en bas comme ça on paye moins !

– Donc vos pulls vous pouvez les mettre dans la machine et les laver ?

1550 – Oui, oui !

– D'accord, mais avant vous les laviez dans la main ?

– Avant, elle elle lavait à la main !

– Oh dis donc !

– Oui ! Nos draps c'est pareil, on change nos draps tous les 15 jours et on les met en bas puis
1555 ils reviennent !

– D'accord !

– Hum !

– Et c'est... c'est la lingère donc qui lave les draps ?

– Oui, c'est la lingère !

1560 – Et vous, vous lavez en fait vos pantalons neufs, vos maillots ?

– Oui, oui, oui !

– Et vous les repassez ?

– Non, je ne les repasse pas !

– Non ?

1565 – Non ! Parce que, elle disait Mado... Elle me faisait rire et puis c'était vrai ça... Parce qu'une fois Mado, elle me dit « oh c'est pas beau, c'est pas repassé » alors elle me dit « si tu veux, tu mets une bouillotte, tu fais chauffer une bouillotte et puis tu mets la bouillotte sur ton linge puis en effet ça repasse ». Et puis un jour chez les bonnes sœurs, ils voulaient pas qu'on repasse le linge, alors on pliait le linge, par exemple nos petites culottes ou petites chemises, 1570 on les mettait en dessous de nous et puis on s'assied dessus !

– Ah, oui c'est système D ! *[Rires]*

– Et, puis voilà ! Ben des fois c'est ça que je fais !

– Et donc chez les sœurs, vous êtes restée combien d'années ?

– Oh je suis restée... Mado elle est venue ici au mois d'octobre, ben je me rappelle plus de la 1575 date... Après y'a la petite Dany qu'est venue au mois d'août parce que Dany je l'ai connue toute petite aussi, elle avait six ans quand je l'ai connue !

– Chez les sœurs ?

– Chez les sœurs, oui ! Alors, donc chez les sœurs, je travaillais, je travaillais, je travaillais... On avait un grand couloir plus grand que ça alors c'est moi qui lavait par terre, qui essuie les 1580 poussières tout ça, je n'arrêtais pas et puis un jour la tante à Mado qui était religieuse, maintenant qui est décédée, a dit « attends je vais pas te laisser Angèle toute seule, je vais te la ramener ici » et donc un jour elle m'écrit et elle me dit « tu sais Angèle, tu vas aller retrouver Mado ». Alors, j'étais contente et je suis partie en cachette, les bonnes sœurs, elles savaient pas que j'étais là !

1585 – Quand vous dites que vous êtes partie en cachette, vous vous êtes sauvée ?

– Oui ! Je me suis sauvée avec une autre copine qui m'a ramenée ici !

– Et ici, ils savaient que vous vous étiez sauvée chez les sœurs ?

– Oui, ils le savent !

– Et ici qu'est-ce qu'ils en pensaient ?

1590 – Ben, ils disaient que c'était vrai parce qu'ils me faisaient trop travailler, jamais ils me portaient... parce qu'avant on n'avait pas de soulèves malades !

– Hum ?

– Par exemple les handicapés comme Patrick, par exemple, si par exemple s'il est lourd, on le portait... on le hissait avec un soulève malade !

1595 – Ouais !

– Mais nous on en avait pas ! Une fois j'ai porté une fille qu'était forte. Alors, elle était tellement forte que son lit... alors j'avais mon poignet comme ça, mon poignet il a été écrasé en dessous le lit !

– Mais pourquoi...

1600 – Puis, j'ai eu mal, j'ai même encore la cicatrice !

– Oui et pourquoi les sœurs vous faisaient travailler comme ça ?

– Ben parce qu'ils voulaient rien faire sûrement !

– Vous étiez la seule à travailler comme ça ?

– Non, y'en avait plusieurs, oui !

1605 – Et vous avez des nouvelles des autres pensionnaires de chez les sœurs ?

– Non, non, non, mais pareil ça a changé alors je sais pas, mais comme je veux pas y retourner : on est bien ici !

– Si vous êtes bien, on comprend !

– Ben, oui !

1610 – Et vous, qu'est-ce que vous faites, est-ce que vous avez des activités, euh, sportives, euh, loisirs ?

– Oui, là, euh, y'a comment qu'elle s'appelle, Zabou la monitrice, enfin elle est de sport et ben moi je fais... On va bientôt y aller quand il va faire beau là... Je fais, vous savez on appelle ça la boutcha, mais c'est comme de la pétanque !

1615 – La boccia¹⁰ ?

10 Il s'agit de la boccia, une variante de la pétanque, devenue un sport officiel des Jeux paralympiques depuis 1984. Elle est pratiquée par d'autres membres du foyer, notamment Mauricette, qui m'en avait appris l'existence lors de ma précédente visite.

- La boutcha, alors on appelle ça et ouais... alors presque tous les 15 jours on y va amis là on y a pas été encore parce qu'elle a beaucoup de sport là. Là elle est partie avec les autres filles qu'elle emmène quoi, elles ont l'habitude !
- Ça vous plaît la boccia ?
- 1620 – Oui, très bien même !
- Vous faites des compétitions ?
- Euh... une fois on en a fait !
- Avec tous les résidents du foyer ?
- Non, mais ça dépend parce que y'a des fois qui y'en a qui veulent pas y aller ou qui veut y aller alors comme ça me plaît alors j'y vais !
- 1625 – Hum ? [silence]. Donc, d'après ce que j'ai compris, chez les sœurs, y'avait pas que des personnes handicapées alors ?
- Non, non !
- Y'avait aussi des enfants abandonnés ?
- 1630 – Oui, y'avait aussi des enfants abandonnés, y'en avait même qui perdaient la tête quoi !
- Ouais et comment vous vous avez fait pour venir ici, puisque ici, c'est réservé à des personnes handicapées, y'a pas eu trop de mal à...
- Et ben parce que j'avais plus personne !
- Parce que vous étiez seule. ?
- 1635 – J'étais seule !
- Et plus personne autour de vous ?
- Oui, voilà et c'est comme ça que j'ai connu Mado !
- Et vous quel...
- Et j'ai connu des autres, j'ai connu une personne qui était... C'est moi qui s'en occupait et ben... Et puis elle est décédée elle, elle était no..., elle était venue ici avec nous !
- 1640 – Et elle venait d'où cette personne ?
- Ben de chez les sœurs !
- Ah de chez les sœurs, ah d'accord et donc y'avait Dany qui venait des chez les sœurs, y'avait Mado et puis...
- 1645 – Et puis y'avait Françoise !
- Y'avait Françoise !

– Ouais, elle est décédée la pauvre. Elle est décédée ici le jour de... je crois que ça fait déjà deux ans qu'elle est décédée parce que le jour de... la veille de Noël, on avait fait un petit spectacle puis elle dansait avec... et puis le jour de Noël et ben on l'a retrouvée morte sur les
1650 toilettes !

– Elle est décédée de quoi ?

– [Silence]. Je sais pas !

– Elle avait un handicap particulier ?

– Oui, elle était très très nerveuse !

1655 – Ah !

– Voilà !

– Et comme ça fait un moment que vous êtes ici, depuis 1973...

– Oh, oui, ça fait un petit moment !

– Vous avez dû en voir défiler du personnel, des résidents...

1660 – Oui, oui !

– Et alors comment vous vivez ça vous, le fait que... de... de voir les... le personnel partir, changer, de voir certains résidents qui meurent ?

– Et ben ça nous fait de la peine. Là, comme y'avait un résident qu'était venu ici, il vivait chez son pap et puis donc il était venu, ça faisait déjà dix ans qu'il était avec nous et donc,
1665 euh, il était bien quoi, on s'amusait bien avec lui, il racontait plein de blagues, tout ça et puis un beau jour il a fait... Parce qu'il était myopathique comme Mado et puis donc, un jour, il se plaignait qu'il avait mal à son cœur puis on lui a mis une pile dans son cœur puis ça a été, et puis un beau jour il a fait une... alors comment vous appelez ça ? Une... une pleumonie je sais pas, une pneuneunie ?

1670 – Une pneumonie ?

– Voilà ! Et donc on était obligé de l'emmenner à l'hôpital et... parce qu'il pouvait plus respirer et puis après il est revenu et après il est retourné et il avait même été à l'hôpital de Creil, là au CH. Puis, on allait le voir et il en avait marre, il dit « Oh, quand est-ce que je vais revenir, j'en ai marre » tout ça... puis on lui a remis une pile, on lui avait changé et puis un
1675 beau jour on l'a emmené à Paris et puis il était, euh, sur... il vivait artificiel, il pouvait plus rien faire quoi, il pouvait plus manger, il pouvait plus aller aux toilettes, tout ça. Et puis on est venu le voir avec Maryline, celle qu'était avant. Ça nous a fait de la peine parce qu'on l'a vu

souffrir et le lendemain il était décédé et puis on en reparle encore, on a des photos et ça nous fait de la peine de le regarder, mais enfin... [silence] et puis moi je l'aimais bien parce que
1680 des fois il me parlait, il nous faisait toujours rire quoi [silence]. Hum... et puis à table ça nous fait drôle bien sûr on parle, on rit, mais c'est pas pareil !

– Il mangeait avec vous ?

– Oui, oui, oui il mangeait avec nous. Y'avait les tables, euh, en long, ils étaient pas comme ça... alors... puis des fois on y pense, là jeudi on va y aller avec une personne, enfin une
1685 mono, on va aller au cimetière lui porter une petite fleur !

– Hmm, hmm ?

– Hum ! Ouais ! [Silence.]

– Est-ce qu'ici, vous recevez du courrier vous ?

– Oui !

1690 – Oui ? Vous avez une boîte aux lettres, comment ça se passe ?

– Oui, oui... Parce que c'est-à-dire qu'avant, elle mettait dans la boîte aux lettres et puis maintenant comme la personne, Nicole, je sais pas si vous la connaissez, elle est pas bien, elle est malade, alors donc maintenant c'est la sous-directrice qui nous l'apporte !

– Elle vous le met dans votre chambre ou dans votre boîte ?

1695 – Non, elle nous l'apporte dans votre chambre !

– Dans votre chambre ?

– Oui, dans notre chambre !

– Donc vous n'ouvrez plus votre boîte à lettres alors ?

– Non, non !

1700 – Et Nicole faisait partie du personnel ?

– Non, non, c'est une résidente comme moi !

– Oui !

– Oui, oui, hum !

– Vous préférez quoi pour votre courrier, qu'est-ce que vous préférez vous ?

1705 – Eh ben je préfère qu'on me mette là sur le... dans la chambre quoi !

– Hmm.

– Puis quand on est pas là, bon ben, par exemple si c'est des factures comme le transport, comme nos banques qu'on reçoit de la caisse d'épargne, le moniteur qui est là ou la monitrice, elle nous aide à l'ouvrir et puis il nous fait les chèques, tout ça...

1710 – Elle vous aide à l'ouvrir ?

– Oui, oui !

– Euh... parce que vous ne pouvez pas l'ouvrir toute seule ça ?

– Oui, on peut l'ouvrir, mais quand c'est des factures, moi j'y comprends rien !

– Ah, vous voulez comprendre ce que vous payez ?

1715 – Voilà !

– D'accord !

– Et puis pour les vacances, ben c'est... On a... Cette année on va y aller encore... On retourne où c'est qu'on a été l'année dernière parce qu'on aimait bien !

– Vous étiez où l'année dernière ?

1720 – En Normandie à Cotentin !

– Dans le Cotentin, d'accord, ah !

– Oui, voilà ! Alors, donc cette année on y retourne encore !

– En juillet ou en août ?

– On y va le 21 juillet jusqu'au 4 août !

1725 – D'accord, une quinzaine de jours en fait ?

– Ouais, ouais ! Nos places sont déjà réservées avant !

– Ça vous fait plaisir de partir ?

– Ah, oui je suis bien contente de partir parce que y'a des fois j'en ai ras le bol ici ! Ouais, hum !

1730 – Ça va vous faire une bouffée d'oxygène !

– Ouais !

– Est-ce qu'il y a des choses que vous aimeriez faire, mais que vous ne pouvez pas faire ? Est-ce qu'il y a des choses que vous voudriez faire, mais que vous ne pouvez pas faire soit pour des questions d'argent ou pour des questions...

1735 – Oh, oui pour ça comme je connais pas assez l'argent moi, alors c'est mon moniteur qui m'apprend, par exemple pour les vacances, il m'a dit ben tiens tu vois t'as payé parce qu'on donne des arrhes alors il m'a dit par exemple « je t'ai fait un chèque au mois de février et

maintenant faudra que tu repaies au mois de juillet ». Alors, après on les envoie et après ben après ce sera pour le mois de juin puis après ben on verra pour venir !

1740 – Et c'est vous qui signez vos chèques ?

– Ah, oui c'est moi qui signe les chèques !

– Les moniteurs aident à les remplir ?

– Oui, il me le remplit et c'est moi qui le signe !

– Et vous ça vous plairait de savoir compter l'argent ?

1745 – Ben, oui hein ! y'a une monitrice qui devait m'apprendre, mais... c'est un jeu de ses filles qu'elle apprend !

– Hum ?

– Alors, un jour elle voulait puis je sais pas elle l'a pas amené alors... on verra bien si un jour elle l'amène !

1750 – Elle a peut-être oublié ?

– Peut-être !

– Faut peut-être que vous le lui rappeliez !

– Ben oui je lui ai rappelé !

– Et y'a d'autres choses comme ça que vous voudriez faire et que vous ne pouvez pas faire ?

1755 – Ça dépend des choses, par exemple moi comme j'aime bien sortir alors...

– Qu'est-ce que vous aimez faire quand vous sortez ?

– Ben, je fais des courses ou alors je rencontre des dames que je connaissais parce qu'avant j'avais un petit chien avant et c'est moi qui allais le balader parce qu'en ce temps-là j'étais jeune, alors je rencontrais des dames, tout ça qui... On parlait puis des fois, je les rencontre

1760 puis... Comme là, hier c'est... J'ai rencontré une petite... Non, c'est avant hier... J'ai rencontré une dame qui avait deux petites jumelles, ils avaient quatre ans et ben maintenant ils sont grandes alors l'autre jour je discutais un petit peu avec eux et puis après ils sont repartis parce que sa mère il les attendait !

– Ah, vous commencez un peu à connaître tout le monde alors depuis le temps ?

1765 – Oui !

– Vous les avez vu grandir !

– Alors des fois, Mado, y'a Mado elle m'a acheté... un téléphone et le moniteur il m'a fait par exemple Mado, il m'a fait Mado portable ou Mado le fixe !

– Comme ça vous appuyez dessus ?

1770 – Oui, j'appuie dessus et comme ça je l'appelle. Par exemple, l'autre... Tous les 15 jours, on va à l'APF¹¹ alors par exemple, si... ces jours-ci Mado a pas été à cause de son pied, puis elle a eu une bronchite alors donc comme je suis là-bas je dis « Mado je suis là, je joue, on discute et puis on monte dans le camion, puis j'arrive » ; alors elle sait où c'est que je suis et par exemple, si je sors... par exemple, en bas de Creil ou faire des courses à [nom inaudible] je dis Mado je monte dans le car parce qu'elle s'inquiète tout le temps. Elle s'inquiétait, elle croyait que... comme elle sait que des fois je fais pas attention, je traverse comme ça et puis maintenant ben je lui dis « là Mado j'arrive, t'inquiète pas ! ».

– Qu'est-ce que vous faites à l'APF ?

1780 – Ben, on fait des jeux, on fait des jeux et puis des fois, ben, elle s'occupe de nos vacances quoi ! Ça dépend, ça dépend de ce qu'on fait, mais on fait des jeux, après on va... on reste jusqu'à 4 heures et puis alors on fait des jeux puis entre deux on prend un café puis on prend un petit goûter puis on rentre.

– Vous vous voyez vivre où plus tard ?

– Pff... moi je sais pas !

1785 – Comment vous voyez votre avenir ?

– Ben, je reste ici parce que je peux pas aller... On peut pas aller... Je peux pas aller dans une... un appartement !

– Pourquoi ?

– Parce que je saurais pas assez... je suis pas assez dégourdie quoi !

1790 – Qu'est-ce qui faudrait pour aller dans un appartement ?

– Et, ben par exemple, si jamais on est malade ou je sais pas... on aura peut-être une infirmière, mais pour faire les courses tout ça et pour faire les comptes, je pourrais pas faire tout seul !

1795 – Y'a pas des gens qui sont en appartement et qui ont quelqu'un qui vient justement les aider pour ça, une fois par mois ?

– Ben, je sais pas !

11 Association des Paralysés de France.

– Parce que ne pas savoir faire ses comptes, c'est pas un handicap qui évite d'avoir un appartement. Je pense que parfois y'a des animateurs ou des monitrices, moniteurs qui sont là pour accompagner justement.

1800 – Oui !

– Aider à faire les comptes, euh, mais sinon vous savez faire la cuisine ?

– Un peu, oui ! Oui, je sais faire la cuisine un peu parce qu'on avait appris quand on était chez les bonnes sœurs quoi !

– Hmm, hmm.

1805 – On avait appris un peu et puis quand je suis venue ici, Mado elle savait la faire parce qu'avant elle pouvait ! On avait un bidet, on mettait une planche dessus, on avait un petit réchaud et on se faisait des...

– C'était où que vous aviez ça ?

– Ici, en haut, mais maintenant on n'a plus le droit !

1810 – Pour des questions de sécurité, j'imagine ?

– Oui, à part le café si on veut faire du café là on peut !

– Hmm.

– Mais autrement pour faire la cuisine on n'a plus le droit !

– Donc, si vous recevez quelqu'un vous pouvez lui offrir un café ?

1815 – Oui ! Par exemple, la sœur de la petite Dany, elle vient et ben elle apporte tout ce qu'il faut ou alors je vais au marché, j'achète un poulet ou des pommes de terre, ça dépend. La dernière fois, elle est venue, elle a apporté un rosbif parce qu'à chaque fois elle apporte à manger, comme ça et ben... on fait des trucs quoi !

– Dans votre chambre ?

1820 – Dans notre chambre oui !

– Comme ça vous cuisinez pas mais vous pouvez manger ?

– Ben, oui, voilà.

– Et c'est vous qui pensez que vous n'êtes pas assez dégourdie ?

– Ouais ! Enfin, moi, Mado, je sais que quand je l'ai connue, elle m'a dégourdie, mais je suis

1825 pas assez, euh, étonomme quoi qu'on me dit

– Pas assez autonome ?

– Oui !

- Mais vous imaginez que vous êtes dégourdie, que... qu'est-ce qui vous ferait vraiment plaisir... comment vous aimeriez finir votre vie ou plutôt continuer votre vie, c'est plus positif ?
- 1830 – Oh, je sais pas... pas grand-chose quoi parce que je suis pas... Je sais pas un château...
– *[Rires]*.
– Ben, un château, je voudrais bien aller en château, mais c'est un peu dur quoi ! Ou alors il faudrait quelqu'un avec moi !
- 1835 – Vous avez toujours en fait été avec Dany et Mado ?
– Oui !
– Dans la chambre ?
– Oui !
– Toujours la même chambre ?
- 1840 – Oui, toujours ! Et puis on avait une copine aussi !
– Qu'est repartie chez elle, c'est ça ?
– Qu'est repartie chez elle et elle vient en vacances avec nous ! Elle vient la veille et puis on tâche de la coucher chez quelqu'un. Cette année, ça va être difficile parce que la personne qui la prenait, elle en veut plus alors...
- 1845 – Quelle était la personne qui la prenait ?
– C'était une dame du dehors et puis je sais pas...
– Ah d'accord !
– C'est une handicapée puis je sais pas !
– Et ici, c'est pas possible ?
- 1850 – Ben je sais pas, j'ai envie de demander à la directrice, mais... je sais pas !
– Vous avez une chambre ici pour accueillir ?
– Ben, non justement ils sont en train d'en faire... On appelle ça des chambres... Ils font des réunions de pilotage !
– Oui ?
- 1855 – Et puis justement, on a demandé une chambre des visites !
– Ouais ?
– Alors je crois que ça va se faire !

- Parce que ça vous permettrait en fait de recevoir cette dame, aussi? Elle pourra venir vous voir ?
- 1860 – Ben, oui ! Comme là, elle devait venir pour l’anniversaire à Dany, c’était le 18, elle voulait venir, mais...
- Le 18 avril ?
- Oui !
- Et elle peut pas parce que y’pas d’hébergement, parce qu’elle habite loin?
- 1865 – Et je voulais la faire coucher à l’hôtel en bas, mais elle a peur : toute seule !
- Oui ? Elle est handicapée cette dame ?
- Elle a une *[mot inaudible]*... elle a sa main comme ça !
- Ah, d’accord et elle marche ?
- Oui, elle marche !
- 1870 – D’accord !
- Ben, oui, mais on peut pas la... mais je vais tacher de demander à la directrice !
- Hmm !
- Si on peut pas la coucher !
- Elle dormait dans votre chambre avant cette dame ?
- 1875 – Oui, oui ! Oui, elle dormait dans notre chambre ! *[Silence]*.
- Et votre petit bonheur dans la vie c’est quoi ?
- Mon petit bonheur ? Moi c’est de sortir !
- C’est de sortir ?
- Moi, j’aime bien sortir parce qu’un jour, y’avait tombé de la neige et Mado elle me dit « Tu veux sortir, faut pas sortir, tu vas glisser sur la neige. » J’étais embêtée parce que je pouvais pas sortir !
- 1880 – Vous sortez tous les jours ?
- Oh, presque !
- Vous aimez marcher ?
- 1885 – Oh, oui j’aime bien marcher !
- QQ’est-ce qui vous plaît dans le fait de sortir ?

– Ben, c'est pour voir des gens du dehors, par exemple, je fais des courses et comme maintenant y'a un petit primeur à côté alors des fois j'y vais et peut-être que là quand vous allez être partie je vais y aller, on verra bien !

1890 – Ça ferme à quelle heure ?

– Oh ça ferme pas, ça ferme qu'à 8h du soir !

– Ah !

– C'est ouvert tous les jours même le dimanche !

– Et vous achetez quoi chez le primeur ?

1895 – Ben, ça dépend, des fois j'achète des compotes, j'achète du lait, j'achète du fromage parce qu'on aime bien le fromage, des petites choses comme ça quoi !

– Et quand vous faites vos courses, vous savez vérifier comment on rend la monnaie ?

– Oui, je commence. Par exemple, si j'ai pas de la monnaie alors je le mets sur le comptoir et il me rend bien ce qu'il me doit et il donne le petit ticket !

1900 – D'accord, comme ça vous vérifiez !

– Ouais, ouais, ouais !

– Vous avez d'autres choses à me dire sur la façon dont vous voyez votre avenir, qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

– Ben, je vous dis : sortir !

1905 – Sortir ?

– Oui !

– Tant qu'on ne vous empêche pas de sortir tout va bien ?

– Oui, si on m'empêche de sortir alors là je suis malheureuse ! *[Rires]* Ouais, mais en ce moment je sors moins parce que comme j'ai de l'arthrose dans le talon et quand je marche de

1910 trop j'ai mal à la jambe, ça me prend jusqu'à dans le genou, là. Là, ça a l'air de se passer, mais la semaine qu'est passée, là, j'avais mal je ne pouvais plus marcher alors de temps en temps comme y'a des bancs dans les rues alors je m'assois cinq minutes. Puis Mado elle me dit « oh, t'étais longue », c'est pour ça que je prends mon téléphone, je me repose et puis après j'arrive !

1915 – Bon, en tout cas Angèle je vous remercie de m'avoir donné de votre temps !

– Oui !

– Donc, l'entretien je vais le retranscrire, c'est à dire je vais le recopier à la main... le taper sur mon ordinateur je veux dire. Je vais vous enregistrer, ce qu'on a enregistré là, sur un petit CD qui sera pour vous.

1920 – Oui !

– Parce qu'en fait, c'est comme si vous me prêtiez votre parole et je vous la rends : c'est à vous, c'est votre parole !

– Oui !

– Merci encore Angèle !

1925 – De rien ! »

4. Retranscription de l'entretien avec Patrick

(Réalisé en salle à manger du foyer Étincelle, à Creil, le 14 avril 2012.)

« Alors, Patrick, déjà merci de m'avoir donné un peu de votre temps. J'aimerais savoir quel âge vous avez ?

– J'ai 50 ans !

1930 – 50 ans ? Et on est dans quelle pièce ici ?

– La salle à manger !

– Vous prenez tous vos repas ici ?

– À cette table !

– À cette table là-bas ?

1935 – Oui !

– D'accord ! Et vous, vous êtes en chambre individuelle ?

– Individuelle !

– Depuis que vous êtes arrivé ici ?

– Non, j'y étais six mois après !

1940 – Six mois après votre arrivée, vous étiez en chambre individuelle, donc, au début, vous étiez en chambre collective : quatre alors vous étiez quatre ?

– Après mon CFG !

– Attendez [*je rapproche ma chaise car il est très difficile d'entendre mon interlocuteur et j'ai peur de ne rien comprendre*].

1945 – Je suis en chambre individuelle depuis que j'ai mon CFG !

– Ah, le CFG c'est certificat de formation générale, c'est ça CFG ? Un certificat de formation générale. Depuis que vous avez votre CFG, donc vous êtes en chambre individuelle !

– Oui !

– Y'a un rapport entre le CFG et avoir le droit d'être en chambre individuelle ?

1950 – Je m'entendais pas à quatre !

– Ah, vous ne vous entendiez pas à quatre, d'accord ! Donc, vous préférez la chambre individuelle ?

- Oui, c'est ça !
- Elle vous plaît votre chambre ?
- 1955 – Non, non, non !
- Non ?
- Elle est trop petite !
- Elle est trop petite ?¹²
- Le lit touche presque le lavabo, y'a qu'un mètre de distance depuis le lavabo !
- 1960 – Le lit touche le lavabo ?
- Y'a un mètre de distance, un mètre et le lit comment dire [*mot inaudible*].
- Et... pardon ?
- Le lit et la commode...
- La commode ?
- 1965 – Y'a 50 cm, 50 cm !
- 50 cm ? D'accord, le lit est trop proche du lavabo et la commode elle est trop proche du lit ?
- Hum, hum !
- Et vous, avec votre fauteuil vous pouvez bouger ?
- Non ! Ça tourne pas !
- 1970 – Et comment vous...qu'est-ce que vous aimeriez avoir comme chambre ?
- Une grande chambre !
- Une grande chambre !
- Avec w.c., j'ai pas de w.c. !
- Vous allez où aux w.c. alors ?
- 1975 – À côté en fauteuil !
- Dans le couloir avec le fauteuil ?
- Hum !
- Et la douche ?
- Pareil, avec le fauteuil !
- 1980 – Donc, votre chambre vous aimeriez l'avoir plus grande...
- Avec douche des w.c. !

12 Durant tout l'entretien, je vais souvent répéter ce que me dit Patrick, l'audition était très difficile, et je préférais m'assurer que je comprenais bien ce qu'il me disait.

- Avec la douche et w.c. ?
- Hum !
- Vous aimeriez quoi d'autre vous ?
- 1985 – Euh, une chambre plus, plus...
 - Plus grande ? Et vous qu'est-ce que vous pouvez faire tout seul ?
 - Me laver le matin, mais il me faut de l'aide pour le dos et la tête !
 - Pour le dos ? Il faut de l'aide pour le dos ?
 - C'est tout !
- 1990 – Et la tête, il faut de l'aide pour laver la tête ?
 - Oui, c'est tout !
 - D'accord ! OK ! Donc, votre chambre, c'est vous qui l'avez décorée ?
 - Non, ma famille !
 - Votre famille ? Et ça vous plaît ? *[Silence]*. La décoration, ça vous plaît ?
- 1995 – Oui !
 - Ouais ? Vous passez beaucoup de temps dans votre chambre ?
 - Je fais la kiné, lundi, mardi et jeudi !
 - D'accord, trois fois par semaine la kiné ?
 - Et c'est pas assez !
- 2000 – C'est pas assez ?
 - Pas sérieux !
 - C'est pas sérieux ?
 - Ils veulent m'opérer à Paris !
 - Il veut qu'on vous opère à Paris ?
- 2005 – Tout ça, tout ça *[il me montre son côté gauche]*.
 - Le kiné veut qu'on vous opère à Paris, la jambe et le bras ?
 - Et le bras, pour quitter le fauteuil !
 - Pour quitter le fauteuil ?
 - Parce que j'ai pas d'équilibre !
- 2010 – Et vous pourrez remarcher ?
 - Comme toi !
 - Comme moi ?

- Ici, à Paris !
- Et vous allez y aller ?
- 2015 – Ils veulent pas ils disent ?
- Ils veulent pas ?
- Ma famille veut, mais pas ici !
- Ta... euh, votre famille veut bien, mais Étincelle ne veut pas ?
- Hum !
- 2020 – Pourquoi ? *[Nous sommes interrompus par un membre du personnel qui lance un joyeux « Bonjour Patrick ! »]* Alors, donc, Patrick, vous me disiez votre famille veut bien ?
- Me faire opérer, oui !
- Mais ici et pourquoi...
- Tout ça, tout ça !
- 2025 – Tout ça ! Mais pourquoi ici c'est qui ici ?
- À Paris !
- Oui, à Paris pour vous faire opérer ?
- Ils veulent mais ils veulent pas ici !
- Et pourquoi ?
- 2030 – Je sais pas !
- Vous savez pas ? C'est qui ils, c'est le médecin ?
- L'infirmière !
- L'infirmière d'ici ?
- Les monos aussi !
- 2035 – Comment ?
- Le mono aussi !
- Les monos aussi ? Mais pourquoi ? Pourquoi ils veulent pas ?
- Parce que !
- Vous savez pas ? Faudrait leur demander pourquoi ? Que vous compreniez pourquoi !
- 2040 – Ils veulent pas...ici... accident *[je ne comprends pas ce qu'il me dit]*.
- Ils veulent pas que ?
- Que je parte...*[mot inaudible]*.
- Ils veulent pas que vous partiez d'ici... ?

– *[Inaudible.]*

2045 – Parce que vous ?

– Parce que je travaille !

– Parce que vous travaillez ?

– À la... *[inaudible]*.

– À la chaîne ?

2050 – La...les tableaux...couleur *[inaudible]*.

– Des tableaux de couleur...

– De la peinture sur soie !

– Ah, de la peinture sur soie ? Oui, mais faire de la peinture sur soie ne vous empêche pas de partir vous faire opérer ?

2055 – Non !

– Non ? Alors, donc, ici vous avez des activités alors ? De la peinture sur soie ?

– Hum, hum !

– Vous faites quoi d'autre ?

– Tir à la carabine à l'extérieur !

2060 – Tir à la carabine à l'extérieur ?

– Foot fauteuil !

– Foot fauteuil !

– Tennis !

– Tennis ?

2065 – Du ping-pong !

– Ping-pong ? Tennis de table, ping-pong ! Ben, ça fait pas mal de choses ? Ça vous fait de bonnes semaines !

– Hum !

– Trois fois le kiné plus toutes ces activités !

2070 – Hum, hum ! Mais en fauteuil !

– En fauteuil, oui ! Et vous, qu'est-ce que vous en pensez de cette opération ?

– *[Enregistrement inaudible]* ... ça et plus ça, tout ça...

– Vous aimeriez ?

– *[Inaudible]* l'épaule et le dos, pour retrouver l'équilibre et marcher !

- 2075 – Ça fait combien de temps que vous êtes ici ?
– *[Inaudible]*.
– Combien ? Dix mois ?
– Dix-neuf ans !
– Dix-neuf ans ? Ça fait dix-neuf ans que vous êtes ici ?
- 2080 – Avant je travaillais là en stage, en stage au CAT *[Il me montre l'extérieur]*.
– D'accord, et vous ne travaillez plus au CAT ?
– Non !
– Pourquoi ?
– Parce que j'allais pas assez vite !
- 2085 – Vous n'alliez pas assez vite ?
– Non !
– D'accord !
– J'étais en période de stage !
– D'accord, vous avez fait un stage au CAT, mais vous ne travailliez pas assez vite alors ils
- 2090 vous ont dit stop ?
– Hum, hum !
– Et qu'est-ce que vous en pensez de ça vous ?
– C'est... c'est mal !
– C'est mal ? Ça vous rend triste ?
- 2095 – Je voudrais, je voudrais...travailler !
– Vous voulez travailler ?
– Oui, c'est surtout pour ça !
– D'accord ! Donc, vous êtes arrivé ici jeune ?
– Oui !
- 2100 – Y'a 19 ans ! Vous avez 51 ans ?
– Oui c'est ça !
– Donc, vous aviez 32 ans quand vous êtes arrivé ici ?
– Voilà !
– Et avant d'être ici, vous étiez où ?
- 2105 – J'étais à... . à Saint Gobin !

- Vous étiez à Saint Gobin ?
- Oui !
- Au centre d'accidentés ?
- Des... . *[inaudible]*.
- 2110 – Vous avez eu un accident de voiture ?
- Oui ! Tout est broyé, tout est broyé... .
- Tout a été broyé ?
- *[Inaudible, il me raconte la scène en étant essoufflé]...* . puis mon copain a appelé les secours puis après *[inaudible]*.
- 2115 – Vous étiez conscient le jour de l'accident ?
- *[Il secoue la tête]*.
- Non ? C'est votre ami qui vous a raconté ?
- Il est mort quatre ans !
- Comment ?
- 2120 – Il est mort quatre années !
- Il est mort en quatre-vingts ?
- Quatre heures après l'accident !
- Il est mort quatre heures...
- Quatre ans !
- 2125 – Quatre ans après l'accident ? Il est mort de quoi lui ?
- Maladie !
- Maladie ? Ça n'a rien à voir avec l'accident ?
- Non, il a rien eu !
- Il a rien eu ? C'est vous qui avez tout pris ?
- 2130 – Oui !
- Vous étiez...C'est vous qui conduisiez ?
- Non !
- D'accord.
- Je travaillais *[inaudible]*.
- 2135 – Comment ?
- Je travaillais à Paris pendant dix ans !

- Vous avez travaillé à Paris pendant dix ans ?
- Pour Darty !
- Pour Darty ? Avec le camion, vous faisiez les livraisons ?
- 2140 – Hum !
- Vous étiez chauffeur livreur, c'est ça ?
- Hum !
- OK, et donc avant vous étiez à Saint Gobin ?
- Hum, hum ! Au centre d'accidenté !
- 2145 – Au centre d'accidenté et encore...
- *[Inaudible]*...
- Et encore avant vous habitez où vous quand...avant l'accident ?
- Chez ma mère !
- Chez votre mère ? Vous avez des enfants ?
- 2150 – *[inaudible]*...y'a pas une fille qui veut de moi !
- Y'a pas une fille qui veut de vous ?
- Non !
- Mais avant vous avez rencontré des gens avant l'accident ?
- Oui, pendant 4 ans !
- 2155 – Comment ?
- Pendant 4 ans !
- Pendant 4 ans ? Vous étiez avec quelqu'un pendant 4 ans ?
- Elle m'a quitté après...*[inaudible]*.
- Elle vous a quitté après l'accident ?
- 2160 – Parce que...à parler !
- Parce que vous n'arriviez plus à parler ?
- Oui !
- Et vous la revoyez ?
- Elle est mariée !
- 2165 – Elle est mariée ?
- Elle habite à Meaux !
- Elle habite à Meaux, elle est mariée et est-ce que vous la voyez ?

– Non ! *[avec la tête]*.

– Est-ce qu'elle vous téléphone

2170 – Non ! *[avec la tête]*.

– Est-ce qu'elle vous donne des nouvelles ? Non ? *[silence]*. Quand vous parlez, j'ai l'impression que vous avez un petit accent, vous êtes portugais ?

– Flamand !

– Flamand ! J'ai pas reconnu l'accent, je ne savais pas trop quoi comme accent ! Flamand
2175 alors, la Belgique ?

– *[Inaudible]*...père.

– Comment ?

– Entre la Belgique et la France !

– Votre père était entre la Belgique et la France ?

2180 – Hum !

– D'accord.

– Né là-bas !

– Comment ?

– Né là-bas !

2185 – Vous êtes né là-bas ?

– Lui, il est né là-bas !

– Et vous avez vécu là-bas ?

– Oui et après dans l'Oise !

– Vous avez vécu dans l'Oise ?

2190 – Oui !

– D'accord ! Vous êtes né chez les flamands...

– Mon père, mais pas moi !

– Votre père est né chez les flamands et vous vous êtes né dans l'Oise ?

– Oui !

2195 – Oh, dis donc, excusez-moi ! OK, donc, euh, Creil c'est dans l'Oise ?

– Hum ! Près de Crépy-en-Valois !

– Crépy-en-Valois, c'est le 60, c'est ça ?

– Hum ! Et Meaux aussi !

– Meaux, Meaux ? Meaux c'est le 77 ?

2200 – Oui c'est ça !

– C'est Seine et Marne, ouais ! Et alors, la journée ici, pour vous, ça se passe comment ?

– Très long !

– C'est très long ?

– C'est moins quand je suis en activité !

2205 – C'est moins long quand on travaille !

– Oui !

– Et qu'est-ce que vous faites de vos journées ici ?

– Je les passe au lit !

– Au lit ?

2210 – Oui !

– Là, vous n'êtes pas au lit ?

– Quand j'ai rien à faire !

– Quand y'a rien à faire, vous passez vos journées au lit ?

– Hum !

2215 – Et quand vous avez des activités... ?

– Je bouge !

– Vous bougez ! Et les activités c'est plutôt le matin ou l'après-midi ?

– Le matin, la kiné et l'après-midi piscine !

– Alors, le matin, kiné et l'après-midi ?

2220 – Si y'a piscine et bowling !

– Piscine et ?

– Piscine et bowling !

– Piscine et bowling ! Et tennis ! Ça fait de l'occupation alors ? Donc, en fait, vous ne passez pas souvent vos journées au lit ?

2225 – Le jeudi !

– Le jeudi ? Souvent le jeudi ? Et le dimanche ?

– C'est la messe !

– C'est la messe ? Vous êtes croyant ?

– Je crois en Dieu !

- 2230 – Et vous allez où à la messe ?
– À la chapelle de Creil !
– À la chapelle de Creil ! Qui vous... .
– *[Inaudible]*...
– Comment ?
- 2235 – Saint-Joseph !
– Saint Joseph ! Qui vous accompagne ?
– *[inaudible]*...
– Vous êtes seul à aller à la messe avec le chauffeur ?
– On est 7 !
- 2240 – 7 à aller à la messe ?
– 7, 8 !
– Et vous avez toujours été croyant ?
– Toujours !
– Toujours.
- 2245 – Depuis l'accident !
– Depuis l'accident ? Donc, avant l'accident vous n'étiez pas croyant ?
– Si !
– Si ? Mais ça a changé quelque chose quand il y a eu l'accident par rapport à votre croyance ?
- 2250 – Non !
– Non ? Vous avez toujours cru ?
– Toujours ! C'est grâce à Dieu que je suis là, c'est grâce à Dieu que je suis pas mort, je suis là ! *[inaudible]*...
– Et grâce à vous aussi, vous restez en vie !
- 2255 – Oui !
– Parce que c'est vous qui bougez tous les jours, c'est vous qui faites des activités et vous avez donc besoin d'activités pour ne pas passer une journée au lit ? *[Nous sommes interrompus par Pascal qui se propose de traduire, mais je lui dis que tout va bien et je le remercie.]*
- 2260 – *[Inaudible]*... Paris !

- Comment ?
- Je veux aller à Paris !
- Vous voulez aller à Paris ? Qu'est-ce que vous voulez faire à Paris ?
- Je veux me faire opérer !
- 2265 – Vous faire opérer ? Alors...
- Marcher à Paris !
- Il faut en parler !
- Ils s'en foutent !
- Vous dites ce que vous voulez !
- 2270 – Ils s'en foutent !
- Essayer de discuter avec la directrice !
- Ils veulent pas !
- Vous avez parlé avec la directrice ?
- Elle, elle veut bien, mais... veut pas !
- 2275 – Et ben voilà, oui, mais c'est la directrice qui décide un peu et puis vous aussi, c'est vous qui décidez surtout ! Reparlez-en avec la directrice !
- Hum !
- Si vous vous savez ce que vous voulez, demandez-le, mais peut-être, je ne connais pas bien la situation, mais peut-être que pour cette opération... il y a peut-être un risque ? C'est peut-être pour ça qu'on vous dit non et essayez d'en savoir plus pour après prendre votre décision !
- 2280 –... dans dix ans.
- Dans dix ans ? Quoi dans dix ans ? Dans dix ans vous vous ferez opérer ?
- *[Il hoche la tête]*.
- Dans dix ans ? Pourquoi pas avant ? Pas avant dix ans ?
- 2285 – *[Il hoche la tête]*.
- Et vous savez pourquoi attendre dix ans ?
- *[Il semble ne pas savoir]*.
- Il faudrait déjà demander plus d'explications pour bien comprendre la situation parce que je pense qu'il y a une raison, on ne dit pas non à quelqu'un comme ça !
- 2290 – Y'a pas *[inaudible]* ...
- Comment ?

- Y’a pas...
- Je ne comprends pas, est-ce que vous pouvez me dire ça en chantant¹³ ?
- Ils veulent pas que ça [*inaudible*].
- 2295 – Ils ne veulent pas que ça hâte ?
- Rate, rate !
- Ah, ils ne veulent pas que ça rate ? Oui, je les comprends, vous non plus vous n’aimeriez pas que ça rate !
- Mais je veux tant marcher !
- 2300 – Je comprends !
- J’ai hâte !
- Vous avez hâte de remarcher.
- Et [*inaudible*]...
- C’est ?
- 2305 – Je suis jaloux !
- Vous êtes jaloux ? Jaloux de quoi ?
- De ceux qui marchent !
- Ça vous fait mal de voir quelqu’un qui marche ? Ça vous fait mal quand je marche ?
- Ça me fait mal !
- 2310 – Mais vous un jour, peut-être...Prenez toutes les informations qu’il faut, essayer de...de comprendre un peu ce qui se passe pour... . mais je comprends que les gens ne veulent pas que ça rate. Personne n’a envie, je pense, que votre opération rate ! Donc, peut-être qu’il faut mettre toutes les chances de votre côté avant de faire l’opération ! Et vous à part marcher, parce que j’ai bien compris que marcher est votre plus grand...
- 2315 – Même en cannes !
- Même avec des cannes !
- Mais j’ai pas d’équilibre là !
- Vous n’avez pas ? D’équilibre ? Qu’est-ce que vous aimeriez faire et que vous ne pouvez pas faire ? À part marcher bien sûr, je comprends ça, vous me l’avez dit !
- 2320 – Travailler !
- Travailler ? Le travail c’est important pour vous, pourquoi ?

13 Il s’agit d’une technique qui m’a été indiquée par les autres résidents comme aidant Patrick dans un tel cas.

- J'ai travaillé... *[inaudible]*. J'ai travaillé dix ans !
- Avant, vous avez travaillé dix ans !
- Pour Darty !
- 2325 – Pour Darty ! Et depuis l'accident à part le C... l'Ésat ? L'Ésat vous êtes resté combien de temps ?
- Un stage.
- En stage, ouais, combien de temps ? Deux mois ? Et depuis plus d'activité ?
- *[Il confirme avec la tête]*.
- 2330 – Vous avez autre chose que vous aimeriez faire que vous ne pouvez pas faire ?
- Trouver une fiancée !
- Trouver une fiancée ?
- Oui, oui ! Mais ils veulent pas !
- Oh, je ne pense pas qu'ils veulent pas, mais peut-être qu'il faut sortir, se promener ? Et puis
- 2335 je vois qu'ici il y a des couples ?
- Oui !
- Y'a des couples, donc vous voyez que ce n'est pas impossible ! Il y a des femmes et des hommes en couples, ils se sont peut-être rencontrés ici ?
- Oui !
- 2340 – Pour d'autres, ils se connaissent peut-être avant ?
- *[Silence]*.
- Vous avez de la visite ici ?
- *[Inaudible]*.
- Comment ?
- 2345 – Rarement ! Ma famille elle ne vient pas parce que je ne marche pas !
- Votre famille ne vient pas parce que vous ne marchez pas ? Vous pensez que votre famille ne vient pas parce que vous ne marchez pas ?
- On me l'a dit !
- Ah, on vous l'a dit ! C'est qui qui vous a dit ça ?
- 2350 – Ben, c'est ma sœur et *[inaudible]*.
- Votre sœur et votre frère.
- Ils habitent entre Lyon et Marseille, Antonio !

- Antonio ?
- Entre Lyon et Marseille !
- 2355 – Ah, entre Lyon et Marseille ! Et vous allez en vacances dans votre famille ?
- Non !
- Vous partez en vacances ?
- Oui !
- Où ?
- 2360 – Dans le sud !
- Toutes les années ?
- Ouais !
- Avec qui ?
- Ça dépend d'ici !
- 2365 – Ça dépend d'ici ? Peut-être que dans le Sud vous aurez l'occasion de rencontrer des gens, une petite fiancée ?
- Hum !
- C'est bien ce que vous faites d'être en activité, vous avez raison, il faut rester en activité, partir en vacances, voir des gens, c'est comme ça qu'on fait des rencontres !
- 2370 – Mais j'ai hâte de trouver une fille !
- Vous avez hâte de trouver une fille !
- J'ai hâte !
- Qu'est-ce que vous auriez de plus avec une fille, qu'est-ce que...comment vous verriez votre vie avec votre fiancée ?
- 2375 – Un appartement !
- Un appartement ?
- Ici !
- Ici ? Vous, c'est un appartement que vous aimeriez avoir ? Même si vous n'aviez pas de fiancée, vous aimeriez ça ?
- 2380 – Hum !
- Qu'est-ce qui vous plaît de plus dans l'appartement ?
- [Silence]. La vie extérieure !
- La vie extérieure.

- *[inaudible]*... du monde !
- 2385 – Que du monde ?
- *[inaudible]*...du monde !
- Ah d'accord, connaître du monde ! Vous pensez qu'avec un appartement c'est plus facile de connaître du monde ?
- Oui !
- 2390 – Pourquoi ?
- Tu es chez toi ! Ici c'est pas chez moi, c'est une chambre !
- Ici c'est une chambre c'est pas chez vous ?
- Ça fait 19 ans !
- Et ça fait 19 ans que vous êtes ici ?
- 2395 – Hum !
- Et donc pour les visites, vous en avez rarement et c'est votre frère ou votre sœur qui viennent rarement ?
- Ils vivent entre Lyon et Marseille, c'est loin.
- Et la dernière fois que vous avez eu de la visite ici c'était quand ?
- 2400 – Pour mon anniversaire le 17 mars !
- Le 17 mars, vous avez eu 51 ans ?
- Cinq... *[inaudible]*.
- Comment ?
- 50 ans !
- 2405 – 50 ans, vous avez eu 50 ans le 17 mars là ! Vous avez des amis qui viennent vous voir ?
- Non !
- Vos amis d'avant, vous avez des nouvelles ? Vos amis d'avant l'accident ?
- Ils sont mariés et avec des enfants !
- Ils sont mariés...
- 2410 – Avec une maison, des enfants !
- Avec une maison des enfants.
- Femme et...
- Femme et enfants ?
- Hum ! Moi c'est dur !

- 2415 – Vous c'est dur.
– Et j'ai hâte de ça !
– Quand vous dites hâte de ça, c'est avoir hâte d'avoir une femme, des enfants ?
– Oui !
– Marcher, travailler...
- 2420 – Oui ! *[Silence]*.
– Ici comment vous faites pour...donc vous m'avez dit que pour vous laver vous vous débrouillez seul sauf pour la tête et le dos ?
– Oui !
– Pour votre linge comment ça se passe ?
- 2425 – *[inaudible]*...à la lingerie !
– On vous le lave à la lingerie ?
– *[inaudible]*
– Seul ?
– Au sous-sol !
- 2430 – Au sous-sol, donc ce n'est pas vous qui le lavez ? Vous donnez tout votre linge à laver ?
– Oui !
– Et pour le courrier, comment ça se passe ?
– J'ai une boîte de...lettres !
– On vous met votre courrier dans la boîte aux lettres ?
- 2435 – Oui !
– C'est vous qui ouvrez le courrier ?
– Oui !
– Et comment vous vous voyez l'avenir ? Vous pensez que vous serez où, où est-ce que vous aimeriez être ?
- 2440 – J'aimerais vivre dans le sud !
– Vous aimeriez vivre dans le sud ?
– Oui !
– Qu'est-ce qui vous plaît dans le sud ?
– La chaleur !
- 2445 – La chaleur.

– Entre Lyon et Marseille !

– Entre Lyon et Marseille ?

– Ouais !

– C'est là où y'a votre frère ?

2450 – Oui !

– Et à part votre frère, vous connaissez du monde là-bas dans le Sud ?

– Sa fille, elle habite dans l'Ain !

– Votre nièce ?

– Elle habite dans l'Ain !

2455 – Sa fille, votre nièce habite dans l'Ain. L'Ain, c'est pas dans le sud ?

– Près de Lyon !

– Près de Lyon, ah, c'est près de Lyon, l'Ain ?

– Oui !

– D'accord !

2460 – *[Inaudible]*... Divorcé !

– Je ne comprends pas bien ce que vous me dites !

– Elle est divorcée !

– Elle est divorcée ?

– Il a deux filles !

2465 – Ah il a deux filles !

– Une fille a divorcé...

– Oui.

– *[Inaudible]*... Bêtises !

– Comment ? Elle a fait des bêtises ?

2470 – Son mari, oui !

– Son mari a fait des bêtises ?

– Elle a un fils de trois ans, elle a un appartement à Lyon !

– Elle a un appartement à Lyon et elle a un fils de trois ans ! Vous le connaissez le fils de trois ans ?

2475 – Lorenzo !

– Lorenzo ? Vous le connaissez ?

– Oui !

– Donc, vous, vous aimeriez vivre dans le sud ?

– Oui !

2480 – Vous seriez proche de vos nièces en fait ?

– Oui ! *[Silence]*.

– Et votre petit bonheur dans la vie c'est quoi ? Qu'est-ce que vous aimez faire dans la vie ?

– Avoir des contacts humains... *[inaudible]*.

– Avoir des contacts humains ? Ça, ça vous plaît ?

2485 – Oui !

– Et ici, vous en avez des contacts humains ?

– Non !

– Non ? Avec les autres résidents ?

– *[Inaudible]*... veux pas !

2490 – Vous en voulez pas ?

– Ils sont fiancés, mariés !

– Fiancés et mariés ?

– Oui !

– Mais ça, c'est autre chose, c'est du contact humain, mais à part rechercher une fiancée,

2495 euh... quand vous dites contact humain, c'est discuter avec les gens, c'est ça ?

– Oui !

– Parler avec les gens ! Et ici, vous parlez avec les résidents ?

– Pas beaucoup !

– Pourquoi ?

2500 – Ils m'évitent !

– Ils vous évitent ?

– Je pense à l'ancien temps !

– Ah vous pensez à l'ancien temps quand vous marchiez et travailliez à Paris ?

– Oui !

2505 – Hmm.

– Dix ans !

– Oui, dix ans, hmm.

– [Silence].

2510 – Et alors l'accident, ça vous a abîmé physiquement, mais là-dedans non ? [Je montre ma tête].

– Mon cerveau a été écrasé, j'ai perdu 80 % !

– Votre cerveau a été écrasé, vous avez perdu 80 % de la mémoire ?

– À droite et [inaudible]...

2515 – Et la paralysie du côté gauche... mais quand vous me parlez, je comprends que vous comprenez tout ce que je dis, que vous n'êtes pas comme on dit, euh, que le cerveau n'est pas complètement, euh... Vous entendez ce que je vous dis, vous me comprenez. Vous pouvez faire plein de choses ! Vous pouvez apprendre des choses par cœur ? Vous pouvez faire des jeux ?

– [Il hoche la tête].

2520 – Donc, vos 80 % que vous avez perdu là, de votre cerveau en fait, c'est par rapport à ... parler enfin la parole...

– Hum !

– Et au côté gauche, c'est ça ?

– Je suis hémiplégique !

2525 – Hémiplégique, oui voilà !

– Que le côté gauche ! Le bras et là !

– Hum ! Et là, la droite, ça marche bien ?

– Très bien !

– Vous le bougez quand même ce bras gauche, c'est la main, c'est la main là ?

2530 – C'est la main, elle reste... [inaudible].

– Hum ?

– À Saint Gobin, pendant quatre ans, j'ai eu 11 pansements pour cette main !

– Ah, pour cette main ?

– À l'hôpital, c'était cassé !

2535 – Ah, c'était cassé ! Et vous êtes resté combien de temps à l'hôpital ?

– Où ça ?

– Euh, quand vous avez eu l'accident, vous étiez à l'hôpital ?

– [inaudible]... CHU !

- Comment ?
- 2540 – Au CHU !
- Au CHU de quoi ?
- Amiens !
- Amiens, au CHU d'Amiens ! Pendant combien de temps vous êtes resté ?
- Six mois et demi! Après à Saint Gobin !
- 2545 – Et après Saint Gobin ?
- Chez mon père !
- Et qui a décidé que vous veniez ici ?
- Ma sœur !
- Votre sœur.
- 2550 – Pour la paralysie !
- Donc, en fait vous avez été chez votre père et après chez votre père c'était ici que vous vous êtes retrouvé ! Et est-ce que vous, vous étiez d'accord pour venir ici ?
- Je pensais que c'était pour me déparalyser !
- Vous étiez bien chez votre père ?
- 2555 – Oui !
- Il vient vous voir votre père ?
- Il est décédé ! Il a été opéré à Paris et moi à Saint Gobin !
- D'accord, il a été opéré à Paris...
- Du cœur et de la hanche et moi *[inaudible]*... Senlis !
- 2560 – Et vous à Senlis ?
- Il est mort à Senlis !
- Alors, il a été opéré à Paris et il est mort à Senlis ?
- Oui et mon frère est mort du cancer du pancréas !
- Et vous avez un autre frère, je crois ?
- 2565 – Trois frères !
- Vous étiez trois frères ? Donc, il vous reste un frère ?
- Non, 7 frères !
- 7 frères ? Il vous reste combien de frères ?
- *[inaudible]*...tous mariés !

- 2570 – Comment ? Ils sont tous partis ?
– 3 frères !
– Ah, il vous reste 3 frères chez votre mère, les autres sont morts ?
– Non, ils sont mariés !
– Ah, ils sont mariés, pardon. Vous avez perdu un frère ?
- 2575 – Un frère...
– Y'a un frère qui est mort du cancer du pancréas, les autres frères sont en vie ?
– Oui !
– Et il y en a trois chez votre maman ?
– Oui !
- 2580 – Ils ont quel âge ?
– Un qu'est... retraite... 50... 39... *[inaudible]*
– Un qui est en retraite ! Un de 50 ans, un de 39 ans ! Et tous les trois sont chez votre mère ?
– *[Il hoche la tête]*.
– Et votre mère, vous la voyez ?
- 2585 – Non !
– Pourquoi ?
– Elle ne marche plus !
– Elle a quel âge ?
– Plus que 80 ans !
- 2590 – Hmm !
– Elle a eu 11 !
– Elle a eu 11 enfants ! Donc, 7 garçons et 3 filles ?
– Hum !
– Et alors vos sœurs ? Vos 3 sœurs, elles sont encore en vie ?
- 2595 – Une sœur qui *[inaudible]*... puis une sœur mariée, puis une sœur...un accident...
téléphone... elle est sourde !
– Elle est sourde ?
– Un accident... elle téléphone !
– Elle a eu un accident, elle téléphonait ?
- 2600 – En voiture !

- En voiture ! Et donc elle est devenue sourde ?
- Oui ! Elle lit sur les lèvres !
- Et votre deuxième sœur ?
- *[Inaudible]*...
- 2605 – Quoi votre... j'ai pas compris.
- Ma sœur habite entre Crépy et Maux!
- Ah, d'accord entre Crépy et Maux et la 3^e sœur ?
- Elle habite en Seine et Marne !
- En Seine et Marne, c'est celle qui vient vous voir ?
- 2610 – Non, elle est née à Maux, elle est mariée avec un portugais, elle a eu 2 enfants !
- Et qui vient vous voir ici, c'est laquelle des sœurs ?
- Et... *[Inaudible]*...
- Et ?
- Et... *[inaudible]*.
- 2615 – Vous pouvez me le chanter, je ne comprends pas ?
- Elle est tutrice, le tribunal d'instance de Senlis !
- Ah, le tribunal d'instance de Senlis l'a déclarée tutrice pour vous et pour gérer votre argent, et elle habite où ?
- C'est à *[nom inaudible : Saint-Lutène, Saint-Souplets?]*
- 2620 – Je ne connais pas cette ville, c'est à côté de Meaux ?
- Entre Crépy et Meaux ! Elle travaille pour le Roi du Maroc !
- Qu'est-ce qu'elle fait pour le Roi du Maroc ?
- Un château !
- Un château ? Elle s'occupe d'un château que le Roi du Maroc a acheté ici en France¹⁴ ?
- 2625 – Oui, y'a plein de châteaux !
- Et elle s'occupe des châteaux ?
- Non, un seul !
- Un seul, et lui il a plein de châteaux ! *[Nous nous séparons alors, car du personnel vient le chercher pour un soin.]* ».

14 Il s'agit du château de Betz.

5. Retranscription de l'entretien avec Christophe

2630 (Réalisé dans sa chambre, au foyer Étincelle, à Creil, le 12 mai 2012.)

« Bonjour, je suis venue vous interviewer dans le cadre de la recherche dont je vous ai parlé, mais aussi de votre vie quotidienne ici à Étincelle. Et bien déjà, pouvez-vous vous présenter ?

– Oui ? Je m'appelle Christophe, j'ai 33 ans et demi, j'aurai 34 ans le 29 juillet. Ouais, j'aurai 34 ans le 29 juillet et qu'est-ce que je pourrai dire... d'autre... J'ai le spina-bifida.

2635 – Oui, est-ce que vous pouvez m'expliquer en quelques mots ce que c'est, car je ne suis pas médecin.

– C'est la moelle épinière qui s'est pas refermée à la naissance, c'est une vertèbre qui ne s'est pas bien, qui ne s'est pas, qui ne s'est pas refermée à la naissance.

– Et cela a quoi comme conséquence ?

2640 – Ben, euh... J'ai... Dans la tête on a un liquide qui s'appelle le liquide encéphalorachidien et j'ai été opéré à la naissance de la tête pour mettre un tube que l'on appelle une valve pour laisser passer le liquide qui va de la tête jusque tout le long de la colonne vertébrale.

– D'accord et donc vous ne marchez pas ?

– J'ai arrêté la marche à l'âge de 16 ans, jusque l'âge de 16 ans, j'ai marché avec des

2645 appareils, des cannes et des corsets.

– Donc c'est une maladie évolutive, c'est ça, ça évolue avec le temps, c'est ça ?

– Non, non, non.

– Ça reste stable ?

– Oui.

2650 – J'aimerais savoir si vous avez un surnom ?

– Non.

– Non, même dans votre famille ?

– C'est Cricri.

– C'est Cricri dans la famille ?

2655 – Oui.

– Vous préférerez qu'on vous appelle comment ?

– Moi, ça n'a pas d'importance.

– Ça n'a pas d'importance pour vous ?

– Non.

2660 – Ça ne vous surprendrait pas qu'un résident vous appelle Cricri, qu'un membre du personnel vous appelle Cricri ?

– Non, ça... Cricri c'est un diminutif. Ça me dérange pas plus que ça.

– Et alors, je voudrais savoir si vous avez toujours été en institution, c'est à dire est-ce que vous avez toujours vécu en dehors de votre famille comme des établissements, comme

2665 Étincelle.

– Oui, oui.

– Vous pouvez m'en dire un petit peu plus sur votre parcours en institution ?

– Euh, ben quand j'ai été jeune, pendant huit ans j'ai été à la Mornay puis je suis resté huit ans, mais je rentrais tous les soirs chez moi.

2670 – Vous aviez quel âge là ?

– Je suis arrivé avant 88, je suis né en 79... En 90, je sais plus.

– Pendant 7 ou huit ans vous n'étiez pas en institution, vous avez vécu avec votre famille ?

– Oui, un petit peu.

– Vous avez un souvenir de votre vécu avec votre famille ?

2675 – Oui.

– Et qui a décidé de vous mettre en institution ?

– Ben, c'est quand j'étais petit j'ai été dans... un... Comment ça s'appelle maintenant ? *[Il réfléchit]*. C'est un espèce de foyer, mais de jour quoi.

– D'accord, donc vous rentriez le soir ?

2680 – Ouais.

– Et vous étiez scolarisé là-bas ?

– Oui, et j'ai fait la maternelle et tout.

– Et après vos huit ans passés à la Morlay c'est ça ?

– Oui, je suis arrivé à l'âge de huit ans.

2685 – D'accord et ensuite ?

– Jusqu'en 96, j'étais là-bas, mais je rentrais tous les soirs.

– Jusqu'en 96, vous rentriez tous les soirs chez vous ?

- Oui, sauf pendant une période de 3 mois où j'étais obligé de rester en internat là-bas, car je m'étais fait opéré du dos et mes parents avaient déménagé dans l'Aisne, il y en avait pour une
- 2690 heure à une heure et demi de route, mais au bout d'un moment j'ai pété les plombs il fallait quand même que je rentre chez moi. Ça a duré quand même deux trois mois avant que j'obtienne gain de cause quoi.
- Vous vous vouliez rentrer chez vous le soir ?
- Oui.
- 2695 – Et après la Morlay vous aviez été où ?
- À l'IEM de... *[Inaudible]* à côté de Berck.
- Oui et là ?
- Très mal vécu.
- Vous pouvez m'en dire un peu plus ?
- 2700 – Oh... *[Il soupire.]* Non je préfère pas.
- C'est douloureux ?
- Oui, c'est douloureux.
- Vous y êtes resté combien de temps ?
- Un an et demi.
- 2705 – C'est vous qui avez demandé à en partir ou on vous a enlevé ?
- Non, c'est mon père qui a décidé de m'enlever.
- D'accord, donc votre père vous a écouté en fait ?
- Oui.
- Et après cette mauvaise expérience, vous êtes allé où ?
- 2710 – Je suis resté chez mon père pendant un an et demi, j'ai fait les pires bêtises qui peuvent exister.
- Des bêtises ?
- Oui, euh... À l'école, drogue, la drogue, les petites drogues.
- Vous marchiez encore à cette époque-là ?
- 2715 – Non, quand je suis revenu ici en 96 chez mon père, ça faisait déjà un an et demi que je ne marchais plus.
- Comment faisiez-vous alors pour vous procurer de l'alcool et de la drogue ?

– Ben j'étais en fauteuil, je faisais les magasins pour l'alcool. La drogue c'était avec des copains.

2720 – Et après le retour chez votre papa, vous êtes arrivé où ?

– Après de chez mon père je suis venu ici.

– D'accord, donc vous êtes ici depuis 97.

– 98 !

– 98, d'accord, OK.

2725 – Heureusement, sinon j'allais commettre un meurtre.

– Un meurtre sur qui ?

– Sur l'ex-copine de mon père.

– Vous ne vous entendiez pas avec ?

– Non, au début ça allait très bien et depuis qu'ils ont déménagé d'appartement c'est la
2730 dégringolade, donc...

– Elle vous rejetait ?

– Non, elle était devenue agressive et odieuse.

– Rien qu'avec vous ou avec votre papa aussi ?

– Mon père était chauffeur routier donc la semaine il ne voyait pas ce qui se passait, donc
2735 avec moi elle était devenue infernale quoi, du jour au lendemain.

– Et à Étincelle c'est vous qui avez demandé à venir ?

– Ouais, ouais. Je voulais me sortir de tout ça, la drogue.

– Et donc, depuis, vous avez réussi à arrêter de consommer de l'alcool et de la drogue ?

– Euh... C'est ce que je prends ça comme drogue. *[Il me montre une cigarette].*

2740 – Qu'est-ce que vous pouvez me dire, depuis que vous êtes à Étincelle, sur les relations que vous avez avec les résidents ?

– Un peu plus ouvertes.

– Un peu plus ouvert qu'au début c'est ça ?

– Oui, c'est ça, mais le courant ne passe pas avec tous les résidents non plus.

2745 – Hum.

– Je ne sais plus combien on est, 55 ou 60. Sur les 55, y'en a à peu près deux... *[Il réfléchit]*, trois. Ben, trois ou quatre avec qui je m'entends bien. Quatre! Le reste j'ai beaucoup, on a beaucoup de mal à être... *[Inaudible]*.

- C'est lié à un problème de communication ou c'est lié au handicap qu'ils peuvent avoir ?
- 2750 – Non, c'est lié à un problème de communication. Y'en a certains que je peux pas blairer.
- Et vous sortez avec vos quatre amis, enfin les quatre résidents avec qui vous vous entendez bien ?
- Non, pas trop. Comme moi je dois rester tout le temps allongé.
- Je vois un fauteuil là, vous l'utilisez de temps en temps ?
- 2755 – Oui, quatre heures par jour.
- Donc vous allez dîner, déjeuner en bas ?
- Ouais.
- Et les relations avec le personnel alors ?
- Impeccable.
- 2760 – Depuis le début ?
- Oui, c'est toujours super.
- C'est toujours les mêmes depuis le début ?
- Oh, non y'a des nouvelles têtes depuis le début.
- Et donc pour vous ça a toujours été ?
- 2765 – Oui, à peu près et en même temps on ne peut pas s'entendre avec tout le monde.
- Ah, non c'est partout pareil, même à l'extérieur. Justement, vos relations avec l'extérieur ? Vous avez des relations avec l'extérieur ?
- J'en ai, à part ma famille c'est tout ce que j'ai, sinon je ne sors pas beaucoup du foyer.
- Donc les relations extérieures c'est uniquement avec la famille ?
- 2770 – Oui.
- Vous y allez en week-end, comment ça se passe ?
- J'essaie d'y aller au moins une fois par mois ou deux fois par mois.
- Hum, hum.
- Mais bon c'est pas toujours évident.
- 2775 – Ils sont où maintenant ?
- J'ai beaucoup de famille ici dans l'Oise, sinon j'en ai dans le Sud. Euh... dans le Sud, j'en ai où aussi ? Dans le Sud. J'en ai beaucoup en Italie parce que moi je suis originaire d'Italie. Mon père était né en Italie.
- Vous êtes déjà allé en Italie ?

- 2780 – Non, jamais, j'aimerais bien y aller. Ça a failli se faire en 2010, mais ça s'est pas fait.
– Pourquoi ?
– Parce que on devait y aller en 2010 avec mon père, ma grand-mère, nous trois et puis mes frères je crois et comme papa est décédé en 2009 ben en 2010 on a tous pensé à y aller ou pas.
– Et votre maman vous la voyez ?
- 2785 – Oui, ma mère elle habite à... *[Inaudible]*.
– Je situe pas très bien.
– C'est à 25 km d'ici.
– Vous avez des visites ici ?
– Oui, deux à trois par semaine.
- 2790 – Ça vous convient ?
– Oui, j'ai ma grand-mère qui vient, y'a une de mes tantes, c'est tout.
– Et les vacances alors, ça se passe comment les grandes vacances ?
– Euh, j'en ai plus. Les grandes vacances c'est au foyer maintenant.
– C'est au foyer ? C'est parce que vous ne vouez pas partir ou c'est votre famille qui ne peut pas ?
- 2795 – C'est ma famille qui ne peut pas trop me recevoir et même partir du foyer maintenant j'ai un peu mal je crois parce que j'ai été déçu par un organisme de vacances donc.
– Qui vous a déçu comment ?
– Dans tous les sens du terme.
- 2800 – Au niveau de l'accueil, au niveau de quoi ?
– Ouais l'accueil, l'accueil. Faire 11h de voitures... On a mis 11h alors qu'il fallait 8h, j'ai eu des escarres, c'est en partie de ma faute.
– Vous dites... Pourquoi en partie de votre faute ?
– Parce que... il fallait que je mette un coussin anti escarre sous mes fesses, dans le camion, et
- 2805 je l'ai pas fait.
– D'accord et vous dites on, y'avait qui avec vous, c'est qui on ? Vous étiez tout seul ?
– Non, y'avait plusieurs places, mais pas du foyer quoi et puis genre invalide, car j'aime pas utiliser de termes du genre usager et handicapés.
– Invalide ça vous va mieux ?
- 2810 – Oui, je préfère.

– Pourquoi ?

– Parce que pour moi quelque part on est tous handicapés quoi. On est pas... forcément... on a tous des handicaps quelque part quoi.

2815 – Justement, par rapport au handicap, à l'invalidité puisque vous préférez, qu'est-ce que vous pensez du regard des gens sur votre invalidité ?

– Ben maintenant je m'y suis fait quoi.

– Qu'est-ce qui était dur pour vous,

2820 – Ben, tout le temps être regardé de travers, maintenant ça me fait plus rien. Quand je vais dans les magasins et qu'on commence à me regarder de travers, je dis « Vous aussi vous êtes handicapé, y'a pas que moi » puis la personne se retourne et continue son chemin.

– Vous avez des activités extérieures ?

– Oui, j'ai, je fais un peu de sport.

– Oui ?

– Du... principalement du tir aux armes.

2825 – Avec des personnes valides ?

– Ouais, ouais, ouais, des personnes valides, mais aussi des invalides quoi. Y'en a beaucoup du foyer. On est 9.

– 9 du foyer ?

– 9 du foyer, puis là-bas sur place y'en a un ou deux.

2830 – Un ou deux qui sont valides ? Ah, invalides ? C'est que des invalides ?

– Non, y'a aussi d'autres personnes. *[Silence de 40 secondes]*

– Je voudrais savoir, la dernière fois qu'on vous a fait un compliment c'était quand et c'était quoi ?

– Ouh, là, là. *[Il réfléchit]*. Je ne me souviens plus.

2835 – On vous a dit quelque chose de positif qui vous a fait du bien ?

– Ça fait longtemps, je m'en rappelle plus.

– Ça fait si longtemps que ça ?

– Oui.

2840 – Et si vous ne vous rappelez pas de ça est-ce que vous pourriez me dire, selon vous et selon ce que dit votre entourage, quelles sont vos qualités ?

– Qualités? Moi je ne m'en trouve pas.

– Vous ne vous trouvez pas de qualités ?

– Non.

– Et votre entourage ?

2845 – On n'en a jamais discuté.

– Jamais discuté de vos qualités ? Pour vous, vous n'avez pas de qualités ?

– Non, je ne m'en trouve pas en tout cas.

– Et des défauts ?

– Des défauts, ça oui j'en ai.

2850 – Vous ne vous trouvez que des défauts ?

– Oui, surtout un, un gros défaut. Un caractère à la con.

– Vous pouvez m'en dire plus sur votre caractère à la con ? Votre entourage aussi vous le dit ?

– Oui, ils me disent « arrête de gueuler pour un oui et pour un non ».

– Et ils vous pointent d'autres défauts ?

2855 – Bah, en parlant de qualité, y'en a beaucoup qui me disent que je suis un peu serviable.

– Ah bah voilà.

– Je réfléchissais.

– Et ouais. Vous dites, on est tous des handicapés et moi je vous réponds qu'on a tous des qualités et des défauts bien sûr ça va avec. *[Silence de 30 secondes]*. Alors, j'aimerais savoir

2860 comment vous aimeriez que l'on s'occupe de vous, que l'on prenne soin de vous ? Si vous aviez le choix parce que bon là, vous êtes à Étincelle, y'a du personnel qui vous aide, qui vous accompagne.

– Ouais.

– Et vous comment vous aimeriez qu'on s'occupe de vous, qu'on prenne soin de vous, qu'est-

2865 ce qui pourrait plus vous plaire et vous faciliter la vie ?

– Qu'on soit plus entouré, quoi.

– Plus entouré ?

– Oui, enfin plus entouré que certains, que certaines, certains qui sont trop entourés justement.

– y'a d'autres... Donc, pour vous c'est inégal ? y'a des résidents qui sont trop entourés ?

2870 – Hum, hum.

– Et est-ce que vous savez pourquoi eux ils sont trop entourés ? Est-ce qu'ils ont un handicap particulier ?

– Oui, oui... Il y a des myopathies... Pour moi ce n'est pas une excuse quoi.

– Et qu'est-ce que vous appelez être entouré, donnez-moi un exemple que je comprenne bien.

2875 – Euh...

– C'est plus de monde pour les soins ?

– Ouais. Y'a pas que pour les soins, pour l'ordinateur. Quand tu demandes, quand y'a un problème avec, les personnes, la personne vient tout de suite quoi.

– Ah, oui ?

2880 – Bon, moi j'avoue que je demande, on vient pas tout de suite, tout de suite, je peux attendre des semaines et des semaines.

– Qui s'occupe des ordinateurs ?

– Y'en avait deux, mais y'en a un qui est... parti... qu'a... été... il a démissionné d'ici pour rejoindre sa copine à la Motte dans un autre département.

2885 – y'a d'autres choses comme ça où vous attendez plus longtemps que d'autres,

– Non, non, y'a que ça que je trouve pas trop juste quoi.

– Et pour les soins, tout ça, vous pensez que vous êtes traité de la même façon ?

– Ouais, y'a que pour les ordinateurs que je trouve pas ça trop juste quoi.

2890 – Donc quand vous parlez d'être plus entouré c'est en lien qu'avec l'ordinateur ou y'a d'autres exemples ?

– Euh, ben quand je vois le week-end par exemple, on va dire le week-end, le personnel soignant, pas les infirmières ni les... Les AMP¹⁵, les soignants, ils ont jusqu'à 4h/4h30, la semaine ils sont là, ils restent dans leur local sauf quand y'a des réunions bien sûr. Le reste du temps, ils restent jusque 4h/4h30 dans leur local quoi.

2895 – Et si vous les appelez, ils viennent ?

– Oui, oui, ils viennent, mais pas toujours tout de suite. Ils mettent 20, 25 minutes, très tard.

– Vous échangez beaucoup avec le personnel ?

– Non.

– y'a pas un membre du personnel avec lequel vous êtes le plus proche ?

2900 – Ah, si, si, si si. [*Silence de 30 secondes*]. Avec d'autres membres du personnel on ne peut pas discuter quoi, ils veulent toujours avoir raison.

– Ils ne prennent... pas... Ils veulent toujours avoir raison sur quel sujet ?

15 Aide médico-psychologiques.

- [Il soupire.] Un peu tout quoi. Puis toujours en train de se mêler de tout.
- Se mêler de tout ? Et qu'est-ce que vous ressentez quand l'autre en face veut absolument avoir raison ?
- 2905 – Je ne dis plus rien, je me barre.
- Vous vous barrez ?
- Oui, je tiens tête au début et puis après je m'en vais. C'est comme ça, je la frapperais, la personne en face je la frapperais... même... surtout quand je sais que c'est moi qu'a raison.
- 2910 – Quand vous dites, ils se mêlent de tout...
- Hum ?
- Ils se mêlent de quoi par exemple ?
- Notre vie privée. Y'en a certains qui se mêlent beaucoup de a vie privée des résidents.
- C'est déjà arrivé qu'on se mêle de la vôtre ?
- 2915 – On a essayé.
- Vous pouvez me donner un exemple concret.
- Ben oui, tiens récemment, y'a un mois et demi deux mois j'ai acheté un téléphone grâce à... Mais ça faut pas dire [*baisse le... ton*]... Grâce à un moniteur d'ici et il me fait « surtout tu dis pas que c'est grâce à moi que tu as eu sinon je vais avoir des problèmes » et je lui dis
- 2920 « T'inquiètes pas moi je suis motus et bouche cousue » et il n'y a pas longtemps, une de ses collègues elle a essayé de savoir. J'ai dit que « non c'est avec mon frère que je l'ai eu ».
- D'accord. Elle a essayé de savoir qui vous avait fait avoir le téléphone ?
- Oui.
- J'entends un bruit c'est quoi ?
- 2925 – Ça, c'est le moteur de mon matelas.
- y'a de l'eau ?
- Matelas à air.
- C'est pour éviter les escarres ?
- Voilà c'est ça.
- 2930 – Tout à l'heure on a parlé du rêve de l'Italie, est-ce qu'il y a d'autres rêves comme ça que vous aimeriez bien réaliser ?
- Aller à Los Angeles.
- Ah, intéressant dites m'en plus.

- Parce que j'avais une cousine qui habitait là-bas, ou habite encore je ne sais plus, j'aimerais bien y aller.
- 2935 – Oui.
- Même avant que je sache qu'elle habite là-bas. Depuis gamin j'ai voulu toujours y aller quoi.
- Vous êtes en contact avec elle ?
- 2940 – J'étais en contact avec elle jusqu'en... on est en quelle année ? 2013. La dernière fois que je l'ai vu, c'était en 2011.
- Et depuis ?
- Depuis, y'a même plus de contact.
- C'est elle qui vous ne contacte plus ou elle a changé d'adresse ?
- 2945 – Je ne sais pas du tout.
- Aucunes nouvelles, pas un mail, rien ? Vous ne pouvez pas la contacter ?
- Si, je pourrais la contacter par le biais de sa mère, mais bon j'ai pas le numéro de sa mère et comme j'ai pas trop de contact donc avec sa... mère... Parce que c'est du côté de mon père. Du côté de mon père, la famille du côté de mon père... Je peux pas trop les saquer.
- 2950 – y'a d'autres rêves comme ça que vous aimeriez bien réaliser même si ça vous paraît fou ?
- Aller vivre dans le sud.
- Le sud de la France ?
- Ah oui dans le sud de la France, dans le Massif central ça oui. Le Massif central surtout dans des endroits où y'a de la montagne quoi.
- 2955 – D'accord, le sud de la France ou le Massif central ?
- Oui, là où il fait chaud parce que... ici... Le temps de merde.
- Aujourd'hui on est pas gâté.
- Ben non, mais on a eu un bon week-end et surtout dimanche, je crois.
- Oui, il a fait très beau. Et puis en plus je vois que vous avez une vue pas très réjouissante.
- 2960 – Ouais, non ! Voir tous les jours son père là... euh... Je regarde plus, moi, à force. Mon père est enterré là.
- Ah, il est enterré là ?
- Oui, mon père et mon grand-père.
- Ah oui, c'est... quel hasard !

- 2965 – Oui.
– Vous y allez de temps en temps au cimetière ?
– *[Il soupire.]* Ça fait deux ans que je n'y suis pas allé.
– Hum.
– C'est pas pratique pour y aller.
- 2970 – C'est pas pratique ?
– Hum, hum.
– Parce que de là ça semble être à côté.
– Oui, mais non il faut faire tout le grand tour.
– Et y'a pas de bus, et pour monter dans le bus c'est pas pratique.
- 2975 – Non. Si, c'est pratique maintenant, y'a des adaptations, c'est une planche qui descend avec une pente en inclinaison qui se soulève et rentre dans le bus.
– Et alors pour en revenir à quelque chose de plus joyeux, les rêves y'en à d'autres comme ça ?
– Partir dans le sud, habiter dans le sud.
- 2980 – Ouais.
– Et aller faire un tour du côté de l'Italie.
– Ah oui, vos racines ?
– Oui. Parce que malgré que papa n'est plus là je veux avoir l'espoir d'y aller un jour.
– Oui ?
- 2985 – J'ai pas trop le courage et surtout l'argent.
– Oui, les billets d'avion.
– Oui.
– Je vois que justement en parlant d'argent... Est-ce que vous travaillez là ?
– Non, ça va faire un mois que je suis en invalidité.
- 2990 – Un mois que vous êtes en invalidité et avant ça ?
– J'ai travaillé pendant trois ans à l'Ésat¹⁶ Saint Medard.
– Qu'est-ce que vous y faisiez ?

16 Établissements et Services d'Aide par le Travail (Ésat).

– Je mettais des... [*Il réfléchit*] des étiquettes sur des vêtements pour l'usine Stokomanie, je mettais des cintres sur des vêtements.... Euh... qu'est-ce que je fais encore ? Ouais, c'est à
2995 peu près tout.

– Et vous aimeriez encore travailler si vous pouviez ?

– Non, non, ça me dégoûte [*fait un bruit*]. On se crève le cul pour toucher une misère, ouais c'est même pas la peine. En étant invalide, vaut mieux rester à rien faire et gagner pus sa vie parce qu'avec L'AAH, l'allocation adulte handicapé, on touche plus que si on travaillait.
3000 Parce qu'avec l'AAH... plus... Enfin... Parce que quand on travaille on nous coupe une partie... de... Quand on travaille on nous coupe une petite partie de l'AAH qui soi-disant est complémentaire avec le salaire du CAT¹⁷, mais on perd quand même pas mal hein.

– Hum ?

– Donc vaut mieux rester ici à rien faire et être mieux payé.

3005 – Et vous faites rien ? Vous faites rien vraiment ?

– Non, oh si je regarde la télé, je suis sur l'ordinateur, je fais un peu de sport le mercredi.

– Qu'est-ce que vous faites sur l'ordinateur ?

– Des jeux et je me documente un petit peu aussi, un peu partout.

– Vous communiquez avec la famille avec la famille ?

3010 – Un petit peu parce que la plupart ils ont Internet, mais ils savent pas parler français et moi j'ai beaucoup de mal avec l'italien.

– Oui ?

– J'ai une cousine italienne qui sait pas parler très bien français et qui veut pas se donner la peine.

3015 – Et vous ? L'italien vous connaissez un peu ?

– Légèrement. Quand ils me disent des mots en italien que je comprends, je fais semblant de pas comprendre pour les obliger à parler français, car je sais qu'ils savent très bien parler français. [*Silence*]

– Vous vous voulez ajouter des choses ?

3020 – Non.

– Non ?

¹⁷ Centre d'aide par le travail, désormais ce sont des Établissements et Services d'Aide par le Travail (Ésat).

– Non, si vous avez d'autres questions je suis là, je serai ravi d'y répondre.

– Je ne pose pas que des questions, si vous voulez vous exprimer sur des sujets qui vous tiens à cœur, je ne sais... pas... Cela peut être sur votre vie ici.

3025 – Non, c'est dommage que l'on fasse pas plus de soirées par contre.

– Les soirées festives, c'est ça ?

– Oui, on en fait pas mal, mais pas assez à mon goût.

– On en fait combien par mois ?

– Par mois ?

3030 – On en fait pas plusieurs par mois ?

– Y'en a une par mois, mais pour moi c'est pas vraiment une bonne soirée, c'est des soirées jeux.

– J'ai vu ça y'a deux semaines c'était soirée belote.

– Ça, c'est une fois par an.

3035 – Et la musique tout ça, la danse ?

– Ça, c'est une fois de temps en temps, c'est tous les... J'ai pas compté véritablement. Je pense que cela doit être tous les trois mois, mais bon ce serait bien que l'on ait une soirée une fois par semaine quoi, avec de la musique.

– Vous aimez vous amuser. Ah, j'allais oublier, quand il faut voter c'est vous qui y allez directement ?

3040

– Oui, j'y vais, mais là pour l'instant comme je peux pas trop me déplacer, pour les votes j'ai donné procuration à quelqu'un du foyer jusqu'aux prochaines élections. Les prochaines élections, là je pourrai y retourner, normalement si tout va bien au niveau santé. Comme ça je pourrai me balader en même temps. J'aime beaucoup faire les magasins, mais bon faut pas qu'il est trop de monde non plus. La dernière fois, on est quel jour ? Mercredi. La dernière fois j'ai été à Cora choisir des nouvelles lunettes et après on a été dans Cora parce que j'avais deux trois courses à faire et je suis ressorti avec un truc complet quoi. De la nourriture... euh... Des produits d'hygiène. J'y allais que pour des lames de rasoir.

3045

– Vous avez fait vos courses quoi ?

3050

– Oui, mais d'habitude je n'achète pas de nourriture. J'ai acheté plein de nourriture. Du camembert, qu'est-ce que j'ai acheté d'autre ? Du camembert, du chorizo, de la Nutella, des gâteaux.

– Vous avez un frigo dans votre chambre ?

3055 – Oui, là dans la salle de bain. J'évite d'y aller, car dès que je m'approche ça sent mauvais et tout donc. J'y vais juste pour prendre à manger ou un yaourt ou un morceau de camembert, sinon j'y vais pas, ça sent mauvais.

– Oui, ça sent fort le camembert.

– Ah oui, surtout j'adore le camembert. J'ai acheté deux camemberts et un fromage de chèvre, un cendré.

3060 – Hum, j'ai horreur du fromage, mais je comprends les gens qui aiment ça.

– Non, c'est vachement bon.

– Ben écoutez C, je vous remercie.

– Oui, de rien.

3065 – J'avais juste émis quelque chose, je voulais savoir jusque quelle classe vous avez été scolarisé.

– Jusqu'en sixième.

– Et après vous avez tout arrêté ?

– Oui et après je suis allé en milieu semi-professionnel.

– D'accord, pour apprendre un métier ?

3070 – Oui, c'était électrotechnicien.

– Et vous avez passé ...

– J'ai rien passé du tout.

– Vous n'avez pas voulu ou vous n'avez pas pu ?

3075 – Je n'ai pas pu et je n'avais plus la force de toute façon, parce que j'ai failli faire cramer l'atelier.

– Ah oui ?

– C'était pas de ma faute en plus.

– Hum ? Vous aviez renversé quelque chose ?

– Non, c'était... les... Les fils d'électricité étaient... mal... Que j'avais mal branché.

3080 – Ah, d'accord. Vous n'avez pas expliqué ?

– Si, si, mais bon, ça sert à rien, ça a rien changé.

– Oui ?

– Et puis même, ça ne me plaisait plus trop l'électricité à travailler là-dedans. Moi je préférais travailler dans la mécanique.

3085 – Hum ?

– Et dans le corps mécanique qu'il y avait juste à côté y'avait plus de place. Du coup on m'a mis là où il restait de la place. J'avais le choix entre horticulture ou cet atelier-là.

– Hum ?

3090 – Moi, travailler dans les fleurs, non merci. Y'a plus que celui-là. Y aurait eu une place qui se serait libérée en mécanique, oui je l'aurais fait volontiers. Mais là, l'électricité, je n'étais pas trop passionné. Et puis, y'avait les schémas et j'y comprenais rien, les schémas, les calculs. C'était pas vraiment ma passion. Le lundi matin, quand on me disait, Christophe Ouais quoi ? « On est lundi matin ! » Je dis « Oui, je sais, tu veux pas y aller à ma place ? » *[Il sourit.]* Il me fait « Non, moi je vais en mécanique ».

3095 – Hum.

– Ouais, c'était un copain à Berck. Il me dit « Moi je reste dans ma mécanique ».

– Vous avez gardé des contacts avec ces copains ?

– Non. Y'en a un il était électrotechnicien... Bah à Berck avec moi.

– Oui ?

3100 – Et lui c'est pareil, il a complètement changé de métier. Aux dernières nouvelles, il était projectionniste au Pathé du... *[inaudible]*. Lui aussi il habite dans la région. Il se marie cet été, au mois d'août, je crois.

– Et vous allez y aller ?

3105 – Non, moi je suis pas invité. Je le sais parce que sa mère c'est la présidente du club Handisport.

– D'accord, là où vous allez le mercredi ?

– Euh... Non.

– Non, c'est...

– Ah, elle c'est la présidente du club général d'Handisport de l'Oise quoi.

3110 – Vous êtes en contact avec elle ?

– Oui, je la vois une fois par semaine, une fois par mois.

– Et vous la voyez où ?

- Ici, quand elle vient chercher des gens pour aller chercher des gens pour aller à la piscine le mercredi soir.
- 3115 – Puisque vous parlez de mariage, du mariage de votre ami, est-ce que vous avez une petite amie ?
- Non [*d'un air en colère*], j'en ai plus.
- Vous n'en avez plus ?
- Non. Pour l'instant, je suis célibataire.
- 3120 – Hum.
- Et fier de l'être.
- Hum. Un célibattant comme on dit ?
- Oui, exactement. J'ai une amie, mais on envisage pas de se mettre ensemble là encore. Pour moi c'est comme ma petite sœur quoi. Une belle petite brune !
- 3125 – Vous l'avez rencontrée ici ?
- Oui, y'a dix ans.
- Ah, oui. Elle vit ici ?
- Ouais, ça fait cinq ans qu'elle vit ici.
- Quatre, cinq ans qu'elle vit ici et ça fait dix ans que vous vous connaissez ?
- 3130 – Oui, parce que ça fait cinq ans qu'on est amis. Oui, y'a dix ans qu'on se connaît. Quand elle est venue elle faisait un stage d'AMP et elle était déjà invalide, mais bon c'était pas encore bien déclaré quoi.
- Qu'est-ce que c'est qu'un stage AMP, pardon ?
- AMP c'est aide médico-psychologique.
- 3135 – D'accord, elle faisait un stage d'aide médico-psychologique ?
- Ouais.
- Parce qu'elle, elle voulait faire...
- Comme les monos ici quoi.
- D'accord, elle c'est ce qu'elle voulait faire ?
- 3140 – Oui, c'est ce qu'elle voulait faire.
- Et elle avait une invalidité c'est ça ?
- Oui, oui. Mais ça se voyait pas encore trop quoi.
- Ah, d'accord c'est évolutif ?

– Hum, hum.

3145 – Donc c'est pour ça qu'elle est arrivée ici ?

– Hum, hum. Voilà, donc ça fait cinq ans qu'elle est au foyer, ouais ça fait 4 ans qu'on est de bons amis quoi.

– Hum.

– On n'arrête pas de se suivre de toute façon. Y'en a un qui est là, l'autre il est avec.

3150 – Ah, là, elle n'est pas là ?

– Non, là elle dort.

– Elle dort ? Elle fait la sieste.

– Elle est fatiguée en ce moment.

– Ouais.

3155 – Parce qu'elle a un traitement assez lourd.

– Oui.

– Enfin assez lourd, non. C'est vrai que c'est allégé, mais bon je ne rentrerai pas dans des discussions sinon... Voilà, vous savez tout ou presque.

– Je ne suis pas venue pour tout savoir, je suis venue pour vous écouter.

3160 – Oui.

– Ben, c'est très gentil à vous.

– Si ça peut vous aider dans vos recherches.

– Oui, je suis très contente d'avoir échangé avec vous, ce ne sont pas que des recherches. C'est bien aussi de rencontrer les personnes qui vivent à Étincelle... pour... Parce que nous

3165 de l'extérieur on ne se représente pas correctement la vie ici et le minimum est de parler avec les gens, d'échanger avec eux, de s'intéresser à eux. Bien, je vous remercie.

– Et bien, de rien. »

6. Retranscription de l'entretien avec Mauricette

(Réalisé dans la salle café « Barathym » du foyer Étincelle, à Creil, le 23 mars 2012.)

- 3170 « Bonjour, moi c'est Catherine et je suis très contente que vous acceptiez de me voir, Mauricette, parce que la dernière fois que je vous ai vue, c'était pas gagné hein ? Ça n'allait pas et aujourd'hui comment vous vous sentez ?
- Un peu mieux !
 - Y'a quelque chose qui vous rend triste ?
 - Je ne peux pas faire des choses !
- 3175 – Parce que vous ne pouvez pas tout faire, qu'est-ce que vous aimeriez faire vous ?
- Me débrouiller entièrement tout seul !
 - Et qu'est-ce que vous pouvez faire seule en ce moment ?
 - Me doucher, du tir aux armes, de la boccia !
 - C'est quoi ça ?
- 3180 – C'est de la pétanque en salle !
- De la pétanque en salle, on appelle ça de la boccia ?
 - La boccia !
 - La boccia, je connaissais pas ! D'accord la pétanque en salle !
 - Du tir, euh..., de la sarbacane...
- 3185 – Ouais.
- De la muscu et de la boxe !
 - Ben, vous en faites des choses ? Et qu'est-ce que vous ne pouvez pas faire toute seule qui ennui ?
 - Pour m'aider à me mettre au lit !
- 3190 – Vous pouvez pas, donc oui, vous mettre au lit toute seule. Vous pouvez faire votre toilette toute seule ?
- Je prends ma douche tout seul, mais après faut m'aider pour m'habiller !
 - Oui ? Mais vous prenez votre douche toute seule !
 - Hum !/[Silence]

- 3195 – Vous avez toujours été en fauteuil ou c'est arrivé subitement ?
– Non, j'ai toujours été en fauteuil !
– Depuis petite alors ? Et ça fait longtemps que vous êtes ici à Étincelle ?
– Moi je suis... je suis restée à l'Étincelle puis après je suis revenue... je suis repartie et je suis revenue !
- 3200 – Vous êtes reparti où ? *[Silence]*
– Dans une famille d'accueil !
– Que vous vous aviez choisi ?
– Oui, oui, mais j'avais mal choisi !
– Ah ? Ça s'est pas bien passé ? *[Silence]*. Vous voulez m'en parler un petit peu ?
- 3205 – Parce que le monsieur il buvait et quand vous accueillez quelqu'un chez vous il faut pas boire! *[Grand silence]*.
– Et la dame ?
– La dame elle était toujours en dispute avec son mari ?
– Ils avaient des enfants ?
- 3210 – Oui !
– Et avec les enfants ça se passait bien ?
– Oui, sauf quand il buvait !
– Hum, et vous êtes restée combien de temps chez eux ? *[Silence]*.
– Deux ans !
- 3215 – Et c'est vous qui avez demandé à revenir au foyer Étincelle ?
– Non, c'est le docteur R. qui m'a mis au foyer !
– Parce que vous, vous seriez restée dans cette famille ?
– Non !
– Non ! Donc, finalement heureusement que le docteur a demandé à ce que vous soyez là ?
- 3220 – Vous aviez déjà été à Étincelle après vous êtes repartie dans la famille et après vous êtes revenue. Et avant le foyer l'Étincelle vous viviez où ?
– Chez des gens qui me maltrahaient !
– Et vous êtes restés longtemps avec eux ?
– Oui !
- 3225 – Depuis toute petite ?

– Hum ! *[Grand silence]*.

– Et vous avez pu vous sortir de tout ça ?

– Oui !

3230 – Vous êtes forte ! *[Nous sommes interrompues quelques minutes par un membre du personnel qui a besoin de quelque chose dans la salle]*. Donc Mauricette avant étincelle vous étiez donc dans cette famille qu'était pas très sympa avec vous ?

– Oui !

– Vous êtes restée combien de temps chez eux ?

– Huit ans !

3235 – Huit ans, c'est un sacré morceau de vie huit ans, vous deviez être jeune, vous aviez quel âge à peu près ? *[Nous sommes encore interrompues par quelqu'un qui s'occupe de nous faire du café]*.

– On va attendre, Mauricette, que le café arrive, comme ça on sera plus tranquilles !

– Vous êtes seule dans votre chambre là-haut ?

3240 – Oui !

– Vous préférez me voir ici ? C'est là...vous avez de la visite ?

– Non !

– Non ? Jamais ? Personne ? Pas de famille ? Pas d'amis ?

– Mes amis sont ici !

3245 – Vous avez des amis ici ? C'est important les amis, c'est... Donc j'imagine que vous avez participé à la soirée hier ? J'ai appris qu'il y avait une soirée ici avec de la musique, c'est Pascal qui me l'a dit ou alors c'était un autre jour ?

– Ils ont fait du djambé hier !

– Du djambé ! Vous êtes allée écouter ?

3250 – Non, On les entend !

– *[Je ris.]* Y'a pas besoin de descendre, vous êtes servie à la maison, c'est service maison !

– *[Silence]*

– Et donc ces gens pas très sympas là chez qui vous êtes restée pendant huit ans, qui c'est qui a pu vous sortir de là, c'est vous toute seule ? Vous avez pu en parler à quelqu'un ?

3255 – C'est une autre famille qui m'a pris, mais elle était aussi méchante !

– Ah oui ? Quand vous dites méchants, maltraitants, ils vous parlaient mal, ils vous criaient dessus ?

– Oui !

3260 – Vous me dites, je pose des questions, mais vous n'êtes pas obligé de répondre Mauricette, c'est juste pour comprendre où vous avez vécu, avec qui ! Pour essayer de savoir ce que vous voulez dans la vie maintenant, plus tard... *[Nous sommes dérangées pour le café, nous interrompons.]* Bon, voilà, on ne sera plus dérangés maintenant ! Donc vous avez fait beaucoup de famille alors ? Parce qu'il y a la famille chez qui vous étiez pendant huit ans, la famille qui après vous a pris chez elle, mais qui était pas aussi sympa, chez eux vous êtes
3265 restée combien de temps ?

– *[Silence.]*

– Et puis après vous êtes venue à Étincelle et après vous êtes repartie deux ans ?

– Non, après je suis revenue à l'Étincelle juste après !

3270 – Ah, d'accord, donc vous avez fait huit ans dans une famille maltraitante, vous êtes venue à l'Étincelle, vous êtes repartie deux ans et après vous êtes revenue ici définitivement !

– Oui !

– D'accord, j'avais pas bien compris. Et avant d'être dans des familles, vous étiez où ?

– Dans une maison de retraite !

3275 – Une maison de retraite ? Donc vous étiez qu'avec des personnes âgées, vous étiez la seule jeune de...

– On était trois !

– Trois jeunes ! Et là ça se passait comment ?

– Ça allait à peu près !

– Et encore avant la maison de retraite vous étiez où ?

3280 – J'étais à Neuilly !

– À Neuilly ? Et à Neuilly c'était quoi ?

– Les bonnes sœurs !

– Les bonnes sœurs ! Neuilly sur Marne ou Neuilly sur Seine ?

– Neuilly sur Seine !

3285 – Je crois que c'est une ville assez bourgeoise ?

– *[Elle acquiesce de la tête.]*

- Et chez les bonnes sœurs ça se passait comment ?
- Mal !
- Et vous êtes restée longtemps chez les sœurs ?
- 3290 – *[Elle marque une pause et répond en chuchotant.]* 14 ans.
- 14 ans ! Donc depuis toute petite ?
- Oui !
- Et avant les sœurs ?
- J'étais dans les hôpitaux !
- 3295 – Et avant les hôpitaux ?
- Je ne sais plus !
- Donc vous n'avez jamais vécu avec vos parents ?
- Non ! *[Silence.]*
- Et ici comment vous vous sentez maintenant ici ?
- 3300 – Bien !
- C'est ce qu'il y a de mieux ?
- *[Silence important, plus long.]*
- Et votre chambre ? Je crois que vous êtes au premier Mauricette ?
- Oui !
- 3305 – Vous avez toujours vécu dans une chambre individuelle ?
- Non j'ai vécu aussi dans une autre chambre !
- Et c'est vous qui avez voulu aller en chambre individuelle ?
- Non, c'est parce qu'il est arrivé une personne qui travaillait en urgence, donc on m'a mis dans une chambre seule !
- 3310 – Il est arrivé une personne qui avait besoin de la place dans la chambre de 4, c'est ça ?
- Oui !
- Donc c'est pas vous qui avez choisi d'être seule ?
- Non !
- Et vous vous préférez quoi en fait ?
- 3315 – Être seule !
- Et ben finalement c'est bien tombé ?
- Hum !

- Et c'est vous qui avez fait la déco, la décoration de votre chambre ?
- Non, j'ai choisi la peinture et... *[inaudible]*
- 3320 – Et pour votre courrier comment ça se passe ?
- Y'a une boîte aux lettres dans le couloir marquée à mon nom !
- D'accord, donc c'est vous qui aller ouvrir la boîte pour prendre votre courrier ?
- Hum !
- Est-ce que vous passez beaucoup de temps dans votre chambre ?
- 3325 – Non, pas très... *[Silence.]*
- Vous pouvez me raconter une journée pour vous ici ? Comment ça se passe, qu'est-ce que vous faites, comment vous vous organisez ?
- Le lundi je suis au tissage, le mardi matin je vais à la boxe, le mercredi je vais au tir, le jeudi c'est la sarbacane et le vendredi pour moi ça s'arrête au vendredi !
- 3330 – Et le week-end qu'est-ce que vous faites ?
- Je vais discuter avec mes copines !
- Et le matin quand vous vous levez, la première chose que vous faites c'est quoi ?
- On m'apporte la chaise noire pour prendre ma douche, je vais à la douche, je prends ma douche toute seule et après on m'aide pour m'habiller !
- 3335 – Et vous déjeunez dans votre chambre ou la salle à manger ?
- Non, la tisanerie !
- La tisanerie, c'est la pièce qui est à l'étage ?
- Oui !
- Le midi aussi, vous mangez dans la salle ou dans la tisanerie ?
- 3340 – Non, à la salle à manger !
- D'accord, et le soir aussi ?
- Oui !
- Et vous qu'est-ce que vous aimez faire comme activité ?
- Tout !
- 3345 – Tout ? Est-ce qu'il y a une chose qui vous plaît plus qu'une autre ?
- Oui, la boxe !
- Qu'est-ce qui vous plaît dans la boxe ?
- Dégommer mes copains et mes copines *[Elle sourit et je ris]*.

– Ça défoule ! Ça fait *[inaudible]*.

3350 – Ça fait ?

– Y'a aussi taper dans un sac !

– Oui, punching-ball vous disiez ? oui, Ben ouais ça défoule ! *[je ris]*.

– Un mardi c'est la boxe, l'autre mardi c'est la muscu. La semaine prochaine c'est la boxe !

– Vous faites des compétitions de boxe ?

3355 – Je suis montée une fois sur le ring avec une copine !

– Hum ?

– J'ai eu le premier tour c'est moi qui a gagné, mais le deuxième c'est ma copine !

– Et quelle est la chose dans votre vie qui vous tient vraiment le plus à cœur, qui vraiment est la plus importante pour vous, la chose la plus importante pour vous ?

3360 – *[Silence]*. C'est de me retrouver avec mes copines, mes copains et des monos que j'aime bien !

– Y'a des monos que vous connaissez depuis longtemps ?

– Hum !

– Et parmi les choses que vous pouvez pas faire quelle est-celle qui vous énerve le plus...que
3365 vous pouvez pas faire ?

– Allez faire de l'aviron !

– Vous aimeriez ça et pourquoi c'est pas possible ?

– Parce que je plie pas assez mes bras et faut faire des mouvements !

3370 – Avec les bras, tout ça ? Parce que j'ai vu un résident qui est en fauteuil et qui fait de l'aviron
maisonnette il a peut-être pas le même souci au niveau des bras ! C'est une maladie évolutive
que vous avez ?

– Non, c'est de naissance !

– C'est de naissance, elle a un nom votre maladie ?

– Oui, IMC !

3375 – IMC, alors moi j'ay connais du tout, ça veut dire quoi IMC ?

– Infirme moteur cérébral !

– D'accord ! *[silence]* Votre cerveau a l'air de plutôt bien fonctionner ? Moi j'enlèverai le C,
je dirais que vous avez eu une IM *[Elle sourit et je ris]*. Est-ce que vous avez été à l'école ?

– Non, j'ai appris à lire à l'hôpital !

3380 – À l'hôpital, y'avait des enseignants ?

– C'était des bonnes sœurs !

– Des bonnes sœurs ?

– Oui !

– Et vous lisez de temps en temps ?

3385 – Non ?

– Et vous aimez qu'on vous fasse la lecture ?

– Non, encore moins !

– Encore moins ? Donc vous êtes pas lecture vous, mais au moins vous pouvez vous débrouiller pour lire dans la vie ?

3390 – Oui !

[Grand silence].

– Je vois quand même que vous faites pas mal de choses seule. Pour votre linge comment ça s'organise ?

– Je mets dans le bac à laver toutes les semaines !

3395 – Vous mettez tout votre linge ? Vous lavez rien vous-même ?

– Oui !

– Et ça vous va comme ça, vous préférez ?

– Oui !

– Oui ? *[Silence].*

3400 – La dernière fois j'ai vu quelque chose qui m'a étonnée, quand je suis arrivée avec Johane la porte de votre chambre était grande ouverte ! Est-ce que vous la laissez comme ça toute la journée ?

– Non !

[Silence].

3405 – Quand est-ce que vous la laissez ouverte, la porte de votre chambre ?

– En général, pas !

– En général, pas !

– Et ce que je n'ai pas vu, du coup, la dernière fois, c'que j'ai pas vu la dernière fois c'est si sur votre porte vous avez mis votre nom quelque chose votre porte qui montre que c'est votre

3410 chambre ?

– C'est marqué Momo et y'a un dauphin !

– Momo et un dauphin ? Pourquoi avez-vous choisi un dauphin ?

– Parce que j'aime bien les dauphins !

3415 – Ouais ? Les dauphins aiment bien les Hommes aussi et on peut les apprivoiser plus facilement. Ils sont sociables, on dit... J'en ai jamais vu, j'en ai vu à la télévision, mais... euh... Vous en avez déjà vu vous des dauphins ? *[Silence]*. Et vos copains, vos copines d'Étincelle, quand vous papotez avec eux, vous les recevez où, vous les voyez où ?

– On se voit dans la cour ou je vais dans leur chambre ça dépend !

– Et des fois vous les invitez aussi dans votre chambre ?

3420 – Non, elle est trop petite !

– Hum !

– Et dans votre chambre avec le fauteuil vous pouvez vous déplacer facilement, y'a assez de place ?

– Oui !

3425 – Si vous avez envie de me dire des choses, dites les, on est pas obligées d'attendre que je pose une question. Si y'a un truc qui vous passe par la tête... *[Silence]*.

– À part ça tout va bien !

– À part ça tout va bien ? C'est quoi « ça » ?

– Tous les trucs que je viens de vous dire !

3430 – Ouais ? Vous y pensez souvent ? Ça vous mine ? Maintenant vous êtes là avec vos copains, vos copines, y'a des monos sympas...

– Hum !

– Vous êtes là maintenant, ces gens là vous ne les reverrez pas, vous ne revivrez pas ce que vous avez vécu, vous êtes en sécurité maintenant ?

3435 – Oui !

– C'est que l'on dit toujours aux gens qu'il faut oublier, mais on oublie jamais, mais on apprend à vivre avec le souvenir euh...

– Hum !

3440 – Et je vous ai trouvée bien triste la dernière fois que je suis venue. Pourquoi étiez-vous triste c'était en lien avec quoi ?

– Quand je repense à plein de choses !

– Hum, hum ! Vous en parlez des fois avec les monos ou avec les copains copines ?

– Avec ma référente !

3445 – Ça vous fait du bien d'en parler avec elle ? *[Silence]*. Et est-ce que vous aviez des loisirs avant de venir ici, quand vous étiez dans les hôpitaux, dans les familles d'accueil ?

– Non !

[Silence].

– Comment vous imaginez votre vie plus tard ?

– Je ne sais pas !

3450 – Est-ce que vous avez un rêve ? *[Silence]*. Vous aimeriez vivre comment et où ? Imaginez qu'on vous donne le choix là, voilà comment vous aimeriez vivre, euh...avec qui, votre rêve le plus fou même si ça vous semble pas réalisable, ce dont vous avez envie vous ?

– Moi, avant, non ! Quand j'étais handicapée j'aurais voulu être soit médecin anesthésiste ou soit assistante sociale pour les délinquants !

3455 – Vous dites quand vous étiez handicapée ?

– Oui !

– Vous n'êtes plus handicapée ?

– Pendant mon handicap !

– Pendant votre handicap, vous auriez voulu faire ça ?

3460 – Oui !

– C'est des beaux métiers ça, c'est des métiers qui demandent aussi de l'investissement ?

– Oui !

– Et pourquoi assistante sociale pour les délinquants ?

3465 – Parce qu'on les comprend pas ! Parce que des fois ce que les gens voient c'est qu'il est délinquant et il peut pas changer, parce que les gens ont pas assez de patience pour les écouter ou... *[Silence]* parce que les gens sont bêtes, parce qu'il a fait une connerie, alors cette connerie reste... il sera toujours le même, tout le temps des conneries, mais non. Si on n'arrive à lui faire dire pourquoi il fait la connerie...

– On peut le changer ? *[Silence]*. Et où est-ce que vous aimeriez vivre ?

3470 – Dans une île déserte !

– Sans les copains et le copines ?

– Y'a des fois où... quand j'ai le cafard...

– Quand vous avez le cafard c'est là que vous pensez à aller sur une île déserte ? Et quand vous avez pas le cafard ?

3475 – Rester là !

– Rester là ? *[Silence]*.

– Vous avez quel âge Mauricette ?

– 68 ans !

– 68 ans ?

3480 – Donc comme vous avez été mise à l'hôpital depuis toute petite, vous n'avez jamais vécu avec vos parents d'après ce que j'ai compris, donc vous ne savez pas si vous avez des frères et des sœurs ?

– Si, j'ai une sœur !

– Que vous avez connue ?

3485 – Oui !

– Et elle que devient-elle ?

– J'en sais rien, je veux pas en entendre parler !

– Vous êtes fâchée avec elle ?

– Elle m'a fait mal alors ! *[Silence]*.

3490 – Y'a longtemps ?

– *[Silence]*.

– Elle est déjà venu vous voir ici ?

– Non ! J'en veux pas !

– Et elle était venue vous voir dans la famille qu'était pas sympa avec vous ?

3495 – Non !

– Jamais ?

– Jamais !

– Elle venait vous voir à l'hôpital ?

– Non !

3500 – Comment elle a fait pour vous faire du mal si elle vous voyait jamais ?

– Parce qu'elle m'écrivait !

– Ah elle vous écrivait ?

– Elle m'écrivait : oui, reviens. C'est pour me prendre de l'argent alors hein bon !

– Vous prendre de l'argent ?

3505 – Hum !

– Quand elle vous dit... quand elle vous écrivait « reviens », elle voulait que vous reveniez où ?

Chez vos parents ?

– Non, que je lui fasse plus la tête !

3510 – Que... pardon ?

– Que je ne lui fasse plus la tête !

– Ah que vous ne lui fassiez plus la tête ! Oui, quand elle disait « reviens » c'est ce qu'elle voulait dire ? Parce qu'en fait, elle a jamais habité avec vous ?

– Heureusement !

3515 [*Je souris*].

– Et à quel moment vous vous êtes mise à lui faire la tête ?

– J'avais fait des recherches sur mes parents !

– Oui ?

– Ma mère elle morte donc y'avait de l'héritage et elle voulait tout l'héritage, donc elle a
3520 été... l'héritage de ma sœur et la mienne, elle m'a donné...elle a dû me donner de l'argent !

– Elle a dû vous donner votre bien à vous ? Et vous avez retrouvé vos parents, si vous n'aviez pas fait de recherche...Ça veut dire qu'elle aurait eu tout l'argent et en fait c'est comme ça que vous l'avez connue votre sœur alors, en faisant des recherches?

– Hum !

3525 – Elle est plus jeune ou plus vieille que vous ?

– Elle est plus jeune que moi ! On a huit ans de différence !

– D'accord, donc elle elle vous a connue bébé, elle doit se souvenir de vous bébé ? Et donc elle a pu vous dire ce qui c'était passé, c'est vos parents qui ont décidé de vous mettre à l'hôpital ?

3530 – Elle m'a rien dit !

– Elle vous a rien de dit de tout ça ? Mais vous qu'est-ce que vous connaissez de votre histoire ?

– Que du mal !

[*Silence*].

- 3535 – Même si c'est que du mal, vous savez des choses ? Est-ce que vous savez, par exemple, si ce sont vos parents qui ont décidé de vous mettre à l'hôpital ? *[Grand silence.]* C'est pas eux qui ont décidé ça ?
- Je sais pas !
- Et vous n'avez jamais plus eu de nouvelles de vos parents ? *[Silence.]* Vous portez leur nom. Vous portez le nom de votre papa ?
- 3540 – Oui ! *[Silence.]* Hélas !
- Hélas ?
- Oui, c'est un grand ivrogne !
- Ah, vous avez pu savoir ça ? Donc vous avez dû rechercher beaucoup de choses ? *[Silence.]*
- 3545 Ça vous a fait du bien de chercher, même si c'est que du mal, est-ce que ça vous a apporté quelque chose de savoir tout ça ?
- Non ! *[Grand silence.]*
- Vous regrettez d'avoir cherché ?
- Ben oui, pour retrouver ce que j'ai trouvé ! *[Grand silence.]*
- 3550 – Et quand vous avez retrouvé toutes ces informations sur vos parents, vos deux parents étaient décédés ?
- *[Silence]*
- Et votre sœur elle n'a jamais cherché à vous retrouver ?
- *[Silence.]* Vaut mieux parce que si je la vois là je lui casse la tête ! *[Elle le dit avec*
- 3555 *agressivité, elle incarne véritablement son propos.]*
- Mais elle a pas réussi à avoir votre argent ! Vous vous êtes bien défendue !
- Oui !
- C'est la seule que vous avez, y'a pas d'autres frères et sœurs ?
- Non !
- 3560 – Et quand vous avez fait vos recherches, vous avez pu trouver si vous aviez des oncles des tantes ?
- Oui, ça je sais, j'avais des oncles et des tantes !
- Vous les avez jamais vu ?
- J'avais même une tante qui me disait « mon chien avant toi après » !
- 3565 – Ah oui ! Par écrit ou par téléphone ?

– Non, à parler comme ça !

– À parler, vous l'avez vue alors ?

– Hum !

– Vous l'avez vue, vous êtes allée chez elle ou c'est elle qui est venue vous voir ?

3570 – J'étais une fois chez elle !

– Des fois vous alliez chez elle ? Depuis toute petite ?

– Oui !

– Alors, donc quand vous étiez petite vous, vous pouviez aller voir votre tante, mais vous ne voyez pas vos parents ? *[Silence.]* Ils ne voulaient pas vous voir vos parents ?

3575 – C'est moi qui voulais pas les voir, j'en avais marre de leur tête !

[Silence].

– Ils vous ont fait du mal ?

– Hum !

– Et votre tante, donc, elle préférait voir son chien... elle vous disait son chien avant et vous après ?

3580

– Oui ! *[Silence].*

– C'est dur à entendre ! *[Silence important].* Vos parents vous vouliez pas voir leur tête...

– Non !

– Mais vous avez des souvenirs d'eux ?

3585 – Non !

– Aucun ? Pourquoi vous ne vouliez plus les voir ?

– Parce qu'ils m'embêtaient trop !

– Qu'est-ce qu'ils vous faisaient comme misères, comme embêtements ?

– Quand j'ai été opérée, ils gueulaient parce que je ne marchais pas encore !

3590 – C'était...

– Et à chaque fois que j'avais vu ma mère ou quelqu'un de la famille je montais en température, j'étais... le docteur il savait, il disait ça y est je suis dans de beaux draps la faille K. est encore venue !

– Hum ?

3595 – Les infirmières demandaient : « ben comment vous savez ça ? – Ben rien qu'à la température qui monte à gogo et qu'elle s'énerve à gogo. »

– À chaque fois qu'il y avait quelqu'un de la famille K. qui venait, c'était systématique : c'était la fièvre ?

– Hum !

3600 – Donc, vous avez déjà vu vos parents, moi je pensais que vous ne les aviez jamais vus.

– Si, ma mère était déjà venu mais j'étais petite !

– Hum ! Votre père vous l'avez déjà vu ?

– Le saoulard, bien sûr !

– Oui, il est venu vous voir à l'hôpital ?

3605 – Non, lui jamais !

– Jamais ? Vous l'avez vu où votre père alors, vous l'avez vu dans quel endroit ?

– Je l'ai vu toute petite !

– Quand vous étiez petite ?

– Hum !

3610 – Jusqu'à quel âge vous êtes restée chez eux ?

– Pas longtemps, juste...avoir une place à l'hôpital !

– Vous vous en souvenez de la première fois où vous êtes allée à l'hôpital ?

– Non !

– Mais par contre vous vous souvenez de la tête de votre père et des embêtements que vous faisaient vos parents ?

– Hum !

– Et ils vous reprochaient de ne pas marcher après l'opération ?

– Hum, hum !

– Y'avait plein d'autres choses comme ça ?

3615 – Non, ça c'était déjà suffisant !

– Hmm, hmm. Ça vous a fait de la peine, on peut dire ça comme ça ?

– Hum ! *[Grand silence]*.

– Et cette tante là, vous ne l'avez plus revue après ?

– Ben elle est morte ! Y'avait de l'orage, elle s'est foutue sous un arbre, elle a attrapé la foudre, bien fait pour sa gueule !

3620

– Y'en avait d'autres des tantes comme ça ?

– J'avais d'autres tantes, mais je ne les voyais pas ! *[Silence long]*.

– Et votre chambre là, la façon dont elle est aménagée ça vous convient ? Est-ce qu'il y a des choses que vous aimeriez ajouter ?

3625 – Ah non je ne veux plus rien ajouter !

– Est-ce que cette chambre là vous convient, est-ce que... ?

– Non, non, je voudrais une plus grande avec une salle de... avec une douche, un lavabo !

– D'accord, parce que là y'a pas la douche dans votre chambre ?

– Non !

3630 – Y'a juste les toilettes et le lava...

– Non, même pas !

– Même pas ? Y'a pas de toilettes pas de lavabo ?

– Non ! Donc vous allez dans le couloir ?

– Y'a un lavabo, mais y'a pas de toilettes, rien de tout ça !

3635 – Donc vous allez dans le couloir ?

– Hum !

– *[Silence long]*.

– Ah, vous me dites pas mal de choses quand même ! Vous ne vouliez pas me parler, mais quand même là ça fait 45 minutes qu'on parle Mauricette. On peut continuer à parler si vous

3640 voulez !

– Non !

– Si vous avez envie de parler d'autres choses vous n'hésitez pas !

– J'ai pas envie de parler ! Merci !

– Y'a pas de problèmes, on arrête là !

3645 – Oui ! »

7. Retranscription de l'entretien avec Marilyn

(Réalisé dans un bureau d'Emmaüs Défi, à Paris, le 19 mai 2015).

« C'est parti. Bonjour Marilyn et merci d'avoir accepté l'entretien.

– De rien *[elle rit]*.

– Donc, je voudrais savoir comment vous êtes arrivée jusqu'ici, à être amenée à travailler à
3650 Emmaüs Défi ? Quels ont été les chemins que vous avez pris ? J'aimerais que vous me parliez
un peu de votre arrivée ici en fait.

– Et bien, mon arrivée a eu lieu y'a trois ans et il y a... *[elle réfléchit]* quatre ans maintenant
et j'étais avec une amie. Nous étions amies, c'est tout. Elle est décédée et je me suis retrouvée
à la rue. Donc après j'étais dans un foyer et on m'a trouvé, une assistante sociale m'a trouvé
3655 un travail ici.

– Parce que cette amie était la locataire ?

– La propriétaire !

– La propriétaire ?

– Euh, locataire, locataire.

3660 – Oui ? On n'a pas voulu transférer le bail ?

– Non.

– Et vous ne travailliez pas à l'époque ?

– Voilà, exactement.

– Et quand l'assistante sociale vous a proposé ça qu'est-ce que vous avez pensé ?

3665 – Ben, je me suis dit « du travail, c'est bien ». Euh, c'est ce qui me permettrait donc après
d'avoir du travail, un logement et puis ben de recommencer tout simplement.

– Vous travailliez avant ?

– Oui, avant j'étais vingt-cinq ans... euh... *[elle réfléchit]* comptable.

– D'accord ?

3670 – Eh ben, bon, euh et puis y'a un moment que j'ai décroché et de toute façon je ne ferai plus
de comptabilité et puis euh et puis voilà quoi.

– Quand vous dites que vous avez décroché, vous avez démissionné du poste de comptable ?

– Non, non, c'était un licenciement économique.

– D'accord et puis...

3675 – Ben voilà.

– Et vous êtes restée combien de temps sans travailler ?

– Oh, ben c'est-à-dire qu'après je me suis occupé de ma maman pratiquement dix ans, elle avait Alzheimer et au bout d'un moment je ne pouvais plus m'en occuper. Quand j'allais faire des courses par exemple, bon ben elle était dehors, elle savait plus où elle était. Enfin bref,
3680 donc voilà

– D'accord. Et qu'est-ce que vous faites exactement ici à Emmaüs ?

– Là, je travaille au textile et je fais... je m'occupe de tout ce qui est vêtements enfants. Donc le tri, euh... *[Elle réfléchit.]* Les garçons, les filles, les bébés, par saison, les prix et puis voilà.

3685 – Vous ne sortez pas d'Emmaüs défi en fait, alors ? Vous ne faites pas les livraisons ou le retrait ?

– Non, non, non.

– Vous pouvez m'expliquer ici une journée type à Emmaüs, comment ça se passe pour vous ?

– Alors, tout dépend de la journée, puisqu'on a des horaires différents.

– Par exemple, aujourd'hui ça se passe comment ?

3690 – Et bien aujourd'hui... aujourd'hui, je vais être à la vente. Donc une heure et demie, treize heures trente jusque dix-huit heures. On va faire de la vente, des tickets.

– Des tickets ? Vous pouvez m'en dire plus ? Parce que je ne connais pas du tout.

3695 – Ah oh ? *[Elle semble surprise.]* Les tickets, c'est à dire il faut marquer sur... le numéro du centre, ce qu'on vend, si c'est du textile, si c'est emménager des meubles etc. Donc on remplit un bon et puis bon on marque le prix et euh... après les clients vont à la caisse, ils nous laissent évidemment ce qu'ils ont acheté et on fait un échange de bon et de ce qu'ils ont acheté une fois que c'est payé. – C'est clair ? *[sur un ton enthousiaste].*

– Alors, ils prennent les bons, ils vous les donnent, c'est ça ?

– Je leur donne le bon.

3700 – Vous leur donnez le bon ?

– *[Elle parle avec enthousiasme.]* Ils vont à la caisse et là -dessus sur le petit bon y'a un grand tampon Emmaüs payé et dans ce cas là ils viennent retirer leur marchandise.

– Ah d'accord. Et vous quand vous êtes à la vente vous ne vendez pas que les vêtements enfants ?

3705 – Non, non, de tout. Tout ce que les gens peuvent avoir besoin.

– Et comment ça se passe la vente pour vous ?

– Ah moi, très bien !

– Oui, vous aimez ?

– Oui.

3710 – Qu'est-ce qui vous plaît dans la vente ?

– Bah ça me change déjà de la semaine où on fait du tri. On voit du monde, euh... ben voilà quoi ! *[Elle sourit.]* Avec des clients, on est devenus amis, mais bon on les voit régulièrement donc « bonjour, comment ça va les enfants ? ». Enfin, bon ça fait un contact.

– Et quand vous n'êtes pas au magasin alors ?

3715 – Non bah je... Dans le coin textile on a un premier tri euh... où euh... *[elle réfléchit]* où on a des bacs et les gens mettent hommes, femmes, enfants et le linge de maison. Je prends mon bac enfant, je répartis, je regarde déjà si y'a pas de tâches, si y'a pas de trous et si l'habit est vendable et après je répartis, garçon, fille et layette. Après, je refais un deuxième tri où je fais par saison donc printemps, été, automne, hiver et euh... selon la saison concernée et ben je

3720 mets les étiquettes et dessus je mets le prix et après ça part au magasin ou au 104 ou ici à Ricquet.

– Au 104 c'est un magasin ?

– Oui. C'est un magasin, le même en plus petit.

– Et qu'est-ce que vous faites des vêtements qui sont troués, tachés ?

3725 – Alors, on les mets dans un sac Relais et je crois qu'au Relais, ils recyclent les vêtements. Pour faire quoi, je ne sais plus trop.

– Mais en tout cas ce n'est pas perdu ?

– Non, ce n'est pas perdu. Ah si, c'est pour faire de l'isolant pour les maisons. Dans des trucs comme ça quoi.

3730 – En tout cas c'est recyclé ?

– Oui, c'est recyclé.

– Et vous avez des formations, ici à Emmaüs ?

– Euh, moi non, mais y'en a qu'on... oui, y'en a qui en profite. Enfin, profiter entre guillemets.

3735 – Oui, oui bien sûr.

– Mais oui y'a des cours de français. Puis peut-être selon le désir des gens, peut-être qu'ils recherchent des formations qui pourraient correspondre pour telle ou telle personne.

– Parce que vous en fait, votre projet ici... *[Elle n'attend pas que je formule et prend la parole illico, elle est sûre d'elle].*

3740 – Oh, ben moi j'attends la retraite ! *[Elle rit].*

– C'est dans combien de temps ?

– Bah, encore deux ans !

– Encore deux ans. Jusqu'à la retraite, vous allez rester ici ?

– Bah oui *[d'un air fataliste].*

3745 – Et comment vous vous sentez ici ?

– Euh... *[elle réfléchit]* bien, l'ambiance ça pourrait être beaucoup plus pire, mais bon non, on va dire qu'en principe l'ambiance est bonne. Euh... Y'a beaucoup de travail. C'est fatigant, mais bon contente de venir travailler le matin, je me lève pas pour rien quoi.

– Oui, mais vous qui avez travaillé depuis de nombreuses années en comptabilité et qui

3750 maintenant être... êtes à Emmaüs, quelle est pour vous la différence dans la relation avec les gens, dans l'ambiance.

– *[Silence.]*

– J'imagine que ce n'est pas pareil ?

3755 – Non, je pense que l'ambiance est un peu plus humaine ici on va dire. Puisque bon, chacun a traversé une mauvaise passe et euh... ça rapproche un petit peu. Mais par contre on ne pose pas de questions sur ce qui s'est passé, euh... voilà !

– Vous échangez sur vos mauvaises passes ?

– Non !

– Même si y'a pas de question, on a envie d'en parler ou pas ?

3760 – Non, non. On parle du moment présent.

– D'accord, il n'arrive jamais que des personnes, euh... fassent une fixation sur leur passé et qu'ils aient besoin d'en parler et qui se confient à leur collègue ?

– Non, mais non je n'en connais pas. Ou alors on m'a jamais confié. Chacun fait comme il veut quoi.

3765 – Et maintenant vous vivez où alors ?

– Ben, j'ai mon chez moi dans le treizième, euh... et je suis très bien dans le treizième.

– Oui ?

– Ah oui, c'est un petit quartier vraiment mignon, ça me plaît bien, oui. Ça me plaisait pas au début, parce que quand on m'a fait voir l'appart... *[elle pousse un waouh de surprise]* parce

3770 que quand on m'a fait voir l'appart ça faisait longtemps que ça avait brûlé, y'avait des parpaings par terre. Vraiment c'était l'horreur.

– Et ils ont refait ?

– Oui, oui, oui, oui. Oui, ils ont tout refait, heureusement d'ailleurs, mais oh quand j'ai vu l'appart. Et puis bon maintenant que tout est propre euh...Ça va.

3775 – C'est un autre regard, ouais.

– Ah oui, oui.

– Et avant l'appart, vous avez donc vécu dans un... un foyer ?

– Ouais.

– C'est un foyer de femmes ou...

3780 – Oui, dans le treizième.

– Dans le treizième ?

– Oui, oui.

– Et alors, comment vous vous sentiez dans ce foyer ?

– Oh, alors au début complètement perdue et puis euh... *[elle réfléchit]* et puis je passais pas
3785 mal de journées dehors.

– Oui ?

– J'ai repris des cours de... d'informatique, histoire de m'occuper, histoire de... et c'est là... c'est là-bas qu'on m'a trouvé un travail ici.

– D'accord. Vous ne vous êtes pas laissée aller donc.

3790 – Non, mais j'ai mis du temps à m'habituer.

– Oui, ben disons peut-être le deuil de votre amie et tout ça non ? Tout ça qui arrive en même temps ça fait beaucoup.

– Oui, oui.

- Ça faisait longtemps que vous viviez avec votre amie ? Si mes questions vous dérangent
3795 vous me le dites, hein ?
- Non, non, non, non.
- Vous n’êtes obligée en rien du tout.
- Non, non, non, non. Euh... ça faisait plus de vingt ans. Oui, on a eu sa fille ensemble, euh...
- Ah oui ?
- 3800 – Oui, oui, oui, oui.
- Et cette fille ? Vous avez des nouvelles ?
- Ah oui, oui, oui, oui, oui.
- Oui ? Vous êtes toujours en contact ?
- Oui, oui, oui.
- 3805 – Et quand sa fille a appris le décès de sa maman, tout ça, et que vous vous êtes retrouvée
dehors, est-ce qu’elle a pu faire quelque chose ?
- Non, elle n’a rien pu faire. Elle est mariée à un militaire et à ce moment-là ils étaient à
Tahiti.
- Ah oui. Ah oui.
- 3810 – Donc, donc, bah voilà quoi et puis je crois qu’on va arrêter d’en parler [*Les larmes lui
montent aux yeux et sa voix s’étrangle.*]
- Y’a pas de soucis, y’a pas de problèmes, on va parler de... de l’avenir parce que même si
vous allez être à la retraite, j’imagine que vous avez des projets ?
- Bn, euh... des projets pas... [*Elle soupire.*]
- 3815 – Des trucs qui vous tiennent à cœur ? Des trucs que vous n’aviez pas pu faire parce que vous
n’aviez peut-être pas le temps ? Des activités culturelles ?
- Non, pas... déjà je ne suis pas maniaque pour deux sous, euh... j’adore les chiens, donc je
pense que... je m’étais déjà renseignée euh avoir euh... comment... des chiots pour des
chiens d’aveugles.
- 3820 – Oui ?
- Voilà, donc les élever au départ, un petit peu moins d’un an puis quand le chiot est propre,
dressé etc. le rendre.
- D’accord, faire l’éducation ?
- Voilà. Donc voilà ou prendre carrément un chien pour moi.

3825 – Vous aimez les animaux ?

– Oui.

– Vous en avez déjà eu un chien ?

– Ah oui ! Et puis là, mon amie aussi à un moment donné y'avait trois chiens et un chat là-bas.

3830 – Ah oui ?

– Oui, oui et ça fait un vide. Mais là en travaillant... Bon, je sais que le chien peut vivre tout seul, mais bon euh... enfin tout seul dans la journée je veux dire. Mais bon c'est peut-être pas ce qu'il y a de mieux pour lui quoi.

– Il faut qu'il ait aussi de la compagnie

3835 – Bah oui. Mais bon là 26 ans, j'ai travaillé 26 ans... c'est tellement... puis bon, c'est l'âge aussi. Je veux dire, rentrer le soir, ressortir pour promener le chien tandis que quand je serai à la retraite j'aurai le temps.

– On vous sent bien ici, vous avez l'air...

3840 – Oui, je suis contente le matin. Bon, ça me fait suer de venir, enfin... Comme tout le monde, je suppose, d'aller... enfin pas je suppose, comme tout le monde. Enfin, moi je suis contente de me lever en me disant « tiens je vais travailler aujourd'hui ».

– Vous travaillez du lundi au vendredi ?

– Oui.

– Jamais le week-end ?

3845 – Non.

– Parce que je crois que la boutique est ouverte le samedi ?

– Oui. Ça c'est l'équipe du matin qui travaille le week-end et puis l'équipe de l'après-midi, dont je fais partie, travaille du lundi au vendredi.

– C'est vous qui avez choisi vos horaires ?

3850 – Non, on me les a plus ou moins posés, mais bon c'est bien comme ça.

– Et en dehors de vos collègues Emmaüs et tout ça, depuis que vous avez votre appartement vous avez pu nouer des relations amicales avec... .

– Oui, oui, oui, j'ai d'autres fréquentations, mais bon des couples avec enfants... J'allais pas m'imposer chez eux.

3855 – Vous-même vous avez des enfants ?

– Non, donc voilà [*elle a les larmes aux yeux*].

– Bon, ben...

– On a fait le tour ? [*Je ressens que Marilyn veut fuir.*]

– Oui, je suis désolée de...

3860 – Oh, mais c'est pas grave, c'est pas grave. Parce que comme vous m'avez dit, posez-moi des questions. [*On rit ensemble.*] Et encore, je trouve que j'ai beaucoup parlé

– Oui, mais c'est toujours intéressant, en fait, de savoir comment les personnes sont arrivées jusqu'à Emmaüs Défi, parce qu'il y a aussi une partie intéressante du parcours par rapport à ce que vous avez fait avant et Emmaüs Défi pour voir comment vous avez pu arriver ici et

3865 comment vous êtes...

– Oui, ben c'était plus ou moins une dépression et après y'a plus qu'à remonter quoi

– Voilà, et aujourd'hui comment vous vous sentez ?

– Bien, bien.

– Je vais arrêter là. »

8. Retranscription de l'entretien avec Jean-Claude

3870 (Réalisé dans les locaux d'Emmaüs Défi, à Paris, le 30 avril 2014.)

« Bonjour Jean-Claude, j'aimerais que vous me parliez de ce qui vous a amené à travailler pour Emmaüs Défi, comment vous êtes arrivé ici et que vous m'expliquiez un peu votre parcours au sein d'Emmaüs Défi. Combien de temps vous y êtes resté, qu'est-ce que vous avez trouvé de bien, de moins bien, comment vous avez vécu les choses. C'est un entretien assez libre. Donc, je vais vous laisser la parole.

3875

– Bah voilà, moi je suis arrivé à Emmaüs défi parce que j'étais à la rue et je pratiquais la mendicité parce que je ne percevais rien, suite à une perte d'emploi que... J'ai travaillé sur Bordeaux avant, sur le tram, j'ai perdu mon emploi. Je suis monté sur Paris parce que Paris c'est ma ville d'attache et je me dis que je vais peut-être retrouver des amis là-bas pour essayer de me dépanner au départ et...

3880

– Hum.

– Et puis j'ai rencontré Emmaüs Maraude et eux m'ont proposé de venir travailler à l'heure ici et quelques heures par semaine et puis voilà et puis j'ai accepté parce que c'est important de se remettre... dans... dans le bain quoi.

3885 – Et à Bordeaux, vous êtes resté combien de temps comme ça sans activité et...

– Non, à Bordeaux j'avais une activité, je travaillais sur le Tram de Bordeaux moi.

– D'accord, et quand vous avez perdu votre emploi ?

– Je suis remonté tout de suite.

– Tout de suite ?

3890 – Oui, parce que je ne voulais pas me surendetter et puis un loyer sans argent c'est... pas... c'est... pas... évident.

– Oui.

– Et puis je voulais retravailler tout de suite, mais en fait c'est pas évident quand on arrive quoi, on est dans la rue, on est un peu laissé pour compte, même au niveau administratif et tout, faut avoir une adresse postale, c'est que j'ai tout quitté et j'aurais pas eu une adresse postale grâce à la maraude d'Emmaüs, moi je serais encore en train de stagner quoi. Ils

3895

veulent aider les pauvres, mais ils veulent plus faire d'adresse postale et ça j'en ai parlé dans des émissions parce que bah c'est aberrant quoi.

– Et pourquoi, selon vous, ils ne veulent plus faire de domiciliation ?

3900 – Ils sont saturés. Bah, ils sont saturés, ils n'ont pas qu'à créer la pauvreté ! Ils la créent la pauvreté, c'est pas... ça vient pas là comme ça par hasard. Et après, avec l'équipe Emmaüs Défi j'ai travaillé ici, avec... euh... j'ai travaillé avec Emmaüs Défi avec la maraude d'Emmaüs, avec un éduc on est allé faire des livraisons et tout ça, j'ai commencé par quatre heures par semaine, après huit heures, après douze heures, après... j'ai... jusqu'à trente-deux

3905 heures par mois.

– Oui ?

– Trente deux heures par mois et le dix sept septembre 2013, j'ai signé un contrat ici... euh... d'insertion.

– Et c'est combien d'heures par semaine ?

3910 – Vingt six heures par semaines, c'est cent douze heures cinquante huit par mois. Voilà, je connais bien les heures.

– Oui, je vois ça.

– Sur la fiche de paie, on sait tout. Mais ça donne un petit salaire quand même, ça fait une moyenne de 830 euros par mois. Mais on se relance, moi je suis encore dans un foyer et bon,

3915 moi je paye le quart de mes revenus, je paye le quart de mes revenus, en plus on a 830 et quelques euros par mois, plus un complément de RSA¹⁸, ce qui fait à peu près le SMIC¹⁹.

– Hum, hum.

– Alors, c'est mieux, c'est mieux que rien. Alors et ici j'ai entendu dire qu'il y avait des formations pour devenir gardien d'immeuble, et ça c'était mon intention, car... alors j'ai 60

3920 ans le 13 et je ne vais pas monter des parpaings à mon âge. Fini ce temps-là. J'ai fait la formation et j'ai eu un mois de stage et j'ai été embauché.

– C'est super, en CDI ?

– En CDI, pour l'instant j'ai pas le logement parce qu'ils sont en train de le rénover, mais au mois de juin j'aurai le logement sur l'immeuble que je vais garder.

18 RSA : revenue de solidarité active, prestation sociale instaurée en 2007, sous l'impulsion de Martin Hirsch. Typiquement d'environ 500€ mensuel (+200€ par enfant).

19 SMIC : salaire minimum de croissance.

- 3925 – Et donc toute cette année en contrat Emmaüs Défi ça vous a apporté quoi à vous ?
- Bah c'est pas toute une année, j'ai eu juste sept mois de...
- Sept mois, oui ! Sept mois, pardon. Ça vous a apporté quoi ?
- Bon ben déjà de travailler dans un boulot que je connaissais.... Euh... Je travaillais à l'électroménager. Aussi, c'est la convivialité entre tout le monde, c'est pas une usine quoi,
- 3930 c'est pas l'usine et y'a pas mal de personnes qui sortent d'ici avec un CDI, c'est important, c'est le lieu d'ici Emmaüs Défi.
- Oui.
- Le lieu c'est pas que vous restiez là toute votre vie quoi, de venir là que ce soit un tremplin, pour aller vers un emploi plus enrichissant même, ici c'est très enrichissant parce que on
- 3935 apprend des choses ici, on se refait la santé. Les premiers pas ici c'est la santé, c'est le logement. C'est important quoi.
- Et vous êtes accompagné par quelqu'un ici ?
- On a... chacun a des référents ici, y'a des référents pour plusieurs personnes, moi j'ai Stéphanie qui est ma référente qui a suivi mon projet tout le long.
- 3940 – D'accord, c'est le référent jusqu'au bout
- Jusqu'au bout oui.
- Et c'est vous qui choisissez le référent ?
- Non, non, on me dit c'est Stéphanie, ben c'est Stéphanie.
- Et ça vous dérange pas ?
- 3945 – Non, pas du tout. Ben c'est un suivi, nous on a bâclé tout ça en sept mois. Je venais de résigner mon contrat d'un... mois... de quatre mois et j'ai réussi mon stage avec excellent partout et que c'est bien parti quoi.
- Super, vous dites on a bâclé ça en sept mois, pour vous ça vous semble court ?
- C'est pas pour moi que ça semble plus court, c'est que y'a d'autres personnes faudra plus
- 3950 longtemps.
- Vous y êtes resté combien de temps vous à Emmaüs Défi ?
- Un an.
- Un an ? Et... c'est... c'est comme ça que vous avez connu la maraude ?
- Oui, la maraude. Et ben, en... en 2013, ouais.
- 3955 – Oui ?

– C'était, je sais plus... 2012 oui.

– 2012 oui. Vous avez signé votre contrat en septembre 2013 ?

– Oui, en septembre 2013, ouais.

– Et est-ce que vous pouvez me parler de votre travail ici ? Parce que moi qui ne connais pas
3960 du tout, je... je.

– Bah, moi ici je fais, je testais l'électro ménager, les machines à laver, les frigos et quand c'est en état on les lave et tout et on les met en vente. Bah, voilà ça sert pour l'association.

– Et vous participez à la vente aussi vous ? Vous vendez aussi ?

– Oui, moi c'est le samedi, je travaillais du matin alors les personnes qui travaillent le matin
3965 font la vente le samedi matin jusque 18h30. Ben de 10h à 18h30. Aujourd'hui y'a une vente, mais c'est ceux qui travaillent l'après midi [*on est mercredi*]. C'est pour que tout le monde fasse la vente, que ce soit pas toujours les mêmes qui fassent la vente et aussi ça fait augmenter un peu le chiffre quoi.

– Et qui participe à la vente ? y'a donc les salariés comme... euh... comme vous, les salariés
3970 d'Emmaüs Défi, puis...

– Y'a les bénévoles.

– Y'a les bénévoles et est-ce que les accompagnants aussi participent ?

– Oui, chacun a sa semaine de vente.

– OK, donc tout le monde met la main à la pâte ?

3975 – Tout le monde met la main à la pâte ! Parce que on est par secteur et c'est bien d'avoir un référent qui est là parce que quelquefois les clients sont pas toujours faciles et avant qu'il y ait des embrouilles ça peut se régler à l'amiable.

– Et pourquoi les clients sont pas faciles ?

– Ben, faut venir à une vente un samedi ici.

3980 – Oui ?

– Le mercredi ici ça va c'est assez tranquille, mais faut venir un samedi matin. Les gens, ils courent, ils se poussent.

– Comme pour les soldes ?

– [*Il rit*] Ah, on dirait ça tous les samedi hein.

3985 – Ah, oui ? C'est incroyable !

– Oui, c'est incroyable ! Quelques fois y'a plus de 3500 personnes qui passent dans la journée.

– Oui, c'est énorme.

3990 – Oui, c'est le matin qu'on a le plus de travail, l'après-midi c'est beaucoup plus calme. Mais le matin quand ils arrivent, moi à l'avance je fais les bibelots, c'est de la folie, c'est de la folie. Mais bon j'arrivais à gérer le truc parce que je suis assez sévère, c'est le seul truc parce que c'est chacun son tour, c'est le premier qu'a vu la chose qui lui plaît qui prend hein... Après on va pas s'amuser à tout ça. Y'a même des gens qui m'ont fait emballer plein de choses et qui après ne viennent pas les chercher. Ils payent pas, ils viennent pas les chercher, 3995 alors t'es obligé de tout déballer au bout de deux heures, trois heures. On a fait ce système que dès qu'ils ont le ticket ils ont deux heures pour venir chercher les trucs. *[Il incarne ce qu'il dit, il est enthousiaste]*

– D'accord.

4000 – Et c'est mieux, parce qu'autrement, après, ça porte à des conflits et... c'est... moi j'ai vu des gens rester à côté d'une armoire pendant deux heures hein.

– Oh là là. *[je ris]*.

– C'est de la folie hein ? Ils s'assoient et ils attendent, ah ça fait deux heures, mais bon on peut attendre deux heures et demie aussi parce qu'on est pas à cinq minutes près.

– Ça ouvre à quelle heure le samedi matin ?

4005 – Euh... 10 heures et ça ferme à 18 heures.

– Et y'en a qui sont déjà devant la porte à... .

– Ah ! Oui, ben comme on commence à 9h15, moi je viens ici à 8h30 et y'a déjà 500 personnes devant la porte.

– Oh là là c'est énorme.

4010 – C'est de la folie. Ben là, ça doit être plein devant la porte là. On va ouvrir à 14h30.

– Ah oui, là y'a une vente aujourd'hui à 14h30 ?

– Oui.

– D'accord, j'ai effectivement vu déjà quelques personnes devant la porte. Et qu'est-ce que ça vous a apporté à vous au point de vue personnel, votre passage à Emmaüs Défi ?

4015 – Ben moi je connaissais déjà la communauté Emmaüs, mais bon ici c'est différent... C'est... c'est comme une entreprise ici, c'est... faut gérer le truc quoi. Non, moi ça m'a

apporté beaucoup de choses, de connaître des gens, bon ben je suis quelqu'un qui parle facilement. C'est relationnel avec les gens, donc ça se passe bien avec tout le monde, j'adore faire des blagues aussi, j'adore ça. *[Il rit]*. Bon moi, voilà, c'est un passage *[il réfléchit]*...

4020 instructif... instructif.

– À quel niveau ?

– À tous niveaux parce qu'on rencontre des gens de toute sorte avec des problèmes, quand peut on aider, bon ben même si c'est pas mon boulot, mais quand on peut lui donner une bonne direction pour qu'il se goure pas et ben on le fait.

4025 – Si vous aviez quelque chose à dire à quelqu'un qui par exemple n'est pas encore à Emmaüs Défi et qui hésite à y aller, qu'est-ce que vous pourriez lui dire pour le convaincre ?

– Bah, qu'il fasse le premier pas déjà et travailler à l'heure, déjà venir travailler à l'heure, parce que quand je suis venu travailler à l'heure ici à Emmaüs Défi je ne faisais pas parti d'Emmaüs.

4030 – Hum, hum ?

– C'était par intermédiaire, c'est comme intérimaire, mais c'est un intermédiaire, c'est une association intermédiaire, je suis passé par eux pour être déclaré bien sûr et je travaillais ici. Ici, on dit bonjour les gars, même si on se connaît pas et ça se passe bien, disons que y'a un accueil qui donne envie qu'on reste. Y'en a qu'on pas envie de partir d'ici, le jeu c'est pas d'avoir un emploi différent, mais un emploi concret quoi, enfin pas des petits CDI euh des CDD²⁰ de 6 mois et après c'est fini quoi. Non, il faut... il faut beaucoup de partenaires, y'a Carrefour, y'a Vinci, y'a des gens, c'est ceux qui sont en CDI et y'en a d'autres qui sont pas encore en CDI, mais qui font des formations chez Vinci pour devenir ouvriers qualifiés, coffreurs je crois. C'est important. Et en plus c'est des gars qui viennent d'Afghanistan alors
4035 d'avoir un emploi différent, mais un emploi concret quoi, enfin pas des petits CDI euh des CDD²⁰ de 6 mois et après c'est fini quoi. Non, il faut... il faut beaucoup de partenaires, y'a Carrefour, y'a Vinci, y'a des gens, c'est ceux qui sont en CDI et y'en a d'autres qui sont pas encore en CDI, mais qui font des formations chez Vinci pour devenir ouvriers qualifiés, coffreurs je crois. C'est important. Et en plus c'est des gars qui viennent d'Afghanistan alors
4040 ici c'est cosmopolite *[il sourit]*, y'a rien à dire, c'est ça qui est très bien. Y'a pas de différences.

– Oui. qu'est-ce que ça apporte de commencer à travailler à l'heure? Est-ce que vous auriez pu commencer à travailler directement tous les jours ou...

– Non, parce qu'un an sans rien faire... Le travail à l'heure c'est un peu dur parce que monter
4045 les étages avec des machins, mais... bon... On nous boostait pas à nous crever, quoi. J'étais pas trop fatigué, c'était avec un autre gars puis un éduc de la maraude d'Emmaüs qui venait le

20 CDI : contrat à durée indéterminée, CDD:contrat à durée déterminée.

jeudi, tous les jeudis on roulait ensemble. Bon, ben comme ils étaient plus jeune, moi j'étais le plus vieux, ils me disaient que bon tu vas pas porter les trucs plus lourds, voilà. Y'a une entraide entre gens qui sont dans la merde, voilà [*il rit*]. C'est important... j'ai même fait une
4050 fois avec France Inter qui est venu faire un reportage sur le travail à l'heure et puis on avait un canapé, il avait mal au dos, on était deux. Je lui ai dit au journaliste de poser son micro et de porter avec nous. [*Nous rions*].

– Il l'a fait ?

– Oui, il l'a fait et il a réalisé qu'on n'avait pas un boulot facile.

4055 – Ah, bah oui ! Déménager, porter des trucs lourds ah bah oui.

– Y'a eu un reportage, moi j'ai fait un reportage à ARTE, le journal de l'humanité, La Croix.

– Ah, oui ?

– [*Il rit*] à chaque fois que y'a un reportage on m'appelle parce que je parle facilement, le dernier c'était France 2, ils m'ont emmené d'ici où je dormais dehors et de dehors là où je
4060 faisais mon stage de gardien.

– Vous dormiez pas très loin d'ici dehors ?

– Non, sur les quais.

– Ah, sur les quais.

– Sur les quais, dans un jardin d'enfants là, le soir je me mettais là. Je suis allé dans un foyer
4065 dans le 18 ème mais ça craignait trop.

– Oui ?

– 360 personnes, des dortoirs de 60, des bagarres, du vol, du racket.

– C'était plus calme sur les quais quoi.

– Oui, beaucoup plus tranquille, c'était beaucoup plus tranquille. Je préfère être dehors plutôt
4070 que de vivre comme ça constamment.

– Et donc, d'après ce que je comprends, Emmaüs Défi permet aussi aux salariés, donc, d'avoir des formations ?

– Oui, bien sûr, bien sûr, en bas là où vous avez pris le café, y'a un tableau d'affichage où ils affichent les formations.

4075 – D'accord.

– Y'a Catherine qui au départ nous a amenés, qui elle suit tous les référents. Y'a des formations ici, y'a des cours de français, de lecture, d'écriture et des formations

informatiques. Y'a pas mal de formations internes aussi. Bah quand j'ai vu ce truc de gardien d'immeuble, la formation... quand j'ai eu la formation, ils disaient qu'il fallait connaître
4080 l'informatique, un peu. J'y suis allé, dans leur entreprise. Je ne savais même pas encore que j'allais être pris dans... leur... dans leur entreprise.

– C'était une formation externe ça ?

– Non, c'était des bénévoles qui...

– Ah, des bénévoles qui viennent vous former ici ?

4085 – Oui, c'étaient des gens qui bossent à la Société Générale, ils donnaient des cours d'Excel et autres.

– Ah, oui ça c'est pour la formation informatique ? Mais pour la formation de gardien d'immeuble ?

– Pour gardien d'immeuble, on a envoyé mon CV d'ici et on convoquait 9 personnes.

4090 – 9, mais toutes d'Emmaüs ?

– Toutes d'Emmaüs ! On était deux à réussir, y'en a un qui pas pu parce qu'il a trouvé un autre travail en CDI sur Autolib.

– Oui ?

– Et ben du coup j'étais le seul qui est resté.

4095 – Et y'avait d'autres stagiaires extérieurs à Emmaüs quand vous avez fait la formation de gardiennage ?

– D'autres stagiaires ?

– Je veux dire, vous étiez avec d'autres stagiaires ?

– Non, j'étais le seul.

4100 – Le seul ?

– Pas oui, je suis le seul sur les 9 qui a été pris.

– D'accord.

– Je suis resté un mois en stage, en immersion [*insiste sur le mot immersion*] parce que c'était Emmaüs qui me payait pour l'immersion là-bas. J'étais avec Stéphanie, le gardien qui m'a
4105 formé, et la directrice des ressources humaines, alors on a demandé au gardien de me mettre des notes quoi. C'était marqué excellent partout [*il sourit*].

– Très bien. C'est une formation réussie.

- Oui, oui. De toute façon c'était... Déjà quand je suis entré ici chez Emmaüs, je travaillais à l'heure déjà et j'en parlais avec le responsable du travail à l'heure et je lui disais que ben je
4110 vais faire gardien d'immeuble parce qu'à mon âge, je crois que c'est pas mal quoi. C'est un travail aussi hein, parce que ça demande beaucoup de travail d'administratif. Des tâches le matin, c'est du nettoyage et l'après-midi de 15h à 18h, mais après ça dépend du service y'a 15h, 19h. De 15h à 17h, c'est que de l'administratif. Donc l'encaissement des loyers le premier jour du mois et c'est bien y'a une prime sur le loyer encaissé, par mois.
- 4115 – Ah ? Je ne savais pas cela.
- Ces primes sont payées tous les trois mois, ça dépend du pourcentage qu'on fait et y'en a qui ont aucune prime parce que les loyers, ils ne sont toujours pas bien payés. Faut gérer ça aussi, faut gérer des pannes jusque 19h, après 19h les loges sont... sont fermées et... et on a notre appartement à part, c'est pour ça que... comme ça on est pas dérangés par les gens parce
4120 qu'autrement...
- Oui ?
- Avant y'avait la loge et l'appartement ensemble.
- Alors c'était 24h/24h ?
- Ah oui alors et même quand les gens avaient besoin d'un papier...
- 4125 – En fait, c'est un peu faire des ressources humaines être gardien d'immeuble.
- Oui, oui, c'est assez ça parce que faut gérer les problèmes, les conflits, les conflits de voisinage.... Oui... mais moi j'aime ça.
- Et vous commencez quand ?
- Vendredi, aujourd'hui je suis de repos et je commence vendredi matin.
- 4130 – D'accord, j'arrive à temps alors ?
- Oui [*Il rit*], oui, Stéphanie m'en avait parlé hier. Elle m'en avait déjà parlé une fois, mais vous n'aviez pas pu venir.
- Oui, je n'avais pas pu venir. C'est très gentil à vous... de... d'avoir témoigné.
- Non, y'a pas de soucis.
- 4135 – Et donc, je vous envoie l'entretien. Ce sera toujours la même adresse ou... ?
- Oui.
- Bien, d'accord je vous envoie ça là.

– Je suis toujours dans le quartier alors. Quand j'étais en immersion, je passais par là tous les jours [*Il sourit*].

4140 – Oui ?

– J'étais en immersion pour ma formation et je finissais à midi et je recommençais à 15h et je passais dire bonjour ou bien je mangeais là [*Il rit*]. Voilà, parce que je ne voulais pas retourner au foyer à côté parce que j'étais ouvrier encore et il me tarde de quitter là-bas.

– Oui, comment ça se passe là-bas ?

4145 – Ben on est deux par piaule, chacun paie un quart de ses revenus. Bah, c'est une petite piaule.

– Et pour les repas, comment c'est organisé là-bas le soir ?

– Pour le soir, c'est comme ici, c'est une cantine.

– Oui ?

4150 – Mais bon, je mange jamais là-bas. Je ne mange jamais là-bas.

– Vous préférez manger ici ?

– J'y prépare mes repas, oui parce que c'est fatigant quand on rentre du boulot, on a envie de manger tranquille notre repas. On a envie d'être tranquille, pourtant j'aime bien discuter avec les gens et tout, mais j'aime bien avoir mes moments de tranquillité.

4155 – Oui, chacun a besoin de ça.

– Oui, bien sûr. Oui, bah autrement ça va le foyer. Là-bas, j'ai une référente aussi au foyer qui va me faire une demande de logement parce que ça, c'est bon jusque la retraite, mais après faut que... faut que je tombe pas encore sans logement. Et là je vais aller à des réunions, alors je ne pourrai pas respecter les horaires du soir.

4160 – Il vous reste combien de temps avant la retraite ?

– Oh ben je peux aller jusque 65 ans hein. Pour au moins avoir une retraite plus ou moins décente. Parce que maintenant les retraites ça fait peur hein. Regardez, c'est mon contrat de travail là.

– Oui, gardien d'immeuble qualifié [*je lis l'intitulé sur le contrat*].

4165 – Oui, ce contrat va changer en fin de mois, car là je suis aux 35h et normalement je vais passer à 40h et avec le logement je peux vous dire que le salaire va changer aussi.

– Ça en fait des responsabilités [*Je lis les items du contrat*]. La liste que je vois là... Utiliser le matériel informatique, la messagerie, l'Internet, le téléphone.

– Oui, oui, on a chacun des loges, chacun un grand bureau, un ordinateur, tout... est... Enfin,
4170 je vais me racheter un ordinateur personnel, un deuxième aussi, un portable parce que comme
ça j'aurai mon portable [*dit cela sur un air satisfait*]. Un portable privé et un portable pour
mon travail, parce que... Je connais [*Il sourit*]. Un numéro privé parce que... j'ai travaillé en
entreprise aussi hein... et je sais que quand tu donnes ça et ben on te prend ça [*Il désigne sa*
4175 *main, puis son bras*]. Ils en veulent toujours un peu plus. Il faut rester dans les règles et tant
qu'on reste dans les règles c'est bon.

– Voilà.

– Bien, je vous remercie.

– Mais je vous en prie ! »

9. Retranscription de l'entretien avec Serge

(Réalisé dans les locaux d'Emmaüs Défi, le 30 avril 2015.)

4180 « Alors, bonjour Serge !

– Bonjour.

– J'aimerais savoir comment vous êtes arrivé à Emmaüs Défi, qu'est-ce que vous y faites ?

C'est un entretien assez libre en fait, donc je vais vous laisser parler.

– Ouais, ouais.

4185 – Voilà, vous pouvez y aller.

– Bah, moi quand je suis arrivé ici, parce qu'à une époque j'étais... Je travaillais en intérim et je faisais du déménagement, puis la société où j'allais chez GTD ou d'autres trouvait que je commençais à devenir vieux. Bon, ben on m'a dit que j'étais vieux, qu'on avait plus besoin de moi, je me suis retrouvé dans un foyer à la Poterne des Peupliers. Je suis resté deux ans et

4190 demi là-bas puis y'a une assistante sociale qui me dit « je vais vous faire travailler, je vais vous faire rentrer à Emmaüs ». Eh, moi je rigole, moi rentrer à Emmaüs ? Eh ben, bon on fait le machin, ils m'ont demandé de venir, c'était à... *[il réfléchit]*, à Fortin dans le treizième alors le foyer était là pourtant c'était à côté, j'ai rencontré Catherine, on a discuté, on a fait des papiers, on m'a dit de venir. Alors on m'a dit : ceux qui arrivent à l'heure et tout ça

4195 impeccable, par contre ceux qui arrivent en retard... *[Il siffle pour mimer quelqu'un qu'on fiche à la porte]* c'est la porte. Normal, normal. Je suis arrivé une heure avant et on m'a dit « Bah, pourquoi tu es là ? » et je leur réponds que j'avais rendez-vous à telle heure et on m'a dit que j'étais en avance, alors j'ai sorti une grosse connerie : « Oui, je suis en avance sur mon retard ! ». On fait le machin et tac et maintenant, on me dit qu'on va commencer. Il y a avait

4200 un gros costaud, un turc, Abdallah qui me dit qu'on va faire des collectes. Alors, y'avait lui puis un autre et moi j'étais au milieu alors...

– Abdallah, c'était un salarié d'Emmaüs ?

– Oui, un ancien. Et après, il travaille pour le Relais, je crois. Puis on discutait, puis eux ils étaient là, puis on arrive dans les beaux quartiers, dans le seizième, y'avait un meuble à

4205 monter. L'autre était avec moi, il dit « Ouais, on va monter. » et je dis « Non, non, on monte le

- bas d'abord en premier, puis ça en deuxième ». Il me dit « Ouais, ça va pas passer ». Je dis « Si, si ». Alors Abdallah dit... alors, ils ont pas l'habitude de monter les escaliers en marche arrière alors je dis que j'y vais, j'ai pris la sangle, j'ai commencé à monter puis on a tout monté impeccable. Puis après bon ben, on a déménagé et on s'est retrouvé ici et puis je fais
4210 des collectes, des fois on rigole, des fois on pleure, c'est... Des fois, on tombe sur des galères, c'est pas possible. Des fois on fait des petites promenades à droite, on est ici, faut aller à Noisy-Le-Grand chercher des machines à laver, des vieux frigos. Des fois, je me fais engueuler parce que... l'autre fois que j'ai été... normalement on doit pas en mettre beaucoup et je suis arrivé avec trois tonnes de trucs et normalement on a droit à 700 kg *[il sourit]*.
- 4215 – Ah oui ?
– Eh ouais ! Et depuis, et puis après, ben je suis toujours là. Et puis y'a des nouveaux.
– Ça fait combien de temps que vous êtes là ?
– Oh, chez moi y'a pas de vous, on me tutoie ou c'est rien. Moi c'est tu ou rien du tout.
– Si...*[J'hésite]* tu veux !
- 4220 – Oui, voilà ! *[Il sourit]*. Bah, c'est mieux !
– Bah, vous aussi vous me tutoyez. Tu me tutoies.
– Ouais. Et puis, on fait des trucs machins et y'a des gars ben ouais t'es là et là tu prends la place d'un gars parce que t'es là et nous on monte. Moi avec mes gars quand je monte, je suis avec eux quand on monte et on descend puis y'en a deux qui sont chauffeurs et ça m'énerve,
4225 eux ils bougent plus le cul du camion. Nous, les autres, c'est monter, descendre, monter, descendre. Et puis alors une fois, j'ai expliqué à un gars qu'une machine à laver, il faut la prendre comme ça *[il mime le geste]*. Ouais, mais il dit « mais c'est lourd ». J'ai rigolé, j'avais un copain, je lui ai dit « viens ici », y'avait une cale et puis tac on l'a foutu à la poubelle après, j'ai mis dessus et je lui dis « C'est lourd ? », la dame elle me regarde et me dit
4230 « qu'est-ce que vous faites ? ». Ben je lui dis : « Ben, je vais la descendre », « Mais pas tout seul ? », je dis « Si, si », je lui dis « Bah regardez ». J'ai pris la sangle et je l'ai descendu comme ça sur le dos, j'ai descendu cinq étages. Elle a dit au gars « Faut rien dire ». On arrive et la première chose qu'il dit c'est « Oui, il a pris la machine à laver tout seul sur le dos ». qu'est-ce que je me suis fait engueuler *[Il rigole]*. Bah ouais, par contre y'a des trucs qu'on
4235 fait, des fois c'est vraiment des galères, mais quand je suis avec un, avec eux, des potes, des amis, des fois on rigole. Même des fois quand je suis au magasin là *[il indique le rez-de-de*

chaussée, car nous sommes dans un bureau au premier étage], le mercredi quand on fait la vente, je m'occupe du réasseur, quand il vient, les meubles... .

– Pardon, j'ai pas compris.

4240 – Le réasseur !

– Le réasseur ?

– Oui, quand y'a des meubles qui sont vendus.

– Oui ?

4245 – Ben, les meubles sont vendus, nous on les récupère, on les met en stock ici parce que les gens vont venir soit le soir ou le lendemain les chercher.

– Oui ?

– Alors, on met en livraison pour les descendre en bas. Alors des fois y'en a qui me voyait prendre des trucs, pan Pan Pan... Ils me voient rigoler, des gars et des copines ils me voient et ils se disent, mais il est complètement barjo !

4250 – C'est rehausseur ou réasseur ?

– Réasseur !

– Réasseur²¹ ? Je connais pas.

– Alors faudra demander à la petite qui s'occupe de ça.

– C'est un appareil le réasseur ou un système ?

4255 – Non, non, c'est des meubles quand ils ont été achetés, toc on les enlève et on en met d'autres. Une fois que c'est vendu on les sort, on les range ici, les livraisons machin et quand y'a d'autres meubles qui sont là on reprend des meubles. Machin, comment il s'appelle ? Pierre, il met des prix puis nous on remet en place.

4260 – D'accord. Et tout à l'heure vous me disiez que vous n'imaginiez pas de travailler à Emmaüs, que ça vous avait fait sourire, pourquoi ?

– Ah bah non, parce que moi j'ai déjà travaillé à Emmaüs et elle pensait que j'avais besoin de piston. Elle m'a dit « vous serez embauché ». Parce que moi, mon copain, il est parti à Emmaüs comme compagnon, ça lui a fait du bien parce qu'il commençait à mal tourner, il s'était mis à re... à picoler et moi à une époque, pareil, je picolais. Bon là, là je suis en train
4265 de faire un traitement Et maintenant qu'il est en communauté, il se sent mieux. Bon après, elle

21 Dans le commerce, le réassort (raccourci pour réassortiment) désigne l'action de réapprovisionner un rayon ou un stock.

m'a dit contrat et tout tac tac ça allait, ça allait, puis l'année dernière, elle m'a dit « bon ben tu es en fin de contrat, bon ben tous les six mois, ça va ». Elle me dit « non, je vais te mettre trois mois » alors je lui « bah non ça me dérange pas », elle me dit « non, je te mets un an », je lui dis « Ah bon ? », elle me dit « Oui, vu ton âge... », tu vois je suis un grand-père, elle me dit
4270 « Oui, à ton âge, tu vas plus trouver de boulot ». J'ai soixante et un an, bah j'suis ici, j'suis bien, regardez. Alors je leur fais voir comment faut faire, y'en a d'autres on leur explique comment faut faire et ils font tout à l'envers.

– Mais vous pensez que vous allez terminer votre vie professionnelle ici ?

– Ah bah oui et de toute manière Catherine, elle est au courant. Elle m'a dit « Toi, je te garde
4275 jusqu'en 2016 ». Alors, j'avais demandé à travailler le matin. Elle m'a dit que j'allais m'emmerder en 2016 quand je serai à la retraite. Alors, je le lui que « Ouh, ça c'est moins sûr » et alors elle me dit « quoi ? » et je lui dis « ben je viendrai vous embêter ici ». Elle m'a dit « pas plus de trois jours par semaine comme bénévole ». Je lui dis « Oui, trois jours ici et deux jours au 104 », elle me dit « Ça fera cinq », je lui dis « Oui, ici c'est ici et là-bas c'est là-
4280 bas ».

– C'est quoi là-bas ?

– C'est le 104, c'est un magasin. C'est un magasin Emmaüs. Y'a la librairie et à côté y'a le magasin. C'est tout petit et des fois quand y'a des gens qui rentrent là-dedans c'est *[il fait un bruit qui imite un citron que l'on presse]* tellement c'est petit.

4285 – Et qu'est-ce qui vous a plu ici ?

– Ici ? C'est l'ambiance. Des fois, y'a des coups de gueule comme partout, mais avec des collègues on déconne, on rit. Et quand on est en bas, c'est « Allez, fais ci ». Moi la première chose que je fais quand j'arrive c'est de décharger le camion. Par contre y'en a d'autres quand ils arrivent c'est « venez boire un café ». Ben non, moi je décharge mon camion, c'est normal.
4290 Et le soir, faut attendre l'heure de partir, on est avec Saïd, on sort des blagues, des grosses conneries.

– Qui est Saïd ?

– C'est un de nos chefs. De toute manière, on va partir en retraite ensemble et je lui demande s'il reviendra et il me dit « Non, non, non ». Il m'a dit « Tu seras bénévole là-bas, mais tu
4295 verras, pas plus de trois jours ». Puis je me suis fait des amis, des copines et tout ça et on rigole bien.

– Ah bon ? Comment vous vous sentez ici ?

– Ah, bien ! À une époque, pff [*il fait un bruit avec sa bouche*] j'étais pas bien, pas bien.

– Quand vous n'étiez pas là ?

4300 – Oui, quand j'étais au foyer comme j'avais rien à faire, en plus je touchais le chômage, comme je travaillais dans le déménagement j'avais un bon salaire, je touchais un bon salaire. Alors quand on me demandait de faire des papiers pour avoir du boulot... à pôle emploi... alors moi j'allais et le mec il me dit « Oui, c'est pourquoi ? », bah « Vous cherchez un déménageur ? » et l'autre il voit que j'ai 58 ans et il me dit « Non, non, nous on veut que des
4305 jeunes » et puis après ils m'ont rappelé pour me demander si je ne pouvais pas revenir et je leur ai dit « Non, non, vous m'avez balancé comme quoi que j'étais un vieux et ben maintenant le vieux il est rentré dans... je suis à Emmaüs. » et il me dit « Vous vous foutez de ma gueule, ah t'es bénévole ? ». Je lui dis « Bien sûr, tiens v'la ma feuille de paie », puis quand je leur ai dit que je vais avoir deux retraites, parce qu'avant j'étais dans la marine, j'ai
4310 fait vingt-cinq ans à Shell sur les pétroliers, j'ai fini second maître. Après, j'ai fait un peu de déménagement. J'ai un beau-frère qui était dans les ambulances, il m'a embauché puis, au bout de cinq ans, j'ai donné ma démission parce que quand on travaille dans la famille, c'est pas bon. Par exemple : « Oh, ben puisque tu es là, tu peux pas prendre le VSL²² faut aller chercher madame Intel ? » Ou ben « Tiens, viens avec moi on va faire ça et ça ».

4315 – Vous parliez de VSL ?

– Véhicule sanitaire léger.

– Véhicule sanitaire léger ? Vous travaillez dans la santé ?

– Oui, j'ai fait ambulancier.

– Ah, d'accord.

4320 – J'étais dans la marine, j'ai fait déménageur, j'ai fait ambulancier, et maintenant je me retrouve... Je fais du déménagement et maintenant, je fais de la bricole si on veut, du déménagement, de la livraison.

– Et pourquoi vous avez quitté la marine ?

– Parce qu'à cette époque là, dans les compagnies pétrolières ils sont... avec le gouvernement
4325 français... On a dit, soit vous baissez les charges ou alors on vend les bateaux, puis on éjecte le personnel. Et puis alors les pavillons, Liberia, pavillon bis...

22 Véhicule Sanitaire Léger.

– Les pavillons quoi, pardon ?

– Et pavillon bis, y'a le pavillon français et c'est pas les mêmes choses. Ils paient plus les taxes... aux îles Kerguelen, allez trouver un bureau là-bas, y'a que des pingouins et des manchots !

– D'accord.

– Ben, j'ai fait ça bon et après j'ai fait mes conneries... Tac et tac [*Il frappe des mains*].

– Qu'est-ce que vous appelez vos conneries ?

– J'ai eu des problèmes avec la justice. [*Un silence de quelques secondes*].

4335 – Hum, hum ?

– La dernière fois ça s'était mal passé, y'a un flic, il me tape comme ça, je me retourne, BAM, il est tombé et moi ça m'a coûté cher.

– Oui ?

4340 – Je suis passé au tribunal de Pontoise et comme je devais repartir en mer, il a fallu que j'aille voir le juge et je lui dis « Voilà, je vais partir en mer, tac tac tac ». Il me dit « OK, quand vous revenez, vous venez me voir ». Quand je suis parti... quand je suis revenu, ils sont au courant, ils ont la liste ? « Monsieur untel est demandé. » Là, je me dis que je vais pas passer la douane, y'avait leur voiture et y'avait écrit police dessus.

– Ils sont venus vous chercher ?

4345 – Bah, quand je suis revenu en France :

« Monsieur, mettez-vous là !

– Pourquoi c'est la police ?

– Oui, vous devez vous présenter à Pontoise

– Tout à fait.

4350 – On va voir le juge d'application des peines »

Et puis je vais là-bas :

« Bon, vous êtes revenu tout ça ».

Je dis : « Comment ? Je suis parti quatre mois, j'ai deux mois de congé ».

On avait quinze jours de congés par mois.

4355 – Hum ?

– « Deux mois de congés ? » Je dis : « Bah, oui, regardez c'est marqué » Après, j'ai voulu revenir à la compagnie pétrolière et on m'a dit non, non, puis après j'ai fait du déménagement.

– Mais, quelle peine ils vous ont donnée ?

– J'ai pris quelques... J'ai pris trois ans de prison et remboursement des frais médicaux. Et
4360 comme ce monsieur habitait Enghien et moi j'habitais Enghien, fallait pas que je l'approche
depuis cent... cent mètres. Et j'avais dit au tribunal que c'est bien cent mètres, mais quand je
suis dans le café et que lui il rentre dans le café, je fais quoi ? Je m'en vais ? Je vais aux
toilettes ? Ils m'ont dit : *[parle sur un ton grognon]* « C'est pas ça monsieur, c'est si vous le
croisez dans la rue ». Puis après j'étais avec une copine, j'avais des sacs, quand il m'a vu, j'ai
4365 posé les sacs et j'ai fait ça *[Il fait un doigt d'honneur]*, il a pris sa gosse et l'a mise dans ses
bras, je lui ai dit « Dégonflé, tu en profites parce que t'es de la police ». Après ça s'est passé
et tout. De temps en temps, je vois le juge d'application des peines et puis il m'a dit que
j'avais une bonne réinsertion et tout « Maintenant je veux plus entendre parler de vous ». Et
donc je me baladais dans Enghien, non dans Paris je faisais un déménagement. Et puis mon
4370 pote, il me dit « Bah, regarde y'a un type grand et chauve qui te regarde ». Je lui dis « Oui,
oui, laisse tomber. – C'est quoi ça ? », je lui dis « ça c'est un lieutenant de police ». Il vient
me voir et me dit « Ça va ? qu'est-ce tu fais là ? », alors je lui dis « Ouais avec le camion là,
on est en train de cambrioler ». Alors l'autre il me dit « Arrête tes conneries. » et je lui dis
« Mais non, je le connais ». Il me dit qu'il s'est renseigné à Enghien « J'entends plus parler de
4375 toi. – Ah bah non, je lui dis, parce que j'ai déménagé. » J'ai retrouvé... enfin ma copine est
partie... enfin c'est mon problème. Je me suis retrouvé à la rue, j'ai traîné, j'étais dans des
foyers. Alors, j'étais dans un foyer c'était pas bon, après j'étais à la Mie de pain. Vous
connaissez la Mie de pain²³ ?

– *[Je fais oui de la tête.]*

4380 – J'étais à la Mie de pain, j'étais là-haut à... Comment ça s'appelle ? La boulangerie. J'ai été
qu'une fois à Montrouge, j'ai été qu'une fois et on m'a demandé que je reste avec eux ici
après je faisais le 115 et puis après j'ai été à Lacuée. Comment elle s'appelle la femme ? Je
m'en rappelle plus, enfin bref... peu importe. Elle m'a dit « Je vous envoie à la Poterne des
Peupliers, ben je vais vous faire un plan ». Je lui dis « Non, non, laissez, je connais, j'ai déjà

23 La Mie de pain est une association reconnue d'utilité publique, fondée en 1887, dont la devise « De l'urgence à l'insertion » résume l'objectif : fournir une aide d'urgence aux personnes en difficultés et accompagner leur réinsertion sociale et professionnelle. Elle a également vocation à sensibiliser les citoyens aux difficultés liées à la précarité et l'exclusion. (source : Wikipédia)

4385 été dans le temps ». Elle me dit « Vous y avez déjà été dans le temps ? », je lui dis « Oui, j'avais été viré et deux jours après y'a un gars il était viré, il est retourné là-bas » et puis fusil à pompe, boum boum, il a descendu un gars et puis foyers machin, toc.

– Vous avez dormi longtemps dehors ?

– Oh, à peu près six ans et demi que j'étais à la rue, oh j'étais pas loin. J'étais au Quai de la Rapée, à côté de là-bas, comme ça on vient m'ouvrir, paf j'ai juste à traverser la rue et j'étais bon. Y'a un copain qui me dit « Ben, ça te fait rire ? » Je lui dis « Ben, qu'est-ce tu veux ! ». Par contre, j'ai pas mal de copains qui étaient au foyer, y'en a beaucoup qui sont... *[Il siffle et fait signe qu'ils sont dingues avec le doigt sur sa tempe]*. Là pareil, des fois je vais voir à la Poterne des Peupliers, maintenant c'est pire, c'est pire. Tous les soirs c'est bagarre, soit c'est des gars, soit c'est des nanas ou des nanas à cause d'un mec. En plus on a... madame Leconte, elle s'occupait bien de nous et y'avait... ouais comment elles s'appelle ? Béatrice ! La cousine à monsieur Bastareaud, le rugbyman *[dit cela sur un ton très fier]*, puis un jour, on discutait avec Béatrice, on fumait et puis v'là le rugbyman qu'arrive, puis il la regarde et lui dit « C'est lui qui t'emmerde ? ». Elle dit « Non, lui et son pote là, ce sont mes deux gardes du corps, si on me touche, ils bougent ». Je me souviens, une fois y'en a un qui a voulu lui taper dessus *[il rit en parlant]*, j'ai sauté par dessus la table, bon c'est pas grave, l'autre il a pris les pieds en plein dans...

– Est-ce que vous pouvez me parler du regard des gens sur vous, quand vous viviez dehors ?

– Bah, les gens des fois, ils nous... ils nous voient, c'est ça... vous les regardez, ils tournent la tête comme si euh... on est comme des chiens quoi *[c'est justement parce que c'est un humain qu'on ne le regarde pas]*. Des fois, pareil : une fois j'étais dans le métro, je faisais des déménagements, mon patron il savait que j'étais à la rue et moi ce que je faisais, moi le soir je savais où aller prendre des douches et puis un jour on était dans le métro comme ça avec mon sac et y'a une bonne femme elle me regarde et elle dit « Vous puez ! ». Je fais ça *[il renifle]* et j'dis « Ah ouais c'est vrai, j'fais du déménagement je tape pas à la machine à écrire, moi ! ». Et puis, je suis pas comme d'autres personnes, sur le visage ils sont propres et derrière c'est crado. Ben oui j'suis déménageur. Et puis comme la boîte était fermée, j'ai pas pu prendre mon camion et j'lui dis « J'ai pas pu aller prendre ma douche », j'lui dis « Moi, je me change tous les jours madame et vous ? » Pauvre pouffe ! Pareil des fois... quand des fois j'allais chez une de mes sœurs, pareil aller hop. Elle était chiante, elle dit « Ouais, donne-moi on va

laver tes affaires » J'lui dis « Ouais, tiens ça, ça et ça à laver ». Ce que j'avais horreur, c'était mes tricots de corps et mes slips, mes slips et mes trucs comme ça, c'est moi qui les lave. [Silence de quelques secondes]. À part ça, tout va bien.

– Donc...

4420 – Là, j'ai mon appartement.

– Oui ?

– Je suis en train de retaper parce que quand je l'ai eu l'appartement l'année dernière, j'étais tellement pressé de l'avoir, j'ai poussé la RIVP²⁴ pour l'avoir. Alors là, c'est peint, là c'est pas peint [Il semble revivre la scène]. Ils ont mis un espèce de lino parce que le parquet en bois, il
4425 était foutu, y'a des tâches et y'a un comment... un dressing, le plâtre et la peinture qui se cassent la figure, alors j'ai une ponceuse et je retape tout ça, ça m'occupe. Par contre, y'a des gens dans les immeubles : à 8h du matin c'est « – Toc toc – Oui ? » et parfois je suis en short. Les fenêtres, dehors il fait froid, les fenêtres sont ouvertes parce que quand j'ai poncé... elle me dit « C'est vous qui poncez ? ». Je lui « Ouais, pourquoi? ». Elle me dit « On est dimanche
4430 monsieur ». Moi je me suis dit « Ah, ouais putain. » mais c'est pas avant 10h. À part ça ben tout... les gens pareils, y'a pas longtemps, j'ai été cambriolé y'a pas longtemps, le 4 décembre. Les gars, ils ont été arrêtés et j'dis « Bah, comment on fait pour récupérer nos, les... » et il dit « Bah chez [xxx] ». Bah qu'on prenait les ordinateurs tout ça, ils allaient à Barbès revendre, il me dit « mais l'autre magasin, machin j'sais plus, machin cash je sais pas
4435 quoi » j'dis « Bah quand je passe devant, il est toujours ouvert » Il me dit « Bah c'est des receleurs » et je dis « Ah ou alors des grands chiens de la police », c'est pour ça que vous laissez ouvert : parce qu'eux quand ils se sont fait arrêter les trois gars, ben ouais : « j'ai ça, ça, ça », ben y'avait des gens dans le magasin qu'étaient avec :

« Tiens, je t'amène ça, ça.

4440 – Police ! Vous avez eu ça où ? »,

comme il avait pas les papiers, puis un des gars plusieurs fois il avait fait des cambriolages dans mon quartier, en plus dans les Halles y'a des caméras, il s'est fait repérer repartir avec des trucs puis en plus, lui, c'est lui qu'a pris le plus. Il a pris sept ans et quand il est allé cambriolé, il était chez une personne vulnérable et pour avoir quelque chose, il lui a tapé un
4445 petit peu dessus, puis après quand il est parti de l'immeuble, y'a des gens qui l'ont vu puis

24 Régie Immobilière de la Ville de Paris.

quand il a été arrêté... et puis en plus, ils se sont fait arrêter début janvier et y'avait d'autres condamnations aussi avant... *[Il est interrompu par son téléphone portable qui sonne, il décroche :]* « oh là là. Bah oui bah là toute à l'heure, là je suis en conférence. Je suis en conférence, non je suis en conférence. Ad'taleur, oui ad'taleur, je t'expliquerai ».

4450 – Je voudrais savoir... est-ce que vous pourriez me raconter une journée type ici ? Votre journée à vous.

– Oh, une journée à... moi, je travaille l'après-midi, j'arrive ici, je mange, je prépare mon camion avec ma caisse à outil. Parfois y'a comment il s'appelle ? y'a euh... Simon ou Astrid, bon untel, tatata, tatata, vous allez faire ça [xxx] de leur petite rue tranquille, ah je vous jure je
4455 les maudis. Voilà ! Alors première collecte, ouais ça va. Deuxième, alors là ça va plus. Alors, attends de voir la troisième *[il tape dans ses mains]*, « alors on va commencer par le plus, on sort le camion tout entier », puis la deuxième collègue, quand il arrive à une certaine heure, Astrid ou l'autre, il dit « Bah, j'ai un gros problème », je dis « Quoi ? », il me dit « la troisième collecte on peut pas la faire », « comment ça tu peux pas la faire ? » je lui dis « Ou
4460 alors on amène une remorque et je mets tout au camion », il me dit « Pourquoi ? » Je lui dis « Le camion il est plein ». Alors quand j'arrive ici *[il frappe dans ses mains]*, j'arrive ! On met le camion en marche arrière, on ouvre les portes, je suis obligé de redescendre comme ça *[Il mime une araignée avec ses mains]* comme une araignée parce que si je recule, je freine, les meubles ils vont tomber alors c'est bien bloqué. Il me dit « Tout ça ? » Je lui dis « Oui,
4465 comme j'ai l'habitude à faire des déménagements ». On met comme ça les cartons ici, quand y'a des placards, y'a des cartons on met là-dedans, pareil l'autre fois on avait de la vaisselle puis je dis à William « Fais attention », « Mais pourquoi ? » *[il rit]*, il prend le carton et vas-y le carton en dessous croisé pas scotché, la vaisselle brrr... Il me regarde « C'est pas de ma faute » il me dit, « Ben je sais bien que c'est pas de ta faute ». Alors je disais à la dame, parce
4470 qu'elle est bien la dame, « le dessus c'est scotché, mais pas le dessous ». Alors je prenais le carton, je retournais, pour le scotcher, tac.

– Est-ce que vous conduisez le camion aussi ?

– Ah, c'est moi qui conduis.

– Ah ? Vous conduisez, vous faites le déménagement ?

4475 – Moi, je fais tout.

– Et la vente aussi !

– J'aime pas la vente moi. L'autre fois ils m'ont mis au rayonnage. Pfff... moi j'arrête, j'arrête.

– Qu'est-ce qui vous déplaît dans la vente ?

4480 – Bah y'a des gens, ouais, gna gna. L'autre fois y'a une dame qui venait ici puis moi j'étais comme ça, je la regarde comme ça [*fait un regard de gamin malicieux*]. Elle enlève l'étiquette, « Eh monsieur, y'a pas de prix ». Y'a le petit truc comme ça avec le... l'étiquette [*il fait un bruitage avec sa bouche*], tac, je prends mon stylo... « quinze », elle me dit « comment ça ? », je lui dis « ben oui, quinze, ça fait quinze euros », elle me dit « Mais oui, 4485 mais tout à l'heure c'était dix », je lui dis « mais oui, mais vu l'inflation maintenant c'est quinze, et je vous ai vue enlever l'étiquette », elle me dit « Ouais, vous ne faites pas les soldes ? », alors je lui dis « Ouais, y'a des jours pour ça, ah oui, on vous donne des sous et on vous donne les meubles pendant... aussi si vous voulez ». Et Jean il me dit « qu'est-ce que tu lui as dit ? », je lui dis « Ben, je lui dis qu'on faisait les soldes, on lui donne les meubles, on 4490 lui donne les sous aussi », « Mais t'n'as pas dit ça ? » il me dit l'autre, je lui dis « si, si », il me dit [*il parle en riant*] « mais t'es malade toi ! », je lui dis « Mais non, ce n'est pas cher et... », comme y'avait l'autre fois, y'avait une dame, je l'ai vue, elle a mis des trucs dans son sac et le reste elle l'a foutu par terre. Je n'ai rien dit, je lui ai pris et j'ai été voir William, lui qui s'occupe de la sécurité, je lui ai dit « Tiens, la voilà la dame ». Elle arrive, elle venait et 4495 alors j'dis « Tiens », je lui dis

« Excusez-moi madame, vous avez oublié quelque chose »,

elle me regarde – ça ?

J'lui dis – C'est quoi ça ? Ce que vous avez dans votre petite poche là. Vous voyez, ça correspond là.

4500 – Ah, j'ne sais pas comment...

Je lui dis – Combien de fois on voit des gens qui viennent voler ici ?

Oh la vache.

– Vous avez commencé à travailler pour quelques heures au démarrage ou tout de suite à temps complet ?

4505 – Ah non, quand je suis venu, quand j'ai commencé, je prenais la journée normale et puis on faisait vingt-quatre heures par semaine.

– Vingt-quatre heures par semaine ?

– Bon maintenant on est à vingt-six.

– D'accord. Parce que je sais qu'il est possible de commencer à travailler quelques heures.

4510 – Ah oui, y'avait le travail à l'heure et tout ça.

– Oui ?

– Ouais, ben William il a commencé à travailler à l'heure. Moi quand j'ai été pris avec Catherine, c'était telle heure, telle heure ?

– D'accord.

4515 – Oui, pareil quand on était à Pantin, y'avait... avec les vêtements. C'était en haut. Les ascenseurs c'était des petits. Alors un jour y'avait Pascal, il me dit « y'aura ça à descendre », je lui dis « Ben oui, alors ». Alors là-bas, un étage, ça fait deux. Alors Chantal elle dit « Eh, le petit il va pas y arriver », alors elle dit « Ben on va y aller ». Alors Pascal il se met comme ça [Il indique la position avec ses mains]. Moi, je me mets en marche arrière comme ça [Il mime

4520 avec ses mains] pour le truc, toc, et... et on y va ! Et les autres sont restés... [Mime l'étonnement] et j'dis, « Bah attends, j'ai fait du déménagement, je sais comment faut faire ». C'est pour ça des fois : « Oh bah Serge y'a ça ». Comme une fois là, y'avait des gars, bon ils m'embauchent, j'suis parti avec Astrid tout ça, un clic-clac! Ils l'ont bloqué dans l'escalier avec Youssef qu'est parti maintenant. Alors pour aller là-bas dans la petite voiture, y'a Astrid, 4525 elle me dit « Chut, va dans le coffre, cache-toi qu'on ne te voit pas ». On arrive là-bas, on nous dit « y'a ça ça et ça », « Ok » puis je vois les autres, y'avait des types, deux, trois, qui ont bloqué le clic-clac. Après, y'avait les autres qu'étaient arrivés et nous on arrive... « Toi, tu te pousses », j'dis « Youcef, tu te mets là-haut ». Ils disent « Vous, vous y arrivez pas » alors j'leur dis « Vous, vous avez essayé de le bouger ? », il dit bah non alors ce que j'ai fait, 4530 j'ai plié un petit peu comme ça [Mime avec ses mains], toc ! Et puis après, on l'a redressé comme ça [Mime avec ses mains] et comme ça il s'est ouvert. J'lui dis « Voilà » alors il me dit « Ouais, vous avez abîmé le mur », ah j'dis « Non, c'est pas nous, c'est vous qui avez abîmé le mur, parce que quand vous avez bloqué les trucs, c'est les pieds qui ont croché dans le mur ». Et puis, puis, ça a été comme ça, des petites conneries comme ça.

4535 – Et c'est quoi le regard des gens qui vous reçoivent pour que vous preniez leurs meubles ?

– Non, ça va, ça va. Par contre y'avait une fois où y'avait des... Y'avait une dame qu'avait acheté des meubles, un beau... un beau bahut. On est monté à Aubervilliers, bon on arrive là-bas et on rentre dans la cour, on va chez la dame, je l'emmène faire la mesure puis

y'avait... j'lui dis « Mais madame, là, la colonne là et la colonne là c'est debout et ça, ça va
4540 au milieu avec les vis ». Puis y'avait un... une voile de fond et y'avait un petit trou comme ça
et elle me dit « ouais, vous l'avez cassé ». Une fois que tout était chez elle, elle dit ça « Ben,
vous le ramenez », « Comment madame ? Ah faut le ramener ? », « Ouais, vous allez me
rembourser », j'lui dis « oh », bon bla bla bla bla on ramène tout et... à Saïd et on lui dit « elle
dit ça c'est cassé », alors Saïd « Ah, bon ? ». Après, Maurice il nous rejoint et il dit « Qu'est-
4545 ce qu'est cassé ? » J'lui dis « Ou, bah moi, je les ai pas cassés » parce que la dame, ses
colonnes, elle s'est vantée, elle a acheté le truc deux cents ou trois cents euros et au bled, elle
le vend à deux mille euros, elle l'a revendu là-bas. Alors c'est pour ça que les colonnes, elle
voulait qu'on les démonte. J'lui dis « Mais madame, c'est collé, comment voulez-vous qu'on
enlève ça, on prend une machette et puis après on fera des petites pointes » Puis elle me dit
4550 « Là, c'est cassé » et j'lui dis « Non, l'endroit qu'est là c'est où qu'on met une télé et un
DVD, ou les câbles, vous faites un trou en dessous et vous passez les câbles par dessous » et
ça quand Maurice il a vu il... puis elle est venue ici avec deux costauds. Le bordel qu'elle a
foutu, c'était le mercredi, les gens qu'étaient de l'autre côté dans le bureau là-bas... je l'ui dis
« Mais tu sais c'est pas grave : c'est une hystérique la nénette, elle a essayé de me barber, là
4555 ça marche pas ».

– Mais si vous avez l'impression qu'elle essaie de vous barber, comme vous dites, c'est parce
que vous venez d'Emmaüs ou alors...

– Non, non parce qu'elle, elle voulait que tout soit démonté, on peut pas mettre tout en
planche.

4560 – Hum ?

– Parce que là, elle voulait mettre ça dans un truc et comme c'était vendu au bled là-bas, elle
l'avait vendu deux mille euros, en plus elle s'était vantée puis après elle dit euh... de la livrer
et de l'aider :

« Trois gars ils sont venus, ils étaient bourrés [*Il rit*]. »

4565 On m'appelle, elle dit « Oui, ils étaient bourrés

– Oui, bourrés de bonnes intentions !, là elle m'a regardé, j'lui dis :

– Mais madame, là Saïd il était bourré lui ?

– Ah oui c'est lui qui était le plus bourré .

4570 j'lui dis : – Mais attendez madame, tenez regardez ce que je prends comme médicaments, donc je peux pas boire. L'autre, c'est un musulman et l'autre qu'est avec moi, l'autre polonais, il a un problème au foie, alors si on était bourrés...

– Oui, vous étiez bourrés pour vous casser.

j'lui dis : – Là, vous en voulez des cachets là ? ».

– Et pourquoi à votre avis elle a dit de telles choses ?

4575 – Parce qu'elle a dit ça, c'est pour nous faire chier, parce que on pouvait pas le démonter son meuble

– Hmm.

– Bah, elle voulait par tous les moyens nous faire chier. Alors des fois, comme une fois, la pauvre, on montait pour aller dans le quinzième, y'avait un ami à Charlie qu'était avec nous, 4580 elle me dit « oui, bon en part » et on me dit « Oui, la dame est décidée ». Bah, la plupart des gens qu'on va, ils sont décédés. C'est la famille qui distribue les trucs, c'est comme mon pote, il était décédé et puis... Bon, on arrive là-bas, on gare le camion dans la cour ; on se gare bien et puis on voit la gardienne qui a une grosse bombe comme ça puis elle a dit « On va ouvrir la fenêtre, on va mettre un petit coup de bombe », j'lui dis « Ouais pourquoi ? », elle dit « Ouais 4585 ben la dame, ça fait deux jours qu'on a enlevé le corps, ça faisait trois semaines et deux jours qu'elle était là-dedans ». Oh, quand elle a ouvert la porte nous on a [*Bruite quelqu'un qui prend de l'inspiration*] en apnée hum et l'autre : pschit, pschit, pschit. On ouvre les volets et tout on ouvre. Oh quand j'ai vu le lit, oh.

– C'était où ?

4590 – Dans le quinzième. À côté, pas loin de la rue de Vaugirard.

– Ils avaient laissé le lit ?

– Bah, fallait récupérer les meubles et tout ça et quand ils ont... Les mecs des pompes funèbres... Parce que la gardienne nous a dit « Mais quand on est arrivés, quand j'ai vu sa boîte aux lettres pleine », comme elle savait qu'elle était un peu handicapée (elle faisait des 4595 dialyses et d'autres choses). Oh bah quand elle est rentrée, elle... elle a... La bonne femme était nue sur son lit, elle s'était vidée, alors elle avait commencé à se vider dans la salle bains, après on voyait les traces par terre. Par contre, y'a quelqu'un de la famille parce que nous quand on a vu... la moquette avait été déchirée, y'avait un grand meuble, plus de vaisselle, les étagères y'en avait plus, alors j'dis « Vous allez prendre le meuble, mais y'a pas les étagères,

4600 y'a rien alors ça sert à rien ». On a pris des vêtements c'était des vêtements sous...
pressurisés, on prend ça, puis on ouvre, on vérifie et on me dit « Tout ça ? », « Ben oui, et
encore on n'a pas pu tout prendre, j'ai pas un semi. » Puis l'autre, puis on emmène le linge ici
et on dit « ouais la dame ça faisait... » *[Il stoppe sa phrase et rit]* « Ouais les gens ils sont
malins », « quoi ? » alors c'est des trucs aplatis, pressurisés, elle me dit « ouais, mais ça sent
4605 le cadavre », j'lui dis « bah comment ça ça sent le cadavre, vous rigolez c'est... d'autres
vêtements encore on peut dire et encore ».

– Vous ne pouvez pas laver ici ?

– Non, parce qu'après ça va je sais pas où.

– Les vêtements vous les mettez directement à la vente ici ? Vous en lavez pas les vêtements
4610 avant ?

– Non parce que les gens quand ils nous amènent du linge, la plupart du temps c'est du linge
propre, nickel.

– D'accord.

– Pareil, les trucs qu'étaient dans le truc c'était du linge propre.

4615 – OK.

– Par contre, y'a d'autre linge qu'on a eu... On m'a dit « Vous le prenez le matelas ? »,
« Mais madame, vous ne l'avez pas vu ? ». Deux caddies comme ça *[il mime une grosse
quantité avec ses mains]* avec des boîtes, avec des bijoux. On les a amenés ici. J'dis à l'autre,
j'dis à William, « C'est bizarre, les bijoux où ils sont ? » On n'a jamais vu les bijoux. Comme
4620 l'autre fois pareil, avec... de la super vaisselle bleue, on les a jamais vu mettre en vente. Ça a
été mis où ? Pfff... J'sais pas.

– Si vous aviez un conseil à donner à quelqu'un qui hésite à rentrer chez Emmaüs, qu'est-ce
que vous lui diriez pour...

– Ah je le pousse à la roue, je lui dis « Vas-y, vas-y, tu vas apprendre... Tu vas apprendre ce
4625 que c'est la vie » Parce que quand... vivre comme ça... parce que là y'a plusieurs
nationalités. qu'on dit ouais c'est untel, untel... Moi la première fois qu'ils m'ont vu, tout en
noir, la boule à zéro, les tatouages, bah on m'avait dit pendant un moment on m'avait pris
pour un facho. Elle me dit « Ah, bon ? », « Allez viens, j'ai mon neveu qui s'est marié avec
une réunionnaise, ma nièce elle est mariée avec un arabe, mon cousin il est marié avec une
4630 camerounaise, l'autre il est marié avec une vietnamienne alors où je peux être raciste là-

dedans ? » Pour moi les gens qui sont racistes, c'est des cons, parce que quand tu t'ouvres le bras, ton sang il est pas noir ni vert, tout le monde a le même sang, alors voilà.

– Mais qu'est-ce que vous diriez à quelqu'un qui ne veut pas travailler ici, comment vous le convaincriez, qu'est-ce que vous lui diriez ?

4635 – Ben j'lai dit, déjà qu'ils viennent, qu'ils viennent faire un essai. Comme, pendant un moment y'a eu des jeunes qui disaient « ouais, ouais, ouais, c'est trop dur » puis on les revoyait pas et puis après trois semaines après ils revenaient bosser, mais « T'es parti mon p'tit gars au revoir ».

– Qu'est-ce qu'il y a de plaisant à travailler ici ?

4640 – C'est plaisant parce que on voit beaucoup de monde. Y'en a pour aller au travail, ils aiment prendre le périphérique, moi j'aime bien couper dans Paris. Les stagiaires ils venaient avec nous. Saïd, eh ben elle dit on allait avec le vieux là, alors je regarde Martine, parce que le vieux c'est moi hein, alors j'lui dis « t'as une bonne assurance vie », elle me dit « pourquoi? », parce que moi quand je conduis c'est le fou. L'autre j'étais avec mon camion et
4645 je fais le guide « là-bas y'a ça, là c'est ceci, là c'est ça et là c'est Noisy-le-Grand, là-bas c'est... ». Et c'était bien et j'étais avec Mélanie, j'étais rue du marché par hasard au quatrième étage sans ascenseur et j'lui dis « Il faut aller chercher l'autre camion », elle me dit « ouais, il est bloqué là-bas, il est en panne ». Alors le camion, le mien, je le déplace et je vais chercher une Nissan. Effectivement, l'embrayage était pas bien, bien, bien. J'ai réussi à
4650 emmener le camion, on l'a chargé. Après on a appelé Saïd et on a dit « Ouais, ben voilà y'a un problème, le camion va falloir le remorquer parce que y'a plus d'embrayage » et il m'a dit « mais comment t'as fait ? », « Bah j'avais mis la première ou deuxième, le camion hmm hmm hmm [*Mime un moteur qui ne démarre pas immédiatement*], et après quand j'ai essayé de remettre en deuxième » Bah. Mais par contre, pour les autres s'ils veulent venir travailler
4655 ils faut qu'ils viennent voir. Pendant huit, dix jours parce que c'est bien ici quand on vient, un jour on fait ça, le lendemain on va en textile, après on va en bricolage, après on va... ça tourne. Puis après c'est les dirigeants qui dit « ben lui il va là, lui il va à tel endroit et lui il va aller à tel endroit ». Pour ça c'est très très bien. Ça, c'est... on est complet quoi. Comme à
4660 Comme dans le déménagement, y'a des mecs, vroum, vroum, vroum, ils conduisaient et on leur a dit « non, non, faut apprendre à démonter et à remonter les meubles ».

– Hmm, hmm ?

– Parce que dans le déménagement, quand vous partez sur la route ben quand vous arrivez on va pas dire aux gens « v'là vos meubles [*Il se frotte les mains comme pour les laver*]
4665 maintenant vous vous débrouillez, votre armoire, vous vous démerdez »

– Oui.

– C'est à nous de les remonter. Tandis que là c'est... c'est bien fait. Comme une fois, on va chez une dame à Enghien, fallait pas démonter son armoire. Bon ça va, comme on est arrivé avec Mélanie, on regarde, y'avait un escalier comme ça [*Il ouvre les bras pour indiquer la*
4670 *taille de l'escalier*]. Elle me dit « Oui, j'habite au rez-de-chaussée » Alors Mélanie elle me dit « elle habite au rez-de-chaussée ? », j'lui dis « oui, mais là-haut », « oui, mais en bas y'a... », j'lui dis « ça, c'est le marché d'Enghien ». Ça me revient [*Il tape dans ses mains*], de l'autre côté y'avait un monte-charge. J'ai été voir, je dis « Mélanie, y'a le monte-charge ». On prend le chariot, on arrive chez elle là-haut, on lui dit « Madame, fallait dire que vous êtes sur une
4675 dalle pourquoi au rez-de-chaussée ? ». On lui amène son meuble, tout, oh là là là là, grand comme ça [*Indique la taille avec ses bras*] et comme fallait tourner comme ça [*Mime avec ses mains*], le meuble il tourne plus parce que si on commence à tourner il va bloquer comme ça. Alors elle me dit « ben vous allez le démonter », « Non madame, on démonte pas chez vous, on remonte pas chez vous » [*Il frappe dans ses mains*], c'est à vous de vous débrouiller,
4680 c'est marqué ». Après bon, Mélanie elle va voir la dame qui dit « Qui c'est la responsable ? », elle dit. Moi je suis « irresponsable et les responsables ils sont à Emmaüs là-bas ». Puis Mélanie me jette un petit coup deuil et dit « c'est moi la responsable et oui madame c'est comme ça, comme ça », et elle dit « ben maintenant, là, il faut votre signature ». Je regarde Mélanie [*Il rit*], j'étais là. Une fois qu'elle a signé la dame [*il tape dans les mains*], on prend
4685 le papier, « Zu revoir madame, faudra voir avec votre mari et quelqu'un pour la démonter et la remonter, sinon nous on vous l'aurait démontée et votre mari il l'aurait remontée ». Bah des fois, c'est marrant, c'est pour monter les canapés, alors pour monter c'est dur, pour descendre c'est facile. Bon les gars ils sont comme ça [*Il mime avec son corps*] et ça fait un creux, bah le creux va toujours vers l'avant. Des fois il le mettait à l'envers et quand tu tournes eh ben...
4690 Ouais y'a quelques gars, je leur ai appris certains trucs, ils ont bien appris. Par contre... pareil, faire des nœuds, donc il prend les sangles, moi j'fais un nœud après j'fais ça, le pire c'est quand ça se défait, l'autre...

– Vous êtes un ancien marin.

– Voilà. Ben eh... quand c'est coupé, j'dis non. Pareil y'en a, mais quand j'dis mais non...
4695 j'dis y'a deux armoires, j'dis « attends, je regarde la couleur là » et je dis « c'est quoi celle-
là ? », il me dit « ouais c'est l'armoire », j'dis « la première ou la deuxième ? », il me dit « ah,
je sais pas ». Parce que l'autre il était là-haut et il met dans l'ascenseur et vas-y démerde-toi
en bas. Alors quand ça arrive ici tout est mélangé alors Pierre et les autres sont pas contents
parce que quand tout est mélangé faut retrouver le puzzle. À l'époque c'était bien, on avait un
4700 petit appareil [*Il frappe dans ses mains*], après, ben, on avait la clé USB sur le téléphone ou
machin.

– Oui, je vois.

– Papapapapam, boum, ah oui c'est comme ça. Et même pas une heure, le gars, boum c'était
monté. Bon ben quelle heure il est? Faut peut-être que j'aille bosser.

4705 – Oui, je voulais juste terminer rapidement, vos tatouages ils m'impressionnent assez, vous
les avez faits au fur et à mesure ?

– Ah, oui.

– Ah oui ? Dans la marine ?

– Oui, dans la marine.

4710 – Alors c'est quoi ça ?

– Ça, c'est un dragon.

– Ça, c'est un dragon ? Y'a une signification ?

– Non, j'avais fait ça à Singapour pour m'amuser.

– Et l'autre ?

4715 – Ça, c'est... un dragon avec une femme. C'est une protection.

– Ça, c'est une protection ?

– Oui, j'avais une copine, elle avait des problèmes, et je l'ui dis « dès que y'a quelque chose,
tu m'appelles ». Puis par contre, quand je suis revenu, bah « comment elle va ? », « Bah elle
s'est suicidée ». Elle sortait avec un mec puis le mec lui tapait dessus.

4720 – Oui.

– L'autre il a pris quinze ans quand même. Mais quand j'ai vu les parents de cette fille-là...
Le jour qu'il sort de prison lui, il va être très très mal.

– Et ça ?

– Ça, c'est... Claire, une ancienne copine à moi, la mère d'une de mes filles.

4725 – Oui ?

– Et ça, je l'ai fait au Mexique.

– C'est Claire qui vous l'a fait ou ça représente Claire ?

– Ça représente Claire, parce que y'avait une photo.

– Ah d'accord.

4730 – Et un copain il a vu la photo, il a fait ça, après il a pris un truc il a fait ça et puis... *[Il mime le bruit de la piqûre avec sa bouche]*.

– Vous avez eu combien d'enfants ?

– Trois.

– Trois enfants ? Vous les voyez ?

4735 – Ah non, j'ai mon fils qu'a mal tourné et les gendarmes ils ont vu ce... Ma fille elle est au Canada et l'autre pendant un moment elle était à Enghien, Vanessa, puis du jour au lendemain *[Fait un bruit pour imiter la fuite]* plus de nouvelles. Alors j'ai appelé Isabelle Barbaut et j'ai lui dis « Ouais, t'as vu Vanessa ? », « Non, non ». Alors mon ex-femme, quand je demandais des nouvelles de mon fils, me dit « t'as qu'à te débrouiller » parce que... Par exemple, j'ai eu
4740 mon fils au téléphone, on a discuté, il m'a envoyé chier « bagarreur, alcoolique, repris de justice », la totale quoi.

– En parlant de vous ?

– Ouais. Parce que c'est mon ex-femme qui lui a parlé de ça. Puis un jour, j'ai dit à ma fille « Dis, tu sais pianoter à l'ordinateur toi ? », elle dit « oui », j'ai lui dis « essaie de me retrouver
4745 Eddy », alors elle me dit « qui c'est celui-là ? », alors j'ai lui dis « ben c'est ton demi-frère » et puis *[Fait le bruit du clavier avec sa bouche]* elle a pianoté puis ils sont rentrés en contact ensemble.

– Hmm, hmm ?

– Moi je savais pas, pendant un moment quand... Ils se sont rencontrés et c'est là que ben
4750 Vanessa elle a fait un truc, elle lui a dit « on va voir notre père et on va discuter tous les trois ».

– Hmm, hmm ?

– Il a jamais voulu, pareil « ta mère je la connais, Hélène, elle m'a raconté des trucs sur Serge », c'était complètement faux parce qu'elle s'était renseignée avec sa sœur, mes beaux

4755 frères etc... » Qui ça Serge ? Elle demandait quelque chose Hélène et boum boum, elle avait tout. Puis un jour elle m'a dit « ouais je demande le divorce », oh... j'ai dit « quoi ? Tu demandes le divorce ? » Moi, j'avais mon sac marin, je l'ai attrapé dans mes bras [*Il mime des bisous*], « oh, merci je vais reprendre ma liberté », elle me dit « où tu vas ? », j'lui dis « je m'en vais ». J'ai pris mon sac et... mais par contre je suis parti, j'étais au commissariat, j'ai
4760 dit « ben voilà, madame untel elle demande le divorce donc je quitte le domicile conjugal ».

– Hmm, hmm.

– Et quand je suis arrivée au tribunal pour le divorce, je suis arrivé les mains dans les poches, elle avait un avocat, j'lui dis « moi j'ai pas besoin de corbeau, j'ai une bouche, je sais parler », elle dit « alcoolique » tout ça. J'dis « Au fait madame la juge... Hélène j'ai une question à te
4765 poser, ça fait combien de temps que je ne bois plus ? », elle me dit « un an et demi » et j'lui dis « toi tes repas tu les finis comment ? », alors là elle était... .

– C'est quoi, pardon ?

– Je lui ai dit « tes repas comment tu les finis ? ».

– Oui ?

4770 – Son avocat lui disait « Ben, répondez madame. », « Au Ricard ». Je lui dis « quand... » Ah, oui j'ai oublié de dire que y'avait marqué en haut : fait la sortie des maternelles. L'autre elle m'a regardé comme ça [*Fait des yeux écarquillés*] « Non, non, parce que madame avec ses collègues, elles sont en train de picoler, elles étaient femme de service, donc moi je récupère mon fils » et elle me dit « Où elle est ? – Ben elle rentre, elle est... moi je la déshabille, je la
4775 mets sous la douche, je l'essuie, je la fous dans le lit. – Et vous, qu'est-ce que vous faites ?

– Ben moi je m'occupe de mon fils, je lui donne le biberon, je le change, je le change à l'ancienne avec les couchettes là comme ça et comme ça ». [*Mime la confection d'un linge avec les mains*]. Les gens une fois ils m'avaient vu faire ça, j'étais en train de me balader dans le bois et quand j'ai vu mon fils qui devenait tout rouge, je me suis dit ça y est c'est bon,
4780 j'avais prévu tout ce qu'il fallait et puis les gens ils étaient là, les bonnes femmes surtout elles étaient là, hop je nettoyais le même, le talc, la couchette comme ça [*Mime avec les mains*] et comme ça, ramenée comme ça, toc. Alors les gens ils regardaient le linge et ils disent « comment vous savez faire ça », alors j leur dis « ben c'est ma femme qui m'a appris hein ». Elles disent « si mon bonhomme pouvait faire la même chose » [*Nous rions.*] Bon !

4785 – Bien, je vous remercie beaucoup Serge. »

10. Retranscription de l'entretien avec Pascal

(Réalisé dans sa chambre du foyer Étincelle, à Creil, le 30 avril 2012.)

« Alors Pascal, merci de me recevoir à nouveau.

– De rien !

– Et désolée pour la dernière fois, j'ai eu un petit problème d'appareil.

4790 – Ouais, ouais ! *[Il rit.]*

– Et donc quand je suis venue la dernière fois, ce qui m'a étonnée chez vous, c'est ces petites peluches.

– Ouais, ouais !

4795 – Et, euh, je voudrais savoir où est-ce que vous les avez eues, pourquoi vous collectionnez les peluches, est-ce que vous pouvez m'en dire un peu plus ?

– Ce sont des peluches à mon père.

– Ce sont des peluches de votre père, de votre papa ?

– Oui !

– Vous les avez récupérées ?

4800 – J'ai récupéré ouais !

– Et, est-ce que vous en achetez vous de peluches ?

– Non !

– On vous les offre ?

– Ouais, on me les offre !

4805 – Et, je vois qu'il y a aussi des chevaux là-haut dans les cadres.

– Ouais ! *[Silence.]*

– Ce sont des photos ?

– Ouais !

– Et je vois une moto, vous aimez la moto ?

4810 – Ouais !

– Les chevaux aussi vous aimez ?

– Ouais !

- Mais y'a pas mal d'animaux ici en fait ?
- Ouais !
- 4815 – Chevaux, les peluches, le zèbre, les chats. Ah ça c'est un cochon ça ?
- Ouais !
- Ah encore un là ! Alors ça c'est deux chats !
- Hum !
- Vous pouvez m'en dire un peu plus sur ces deux chats ?
- 4820 – Y'a un petit, y'a un petit chat, y'a un moyen, le moyen chat.
- Et, d'où ça vient ?
- Hum, Hum.
- C'est vous qui l'avez fait ?
- Ouais, en peinture sur soie !
- 4825 – Peinture sur soie ?
- Et y'a d'autres choses en peinture sur soie ici ?
- Oui, la dernière fois je l'avais dit ! Ça, j'arrive à le faire bien !
- Oui, le dalmatien !
- Et le chat noir !
- 4830 – Et le chat noir ? Oui et on avait vu aussi les photos, toutes les photos là !
- Ouais !
- Ça, c'est votre papa ?
- Ouais !
- Là, c'est votre frère ?
- 4835 – Ouais !
- Et là ?
- C'est mon frère aussi !
- C'est le même ?
- C'est le même, ouais !
- 4840 – D'accord ! Là aussi je vois qu'il y a des photos, c'est la famille aussi ?
- Ouais, la famille !
- C'est une petite nièce ?
- Ouais !

– Et là-haut ?

4845 – Là haut c'est ma sœur !

– Et là vous êtes pris en photo à côté d'un cheval, c'est où ?

– Je... je... [*Silence*]

– Vous ne savez plus ?

– [*Silence.*]

4850 – On dirait que c'est en vacances ?

– Ouais ! [*Silence.*]

– Et les trois personnes là-haut ?

– Là haut, euh...

– Les deux dames avec les messieurs...

4855 – [*Silence*] Je ne me rappelle plus !

– Vous ne vous rappelez plus ?

– [*Silence*]

– Et les coupes ?

– Les coupes, ça, c'est l'aviron !

4860 – Ça, c'est l'aviron ? Donc j'en vois...y'en a une très grosse là !

– Oui, c'est celui-là !

– C'est la plus grande là, c'est impressionnant !

– Ah ouais, ouais !

– C'est une chaque année ?

4865 – Oui, chaque année !

– 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7...

– 8, avec les médailles !

– Y'a les médailles, d'accord ! Et c'est toute les années que vous gagnez quelque chose ?

– Ouais !

4870 – OK ! Et quand vous faites l'aviron, c'est en individuel ou c'est l'équipe qui gagne la médaille ou la coupe ou c'est vous individuellement ?

– Normalement c'est les monos !

– Comment ?

– Normalement c'est les monos qui les gagnent !

- 4875 – C'est les monos qui les gagnent ? Ouais, ouais, c'est plutôt vous non ? Parce que c'est vous qui faites l'effort ?
- Ouais ! *[Silence]*
- Et puis c'est vous qui l'avez dans votre chambre !
- Ouais ! *[Il rit]* Y'a même la télé hein !
- 4880 – La télévision ?
- Oui, même la télé, y'a la télé elle est accrochée au mur !
- La télé accrochée au mur, oui ?
- Moi j'aime bien accrocher au mur !
- Ah d'accord ! Oh, donc comme les médailles en fait, les médailles, la télé...
- 4885 – Et mon DVD, musique, euh...
- Vous aimez la musique ?
- Oui, c'est beau ouais !
- Qu'est-ce que vous écoutez ?
- Ah, de tout !
- 4890 – Y'a pas un truc préféré ?
- Y'a pas un truc non !
- Qu'est-ce que vous avez écouté dernièrement comme musique ?
- Je sais plus !
- Vous savez plus ! Y'a pas un chanteur en particulier que vous aimez ?
- 4895 – Daniel Guichard, Balavoine, euh...
- Balavoine !?
- Brassens !
- Brassens !?
- Il est mort Georges Brassens !
- 4900 – Oui, Brassens est décédé oui. Il est, je crois, enterré à Sète !
- À Sète ?
- Dans le sud !
- Oui !
- Et Daniel Guichard lui, il ne chante plus, ne fait plus d'albums, mais maintenant il met ses
- 4905 mus... j'ai appris dernièrement qu'il mettait ses musiques sur Internet directement !

- Mais comment sur Internet ?
- Internet, sur un ordinateur, vous savez Mado elle a un ordinateur ?
- Ouais !
- Y'a Internet dessus. Faudrait lui demander un jour, peut-être qu'elle pourrait vous montrer ?
- 4910 – Ouais, ouais !
- Et, moi y'a une très belle chanson de Daniel Guichard que j'aime bien, c'est *Mon Vieux* ! Vous connaissez ?
- Ah ouais, *Mon Vieux* !
- Et vous, vous avez une chanson préférée de Daniel Guichard ?
- 4915 – Euh, ça dépend ! Ah j'aime bien *Mon Vieux* ! Il est passé à la télé Daniel Guichard !
- Il passe pas à la télé, non ?
- Si, il est passé hier soir !
- Ah ! Hier soir ? Il est rare à la télé !
- Ouais, il est rare hein ?
- 4920 – Oui, dans quelle émission ?
- Sur la 2 !
- Ah oui oui, c'est vrai qu'il se fait rare à la télé ! Alors, comment vous, vous trouvez votre chambre Pascal ?
- Elle est bien ouais !
- 4925 – Elle est bien ?
- Ouais !
- Est-ce qu'il y a quelque chose qui vous manque dans la chambre ?
- Ouais, euh... [*silence pendant lequel il réfléchit.*] Dans la chambre, la télé tranquille, la musique, DVD.
- 4930 – C'est comme ça que vous occupez vos soirées ?
- Oui !
- La télé, la musique !
- Ouais !
- Et là est-ce que vous pouvez passer là ? Vous m'aviez expliqué la dernière fois que vous
- 4935 pouviez pas regarder à la fenêtre, je crois !
- Ouais, la commode elle est grosse quand même !

– Ça passe la chaise ou pas là ?

– Oui, il passe !

– Mais facilement ?

4940 – Ouais, ouais !

– Vous passez facilement ?

– Ouais ! Pour aller à la fenêtre, des fois ça passe pas, mais d'habitude ça passe, mais là !

– Parce que quand y'a un meuble là ça passe pas ?

– Ouais ! *[Silence]*

4945 – Est-ce que vous passez beaucoup de temps dans votre chambre ?

– Non pas beaucoup j'étais dehors tout à l'heure, j'étais dehors, il fait beau.

– Et comment vous passez vos journées ici ? Racontez-moi ce que vous faites du matin au soir !

– Ben des fois je reste là jusqu'à 4 heures euh...

4950 – Pardon, vous allez où jusque 4 heures ?

– Là, chez Isabelle !

– À l'atelier chez Isabelle ?

– Ouais !

– Vous faites quoi chez Isabelle ?

4955 – Des bracelets, tu sais des bracelets... *[Il me montre son poignet.]*

– Brésiliens ?

– Oui !

– C'est elle qui fait la peinture sur soie ?

– Oui, c'est elle ! *[Il sourit.]*

4960 – Et vous y allez tous les jours ?

– Ah oui tous les jours !

– Et le matin, la première chose que vous faites le matin en vous levant c'est quoi ?

– Ah le matin pour...je déjeune tranquillement, faut pas me réveiller, faut pas me réveiller, doucement.

4965 – Vous déjeunez dans votre chambre ?

– Oui, ça m'arrive ! Oui, ça m'arrive ! Des fois je suis à moitié endormi.

– Alors, vous m'aviez dit que vous ronfliez ? Vous ronfliez ?

- Non [*il sourit*].
- Vous ne ronflez pas ? J'avais cru comprendre la dernière fois que vous ronfliez beaucoup !
- 4970 – Non, non !
- Vous dormez bien ?
- Ouais ! Mais pas assez chaud !
- Là, en ce moment il fait chaud et beau ?
- Ah ça ouais !
- 4975 – C'est agréable ! [*Silence.*] Est-ce qu'il y a des choses que vous aimeriez faire et que vous ne pouvez pas faire ?
- Je peux pas faire tout seul, ma main euh...y'a pleins de choses ...
- Qu'est-ce que vous pouvez pas faire que vous aimeriez faire vous-même ?
- Euh... [*silence*], j'sais plus !
- 4980 – Vous ne savez plus ?
- Non, non ! Hier, y'avait un truc de danse hier !
- Oui ?
- Ça m'a plu hier !
- Un truc de danse ?
- 4985 – Oui [*il sourit*].
- Ici ?
- Dans la salle à manger !
- Ah, et ça vous a plu ?
- Ouais [*il sourit*].
- 4990 – Et vous, vous avez dansé avec votre fauteuil ?
- Oui !
- C'était une soirée ici, y'avait du monde ?
- Ouais ! C'est bien de voir du monde !
- Vous aimez bien voir du monde ?
- 4995 – Ouais !
- Vous avez des visites ici ?
- Ça dépend, des fois oui, des fois non !
- Qui c'est qui vient vous voir ?

- C'est ma sœur !
- 5000 – Que votre sœur qui vient vous vous voir ?
- Ouais et mon beau frère !
- Et vous avez d'autres frères et sœurs ?
- Oui y'a Véronique !
- Véronique, elle vient ?
- 5005 – Ben ça dépend elle travaille ! Elle travaille, à mi-temps elle travaille !
- Et votre frère ?
- Il est décédé !
- Il est décédé, et, euh, votre frère il était déjà venu ici ?
- Ouais ! *[silence]* Là c'est la vie !
- 5010 – Oui, la mort fait partie de la vie !
- Ah oui, oui !
- Ça fait longtemps qu'il est décédé ?
- Il y a un mois qu'il est décédé !
- Un mois ? C'est tout frais. Il était malade ?
- 5015 – Il était ma... il fumait, il boit un coup !
- Il fumait, il buvait trop, il avait quel âge ?
- J'sais plus !
- Plus vieux que vous ou plus jeune que vous ?
- Plus jeune !
- 5020 – Plus jeune ? Et avant ici vous viviez où, vous habitiez où avant ici ?
- À Bordeaux !
- À bordeaux chez votre père ?
- Oui !
- C'était comment Bordeaux ?
- 5025 – C'est bien, Bordeaux c'est bien, mais ça fait loin!
- C'est loin, oui même avec le TGV !
- Le TGV ça va, mais pour revenir ici...
- Ah parce que vous étiez déjà ici, mais avant vous rentriez à Bordeaux ?
- Ouais !

- 5030 – Qui c'est qui a décidé de... de vous faire habiter ici ?
– C'est moi ! *[Il répond en semblant surpris de ma question.]*
– C'est vous ?
– Ah, c'est moi !
– C'est vous qui avez choisi d'être à Bordeaux et en même temps ici ?
- 5035 – Ouais ! *[silence]* Ça fait long là-bas, ça fait long.
– Oui, vous vous avez décidé de rester à temps plein ici...
– Ouais !
– Parce que c'était trop loin !
– Ça fait trop loin !
- 5040 – Mais qui c'est qui vous a fait connaître ici au début ?
– Ben B. !
– B. ? Qui est B. ? B. là-bas là à l'entrée ? Il venait vous voir à Bordeaux ?
– Non. Moi je venais ici tout seul, tout seul !
– De Bordeaux jusqu'ici, la semaine ici et le week-end à Bordeaux !
- 5045 – Ouais, dans la famille c'est pas évident hein ?
– C'est la famille qui vous a fait venir ici au début ?
– Ouais, au début ouais !
– Ah d'accord au début c'est la famille et après vous, vous avez choisi de rester ?
– Ouais !
- 5050 – Et à Bordeaux, donc, c'était chez votre papa ?
– Ouais et là y'a trop de monde ?
– Là y'a trop de monde ?
– Ouais !
– Ici ?
- 5055 – Non, là où j'étais avant !
– À bordeaux ?
– Ouais, à Bordeaux !
– À Bordeaux c'était chez votre papa ?
– Ouais !
- 5060 – Donc dans la maison de votre papa ?

- Oui!
- Et y'avait trop de monde ?
- Ouais !
- Pourquoi, y'avait qui ?
- 5065 – Moi, mon frère et tout !
- Et votre papa il est toujours en vie ?
- Non, il est décédé aussi alors ! *[Silence]*
- Et votre maman ?
- Ma maman elle travaille ici !
- 5070 – Elle ?
- Ma maman elle travaille !
- Elle travaille votre maman ?
- Elle est infirmière !
- Elle est infirmière, elle travaille à Bordeaux ?
- 5075 – Non, à l'hôpital Becquerel !
- Ah, elle vient vous voir de temps en temps ?
- Non, pas souvent !
- Mais pas souvent ça veut dire qu'elle vient parfois alors ?
- Ben deux fois par semaine !
- 5080 – Deux fois par semaine ?
- Oui, ça arrive hein ?
- Hum !
- Parce que... une année quand je suis parti en vacances, je me rappelle, on est partis en vacances avec elle parce qu'elle était pas bien !
- 5085 – Qu'est-ce qui n'était pas bien ? Votre maman qui n'était pas bien ?
- Ma sœur elle était malade du cœur !
- Ah votre sœur ! Véronique ou l'autre ?
- L'autre !
- Comment elle s'appelle l'autre ? L'autre sœur comment elle s'appelle ?
- 5090 – Je me rappelle plus !
- Donc l'autre sœur a eu un problème au cœur ?

– Ouais ! Un problème, comment s'appelle ?

– Attaque cardiaque ?

– Ouais ! Faut faire gaffe avec tout ça !

5095 – Hum !

– Vous avez quel âge Pascal ?

– Ah, ah ! *[Il sourit.]*

– Ah, vous voulez pas me dire ? *[Je ris.]*

– *[Silence]* Je me rappelle plus !

5100 – Vous vous rappelez plus ?

– Non !

– Moi, je me souviens ce que vous m'avez dit la dernière fois !

– Alors ?

– La dernière fois, vous m'aviez dit que vous aviez 32 ans ! *[On rit tous les deux.]* Est-ce que

5105 vous pensez que vous avez 32 ans ?

– Bof !

– Vous pensez que vous avez moins ou plus ?

– Plus !

– Plus ? Bon, ben ça va rester un mystère votre âge alors ! Comment vous faites, ici, pour

5110 laver votre linge ?

– Je... c'est en bas, comme je te l'ai dit tout à l'heure je vais à à ...

– La laverie ? Vous lavez rien vous-même, vous donnez tout à laver ?

– Tout à laver !

– Vous préférez ?

5115 – Ah, ouais, mais moi je peux pas !

– Vous, vous pouvez pas ?

– Tu te rappelles la dernière fois quand je te parlais de la machine ?

– Oui, oui, oui !

– Moi je peux pas le faire tout seul, il faut quelqu'un avec moi pour m'accompagner, des fois

5120 je donne un coup de main, ça m'arrive !

– Hum ! Est-ce que vous recevez des visites ? Vous m'avez dit oui, votre sœur de temps en temps, votre maman, mais vous les recevez dans votre chambre ou dans une autre pièce ?

- Dans une autre pièce !
- Est-ce que vous aimeriez les recevoir ailleurs ?
- 5125 – Oui... Oui [*silence*] je sais pas, au-dehors... au-dehors euh.
- Hum ? Si vous pouviez choisir l'endroit où vous recevez vos amis, votre famille, ça ressemblerait à quoi ?
- Hum, hum ! [*silence*] Je sais plus ! [*silence*]
- Qu'est-ce qui vous ferait plaisir pour les recevoir ?
- 5130 – Dehors un peu, aller ...un petit café !
- Et quand votre sœur elle vient ici, vous pouvez lui payer un petit café ?
- Ouais !
- Y'a ce qu'il faut dans la salle, c'est ça ?
- Ouais !
- 5135 – Et qui fait le café ?
- C'est moi-même !
- C'est vous ?
- Hum !
- Surtout que je me souviens que la dernière fois vous m'avez dit : – « Moi si le matin, j'ai pas mon café, ça va pas ! ».
- 5140 – Exactement ! Et toi aussi t'es pareille !
- Je suis pareille, il faut mon café ! [*Nous rions.*] Et donc ici ça fait combien d'années que vous connaissez, que vous venez ?
- Euh... [*silence*], je sais plus... [*Silence.*]
- 5145 – Et après le foyer, vous... vous savez où vous allez vivre, vous allez toujours rester ici ou vous allez vivre ailleurs après ?
- Hum, après, parce que là il y a des travaux partout !
- Oui, mais après vous voudriez vivre où vous ?
- Je sais pas !
- 5150 – Vous savez pas ? Si vous aviez... imaginez tout est possible, euh, qu'est-ce que vous...où vous aimeriez vivre ? Même si ça vous semble fou, pas possible, qu'est-ce qui vous ferait plaisir à vous ?
- Moi, euh, moi je dors tranquille parce que le midi on mange dehors !

- Ouais ?
- 5155 – Souvent, il fait beau dehors, on met la table dehors et hop !
- Et à midi vous avez mangé dehors ?
- Non parce qu'il fait trop chaud d'un coup là !
- Parce que ?
- Fait trop chaud d'un coup !
- 5160 – Il fait trop chaud d'un coup ?
- Après mangé c'est pas bon !
- Et quand est-ce que vous allez manger dehors alors, le soir ?
- Des fois le matin, euh...
- Le midi il fait trop chaud, c'est ça ?
- 5165 – *[Silence.]*
- Et si vous deviez choisir là où vous voulez vivre, où vous... vous... voudriez... oh là là *[rires]*, vous voudriez vivre où ? Si vous aviez le choix là, tout de suite, maintenant.
- Ah dehors là, moi y'a plus de place, au foyer après y'a plus personne !
- Y'a plus de place au foyer ?
- 5170 – Non, si y'a quelqu'un qui prend ma place et le problème il est là on peut pas partir !
- D'accord, ça veut dire que si vous partez y'a quelqu'un qui prend votre place ? Vous pouvez pas revenir ?
- Ouais !
- Ça vous inquiète ?
- 5175 – Ouais, ouais ! C'est ça le problème ! *[Silence]*. Si je pars cette année-là, je vais pas revenir après !
- D'accord, vous ne voulez pas essayer de vivre ailleurs parce que vous auriez peur de ne pas retrouver votre place, j'ai bien... ?
- Ouais !
- 5180 – C'est bien ça ?
- Ouais !
- Et pour vous, c'est où chez vous ?
- Chez moi !
- Et c'est où chez vous ?

- 5185 – À Creil !
– Ici ?
– Hum !
– Alors, pour le courrier, j'avais pas très bien compris la dernière fois, donc ça tombe très bien qu'on se revoit ! Comment ça se passe pour votre courrier ici ?
- 5190 – Bah [*inaudible*] la boîte aux lettres là !
– J'ai vu la boîte aux lettres, oui !
– La dernière fois, j'ai...y'avait mes clés !
– Ah, oui, que vous m'avez montré et c'est B. qui met le courrier dans la boîte aux lettres ?
– Après moi je le reçois !
- 5195 – D'accord, donc c'est vous qui ouvrez votre boîte et qui prenez le courrier ?
– Oui !
– Et j'ai bien vu que sur votre porte y'a les dauphins, j'ai vu aussi que chez un autre il y avait des dauphins, chez un autre résident !
– Ouais ! Il a des dauphins !
- 5200 – Vous aimez les dauphins ?
– Ouais !
– C'est vous qui avez choisi de mettre ça sur votre porte ?
– Pour pas me paumer !
– Pour pas vous paumer ?
- 5205 – Non, je sais pas, euh...
– Les dauphins à vous aide à reconnaître ?
– Ouais ! Les dauphins, je les connais toutes alors.
– [*Je ris.*] Vous les connaissez toutes alors les portes ?
– [*Il rit.*] Ouais !
- 5210 – Alors je sais que vous faites de l'aviron tous les mercredis ?
– Oui !
– Et, vous en faites depuis longtemps de l'aviron ?
– Ouais !
– Depuis combien d'années ?
- 5215 – Euh, je sais plus !

- Est-ce que vous en faisiez avant d'arriver à Creil ?
- Non ! Pas encore !
- Donc, vous avez commencé... ?
- J'ai commencé avant, euh, cette année-là !
- 5220 – Cette année-là ?
- Ouais, ouais !
- L'année dernière là ? Parce que l'année a commencé, il n'y a que trois mois ! Donc janvier 2012 ou avant ?
- Janvier 2012 !
- 5225 – Janvier 2012 vous avez commencé à faire de l'aviron ?
- Ouais, ouais !
- Mais alors y'a une chose que je ne comprends pas ! Vous n'avez pas eu toutes ces médailles et ces 7 coupes en trois mois ?
- Non [*inaudible*] et après c'est reparti !
- 5230 – Ça vous les avez gagnés en combien d'années ?
- En trois semaines !
- En trois semaines ?
- Ouais [*Il sourit avec fierté, il redresse la tête*].
- Ah ben dit donc ! Et les médailles !
- 5235 – Pareil ! Le même jour !
- Le même jour ? Eh ben dis donc !
- Ouais !
- Mais c'est impressionnant ! Et vous avez toujours aimé faire de l'aviron ?
- Ah, Ah ! [*inaudible*].
- 5240 – C'est vous qui avez choisi de faire l'aviron ?
- [*Inaudible*]... faire de l'aviron quand il fait beau !
- Hum !
- Quand il fait pas beau, ben c'est dedans !
- Oui, quand il pleut... c'est moins sympa !
- 5245 – Ah ouais, mais là ça va !
- Waouh, je suis impressionnée, autant de médailles en si peu de temps !

– Bah ouais !

– Parce que quand on voit toutes les médailles là et toutes les coupes, on a l'impression que ça fait des années que vous faites de l'aviron !

5250 – Ah oui !

– Et ça fait donc, janvier, février, mars...

– Avril !

– 3 mois que vous faites de l'aviron ?

– Oui, oui ! *[Silence]*

5255 – C'est vous qui avez choisi votre chambre ?

– Ah oui ! Ouais, ouais...

– Avant cette chambre, vous étiez dans quelle chambre ?

– Avant, avant, avant j'étais au deuxième !

– Au deuxième, oui ?

5260 – Mais maintenant je suis ici !

– Et au deuxième, c'était une chambre, euh...

– À quatre !

– À quatre ! Et qu'est-ce que vous préférez vous finalement ?

– Ouais... tout seul !

5265 – Tout seul ?

– Je mets de la musique pour dormir !

– D'accord !

– Et je baisse la musique... *[inaudible]* pas là la musique hein.

– Faut mettre le casque !

5270 – Oui, mais à force euh...

– Hum ?

– *[Silence.]*

– Et avant d'arriver à Creil, qu'est-ce que vous aviez comme loisirs ?

– *[Inaudible]* piscine...

5275 – Alors piscine j'ai compris et après Kara... ? Kayaque ? karalaque ?

– Ouais !

– Karalaque : Tir à l'arc ?

– Ouais !

– Ah, excusez-moi ! J'suis sourde, j'ai une otite !

5280 – Ah ouais !

– Ça fait mal et ça rend sourd ! Du tir à l'arc ? Et vous n'en faites plus ?

– Si ! J'en fais le mercredi après-midi !

– Le mercredi après-midi ? Y'a l'aviron aussi ?

– Ouais !

5285 – Donc, tir à l'arc, aviron...

– Aviron, la piscine !

– Vous continuez la piscine... Et avant d'arriver ici donc, vous faisiez déjà de la piscine, du tir à l'arc, vous faisiez autre chose ?

– *[Inaudible]* ... pleins de trucs !

5290 – C'est quoi les pleins de trucs ?

– La musique, des morceaux de musique !

– Musique ?

– Oui !

– Les concerts ?

5295 – Oui, les concerts de musique ! Comme ça, euh...

– Vous avez vu qui en concert ?

– Johnny Hallyday, Mike Brant !

– Mike Brant ? Ah bah dis donc, mais Mike Brant ça date pas d'aujourd'hui parce qu'il est mort maintenant.

5300 – Ouais !

– Je crois qu'il est mort dans les années 1970 ?

– Hum ! *[silence]* Ouais ! *[silence]*

– Et vous, dans votre vie, pour vous c'est quoi le plus important dans votre vie ?

– Euh, votre vie, euh...

5305 – Dans votre vie à vous, qu'est-ce qui vous semble le plus important pour vous ?

– Grand cœur, euh, aviron...

– Grand cœur ? C'est quoi grand cœur ?

– Grand cœur, c'est m'amuser un peu, m'amuser tranquillement !

– Hum ?

5310 – Ça me plaît, après les soirées musiques, je m'éclate !

– Vous vous éclatez ? Mais est-ce qu'il y a une chose vraiment très importante pour vous ?

– Pour moi ? Mais...

– Oui, la plus importante ! *[Silence]*. Vous avez le droit de me dire que c'est secret hein ?

– Non, non. *[Silence]*. Pour moi c'est la musique, ça m'intéresse !

5315 – C'est la musique qui vous intéresse ?

– Oui !

– Vous faites de la musique ?

– Ça m'arrive !

– Quoi comme instrument ?

5320 – *[Inaudible]*... djembé, tout ...

– Le djembé et quoi d'autre ?

– Et quoi d'autre ? C'est tout !

– C'est déjà pas mal ! Vous chantez ?

– Ouais ! *[Silence]*.

5325 – Et donc, votre petit bonheur à vous ?

– À moi c'est des CD de musique, des CD, tout ça c'est des CD !

– Tout ça ? Je vois là, là, là !

– Y'en a même là !

– Derrière vous ! Là c'est pour les DVD ?

5330 – Ouais !

– Là c'est des DVD, là je vois la chaîne hi-fi ?

– Ouais !

– Pour mettre les cassettes aussi, la radio !

– Ouais, ouais !

5335 – Faut voir les cassettes d'ailleurs !

– Sauf, sauf, les, les, comment ça s'appelle ? Les trucs pour mettre des CD !

– Le lecteur CD ?

– Le lecteur CD il marche pas !

– Ah ! Alors vous n'écoutez pas les CD en ce moment ?

- 5340 – Non, mais... [*Inaudible*].
– Vous les mettez là ? D'accord ! Ah ! Mais j'avais pas vu cette photo la dernière fois !
– [*Il éclate de rire.*]
– J'ai pas tout vu hein ? Ou vous avez ajouté ? Ou j'ai pas vu ! Je vois une photo qui date du 1er novembre 2004 !
- 5345 – Oui, 2004 !
– 2004 ?
– Ouais, ouais !
– Y'a sept ans ?
– Ouais, ouais !
- 5350 – Alors, là vous allez pouvoir me dire qui c'est ? La dame en blanc ?
– La dame en blanc c'est Véronique !
– C'est votre sœur ?
– Hum !
– Et là c'est votre ... ?
- 5355 – Mon beau-frère !
– Votre beau-frère ? C'est Véronique et votre beau-frère qui viennent vous voir ici souvent ?
– Ouais ! [*silence*]
– C'est à la campagne, on dirait ?
– Ouais !
- 5360 [*Je touche le cadre et je fais tomber un objet*]
– Ouh là là, excusez-moi je fais de la casse ! C'était où ?
– C'était là !
– Là ?
– Ouais !
- 5365 – Voilà ! Et alors euh... Ah bah voilà, et là c'est vous ?
– Ouais ! Là aussi c'est moi !
– Et là, c'est qui la jeune-fille ?
– C'est la fille à Khadija !
– Qui ?
- 5370 – La fille à Khadija !

- La fille ?
- La fille à Khadija !
- Gadlega ?
- Khadija !
- 5375 – C'est qui ?
- *[Inaudible]*.
- C'est qui ? Attendez j'essaie de... Khadija ?
- Ouais !
- Ah, la fille de Khadija ?
- 5380 – Ouais !
- Et Khadija c'est qui ?
- C'est la lingère en bas qui travaillait au sous-sol !
- Ah la laverie, entretien ?
- Ouais, ouais !
- 5385 – D'accord, ah je vois que vous avez mis un petit Cupidon ! *[Je souris]*.
- *[Il rit.]*
- C'est un ange ?
- Oui !
- Avec des... son arc ? C'est l'ange qui tire des flèches dans le cœur ça non ?
- 5390 – Ah ouais. *[Il rit]*.
- Il a tiré une flèche dans votre cœur ?
- C'est pour décorer !
- C'est pour décorer ?
- *[Long silence.]*
- 5395 – C'est calme hein ?
- Ouais !
- On entend toujours les oiseaux ! Et il fait beau en plus !
- Ouais !
- Je vois que Johnny dit donc, c'est... Il est là, il est là, il est là...
- 5400 – Il est partout, ouais !

- Et alors ? Je voulais savoir, Pascal, est-ce que vous ...vous avez toujours été en chaise roulante ?
- Ouais, toujours !
- Depuis petit ?
- 5405 – Ah ouais toujours !
- Et quand vous étiez petit est-ce que vous êtes allé à l'école ?
- Non !
- Jamais, jamais, même pas une fois !
- Non !
- 5410 – Pour lire, tout ça...
- J'arrive pas à lire !
- Vous n'arrivez pas à lire ?
- Moi, j'arrive pas à lire parce que je retiens pas la mémoire !
- C'est la mémoire ?
- 5415 – Ouais ! *[Il semble souffrir quand il me parle].*
- La dernière fois qu'on s'est vus ?
- Hum ?
- Vous m'avez dit que pour vous c'était très important la mémoire quand je vous avais demandé ce qu'il y avait de plus important pour vous dans la vie, vous m'aviez dit la
- 5420 mémoire !
- Ouais ! C'est la mémoire qui compte !
- C'est la mémoire qui compte... Là aujourd'hui vous m'avez dit que c'était la musique !
- Ouais !
- Mais bon on peut avoir plusieurs choses d'importantes dans la vie hein ?
- 5425 – La mémoire, ma musique...
- Mais bon, vous vous souvenez que je devais vous revoir, vous m'avez reconnue hein ?
- [Nous rions.]* Y'a la mémoire quand même ?
- Ouais ! *[Silence.]*
- Vous voulez me dire autre chose ?
- 5430 – Non !
- Vous pouvez dire ce que vous voulez !

– Ça, ça passe à la télé ou pas ?

– Non ! Ça, j'enregistre pour pouvoir réécouter...

– Ouais !

5435 – Tranquillement à tête reposée, je vais enregistrer sur un CD, comme ça vous pouvez réécouter là !

– Ouais !

– Voilà, c'est pour nous aider à comprendre, savoir ... enfin surtout avoir votre avis sur la reconstruction du foyer !

5440 – Derrière *[inaudible]* de ça...

– Alors... *[Inaudible]*.

– Fais voir, faites voir pardon ! *[Il me montre une brochure.]*

5445 – Je lis : Association Étincelle, l'édito de la présidente ! Ça, je suis allée sur Internet et j'ai vu qu'il y avait eu des photos... Oh dis donc oui ! *[Je regarde à nouveau les photos des restes brûlés de la construction]*. L'incendie ayant anéanti le rêve ou le projet de nos résidents. Une rénovation tout en couleur des quatre chambres communes va permettre aux résidents d'attendre leur studio avec le sourire ! Vous avez demandé un studio, vous ?

– Moi, non !

5450 – Ah oui, oui, ça parle les photos, on voit qu'effectivement ... c'était assez grave quand même !

– Ouais, ouais, ouais !

– Ah, ah lui c'est le père Noël tiens !

– Ah, ouais, ouais !

– Tout le monde le connaît celui-là !

5455 – Ouais !

– Est-ce que vous faites de la sarbacane ? J'ai vu qu'il y avait les championnats de sarbacane !

– Ouais j'y vais, ouais !

– Y'a eu neuf résidents d'ici qui ...

– Ouais, j'y vais !

5460 – Super ! Donc ça, c'était le numéro 6, la lettre numéro 6 ?

– Ouais !

– Et vous qu'est-ce que vous en pensez de la reconstruction du foyer ?

- Ah ben ils vont le refaire !
- Ils vont le refaire ?
- 5465 – Pas en bois !
- Pas en bois !
- Parce que j'ai eu peur la semaine dernière !
- Oui, la semaine dernière ?
- Ouais, tu sais les travaux ... *[Inaudible]* la flamme qu'est partie !
- 5470 – Ah la flamme qui est partie quand y'a eu le feu ? D'accord, donc c'était pas la semaine dernière, c'était y'a plus longtemps ?
- Y'avait longtemps ... tout le monde, tout le monde de l'autre côté... *[Inaudible]*. Faut attendre un peu !
- Vous avez attendu dehors que le feu soit éteint ?
- 5475 – Ouais !
- Je vous mets ça où ? *[En parlant de ses affaires posées sur le lit que j'avais ôtées de la chaise avec sa permission, pour m'asseoir]*.
- Là !
- Hop ! Il fait beau quand même hein ?
- 5480 – Hum ! On a mangé dehors, on a mangé dedans parce que ça sentait le cramé !
- Ça sentait le cramé ?
- Ouais !
- Là, dans, dans le foyer, ça sentait le cramé ?
- Ouais, ouais, ouais, ouais !
- 5485 – Et alors le soir, vous êtes quand même revenu dormir au foyer le soir ?
- Oui ! On a dormi par terre, on dort par terre jusqu'à 4 heures et demie !
- Dormir par terre, vous avez dormi par terre ?
- Oui !
- Y'avait plus le lit ?
- 5490 – Non !
- Y'avait plus le lit ?
- Non, c'était un matelas !
- Y'avait qu'un matelas ? Ah parce qu'il a fallu tout, tout racheter ?

- Non ! Moi, moi je dis ouvre la porte parce que j'ai pas envie de cramer, j'ai ouvert la
5495 fenêtre !
- Ouais ?
- Parce que moi j'ai pris le matelas et tout !
- Ah vous avez pris le matelas avec vous ?
- Oui !
- 5500 – Ah vous tout seul, vous avez pris le matelas sur vous pour le descendre ?
- Ouais !
- Vous aviez peur de dormir là ?
- Ouais !
- Pourtant le feu c'était de l'autre côté ?
- 5505 – Mais moi ... là !
- Ah, là ? Là aussi ?
- Non, mais là, mais derrière c'est la route !
- Là c'est la route ?
- Ouais !
- 5510 – Et le feu il était là-bas ?
- Ouais !
- Et vous aviez peur du feu en étant ici ?
- Bah oui si jamais ça crame !
- D'accord !
- 5515 – J'ai débranché la télé, on sait jamais ! J'avais peur ici !
- D'être enfermé à clé ?
- Non !
- De quoi ? J'ai pas compris !
- Non on a eu un accident quand on appelle les pompiers tout le bazar !
- 5520 – Y'a eu un accident oui ?
- Ça a cramé, tout a cramé !
- Oui !
- Tu vois la salle à manger ? Tous les carreaux ont pété.
- Tout est à repiquer ?

- 5525 – Non, tous les carreaux ont cassé !
– Tous les carreaux, là ?
– Ouais !
– Ça a été refait ?
– Ouais !
- 5530 – Mais vous dites ça arrive souvent, y'a souvent eu le feu ici ?
– Ah ouais, mais ça quand... Ouais ! Et ça part, ça part !
– Y'a eu combien de fois le feu ici ?
– Quatre fois ! *[Inaudible]* ... les pompiers, tout le bordel !
– Quatre fois le feu ?
- 5535 – Et surtout l'odeur hein ?
– Oui, l'odeur c'est terrible quand ça a cramé. Mais avant l'incendie de cette reconstruction y'a eu d'autres incendies ?
– Oui ! *[Silence]* Heureusement, j'étais dehors hein ?
– Oui !
- 5540 – On a failli cramer quand même hein ?
– Hum ! Bon, là et maintenant vous sentez en sécurité ?
– Oui ! On a eu chaud. *[Il soupire.]*
– Comme vous dites. *[Je soupire.]*
– Oui, on a eu chaud ! *[Nous rions.]*
- 5545 – Et vous pensez rester là quand le foyer sera reconstruit ?
– Ouais !
– Vous savez ce que ce sera dans le nouveau foyer ? Ce sera quoi des chambres, des studios ?
– Des chambres, euh... On verra !
– Et y'aura plus de place alors peut-être ?
- 5550 – Ouais, on verra ouais !
– Je vous mets ça où ? Je mets vos affaires là ?
– Ouais, ouais !
– C'est toujours les belles chemises de la semaine dernière ?
– Ouais, ouais *[Il sourit]*.
- 5555 – Elles sont toujours au même endroit ? C'est pour les sorties ?

– Ouais !

– Voilà, et ça aussi je crois ? Que je remette tout au même endroit !

– Ouais, ouais !

– Ben, Pascal, c'est gentil de m'avoir reçu à nouveau chez vous. Vous voyez : on a enregistré ;
5560 cette fois-ci ça va marcher ! »

11. Retranscription de l'entretien avec Patricia

(Réalisé dans sa chambre du foyer Étincelle, à Creil, le 30 avril 2012.)

« Alors, bonjour ! Moi c'est Catherine !

– Bonjour ! Moi c'est Patricia !

– Et bien merci Patricia de me recevoir chez vous, c'est très gentil et euh ben donc je vois que y'a pas de photos ! *[Elle rit.]* Y'a de grosses peluches aussi !

– Ça, c'est à vendre les peluches parce que j'avais un ancien copain qui est décédé, donc moi...*[Inaudible.]*

– Avec ses affaires ?

– Et donc moi je veux m'en séparer parce que ça me fait mal au cœur, je vais les vendre ! T'es pas d'accord avec moi ?

– C'est personnel, ça dépend de vous si vous sentez...

– Moi, ça me fait mal... quelque part !

– Si vous ça vous fait mal au cœur...

– Autant que je les vende et comme ça ça me fait des sous !

– Ou vous les gardez en souvenir...

– Non, j'ai déjà des souvenirs, mais ils sont en haut !

– En haut, c'est à dire ?

– Dans mon armoire !

– Ah dans votre armoire, OK ! Il vivait avec vous ici votre ami ?

– Oui !

– Oui ?

– Mais il était beaucoup malade ! Sa maladie...

– Ça fait combien de temps qu'il est parti ?

– Ça fait un bon moment ! Après moi quand je l'ai su, j'en ai trouvé un autre au CAT²⁵ !

– Hum, hum !

25 Centre d'aide par le travail, désormais ce sont des Établissements et Services d'Aide par le Travail (Ésat).

- Avant qu'il soit parti, je lui ai dit que j'en avais un autre, je lui ai expliqué, c'est normal, t'aurais fait comme moi ?
- Ben, il faut être honnête !
- Je lui ai expliqué pourquoi j'en ai retrouvé un, au moins c'est honnête... *[Inaudible.]* Il m'a dit c'est pas grave, je t'en veux pas !
- Et bien vous voyez...
- Après, sa famille était contre moi !
- Parce qu'ils étaient malheureux qu'il...
- Oui, mais moi j'y suis pour quelque chose ?
- Non, mais vous savez quand quelqu'un dans la vie est malheureux, il faut toujours qu'il cherche quelqu'un à qui s'en prendre !
- Moi aussi... *[Inaudible]* je m'en prends à personne !
- Vous ne voyez pas votre mère ?
- Non !
- Alors, est-ce que vous avez de la visite ici ?
- Des fois, j'ai mon copain qui vient et moi des fois je vais chez lui !
- Et donc vous recevez votre copain et à part lui vous recevez d'autres personnes ici ?
- Ses parents des fois ils viennent nous voir, des fois on passe des soirées, des fois je vais les voir !
- Et vous les recevez où quand vous recevez votre copain ou votre belle-famille ?
- Eh ben moi en bas !
- En bas ?
- Oui, parce que des fois on peut manger avec eux, des fois je leur ai proposé qu'on pouvait manger ici !
- Hum ?
- Je leur ai dit !
- Et y'a un endroit où vous aimeriez les recevoir ?
- Bah normalement, ils avaient prévu une salle ! Moi des fois je vais dormir chez eux, chez ses parents parce que lui pour l'instant il peut pas avoir un appartement tout seul ! Comment il pourrait ?
- Et vous avez fait une demande pour un appartement ?

- Oui ! *[Elle rigole]*.
- Là où ça va être construit ?
- Oui ! Ça devait être... C'était construit, ça a été brûlé !
- Ah, oui et donc quand ça va être reconstruit vous vous allez avoir un studio là-dedans, dans le nouveau bâtiment ?
- Oui ! c'est comme... *[Inaudible]*. J'en ai un.
- D'accord !
- Parce que normalement les carreaux ils étaient cassés avec l'incendie qu'il y a eu !
- Et donc on vous a refait les carreaux là ?
- Ouais ! *[Elle rit]*. Moi j'avais les deux de cassés !
- Les deux ? Et quand vous dites que normalement il devait y avoir une salle pour recevoir les gens, elle a pas été faite à cause de quoi ?
- Je sais pas, comme madame X elle est partie je sais pas ! *[Elle fait un bruit avec sa bouche qui indique qu'elle ne sait pas]*.
- C'est qui madame X ?
- C'était une qui remplaçait Élisabeth, mais maintenant madame A. elle est là !
- Ah, c'était une ancienne directrice avant madame A. ?
- Oui !
- C'est elle Maryline ?
- Oui !
- D'accord !
- Elle était très gentille avec moi ! C'est pour ça que la dernière fois je courrais après Joëlle pour réussir à avoir Maryline, sinon je l'aurais pas vue hein ! *[Elle rit]*. Ben oui je l'aurais pas vue, personne me l'aurait dit !
- Vous n'auriez pas vu qui ?
- Ben Maryline ! Je ne l'aurais pas vue ! Moi je l'aime bien Maryline !
- Ah bon, vous ne l'auriez pas vue partir ?
- Je ne l'aurais pas vue. Elle est venue dans la journée !
- Ah pardon, elle est venue dans la journée, d'accord ! Aujourd'hui ?
- Non, il y a environ deux semaines !
- D'accord et vous avez pu la voir, vous avez pu lui dire bonjour ?

- Oui, oui, sinon j'aurais pas pu la voir si Joëlle me l'avait pas dit !
- Hum, hum ! Et je vois qu'il n'y a pas que les peluches que vous avez ?
- Ah, non !
- Vous avez aussi des photos !
- J'ai plein de photos, ça, c'est mon... mon deuxième copain !
- D'accord et là ?
- C'est moi !
- Oh là vous avez les cheveux un peu plus longs !
- Et ça, c'est sa petite nièce ! *[Elle rit]*.
- Sa petite nièce Cholée ? *[C'est écrit Cholée.]*
- Chloé ! Ça, c'est mes deux neveux à moi ! De mon côté à moi, de ma famille !
- Et alors votre famille...
- Je les vois pas ! *[Elle a un air triste]*.
- Ils ne viennent jamais ?
- Je les vois plus ! Ma mère elle est même pas venue me voir !
- Depuis longtemps ?
- Oui ! Et j'aimerais bien !
- Ça fait combien de temps que vous êtes ici ?
- Moi je suis arrivée pour les 20 ans du foyer ! *[Elle rit.]*
- C'était quand les 20 ans, y'a pas longtemps ?
- Ça fait un moment !
- Ah, ben c'était y'a 20 ans puisque l'on va fêter les 40 ans ?
- Oui !
- Oh, oui, donc 20 ans que vous êtes là !
- Hum !
- Vous étiez toute jeune alors ?
- Hum !
- Vous avez quel âge Patricia ?
- Tu me donnes quel âge ? *[Elle rit]*.
- Ben je ne sais pas !
- Dis un âge au hasard !

- Ouh là là, mais vous allez vous fâcher avec moi si je ne dis pas le bon âge !
- Ça dépend de toi !
- Alors je dirais...38 !
- Non, c'est pas le bon, j'en ai 42 ! *[Elle rit]*.
- Bon, j'étais pas loin !
[Elle rit].
- J'en ai 42, j'en aurai 43 en février, tu sais mon âge maintenant !
- Vous êtes arrivée ici, vous étiez toute jeune ! Vous aviez 23 ans...
- 22 !
- 22 ans ! Et avant Étincelle vous viviez chez votre famille ?
- Oui, mais moi avec mon papa ça ne pouvait pas aller et il est décédé avant que je vienne ici !
- Et ça n'allait pas avec votre papa ?
- Et ma mère c'est encore pire maintenant !
- Ça n'allait pas avec vos deux parents alors ? Depuis toute petite, ça a été comme ça ?
- Ouais, j'ai fait des foyers !
- Vous pouvez m'en dire un peu plus sur ce qui n'allait pas avec vos parents ?
- Parce qu'ils acceptaient pas mon handicap et moi j'avais une IMC²⁶, tu te sais ce que c'est...
- J'ai appris ça tout à l'heure par une résidente, incapacité moteur et cérébrale, c'est ça ?
- Oui ! Et moi à ma naissance, j'étais bleu comme ça *[elle me montre un objet bleu]*.
[Silence]. Ils m'ont réanimée !
- Oui ?
- Et j'étais bleu à la naissance !
- D'accord, vous avez eu un manque d'oxygène !
- Oui, voilà ! Et moi des fois ça m'embête parce que des fois y'en a qui me posent des questions qui me chagrinent !
- Sur votre handicap ?
- Y'en a qui se foutent de mon handicap !
- Qui ça ?
- Au CAT !

26 Incapacité motrice et cérébrale.

- Au CAT ? Des collègues de l'atelier ?
- Oui ! Moi, ça ne me plaît pas !
- Mais eux aussi ils ont un handicap !
- Oui !
- Et ils se moquent du vôtre ?
- Quand je leur dis, ils sont surpris, mais ça m'énerve... *[Inaudible]*... Moi je sais comment je suis née, s'ils veulent savoir ils ont qu'à me demander au lieu d'aller voir les autres, non ?
- Vous le demander directement, oui !
- Parce que moi je sais !
- Vous êtes capable de parler...
- Voilà !
- Vous avez toute votre tête !
- Bah, oui ! Il suffit de me le demander, je le dis gentiment, voilà ! Mais ça me chagrine et c'est pas d'aujourd'hui ! Y'a longtemps !
- Et qu'est-ce que vous avez envie de leur dire à tous ces gens du CAT qui se moquent de vous ?
- Moi, je dis vous avez qu'à être à ma place, vous verrez ! *[Inaudible]* Bah, c'est vrai ! Parce que déjà je m'en sors pas mal malgré mon handicap !
- J'ai vu ça tout à l'heure, oui !
- [Nous rions].*
- Je tiens encore quand même sur mes pieds hein ?
- Hmm.
- Ça m'empêche pas !
- Et quand vous étiez chez vos parents, vous me disiez que vous alliez de foyer en foyer ?
- Oui, parce que je m'entendais pas avec parents ! Si, tu sais tous les 15 jours je partais, mais avec mon papa je m'entendais pas ! Y'avait qu'avec ma mère ! Une fois il m'a tapé, derrière ma mère, il me tapait, il voulait même pas que je le dise à ma mère !
- Hmm!
- T'imagines ? Ça se fait pas, c'est pas moi qu'a demandé d'être comme ça, franchement !
- Personne n'est responsable !
- Si, un peu, un peu eux !

- Vous pensez qu’eux sont responsables de votre handicap ?
- Une partie...
- Je ne suis pas une spécialiste de la question, mais je sais que quand une maman accouche si le bébé...
- Oui, ça je sais, c’est pas ça, mais que pour que mon papa m’en veuille y’a bien une raison quelque part qu’il m’en veuille parce que maintenant il y est plus, y’a bien une raison quelque part, c’est pas moi qui l’ai demandé !
- Non ! Il a peut-être pas accepté votre handicap, vous pensez que c’est ça ?
- Moi c’est ce que je pense moi, c’est ma pensée. Maintenant je peux me tromper aussi hein moi sauf que c’est ce que je pense !
- Et votre maman ?
- Je la vois pas !
- C’est pas vous qui avez décidé de ... tout à l’heure vous me disiez que vous aimeriez bien la voir !
- J’aimerais bien la revoir, mais c’est elle qui ne veut pas !
- Vous savez pourquoi ?
- Non ! *[Elle le dit tout bas]*.
- Elle ne vous téléphone pas ?
- Non !
- Elle ne vous écrit pas ?
- Non, elle m’écrit plus!
- Et pour...
- Ça fait un moment qu’elle m’écrit plus, même au moment de Maryline elle m’écrivait plus déjà ! Tu sais moi j’arrive à lui téléphoner, mais ça s’arrête là, elle m’appelle pas, c’est rare !
- Mais vous, vous téléphonez ?
- Moi je lui téléphone, mais elle c’est rare ! Pourquoi ? Je ne sais pas !
- Et vous discutez au téléphone alors quand vous appelez !
- Mais elle, elle m’appelle même pas... si elle m’a appelé quoi... une ou deux fois ! Même pas pour mon anniversaire, cette année elle m’a pas appelée ! C’est pour ça je lui pardonnerai pas !
- Et qui a décidé de vous mettre ici, c’est vous qui avez demandé ?

- C'est moi qui a demandé parce que je peux plus vivre ce que j'ai vécu... *[Inaudible]*.
- Hum ?
- ... *[inaudible]* donc c'était pas gentil, comme ça elle m'a demandé si je voulais une photo de lui, j'ai dit non !
- Qui vous a demandé ça ?
- Maman ! J'ai dit, non j'en veux pas ! T'aurais fait quoi ? T'aurais fait la même chose ? Quelqu'un qui te tape, tu prends pas une photo de lui ! Non ? C'est logique ! Hein ? Moi je sais pas, moi c'est ce que j'aurais fait hein ?
- Vous devez faire ce que vous, selon ce que vous vous ressentez !
- Non, moi j'avais demandé à Maryline pour aller sur la tombe, elle a jamais voulu !
- Qui ?
- Maryline !
- Maryline n'a pas voulu, vous savez pourquoi ?
- Non, elle a jamais su me dire pourquoi ! *[Silence]*.
- Et là ici, vous êtes bien ?
- Moi oui, pour moi je suis chez moi !
- Vous êtes chez vous ?
- Pour moi oui !
- Et vous, vous voudriez être où plus tard ?
- Dans un appartement *[Elle rit et je ris]*.
- Ah ! Un appartement ?
- Ouais ! Comme ça je serai embêtée par personne !
- Quand vous dites, je serai embêtée par personne ?
- Je me comprends dans le sens que je veux dire !
- Bah, expliquez-moi !
- Parce qu'il y en a qui m'embête ici et moi ça me gêne ! *[Elle parle bas]*.
- On vous embête dans votre chambre ?
- Non, pas spécialement dans la chambre, dans la salle à manger où qu'on est passé !
- Ouais, d'accord !
- Pour moi je suis pas chez moi, je suis chez moi sans être chez moi ! ...*[Enregistrement inaudible]*.

- Vous expliquez bien !
- Bah oui ! *[Elle rit]*.
- Y'a pas de problème ! Si jamais je ne comprends pas un truc, vous me le dites, vous me reprenez !
- Bah oui, t'inquiètes pas ! Toi aussi si t'arrives pas à comprendre tu me le dis aussi hein ?
- Y'a pas de souci !
- Faut pas hésiter hein ? Parce que des fois je parle vite ou j'ai du mal à dire les choses !
- Ça va ! Y'a pas de soucis !
- *[Elle rit.]*
- Alors, racontez-moi une journée type ici ! Comment ça se passe une journée pour vous ici ?
- Moi, c'est un peu speed parce que je prends ma douche toute seule maintenant je me débrouille tout... pour tout ! J'essaie de me débrouiller hein ? ... *[Inaudible]*... Elle le sait pas madame A, je fais presque tout toute seule ! Je vais à Cora avec les parents à Cédric, je me débrouille hein ! *[Elle rit]*.
- Cédric, c'est votre petit copain ?
- Oui !
- Mais c'est bien que vous fassiez des choses toutes seules faut pas le cacher !
- Mais je leur cache pas, bah, moi je leur dis, je le fais marquer sur le cahier par ses parents parce que moi je peux pas, ben je te l'ai dit que je peux pas écrire...
- Oui !
- Au moins, je l'ai pas caché non plus !
- J'avais compris que madame A. elle le sait pas, je pensais que madame A. ne savait pas que vous étiez autonome !
- Ah, elle sait pas !
- Elle sait pas ?
- Elle sait pas tout ce que je peux faire ! *[Elle rit]*. Bah elle va vous découvrir, elle vient d'arriver. *[Elle rit]*.
- Mais c'est bien, il faut montrer aux gens tout ce que vous pouvez faire, même déjà dans un premier temps, l'important est que vous sachiez vous ce que vous pouvez faire !
- Je fais pas mal de choses !
- Et donc le matin vous prenez la douche et après alors ?

- Je m'occupe, je fais mon lit, je...
- Vous faites votre lit !
- Je prends mon temps à le faire parce que je me débrouille hein ? Je leur demande trois fois rien, sauf quand y'a un changement de draps, des fois pour qu'ils les mettent, mais sinon je fais tout toute seule !
- Et après alors, vous partez au travail ? C'est du lundi au vendredi, c'est ça ?
- Ouais ! C'est pour ça que je t'ai demandé le vendredi pour qu'on se voit !
- Oui ! Ben y'a pas de soucis, on s'adapte ! Quand vous êtes disponible et quand moi je le suis...
- Le vendredi c'est plus facile, déjà, la preuve, tu peux venir me voir plus facilement !
- Hmm, hmm. Et alors le travail il commence à quelle heure le matin ?
- On commence à 9h !
- D'accord !
- Jusqu'à 17h !
- Et comment ça se passe une journée au travail ? Qu'est-ce que vous faites comme travail ?
- Je fais tout, mais pour l'instant je fais des balais, je monte des balais, je mets des balais dans des ... [*Inaudible*].
- Ça vous plaît votre travail ?
- Je sais faire beaucoup de choses que maintenant, avant je ne faisais pas !
- Quoi par exemple ?
- Quand... [*Inaudible*] Je sais comment faire !
- Quand ? Pardon j'ai pas entendu !
- Stokomani : je sais mettre les portes-manteaux !
- Stokomani ?
- Oui !
- C'est quoi Stokomani ?
- C'est des affaires la Stokomani !
- C'est la marque ?
- Hmm !

- Stokomani ²⁷, c'est la marque des vêtements ?
- Hmm !
- D'accord et vous, vous les mettez dans des cartons c'est ça ?
- Oui ! Et ça reste dans des cartons, il faut mettre les cintres, maintenant je sais les faire ! Il faut mettre les étiquettes et tout !
- D'accord !
- Je sais faire tout maintenant. *[Elle le dit sur un ton enthousiaste]*.
- Et vous avez appris quoi d'autre ?
- J'ai appris plein de choses !
- La dernière chose que vous ayez apprise c'est quoi ?
- C'est faire, monter des balais !
- Monter des balais ! Le manche plus le balai ?
- Même pour... *[Inaudible]*... Je sais les mettre parce que des fois c'est moi qui demande de mettre le manche!
- Et c'est vous qui avez demandé à travailler ?
- Ah oui !
- C'est important pour vous ?
- *[Inaudible et elle rit]*. Oui c'est moi qu'a demandé !
- À part le travail, est-ce que vous avez d'autres activités ?
- Non !
- Du sport ?
- Non ! *[Elle éclate de rire]*. Ben justement je vais demander. L'éducateur nous a posé une question, j'ai demandé à faire du cheval !
- Hum ? Et alors ?
- Maintenant, on attend !
- Vous aimez le, le cheval ?
- Oui !
- Malgré que j'ai tombé du cheval, j'aime bien. Faut pas faire mal aux chevaux !
- J'ai vu, sur votre porte, qu'il y avait des petits chevaux d'ailleurs ?

27 Après recherches et vérifications, il s'agit de l'entreprise *Stokomani* qui est une chaîne spécialisée dans la vente d'articles de mode.

- C'est moi qu'a choisi ! *[Elle rit]*.
- C'est vous qui avez décidé de mettre ça sur la porte ?
- C'est moi qu'a demandé !
- C'est vrai ?
- Parce que j'aime bien les chevaux ! J'aime pas qu'on fait mal aux chevaux devant moi !
- Donc, quand on voit un cheval sur la porte, on sait que c'est Patricia !
- *[Elle rit.]* Parce que chaque personne sur leur porte, on a un dessin !
- D'accord ! Pour le courrier comment ça se passe ?
- On a une boîte aux lettres !
- C'est vous donc qui allez récupérer...
- On nous le met dans la boîte lettre et on récupère dans notre boîte aux lettres !
- D'accord !
- Moi, elle est pas loin de ma chambre ! *[Elle sourit en parlant]*. C'est pratique hein ?
- Est-ce qu'il y a quelque chose que vous ne pouvez pas faire et que vous aimeriez faire ?
- Quand je tombe, j'aimerais bien trouver le moyen de me ramasser, mais je sais pas...
[Inaudible].
- Donc vous appelez quelqu'un quand...
- Ben ça dépend quand je tombe. Je tombe bien, je me ramasse toute seule ou sinon j'appelle. Y'a que ça qui m'embête ! Une fois je suis tombée de la baignoire, la grande baignoire qu'on est passé là !
- Hum ?
- Je suis tombée, j'ai crié tellement... Je pouvais pas sonner... j'ai crié tellement fort qu'ils m'ont entendue ! Parce que j'ai tombé.
- Quand vous parlez de vos cicatrices...
- Parce que je me suis fait opérer !
- Ah ? C'est par rapport à votre handicap que vous vous êtes fait opérer ?
- Mais oui... *[inaudible]* Pour pas que ça se touche de trop *[elle parle de ses jambes]*, ils m'ont opérée, mais ça a pas marché comme je voulais, mais je me débrouille quand même hein ? Ça m'empêche pas !
- Est-ce qu'il y a d'autres choses que vous aimeriez faire, mais que vous ne pouvez pas faire ?
- Apprendre la cuisine, ça, c'est un rêve !

- Apprendre la cuisine ?
- Hum !
- Y'a un atelier cuisine demain à 10h ?
- Oui, mais c'est mon rêve depuis longtemps, depuis longtemps ! *[Elle insiste sur le mot longtemps.]*
- Vous auriez voulu être cuisinière ?
- Moi je sais faire la cuisine un petit peu ! *[Elle rit.]*
- Qu'est-ce qui vous plaît dans la cuisine ?
- Bah un peu tout ! Je dois apprendre plein de choses !
- Manger aussi c'est bien hein ?
- *[Elle rit]*. Ça dépend quoi hein ! Parce que y'a des choses que je peux pas manger, il y a pas longtemps des épinards !
- Ah ?
- C'est le seul truc que je peux pas !
- *[Je ris]*.
- Sinon, tout le reste je peux !
- Vous allez à la cuisine demain ?
- Ça dépend quand est-ce qu'ils le font !
- À 10h !
- À 10h ? Ah, demain je serai pas prête ! Je me prépare toute seule moi, donc ça va faire un peu juste !
- Hum !
- Bah au moins c'est bien, je me débrouille toute seule ! *[Silence]*. C'est pas comme si je ne me débrouillais pas !
- Vous faites beaucoup de choses, apparemment, toute seule ?
- Bah, oui hein ! Quand je peux pas je demande ! La preuve, pour mon lit je demande !
- Vous passez beaucoup de temps dans votre chambre le week-end ?
- Oui !
- Parce que le week-end, vous ne partez pas toujours chez Cédric ?
- Non, non, non ! Pas toujours ! Des fois je vais à Cora, comme là peut-être je vais aller à Cora demain !

- Hmm, hmm. Pour faire vos courses ?
- Voilà ! Même moi je me débrouille hein !
- Et est-ce que votre chambre là comme elle est...
- C'est moi qu'a demandé !
- Est-ce qu'elle vous plaît ?
- C'est moi qu'a demandé comme ça et par terre c'est moi qu'a choisi !
- D'accord !
- Que ce soit en puzzle parce que j'aime bien monter les puzzles !
- Ah, d'accord, c'est pour ça !
- Oui, voilà ! *[Elle rit]*.
- Et ... ah mais oui j'avais pas vu là. En voyant de loin on dirait que c'est tout violet, on ne voit pas les petits morceaux de puzzle...
- Aucun *[elle rit]*.
- Ah, ouais d'accord ! Et vous avez toujours été en chambre individuelle ?
- Non ! J'ai fait deux chambres à quatre, c'est tout !
- Et vous préférez quoi vous ?
- Ah, la chambre là, y'a pas de différence, y'a pas photo hein !
- Ah, y'a pas photo parce que si y'a pas de différence ça veut dire que c'est la même chose ?
- Ben, tu sais une fois j'ai été... Tu sais là où on est passé par le grand ascenseur ?
- Hum ?
- Une fois, on m'a tapé dessus !
- C'est qui on ?
- Une personne qui n'est plus là et elle m'avait mis tout par terre, elle voulait pas que je rentre dans ma... dans la chambre !
- Une résidente ?
- Oui !
- Et elle m'avait mis de l'eau pour faire croire que j'avais fait pipi au lit !
- Ah, oui, c'est pas cool ça !
- Un soir, je vais pour me coucher, je trouve mon lit mouillé et je pouvais même plus rentrer dans la chambre ! C'était au moment d'Élisabeth. La personne je l'ai chopée, je l'ai même pas prévenue que j'allais voir Élisabeth, elle s'est pris un savon ! *[Elle rit]*.

- Bon, elle est partie maintenant cette personne ?
- Ah, oui !
- Ça fait longtemps ?
- Ah, oui ! Depuis qu'elle m'a fait ce coup-là, ils l'ont ...
- Ça fait combien de temps ça ?
- Ça fait longtemps !
- Un an, deux ans ?
- Ça fait longtemps !
- Trois ans ?
- Non, au tout tout début que je suis arrivée, presque !
- Oh, ça fait une vingtaine d'années, y'a une vingtaine d'années ?
- Ouais, je pouvais plus rentrer dans la chambre, elle m'avait fait ... Elle avait fait croire que j'avais fait pipi au lit, j'avais vu que la table de nuit avait bougé, il y avait quelque chose qui n'allait pas, elle m'avait cassé ce que j'avais !
- Bah...
- J'ai dit, je t'aurai ! Ben je l'ai bien eue hein ! Parce que quand elle a su, la personne, elle est montée direct. Elle savait plus où se mettre l'autre, mais moi j'en pleurais !
- Elle était en fauteuil aussi cette personne ?
- Elle marchait ou en fauteuil, c'était comme moi, mais elle était pas facile ! Mais je l'ai bien eue parce que je l'ai même pas prévenue !
- Et qu'est-ce que... Qu'est-ce qui vous rend heureuse vous dans la vie ? C'est quoi votre petit plaisir à vous ? Votre petit bonheur ?
- Bah, faire un peu tout toute seule !
- Mais la chose...
- Le plus important, moi ?
- Oui !
- D'avoir le studio et d'apprendre la cuisine, c'est ça le plus pour moi, mon rêve ! *[Elle rit]*. Ce serait ça mon rêve !
- Et vous feriez la cuisine pour qui ?
- *[Elle rit]*. Ah, à ton avis ?
- Hein ?

- À ton avis ?
- Ah, bah je sais pas !
- Pour toi, pour mon copain, pour ses parents !
- Moi, je suis très gourmande attention !
- Pour moi. Bah, c'est comme ça qu'on apprend, en faisant la cuisine !
- Hmm. Vous savez lire Patricia ?
- Un petit peu !
- Pouvez-vous ... avec une petite recette vous pouvez vous débrouiller ?
- Ah, faut que ce soit écrit gros !
- Si c'est écrit gros ça va ?
- Oui ! Oui, je me débrouille, t'inquiète pas pour moi !
- [Je ris].
- Je me débrouille ! Heureusement pour moi que je suis capable *[inaudible]*... ah oui !
- Ça va venir apparemment !
- J'espère hein ?
- Justement, votre avis compte !
- Oui ! C'est pour ça que... . *[Inaudible]* Et moi j'ai fait la lettre. Tu sais ce que j'ai fait ? Élisabeth et puis Maryline nous ont demandé pour écrire ce qu'on voulait pour l'appart !
- Oui ?
- Et moi j'ai écrit, on m'a aidée pour recopier !
- Ouais ?
- On m'a aidée pour écrire et après j'ai recopié, pas de fautes... *[Elle rit]*. Y'a des choses que je peux faire, mais que je leur cache !
- Mais pourquoi ?
- Parce que je voulais pas qu'ils voient, mais après quand ils l'ont vue ... *[inaudible]*.
- Vous vouliez faire la surprise ?
- Voilà ! *[Elle rit]*.
- Ça les a scotchés, comme on dit ?
- Ah, oui !
- Vous avez été à l'école, Patricia ?
- Oui !

- Ouais ?
- En étant jeune, oui !
- En étant jeune, jusque quel âge ?
- Jusqu'à 18 ans !
- 18 ans ?
- C'est déjà pas mal ?
- Oui, il y a des enfants qui à 16 ans arrêtent !
- Oui ! Avec les handicaps qu'ils ont, c'est encore pire !
- Et vous avez appris ... À l'école vous avez fait du français des maths ?
- Y'a un peu de tout !
- Un peu d'anglais ?
- Non, pas d'anglais !
- À lire, à écrire ?
- Voilà ! Le principal !
- Le principal pour se débrouiller !
- Ben, la preuve pour que je m'en sorte maintenant c'est que... C'est qu'il y a une raison quelque part, y'a quelque chose qui m'a aidée !
- Hum ? C'est quoi qui vous a aidée d'après vous ?
- *[Silence]*. Le Bon Dieu m'a écoutée ! Et il a réussi ! Le Bon Dieu il y est pour quelque chose, pour moi ! Mais maintenant, tout le monde ne marche peut-être pas comme moi !
- Tout le monde ne croit pas en Dieu !
- Voilà ! Tout le monde ne le croit pas ! Et ça marche pas sur tout le monde hein, non plus ? Non ?
- Et vous pensez que le fait d'avoir été à l'école, ça vous a aidée ?
- Un peu ! La preuve, je m'en sors même en CAT !
- Hum ?
- ... *[Inaudible]* À part cet après-midi...y'en a qui m'ont embêtée alors j'ai pleuré un petit peu, mais après j'ai réglé mon problème toute seule !
- Ça arrive tout les jours que l'on vous fasse pleurer ?
- En ce moment, oui ! Et ça m'embête !
- Hum ?

- Parce que ça me fait souffrir à l'intérieur, ça me fait mal ! C'est pas bien ? *[Silence]*. Moi j'essaie de m'en sortir et ... c'est pas logique non ?
- Vous en avez parlé aux monos de ça ? Au mono de l'atelier ?
- Ouais !
- Qu'est-ce qu'il fait, qu'est-ce qu'il dit ?
- Ils sont pas... Ils sont avec moi !
- Ils ont été parlé à ces gens là, ils ont parlé à ces gens là ?
- Oui !
- Alors, ils vont se calmer, peut-être ! Peut-être que la semaine prochaine...
- Non, elle va pas en parler la semaine prochaine, lundi elle est pas là déjà ! Elle va sûrement en parler jeudi, ça s'est passé aujourd'hui !
- Ouais ?
- Parce qu'eux, ils se voient le jeudi ! Ils ont une réunion le jeudi soir. Elle m'a dit qu'elle en parlerai comme je me suis fait agresser, c'est pas logique !
- Vous vous êtes faites agresser ?
- Ils m'ont mal parlé !
- Ils vous ont mal parlé ?
- Y'en a un oui ! Ben, il s'est excusé le midi, mais c'était trop tard !
- Hum !
- Moi *[Inaudible]*... C'est pour ça que je pleurais ! Moi quelqu'un qu'est en fauteuil, moi je tape déjà pas les personnes, alors pourquoi on tape moi ?
- On vous a frappée ?
- Presque, oui ! Et c'est pas bien, je peux pas me défendre comme tout le monde, t'es pas d'accord ? C'est pas bien ! Et lui il marche, il voulait me taper !
- Mais pourquoi il voulait vous taper ?
- Parce que je lui ai dit un truc, mais lui ça lui a pas plu, il croyait que je lui avais dit un truc mal, mais c'est pas vrai !
- C'est un malentendu alors ?
- Oui, il a pas dû comprendre ce que j'ai voulu lui dire !
- De toute façon, y'a rien qui justifie la violence !

- Moi je l'ai pas touché donc j'ai pas à me reprocher ! C'est plutôt lui, hein ! Même après quand il a vu ça, il s'est excusé le midi, je lui ai dit c'est pas la peine, j'en veux pas de tes excuses, c'est fait, c'est fait. Après... *[Inaudible]*.
- Ça fait longtemps que ça dure ça ?
- Depuis, déjà qu'Elizabeth est partie du CAT, même là, même au CAT ça fait un moment que ça arrive !
- C'est au CAT que vous avez ces soucis, ici y'a des gens qui vous embêtent ?
- Non !
- Vous vous êtes fait des amis dans la résidence ?
- Oh, oui ! J'en connais quelques-uns parce que y'en a qui sont à Bois-la-Rive avec moi !
- C'est quoi ça ?
- À Chantilly ! À la Morlaix !
- Qu'est-ce qu'on y fait ?
- C'est pour les petits maintenant !
- C'était quoi là-bas, avant ?
- C'est pour les jeunes et tout ça ! Moi j'ai été à partir... Jusque 18 ans !
- Ah, d'accord c'est un foyer pour jeunes ?
- Oui, maintenant c'est encore pour les plus jeunes !
- D'accord !
- Et moi j'y ai été jusqu'à mes 18 ans !
- Et après vous êtes arrivée ici ?
- Non, après j'étais chez moi !
- Hum ?
- Après, j'étais à Amiens et après je suis arrivée ici !
- À Amiens ?
- J'ai fait du chemin, moi ! *[Elle rit]*.
- Vous avez voyagé ! Et vos parents habitaient où ?
- Moi ?
- Oui, vos parents à vous !
- À Liancourt !
- Liancourt ? C'est dans le 95 ça ?

– C'est pas très loin ! Dans un HLM parce que moi comme je pouvais pas marcher, j'étais en fauteuil alors à ce moment-là je ne pouvais pas marcher du tout donc ils avaient habité en bas pour moi !

– Hum !

– Mais même pour aller à l'école à Amiens, obligée de prendre le taxi tout ça, je rentrais le soir ! Ma mère elle surveillait pour qu'il m'arrive rien parce que des fois le soir ... Ah oui comme moi je suis en fauteuil je peux pas me défendre. C'est bête, hein, quand on peut pas se défendre ? Mais je me débrouille maintenant, j'essaie de... ah, oui !

– Et vos soirées ici ça se passe comment ? Qu'est-ce que vous faites le soir ?

– Ben quand je... En soirée, ben moi je m'amuse, j'aime bien être avec mon copain ... En soirée je l'invite !

– Votre copain, il peut venir le soir ?

– Oui, parce que ses parents ils habitent pas très loin ! Heureusement !

– Donc, vous, vous pouvez inviter du monde à dormir ici ?

– Je sais pas maintenant, mais avant, oui, on pouvait !

– Ils dormaient où ?

– Ils avaient une chambre, mais maintenant je ne sais pas s'ils ont droit ! *[Silence]*. Même chez lui y'a un étage à monter, je le monte hein ?

– Chez Cédric ?

– Ouais, je monte un étage !

– Eh ben !

– Et ici, faut pas que je prenne les escaliers parce que je suis tombée !

– Ah, oui ? Si vous tombez, vous pouvez vous faire très mal !

– Cédric, lui, il marche ?

– Oui !

– Mais moi ça m'empêche pas de marcher hein ! Faut que je fasse attention et c'est tout !

– Vous voyez le kiné ?

– Oui ! Heureusement pour moi, c'est ça qui m'aide à marcher !

– Ah, oui à vous faire les muscles, à vous tenir les muscles !

– Ouais !

– Hum !

- Parce que sinon... Mais je fais beaucoup de choses que je ne faisais pas avant !
- *Quoi par exemple ?*
- Oh, je sais même pas... *[inaudible]* la preuve je te le dis !
- *Vous êtes tombée ?*
- Ben oui, mais ça m'empêchait pas de remonter après ! C'est justement le cas de pas leur faire voir qu'on est tombé donc monter tout seule. J'ai eu des côtes de déplacées, mais ça m'empêche pas !
- *Vous avez eu des côtes de déplacées ?*
- C'est pour ça que j'étais à l'hôpital ! Parce que y'avait un jeune il était en vacances c'est pour ça que je veux plus partir en vacances ! Et le cheval il s'est emballé et le jeune qui était à côté et puis... *[Inaudible]* et puis il a fait peur aux chevaux. Le cheval il s'est emballé, dans l'arbre, heureusement je suis tombée dans l'arbre, imagine j'aurais tombée sur la route ! C'est les pompiers qui m'ont sauvée, où j'étais en vacances, ils ont appelé tout de suite !
- *C'est là où vous avez eu vos côtes de cassées ?*
- C'est pour ça qu'il faut que je fasse attention parce que moi j'ai eu le coup du lapin !
- *Ah ?*
- Ouais !
- *Avec quoi ?*
- Bah avec ça !
- *Avec la chute de cheval ? Hum ! Et y'a quoi d'autre que vous faites ...*
- J'ai été même au Futuroscope, j'ai eu le coup du lapin encore !
- *Au Futuroscope ?*
- J'étais devant ! *[Elle sourit]*.
- *Alors, au Futuroscope pourquoi vous avez eu le coup du lapin ?*
- Parce qu'on a eu un accident !
- *De voiture ?*
- Oui ! Et moi j'étais... *[Inaudible]*... le dos et c'est moi qui me suis rappelé le numéro de téléphone du foyer pour le dire à la personne !
- *Vous le connaissez par cœur ?*
- Maintenant je le connais par cœur ! *[Elle rit]*. Il est enregistré dans ma tête maintenant !

- Et qu'est-ce que vous... vous disiez que vous saviez faire plein de choses maintenant, qu'est-ce que vous ne faisiez pas avant ? y'a quoi d'autre à part le cheval, à part marcher toute seule, monter dans les escaliers ? qu'est-ce qu'il y a d'autre que vous pouvez faire toute seule, que vous ne faisiez pas avant ?
- Ben, par exemple des fois quand j'ai besoin de quelque chose, je marque sur ma liste ce que je veux ou bien je fais marquer, tu vois ? Des fois je fais toute seule, des fois je fais marquer, bon en ce moment je ne suis pas bien alors je fais marquer. Tu vois, je fais tout toute seule parce qu'avant... *[Inaudible]* Et j'ai demandé après pour me servir d'un ordinateur !
- Ouais ?
- Maintenant, j'attends la réponse !
- Et pourquoi toutes ces choses-là vous ne pouviez pas les faire avant ?
- Parce qu'avec ma vue !
- Votre vue ?
- Oui !
- Vous n'aviez pas ces lunettes avant ?
- Non ! J'en avais d'autres, parce que depuis toute petite ... Donc ceux-là, elles m'ont aidée beaucoup !
- Depuis que vous avez ces lunettes, vous faites beaucoup plus de choses qu'avant ?
- Oui ! *[Elle rit]*.
- Et quel est votre problème de vue ?
- Moi, je vois moins !
- Vous êtes myope, astigmate ?
- C'est quoi quand on voit moins d'un côté ?
- Ça peut-être pour un tas de raison, je ne sais pas, j'ai pas toutes les maladies des yeux en tête !
- Oui, moi c'est ce côté-là, tout ce côté !
- Donc, on peut dire que ces lunettes elles vous ont changé la vue et la vie ?
- *[Elle rit]*. Mais ça m'empêche pas, je sais même tricoter !
- Et vous tricotez quoi alors ?
- Je m'entraîne pour faire une couverture !
- Ouais ?

- À quelqu'un ! Donc, pour l'instant je m'entraîne ! Bah, oui !
- Ben, faut s'entraîner, oui !
- Sinon...
- C'est comme pour la cuisine, faut s'entraîner !
- Ben, oui ! Mais pour l'instant je ne peux pas vu que y'a pas les studios ! Je peux pas, mais sinon je fais beaucoup de choses que je ne faisais pas avant ! C'est déjà pas mal hein ?
- Est-ce que vous aimeriez dire autre chose ?
- Tu veux savoir quoi ? Ça dépend !
- Non, c'est vous : ce que vous avez envie de me dire sur votre avenir, comment vous voyez votre installation au studio...
- Moi, j'espère que ça arrivera vite maintenant que les beaux jours commencent à venir, on va voir !
- Vous êtes pressée ?
- Oui !
- Et c'est quoi la première chose que vous ferez dans votre studio ?
- Ben d'abord, j'installerai comme je veux chez moi ! Pour moi, ce sera un chez moi, maintenant je pourrai dire chez moi parce que là c'est pas chez moi ! *[Silence]* Ah, oui !
- Et vous inviteriez qui dans votre chez vous ?
- *[Elle rit]* À ton avis ? Tu me l'as demandé tout à l'heure !
- Tout à l'heure j'ai demandé pour qui vous feriez la cuisine. *[Je souris]*.
- Oui, mais à ton avis ? Qui c'est qui pourrait venir ?
- Des personnes pour lesquelles vous auriez envie de faire la cuisine !
- *[Elle rit]*. Déjà toi, mon copain, quelques personnes d'ici avec qui je m'entends bien, voilà ! C'est déjà pas mal hein ?
- Bah, oui !
- Même pour les parents de Cédric !
- Ça fait beaucoup de travail pour la cuisine tout ça ! Et vous continu... continue... continueriez... J'arrive plus à parler moi ! *[Elle rit]*. Est-ce que vous allez continuer à venir ici, au foyer ?
- Ah ben oui, moi ici j'ai pas besoin d'appeler, moi je connais par cœur le numéro du foyer !
- Mais vous viendriez ici ?

- Pour manger au début oui !
- Hum ?
- Pour manger au début, oui je mangerai ici...
- Hum, hum !
- Parce que bon, faudra installer tout !
- Et vous mettriez du Balatum comme ça ?
- J'aimerais bien parce que le carrelage moi je peux pas !
- Ça glisse ?
- Oui !
- C'est pour le fauteuil peut-être, non ?
- C'est pas... trop... moi je veux garder comme ça !
- Hum !
- Mais moi, maintenant, je sais pas comment ils vont faire ! C'est bête que ça brûle, hein ?
- Ça va être reconstruit !
- Ben, j'espère !
- Et ça c'est pour... pour...
- C'est pour marcher, mais pour l'instant je peux pas parce que j'ai mal... J'ai une entorse !
- D'accord, et donc quand vous n'aurez plus l'entorse, avec ça vous pourrez marcher ?
- Je marche, mais pour l'instant je peux pas !
- Vous vous l'êtes fait comment l'entorse ?
- En rentrant mon fauteuil électrique !
- En le rentrant ici dans la pièce ?
- Oui, mon pied il s'est tordu !
- Tordu sur la porte ?
- Non, c'est pas comme ça que je me suis tordue, j'étais debout et je rentrais mon fauteuil et puis je me suis tordue. Et je l'ai senti, je l'ai dit tout de suite !
- Ça fait combien de temps ?
- Ça fait un bon moment hein ! Et ils m'ont pas emmenée à l'hôpital, ils m'ont pas emmenée à l'hôpital hein !
- Comment on a fait pour savoir que c'était une entorse ?
- *[Inaudible]* Madame A., y'a un médecin ici !

- Madame A. ? C'est le médecin, d'accord !
- C'est comme ça que j'ai su que c'était une entorse ! Ah, oui, hein ! Quand elle va revenir dans ma chambre, elle va regarder les murs ! *[Elle rit]*. Tu la trouves belle ? J'ai bien choisi ?
- La couleur est jolie, le mauve, rose c'est joli !
- C'est moi qu'a choisi la couleur comme ça !
- Oui ? Peut-être que le carrelage ils auraient dû le faire mauve aussi ?
- Là, le carrelage c'est pas moi !
- Mais vous avez choisi la couleur de la chambre ?
- La couleur de la chambre c'est moi ! Et le parterre ! C'est bien hein ?
- Et tout ça, c'est des sacs à linge ?
- Non, c'est parce que je veux vendre des...
- Ah, c'est tout ce que vous voulez vendre ?
- Oui !
- Ah, au sujet du linge d'ailleurs, comment vous faites pour laver votre linge ?
- Je le lave en bas pour l'instant comme moi je sais pas me servir de la machine en bas et ben je le donne en bas !
- Vous donnez tout votre linge ?
- Oui, et ils le remontent le vendredi, la preuve y'a pas mon linge là c'est parce qu'ils l'ont mis sur le chariot !
- Y'a un peu de linge là ?
- Oui, mais là c'est pour mettre au sale après !
- Ah, d'accord !
- Mais normalement, aujourd'hui, j'aurais dû récupérer mon linge, là !
- Ben, ça va peut-être venir demain ?
- Non, on le monte aujourd'hui, mais là c'est parce que *[inaudible]* ... C'est pour ça qu'ils l'ont pas mis !
- Ah, bah oui, vous recevez quelqu'un donc...
- Ça fera un peu...
- Ils ne veulent peut-être pas vous déranger, comme ils savent que vous recevez quelqu'un !
- Bah, voilà ! Donc, c'est peut-être pour ça qu'ils l'ont laissé là-bas ! Ben c'est pas plus mal hein ?

– Hum !

– Est-ce que tu te vois assis sur mon linge ? Ça ferait pas... J'ai déjà pas de table, ça ferait déjà désordre !

– J'aurais pris le fauteuil !

– *[Elle rit]*. C'est déjà pas mal ma chambre !

– C'est votre petit nid ! *[Je ris]*.

– Mais je me débrouille pas... Je me débrouille toute seule hein ! C'est déjà pas mal !

[Silence.]

– Et bien Patricia, je vous remercie vraiment !

– Je te raccompagne si tu veux ?

– Oui ! Je vous remercie beaucoup !

– Et puis tu me dis quoi quand tu viens. »

12. Retranscription de l'entretien avec Christian

(Réalisé dans sa chambre du foyer Étincelle, à Creil, le 19 mai 2013.)

« Bonjour, est-ce que vous pouvez vous présenter ?

– Oui, je m'appelle Christian.

5565 – Oui ?

– Euh.

– Vous avez quel âge Christian ?

– 58 ans.

– 58 ans ? Vous avez toujours vécu ici ?

5570 – Non, j'étais dans le Val d'Oise. Je travaillais à *[inaudible]*, je travaillais comme cuisinier à l'hôpital de *[inaudible]*.

– Ah, vous étiez cuisinier ?

– *[Silence de 30 secondes]*

– Vous êtes resté cuisinier combien de temps ?

5575 – 25 ans.

– Et vous êtes arrivé à Étincelle à quel moment ?

– Ça fait à peu près dix ans que je suis là.

– Dix ans que vous êtes ici ?

– Ça fait plus que ça, ça fait 13 ans. Je suis arrivé en 2000.

5580 – C'était suite à quoi ? Un accident ?

– Deux infarctus.

– Ah, deux infarctus.

– Deux infarctus, un accident de moto et deux AVC²⁸.

– Deux AVC ?

5585 – Et un suite à l'accident de moto. La dernière fois que j'ai fait un infarctus, je me suis retrouvé à l'hôpital Lariboisière pendant trois mois.

– Pendant trois mois. Suite à l'accident de moto ?

28 Accident vasculaire cérébral.

– Non. C'était avant, le premier AVC. C'est dû à l'infarctus que j'ai fait avant.

– D'accord un infarctus, après un AVC, après l'accident de moto ?

5590 – Oui, l'accident de moto en 1987.

– 1987, l'accident de moto et après vous avez refait un AVC ?

– Oui, oui, c'était après l'accident de moto.

– Et donc, donc, vous marchez ?

– Non. Je perds l'équilibre, je perds l'équilibre [*Il y a un sanglot dans sa voix*].

5595 – Comment ?

– Je perds l'équilibre.

– Vous avez perdu l'équilibre, donc vous vous déplacez uniquement en fauteuil ?

– Oui.

– J'aimerais savoir si vous avez un surnom ou bien si dans votre famille vous avez un diminutif.

5600

– [*Réfléchit 20 secondes*] Non, non.

– Non ? C'est Christian ?

– Christian, oui. Ah ici, on m'appelait Cricri la crème, je piquais la crème des monos [*Il rit beaucoup en parlant de cela*].

5605 – Vous aimez la crème !

– Oui ! On m'appelait Cricri la crème. Vous savez, j'aime ça.

– Vous aimez la crème.

– Oui, les crèmes elles étaient pas froides et hop je les piquais.

– Et est-ce que vous avez de la famille qui vient vous voir ici ?

5610 – Non, non, non. J'ai ma fille, ça fait dix ans que je la vois plus.

– Ça fait dix ans que vous ne la voyez plus ?

– Et, euh, 140 messages que je laisse, tout ça et elle répond pas.

– Depuis dix ans ? Vous étiez marié ?

– Oui, oui, oui. Marié, divorcé.

5615 – Vous avez divorcé ? Tout ça c'était avant l'accident ?

– Oui.

– Donc aucune, aucune visite...

– Non, c'était après l'accident.

– Ah, après l'accident ?

5620 – Oui, après l'accident. Après elle est partie. Après c'est fini, j'ai tout perdu. J'avais tout, j'avais une maison et tout et puis après elle est partie.

– Vous aviez une maison ...

– Plus de voiture, plus de maison.

– Elle a tout pris ?

5625 – Tout pris oui ! Après l'accident. Maison, chien.

– Et, euh, vous étiez marié avec cette femme ?

– Ah, non ! La deuxième non !

– Ah, la deuxième non et elle a tout pris, mais comment c'est possible ?

– C'est possible.

5630 – Et qui a décidé de vous loger ici, c'est vous ?

– J'étais à Méricourt, après à Argenteuil et après ici parce que la directrice d'Argenteuil elle connaissait la directrice d'ici.

– Et la maison, la voiture, le chien, tout ça on vous l'a piqué quand vous étiez malade ?

– Oui, oui. C'était à Niouma.

5635 – C'était où pardon ?

– C'était à Niouma quand j'ai fait l'AVC qu'elle est partie.

– C'est où ça ?

– C'est à Berck. *[Silence de 40 secondes]*

– J'aimerais savoir quelles sont vos relations avec les résidents ici ?

5640 – Moi ça va très bien. Je pense, oui.

– Vous vous êtes fait des amis ?

– Enfin je pense, je sais pas. Ça me convient. Je suis bien. Je suis mieux ici que j'étais avant à Méricourt.

– Oui ?

5645 – À Méricourt, c'est pour les handicapés mentaux.

– Ah, oui !

– C'est affreux !

– Oui, pour communiquer...

- En France, en France on nous met avec les handicapés mentaux. Y'a que ça à faire, accident vasculaire, paf !
- 5650 – Et quelles sont vos relations avec le personnel ?
- Tout va bien ! Rien à dire.
- Y'a des membres du personnel avec qui vous vous entendez mieux ?
- Oui, oui, oui. J'ai rien à dire.
- 5655 – Est-ce que vous avez des relations avec le monde extérieur ?
- Je suis trop protégé et du coup j'ai peur de l'extérieur, j'ai peur de l'extérieur. Dehors c'est pas possible. Je ne suis pas tranquille.
- Quand vous sortez dehors vous n'êtes pas tranquille ?
- Non.
- 5660 – Vous, vous... qu'est-ce que vous pensez du regard des gens dans votre handicap ?
- Je fais pas attention.
- Mais, qu'est-ce qui vous fait peur à l'extérieur ?
- Je ne sais pas, je ne trouve pas de clés et on ne sait plus les années, quelle heure. Pourtant j'étais à Argenteuil et Argenteuil, c'est l'endroit le plus dangereux de France puis j'allais me
- 5665 promener, chercher mes cigarettes.
- Vous fumez toujours ?
- Ouais.
- Vous allez acheter vos cigarettes ?
- Non, on va me les chercher, on me ramène ma cartouche.
- 5670 – Vous avez des activités à l'extérieur ?
- Oui, tir à l'arc.
- Tir à l'arc. Une fois par semaine ?
- Oui, deux fois. Le lundi puis le samedi.
- Et vous travaillez ?
- 5675 – J'ai arrêté de travailler y'a deux trois mois.
- Y'a deux trois mois ?
- Oui, je suis en invalidité.
- En invalidité depuis deux trois mois ?
- Oui. C'est pas encore, ça va se faire à partir de mai ou juin.

- 5680 – Et vous travailliez où avant ?
– Euh, au CAT de *[inaudible]* au CAT. *[Parle de façon hésitante]*
– Donc vous aviez le statut de travailleur handicapé ?
– Hum. *[Je le perçois très mal à l'aise, il baisse le regard]*.
– Mais pas invalide et maintenant vous êtes en invalidité ? Parce que votre maladie a évolué ?
- 5685 – Parce que j'en ai marre ! *[le dit sur le ton de la colère]*.
– Vous en avez marre ?
– Parce que je veux un travail normal !
– Oui.
– Parce que j'ai passé un CAP et me retrouver à faire des boulots à la con, là !
- 5690 – Pour vous c'est pas un travail normal ?
– C'est pas, c'est pas ... un travail *[Il s'étouffe]*
– Vous avez du mal à respirer ?
– Un peu, oui. C'est bon.
– Vos journées vous les occupez comment ?
- 5695 – L'informatique, mon ordinateur.
– Oui ?
– Je vais sur certains sites intéressants. Et je m'intéresse à Kourou en Guyane, le lancement d'Ariane, c'est intéressant.
– Ils font des essais en ce moment ?
- 5700 – Non, pas en ce moment. C'est chez les russes.
– Alors, la dernière fois que l'on vous a fait un compliment, c'était quand ?
– Je ne sais pas.
– Vous ne savez pas ?
– Non, non.
- 5705 – Vous avez des qualités comme tout le monde ?
– Je pense.
– C'est quoi selon vous vos qualités ?
– Le savoir, les connaissances. Je suis malheureux. On est prisonnier de ça.
– Vous êtes malheureux ?
- 5710 – Oui. On est prisonnier de ça, la connaissance.

– Oui ?

– Y'a la connaissance universelle.

– Plus on a de connaissance, plus on vit seul ?

– Oui, c'est ça.

5715 – Et vous vous sentez seul ?

– Plus on apprend de choses, plus on est seul. On n'arrive pas à en parler, avec qui ?

– Vous, vous savez et les autres pas ? J'ai fait des maths, j'ai fait de la chimie, tout ça ; je suis au courant de tout maintenant.

– Vous avez fait tout ça en autodidacte ?

5720 – Non : à l'école, j'ai appris de la physique et de la chimie, genre des notions.

– Et la cuisine, c'était votre métier ?

– Oui, c'était une... avec la cuisine, on fait de la chimie, de l'histoire on fait tout, tu vois !

– Oui, pourquoi on appelle ça des bouchées à la reine, des talmouses à la Bagration²⁹ ?

– Oui.

5725 – Donc, pour vous, vos qualités sont de l'ordre de la connaissance, mais en même temps ça vous rend malheureux ?

– Je suis seul oui, partager avec qui, partager avec qui ?

– Vous ne pouvez pas échanger avec le personnel ?

– Non.

5730 – Avec les résidents ?

– Oui, mais parler du boson de Higgs, je ne peux pas. Avec qui je peux en parler ? Ben, si ça intéresse quelqu'un ici le boson de Higgs... Les particules élémentaires.

– Y'a des forums sur Internet où vous pouvez échanger sur ça ?

– Non, j'ai pas encore trouvé, sinon je survole pour voir des articles.

5735 – Et vous avez d'autres qualités comme ça ?

– J'aime bien vivre, j'aime bien rire.

– Vous aimez bien rire ?

²⁹ Sous la Restauration, Antonin Carême officiait dans les cuisines de la princesse géorgienne Bagration, de là que découlent plusieurs préparations dites « à la Bagration », comme les talmouses (feuilletés de fromage).

– Tout passe par le rire, je fais tout passer par le rire, même quand je suis malheureux parce que le rire ça peut aussi montrer que tu es malheureux.

5740 – Ça fait du bien aussi.

– Parce que l'on rit quand on est malheureux.

– Oui. C'est comme un antalgique.

– [Silence de 20 secondes].

– Est-ce que vous avez des rêves ?

5745 – Des rêves ? Je rêve de marcher en forêt.

– Marcher en forêt, oui ?

– Puis je comprends pas, je peux pas bouger de mon fauteuil. Je rêve de pouvoir marcher en forêt [*sanglots dans la voix*]. Je pourrai jamais.

– Qu'est-ce que vous voudriez réaliser comme rêve à part marcher dans la forêt ?

5750 – Ce serait l'Australie, le Népal et le Japon.

– Et pourquoi ces pays ?

– Le Japon pour leur façon de vivre et le Népal pour le bouddhisme et l'Australie c'est grand.

– Vous avez déjà fait des voyages à l'étranger ?

– Non, mais cette année le projet c'était d'aller à New York, mais la langue.

5755 – Oui, vous ne parlez pas anglais ?

– Non.

– Comment vous aimeriez que l'on prenne soin de vous ?

– En m'écoutant, ils font semblant de me comprendre. Je fais une phrase et ils comprennent pas ce que je dis.

5760 – Pourquoi ils ne comprennent pas ?

– Je pense que je parle mal.

– Et qu'est-ce que vous ressentez quand la personne répond à côté ?

– Ça fait mal, ça fait mal. [*Il y a de la souffrance sur son visage*].

– Vous restez toute la journée dans votre chambre quand vous n'avez pas sport ?

5765 – Je regarde Internet.

– Vous sortez un petit peu ?

– Oui, je vais fumer mes cigarettes dans le jardin, le jardin.

– Vous aimez la nature ?

- Oui, je suis gauchiste écolo.
- 5770 – Mais y'a pas que les gauchistes qui sont écolos.
- Si, j'ai remarqué.
- Et vous partez en vacances ?
- Ça fait deux trois ans que j'y vais plus. En vacances, je perds mes repères.
- Vous partiez où avant ?
- 5775 – À la mer en Bretagne avec l'APF³⁰.
- C'est l'Association des Paralysés de France ?
- Oui. [*Silence de 50 secondes*].
- Et si vous pouviez avoir d'autres activités qu'est-ce que vous aimeriez faire dehors ?
- J'ai fait de la voile, j'ai traversé la Manche. J'ai fait Cherbourg Plymouth à la voile.
- 5780 – C'était quand ?
- En 2000.
- C'était avant votre accident ?
- Handivoile.
- Ah, handivoile ? Vous aviez déjà eu l'accident ?
- 5785 – Oui. J'étais en fauteuil et je me suis mis à la voile. En vacances, y'avait un lac et le mec il me laissait le bateau tout seul.
- Et ça vous plairait d'en refaire de la voile ?
- Non, c'est trop dangereux.
- C'est vous qui dites que c'est trop dangereux ?
- 5790 – Oui, tomber à l'eau, c'est fini parce que j'arrive plus à nager et dans l'eau je ne peux pas respirer.
- Vous avez d'autres choses à me dire concernant votre vie ici ?
- Ben ici, on est bien.
- Vous êtes bien ?
- 5795 – Ben ici, par rapport où j'étais avant à Méricourt.
- C'est quoi la différence, en fait, entre Méricourt et ici ?
- Oh, c'est, c'est, c'est pas comparable. Quand vous êtes avec des mongols...

30 Association des Paralysés de France, association reconnue d'utilité publique, fondée en 1933, elle emploie actuellement 12 000 salariés.

– Oui, c'était des handicaps mentaux sévères, donc pas de possibilités d'échanges ?
Effectivement, ce n'est pas la même chose ici.

5800 – Quand on voit les autistes... *[Il tousse beaucoup]*.

– Vous êtes sous respirateur la nuit ?

– Oui, pendant mon sommeil, je fais 35 apnées par heure.

– 35 apnées par heure ?

– Oui.

5805 – Et donc le matin, vous devez vous sentir fatigué ?

– Oui, oui. Fatigué ?

– Oui.

– Depuis trois ans, je ne dors plus.

– Avec l'appareil, ça vous aide à dormir ?

5810 – Ça m'aide à dormir. J'ai un médicament anticoagulant.

– Oui ?

– *[Silence de 45 secondes]*

– Et bien voilà, je suis venue pour vous poser quelques questions, pour savoir comment ça se passe ici, parce que je fais une recherche sur la reconnaissance... *[Je pensais qu'il en avait*

5815 *assez de cette conversation : il semblait exténué ; j'allais prendre congé quand il reprit.]*

– Ici, y'a un jardin, ça m'intéresse, y'a un pic vert.

– Y'a un pic vert ?

– Oui, il est dans le jardin, il est toujours au même endroit et ma vie c'est le pic vert, je vais toujours voir là où il est. Le prendre en photo, pas moyen.

5820 – Vous allez le voir tous les jours ?

– Oui, je vais le voir tous les jours. Le problème, c'est que c'est dur à photographier. Faut pas faire de bruit.

– Ça bouge vite ?

– Oui, ça bouge vite.

5825 – Je vois que vous n'avez pas une vie très réjouissante ici. *[Je regarde par la fenêtre, la chambre donne sur le cimetière.]*

– Ah, bah oui. *[Silence de 30 secondes]*

- Oui, donc je vous disais que je mène une recherche sur la reconnaissance et vous m’avez dit des choses importantes là parce que le travail que vous aviez, vous dites que ce n’est pas un vrai travail par rapport à celui que vous aviez avant.
- 5830 – Bah, mettre des étiquettes sur des vêtements, c’est pas tellement réjouissant. Moi, j’ai demandé, je voulais réviser des moteurs, des trucs comme ça et on pourrait le faire.
- Réviser des moteurs, là vous travailliez à l’État ?
- Oui.
- 5835 – Et ils n’ont pas voulu ?
- Non, trop dur et faut connaître la mécanique.
- Et vous sauriez le faire ?
- Oui.
- Vous êtes autodidacte en fait ?
- 5840 – Oui. Oui, je suis autodidacte. J’ai eu mon CAP et je me suis présenté à l’hôpital comme cuisinier et ils m’ont pris.
- Et vous étiez au CFA d’Osny, c’est ça ?
- Non au CET, CET.
- CET c’est quoi, c’est le centre...
- 5845 – D’études techniques.
- C’est là où vous avez passé votre CAP ?
- *[Il hoche la tête pour dire oui. Silence de plusieurs secondes.]*
- Avez-vous eu des nouvelles de la femme qui vous a tout pris ?
- Non !
- 5850 – Aucune nouvelle, rien du tout ?
- Non. Une fois elle est venue me voir pour signer des papiers. Moi je suis passé pour irresponsable puis voilà.
- Vous vous êtes fait passer pour irresponsable, c’est ça ?
- Oui c’est ça, pour pas signer.
- 5855 – Vous êtes malin.
- Là, elle peut aller se faire enculer, c’est fini.
- Et votre première femme, vous avez des nouvelles ?

– Chantal, non. Une fois, j'étais aux étangs de Cergy et je descends du camion et je vois ma fille, c'est ma fille. *[Il s'étouffe.]*

5860 – Prenez votre temps, j'ai tout mon temps. Et elle a pas voulu vous parler ?

– Non, on discutait avec eux, mais non, non. Et puis on parlait tout ça et puis la dernière fois on était au restaurant pour fêter son anniversaire.

– À votre fille ?

– Et j'ai donné un cadeau pour sa fille.

5865 – Pour sa fille ? Parce qu'elle a une fille à elle ?

– Oui, oui. Clarisse.

– Elle a une fille à elle et elle a une fille avec vous ?

– Elle m'a appelé papa.

– C'est Clarisse qui vous a appelé papa ?

5870 – Non c'est ma fille. Clarisse, elle parlait pas encore.

– Elle a quel âge votre fille ?

– Elle a trente ans.

– Vous êtes grand-père ?

– Oui.

5875 – Vous connaissez les petits enfants ?

– Ben, c'est Clarisse.

– Ah, c'est Clarisse la petite fille, j'avais pas compris, je suis désolée.

– Ma fille s'appelle Anne-Isabelle.

– Ah, d'accord. J'avais compris que votre femme avait une fille avec vous et une fille avec un autre homme.

5880

– Non, non, non.

– Et vous savez pourquoi votre fille ne vous donne pas de nouvelles ?

– Je ne sais pas. *[Silence de 20 secondes.]* De toute façon, y'a une psychologue qui m'a dit que, elle m'a dit de dire que vous l'aimez. *[Des sanglots dans la voix.]*

5885 – Vous lui avez déjà dit ?

– Non.

– Vous n'y arrivez pas ?

– Au téléphone, au téléphone, je lui dis au revoir je t'aime ma fille, mais j'ai peur parce qu'avec l'inceste j'ai peur.

5890 – Ça n'a rien à voir avec l'inceste !

– Ah, si, si, si, c'est...*[Il est paniqué]*, c'est des mots qui font peur.

– Ah, oui ? J'ai un fils de 17 ans et je lui dis je t'aime tous les jours. Y'a le je t'aime qu'on dit à sa femme ou son mari et le je t'aime pour ses enfants. qu'est-ce qui vous fait peur ? Vous avez entendu des histoires à ce sujet ?

5895 – Non, mais dire à ma fille que je l'aime...

– Et elle vous a dit je t'aime ? Elle vous a déjà dit je t'aime ?

– Pas encore, pas encore, pas encore. Parce que la directrice l'a contactée et m'a dit « elle refuse pas de vous voir. ».

– Elle ne refuse pas de vous voir votre fille ? Ah ! bah c'est déjà une bonne piste.

5900 – Elle refuse pas de me voir, ma fille. Tout va bien.

– Ben, si elle refuse pas de vous voir ...

– Et pourtant moi non plus. Ça, c'est ma femme qui raconte des conneries.

– Oui, mais votre fille est une adulte, maintenant elle a trente ans. Elle peut se faire une idée toute seule. Parfois, il y a des choses qui prennent du temps.

5905 – Oui, oui. *[Silence d'une minute.]*

– Souhaitez-vous parler d'autres choses ? Des choses dont vous aimeriez parler ?

– Tu sais quand t'as été marié... Ils tournent en rond, ils disent pas le problème.

– Comment, excusez-moi, qui tourne en rond ?

– Ici, sexualité et handicap.

5910 – Sexualité et handicap ?

– Ils tournent en rond, ils parlent pas du problème.

– Oui, vous avez entendu parler de ce monsieur qui donne des conférences ? Il n'a pas de jambes, pas de bras. Nuss, il s'appelle Nuss.

– Ils donnent des conférences à *[Inaudible]*. Non, je connais pas.

5915 – Il milite beaucoup pour le droit à la sexualité.

– Y'a d'autres gens, d'autres gens, comment on dit ? En France y'a rien de fait.

– Non, non.

– Et quand je suis allé sur Internet, Internet ils tournent en rond.

- 5920 – *[Acquiescement]* En Suisse, je sais qu'il y a ce qu'il faut, c'est pas un sujet tabou, mais en France c'est vrai que vous avez raison, ça à l'air...
- Oui, oui.
- Alors, récemment, le gouvernement a refusé que le métier d'assistant sexuel soit officiel et reconnu, car c'est assimilé à de la prostitution, à la marchandisation des corps.
- Oui, oui, mais ça n'a rien à voir.
- 5925 – Vous n'avez pas d'amie ici ?
- Il faut être reconnaissant avec des gens comme ça.
- C'est qui des gens comme ça ?
- Les assistantes sexuelles.
- Ouais. J'ai l'impression que ça va trop vite pour certains. Ici, est-ce que vous parlez de sexualité ?
- 5930 – Non, c'est tabou.
- C'est un tabou.
- Oui, j'en parle beaucoup, mais pas trop.
- Beaucoup comme les cuisiniers *[Nous rions.]*
- 5935 – Pas trop c'est, le trop c'est une sorte de secours.
- Vous n'avez pas de petite amie ici ?
- Non, j'en n'ai pas.
- Vous avez un email ? Je vais vous envoyer des liens sur des conférences au sujet de la sexualité et du handicap. J'ai aussi des articles sur l'assistance sexuelle.
- 5940 – Oui, à Londres et en Allemagne.
- C'est quoi votre mail ?
- Vous demandez à Steph.
- OK, je vais lui demander.
- En plus je suis sur Facebook et Skype. J'écris partout, mais pas de réponses et je dis pas que je suis en fauteuil.
- 5945 – Qu'est-ce qui vous fait peur dans le fait de dire que vous êtes en fauteuil ?
- D'être rejeté. *[Silence très long, si long que nous nous décidons à prendre congé l'un de l'autre.]*

- 5950 – Merci à vous de m'avoir accordé du temps, je reviendrai avec le cédérom qui contiendra l'enregistrement de notre conversation.
- Oui, je vous suis pour sortir dehors avec vous !
- Merci ! »

Liste des abréviations (uniquement celles apparaissant dans ce tome II)

(J'ometts certaines abréviations n'apparaissant qu'une fois, et alors expliquées en note de bas page.)

AAH : allocation adultes handicapés

BEP : brevet d'études professionnelles

CAP : certificat d'aptitude professionnelle

CAT : centre d'aide par le travail

CETAF : CEntre Technique d'Appui et de Formation (des centres d'examens de santé)

CFDJ : centres familiaux de jeunes

CNRTL : centre national de ressources textuelles et lexicales

CPAM : caisse primaire d'assurance maladie

ÉSAT : établissement et service d'aide par le travail

FFSA : fédération française du sport adapté

IEM : institut d'éducation motrice

TUC : travail d'utilité collective

Table des matières du tome II

Annexe : retranscription des entretiens.....	4
1. Retranscription de l'entretien avec Mado.....	7
2. Retranscription de l'entretien avec Sylvie.....	32
3. Retranscription de l'entretien avec Angèle.....	49
4. Retranscription de l'entretien avec Patrick.....	72
5. Retranscription de l'entretien avec Christophe.....	95
6. Retranscription de l'entretien avec Mauricette.....	113
7. Retranscription de l'entretien avec Marilyn.....	129
8. Retranscription de l'entretien avec Jean-Claude.....	137
9. Retranscription de l'entretien avec Serge.....	148
10. Retranscription de l'entretien avec Pascal.....	168
11. Retranscription de l'entretien avec Patricia.....	194
12. Retranscription de l'entretien avec Christian.....	220
Liste des abréviations (uniquement celles apparaissant dans ce tome II).....	234
Summary.....	236
Résumé.....	237

Summary

This PhD thesis studies the mechanisms which play a role in the development of the empowerment of people in a vulnerable situation. To this end, we base our approach on previous works in sociology, philosophy, linguistics, and also on our professional experiences in the socio-educative area which allowed us to collect testimonies of social workers and their patients.

The author thus proceeded to twelve conversational exchanges with people with disabilities or in situations of precariousness. These exchanges are transcribed into an annex, which constitutes the second volume of this thesis, while the first volume provides their analysis via biographical research tools (socioanalysis stemming from institutional analysis, analysis via Walter R. Heinz's categories: an analysis framework adapted by Christine Delory-Momberger). What is more, our experience is summarized and analyzed here via a professional investigation narrative account. We also show how a « Third Place » (a group of exchanges of practices) was used in order to, to quote Edgar Morin, « unfold the complexity » of the biographical approach and of the issue of the researcher's implication.

The entanglements between empowerment and social recognition are here embodied, in this research, by each person we interviewed. On this occasion, we revisit in particular some thoughts by Blaise Pascal, Hegel, Hannah Arendt, and the works of Paul Ricœur, Axel Honneth, and Emmanuel Renault. This theoretical approach is accompanied by two concrete interactions with the CPAM (the main institution of the French Health System) and a group home for people with disabilities: We illustrate how, via the junction of our university point of view and our sensibility as a social worker, we have been able to convince these two institutions to adapt their approach and their perspectives.

Keywords: Learning sciences, handicap, vulnerability, biographical research, life story, empowerment, recognition, social stigma, complexity in humanities, institutional analysis.

Résumé

Cette thèse étudie les mécanismes qui entrent en action dans le développement du pouvoir d'agir des individus en situation de vulnérabilité. À cette fin, nous nous appuyons d'une part sur des travaux en sociologie, philosophie, linguistique, et d'autre part sur notre expérience professionnelle dans le domaine du socio-éducatif (expérience retransmise et analysée ici via un récit d'investigation professionnelle), qui nous a permis de recueillir le témoignage de praticiens et de patients.

L'auteure a ainsi procédé à douze échanges conversationnels avec des personnes en situation de handicap et de précarité. Ces entretiens sont retranscrits en annexe dans le tome II de cette thèse, tandis que le tome I procède à leur analyse avec les outils de la recherche biographique (socioanalyse issue de l'analyse institutionnelle, étude via les catégories de Walter R. Heinz : des grilles d'analyses adaptées par Christine Delory-Momberger). Nous montrons aussi comment un tiers-lieu, un groupe d'échanges de pratiques, a été utilisé pour « déplier la complexité », au sens d'Edgar Morin, de l'approche biographique et de la question de l'implication du chercheur.

Les intrications entre pouvoir d'agir et reconnaissance se retrouvent incarnées, au sein de cette recherche, par l'ensemble des personnes dont nous analysons les entretiens. À cette occasion, nous revisitons notamment les réflexions de Blaise Pascal, Hegel, Hannah Arendt, et les travaux de Paul Ricœur, d'Axel Honneth et d'Emmanuel Renault. Cette démarche théorique s'est doublée de deux interactions concrètes avec la caisse primaire d'assurance maladie et avec un foyer d'accueil de personnes handicapées : nous illustrons comment, via la jonction de nos considérations universitaires et de notre sensibilité de praticienne dans le social, nous avons pu amener ces deux institutions à modifier leur approche, leur regard.

Mots clés : sciences de l'éducation, handicap, vulnérabilité, recherche biographique, récit de vie, pouvoir d'agir, reconnaissance, stigmatisation, complexité en sciences humaines, analyse institutionnelle.